DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room

3 vol C.78

1033

Coll.

engr. portrait

3 engr. vign. in title

12 fold. copperplates

Wormser 264/163 (Sept. '66) $ DI, ch

Dawson 166/26 (Oct '66) £35

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/chymieexprimen01baum

CHYMIE
EXPERIMENTALE
ET
RAISONNEE,

Avec des Vignettes & des Figures en taille-douce.

TOME I.

ANTOINE BAUMÉ.

M.re Apoticaire de Paris,

de l'Académie Royale des Sciences.

Né à Senlis, le 26. Fevrier, 1728.

C.N. Cochin. Delin. 1772. Aug. de S.t Aubin Sculp.

CHYMIE EXPÉRIMENTALE ET RAISONNÉE,

Par M. BAUMÉ, Maître Apothicaire de Paris, Démonſtrateur en Chymie, & de l'Académie Royale des Sciences.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez P. FRANÇ. DIDOT le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

On me diſpenſera volontiers de remonter aux premiers âges des Sciences pour y découvrir l'origine de la Chymie. Ce travail a été entrepris par pluſieurs célebres Chymiſtes, tels que Boerhaave, Junker, Senac, &c. Il réſulte à peu près de leurs recherches, que la Chymie, ainſi que les autres ſciences phyſiques, eſt née du génie obſervateur, & qu'elle s'eſt développée à meſure que les Chymiſtes ont mis les principes de l'ignorance à l'écart, pour étudier la Nature par la voie de l'expérience. La Chymie dans ſon origine étoit la ſcience occulte, la ſcience réſervée à un petit nombre d'Adeptes. Ses procédés étoient en conſéquence écrits dans un ſtyle énigmatique & ſous le voile des hiéroglyphes. Ce n'eſt que vers la fin du ſiecle dernier, que les Chymiſtes ſe mirent dans la voie de l'expérience, & qu'ils donnerent leurs procédés dans un ſtyle clair & intelligible à tous les Phyſiciens. Ce ſeroit donc un travail aſſez infructueux que de conſulter les ouvrages des anciens Chymiſtes. Ce qu'ils ont dit de bon eſt ſi obſcur, qu'on a plutôt fait de mettre la main à l'œuvre & d'opérer ſoi-même, que de chercher à deviner ce qu'ils ont voulu dire. C'eſt le parti que j'ai cru devoir prendre.

Une hiſtoire exacte & raiſonnée des découvertes en Chymie, dans l'ordre où elles ont été publiées, préſenteroit un tableau ſatisfaiſant de nos connoiſſances acquiſes dans cette ſcience, & nous montreroit en même temps la marche de l'eſprit humain dans cette carriere. Cette hiſtoire indiqueroit ce que l'on a fait, & ce qu'il conviendroit de faire pour contribuer au progrès de la Chymie. Un ouvrage de ce genre ſeroit donc du plus grand ſecours à ceux dont le goût du travail l'emporte ſur celui de la lecture, & leur épargneroit ſouvent la perte d'un temps précieux employé à des expériences déja faites. Le zele de ces coopérateurs ſe porteroit pour lors vers des objets plus utiles à l'avancement de la ſcience.

L'Ouvrage que je préſente, forme un corps d'opérations fondamentales de Chymie. Il eſt le fruit de plus de vingt-cinq années de travail. Dans cet eſpace de temps, j'ai démontré la Chymie avec M. Macquer, & nous avons fait enſemble ſeize cours de Chymie : chaque cours comportoit plus de deux mille expériences. J'ai fait en outre plus de dix mille expériences acceſſoires à ces cours, qui ont fait l'objet de beaucoup de Mémoires, dont pluſieurs ont été lus à l'Académie. Les autres ont été publiés dans les Journaux & dans divers écrits particuliers. Tous ces Mémoires ont ſervi de matériaux à cet Ouvrage,

& font la baſe de la nouvelle théorie que je me ſuis formée ſur les grands & principaux phénomenes de la Nature, & ſur les opérations fondamentales de la Chymie.

J'ai plus opéré que lu, & je m'en ſais bon gré. Il m'a paru que cette méthode étoit la meilleure pour faire quelques progrès dans une ſcience qui, comme la Chymie, eſt entiérement fondée ſur l'expérience. Cependant je n'ai point négligé de lire les découvertes de nos prédéceſſeurs, & d'en profiter. J'en fais uſage avec reconnoiſſance en citant les Auteurs à meſure que les occaſions s'en préſentent. Si j'ai fait quelques omiſſions relatives à cet objet, je les réparerai auſſi-tôt que je ſerai inſtruit. Il eſt bien juſte d'aſſurer l'honneur d'une découverte à celui qui l'a faite, puiſque cet honneur eſt ſouvent la ſeule récompenſe de ſes travaux.

L'érudition eſt certainement néceſſaire dans les ſciences; mais elle n'eſt pas ſans inconvénients, ſur-tout quand la lecture n'eſt pas précédée d'un travail un peu ſoutenu. Lorſqu'on commence par lire beaucoup avant d'avoir opéré, on ſe forme, ſans s'en appercevoir, un ſyſtême d'après les connoiſſances d'autrui. Le défaut d'expérience eſt cauſe qu'on adopte tout ce qui paroît favorable au ſyſtême que l'on a épouſé par pareſſe. L'on rejette en conſéquence tout ce qui ne

ſ'y rapporte point. Ceux qui trouvent qu'il eſt plus commode de lire que d'opérer, portent rarement un jugement bien ſain ſur les nouvelles découvertes. Leur imagination foiblement affectée les empêche de pouvoir ſaiſir avec préciſion les vrais rapports que peuvent avoir les nouvelles découvertes avec l'enſemble de la Chymie.

J'ai été obligé par état de répéter un grand nombre de fois, preſque toutes les opérations ordinaires de la Chymie; c'eſt ce qui m'a mis à portée de ſimplifier les appareils : & j'oſe croire les avoir réduits à leur plus grand degré de ſimplicité. Tous ces appareils compliqués, décrits ſi longuement dans la plupart des livres de Chymie, ſont abſolument inutiles, embarraſſants, & ne ſervent le plus ſouvent qu'à rebuter ceux qui veulent s'initier dans la Chymie.

Je décris les manipulations avec clarté : je n'omets rien d'eſſentiel pour opérer ſurement & commodément : j'entre même quelquefois dans des détails qu'on pourroit regarder comme minutieux; mais je ſuis perſuadé qu'ils ſont très néceſſaires à ceux qui ne ſont pas ſuffiſamment habitués au manuel des opérations. On trouvera des détails importants ſur pluſieurs opérations qui ne ſe rencontrent dans aucun livre de Chymie, & des manipulations ſimples qui abregent conſidérablement certains procédés. C'eſt un des prin-

cipaux mérites de cet Ouvrage. Je ne contredis personne sur le manuel des opérations, chacun doit être libre d'opérer comme il le juge à propos. Je me permets encore moins de combattre la théorie de ceux qui m'ont précédé. L'explication des phénomenes de la Chymie est le plus souvent fondée sur des opinions qui peuvent être envisagées sous différents aspects. Chacun ayant sa maniere de voir, doit avoir la liberté de régler en conséquence ses opinions. Je rends compte des miennes. Je tâche seulement d'appuyer plusieurs points de théorie que je crois m'être particuliers sur de nouvelles expériences, sans exiger qu'on trouve ma théorie meilleure que celle que d'autres Auteurs ont pu donner avant moi sur les mêmes objets. Je n'ai absolument point gêné ma façon de penser : & si l'on me trouve souvent d'un sentiment contraire à ceux de nos meilleurs Chymistes, je proteste de bonne foi qu'il n'y a pas la moindre vanité de ma part ; c'est seulement que j'ai cru que de nouvelles expériences & de nouvelles observations devoient me faire penser autrement qu'eux ; je n'en n'ai pas moins d'estime pour leur théorie.

On trouvera que j'indique beaucoup de points de théorie ou de pratique qui n'ont été qu'entrevus, d'autres qui ne sont énoncés qu'à demi, & enfin qu'il y a nombre d'expériences capitales

qui ne ſont pas même commencées. J'ai cru devoir en faire mention, 1°. afin de mieux faire ſentir à ceux qui cultivent la Chymie, combien il reſte encore de choſes à faire pour compléter autant qu'il eſt en notre foible pouvoir, les connoiſſances de certaines parties de cette ſcience, ſur leſquelles on n'a que peu ou point travaillé. 2°. J'ai indiqué des expériences à faire, afin de mettre ſur la voie ceux qui ont la bonne volonté de contribuer par leurs travaux aux progrès de la Chymie. Je proteſte que je n'ai aucune prétention dans les découvertes qui peuvent réſulter des différents travaux que je ſuggere ; ce ſeroit une petite vanité qui pourroit nuire aux progrès de la ſcience : d'ailleurs je connois trop la différence qu'il y a entre une idée qui peut être quelquefois haſardée, & un travail ſuivi, ſoutenu, & accompagné de réflexions bien combinées. La Chymie préſente une carriere ſi vaſte qu'elle peut occuper tous ceux qui voudront cultiver cette ſcience. Le travail le plus opiniâtre d'un ſeul homme, que dis-je ? de pluſieurs générations, n'eſt pas capable d'épuiſer ſeulement une matiere, comme il ſera facile de s'en convaincre par le tableau ſuivant.

La Chymie a pour objet la connoiſſance, l'analyſe & la combinaiſon des productions de la Nature. Cette ſcience n'a d'autres bornes que

celles de la Nature elle-même, c'eſt-à-dire qu'elle n'en a point. En effet, la Chymie offre des travaux immenſes. Les découvertes que l'on fait journellement ſont autant de flambeaux qui nous font appercevoir dans l'éloignement de nouvelles carrieres à parcourir. Que le Chymiſte jette un coup d'œil ſur les moindres productions que la Nature répand devant lui, & il ſera humilié de voir cette ſuite d'expériences qui s'offrent à ſes recherches.

Il faut, 1°. examiner ſéparément & dans un ordre donné, les corps de la Nature, pour bien reconnoître leurs propriétés, & conſtater en quoi ceux de même eſpece different les uns des autres.

2°. Combiner ces différents corps deux à deux, dans différentes proportions, & reconnoître pareillement les propriétés de ces combinaiſons.

3°. Quels ſeroient les composés qui réſulteroient des corps de la Nature combinés trois à trois, & quelles ſeroient les propriétés de ces nouvelles combinaiſons, ainſi que celles qu'on pourroit former en variant leurs proportions.

4°. Quelle carriere immenſe ſe préſente ſi l'on ſuit cet ordre de combinaiſons, ſi l'on augmente le nombre des corps dans une progreſſion numérique, & ſi l'on varie leur doſe; quel ſera, dans cette confuſion, le plan le meilleur & en même temps le plus lumineux, pour contenir &

faire reconnoître toutes les combinaiſons qu'on peut former avec les différents corps que la Nature nous offre.

C'eſt vraiſemblablement cette immenſité d'objets qui eſt cauſe que juſqu'ici la Chymie n'a été traitée que dans des plans circonſcrits, & dont les limites empêchoient qu'on n'y adaptât toutes les nouvelles expériences qui ſurviennent en foule : les nouvelles découvertes ont toujours fait connoître les bornes étroites de ces ſortes de plans précaires. Je ne me propoſe point d'en faire la critique. La Chymie n'eſt point encore aſſez avancée pour appuyer cette critique. Il arrive même que les phénomenes de cette ſcience les plus conſtatés peuvent être enviſagés ſous différents points de vue, & préſentés ſous les rapports qu'on croit appercevoir entre les objets les plus connus. Dailleurs, pour faire une bonne critique ſur une pareille matiere, il faut être parfaitement convaincu que le plan qu'on a adopté, eſt bien véritablement celui de la Nature. Je ſuis bien éloigné de me flatter d'être parvenu à ce point de perfection, & qu'il n'y ait rien à réformer ſur le plan que je me ſuis fait, & ſous lequel je préſente la Chymie dans cet Ouvrage. J'oſe ſeulement croire que celui que j'obſerve, eſt plus étendu qu'aucun de ceux qu'on a ſuivis juſqu'à préſent, & qu'il embraſſe un plus grand nombre d'objets,

Il eſt aſſez vaſte, pour que beaucoup d'expériences & de découvertes à faire puiſſent ſe placer naturellement dans les endroits qui leur conviennent, ſans rien déranger de l'ordre général.

On a reproché à Lémeri d'avoir mêlé beaucoup de corps inutiles avec l'antimoine qu'il a examiné dans un très grand détail; il ſeroit bien intéreſſant que les ſubſtances principales de la Chymie euſſent été ſoumiſes à un examen auſſi développé. Le plan que j'ai adopté indique beaucoup d'expériences qui peuvent me mettre dans le cas d'un pareil reproche, parceque ces expériences paroiſſent, au premier coup d'œil, ne rien offrir d'utile pour la ſcience; mais on n'eſt certain que ces expériences ſont infructueuſes, qu'après qu'elles ont été faites. D'ailleurs elles ne paroiſſent inutiles que relativement à l'état actuel de la Chymie. Mais il eſt à ſuppoſer que, lorſque cette ſcience ſera plus avancée, il ſera très intéreſſant de connoître que tel corps, dans telle circonſtance, a ou n'a point d'action ſur un autre. Il eſt important même que les expériences inutiles ſoient conſtatées & conſignées : elles ſont partie des connoiſſances acquiſes & de la ſcience, en ce que ces expériences étant reconnues inutiles, elles ne laiſſent aucune incertitude dans l'eſprit. En un mot, nous croyons qu'il n'y a aucune expérience inutile.

Le plan que j'ai adopté dans cet Ouvrage eſt à peu près celui que j'ai indiqué dans l'Avertiſſement des deux éditions de mon *Manuel de Chymie*. Je ne l'ai cependant pas ſuivi à la rigueur, parcequ'il ſeroit reſté beaucoup de lacunes dans pluſieurs articles, qui n'auroient pu être remplies. La plupart des principales expériences n'ont point encore été faites, ou celles qui l'ont été, ne ſont pas encore ſuffiſamment conſtatées. Voici les raiſons qui ont déterminé mon plan.

Je conſidere la Nature comme un vaſte laboratoire de Chymie, dans lequel ſe forment des compoſitions & des décompoſitions de toutes eſpeces. Je me garde bien de croire avoir deviné les moyens ſecrets qu'elle emploie pour produire tous les corps qu'elle nous préſente, & que nous connoiſſons encore ſi peu. Je me contente ſeulement d'obſerver que la végétation eſt le premier inſtrument que le Créateur emploie pour mettre toute la Nature en action. Les végétaux ſont des corps organiſés qui croiſſent à la partie ſeche du globe, & dans l'intérieur des eaux. Leur fonction eſt de combiner immédiatement les quatre éléments, & de ſervir de pâture aux animaux. Les uns & les autres ſont employés par la Nature à former toute la matiere combuſtible qui exiſte. Des claſſes immenſes d'animaux à coquilles, & des polypes de toute eſpece, répandus dans la

mer, convertiſſent en terre calcaire la terre vitrifiable élémentaire que la végétation a déja altérée : toute la terre calcaire qui exiſte eſt donc l'ouvrage de ces animaux. La Nature, après s'être procuré les produits dont nous parlons, en fait uſage de mille & mille manieres différentes : elle emploie tous les moyens dont elle a beſoin pour diſtribuer à ſon gré la matiere combuſtible & la terre calcaire que les corps organiſés ont formées. La Nature paroît tout confondre, & faire enſemble & dans le même lieu des combinaiſons diſparates : elles compoſe dans le ſein des eaux pluſieurs matieres ſalines, du ſoufre, des métaux, & prépare une infinité de combinaiſons dans leſquelles entre le principe inflammable. D'un autre côté, elle enſevelit dans les terres, à l'aide du balancement des eaux, des amas immenſes de matiere combuſtible, pour y répandre & entretenir ce fonds de chaleur qu'on remarque dans l'intérieur du globe, & pour y former des combinaiſons à l'infini. Mais l'eſpece de confuſion dont nous parlons, n'eſt qu'apparente ; & pour le peu qu'on y faſſe attention, on voit que les matieres de même eſpece ſont aſſez ſéparées les unes des autres, pour former des veines & des filons de mines de même matiere.

Tandis que la Nature s'occupe à former dans l'intérieur de la terre des combinaiſons de toute

espece, ou à répandre les matériaux propres à les produire, elle s'établit un autre laboratoire dans l'air. Ce fluide que nous respirons ne peut ni se charger de matieres, ou trop grossieres, ou trop pesantes, ni se combiner avec elles; mais les matieres combustibles ensevelies dans les terres, & celles qui sont à la surface du globe, en se décomposant, fournissent dans l'air une substance inflammable dans le plus grand état de rectification : cette matiere est dissoute par l'air & par l'eau que le soleil réduit en vapeurs, & forme toutes les combinaisons propres à produire les météores ignés.

Tel est à peu près le tableau systématique que je me suis formé des premieres opérations de la Nature, & telle est aussi à peu près la série qu'on peut suivre quant à présent: la Chymie & la Physique ne sont pas encore assez avancées pour pénétrer plus avant. C'est d'après ces vues générales que j'ai rédigé mon Ouvrage sur le plan où je le présente. Je discute, autant que mes connoissances me le permettent, chacun des objets dans les endroits qui m'ont paru leur mieux convenir. J'appuie mes idées d'observations, lorsqu'il s'en présente, & je tâche de les confirmer par des expériences. Il m'a paru que la Chymie, étant une science imitatrice des opérations de la Nature, pouvoit être présentée sous ce point de vue,

& que ce plan bien rempli feroit capable de mieux faire connoître l'utilité & l'étendue de cette science.

D'après cet exposé, on me dira peut-être qu'il étoit plus naturel de commencer mon Ouvrage par le regne végétal, puisque c'est lui qui est la cause primordiale de tout le système des opérations de la Nature ; mais je répondrai que j'ai cru devoir en agir autrement. 1°. De toutes les substances dont les végétaux sont composés, il n'y a que le principe inflammable qui puisse réellement entrer dans la composition des minéraux, & en faire partie ; les autres substances se détruisent par l'effet de la putréfaction dans l'intérieur des terres : enfin le végétal, dans son état de fraîcheur, ne peut jamais entrer en substance dans la composition des minéraux. 2°. Le principe inflammable qui se sépare pendant la destruction des corps organisés, est absolument identique ; & lorsqu'il est réduit dans l'état propre à faire partie des minéraux, il seroit absolument impossible de connoître la plante qui l'a produit : or, comme ce principe inflammable est univoque, je l'examine aussi-tôt que l'occasion m'en fournit le moyen. 3°. Il m'a paru que les végétaux étoient des corps trop composés, & leurs principes prochains trop difficiles à séparer & à faire connoître à des commençants ; d'ailleurs j'aurois été obligé

de préſenter d'abord un grand nombre d'analyſes & de généralités, toujours difficiles à ſaiſir par ceux qui commencent à cultiver cette ſcience.

On doit donc préférer de préſenter le regne minéral. Les ſubſtances de ce regne ſont moins compoſées, & leurs principes plus faciles à obtenir, puiſqu'ils ſouffrent moins d'altérations pendant leur ſéparation. Cette marche au reſte ne me diſtrait point de l'ordre ſynthétique que j'adopte comme plus lumineux. Je paſſe du ſimple au compoſé, & du compoſé au plus compoſé. Voici l'ordre que j'ai cru devoir obſerver.

Je fais d'abord la deſcription des fourneaux, forges, vaiſſeaux & uſtenſiles qu'il convient d'avoir dans un laboratoire dont je donne auſſi la deſcription; je rends compte de leurs uſages, & j'entre dans des détails concis, mais ſuffiſants, ſur la maniere de s'en ſervir. Je les diviſe en pluſieurs claſſes qui indiquent le ſervice qu'ils doivent rendre. Je n'ai point fait mention des vaiſſeaux compliqués, parcequ'on peut s'en paſſer avec avantage, en ſe ſervant des vaiſſeaux ſimples dont je parle. J'indique la maniere de couper les cols des vaiſſeaux, & de percer d'un petit trou ceux qui ont beſoin de l'être. On trouvera des détails ſuffiſants pour garnir de lut le corps des vaiſſeaux de grès ou de verre, qu'on deſtine à ſupporter l'action d'un grand feu, & qui, ſans

cette précaution, ſeroient en danger de ſe caſſer ou de ſe fondre. Je donne également la recette des différents luts pour boucher les jointures des vaiſſeaux qu'on aſſemble pour les diſtillations, & pour raccommoder ceux qui ſont fêlés ou caſſes: j'indique auſſi les moyens de faire le vernis de ſuccin & l'huile de lin cuite qui ſervent à faire du lut gras, dont on fait uſage pour fermer les jointures des vaiſſeaux qui ſervent à la diſtillation des acides minéraux, & autres objets qu'on a beſoin d'avoir continuellement ſous la main dans un laboratoire.

Je fais, comme je l'ai déja dit plus haut, la deſcription d'un laboratoire, & je donne la liſte des outils & uſtenſiles qui doivent s'y trouver pour pouvoir travailler commodément; &, pour rendre la collection de ces inſtruments plus facile à faire à ceux qui voudroient ſe monter un laboratoire, je diſtribue cette collection par ordre des Marchands qui vendent ces inſtruments. J'épargne, par ce moyen, aux Amateurs de la Chymie beaucoup de temps en recherches, ſouvent inutiles. Après ces prolégomenes qui n'interrompent point l'ordre des objets vraiment chymiques, j'entre en matiere.

Je fais une courte introduction à la Chymie. Je donne une définition de cette ſcience, & je fais connoître combien elle répand de lumieres

dans la Physique expérimentale, dans les Arts & dans l'Histoire naturelle.

La Chymie ayant pour objet de reconnoître les propriétés des corps, j'examine les différents corps de la Nature; je discute la division en trois regnes, établie par les Naturalistes, & je reconnois avec plusieurs Chymistes & Physiciens que cette division n'est pas parfaitement exacte. Les végétaux & les animaux ont plusieurs propriétés chymiques qui leur sont communes, & par lesquelles ils influent également dans le systême général des grandes opérations de la Nature. Il m'arrive souvent, par rapport à leurs propriétés communes, de les désigner collectivement sous les noms de *corps organisés* & de *corps combustibles*, parcequ'ils sont les seuls qui puissent servir d'aliment au feu; mais, comme ces corps different entre eux par d'autres propriétés qui leur sont particulieres, je me réserve aussi à en parler séparément, & sous un autre point de vue.

Toutes les opérations de la Nature & celles de la Chymie se réduisent à composer des corps, & à les décomposer. La Nature fait la premiere opération en unissant les substances simples que nous examinons sous le nom d'*éléments* ou de *principes primitifs*. Ç'auroit été ici le lieu de parler d'abord des éléments, & de la combinaison qu'ils peuvent former, pour donner ensuite des

idées

idées générales de la décompoſition des corps; ce qui auroit été plus conforme au plan de la Nature qui compoſe d'abord, & qui ne décompoſe qu'après : mais l'Art en cela ne peut ſuivre la Nature. On n'eſt point encore parvenu à combiner les ſubſtances ſimples pour en former des corps compoſés. La Chymie ne peut produire des combinaiſons qu'avec des corps déja compoſés. La Nature elle-même ne peut combiner immédiatement les éléments : la végétation eſt le premier inſtrument de toutes ſes opérations. Il m'a paru, par cette raiſon, que je devois parler de l'analyſe en cet endroit, & donner des idées générales ſur ce que l'on doit entendre par analyſe ou décompoſition des corps. J'ai fait connoître la diſtinction qu'on doit admettre entre *principes prochains* & *principes primitifs* des corps, ainſi que les différents moyens qu'on peut employer pour ſéparer ſucceſſivement les ſubſtances qui, ſans être principes, en font néanmoins fonction, & peuvent enfin être réduites à leur dernier degré de ſimplicité.

La combinaiſon qui ſuit cet article, a pour objet de réunir les ſubſtances qu'on a ſéparées par l'analyſe; mais je préviens en même temps que ces décompoſitions & ces recompoſitions ne peuvent s'exécuter encore que ſur un petit nombre de corps du regne minéral ſeulement.

Immédiatement après l'analyſe & la compoſition, je parle des affinités, en vertu deſquelles ſe font toutes les compoſitions & décompoſitions chymiques : ce que j'en dis ſuffit pour avoir des notions générales ſur les opérations fondamentales de la Chymie, & diſpoſe à mieux concevoir les objets qui ſuivent. Je reconnois avec les meilleurs Chymiſtes-Phyſiciens une ſeule affinité ; mais, comme elle ſe préſente différemment ſuivant les circonſtances, j'examine les affinités chymiques ſous huit cas différents.

L'article qui ſuit les affinités, a pour objet les éléments. Je diſcute quelles ſont les propriétés que doivent avoir les ſubſtances pour mériter le nom d'*éléments* ou de *principes primitifs des corps*, & je reconnois, avec les meilleurs Chymiſtes-Phyſiciens, le feu, l'air, l'eau & la terre, comme les ſeuls & vrais principes primitifs, parcequ'on ne peut occaſionner aucune altération à ces ſubſtances. Ces éléments avoient été reconnus pour tels par les plus anciens Philoſophes ; ils ont été adoptés de nos jours par les Chymiſtes modernes : les Chymiſtes du moyen âge prenoient pour principes les ſubſtances qu'on ſéparoit des corps pendant leur analyſe, & ils en admettoient de cinq eſpeces ; mais ce qu'ils appelloient *principes* ne l'étoient point, puiſqu'on peut, par des opérations ultérieures, réduire ſucceſſivement

leurs prétendus principes à différents degrés de ſimplicité. Staahl paroît être le premier qui ait admis le feu, l'air, l'eau & la terre comme principes primitifs ou éléments des corps de la Nature.

J'examine les quatre éléments dans l'état où la Nature nous les préſente, c'eſt-à-dire, d'abord dans leur état de pureté, & lorſqu'ils ne ſont partie d'aucun corps composé. Je rends compte de leurs propriétés générales, & importantes à connoître dans la Chymie. Les éléments, dans leur état de pureté, ont une grande diſpoſition pour s'unir les uns avec les autres; cependant on ne connoît aucune combinaiſon particuliere formée immédiatement de leur union.

Le végétal eſt l'inſtrument dont la Nature ſe ſert pour combiner en premier lieu immédiatement les éléments, & pour former concurremment avec les animaux toute la matiere combuſtible qui exiſte dans la Nature. J'examine cette combinaiſon des quatre éléments dans un très grand détail. La matiere combuſtible qui n'a ſubi aucune altération eſt dans l'état huileux : celle au contraire qui éprouve de l'altération, paſſe inſenſiblement de cet état juſqu'à celui de ſiccité, & enfin de décompoſition complette. J'examine la matiere combuſtible dans ces différents états, & j'en forme deux articles : dans le premier, je

confidere la matiere combuftible dans l'état huileux ; dans le fecond, j'examine la matiere inflammable dans l'état de ficcité parfaite, que je défigne fous le nom de *phlogiftique.* On trouvera fur cet objet des détails neufs qui, j'efpere, répandront beaucoup de lumieres fur cette matiere qui joue un très grand rôle dans la Nature & dans toutes les opérations de la Chymie. Cet article étoit imprimé lorfque parut l'excellente Differtation de M. Guitton de Morveau, Avocat Général du Parlement de Dijon ; fans cette circonftance, j'aurois fait ufage avec reconnoiffance de plufieurs grandes vues que cet habile Phyficien propofe.

La matiere combuftible eft bien véritablement la premiere combinaifon immédiate des éléments qui tombe fous nos fens. J'examine d'abord cette combinaifon feule ; je la foumets enfuite à l'action des éléments, ci-devant examinés, & je rends compte des altérations qu'elle éprouve de leur part. Je fais voir que, par fon féjour dans l'eau & dans la terre, elle fe convertit, comme dans une cornue, en un véritable charbon, auquel on doit attribuer toutes ces mines de charbons foffiles qu'on trouve dans une infinité d'endroits de la terre.

La feconde combinaifon du même ordre que nous offre la Nature, eft la terre calcaire. J'exa-

mine de même cette nouvelle ſubſtance d'abord ſeule, j'obſerve enſuite les altérations & les combinaiſons qu'elle peut ſubir & former avec les éléments. La terre calcaire joue auſſi un grand rôle dans la Nature. Nous penſons que c'eſt ſous cette forme & dans différents états d'altération que la terre entre dans les combinaiſons où ſe trouve le principe terreux; mais la Chymie n'eſt guere avancée ſur la connoiſſance des combinaiſons qu'on peut produire avec cette terre dans nos laboratoires, à l'imitation de la Nature. On connoît à peine la matiere ſaline qu'on peut former par ſon union avec le principe inflammable. Je rends compte en cet endroit de quelques expériences nouvelles ſur cette matiere, par leſquelles je ſuis parvenu à former une ſubſtance ſaline alkaline. Ces expériences peuvent répandre beaucoup de lumieres ſur le rôle que la terre calcaire joue dans la Nature.

La terre calcaire, combinée avec le principe inflammable, fournit la premiere matiere ſaline. J'examine cette matiere ſaline, & je reconnois qu'elle doit ſes propriétés ſalines, telles que la ſaveur, la diſſolubilité dans l'eau, &c. au feu qui lui eſt combiné. Je tire cette conſéquence, que le feu eſt le ſeul élément qui ait de la ſaveur, & qu'il la communique à tous les corps de la Nature qui ſont capables d'en avoir. Je profite de

cette premiere obſervation pour parler des matieres ſalines en général, & j'examine la queſtion de ſavoir s'il y a un élément des ſels, comme pluſieurs célebres Chymiſtes l'avoient penſé. Je reconnois qu'il y a trois acides minéraux, un acide végétal, deux alkalis fixes, & un alkali volatil; & que ces ſels ſont abſolument conſtants dans la Nature, & jouent un très grand rôle dans les opérations de la Chymie. Je n'examine pas, quant à préſent, les autres matieres ſalines que forment journellement les végétaux & les animaux, parcequ'elles ſont trop compliquées. Je réſerve ce que j'ai à en dire, lorſque j'examinerai les ſubſtances des regnes végétal & animal. Ces objets formeront la ſeconde partie de cet Ouvrage.

Toutes les matieres ſalines ont les mêmes ſubſtances pour principes conſtituants: elles ne different entre elles que par les proportions & par la maniere dont leurs principes conſtituants ſont combinés entre eux; mais j'établis pour principe général que c'eſt au feu, & à l'état ſous lequel il ſe trouve dans les matieres ſalines, que les ſels doivent leurs principales propriétés. Je rapporte pluſieurs expériences où je fais voir que les acides minéraux qui ont le plus de ſaveur, ont quelques propriétés communes avec le feu pur.

J'examine d'abord l'acide vitriolique, parce-

qu'il eſt le plus ſalé, & qu'il eſt le plus puiſſant des ſels : je reconnois enſuite ſes propriétés avec les ſubſtances ci-devant examinées : j'en fais de même à l'égard des autres matieres ſalines. Je rapporte, à meſure que l'occaſion s'en préſente, les différentes opérations qu'on fait avec ces mêmes matieres ſalines, & qui ſont d'uſage dans la Médecine, dans la Phyſique & dans les Arts; je ne néglige rien ſur les détails de chacune des opérations, & j'indique tous les procédés pour opérer commodément.

L'article des matieres ſalines & des combinaiſons qu'elles forment avec les différentes ſubſtances, eſt très étendu : j'eſpere qu'on y trouvera des détails abſolument neufs & intéreſſants. Je me ſuis entiérement écarté de la doctrine de Staahl & de pluſieurs habiles Chymiſtes qui penſoient que les ſels étoient formés par l'union de l'eau & de la terre; j'ai cru avoir de fortes raiſons pour penſer autrement, & admettre dans les ſels du feu dans un certain degré de pureté, & attribuer à ce même feu toutes les propriétés ſalines. Les ſels qui réuniſſent un plus grand nombre de propriétés ſalines, ſont ceux qui contiennent une plus grande quantité de ce feu dans un certain degré qui avoiſine de très près celui de feu pur & libre. Au reſte, j'ai penſé que je pourrois expoſer librement mon ſentiment ſur cet objet,

ſans craindre qu'on m'accusât de vouloir diminuer l'eſtime que l'on doit avoir pour les habiles Chymiſtes dont je n'adopte point la théorie.

On trouvera peut-être que je me ſuis répété, & ſpécialement lorſque je parle du feu & de ſes effets dans les matieres ſalines ; mais j'ai penſé que cette théorie étant abſolument neuve, il étoit néceſſaire d'en faire l'application toutes les fois que l'occaſion s'en préſentoit, & ce ſera peut-être ces applications fréquentes qu'on prendra pour des répétitions. J'ai penſé qu'elles étoient néceſſaires pour faire mieux connoître les différentes propriétés du feu ſuivant l'état où il ſe trouve dans les diverſes combinaiſons où il entre comme principe conſtituant. J'évite, par ce moyen, des objections que les Lecteurs pourroient me faire à chaque pas, n'étant point encore accoutumés à cette nouvelle doctrine du feu combiné d'une infinité de manieres, & qui joue dans ces différents états un ſi grand rôle dans les opérations de la Nature & de la Chymie.

Les matieres ſalines me donnent occaſion de parler du gypſe, des argilles & de l'alun. Je rapporte un extrait de mon *Mémoire ſur les Argilles* : il ſe trouve partagé en différents articles que j'ai placés dans les endroits qui m'ont paru leur convenir. Lorſque je parle du nitre, j'examine ſes

propriétés : je rapporte toutes les opérations connues faites sur ce sel, telles que sa décomposition par les matieres phlogistiques où l'acide nitreux se trouve détruit : je fais aussi mention de tous les procédés par lesquels on décompose ce sel par le secours de l'acide vitriolique ou des matériaux qui le contiennent, en recueillant à part l'acide nitreux. Je passe ensuite à la composition de la poudre à canon. Je rends compte à cette occasion de beaucoup d'expériences que j'ai faites sur cette matiere avec M. le Chevalier d'Arcy. Je rapporte dans deux tables les résultats des principales expériences.

J'examine de même l'acide marin dans un grand détail, d'abord seul, & ensuite avec toutes les matieres dont il avoit été parlé précédemment. Je rends compte des combinaisons qu'il forme, & je rapporte avec soin les détails de manipulation pour faire les opérations d'usage sur le sel marin. Je suis la même marche à l'égard du vinaigre distillé, des alkalis fixes végétal & minéral, & de l'alkali volatil.

Après les matieres salines les plus simples, j'examine le borax avec toutes les matieres précédemment examinées. Je rapporte le travail particulier que j'ai fait sur ce sel : je rends compte des procédés par lesquels je suis parvenu à en

faire de ſemblable à celui du commerce. Je donne un moyen facile pour ſe procurer en peu de temps beaucoup de ſel ſédatif ſublimé, & je fais voir que tout le ſel ſédatif n'eſt pas ſublimable, mais que celui qui l'a été, peut ſe ſublimer de nouveau en entier. Enfin je termine les matieres ſalines par un article fort étendu ſur la cryſtalliſation des ſels, & ſur les eaux-meres des ſels & des matieres ſalines que l'on connoiſſoit fort peu; j'ai taché de rendre cet article intéreſſant par de nouvelles vues que je propoſe.

Après les matieres ſalines, viennent les ſubſtances métalliques. Je définis ces ſubſtances; j'en énonce le nombre qui eſt de quatorze eſpeces; je les diſtingue en demi-métaux, en métaux imparfaits & en métaux parfaits. Je commence par l'arſenic, parcequ'il a des propriétés communes avec les ſels & les matieres métalliques. L'union de l'arſenic avec le phlogiſtique forme un demi-métal que l'on nomme *régule d'arſenic*. J'examine immédiatement après l'arſenic, les autres demi-métaux, enſuite les métaux imparfaits, & enfin les métaux parfaits. Chaque ſubſtance métallique eſt examinée d'abord à part pour reconnoître ſes propriétés particulieres, enſuite avec toutes les ſubſtances dont on a parlé précédemment & dans le même ordre, c'eſt-à-dire avec le feu, l'air,

l'eau, la glace, le phlogiſtique, avec les acides minéraux, végétaux, les alkalis fixes & volatils, &c. &c.

J'entre dans les détails des expériences qu'on a faites ſur ces corps & ſur les produits qu'on en retire, qui ſont d'uſage dans la Médecine, dans la Phyſique & dans les Arts. L'arſenic a été peu examiné. M. Macquer eſt un des Chymiſtes qui a le plus travaillé ſur ce minéral. Je choiſis dans le grand nombre d'expériences qu'il a faites, celles qui font le mieux connoître les propriétés de cette ſubſtance ſinguliere.

Le cobalt eſt un demi-métal important dans les Arts, à cauſe du beau bleu qu'il fournit pour la peinture en émail. Je rapporte une ſuite conſidérable d'expériences que j'ai faites ſur cette ſubſtance métallique, parmi leſquelles je place un procédé pour faire l'encre de ſympathie de Hellot, procédé plus ſimple & plus facile que celui que cet Auteur a publié. Le cobalt, combiné avec les acides, fournit des ſels neutres métalliques. Je profite de cette premiere occaſion pour expoſer mon ſentiment ſur la cauſticité de ces ſels plus grande que celle des autres ſels neutres.

Je rends compte du nickel, & de ce que l'on fait ſur ce nouveau demi-métal, découvert par M. Cronſtedt. Je donne à penſer qu'il peut être

du cobalt dans un certain état, & dépouillé de la ſubſtance qui fournit du bleu par la vitrification. Le cobalt ordinaire, traité avec du foie de ſoufre, fournit une ſemblable ſubſtance métallique qui ne s'unit point au foie de ſoufre. Si le nickel eſt un demi-métal à part, il réſulte de mes expériences que le cobalt contient ordinairement de ce demi-métal, qu'on peut ſéparer par le foie de ſoufre.

Après le nickel, j'examine le régule d'antimoine. Je donne un procédé facile pour réduire ce demi-métal en fleurs que l'on nomme *fleurs argentines de régule d'antimoine.* Je n'omets aucun procédé connu ſur ce demi-métal d'uſage, ſoit dans la Phyſique, ſoit dans la Médecine, ou dans les Arts. On trouvera ſur la plupart des procédés des détails de manipulation pour opérer plus promptement & plus commodément, par exemple, un moyen facile pour ſe procurer beaucoup de kermès minéral en fort peu de temps, ſoit par la voie ſeche, ſoit par la voie humide.

Le zinc eſt un autre demi métal que MM. Hellot & Malouin ont le mieux examiné. Je profite de leurs travaux, & je rends compte de leurs expériences qui peuvent le mieux faire connoître les propriétés de cette ſubſtance métallique. M. Malouin a examiné le zinc comparativement avec l'étain. Il a fait voir en quoi ces matieres

métalliques ſe reſſemblent, & en quoi elles different. Je fais également mention, à meſure que l'occaſion s'en préſente, des travaux des autres Chymiſtes en les citant.

Le biſmuth eſt un autre demi-métal qui a été peu examiné. M. Pott a fait ſur cette matiere métallique une Diſſertation pleine d'érudition & d'expériences curieuſes. Geoffroy le fils a comparé ce demi-métal au plomb, & a fait connoître en quoi ces ſubſtances métalliques ſe reſſemblent, & en quoi elles different. Nous avons fait uſage de ces différents travaux, afin de ne pas laiſſer ignorer ce qu'il y a de bien conſtaté ſur les propriétés de cette matiere métallique.

Le mercure termine les ſubſtances ſémi-métalliques : ſa fluidité a quelque choſe de remarquable. Nous rendons compte des belles expériences faites en Ruſſie, par leſquelles on eſt parvenu à figer le mercure à l'aide d'un grand froid artificiel, déja aidé d'un grand froid naturel, & à lui donner, par ce moyen, les propriétés d'un métal ductile. Je rends compte de toutes les opérations d'uſage qu'on fait avec le mercure. A l'article du mercure doux, je prouve par de nouvelles expériences que l'*aquila alba* & la panacée contiennent plus ou moins de ſublimé corroſif, ce qui rend dangereux l'uſage de ces médicaments dans la pratique de la Médecine. Je donne en même temps le moyen de

débarraſſer, par le lavage dans de l'eau, tout le ſublimé corroſif de ces deux préparations de mercure ; ce que l'on ne peut abſolument point faire par des ſublimations réitérées.

On trouvera des détails intéreſſants ſur la combinaiſon du ſoufre avec le mercure par la voie humide, & ſur la formation du cinabre artificiel par ce moyen. J'ai publié ces expériences, il y a quelques années, dans l'*Avant-Coureur.*

L'étain eſt le premier métal que j'examine. Je tâche de reconnoître ſes propriétés avec toutes les matieres ci-devant examinées : ſon meilleur diſſolvant eſt l'acide marin. J'examine cette combinaiſon : elle fournit un ſel cryſtalliſable, connu ſous le nom de *ſel d'étain*, d'uſage, depuis quelques années, comme mordant pour imprimer des couleurs ſur les toiles de coton, à l'imitation des toiles peintes des Indes. L'étain & le zinc fourniſſent un alliage aſſez dur pour recevoir un poli ſuffiſant, propre à faire des pompes & des robinets dont on peut faire uſage avec ſuccès dans les cas où le cuivre ne peut être employé. Je rends compte des expériences que j'ai faites à ce ſujet.

L'acide marin, ſéparé des combinaiſons métalliques, acquiert de nouvelles propriétés. Je propoſe des vues pour examiner l'acide marin dans ce nouvel état, & ſpécialement la liqueur

fumante de Libavius, qui eſt l'acide marin, ſéparé du ſublimé corroſif par le moyen de l'étain.

Le plomb n'eſt pas traité avec moins de détails. On trouvera des expériences qui étoient peu connues, quoique publiées dans les volumes de l'Académie; ces expériences qui conſtatent l'affinité de ce métal, plus grande avec l'acide vitriolique qu'avec les autres acides, font une exception bien complette à la table des rapports de Geoffroy.

L'utilité du fer dans les Arts & dans la Médecine m'a engagé de traiter ce métal dans un très grand détail, pour bien faire connoître ſes propriétés. On trouve un extrait de l'Ouvrage de Réaumur ſur l'Art de convertir le fer forgé en acier; un réſumé des travaux qu'on a faits ſur le bleu de Pruſſe, & un grand extrait de l'excellent Mémoire de M. Macquer ſur cette matiere : cet habile Chymiſte a, dans ce Mémoire, mis la théorie du bleu de Pruſſe dans ſon plus grand jour.

Le cuivre préſente des opérations plus utiles pour la Phyſique & pour les Arts, que pour la Médecine. Je rapporte tout ce qu'il y a d'eſſentiel à connoître ſur ce métal. Je détaille tous les procédés des opérations avec la plus grande exactitude.

Après les métaux imparfaits, j'examine les

propriétés des métaux parfaits avec les substances précédemment examinées, & dans l'ordre où il en a été fait mention. Je fais voir que les métaux parfaits sont calcinables; qu'ils ne different à cet égard des métaux imparfaits, que par le moins de calcination qu'ils sont susceptibles d'éprouver de la part du feu & des acides minéraux. L'argent, l'or, la platine, perdent dans nombre de circonstances la portion de phlogistique nécessaire à leur éclat métallique, & reprennent le principe inflammable & leur éclat beaucoup plus facilement que les métaux imparfaits.

A l'article de la coupellation de l'argent, je rapporte le Réglement qui est intervenu à la suite des expériences faites par MM. Macquer, Tillet & Hellot sur les proportions de plomb qu'il convient d'employer relativement au titre de l'argent qu'on éprouve. Il est résulté des expériences de ces habiles Chymistes, que l'argent pur est bien véritablement à douze deniers, & que l'or pur est également à vingt-quatre karats, quoique les boutons de retour ne pesent pas douze deniers d'argent, ni vingt-quatre karats d'or: on retrouve le prétendu déchet en petits globules disséminés à la surface des coupelles.

L'or vient après l'argent. On trouvera sur ce métal précieux des détails que j'ai rassemblés, & qui se trouvent épars dans beaucoup d'Ouvrages.

Je

Je profite des expériences de M. Lewis pour compléter cet article. Je rapporte à l'article de l'or fulminant de nouvelles expériences de M. Berghman, lues à l'Académie, par lesquelles il est parvenu à faire de l'or fulminant sans acide nitreux. Ces expériences intéressantes répandent de nouvelles lumieres sur la cause de la fulmination de l'or que j'avois attribuée à du soufre nitreux.

La platine est un métal parfait, nouvellement découvert, & qui a excité la curiosité de plusieurs habiles Chymistes. J'ai recueilli tout ce qu'on a dit de bon sur ce métal, & j'en ai fait usage dans cet Ouvrage, mais dans l'ordre que j'ai adopté. M. Macquer & moi avons fait aussi plusieurs expériences sur ce métal. J'ai eu l'attention de citer les Auteurs à qui appartiennent les expériences que j'emprunte pour compléter mon article.

Après avoir reconnu les propriétés des matieres salines des terres & des substances métalliques, je parle des travaux en grand qu'on fait avec ces différentes substances, & qui font l'objet de plusieurs arts. Je n'entends point donner les arts en entier; je n'ai en vue que de rapporter ce que tout bon Chymiste doit savoir sur ces différents objets, de faire connoître la théorie des travaux, & d'indiquer leurs produits qui sont

devenus d'une utilité indiſpenſable dans la ſociété. L'argille cuite fournit les briques, les tuiles, les fourneaux portatifs, les creuſets, les mouſles, les vaſes de terre non vernis & verniſſés, les poteries de grès communes, les poteries de terre façon d'Angleterre, la porcelaine & la faïance. On trouvera ſur chacun de ces objets des détails intéreſſants.

Immédiatement après ce qui a rapport aux arts fondés ſur les terres cuites, je parle des émaux, & je donne un grand article ſur la verrerie, le verre & le cryſtal. Comme cet art eſt important, je me ſuis un peu étendu ſur la théorie du verre & de la vitrification. Je propoſe des vues pour perfectionner les verres qu'on deſtine à faire des lunettes ſimples & achromatiques. Cet article eſt terminé par l'examen des verres défectueux qui ſont attaquables par les acides, & qu'on rencontre ſouvent dans le commerce. Avec ces verres communs, on fait, par cémentation, une ſorte de porcelaine dont de Réaumur a parlé le premier. Je rapporte le procédé de cet habile Phyſicien. A la fin de cet article, je donne pluſieurs formules pour faire des verres colorés qui imitent certaines pierres précieuſes. Ces recettes ne ſont point données au haſard; je les ai ſoumiſes à l'expérience un grand nombre de fois, & elles m'ont réuſſi conſtamment.

Les travaux en grand ſur les minéraux ſont précédés d'un article, dans lequel je propoſe des vues générales ſur l'organiſation intérieure du globe. J'expoſe mon ſentiment ſur la formation des ſels, du ſoufre, des bitumes, des pyrites, des minéraux métalliques, &c. & ſur la cauſe qui produit la diſpoſition de ces corps en veines ou filons dans l'intérieur de la terre. C'eſt un coup d'œil général que je jette ſur les grandes opérations de la Nature avant de parler des travaux en grand. Cet article eſt en quelque façon une récapitulation de ce qui eſt dit dans les trois premiers volumes de ma Chymie.

Les Cabinets d'Hiſtoire Naturelle contiennent une multitude d'échantillons de mines, variés à l'infini : mais quelque nombreux que puiſſent être ces échantillons, ils ſe réduiſent à quatorze eſpeces diſtinctives, & ne produiſent par conſéquent que quatorze eſpeces de matieres métalliques; du moins on n'en connoît point, quant à préſent, un plus grand nombre. Je déſigne les caracteres principaux par leſquels on peut reconnoître ces différentes mines métalliques; mais, comme mon intention n'eſt point de donner un Traité de Minéralogie, je me diſpenſe de rapporter les jeux de la Nature, ou les variétés ſous leſquelles elle nous préſente toutes les mines d'un même genre, parcequ'il faudroit, pour remplir

cet objet, plusieurs volumes fort étendus. Après avoir désigné les mines par les caracteres qui leur sont propres, j'indique les pratiques qu'on observe pour les découvrir, & pour reconnoître la direction des filons; les moyens qu'on emploie pour arracher les minéraux des entrailles de la terre, & les précautions que l'on prend pour se mettre à l'abri des inondations & des éboulements.

On ne pénetre pas sans danger dans le laboratoire souterrain de la Nature; si l'on a réussi à se garantir des inondations & des éboulements, on n'est point encore parvenu à se défendre contre les exhalaisons souterraines. La plupart des mines exhalent des vapeurs minérales phlogistiques dans différents états, qui font périr les ouvriers. On trouvera un article sur cette matiere, que j'ai tâché de rendre intéressant par les détails dans lesquels je suis entré, & par les vues nouvelles que je propose pour acquérir plus de connoissances sur cette matiere.

Les travaux en grand sur les mines, devant toujours être précédés des opérations en petit, pour connoître la nature de la mine, & le produit qu'on espere en retirer dans le travail en grand, je donne un article sur la maniere d'essayer les différentes mines, & je rapporte les meilleurs procédés par lesquels on peut parvenir à cette con-

noiſſance. C'eſt ce travail en petit qu'on nomme *Docimaſie* ou l'*Art des eſſais*.

Immédiatement après, je parle des travaux en grand qu'on fait ſur les mines pour les fondre, à l'effet d'en ſéparer le métal d'avec les matieres qui lui ſont étrangeres. On ne doit pas s'attendre à trouver un Traité complet ſur la fonderie des mines en général : cet objet eſt trop étendu. Je me contente d'expoſer ſeulement les principales opérations que ne doivent point ignorer ceux qui cultivent la Chymie. L'exploitation proprement dite des mines eſt d'ailleurs un art particulier qui exige un travail à part, parceque cette exploitation, quoiqu'ayant des principes généraux, devient continuellement particuliere pour chaque eſpece de mine qui demande à être traitée différemment. La nature de cet Ouvrage ne comporte pas tous ces détails.

Les pyrites ſont un genre de minéraux métalliques qui contiennent peu de métal, & qu'on ne ſe donne point la peine de retirer ; mais les pyrites fourniſſent différentes ſubſtances ou ſulfureuſes ou ſalines d'uſage dans les arts. J'examine & j'établis les vrais caracteres qui diſtinguent les pyrites d'avec les mines métalliques. Je diviſe en quatre claſſes les pyrites & les ſubſtances qui leur appartiennent. Je rends compte de l'effloreſcence des pyrites à l'air humide, & je parle

de la caufe qui produit cet effet. J'expofe clairement les procédés par lefquels on parvient à féparer du foufre des pyrites, à leur faire produire du vitriol, de l'alun, &c. Dans cet article, je rends compte des procédés qu'on emploie pour féparer l'alun d'une matiere argilleufe qu'on trouve abondamment dans les environs de Rome, & dans quelques endroits de la France, comme l'a découvert M. Fougeroux.

Les pyrites qui fe décompofent dans l'intérieur de la terre, fourniffent des matieres falines dont l'eau fe charge en paffant. Ce font elles qui font la caufe premiere de toutes les eaux minérales. Je donne un article fur les eaux minérales : j'expofe mon fentiment fur la caufe de la chaleur de celles qui font chaudes, & de celles qui font froides : je donne les moyens de procéder à leur analyfe, pour féparer & reconnoître les fubftances dont elles font chargées, & je propofe de nouvelles vues pour examiner celles que la Nature a compliquées.

L'article qui traite des travaux en grand qu'on fait fur les eaux qui contiennent le fel marin, eft précédé d'un difcours dans lequel j'expofe mon fentiment fur la formation de ce fel dans la mer, & à la partie feche du globe. J'ai tâché de rendre cet article intéreffant, en ne me permettant que des hypothefes qui m'ont paru avoir le plus grand

degré de vraiſemblance. J'expoſe les travaux en grand qu'on fait ſur les eaux pour en extraire le ſel marin & le ſéparer d'avec les ſels étrangers qui l'accompagnent toujours. Je ne rapporte pas toutes les méthodes qu'on emploie pour parvenir à ce but ; cela auroit exigé des détails qui auroient paſſé les bornes de cet Ouvrage. Je me contente de parler de l'évaporation de l'eau ſur le feu, parceque ce moyen fait mieux connoître les ſubſtances étrangeres unies au ſel marin dans les eaux ſalées, & j'examine ces différentes ſubſtances dans un détail ſuffiſant.

A la ſuite des travaux en grand ſur le ſel marin, je donne un article ſur les moyens de deſſaler l'eau de mer, & de la rendre potable. Je rapporte la machine que M. Poiſſonnier a propoſée à ce ſujet, qui eſt la meilleure de toutes celles qui ſont connues juſqu'à préſent. Ce Phyſicien, ami de l'humanité, a bien voulu me communiquer ſa machine, & me permettre de la faire deſſiner & graver ; ce qui a été exécuté avec le plus grand ſoin & la plus grande exactitude.

Immédiatement après le ſel marin, je parle des travaux en grand ſur le nitre ou ſalpêtre. J'expoſe auparavant le ſentiment des Phyſiciens ſur la génération de ce ſel particulier, & je rends compte du mien. S'il paroît vraiſemblable, il ne doit pas pour cela rien diminuer du mérite des ſentiments des

célebres Physiciens qui ont écrit avant moi sur cette matiere. Le nitre est un sel important pour la défense des places, puisqu'il est la base de la poudre à canon : il n'est pas aussi abondant dans la Nature que le sel marin. Plusieurs personnes ont proposé de changer ce dernier sel en nitre. Je rapporte mon sentiment sur l'impossibilité de cette transformation.

Enfin, je termine ce qui concerne le regne minéral qui fait la premiere partie de cet Ouvrage, par des réflexions sur la pierre philosophale. J'expose avec franchise mon sentiment sur cette matiere, & me mets au-dessus des clameurs des Adeptes. Je ne me flatte pas de les convertir : le bandeau du préjugé & de l'ignorance qu'ils ont devant les yeux, les empêchera toujours de reconnoître la vanité de leurs recherches. Je desire cependant bien sincérement que mes réflexions puissent les engager à se soustraire aux travaux pénibles dans lesquels ils s'engagent sans utilité pour eux & pour la Chymie. C'est pour mieux remplir cet objet, que je fais connoître les manœuvres & les tours d'adresse dont des Charlatans se sont servis pour en imposer aux ignorants, & abuser de leur crédulité.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

DES FOURNEAUX, Page lxxv
Fourneau de lithogéognosie, lxxxj
Fourneau de réverbere, lxxxv
Fourneau de coupelle, xcj
Fourneau des Fondeurs, & Forge, xciij
Fourneau de lampe, xcvj

DES VAISSEAUX, xcix

Premiere Classe.

Des Vaisseaux évaporatoires divisés en trois Sections, cj

Premiere Section.

Des Vaisseaux évaporatoires à l'air libre, *ibid.*

Seconde Section.

Des Vaisseaux évaporatoires clos, ciij

Troisieme Section.

Des Récipients, cv

Seconde Classe.

Des Vaisseaux circulatoires, cix

Troisieme Classe.

Des Vaisseaux propres à la fusion & à la vitrification, &c. cxj

Quatrieme Classe.

Des Vaisseaux polychrestes, cxij
Maniere de couper & de percer des ballons de verre & autres vaisseaux, cxiij

Des Luts, cxviij
Lut propre à luter les cornues de verre & de grès qui doivent ſupporter un grand feu, *ibid.*
Lut pour luter les jointures des vaiſſeaux, cxx
Lut de chaux & de blanc d'œufs, cxxj
Lut d'âne, *ibid.*
Lut gras, cxxiij
Huile de lin cuite, cxxiv
Vernis de ſuccin qu'on peut employer en place d'huile de lin cuite pour former le lut gras, cxxv
Cire molle, cxxvij
Teinture de tourneſol, *ibid.*

Laboratoire de Chymie, cxxviij
Vaiſſeaux de verre & de cryſtal qu'on trouve chez preſque tous les Faïanciers, cxxx
Vaiſſeaux de grès & de terre qu'on trouve chez pluſieurs Marchands Potiers de terre, cxxxiij
Fourneaux & creuſets qu'on trouve ches les Fournaliſtes, cxxxv
Vaiſſeaux de cuivre que fabriquent les Chauderonniers, cxxxviij
Vaiſſeaux que fabriquent les Potiers d'étain, cxxxix
Inſtruments que vendent les Balanciers, *ibid.*
Inſtruments qu'on trouve chez les Marbriers, cxl
Outils & Inſtruments qu'on trouve chez les Clincaillers, cxlj
Outils & Inſtruments qu'on trouve chez les Marchands de fer, *ibid.*
Inſtruments qu'on trouve chez les Tourneurs en bois & chez les Tabletiers, cxliv
Inſtruments qu'on trouve chez les Boiſſeliers, *ibid.*
Inſtruments qu'on trouve chez les Fondeurs en cuivre, *ibid.*
Inſtruments qu'on trouve chez les Faiſeurs de thermometres, cxlv
Vocabulaire, de pluſieurs termes de Chymie, cxlvij

INTRODUCTION a la Chymie, Page 1
Objet de la Chymie, 2
De l'Analyſe ou de la Décompoſition chymique des corps, 8
De la Combinaiſon ou Compoſition chymique des corps, 11

Sur les Affinités chymiques, 19
1°. Affinité d'adhérence ou de cohésion, 23
2°. Affinité d'agrégation, 28
3°. Affinité composée de deux corps, d'où il résulte une combinaison, 30
4°. Affinité composée de trois corps qui ont ensemble un égal degré d'affinité, 32
5°. Affinité d'intermede, 33
6°. Affinité de trois corps, de laquelle il résulte une décomposition & une nouvelle combinaison qui se font en même temps, 34
7°. Affinité réciproque, 35
8°. Affinité de quatre corps, ou Affinité double, d'où il résulte deux décompositions & deux nouvelles combinaisons, 36

Sur les Eléments ou Principes primitifs des corps, 39

Sur le Feu pur, 47
Sur les moyens de rassembler le feu, & sur ceux qui déterminent son action, 61

Sur l'Air, 62
Effets du feu sur l'air, 68
Effets de l'air sur le feu pur, 69
Combinaison de l'air avec le feu, *ibid.*

Sur l'Eau, 70
Des Propriétés de l'eau dans l'état de liquidité, 71
Expérience qui prouve que l'eau ne prend qu'un degré de froid déterminé, 74
Des Propriétés de l'eau dans l'état de glace, 76
Des Propriétés de l'eau dans l'état de vapeurs, 79
De la Distillation, 83
Distillation de l'eau, 85
De l'eau combinée avec le feu, 86
De l'eau combinée avec l'air, 87
De l'eau combinée avec le feu & l'air, 90

Sur la Terre, *ibid.*
Des pierres & terres vitrifiables, 101
Propriétés de la terre élémentaire, 104
Sur les pierres précieuses, 106
Sur les pierres colorées, 107
Combinaison de la terre élémentaire avec le feu pur, 118

Combinaiſon de la terre vitrifiable avec l'air, 118
Combinaiſon de la terre vitrifiable avec l'eau, *ibid.*

Sur la Combinaiſon des quatre Eléments, 119
Sur la matiere combuſtible dans l'état huileux, 125
Matieres combuſtibles expoſées au feu avec le concours de l'air, 138
Matieres combuſtibles expoſées au feu ſans air, 139
Expérience qui prouve que la matiere combuſtible ne peut brûler ſans le concours de l'air, *ibid.*
Autre expérience qui prouve la même propoſition, 140
Autre expérience qui prouve la même propoſition, 144
Sur la matiere combuſtible dans l'état de ſiccité, ou ſur le phlogiſtique, 145
Matieres combuſtibles avec de l'eau, 152
Recompoſition de la matiere huileuſe, 154
Des propriétés du phlogiſtique, 155

Sur la Terre calcaire, 161
Etats ſous leſquels la Nature nous préſente la terre calcaire que l'on nomme auſſi *alkaline* & *abſorbante*, 167
Propriétés des terres calcaires, 169
Terres calcaires expoſées au feu dans des vaiſſeaux clos. *Chaux vive*, 170
Pierres calcaires avec l'air, 173
Terre calcaire avec l'eau, 174
Examen des propriétés de la chaux vive, 175
Chaux vive expoſée à l'air, 176
Chaux vive combinée avec de l'eau. *Pâte de chaux*, 177
Lait de chaux, 178
Eau de chaux, *ibid.*
Pellicule ou crême de chaux, 179
Chaux avec la terre vitrifiable. *Mortier de chaux & de ſable pour la bâtiſſe*, 192
Chaux vive & glace, 194
Chaux vive combinée avec du phlogiſtique. *Alkali fixe artificiel*, ibid.
Combinaiſon de la terre calcaire avec la terre vitrifiable par la voie ſeche. *Fuſibilité* de ces terres l'une par l'autre, 197

Sur les Subſtances ſalines, 199
Diſtinctions des ſubſtances ſalines, 208

Sur l'Acide vitriolique auſſi nommé acide univerſel, 212

Propriétés de l'acide vitriolique, 215
Acide vitriolique avec le feu, 216
Acide vitriolique exposé à l'air, 218
Acide vitriolique avec de l'eau. *Esprit de vitriol*, ibid.
Acide vitriolique, & glace, 219
Acide vitriolique avec de la terre vitrifiable, 220
Acide vitriolique rectifié, & acide vitriolique concentré, 222
Acide vitriolique volatilisé, & rendu sulfureux sur-le-champ par du phlogistique dans le mouvement igné, 229
Acide vitriolique coloré par des matieres inflammables dans l'état huileux. *Acide vitriolique sulfureux*, 232
Acide vitriolique avec de l'huile, 233
Soufre artificiel, *ibid.*

Sur le Soufre, 237
Soufre exposé au feu, 238
Soufre mou, 239
Soufre crystallisé, 240

Sur la Sublimation, ibid.
Sublimation du soufre. *Fleurs de soufre*, 242
Soufre avec l'air, 244
Soufre avec de l'eau. *Soufre lavé*, ibid.
Soufre avec de la glace, 245
Soufre avec de la terre vitrifiable, *ibid.*
Soufre avec le phlogistique, *ibid.*
Soufre dissous dans de l'huile. *Baume de soufre de Ruland*, 246
Soufre avec la terre calcaire, 247
Soufre avec la chaux vive. *Foie de soufre terreux*, ibid.
Décomposition du foie de soufre terreux, 249
Décomposition du foie de soufre terreux par l'acide vitriolique, *ibid.*
Soufre & acide vitriolique. Soufre dissous dans cet acide, 250
Acide vitriolique avec les terres calcaires, 252

Sur les Pierres & Terres gypseuses, connues sous le nom de pierres à plâtre, 259
Gypse exposé au feu, 261
Gypse à l'air, 265

Gypſe avec de l'eau, 269
Gypſe avec de la glace, 270
Gypſe avec la terre vitrifiable, 271
Gypſe avec le phlogiſtique, *ibid.*
Gypſe avec la terre calcaire, 272
Gypſe avec l'eau de chaux, *ibid.*
Gypſe avec l'acide vitriolique, *ibid.*
Gypſe avec le ſoufre, 274

Sur l'Acide nitreux, ibid.
Acide nitreux au feu, 275
Acide nitreux expoſé à l'air, 276
Acide nitreux mêlé avec de l'eau, 277
Acide nitreux mêlé avec de la glace, 278
Acide nitreux avec les terres vitrifiables, *ibid.*
Acide nitreux avec le phlogiſtique, *ibid.*
Acide nitreux avec les matieres combuſtibles dans l'état naturel, 280
Acide nitreux avec une huile. *Inflammation de cette huile*, ibid.
Obſervations ſur l'acide nitreux, 281
Acide nitreux avec les terres calcaires, 283
Cryſtalliſation des nitres à baſe de terre calcaire, 287
Nitre à baſe terreuſe avec de la glace, 289
Acide nitreux & acide vitriolique, *ibid.*
Acide nitreux & ſoufre, 290
Décompoſition du foie de ſoufre terreux par l'acide nitreux, *ibid.*
Acide nitreux & gypſe, 291

Sur l'Acide marin que l'on nomme auſſi Acide du ſel commun, *ibid.*
Acide marin au feu, 293
Acide marin à l'air, *ibid.*
Acide marin avec de l'eau, *ibid.*
Acide marin mêlé avec de la glace, *ibid.*
Acide marin avec les terres vitrifiables, 294
Acide marin avec les matieres combuſtibles, *ibid.*
Acide marin avec le phlogiſtique, *ibid.*
Acide marin avec la matiere huileuſe, 295
Obſervations ſur l'acide marin, 296
Acide marin avec les terres calcaires, 297
Cryſtalliſation des ſels marins à baſe terreuſe, 300

Décomposition des sels marins à base terreuse par l'action du feu, 301
Sel marin à base terreuse avec de la glace, 305
Acide marin & acide vitriolique, ibid.
Acide marin avec le soufre, ibid.
Acide marin avec le foie de soufre terreux, ibid.
Acide marin avec le gypse, 306
Acide marin & acide nitreux, 307

Sur l'Acide végétal, ibid.
Vinaigre exposé au feu, 308
Vinaigre exposé à l'air, ibid.
Vinaigre concentré à la gelée, ibid.
Vinaigre avec de l'eau, 310
Vinaigre mêlé avec de la glace, ibid.
Vinaigre avec de la terre vitrifiable, ibid.
Vinaigre avec les matieres combustibles, 311
Vinaigre avec le phlogistique, ibid.
Vinaigre avec la matiere huileuse, ibid.
Vinaigre distillé avec les terres calcaires, ibid.
Crystallisation des sels acéteux terreux calcaires, 314
Sel acéteux calcaire avec de la glace, 315
Sel acéteux calcaire avec du soufre, ibid.
Vinaigre & acide vitriolique distillés ensemble, ibid.
Vinaigre & acide nitreux, 316
Vinaigre & acide marin, 317
Vinaigre avec le soufre, ibid.
Vinaigre avec le foie de soufre terreux, ibid.
Vinaigre & gypse, ibid.

Sur l'Alkali fixe végétal, ibid.
Alkali fixe exposé au feu, 319
Alkali fixe exposé à l'air, 320
Alkali fixe mêlé avec de l'eau, 321
Alkali fixe avec de la glace, 325
Alkali fixe avec de la terre vitrifiable, ibid.
Liquor silicum, ou Liqueur des cailloux, 326
Liquor silicum dissous dans de l'eau, 329
Décomposition de la liqueur des cailloux par les acides, 330
Combinaison de la terre séparée du *liquor silicum* avec l'acide vitriolique. *Alun artificiel*, 331

Sur l'Alun, 332
Alun au feu. *Alun calciné*, 333
Distillation de l'alun pour en séparer l'acide vitriolique, 335
Alun à l'air, 336
Alun avec de l'eau, *ibid.*
Alun & glace, *ibid.*
Alun avec les matieres combustibles & phlogistiques. *Décomposition de l'alun*, ibid.
Pyrophore, 338
Décomposition de l'alun par les terres calcaires, 342
Décomposition de l'alun par de la chaux & par de l'eau de chaux, 343
Alun & acide vitriolique, 345
Alun & soufre, *ibid.*
Alun & gypse, *ibid.*
Alun & acide nitreux, *ibid.*
Alun & acide marin, *ibid.*
Alun & vinaigre, *ibid.*
Alun & alkali fixe. *Décomposition de l'alun. Terre d'alun. Tartre vitriolé*, ibid.
Propriétés de la terre de l'alun, 347
Alun saturé de sa terre, 348
Terre d'alun dissoute par de l'acide vitriolique, 351
Terre d'alun dissoute par de l'acide nitreux, *ibid.*
Terre d'alun dissoute par de l'acide marin, *ibid.*
Terre d'alun dissoute par le vinaigre distillé, 353

Sur les Argilles, ibid.
Propriétés des argilles, 354
Argilles exposées au feu, 358
Argilles avec l'air, 360
Argilles avec de l'eau, 362
Argilles avec les terres vitrifiables, 365
Argilles avec le phlogistique, *ibid.*
Argilles & terres calcaires. *Fusibilité de ces terres l'une par l'autre*, 366
Argilles & acide vitriolique, 373
Argilles & acide nitreux, 377
Argilles & acide marin, 379
Argilles & eau régale, 380
Argilles & vinaigre distillé, *ibid.*
Argilles & soufre, 383

Argilles & alkali fixe, 383
Argilles, alkali fixe, & phlogistique. *Foie de soufre*, & *Soufre artificiel*, 385
Alkali fixe avec les matieres combustibles, *ibid.*
Alkali fixe avec le phlogistique, 386
Alkali fixe avec une huile grasse, 387
Alkali fixe avec les terres calcaires, *ibid.*
Alkali fixe avec de la chaux vive, 388
Alkali fixe avec de l'acide vitriolique. *Tartre vitriolé.* *Sel* de duobus. *Arcanum duplicatum*, 389
Alkali fixe avec le foie de soufre terreux, 390
Alkali fixe avec le soufre, 391
Foie de soufre par la voie humide, *ibid.*
Foie de soufre par la voie seche, *ibid.*
Foie de soufre au feu. *Sel sulfureux. Tartre vitriolé*, 395
Foie de soufre à l'air, *ibid.*
Foie de soufre avec de l'eau, 396
Foie de soufre avec de la glace, 397
Foie de soufre avec de la terre vitrifiable, *ibid.*
Foie de soufre avec les matieres combustibles, *ibid.*
Foie de soufre avec le phlogistique, *ibid.*
Foie de soufre avec la matiere huileuse, 398
Foie de soufre avec la terre calcaire, *ibid.*
Foie de soufre avec l'acide vitriolique. *Magistere de soufre*, ibid.
Foie de soufre artificiel, 401
Foie de soufre artificiel dissous dans de l'eau, 402
Magistere de soufre artificiel, 404
Combinaison de l'acide sulfureux avec l'alkali fixe. *Sel sulfureux de Staahl* ibid.
Décomposition du sel sulfureux de Staahl par l'acide vitriolique, 405
Alkali fixe & gypse. *Décomposition du gypse. Tartre vitriolé*, 406
Alkali fixe & acide nitreux. *Nitre régénéré*, ou *Salpêtre*, 407
Alkali fixe & nitre à base terreuse. *Nitre régénéré*, 409
Propriétés du nitre, *ibid.*
Nitre au feu *Crystal minéral*, 410
Nitre alkalisé sans addition, 412
Nitre à l'air, 413
Nitre avec de l'eau, 414
Nitre & glace, *ibid.*
Nitre & terres vitrifiables, 415

Nitre avec les matieres combuſtibles, 415
Poudre de fuſion, 416
Nitre avec le phlogiſtique. *Nitre fixé par les charbons à l'air libre*, 417
Nitre fixé par les charbons dans des vaiſſeaux clos. *Cliſſus de nitre*, 421
Nitre avec de l'huile d'olive, 423
Nitre & terres calcaires, *ibid.*
Nitre & acide vitriolique. *Eſprit de nitre fumant à la façon de Glauber. Tartre vitriolé*, 424
Sel *de duobus* tiré de la maſſe ſaline reſtée dans la cornue après la diſtillation de l'acide nitreux fumant, 434
Décompoſition du tartre vitriolé par l'acide nitreux ſeul, 436
Déphlogiſtication de l'acide vitriolique par le nitre en ſubſtance, 442
Nitre & ſoufre. *Acide vitriolique tiré du ſoufre par la combuſtion de cette ſubſtance, & par l'intermede du nitre*, 443
Décompoſition du nitre par l'intermede du ſoufre. *Cliſſus de nitre & de ſoufre. Sel polychreſte de Glaſer*, 451
Poudre à canon, 453
Analyſe de la poudre à canon, 474
Poudre fulminante, 479

TOME II.

NITRE & GYPSE, Page 1
Nitre & alun. *Décompofition du nitre par l'alun. Efprit de nitre fumant. Sel* de duobus, 2
Nitre & argilles. *Décompofition du nitre par les argilles. Efprit de nitre. Tartre vitriolé*, 4
Diftillation de l'eau forte dans des fourneaux qu'on nomme *galeres*, 9
Maniere de féparer le tartre vitriolé de la matiere terreufe qui refte dans les cornues après la décompofition du nitre par de l'argille, 11
Nitre & foie de foufre. Poudre fulminante, 12
Alkali fixe & acide marin. Sel fébrifuge de Silvius, 13
Décompofition du fel marin à bafe terreufe par l'alkali fixe. *Sel fébrifuge de Silvius. Magnéfie blanche*, 14
Propriétés du fel fébrifuge de Silvius, 15
Alkali fixe & vinaigre diftillé. *Terre foliée de tartre*, ibid.
Diftillation de la terre foliée, 21

Sur l'Alkali minéral, 22
Alkali marin au feu, 24
Alkali marin à l'air, *ibid.*
Alkali marin avec de l'eau, 25
Alkali marin avec de la glace, *ibid.*
Alkali marin avec les terres vitrifiables, *ibid.*
Alkali marin avec les matieres combuftibles, *ibid.*
Alkali marin avec le phlogiftique, 26
Alkali marin avec la matiere huileufe, *ibid.*
Alkali marin avec les terres calcaires, *ibid.*
Alkali marin avec de la chaux. *Leffive des Savonniers*, 27
Pierres à cautere, *ibid.*
Sur le favon, 36
Savon blanc, 37
Décompofition du favon par les acides, *ibid.*
Alkali marin avec l'acide vitriolique, 38
Propriétés du fel de Glauber, *ibid.*
Alkali marin avec le gypfe. *Sel de Glauber*, 39
Alkali marin avec l'acide nitreux. *Nitre quadrangulaire*, 42
Propriétés du nitre quadrangulaire, 43

Alkali marin avec l'acide marin. *Sel marin ordinaire*, 44
Sel marin au feu ; ſel marin décrépité, 45
Fuſion du ſel marin, 46
Sel marin à l'air, 47
Sel marin avec de l'eau, *ibid.*
Sel marin avec de la glace, 50
Sel marin avec les terres vitrifiables, *ibid.*
Sel marin avec les matieres combuſtibles, 51
Sel marin avec les terres calcaires, 56
Sel marin & acide vitriolique. *Eſprit de ſel fumant à la façon de Glauber. Sel de Glauber*, ibid.
Maniere de retirer le ſel de Glauber de la maſſe ſaline qui reſte dans la cornue après la diſtillation de l'acide marin fumant, 63
Décompoſition du ſel de Glauber par l'acide nitreux ſeul, 64
Sel marin & gypſe, 65
Sel marin & acide nitreux. *Décompoſition de ce ſel. Eau régale*, ibid.
Sel marin & acide marin, 67
Sel marin & vinaigre, *ibid.*
Sel marin & alkali marin. *Purification du ſel marin*, ibid.
Sel marin & alun, 68
Sel marin & argilles. *Décompoſition de ce ſel. Acide marin. Sel de Glauber*, ibid.
Maniere de ſéparer le ſel de Glauber que contient la matiere terreuſe reſtée dans la cornue après la décompoſition du ſel marin par de l'argille, 70
Sel marin & foie de ſoufre, 71
Sel marin & nitre, *ibid.*
Sel marin & leſſive des Savonniers, *ibid.*
Alkali marin avec le vinaigre diſtillé. *Terre foliée cryſtalliſée*, 72
Diſtillation de la terre foliée cryſtalliſée, 74

Sur l'Alkali animal, ou *Alkali volatil*, 75
Alkali volatil au feu, 77
Alkali volatil expoſé à l'air, *ibid.*
Alkali volatil avec de l'eau, 78
Alkali volatil avec de la glace, *ibid.*
Alkali volatil avec les terres vitrifiables, 79
Alkali volatil avec les matieres combuſtibles, *ibid.*
Alkali volatil avec les matieres phlogiſtiques, *ibid.*

Alkali volatil avec la matiere huileuse, 80
Alkali volatil avec les terres calcaires, *ibid.*
Alkali volatil avec de la chaux vive, *ibid.*
Alkali volatil avec de l'acide vitriolique. *Sel ammoniacal vitriolique*, ou *Sel ammoniacal secret de Glauber*, 82
Alkali volatil & acide nitreux. *Sel ammoniacal nitreux*, ou *Nitre ammoniacal*, 85
Alkali volatil & acide marin. *Sel ammoniac ordinaire*, 87
Alkali volatil & vinaigre distillé, 89
Décomposition des sels à base terreuse par l'alkali volatil, 90

Sur le Sel ammoniac, & sur une Fabrique de ce Sel établie en France, 94
Sel ammoniac au feu. Fleurs de sel ammoniac, 97
Sel ammoniac & eau. *Purification du Sel ammoniac, & sa Crystallisation*, 99
Sel ammoniac & terre calcaire. *Sel volatil ammoniac. Sel marin à base terreuse*, 100
Sel ammoniac & chaux éteinte à l'air. *Esprit volatil de sel ammoniac*, 107
Foie de soufre volatil, ou liqueur fumante de Boile, 116
Sel ammoniac & alkali fixe. *Sel volatil ammoniac*, & *Sel fébrifuge de Silvius*, 118
Sel ammoniac & acide vitriolique. *Acide marin tiré du sel ammoniac. Sel ammoniac vitriolique*, ou *Sel secret de Glauber*, 122
Sel ammoniac & soufre, 123
Sel ammoniac & gypse, *ibid.*
Sel ammoniac & acide nitreux. *Eau régale*, 125
Sel ammoniac & acide marin, 127
Sel ammoniac & vinaigre distillé, *ibid.*
Sel ammoniac & alun, 128
Sel ammoniac & argille, *ibid.*
Sel ammoniac & foie de soufre, *ibid.*
Sel ammoniac & nitre, *ibid.*
Alkali volatil avec les alkalis fixes, 129
Alkali volatil & foie de soufre, *ibid.*
Alkali volatil & nitre, *ibid.*

Sur le Borax, *ibid.*
Purification du borax brut, 153

Examen de la terre séparée du borax brut, 135
Sur le borax purifié, 142
Borax au feu. Borax calciné, *ibid.*
Verre de borax, 143
Borax à l'air, 144
Borax avec de l'eau, *ibid.*
Borax & glace, 145
Borax & phlogistique, *ibid.*
Borax & eau de chaux, *ibid.*
Borax & soufre, *ibid.*
Borax & foie de soufre terreux, 146
Borax & foie de soufre alkalin, *ibid.*
Borax & nitre, *ibid.*
Borax & sel marin, *ibid.*
Borax & sel ammoniac, *ibid.*
Borax & terres vitrifiables, *ibid.*
Borax & terre calcaire, 147
Borax & gypse, *ibid.*
Borax & alun, *ibid.*
Borax & nitre à base terreuse, 148
Borax & sel marin à base terreuse, *ibid.*
Borax & sel acéteux calcaire, *ibid.*
Borax & alkali végétal, *ibid.*
Borax & alkali volatil, *ibid.*
Borax & acide vitriolique. *Sel sédatif crystallisé. Sel de Glauber*, ibid.
Borax & acide nitreux. *Sel sédatif. Nitre quadrangulaire*, 149
Borax & acide marin. *Sel sédatif. Sel marin régénéré*, 150
Borax & vinaigre distillé. *Sel sédatif. Terre foliée crystallisée*, ibid.
Propriétés du sel sédatif, 157
Sel sédatif au feu dans des vaisseaux clos. *Sel sédatif sublimé*, 158
Procédé pour faire beaucoup de sel sédatif sublimé en peu de temps, 162
Verre de sel sédatif, 164
Dissolution & crystallisation du verre du sel sédatif, 166
Sel sédatif avec de l'eau, 167
Sel sédatif avec de la glace, *ibid.*
Sel sédatif crystallisé avec de l'alkali marin. *Borax régénéré*, ibid.
Sel sédatif avec de l'alkali fixe végétal, *ibid.*

Sel ſédatif avec de l'alkali volatil, 168
Sel ſédatif avec les acides minéraux & le vinaigre, *ibid.*
Sel ſédatif & tartre vitriolé, *ibid.*
Sel ſédatif & nitre. *Décompoſition du nitre*, 169
Sel ſédatif & ſel marin. *Décompoſition du ſel marin*, ibid.
Sel ſédatif & ſel ammoniacal vitriolique, 170
Sel ſédatif & ſel ammoniacal nitreux, *ibid.*
Sel ſédatif & ſel ammoniac, 170
Sel ſédatif & ſel ammoniacal acéteux, *ibid.*
Sel ſédatif & terres vitrifiables, *ibid.*
Sel ſédatif & terres calcaires, *ibid.*
Sel ſédatif & eau de chaux, *ibid.*
Sel ſédatif & argilles, 171
Sel ſédatif & alun, *ibid.*
Sel ſédatif & phlogiſtique, *ibid.*
Sel ſédatif & ſoufre, *ibid.*
Sel ſédatif & foie de ſoufre, *ibid.*

Sur la Cryſtalliſation des Sels, ibid.
Sur les eaux-meres des ſels, 214
Sur les ſubſtances métalliques, 220

Sur l'Arſenic, 227
Arſenic au feu, 228
Arſenic à l'air, 230
Arſenic avec de l'eau, *ibid.*
Arſenic & glace, 231
Arſenic & huile, 232
Arſenic avec le phlogiſtique. *Régule d'arſenic*, ibid.
Des propriétés du régule d'arſenic, 235
Régule d'arſenic avec de l'acide vitriolique, 236
Régule d'arſenic avec l'acide nitreux, 237
Régule d'arſenic avec l'acide marin, *ibid.*
Régule d'arſenic avec le vinaigre diſtillé, 238
Remarques ſur les diſſolutions du régule d'arſenic par les acides, *ibid.*
Arſenic & alkali fixe végétal. *Foie d'arſenic*, ibid.
Arſenic & alkali marin, 240
Arſenic & alkali volatil, *ibid.*
Arſenic & ſoufre. *Orpiment. Réagal*, 241
Arſenic & foie de ſoufre, *ibid.*
Arſenic & nitre traités dans des vaiſſeaux à l'air libre, *ibid.*
Arſenic & nitre traités dans des vaiſſeaux clos. *Sel*

neutre arsenical, 243
Arsenic & sel marin, 250
Arsenic & nitre quadrangulaire, *ibid.*
Arsenic & sel ammoniac, 253
Arsenic & sel ammoniacal nitreux. *Sel neutre arsenico-ammoniacal*, 254
Arsenic & borax, 255
Arsenic & sel sédatif, 256
Arsenic & gypse, *ibid.*
Arsenic & argilles, 256
Arsenic & alun, *ibid.*
Arsenic avec les terres vitrifiables & calcaires, *ibid.*

Sur le Régule de cobalt. ibid.
Régule de cobalt exposé au feu, 258
Réduction de la chaux de cobalt en régule, 266
Régule de cobalt à l'air, 267
Régule de cobalt dans l'eau, 268
Régule de cobalt avec le phlogistique, *ibid.*
Régule de cobalt avec de l'acide vitriolique. *Vitriol de cobalt*, ibid.
Régule de cobalt avec de l'acide nitreux. *Nitre cobaltique*, 272
Cobalt dissous par de l'acide marin, 273
Cobalt dissous par de l'eau régale. *Encre de sympathie*, 275
Régule de cobalt avec le vinaigre distillé, 279
Sur la saveur des sels neutres métalliques, 280
Cobalt précipité des dissolvants acides par l'alkali fixe, 283
Cobalt précipité des dissolvants acides par de l'alkali volatil, 284
Régule de cobalt avec le soufre, 287
Régule de cobalt combiné avec le foie de soufre. *Espece de Décomposition de ce demi-métal*, 288
Sur les scories du régule de cobalt des opérations précédentes, 291
Sur le cobalt combiné avec le foie de soufre, 292
Régule de cobalt pur, & nitre. *Chaux de cobalt*, 297
Régule de cobalt & sel ammoniac, 298
Régule de cobalt & borax, *ibid.*
Régule de cobalt & sel sédatif, *ibid.*
Cobalt avec les terres vitrifiables, *ibid.*
Verre bleu, 299

Sur le Nickel, 299
Nickel au feu, 301
Nickel avec de l'acide vitriolique, 302
Nickel avec de l'acide nitreux, *ibid.*
Nickel avec de l'acide marin, *ibid.*
Nickel avec de l'eau régale, *ibid.*
Nickel & vinaigre diſtillé, *ibid.*
Nickel avec de l'alkali fixe, *ibid.*
Nickel avec de l'alkali volatil, 303
Nickel avec le ſoufre, *ibid.*
Nickel avec le foie de ſoufre, *ibid.*
Nickel avec le nitre, 304
Nickel avec le ſel marin, *ibid.*
Nickel avec le ſel ammoniac, *ibid.*
Nickel avec le borax, *ibid.*
Nickel avec de l'arſenic, 305
Nickel & régule de cobalt, *ibid.*

Sur le Régule d'antimoine, ibid.
Régule d'antimoine au feu, *ibid.*
Fleurs argentines de régule d'antimoine, 307
Chaux de régule d'antimoine, 309
Régule d'antimoine à l'air, *ibid.*
Régule d'antimoine avec de l'eau, 310
Régule d'antimoine avec le phlogiſtique, 311
Régule d'antimoine avec de l'acide vitriolique, 312
Régule d'antimoine & acide nitreux, *ibid.*
Régule d'antimoine & acide marin, *ibid.*
Régule d'antimoine & eau régale, 313
Régule d'antimoine avec du vinaigre diſtillé, 315
Régule d'antimoine avec le ſoufre. *Antimoine reſſuſcité*, ibid.
Antimoine au feu. *Fleurs d'antimoine*, 316
Chaux griſe d'antimoine, 318
Régule d'antimoine fait avec la chaux griſe, 319
Verre d'antimoine, 320
Foie d'antimoine ſans addition, 323
Antimoine crud & acide vitriolique, *ibid.*
Antimoine crud & acide nitreux, *ibid.*
Antimoine crud & acide marin, *ibid.*
Antimoine crud & eau régale, 324
Antimoine crud & vinaigre diſtillé, 325
Antimoine crud avec de la chaux vive, *ibid.*
Antimoine & alkali fixe. *Kermès minéral par la voie*

ſeche; 325
Kermès minéral fait par la voie humide, 330
Antimoine & leſſive des Savonniers, 335
Antimoine & alkali volatil, 336
Antimoine & nitre. *Régule d'antimoine ſéparé par le moyen du nitre & du tartre*, ibid.
Soufre doré d'antimoine, tiré des ſcories du régule d'antimoine, 337
Maniere de ſéparer des ſcories du régule d'antimoine la quantité de ce demi-métal qui ſe trouve diſſoute par le foie de ſoufre, 340
Foie d'antimoine fait avec le nitre, 341
Magneſia opalina, ou Rubine d'antimoine, 343
Antimoine & nitre. *Fondant de Rotrou*, 344
Antimoine diaphorétique, *ibid.*
Nitre antimonié, 345
Matiere perlée, 346
Antimoine diaphorétique fait avec le régule, 350
Poudre de la Chevaleray, 351
Antimoine, ſel marin & tartre. *Régule médicinal*, 352
Antimoine & ſel ammoniac, *ibid.*
Régule d'antimoine avec les matieres terreuſes vitrifiables & calcaires, 353
Régule d'antimoine & arſenic, *ibid.*
Régule d'antimoine & régule de cobalt, *ibid.*
Antimoine crud & arſenic, *ibid.*
Antimoine crud & régule de cobalt, 354
Régule d'antimoine avec le nickel, *ibid.*
Antimoine crud avec le nickel, *ibid.*

Sur le Zinc, ibid.
Zinc au feu. *Grenailles de zinc*, 355
Fleurs de zinc, 356
Zinc à l'air, 359
Zinc avec de l'eau, *ibid.*
Zinc avec de la glace, *ibid.*
Zinc avec le phlogiſtique, *ibid.*
Zinc & acide vitriolique. *Vitriol de zinc*, ou *Vitriol blanc*, ibid.
Zinc & acide nitreux, 360
Zinc & acide marin, 361
Zinc & eau régale, 362
Zinc & vinaigre diſtillé, *ibid.*

Zinc & alkali fixe, 363
Zinc & alkali volatil, *ibid.*
Zinc avec le ſoufre, 364
Zinc avec le foie de ſoufre, *ibid.*
Zinc avec le nitre. *Nitre fixé par le zinc*, ibid.
Zinc avec le ſel marin, 366
Zinc avec le ſel ammoniac, *ibid.*
Zinc & arſenic, 367
Zinc & régule de cobalt, 370
Zinc & nickel, *ibid.*
Zinc & régule d'antimoine, *ibid.*
Zinc & antimoine, *ibid.*

Sur le Biſmuth, 371
Biſmuth au feu, 372
Verre de biſmuth, 374
Biſmuth à l'air, 375
Biſmuth & eau, *ibid.*
Biſmuth & glace, *ibid.*
Biſmuth & phlogiſtique, *ibid.*
Biſmuth avec de l'huile, *ibid.*
Réduction des chaux de biſmuth, 376
Biſmuth & acide vitriolique, *ibid.*
Biſmuth & acide nitreux, *ibid.*
Cryſtaux de biſmuth, ou nitre biſmuthique. 378
Magiſtere de biſmuth, *ibid.*
Biſmuth & acide marin, 382
Biſmuth & eau régale, *ibid.*
Biſmuth & vinaigre diſtillé, *ibid.*
Biſmuth & alkali fixe, 383
Biſmuth & alkali volatil, *ibid.*
Biſmuth & ſoufre, *ibid.*
Biſmuth & foie de ſoufre, *ibid.*
Biſmuth & nitre, *ibid.*
Biſmuth & ſel marin, *ibid.*
Biſmuth & ſel ammoniac, *ibid.*
Biſmuth & borax, 385
Biſmuth & ſel ſédatif, *ibid.*
Biſmuth & gypſe, *ibid.*
Biſmuth & argille, *ibid.*
Biſmuth & alun, *ibid.*
Biſmuth & terres vitrifiables, *ibid.*
Biſmuth avec les terres calcaires, *ibid.*

Bismuth & arsenic, 385
Bismuth & régule de cobalt, *ibid.*
Bismuth avec le nickel, 386
Bismuth & régule d'antimoine, 387
Bismuth & antimoine crud, *ibid.*
Bismuth & zinc, *ibid.*

Sur le Mercure ou *Vif-Argent*, ibid.
Mercure au feu, 388
Mercure précipité *per se*, 389
Mercure à l'air, 394
Mercure avec de l'eau, *ibid.*
Mercure & glace, 395
Mercure avec le phlogistique, 396
Mercure avec de l'huile, *ibid.*
Mercure & acide vitriolique. *Vitriol de Mercure*, 397
Lotion du vitriol de mercure pour faire le turbith minéral, 398
Mercure & acide nitreux, 403
Mercure précipité de l'acide nitreux par l'alkali fixe, 406
Turbith minéral fait par le mêlange des sels vitrioliques avec une dissolution de mercure faite par de l'acide nitreux, *ibid.*
Mercure précipité rouge, 407
Mercure & acide marin, 410
Mercure précipité blanc, 411
Sublimé corrosif, 412
Propriétés du sublimé corrosif, 417
Mercure doux, nommé aussi *aquila alba*; 420
Sur le mercure doux, 424
Mercure doux & sel ammoniac, 429
Panacée mercurielle, 430
Eau phagédénique, 432
Sublimé corrosif décomposé par de l'alkali fixe, & par de l'alkali volatil, *ibid.*
Sublimé corrosif & foie de soufre, *ibid.*
Sublimé corrosif & acide nitreux, 433
Sublimé corrosif & acide marin, 434
Sublimé corrosif avec le sel de Glauber & le tartre vitriolé, *ibid.*
Sublimé corrosif avec les sels vitrioliques à base terreuse, *ibid.*
Sublimé corrosif avec le nitre, *ibid.*

Sublimé corrosif & sel marin, 435
Sublimé corrosif & sel ammoniac, *ibid.*
Sel alembroth, *ibid.*
Mercure précipité blanc, 436
Sublimé corrosif & arsenic. *Beurre d'arsenic*, 438
Sublimé corrosif & régule d'antimoine. *Beurre d'antimoine*, 439
Sublimé corrosif avec l'antimoine crud. *Beurre d'antimoine*, *Cinabre d'antimoine*, 443
Poudre d'algaroth, 445
Beurre d'antimoine & acide nitreux. *Dissolution de la partie réguline de ce demi-métal dans de l'eau régale*, 447
Bézoard minéral, 448
Sublimé corrosif & zinc, 450
Sublimé corrosif & bismuth, *ibid.*
Mercure & eau régale, 451
Mercure & vinaigre distillé, 452
Dissolution de la chaux de mercure par le vinaigre distillé, 453
Mercure & alkali fixe & volatil. *Dissolution de mercure par ces sels*, 456
Mercure & soufre. *Ethiops minéral fait sans feu*, ibid.
Ethiops minéral préparé par le feu, 457
Cinabre artificiel, 458
Vermillon, 461
Mercure revivifié du cinabre, 462
Mercure & foie de soufre, 465
Mercure & foie de soufre volatil, 466
Mercure & sel marin, 468
Mercure & sel ammoniac, 469
Mercure & borax, 470
Mercure & sel sédatif, *ibid.*
Mercure & arsenic, *ibid.*
Mercure & régule de cobalt, *ibid.*
Mercure & nickel, 471
Mercure & régule d'antimoine, *ibid.*
Mercure & antimoine crud, *ibid.*
Mercure & zinc, 473
Mercure & bismuth, *ibid.*

Sur l'Etain, ibid.
Feuille d'étain, 474
Etain au feu, 478

Chaux d'étain, 478
Potée d'étain, 479
Etain exposé à la plus grande violence du feu, *ibid.*
Etain à l'air, 482
Etain & eau, 483
Etain & glace, *ibid.*
Etain & phlogistique, *ibid.*
Etain ressuscité, 484
Etain avec de l'huile, 485
Etain & acide vitriolique, *ibid.*
Etain calciné par l'acide nitreux, 486
Dissolution d'étain par l'acide marin, 488
Sel marin à base d'étain, 489
Etain & eau régale, 491
Etain & vinaigre distillé, 494
Etain & alkali fixe, 495
Etain & alkali volatil, 496
Etain & soufre. *Mine d'Etain artificielle*, ibid.
Etain & foie de soufre, 497
Etain & nitre. *Calcination de l'Etain par le nitre*, ibid.
Etain & sel ammoniac, 498
Etain & arsenic, *ibid.*
Etain & régule de cobalt, 500
Etain & nickel, *ibid.*
Etain & régule d'antimoine, *ibid.*
Etain & antimoine, *ibid.*
Etain & zinc, 501
Etain & bismuth, 502
Etain & mercure. *Amalgame de Mercure & d'Etain*, ibid.
Boules de mercure, *ibid.*
Etamage des glaces, 503
Etain & sublimé corrosif. *Liqueur fumante de Libavius*, 506

Sur le Plomb, 512
Plomb au feu, 513
Chaux de plomb, *ibid.*
Massicot, *ibid.*
Minium, ibid.
Litharge, 514
Verre de plomb, 515
Plomb à l'air, 517
Plomb & eau, 518
Plomb & glace, *ibid.*

Plomb & phlogiſtique, 519
Plomb & huile, 520
Plomb & acide vitriolique, *ibid.*
Plomb & acide nitreux. *Diſſolution du Plomb dans cet acide*, ibid.
Plomb & acide marin, 523
Plomb & eau régale, *ibid.*
Vitriol de plomb, *ibid.*
Plomb corné, 524
Magiſtere de plomb, 526
Plomb & vinaigre, 527
Blanc de plomb, *ibid.*
Blanc de céruſe, 528
Vinaigre de Saturne. *Sel de Saturne*, ibid.
Eſprit de Saturne, 530
Décompoſition du ſel de Glauber par le ſel de Saturne, 532
Plomb avec les alkalis fixes & volatils, 533
Plomb & alun, *ibid.*
Plomb & ſoufre, *ibid.*
Plomb & foie de ſoufre, 534
Plomb & nitre. *Calcination du plomb par ce ſel*, 535
Plomb & ſel ammoniac, *ibid.*
Décompoſition du ſel ammoniac par le *minium. Eſprit volatil de ſel ammoniac. Plomb corné*, 536
Plomb & arſenic, 538
Plomb & régule de cobalt, *ibid.*
Plomb & nickel, 539
Plomb & régule d'antimoine, *ibid.*
Plomb & antimoine, 540
Plomb & zinc, *ibid.*
Plomb & biſmuth, 541
Plomb & mercure, *ibid.*
Plomb, mercure & biſmuth, *ibid.*
Plomb & étain, *ibid.*
Email blanc & coloré, 542

Sur le Fer, ibid.
Fer au feu, 544
Fer à l'air, 545
Safran de Mars préparé à la roſée, 546
Fer avec de l'eau, 547
Ethiops martial, *ibid.*
Fer & glace, 550

Fer avec les matieres combuſtibles & phlogiſtiques. *Acier*, 550
Caractere de l'acier, & en quoi il differe du fer, 560
Trempe de l'acier, 563
Fer & huile, 569
Fer diſſous par de l'acide vitriolique. *Vitriol de Mars*, 570
Examen des propriétés du vitriol de Mars, 571
Vitriol de Mars au feu. *Vitriol de Mars calciné en blancheur*, 573
Colcothar, 575
Sel de colcothar, 576
Terre douce de vitriol, 577
Acide vitriolique glacial, *ibid.*
Vitriol de Mars avec de la glace, 579
Vitriol de Mars avec les terres calcaires & la chaux vive, 580
Fer ſéparé du vitriol de Mars par de l'alkali fixe. *Tartre vitriolé*, *ibid.*
Fer reſſuſcité ſans fuſion, 582
Acide nitreux fumant fait par le colcothar, 584
Fer diſſous par de l'acide nitreux, 585
Fer précipité de ſon diſſolvant par d'autre fer, 586
Teinture de Mars alkaline de Staahl, 587
Safran de Mars apéritif de Staahl, 590
Fer diſſous par de l'acide marin, 591
Fer diſſous par de l'eau régale, 592
Fer diſſous par du vinaigre diſtillé, *ibid.*
Bleu de Pruſſe, *ibid.*
Bleu de Pruſſe fait ſans alun, & qui n'a pas beſoin d'être avivé, 601
Décompoſition du bleu de Pruſſe par l'action du feu, *ibid.*
Décompoſition du bleu de Pruſſe par l'alkali fixe, 602
Examen des propriétés de l'alkali pruſſien ſaturé, 603
Séparation du bleu de Pruſſe que l'alkali pruſſien ſaturé tient en diſſolution, 604
Fer & alkali végétal, 606
Fer & ſoufre. *Safran de Mars préparé par le ſoufre*, 607
Fer fondu par le ſoufre, 615
Soufre mou, *ibid.*
Fer & foie de ſoufre, 616
Fer calciné par le nitre, *ibid.*
Fer & ſel ammoniac. *Fleurs de ſel ammoniac martiales, ou Æs Martis*, 618

Fer avec les terres, 621
Fer & arsenic, ibid.
Fer & régule de cobalt, ibid.
Fer & nickel, 622
Fer & régule d'antimoine, ibid.
Fer & antimoine crud. *Régule d'antimoine martial*, ibid.
Safran de Mars antimonié apéritif de Staahl, 624
Fer & zinc, 625
Fer & bismuth, ibid.
Fer & mercure, ibid.
Fer & sublimé corrosif, ibid.
Fer & Etain. *Etamage du Fer. Fer blanc*, 626
Fer & plomb, 629

Sur le Cuivre, 630
Cuivre exposé au feu, ibid.
Fleurs de cuivre, 631
Cuivre à l'air, 632
Cuivre avec de l'eau, 633
Cuivre à la glace, ibid.
Cuivre avec le phlogistique, 634
Réduction des chaux de cuivre en véritable cuivre, ibid.
Cuivre avec de l'huile, 636
Cuivre & acide vitriolique. *Dissolution du Cuivre dans de l'acide vitriolique*, 637
Vitriol de cuivre, 638
Examen des propriétés du vitriol de cuivre, 639
Cuivre & acide nitreux. *Dissolution du cuivre dans de l'acide nitreux*, 641
Cuivre & acide marin. *Dissolution du cuivre par de l'acide marin*, 642
Cuivre dissous par de l'eau régale, 643
Cuivre & vinaigre, ibid.
Décomposition des dissolutions de cuivre, faites dans les différents acides, par différents intermedes, 644
Réduction du cuivre qui a été précipité par de l'alkali fixe, 646
Dissolutions de cuivre faites par les différents acides mêlés avec de l'alkali volatil, 647
Dissolutions de cuivre faites par les différents acides mêlés avec le foie de soufre, ibid.
Cuivre précipité de ses dissolutions par le fer, 648
Cuivre avec les alkalis fixes, 649

Cuivre & alkali volatil. *Couleur bleue qui disparoît par défaut d'air*, 645
Cuivre & soufre. *Æs Veneris*, 651
Cuivre & foie de soufre, 652
Cuivre calciné par le nitre, 653
Cuivre & sel ammoniac. *Æs Veneris*, ou *Fleurs de sel ammoniac cuivreuses*, 654
Eau céleste, 655
Cuivre & arsenic. *Tombac blanc*, 656
Cuivre & régule de cobalt, 657
Cuivre & nickel, *ibid.*
Cuivre & régule d'antimoine, *ibid.*
Cuivre & antimoine crud, 658
Cuivre & zinc. *Cuivre jaune*, ibid.
Tombac jaune, 660
Cuivre rouge & bismuth, 662
Cuivre rouge & mercure. *Amalgame de Cuivre & de Mercure*, 663
Cuivre avec de la dissolution de mercure, *ibid.*
Cuivre & étain. *Bronze*, *Airain* ou *Métal de cloche*, 664
Etamage du cuivre, 667
Cuivre & plomb, 670
Cuivre rouge & fer, 671

TOME III.

SUR L'ARGENT, Page 1
Argent au feu, 2
Argent à l'air, 4
Argent avec de l'eau, *ibid.*
Argent avec de la glace, 5
Argent avec le phlogistique, *ibid.*
Argent & acide vitriolique, *ibid.*
Argent & acide nitreux, 7
Crystaux de lune, 9
Détonnation du nitre lunaire, 10
Pierre infernale, *ibid.*
Matieres animales tachées par la dissolution d'argent, 14
Dissolution d'argent avec de l'acide vitriolique. *Vitriol de lune*, 15
Dissolution d'argent faite par de l'acide nitreux mêlé avec de l'acide marin. *Lune cornée*, 18
Eau forte précipitée, 21
Argent ressuscité de la lune cornée, 22
Dissolution d'argent mêlée avec les alkalis fixes & volatils, 26
Argent dissous par de l'acide nitreux, & précipité par du foie de soufre, 27
Argent précipité de l'acide nitreux par le sel neutre arsenical, *ibid.*
Argent précipité de sa dissolution par le cuivre, 28
Argent & acide marin, 30
Argent & eau régale, 31
Argent & vinaigre distillé, *ibid.*
Argent avec les alkalis fixes & volatils, *ibid.*
Argent & soufre, 32
Argent & foie de soufre, 33
Argent & nitre, 35
Argent & arsenic, 36
Argent & régule de cobalt, *ibid.*
Argent & nickel, 37
Argent & régule d'antimoine, *ibid.*
Argent & antimoine, *ibid.*
Argent & zinc, 38
Argent & bismuh, *ibid.*

Argent & mercure. *Amalgame d'Argent & de Mercure,* 38
Arbre de Diane, ou arbre philoſophique, 40
Argent & ſublimé corroſif, 43
Argent & étain, *ibid.*
Argent & plomb, *ibid.*
Argent & fer, 44
Argent & cuivre, *ibid.*
Eſſai de l'argent à la coupelle par le plomb, pour reconnoître ſon titre, *ibid.*

Sur l'Or, 58
Or expoſé au feu, 61
Or à l'air, 63
Or avec de l'eau, 64
Or & glace, *ibid.*
Or avec les matieres terreuſes, 65
Or & phlogiſtique, *ibid.*
Or & acide vitriolique, *ibid.*
Or & acide nitreux, 66
Or & acide marin, *ibid.*
Or & vinaigre diſtillé, *ibid.*
Diſſolution de l'or par de l'eau régale, 67
Cryſtaux d'or, 69
Diſſolution d'or avec les matieres combuſtibles, 70
Or en chiffons, 71
Diſſolution d'or avec les terres calcaires, *ibid.*
Diſſolution d'or & alkali fixe. *Précipité d'Or,* ibid.
Diſſolution d'or & *liquor ſilicum. Pourpre pour peindre ſur les émaux & ſur la porcelaine,* 74
Diſſolution d'or & alkali volatil. *Or fulminant,* 75
Or diſſous par de l'acide vitriolique, & précipité par de l'alkali fixe, 82
Or diſſous par de l'acide nitreux, & précipité par de l'alkali fixe, *ibid.*
Or diſſous par de l'acide marin, & précipité par de l'alkali fixe, *ibid.*
Or diſſous par du vinaigre diſtillé & précipité par de l'alkali fixe, *ibid.*
Diſſolution d'or & foie de ſoufre, *ibid.*
Diſſolution d'or melée avec de l'arſenic & avec du ſel neutre arſenical, 84
Diſſolution d'or avec du mercure, *ibid.*
Diſſolution d'or & étain. *Précipité d'or de Caſſius,* ibid.

Dissolution d'or, & dissolution de plomb, 91
Dissolution d'or avec du fer, *ibid.*
Dissolution d'or avec du cuivre, 93
Dissolution d'or avec de la dissolution d'argent, *ibid.*
Or avec les alkalis fixes & volatils, 94
Or & soufre, *ibid.*
Or avec le foie de soufre, 95
Séparation de l'or d'avec le foie de soufre, 97
Or avec le nitre, *ibid.*
Or avec le sel marin, 98
Or avec le borax, *ibid.*
Or avec du sel ammoniac, *ibid.*
Or avec les matieres métalliques, 99
Or & arsenic, *ibid.*
Or & régule de cobalt, *ibid.*
Or & nickel, 100
Or & régule d'antimoine, *ibid.*
Or & antimoine crud. *Purification de l'or par l'antimoine*, ibid.
Or avec le zinc, 102
Or & bismuth, 103
Or avec le mercure. *Amalgame*, ibid.
Or & mercure calcinés l'un par l'autre, 104
Dorure sur l'argent & sur le cuivre par le moyen de l'amalgame d'or & de mercure, 106
Or & sublimé corrosif, 108
Or & étain, *ibid.*
Or & plomb, *ibid.*
Or & fer, 109
Or & cuivre, *ibid.*
Or & argent, 110
Essai de l'or pour reconnoître son titre, 111
Départ de l'or d'avec l'argent, 114
Départ sec ou concentré, 119

Sur la Platine, 121
Platine exposée au feu, 126
Platine à l'air, 131
Platine avec de l'eau, *ibid.*
Platine avec de la glace, *ibid.*
Platine avec de la terre vitrifiable, 132
Platine avec le phlogistique, *ibid.*
Platine avec de l'huile, *ibid.*

Platine avec de l'acide vitriolique, 132
Platine avec de l'acide nitreux, *ibid.*
Platine avec de l'acide marin, 133
Platine avec de l'eau régale, 134
Examen des propriétés de la diſſolution de platine, 136
Diſſolution de platine & alkali minéral, 141
Diſſolution de platine avec de l'alkali pruſſien ſaturé, *ibid.*
Diſſolution de platine avec de l'alkali volatil, 142
Réduction du précipité de platine, 144
Précipité de platine avec de l'acide vitriolique, 148
Précipité de platine avec de l'acide nitreux, *ibid.*
Précipité de platine, & acide marin, *ibid.*
Précipité de platine, & eau régale, *ibid.*
Précipité de platine avec du vinaigre diſtillé, 149
Moyen de reconnoître l'or allié de platine, 150
Diſſolution de platine & foie de ſoufre, 153
Diſſolution de platine & arſenic, *ibid.*
Diſſolution de platine avec le régule de cobalt, 154
Diſſolution de platine avec le nickel, *ibid.*
Diſſolution de platine avec le régule d'antimoine, *ibid.*
Diſſolution de platine avec le zinc, 155
Diſſolution de platine avec du biſmuth, *ibid.*
Diſſolution de platine, & mercure, *ibid.*
Diſſolution de platine, & étain, 156
Diſſolution de platine, & plomb, 157
Diſſolution de platine, & fer, 158
Diſſolution de platine, & cuivre, *ibid.*
Diſſolution de platine, & argent, 159
Diſſolution de platine, & or, *ibid.*
Platine & alkali fixe, 160
Platine avec le ſoufre, *ibid.*
Platine & foie de ſoufre, 161
Platine & gypſe, 164
Platine & ſel de Glauber, *ibid.*
Platine & nitre, 165
Platine & ſel marin, 167
Platine avec le borax, *ibid.*
Platine & ſel ammoniac, 170
Platine avec les terres vitrifiables, *ibid.*
Platine & arſenic, *ibid.*
Platine avec le régule de cobalt, 175
Platine & nickel, 176
Platine & régule d'antimoine, *ibid.*

Platine avec de l'antimoine crud, 177
Platine avec du zinc, 178
Platine avec du bismuth, 179
Platine & mercure, 181
Platine avec du sublimé corrosif, 182
Platine avec du sel alembroth, *ibid.*
Platine avec de l'étain, 183
Platine avec du plomb, 186
Coupellation de la platine par le plomb, 189
Platine avec le fer, 194
Platine & cuivre, 197
Platine avec le cuivre & le zinc, 198
Platine avec le cuivre & l'étain, 199
Platine & argent, 200
Platine avec de la lune cornée, 201
Platine avec de l'or, 202
Remarques sur la combinaison de la platine avec les matieres métalliques, 204

Sur la Terre cuite, 207
Sur les briques & les tuiles, *ibid.*
Sur la matiere des fourneaux, des creusets & des moufles de terre cuite, 213
Terre vernissée, 225
Porerie des grès commune, 227
Poterie de terre blanche, façon d'Angleterre, 229

Sur la Porcelaine, 231
Préparation de la pâte de porcelaine, 243

Sur la Faïance, 251

Sur les Emaux, 254

Sur la Verrerie, le Verre & le Cryſtal, 256

Des Verres légers, 289
Des verres pesants dont on peut faire des objectifs pour les lunettes achromatiques, 290
Verre attaquable par les acides, 291
Porcelaine de Réaumur, 294

Sur les Verres colorés pour imiter les pierres précieuses, 296
Stras, 297
Fausses topazes, 298

Faux rubis & faux grenats, 298
Fausses émeraudes, *ibid.*
Fausses hyacinthes, rouge-brun & brun-marron, 299
Faux saphirs, *ibid.*
Fausses améthystes, 300
Verre jaune, *ibid.*
Fausses opales, & girasole de Venise, *ibid.*

Vues générales sur l'Organisation intérieure du Globe, & sur la Formation des Mines & des Métaux, 301

Des Mines métalliques, 335
Mines d'or, 337
Mines de platine, 338
Mines d'argent, 340
Mines de plomb, 342
Mines de cuivre, 343
Mines d'étain, 344
Mines de fer, 345
Mines de zinc, *ibid.*
Mines de bismuth, 346
Mines d'antimoine, *ibid.*
Mines de cobalt, 347
Mines de nickel, 348
Mines de mercure, 349
Mines d'arsenic, *ibid.*

Observations générales sur la Métallurgie, 350
Recherches des mines, 354
De la fouille des mines, 355
Direction des filons, 357

Sur les Exhalaisons souterraines, 359
Des moufettes ou mofettes, 360
Feu brisou ou terrou, 364
Des exhalaisons métalliques, 367
Réflexions sur les exhalaisons souterraines, 368

Essai des Mines, ou *de la Docimasie*, 377
Essai des mines d'or, 380
Essai des mines de platine, 382
Essai des mines d'argent, *ibid.*
Essai des mines de cuivre, 384
Essai des mines de plomb, 388

Essai des mines d'étain, 389
Essai des mines de fer, 394
Essai des mines de mercure, 397
Essai des mines d'antimoine, 398
Essai des mines de bismuth, 400
Essai des mines de zinc, 401
Essai des mines de cobalt, 402
Lavage du safre, 405
Essai des mines de nickel, 406
Essai des mines d'arsenic, 407

Des Travaux en grand sur les Mines, *ibid.*
Travaux sur les mines d'or, 408
Travaux sur les mines de platine, 410
Travaux sur les mines d'argent, *ibid.*
Travaux sur les mines de cuivre, 414
Travaux sur les mines de plomb, 419
Travaux sur les mines d'étain, 421
Travaux sur les mines de fer, 422
Conversion du fer fondu en fer forgé, 424
Acier de fonte, 426
Travaux sur les mines de mercure, 427
Travaux sur les mines d'antimoine, 432
Travaux sur les mines de bismuth, *ibid.*
Travaux sur les mines de zinc, 433
Cuivre jaune, ou laiton, 435
Travaux sur les mines de cobalt, *ibid.*
Arsenic & réalgal tirés des mines de cobalt, 436
Safre, 437
Bleu d'azur, 438
Bismuth tiré du cobalt, 439

Sur les Pyrites, 440
Division des pyrites & des matieres pyriteuses, 446
Sur les pyrites ferrugineuses ou martiales, 449
Soufre séparé des pyrites, *ibid.*
Purification du soufre brut, 452
Vitriol de Mars retiré des pyrites, *ibid.*
Ochre, 456
Sur les pyrites cuivreuses, 457
Vitriol de cuivre fait avec de la matte de cuivre, 460
Sur les pyrites arsenicales, 462
Sur les substances alumineuses, 462
Procédé pour séparer l'alun de roche des pyrites, 465

Procédé dont on se sert pour tirer l'alun de Rome, 469
Vitriol blanc ou de Goslar, 473
Réflexions sur les pyrites, 477

Sur les Eaux minérales, 483
Sur l'analyse des eaux minérales, 493
Maniere d'analyser les eaux minérales, 495

Sur le Sel marin, sur l'Eau de mer, & sur l'Eau des puits & fontaines salés, 512

Sur les Salines de Franche-Comté, 517
Evaporation de l'eau de Montmorot sur des bâtiments de graduation, 519
Evaporation sur le feu de l'eau graduée de Montmorot pour en extraire le sel marin, 521
Sur la saline de Salins, 527

Sur les Salines de Lorraine, 528
Sur les eaux salées chargées de sel marin, 531
Sur la sélénite des eaux salées, 536
Sur le schlot, 537
Sur la vapeur qui s'éleve pendant l'évaporation des eaux salées, 541
Sur l'écume qu'on enleve des eaux salées, 542
Sur le sel marin, 543
Sur la crystallisation du sel marin, 550
Sur les muires ou eaux-meres des eaux salées, 551
Magnésie du sel marin, 558
Sur les écailles, *ibid.*
Sur les sels d'Epsom & de Glauber, 560
Comparaison du sel d'Epsom d'Angleterre avec le sel d'Epsom préparé en France, 564

Sur les moyens de dessaler l'eau de mer, & de conserver la salubrité de l'eau douce dans les embarquements, 568

Sur le Nitre ou Salpêtre, 589
Sur les moyens qu'on pratique pour séparer le nitre des terres nitreuses, 601
Nitre de deux cuites, 606
Nitre de trois cuites, 607
Magnésie blanche, 611
Réflexions sur la conversion du sel marin en nitre, 614

Réflexions sur la Pierre philosophale, 616

Fin de la Table des Articles.

PROLÉGOMENES.

DES FOURNEAUX.

Les fourneaux ſont des uſtenſiles deſtinés à contenir des matieres combuſtibles enflammées, & propres à appliquer, en moyen d'un courant d'air, le feu ſur les corps qu'on ſoumet à ſon action.

L'air eſt admis dans les fourneaux de deux manieres, ou naturellement par des ouvertures libres, pratiquées au bas des fourneaux, ou forcément par le moyen des ſoufflets. Ce ſont deux eſpeces de fourneaux dont on fait beaucoup d'uſage dans les opérations de la Chymie.

Nous ne nous propoſons de donner ici que la deſcription des fourneaux ſimples, avec leſquels on peut faire généralement, dans les laboratoires, toutes les expériences de la Chymie. Nous paſſerons ſous ſilence la deſcription des grands fourneaux dont on fait uſage pour la fonte des mines & des métaux dans les travaux en grand. On peut, ſur cet objet, conſulter la Traduction de Schlutter par M. Hellot. Nous ſupprimerons auſſi les détails des fourneaux myſtérieux & compliqués que le caprice a fait imaginer aux Alchymiſtes pour leurs vaines opérations. Les fourneaux les plus ſimples ſont toujours les meilleurs, & ils ſont d'un ſervice plus général.

Les fourneaux dans leſquels l'air entre par des ouvertures pratiquées au bas, operent leur effet naturellement. Le courant d'air ſort par la partie ſupérieure ou cheminée, après avoir traverſé l'intérieur du fourneau. La chaleur & la flamme des

matieres combuſtibles raréfient l'air de la partie ſupérieure du fourneau, & y forment un vuide ; ce qui oblige l'air d'entrer par les ouvertures pratiquées au bas. Plus la cheminée du fourneau eſt large, plus il ſe trouve d'air de raréfié. Ce fluide, qui tend à ſe mettre en équilibre, remplit l'eſpace vuide que le feu a occaſionné ; & comme l'air ne peut entrer que par la porte du cendrier, il s'établit naturellement un courant d'air qui produit l'effet d'un ſoufflet. Cette méchanique dépend, comme on le voit, de la peſanteur & de la fluidité de l'air. Cet élément tend, comme les autres fluides, à l'équilibre & au repos, & remplit les eſpaces qui ne ſont pas occupés par une matiere plus peſante que lui.

On demandera peut-être pourquoi l'air ne rentre pas auſſi bien par la cheminée, que par la partie inférieure du fourneau?

Il ſera facile de répondre à cette objection, ſi l'on fait attention que le feu pur & libre eſt plus léger que l'air : on le voit par la flamme qui s'éleve toujours, & ne tend point vers la terre comme les autres matieres. Le feu, en vertu de cette légéreté, ſort plutôt par la cheminée, que par la porte du cendrier ; & en s'élevant ainſi, 1°. il raréfie conſidérablement l'air de la cheminée, qu'il rencontre à ſon paſſage. 2°. Comme le feu libre & pur eſt continuellement dans un mouvement exceſſif, l'impétuoſité avec laquelle il ſe diſſipe dans les fourneaux bien conſtruits, le met dans le cas, non ſeulement de faire équilibre avec la colonne d'air qui eſt au deſſus du fourneau, mais encore de s'oppoſer vivement à ſon introduction par la cheminée du fourneau. Enfin on pourroit encore ajouter à ce que nous venons

de dire, que la colonne d'air qui repose sur la cheminée, est plus courte que celle qui entre par la porte du cendrier.

Il y a cependant des temps où, dans les fourneaux les mieux construits, l'air entre par la cheminée, plutôt que par la porte du cendrier : c'est principalement lorsqu'il fait de grands tourbillons de vent, que l'air se trouve agité violemment par intermittence, & qu'il souffle d'une maniere fort irréguliere. Les fourneaux à longues cheminées poussent alors très inégalement : l'air entre de temps en temps par la cheminée avec impétuosité, & fait sortir la flamme, par intervalle, par toutes les portes du fourneau. Ces mouvements convulsifs de l'air occasionnent beaucoup de variétés dans les résultats de certaines opérations; mais ils ne changent rien à la théorie que nous venons d'établir.

Les Chymistes & les Physiciens ont reconnu que le concours de l'air étoit absolument nécessaire à l'entretien du feu; & que plus le courant d'air étoit rapide, plus il accéléroit l'inflammation des matieres combustibles renfermées dans les fourneaux. Mais peu de personnes ont examiné quelles pouvoient être les meilleures proportions des ouvertures des fourneaux, relativement à leur capacité, & quel rapport le diametre de la cheminée devoit avoir avec l'ouverture pratiquée au bas des fourneaux par où se détermine le courant d'air. Les Physiciens, au lieu d'entrer dans cet examen, se sont contentés d'attribuer aux différents états de l'air les effets que cet élément produit sur les matieres combustibles renfermées dans les fourneaux.

Les uns ont prétendu que le temps chaud &

ſec de l'été étoit celui où l'air produiſoit de meilleurs effets : ils penſoient qu'un air chaud & ſec, en paſſant au travers du feu, devoit moins diminuer la chaleur qu'un air froid & humide ; ils fondoient leur ſentiment ſur ce que l'eau éteint le feu, & qu'un air humide doit produire des effets proportionnellement à l'eau dont l'air eſt chargé, & retarder ſenſiblement l'inflammation des matieres combuſtibles, & l'activité du feu. Nous ferons connoître dans un inſtant toute l'abſurdité de ce ſentiment.

D'autres Phyſiciens penſent que le temps des grandes gelées, où l'air eſt ſec & fort denſe, eſt le temps le plus favorable pour augmenter l'activité du feu, parceque, diſent-ils, ſi l'action du feu dépend d'une plus grande admiſſion d'air dans les fourneaux, à volumes égaux, dans les temps de gelée, où l'air eſt très denſe, il s'en introduit une plus grande quantité, qui doit par conſéquent augmenter l'activité du feu.

Becker paroît être le premier qui ait entrepris d'attribuer la cauſe de l'activité du feu dans les fourneaux, non ſeulement à l'air, mais encore à l'eau que cet élément tient en diſſolution. Il penſe même que le principe aqueux concourt plus que l'air même à augmenter l'activité du feu. Ce ſentiment paroît le plus vraiſemblable. J'ai obſervé conſtamment, toutes choſes égales d'ailleurs, que les fourneaux chauffent mieux dans les temps humides & pluvieux que dans les temps ſecs de l'été ou des grandes gelées. On peut ajouter à ces obſervations l'effet des éolipyles qu'on remplit d'eau, & dont les vapeurs dilatées, & forcées de ſortir par une ouverture fort étroite, font l'office d'un ſoufflet, & animent commodé-

ment une lampe d'émailleur, au lieu de l'éteindre. Cette expérience prouve que l'eau réduite en vapeurs, & poussée avec violence, produit l'effet de l'air sur les matieres combustibles embrasées.

A l'égard des proportions qui doivent être observées entre l'ouverture du bas du fourneau, la largeur & la hauteur de la cheminée, on détermine ordinairement ces proportions à-peu-près relativement à la grandeur des fourneaux. On n'a point encore fixé par des principes sûrs quelles seroient les meilleures proportions qu'il conviendroit d'observer sur ces objets. La routine qui jusques ici tient lieu de principes, suffit pour la construction des fourneaux destinés à faire la plupart des opérations ordinaires de la Chymie; mais lorsqu'on a besoin d'appliquer à certains corps de violents coups de feu, équivalents au degré de chaleur qui regne dans les fours de verrerie & de porcelaine, les fourneaux ordinaires sont absolument insuffisants. On est souvent obligé de placer les expériences qu'on se propose de faire, dans les fourneaux de verrerie; mais alors on ne peut voir que le résultat des expériences, & il est difficile d'observer les phénomenes qu'elles présentent pendant leur exposition au feu. On a plus d'une fois été obligé de faire usage de ces grands fourneaux, parcequ'on ne présumoit pas qu'il fût possible de se procurer dans un petit fourneau, en deux heures de temps, un degré de chaleur égal, & même plus fort que celui qui regne dans les fours de verrerie & de porcelaine.

Le grand nombre d'expériences que M. Pott a faites sur les substances terreuses en général, & dont il a donné le détail dans sa *Lithogéognosie*,

l'a obligé d'imaginer un fourneau qui pût produire un degré de chaleur égal & même ſupérieur à ce que l'on connoiſſoit. Il a donné le deſſein de ſon fourneau ſur une planche gravée & inſérée dans l'ouvrage que nous venons de citer, p. 421. Cependant je ne puis m'empêcher d'obſerver qu'ayant fait ſur la même matiere peut-être autant d'expériences que M. Pott, & ayant répété la plupart des ſiennes, que j'ai toujours trouvées exactes, j'ai de la peine à croire que le fourneau dont cet habile Chymiſte donne la deſcription, puiſſe produire un degré de chaleur convenable pour mettre en fuſion certains mêlanges très difficiles à fondre, & que M. Pott a fondus. Suivant l'échelle qui accompagne cette gravure, la cheminée ne doit avoir que quatre pouces & demi de diametre : la porte inférieure par laquelle entre le courant d'air, n'a, à-peu-près, que quatre pouces quarrés : l'une & l'autre ouverture ſont trop étroites, relativement à la capacité du fourneau, qui a environ un pied neuf à dix pouces de diametre dans ſa plus grande largeur.

M. Macquer a donné, dans le volume de l'Académie pour l'année 1758, la deſcription du fourneau qui a ſervi aux expériences que nous avons faites enſemble ſur la porcelaine : il eſt plus commode que celui de M. Pott, en ce qu'on peut y placer une moufle, dans laquelle on contient les matieres des expériences. Les creuſets ſont placés proprement ſous la moufle, & ne ſont point expoſés à tous les accidents auxquels ſont ſujets les creûſets qu'on arrange au travers des charbons, comme d'être renverſés, mêlés dans de la cendre & dans du verre fondu, &c. Voici la deſcription de ce fourneau.

Fourneau

Fourneau de M. Macquer, propre aux expériences de Lithogéognoſie.

Ce fourneau, planche premiere, fig. 1 & 2, eſt repréſenté ſur deux faces. Il eſt composé de trois pieces, A, B, C, fig. 1 & 2.

La piece A eſt percée par ſon fond. Dans l'intérieur, en D, fig. 1 & 2, on a pratiqué un rebord, ou un repos d'un pouce dans ſon pourtour, pour ſupporter une grille de fer E, fig. 3. Les barreaux qui compoſent cette grille doivent être poſés diagonalement ſur leurs carnes, afin que la cendre puiſſe couler plus facilement : ils doivent être eſpacés les uns des autres d'un demi pouce. Il faut que ces barreaux ſoient ſuffiſamment gros pour qu'il n'en entre que cinq dans le milieu de cette grille : les deux autres qui dépendent du chaſſis, poſent ſur le rebord dont nous avons parlé. La piece A, fig. 2, doit avoir une ouverture F : elle doit être garnie de ſa porte, avec une feuillure d'un pouce de large, formée dans l'épaiſſeur du fourneau, & dans celle de la porte, afin qu'il ne puiſſe s'introduire d'air. Cette ouverture eſt cintrée en anſe de panier, comme elle eſt repréſentée. La porte doit être garnie d'une poignée. On pratique cette ouverture à quatre pouces & demi au deſſus de la grille. Au bas de l'orifice de cette ouverture, on forme un mantonnet qui avance d'environ deux pouces, pour ſoutenir la porte : on l'a repréſentée en F, fig. 1.

La piece B, fig. 1 & 2, eſt le dôme du fourneau : elle eſt un peu inclinée par-devant, comme on le voit en B, fig. 1. Cette piece eſt percée d'une ouverture cintrée, large & commode pour

pouvoir introduire aiſément le charbon : elle ſe bouche avec une porte de même capacité, armée d'une poignée B, fig. 1. On pratique autour de cette ouverture une feuillure d'un pouce de large, creuſée dans la demi-épaiſſeur du fourneau ; & on en fait autant à la porte, afin qu'elle puiſſe boucher le plus exactement qu'il eſt poſſible. L'inclinaiſon qu'on donne à cette partie du fourneau, eſt pour que la porte ne ſoit pas ſujette à tomber. Cette ſeconde piece du fourneau eſt quarrée en deſſus, & percée dans ſon milieu d'une ouverture ronde de ſix pouces de diametre, avec un collet qui s'éleve d'environ deux pouces.

La piece C, fig. 1 & 2, eſt un tuyau de terre cuite de ſix pouces de diametre, & d'environ deux pieds de hauteur. Ce tuyau s'emboîte en dehors dans le collet dont nous venons de parler. On pratique en H, un repos d'un demi-pouce, pris dans l'épaiſſeur de ce tuyau, pour recevoir un autre tuyau de tôle de douze pieds de longueur & de ſix pouces de diametre.

Ce premier tuyau de terre cuite reçoit la premiere chaleur qui s'échappe du fourneau, & ménage le tuyau de tôle. On pourroit faire en terre cuite la totalité de ce tuyau ou cheminée du fourneau ; cela n'en ſeroit que mieux : mais comme il ſeroit fort peſant, il conviendroit de le ſoutenir d'eſpace en eſpace avec des croiſſants de fer ſcellés dans la muraille. Tout ce fourneau eſt conſtruit en terre cuite : on peut également le faire conſtruire en briques.

Lorſqu'on veut faire uſage de ce fourneau, on le poſe ſur un trépied de fer, comme il eſt marqué ſur la grille, fig. 3. Ce trépied doit avoir au moins ſix pouces d'élévation. On poſe enſuite

ſur le milieu de la grille deux briques à côté l'une de l'autre, & dans le ſens de leur épaiſſeur : on place une mouſle ſur ces deux briques : on emplit de charbon noir les trois quarts du fourneau : on met par-deſſus du charbon allumé : on ne ferme pas la porte B, juſqu'à ce que la mouſle ſoit rouge : ſans cette précaution, le courant d'air ſe détermineroit avec trop de rapidité ; le fourneau chaufferoit bruſquement, & on courroit les riſques de faire caſſer la mouſle : mais lorſque l'intérieur du fourneau eſt rouge, on ferme la porte ; le courant d'air ſe détermine auſſi-tôt : il n'entre que par le deſſous de la grille ſeulement, avec une ſi grande vîteſſe, qu'il ſe fait dans l'intérieur du fourneau un bruit ſemblable à celui d'un carroſſe qui roule ſur le pavé. Le tuyau rougit juſqu'à ſix pieds de hauteur, & la flamme du charbon ſort par l'extrémité de la cheminée à plus de deux pieds au deſſus. On met une pellée de charbon de vingt minutes en vingt minutes. Lorſque ce fourneau eſt bien ſervi de charbon, & que l'on continue le feu pendant deux heures & demie, on peut être aſſuré que le degré de chaleur eſt plus fort que celui qui regne dans les fours de verrerie, de porcelaine, & dans tous les grands fourneaux où l'on fait le feu le plus actif qu'on ait pu produire juſqu'à préſent. Si après une heure de feu, on débouche la porte qui ferme la mouſle, l'intérieur eſt d'un blanc ſi éblouiſſant, qu'il eſt impoſſible de pouvoir diſtinguer le dedans, que quelques minutes après que la mouſle a été débouchée, & que l'air frais qui y entre l'a refroidie. Nous avons fait, M. Macquer & moi, plus de deux mille expériences de ſuite dans ce fourneau. Il n'y a aucune ſubſtance, aucun mê-

lange que M. Pott ait fondus, qui ne l'aient été également, ou vitrifiés dans l'espace de deux heures & demie. Le degré de chaleur qui regne dans ce fourneau, est supérieur à tout ce qu'on a pu obtenir jusqu'à présent.

Le grand degré de chaleur qu'on obtient dans le fourneau de M. Macquer, est dû singuliérement aux bonnes proportions que cet habile Chymiste a observées entre la capacité du fourneau, le diametre de la cheminée, & sa hauteur. M. Macquer a constaté qu'en diminuant le diametre de la cheminée, le fourneau produit aussitôt moins de chaleur : il en est de même si, en conservant à cette même cheminée son diametre de six pouces, on l'alonge de plusieurs pieds; parceque, dans l'un & dans l'autre cas, le courant d'air ne peut se déterminer avec la même vîtesse, que lorsque le fourneau & la cheminée sont dans un rapport convenable.

Je pensai cependant qu'il étoit possible de faire produire plus de chaleur à ce fourneau, sans augmenter sa capacité, & qu'il suffisoit d'agrandir seulement le diametre de la cheminée, afin de donner à l'air qui se raréfie en passant au travers du charbon embrasé, plus d'espace & plus de facilité à s'évacuer. D'après cette théorie, j'ai fait construire un fourneau en briques, représenté planche 1, fig. 4.

Ce fourneau a quinze pieds de hauteur, dix pouces de largeur, & treize pouces de profondeur dans œuvre, par le haut comme par le bas: il est percé à jour par le bas, & élevé environ à dix-huit pouces au dessus du plancher; il n'a point de cendrier fermé. On place dans l'intérieur en D une grille de fer construite comme celle du

fourneau précédent. A six pouces au dessus de cette grille, on pratique une porte cintrée F, à laquelle répond l'ouverture d'une moufle amovible qu'on place sur des briques posées de champ. A huit pouces au dessus de cette porte, on pratique en B une seconde ouverture quarrée ou cintrée par le haut, qu'on ferme avec une porte de terre cuite : c'est par cette ouverture qu'on introduit le charbon. Le dessus de cette porte, jusqu'à son extrémité supérieure, est la cheminée de ce fourneau.

J'ai fait plusieurs expériences dans ce fourneau, & j'ai observé que lorsqu'il est bien servi de charbon, il produit plus de chaleur que le fourneau précédent ; ses effets sont infiniment supérieurs à ceux des plus grands fourneaux d'usage dans les travaux en grand, tels que ceux de verrerie, de porcelaine, &c.

Fourneau de réverbere.

Le fourneau de réverbere est le plus commode & le plus utile qu'on ait, parcequ'on peut, avec les différentes pieces qui le composent, faire généralement toutes les opérations de la Chymie, & se passer de tous les autres fourneaux.

Il est ordinairement composé de quatre pieces. Celui dont nous allons parler en a cinq, pour le rendre d'un service plus général.

La piece A, fig. 1, se nomme le *cendrier ;* elle sert à recevoir les cendres que rendent les matieres combustibles pendant qu'elles brûlent. C'est sur cette piece qu'on pose la grille, qui doit être de fer.

La seconde piece B se nomme le *foyer ;* elle sert à contenir les matieres combustibles.

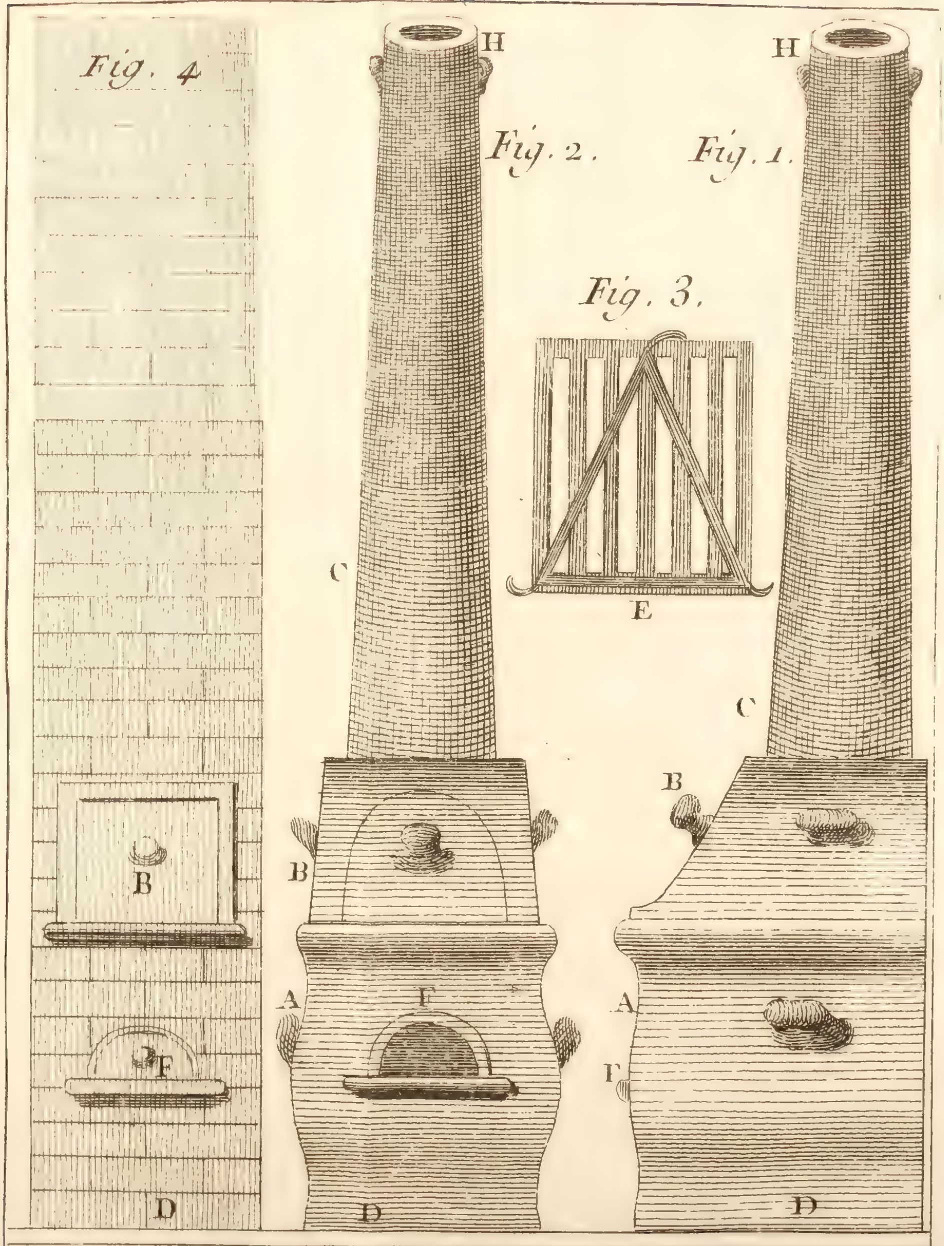
La troiſieme piece C eſt le *laboratoire.* C'eſt dans cette partie du fourneau qu'on place le vaiſſeau qui contient la matiere ſur laquelle on opere.

La quatrieme piece D ſe nomme le *dôme ;* elle eſt deſtinée à retenir pour un certain temps la flamme des matieres combuſtibles, & à la faire réverbérer ſur le vaiſſeau placé dans le laboratoire.

Enfin la cinquieme piece E ſe nomme la *cheminée ;* elle fait partie du dôme qui eſt partagé en deux, afin de tirer plus de ſervice de ce fourneau, comme nous le dirons en faiſant le détail de l'uſage de toutes ces pieces. Dans la conſtruction du fourneau de réverbere ordinaire, le dôme & la cheminée ne font qu'une ſeule piece.

En F eſt un tuyau de tôle de trois ou quatre pouces de diametre, qu'on adapte à la cheminée, & qu'on alonge à proportion que les opérations l'exigent. Telles ſont les pieces du fourneau de réverbere : examinons maintenant l'uſage qu'on en peut faire.

1°. Avec la premiere piece A, on peut ſe procurer un bain de ſable chauffé par une lampe, & former par conſéquent un fourneau de lampe. On poſe ſur cette piece du fourneau une poële de fer, de laquelle on a coupé la plus grande partie du manche. On met du ſable dans cette poële, & on fait entrer une lampe par la porte du cendrier. Ce fourneau eſt très commode pour des digeſtions douces, & même pour des diſtillations où une chaleur modérée ſuffit. Ce cendrier doit avoir environ ſept à huit pouces de hauteur, & être garni d'une porte proportionnée à la capacité du fourneau. *Voyez* fig. 2, planche 2.



Fourneaux de Lithogéognosie.

2°. En ôtant cet appareil, & plaçant la grille ſur ce cendrier, & enſuite la piece B, qui doit avoir environ ſix ou huit pouces de hauteur, on forme un fourneau compoſé des pieces A, B, fig. 3. Ce fourneau ſert pour les évaporations des liqueurs dans des baſſines, ou dans des chaudieres de fer. On peut poſer un alambic de cuivre ſur ce fourneau, & s'en ſervir pour des diſtillations.

3°. En ôtant l'alambic, & mettant à ſa place une poële de fer remplie de ſable, on a un fourneau à bain de ſable propre aux digeſtions & aux diſtillations où la chaleur du feu de lampe ne ſeroit pas ſuffiſante.

4°. En ôtant le bain de ſable ſeulement, & plaçant ſur le reſte de l'appareil une chape G, fig. 4, on ſe procure un fourneau de fuſion. Lorſqu'on veut qu'il produiſe de plus grands effets, on adapte à la cheminée de cette chape un tuyau de poële de cinq à ſix pieds de long. La porte de la chape eſt l'ouverture par laquelle on introduit le charbon dans le fourneau, & par laquelle on obſerve le creuſet qu'on a placé ſur une brique poſée ſur la grille du fourneau. On tient la chape fermée de ſa porte, pour ne l'ouvrir que lorſqu'il eſt néceſſaire, afin de ne point partager le courant d'air. La brique qu'on met ſous le creuſet, ſert à l'élever, & à garantir ſon fond de la fraîcheur du courant d'air qui entre par le cendrier.

5°. En ôtant la chape du fourneau, & laiſſant le reſte de l'appareil, on poſe deux barres de fer ſur le foyer B, & enſuite la piece C, que nous avons nommée le *laboratoire*, qu'on poſe pardeſſus. Les barres de fer ſervent à ſoutenir une

cornue de grès. Lorſqu'on veut diſtiller avec ce vaiſſeau, on fait paſſer ſon col par l'échancrure pratiquée à un des côtés de la piece C: on poſe le dôme & la cheminée ſur cet appareil, afin de retenir & de réverbérer la chaleur, lorſque cela eſt néceſſaire. Cet appareil eſt repréſenté en entier par la fig. 1, planche 2.

6°. Lorſqu'on veut diſtiller dans une cornue de verre, & que l'on craint que la violence du feu ne la faſſe plier ou fondre, on ſe ſert d'un bain de ſable, diſpoſé de maniere qu'on puiſſe enfermer la cornue dans le bain, & qu'elle ſoit entiérement recouverte de ſable. On poſe ce bain de ſable, fig. 5, ſur les deux barres de fer dans la piece C, fig. 1. On obſerve que le bain de ſable ſoit d'environ un pouce plus étroit que le fourneau, afin qu'il regne autour un eſpace par où puiſſe circuler librement la flamme des matieres combuſtibles. Cette flamme doit s'élever facilement au deſſus de la cornue, & être réverbérée ſur la voûte de ce vaiſſeau par le dôme qu'on a placé ſur le fourneau. Cet appareil eſt le même que le précédent; il n'en differe que par le bain de ſable, qui garantit très bien les cornues de verre de la fuſion : mais c'eſt lorſque le feu n'eſt pas pouſſé trop violemment; car, malgré cet appareil, il arrive quelquefois que les cornues ſe plient, & même ſe fondent, par la trop grande violence du feu: au reſte, le ſable les garantit beaucoup de cet inconvénient.

Les bains de ſable dont je me ſers pour ces ſortes de diſtillations, & que l'expérience m'a fait reconnoître pour être les meilleurs pour la forme, ſont des eſpeces de petits ſeaux de tôle forte: ils ont une échancrure très profonde qui correſpond

à l'échancrure du fourneau, par où passe le col de la cornue : les bords qui s'élevent au dessus de l'échancrure, doivent être assez hauts pour surpasser d'environ un pouce le niveau de la voûte de la cornue : ces bords servent à retenir le sable, afin qu'il ne s'écoule pas pendant le cours de l'opération ; ce qui immanquablement feroit fondre ou casser la cornue par la partie supérieure. On peut également faire faire ces bains de sable en terre cuite ; mais ils sont ordinairement trop épais, & ne transmettent pas la chaleur aussi facilement que ceux de tôle

7°. En se servant de l'appareil fig. 1, & supprimant la grille du fourneau, en posant à sa place deux barres de fer, sur lesquelles on arrange une moufle dont l'ouverture doit correspondre à celle de la seconde piece B, on se procure un fourneau de coupelle, qui sert particuliérement pour affiner l'or & l'argent. Cet appareil est encore extrêmement commode pour faire proprement une infinité de torréfactions, de calcinations & de fusions. On augmente l'activité de ce fourneau par le moyen d'un tuyau de poële, comme nous l'avons dit précédemment. Ce fourneau, à cause de sa forme ronde, n'est pas aussi commode pour les opérations de la coupelle, que le fourneau de coupelle ordinaire, qui est quarré, & dont nous parlerons dans un instant ; mais il peut y suppléer en cas de besoin.

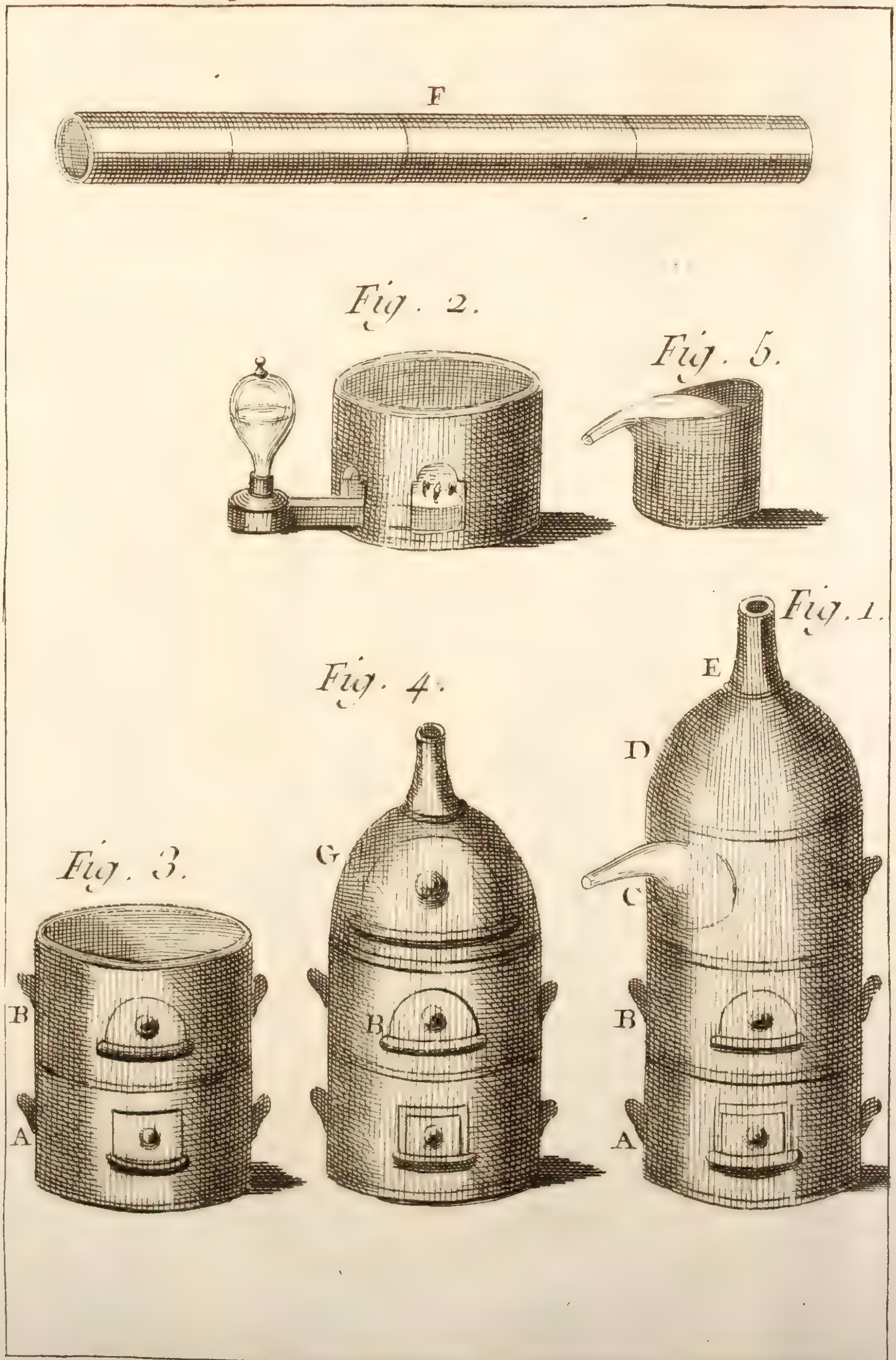
8°. Enfin, en formant l'appareil des pieces A, B, C, D, fig. 1, & supprimant la cheminée E, & bouchant l'ouverture de la piece C, on pose sur les deux barres de fer qui sont au dessus du foyer, une cucurbite de grès, dont l'orifice s'éleve de deux ou trois pouces au dessus de l'ouver-

ture de la piece D. On lute un chapiteau de verre à la cucurbite, & on bouche avec de la terre à four les ouvertures qui restent entre les parois de la cucurbite & celles de l'ouverture du fourneau. Avec cet appareil, on distille très commodément du vinaigre : le vaisseau distillatoire se trouvant presque entiérement renfermé dans le fourneau, reçoit la chaleur par le plus grand nombre de surfaces possible ; ce qui facilite considérablement la distillation, & occasionne moins de dépense de matieres combustibles, que si ce vaisseau ne recevoit la chaleur que par son fond.

Avec cet appareil, on peut faire encore plusieurs sublimations.

Le fourneau de réverbere dont nous venons de parler, se construit en terre cuite. Il est bon de faire faire en même temps une grille de la même terre, mais amovible, parceque ces sortes de grilles, contenant plus de parties pleines qu'à jour, chauffent moins, moderent la chaleur, & la retiennent plus long-temps que les grilles de fer. Les grilles de terre sont percées de trous ronds, faciles à s'engorger par la cendre du charbon : elles sont, par ces raisons, plus en état de fournir une chaleur plus douce, plus égale, lorsqu'elles sont une fois échauffées, que les grilles de fer ; ce qui est un avantage pour les digestions où l'on n'a besoin que d'une chaleur douce & égale : au lieu que les grilles de fer, pour le peu que les barres soient éloignées l'une de l'autre de deux ou trois lignes, laissent tomber les cendres à mesure assez facilement, & laissent le courant d'air trop libre ; ce qui augmente l'activité du feu souvent plus qu'il ne faut.

Les Fournalistes pratiquent aux différentes


F
Fig. 2.
Fig. 5.
Fig. 1.
E
D
C
B
A
Fig. 4.
G
B
Fig. 3.
B
A

pieces des fourneaux, des trous ronds qu'on nomme *regiſtres.* On les bouche & débouche avec des chevilles de terre cuite. Ces trous ſont abſolument inutiles, ſur-tout ceux que les Fournaliſtes forment autour du foyer du laboratoire & du dôme, parceque ces trous partagent le courant d'air. La flamme ſort de tous les côtés par la partie ſupérieure du fourneau, & n'eſt plus réverbérée ſur le vaiſſeau placé dans le laboratoire, auſſi également que lorſque ces regiſtres ſont fermés.

Fourneau de Coupelle.

Le fourneau de coupelle eſt auſſi nommé *fourneau d'eſſai*, parcequ'il eſt deſtiné à faire les opérations pour connoître le titre de l'or & de l'argent : on le nomme encore *fourneau d'émailleur*, parcequ'il eſt très commode pour faire proprement des émaux. Ce fourneau eſt quarré, un peu plus long que large, comme il eſt repréſenté ſur la planche 3, fig. 2. Il eſt ordinairement compoſé de deux pieces, A, B, avec une cheminée C, qui fait corps avec la piece B.

La piece A peut être percée par ſon fond, pour recevoir une grille de fer qu'on poſe ſur un rebord d'environ un pouce, qu'on a pratiqué dans l'intérieur, ou bien on fait ce fond en terre cuite, comme le fourneau, & il fait corps avec lui. On ſe contente ſeulement de percer ce fond, en fabriquant le fourneau, de pluſieurs rangées de trous ronds, d'environ huit lignes de diametre. Lorſque le fourneau eſt conſtruit pour recevoir une grille de fer, il chauffe davantage, par les raiſons que nous avons dites en parlant de la grille de terre placée au fourneau de réverbere. La piece

de ce fourneau ſe poſe ſur un trépied triangulaire; élevé d'environ quatre pouces, comme il eſt repréſenté fig. 1.

La premiere piece dont nous parlons, eſt percée de deux ouvertures en D & en E. Ce ſont deux portes. L'une D, eſt deſtinée à mettre du charbon, & à faire couler ſous la moufle celui du haut, qui ne tomberoit pas, afin que le deſſous de la moufle ſoit toujours bien garni de charbon. L'ouverture E eſt la porte correſpondante à la bouche de la moufle. C'eſt par cette ouverture qu'on introduit les coupelles, les creuſets, &c. dans la moufle. On place dans ce fourneau deux barres de fer un peu au deſſous de la naiſſance de cette porte, pour ſupporter la moufle dans le ſens de ſa longueur, afin qu'elle ne ſe caſſe pas en deux pendant l'opération, par ſon poids, par celui des matieres, & par celui du charbon qu'on met par-deſſus.

La moufle eſt une eſpece de creuſet, repréſenté ſous deux faces, fig. 3 & 3. Ce vaiſſeau eſt plan en deſſous, & convexe en deſſus. Nous donnons la meilleure maniere de les fabriquer à l'article *Fourneaux & Creuſets*.

La piece B, fig. 2, eſt le dôme du fourneau; elle eſt percée par-devant d'une ouverture un peu large pour pouvoir introduire le charbon commodément. La partie ſupérieure de cette piece eſt terminée par un tuyau de trois ou quatre pouces de hauteur, & fait corps avec le dôme. Cette partie du fourneau ſe nomme la *cheminée*. On alonge cette cheminée, ſuivant le beſoin, avec un tuyau de poële de quatre pouces de diametre qu'on adapte par-deſſus.

On peut faire conſtruire deux augets de groſſe

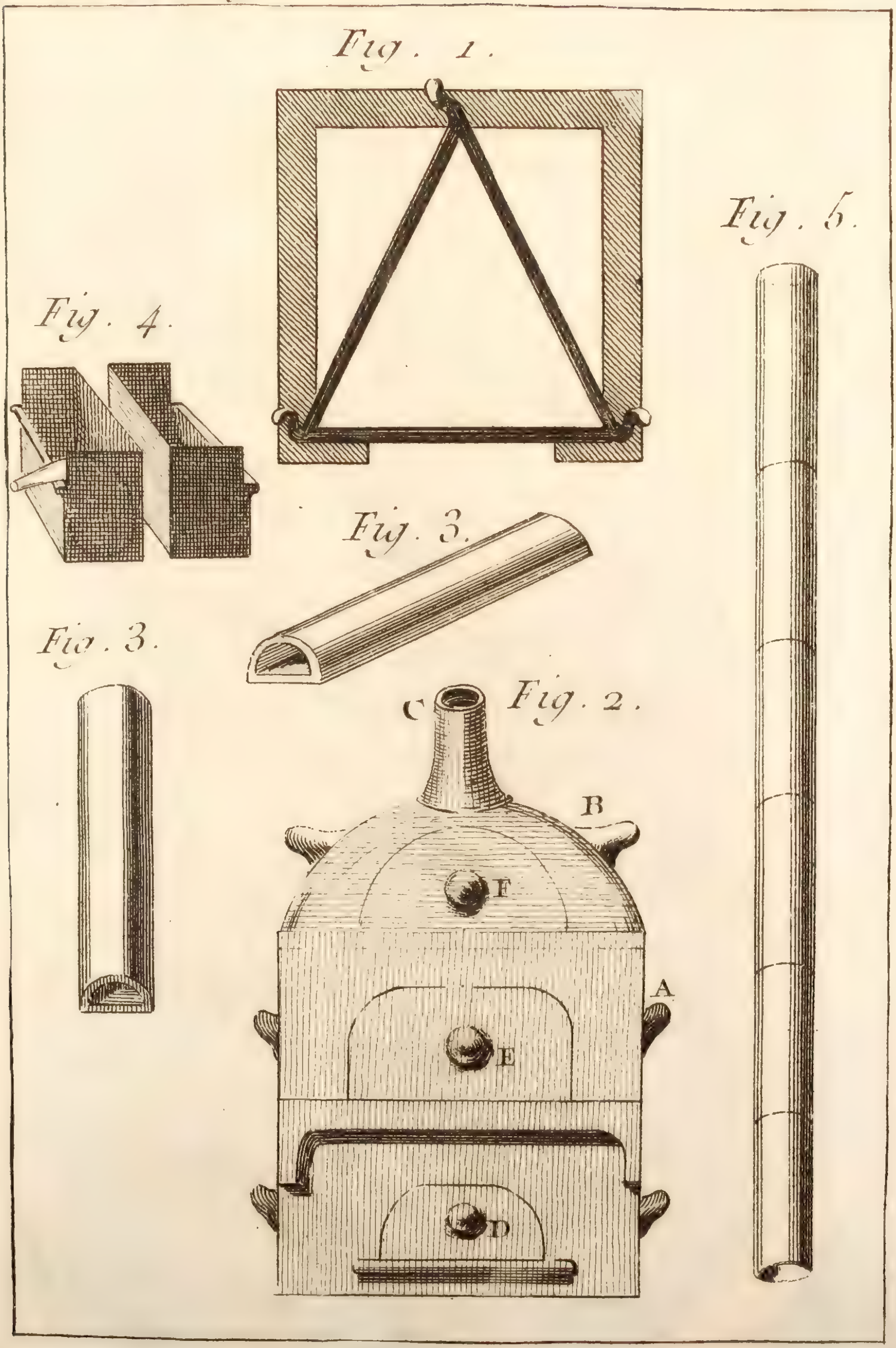


Fig. 1.
Fig. 5.
Fig. 4.
Fig. 3.
Fig. 3.
Fig. 2.
C
B
F
A
E
D

tôle qui entrent dans le fourneau de coupelle, qu'on place l'un à côté de l'autre, en obſervant qu'on puiſſe poſer le dôme par-deſſus : on ſe procure alors un fourneau de réverbere, dans lequel on peut diſtiller en même temps avec quatre ou ſix cornues qu'on arrange dans ces augets avec du ſable. *Voyez* fig. 4.

Fourneau des Fondeurs, & Forge.

Le fourneau des Fondeurs eſt une tour quarrée, creuſe, enfermée dans une maçonnerie de briques. Ce fourneau eſt animé par un ſoufflet à deux vents.

On ſoutient ſolidement un ſoufflet à deux vents au-deſſus de la cheminée du laboratoire par des tirants & des croiſſants de fer ſcellés dans la muraille, & attachés au plancher, comme il eſt marqué ſur la planche 4. A l'extrémité du ſoufflet on pratique ſuivant le local en A ou en B une ouverture d'un pouce ou deux de diametre, ſuivant la groſſeur du ſoufflet. On adapte à cette ouverture un tuyau de fer blanc qui deſcend juſqu'en C. En C eſt une boîte de fer blanc de ſix pouces de large d'*a* en *a*, de deux pouces de hauteur, & d'autant de profondeur. Au-deſſus de cette boîte, on pratique trois robinets *d*,*d*,*d*, pour diſtribuer le vent dans les différents fourneaux. Ces robinets ſont de cuivre à l'ordinaire. On doit obſerver en les faiſant faire, de tenir les ouvertures d'entrée & de ſortie du vent, ainſi que celles des clefs, plus larges que le bout ou l'extrémité des tuyaux qu'on arrange en deſſous, & par où ſort le vent pour entrer dans les fourneaux ; ſans cette précaution, on ne profiteroit pas de tout le vent que le ſoufflet peut donner.

Au-deſſous de chaque robinet on ajuſte un tuyau de fer blanc, que l'on conduit aux endroits convenables, pour former un fourneau des Fondeurs en F, un autre petit fourneau des Fondeurs en G, & une forge en H.

Le fourneau de Fondeurs F eſt une tour quarrée, creuſe d'environ dix-huit pouces de profondeur, & de huit à neuf pouces de largeur. *i* eſt la porte du cendrier, qu'on bouche exactement avec des briques & de la terre à four, & on ne l'ouvre que lorſqu'il eſt néceſſaire de nettoyer le fourneau. Immédiatement au deſſus de cette porte, on fait entrer en F la tuyere du ſoufflet: à un demi-pouce au deſſus de la tuyere, on poſe deux barres de fer qu'on ajuſte au fourneau en le conſtruiſant: ſur ces deux barres, on place la plaque de fer K; elle eſt de fer forgé de ſix à huit lignes d'épaiſſeur, & quarrée comme l'ouverture du fourneau: les quatre angles ſont échancrés en croiſſant, afin de laiſſer paſſer le vent du ſoufflet: il reſte treize pouces de profondeur pour le fourneau. C'eſt ſur la plaque de fer K, qu'on poſe les creuſets: afin de mieux concentrer la chaleur, on poſe ſur ce fourneau un couvercle de terre cuite M, qui retient & réverbere ſur le creuſet la flamme du charbon.

Lorſqu'on veut faire uſage de ce fourneau, on poſe un creuſet ſur la plaque de fer: on l'entoure de charbons noirs & de quelques charbons allumés: on couvre le creuſet & le fourneau de leurs couvercles: on fait agir la branloire N. La chaleur en moins d'un quart d'heure eſt très violente. Lorſque le ſoufflet eſt bon, & qu'il peut ſupporter une tuyere d'un pouce ou d'un pouce & demi de diametre, ce fourneau donne dans l'eſpace

d'une heure, lorſqu'il eſt bien ſervi de charbon, un coup de feu égal & même ſupérieur aux fours de verrerie. Il faut avoir attention de ne point couder ces tuyaux, & de faire entrer le vent dans le fourneau le plus directement qu'il eſt poſſible, autrement on perd conſidérablement de l'effet que le vent du ſoufflet peut produire dans le fourneau.

Il arrive preſque toujours que la violence du feu fait couler en verre les parois du fourneau, & bouche les ouvertures ou les angles tronqués de la plaque : il convient de les déboucher. On y parvient par le moyen d'une barre de fer pointue qu'on paſſe de temps en temps aux quatre angles du fourneau : & pour ne pas ſe brûler en faiſant cette opération, on ſe garnit les mains de petits ſacs de toile en pluſieurs doubles, qu'on a mouillés & exprimés auparavant. Les Fondeurs nomment *mouſles* ces ſortes de ſacs.

En G, eſt une petite caſe ronde de huit pouces de diametre & de ſix pouces de profondeur, avec un tuyau qui part du ſoufflet, & qui s'adapte au bas de la caſe. C'eſt un fourneau dont la conſtruction tient le milieu entre la forge ſimple & le fourneau des Fondeurs. Ce fourneau eſt économique en ce qu'il tient peu de charbon ; & il eſt très commode pour une infinité d'expériences où il faut un feu très vif.

Lorſqu'on diſpoſe un ſoufflet dans un laboratoire, il eſt avantageux d'en tirer le plus grand parti poſſible. On peut, au moyen des robinets, diſtribuer le vent dans pluſieurs endroits. Il eſt bon de conſerver un tuyau pour former une forge ordinaire. On pratique à hauteur d'appui, une aire en briques, adoſſée contre le mur à la proxi-

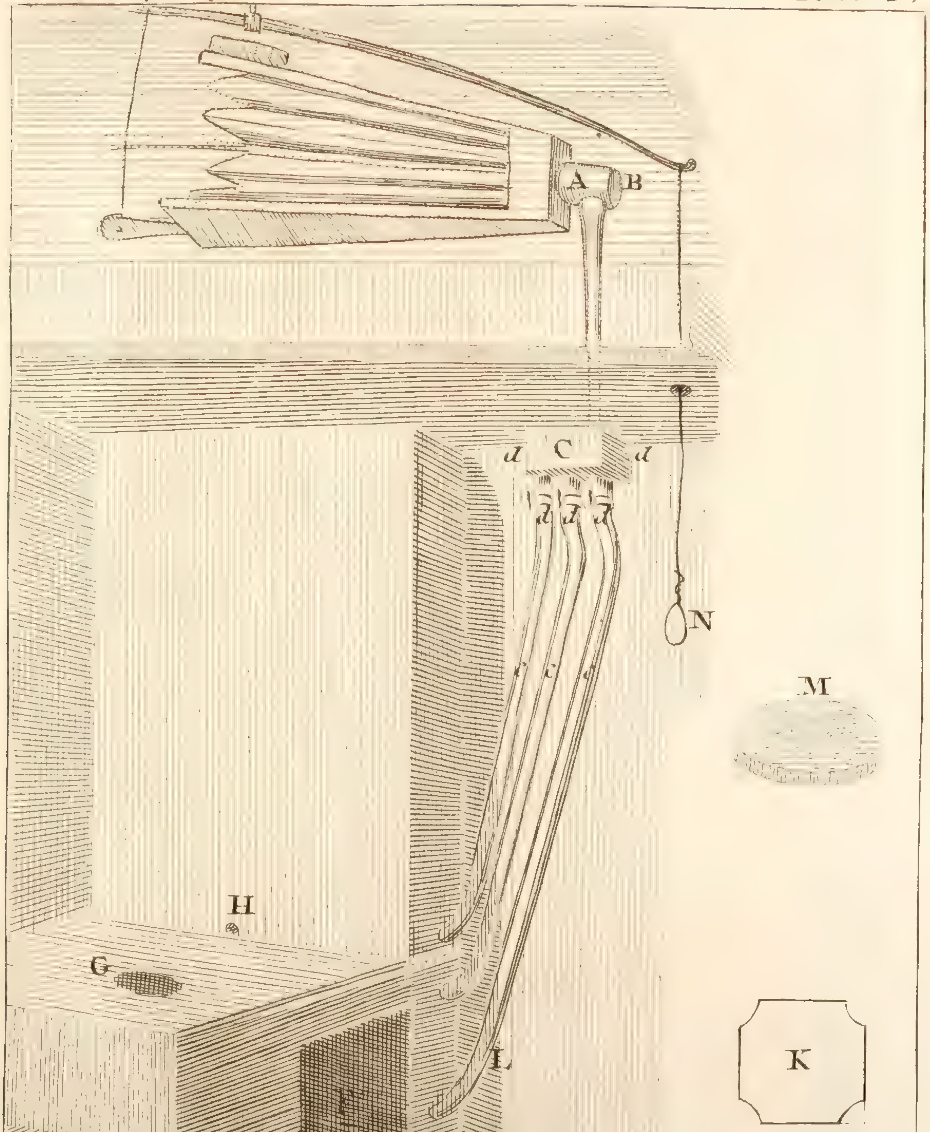
mité du soufflet : on fait passer la tuyere à fleur de cette aire : on se procure par ce moyen une forge semblable à celle d'un Serrurier ; on en forme un fourneau lorsqu'on en a besoin, en arrangeant des briques autour de la tuyere. On réserve une cavité au dessous de la forge : cette cavité sert à retirer du charbon, des briques ou d'autres choses qu'il est bon d'avoir sous la main.

On peut voir en H, planche 4, la disposition de la forge. Il est impossible d'indiquer les meilleurs moyens de la pratiquer dans un laboratoire ; cela dépend absolument du local : mais il est bon d'observer, autant qu'on le peut, de placer la branloire à la main gauche, afin qu'en faisant agir le soufflet, on puisse en même temps tisonner le feu avec la main droite.

Fourneau de Lampe.

Le fourneau de lampe, ainsi nommé parce-qu'on le fait chauffer au moyen d'une lampe, est ordinairement construit en tôle noire. Comme le feu de ce fourneau est facile à conduire, & qu'il demande moins de soin que les fourneaux qui sont chauffés avec du bois ou du charbon, il y a beaucoup de personnes qui font un grand usage du fourneau de lampe. On a par cette raison multiplié les pieces qu'on met en place l'une de l'autre, suivant les opérations qu'on veut faire. En effet, le fourneau de lampe est fort commode ; mais il ne peut servir que pour des opérations en petit, & pour lesquelles il ne faut pas un grand degré de chaleur. C'est ordinairement de l'huile d'olive qu'on emploie, ou toute autre huile qui ne produit pas plus de fumée qu'elle en brû-

lant :


A
B
d
C
d
d
d
d
N
M
c
c
c
H
G
L
K
E
i

lant : on se sert de meche de coton. Quelques personnes se servent de meche d'amiante ou de fil d'or dont on réunit un certain nombre pour former un petit faisceau. On met quatre, cinq ou six meches à la lampe, & on n'en allume que ce dont on croit avoir besoin. On se procure par ce moyen différents degrés de chaleur. On arrange ces meches avec des ciseaux & avec de petites pinces à ressort qu'on nomme *brusselles*.

La planche 5 représente les différentes pieces qui appartiennent au fourneau de lampe.

La piece A, fig. 1, est un vase de tôle noire ; autour duquel on pratique plusieurs jours pour entretenir la lampe allumée, comme il est marqué en A. On forme une ouverture cintrée en B, pour faire entrer la lampe C. La piece C est de verre, & n'a qu'une ouverture par le bas, à laquelle on arrange une soupape de fer blanc, pour empêcher l'huile de tomber lorsqu'on la met en place, ou qu'on l'enleve. La piece D est de fer blanc ; elle forme conjointement avec le vase de verre C, le réservoir qui contient une provision d'huile. On a pratiqué à la piece D, une rigole de fer blanc B, de cinq à six pouces de long, au bout de laquelle on arrange les meches : cette rigole est couverte ; on l'introduit jusques vers le milieu du diametre du fourneau A, afin que la chaleur soit au centre du fourneau.

Au dessus du fourneau, on place un vase E, en tôle noire, qui sert de bain de sable : il entre dans l'intérieur du fourneau d'environ deux ou trois pouces. On a pratiqué autour de cette piece un petit repos pour l'empêcher de descendre plus qu'il ne convient ; ce qui arriveroit sans cela, par le poids du sable & du vaisseau qu'on met dans

cette piece, & ne manqueroit pas d'élargir le fourneau. F eſt une cornue de verre placée dans ce bain de ſable, au bec de laquelle on a adapté un ballon ou récipient G.

On peut, avec cet appareil, faire commodément beaucoup de diſtillations de liqueurs ſpiritueuſes & de rectifications d'huiles eſſentielles.

La figure 2 repréſente les pieces pour diſtiller au bain-marie. La piece A eſt un vaiſſeau de fer blanc qui s'adapte ſur le fourneau de lampe, en place du bain de ſable. On met de l'eau dans cette piece : on plonge dedans une cucurbite de verre ou d'étain B. On adapte par deſſus un couvercle de fer blanc C, qui ferme à feuillures, comme une boîte de fer blanc ordinaire. Ce couvercle eſt percé dans ſon milieu d'une ouverture égale au diametre du col de la cucurbite. On a pratiqué à ce couvercle en D, un petit tuyau pour introduire de l'eau, afin de remplacer, à meſure qu'il eſt néceſſaire, celle qui s'évapore.

On poſe ſur la cucurbite un chapiteau de verre E. On le lute avec des bandes de papier enduites de colle d'amidon ou de farine. On a imaginé d'appliquer par deſſus ce chapiteau de verre un refrigérant F G : la cuvette eſt de fer blanc, & ce qui s'applique ſur le chapiteau eſt de plomb. Ce métal mou eſt plus facile à travailler : on lui fait prendre volontiers la forme extérieure du chapiteau de verre. On a pratiqué en F une petite échancrure pour ne point gêner le chapiteau de verre. On a ſoudé en G un petit robinet de cuivre à ce refrigérant pour vuider l'eau lorſqu'elle s'eſt échauffée.

La figure 3 repréſente cet appareil en entier, au moyen duquel on peut diſtiller avec une cu-

Fig. 1.

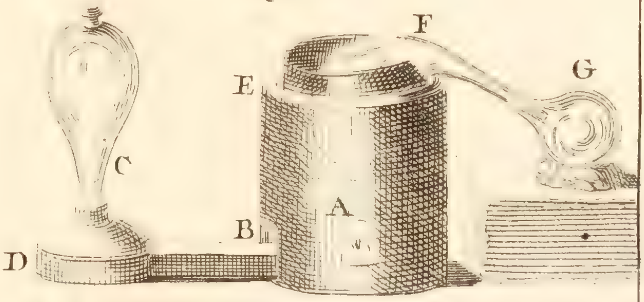


Fig. 2.

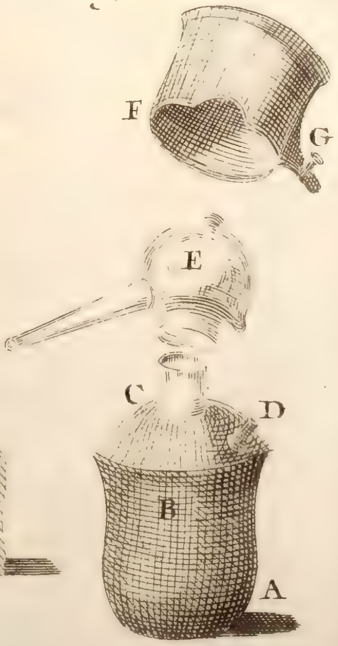
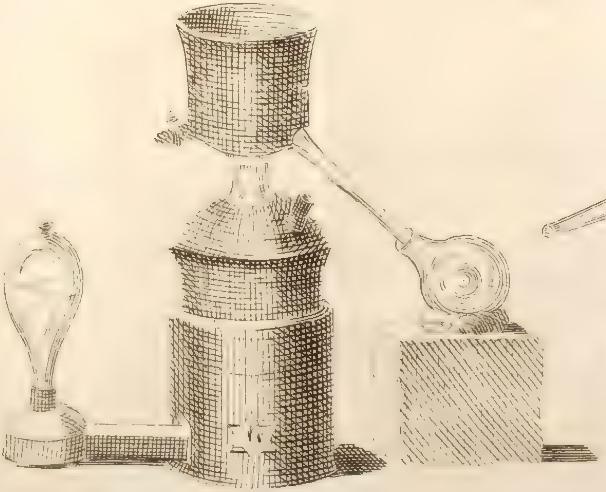


Fig. 3.



curbite de verre ou d'étain, ſuivant la nature des ſubſtances que l'on traite.

DES VAISSEAUX.

On nomme en Chymie *vaſe* ou *vaiſſeau*, une machine creuſe quelconque & de quelque matiere qu'elle ſoit, pourvu qu'elle puiſſe contenir & retenir les corps ſur leſquels on veut opérer. Les vaiſſeaux dont on ſe ſert en Chymie, ſont de différentes natures & de différentes formes. C'eſt à l'Artiſte à ſavoir aſſortir la nature & la forme du vaiſſeau aux opérations qu'il ſe propoſe de faire, & à éviter d'employer ceux qui ſeroient attaqués par les ſubſtances qu'on voudroit mettre dedans. Pluſieurs perſonnes, faute d'avoir fait cette attention, ſont tombées dans des erreurs: elles ont fait deſſécher du ſel de ſoude dans des marmites de fer: ce ſel a pris ſucceſſivement des couleurs de maſſicot & de minium: elles ont attribué ces couleurs à la nature du ſel de ſoude, tandis qu'elles viennent de la rouille du fer que cet alkali diſſout pendant ſon évaporation & ſa deſſiccation.

D'autres ont expoſé au grand feu de la craie dans des creuſets d'argille: il eſt arrivé quelquefois à la craie d'entrer en fuſion. On a attribué cet effet à la violence du feu, tandis qu'on devoit le rapporter à la propriété ſinguliere qu'ont ces deux matieres terreuſes de ſe fondre & de ſe vitrifier réciproquement. La craie, comme nous le dirons, ne peut entrer en fuſion & ſe réduire en verre lorſqu'elle eſt ſeule, que par un feu de la

plus grande violence & peut-être égal à celui qui regne au foyer d'un miroir ardent.

Il en eſt de même du ſel alkali fixe qu'on tiendroit en fuſion pendant un certain temps dans un creuſet d'argille. Si l'on examine enſuite ce ſel alkali, on trouve qu'il contient du tartre vitriolé. On ſeroit d'abord porté à croire qu'une partie de l'alkali fixe ſe ſeroit changée en acide vitriolique, & combinée avec de l'alkali fixe à meſure, pour former du tartre vitriolé; mais pour peu qu'on réfléchiſſe, il n'eſt pas difficile de connoître la véritable production de ce ſel. Ce tartre vitriolé eſt formé par de l'acide vitriolique de l'argille du creuſet. Toutes ces obſervations ſont ſuffiſantes pour faire voir la néceſſité de connoître les propriétés des ſubſtances ſur leſquelles on travaille, afin de n'employer que des vaiſſeaux qui ne puiſſent rien leur communiquer.

Pluſieurs Chymiſtes qui ont voulu faire connoître les propriétés des vaiſſeaux par des déſignations générales, en ont établi de deux eſpeces, d'*actifs* & de *paſſifs*. Ils nomment *vaiſſeaux actifs* les fourneaux, & *vaiſſeaux paſſifs* les vaiſſeaux ordinaires; mais cette diſtribution ne fait pas ſuffiſamment connoître les différents vaſes dont on fait uſage dans la Chymie. Si l'on vouloit donner une diviſion méthodique des différents vaiſſeaux dont on ſe ſert en Chymie, elle devroit être plutôt fondée ſur les effets que doivent produire ces mêmes vaiſſeaux, ou ſur le ſervice qu'ils doivent rendre : en les conſidérant ſous ce point de vue, on pourroit les diviſer en pluſieurs claſſes, comme nous allons eſſayer de le faire.

1°. Les vaiſſeaux qui ſervent aux évaporations.

2°. Les vaisseaux dont on fait usage pour les digestions, les circulations, les infusions, &c. Enfin tous ceux qu'on peut faire servir dans les opérations où il est nécessaire que le véhicule s'éleve & retombe continuellement sur les substances, sans qu'il se fasse d'évaporation.

3°. Les vaisseaux qui sont destinés à éprouver la violence du feu, & qui servent aux fusions & aux vitrifications.

4°. Enfin, on peut faire une classe des vaisseaux qui ont plusieurs usages, & qu'on nommeroit la classe des *vaisseaux polychrestes*.

Nous passerons ici sous silence tous les vaisseaux extraordinaires que les Alchymistes ont imaginés pour leurs vaines opérations : ces détails seroient longs, fastidieux, & n'apprendroient rien : néanmoins il est facile de placer ces vaisseaux dans les classes que nous proposons, parceque, quelque forme qu'ils puissent avoir, ils n'ont à remplir que les objets compris dans les quatre classes des vaisseaux que nous venons d'énoncer. Nous nous contenterons donc de donner seulement la description des vaisseaux les plus simples, & qui remplissent complettement toutes les indications qu'on se propose.

PREMIERE CLASSE.

Des Vaisseaux évaporatoires divisés en trois sections.

PREMIERE SECTION.

Des Vaisseaux évaporatoires à l'air libre.

La figure 1, planche 6, représente une bassine

On en fait de cuivre rouge, de cuivre jaune, étamé & non étamé : on en fait aussi d'argent : on peut également en faire d'or. Ces vaisseaux sont très commodes pour les évaporations à l'air libre : ceux d'argent méritent la préférence, en ce qu'ils sont d'un service plus général.

La figure 2 représente une marmite de fer. Ces sortes de vaisseaux servent également à faire évaporer des liqueurs : on les fait servir aussi de bain de sable.

La figure 3 représente une capsule de verre : il y en a de différentes grandeurs ; cependant les plus grandes tiennent environ une pinte. Un cul de matras, coupé proprement, peut, de même qu'une capsule, servir aux évaporations ; mais lorsqu'on a beaucoup de liqueur à faire évaporer, on se sert avec succès des cloches de verre dont les Jardiniers font usage pour garantir les légumes de la gelée. Les vaisseaux de verre sont les meilleurs qu'on puisse employer pour les évaporations, parcequ'ils ne se laissent point attaquer par les substances qu'on fait évaporer dedans : ils ne fournissent rien par conséquent.

La figure 4 représente une terrine de grès. Ces sortes de vaisseaux sont très bons pour faire évaporer des liqueurs salines acides, comme des dissolutions métalliques, &c. Les terrines de terre vernissées sont très poreuses, & conviennent à fort peu d'opérations. On se sert encore avec succès de vaisseaux de porcelaine pour évaporatoires : ces sortes de vaisseaux, lorsqu'ils sont de porcelaine très dure, sont aussi bons que ceux de verre.

La figure 5 représente une cucurbite. On en fait de métal, de verre, de grès, de terre cuite,

de porcelaine, &c. On ſe ſert ſouvent de ces ſortes de vaiſſeaux pour faire évaporer des liqueurs. On fait choix de ceux qui ſont de large ouverture, parceque les évaporations ſe font plus facilement.

SECONDE SECTION.

Des Vaiſſeaux évaporatoires clos.

Ce que nous entendons déſigner par vaiſſeaux évaporatoires clos, ſont ceux qui ſervent pour les diſtillations & pour les ſublimations. Ces ſortes de vaiſſeaux ſont faits pour faire évaporer les liqueurs, comme les précédents, avec cette différence cependant, que les ſubſtances qui peuvent ſe diſſiper, ſont reçues dans un vaiſſeau adapté à celui qui contient la ſubſtance qui doit s'évaporer.

La premiere figure de la ſeconde ſection des vaiſſeaux évaporatoires repréſente une cornue : on en fait de grès, de verre, de terre verniſſée : on en fait auſſi de fer de fonte. Les cornues de verre ou de grès ſont celles dont on fait le plus d'uſage dans les opérations de la Chymie. On choiſit celles dont la panſe eſt alongée en poire : elles ſont plus commodes, & elles tiennent davantage de matieres ſous le même volume. On a attention auſſi à la forme de la partie ſupérieure qu'on nomme la *voûte de la cornue :* elle doit être large, peu élevée, & former avec le col du vaiſſeau un cône aſſez régulier. A l'égard du bec de la cornue, il peut être plus ou moins large ; cela dépend des matieres qu'on veut ſoumettre à la diſtillation. Lorſqu'on diſtille des ſubſtances qui doivent fournir quelques ſublimés, on a attention de ſe

ſervir d'une cornue qui ait le bec fort large, autrement il s'engorgeroit pendant le cours de l'opération, & le vaiſſeau ſeroit en danger de ſe caſſer.

Il arrive ſouvent pendant le cours d'une diſtillation, qu'on a beſoin d'introduire dans la cornue quelques ſubſtances; dans ce cas, on ſe ſert d'une cornue qui a une ouverture à la partie ſupérieure. On nomme cette ouverture *tubulure*, & *cornue tubulée* celle qui a ainſi un tube. Cette cornue eſt repréſentée par la figure 2. On ferme cette ouverture avec un bouchon de cryſtal uſé à l'émeri l'un ſur l'autre. La tubulure qu'on pratique aux cornues de verre, eſt, pour l'ordinaire, malfaite; elle eſt trop mince, & ne peut ſupporter le bouchage : on ne peut tout au plus qu'y appliquer un bouchon de liege. Lorſque l'opération exige qu'on ſe ſerve d'une cornue tubulée, il faut avoir recours à une cornue de cryſtal ou de grès. On ſoigne davantage les cornues de cryſtal : elles ſont plus épaiſſes que celles de verre : leur tubulure eſt plus forte, & peut ſupporter le bouchage.

La figure 3 repréſente un alambic de verre de deux pieces. Le vaiſſeau ſupérieur ſe nomme *chapiteau*, & celui qui eſt au-deſſous ſe nomme la *cucurbite*. On fait des alambics de métal. J'ai donné dans mes *Eléments de Pharmacie* la deſcription d'un alambic de cuivre à bain-marie d'étain : *voyez cette deſcription*. On fait auſſi des alambics de fer de fonte avec le chapiteau de même matiere, ou on ſe ſert d'un chapiteau de verre. On en fait d'argent, de grès, de terre verniſſée, &c.

Il en eſt de la diſtillation dans les alambics,

comme de celle qu'on fait dans des cornues : on eſt quelquefois obligé d'ajouter des ſubſtances pendant le cours des opérations ; & pour ne point interrompre la diſtillation, ou pour ne point déluter les vaiſſeaux, on ſe ſert d'un chapiteau percé par la partie ſupérieure qu'on nomme pareillement *chapiteau tubulé.* On bouche de même cette tubulure avec un bouchon de cryſtal uſé l'un ſur l'autre avec de l'émeri.

Il arrive ſouvent que le lut qu'on emploie pour former les joints du chapiteau & de la cucurbite ne peut réſiſter aux vapeurs qui s'élevent pendant la diſtillation ; dans ce cas, on fait uſage d'un alambic d'une ſeule piece, c'eſt-à-dire, dont le chapiteau & la cucurbite tiennent enſemble : on pratique ſeulement une ouverture à la partie ſupérieure du chapiteau, par laquelle on introduit les ſubſtances à diſtiller, & on bouche cette ouverture avec un bouchon de cryſtal uſé à l'émeri. Ce vaiſſeau eſt repréſenté fig. 4.

TROISIEME SECTION.

Des Récipients.

On nomme *récipients* des vaiſſeaux propres à recevoir les ſubſtances qui s'élevent des vaiſſeaux diſtillatoires. Les récipients ont différentes formes qui ſont relatives aux vues qu'on a dans les opérations.

La figure premiere repréſente un ballon de verre percé d'un petit trou à la partie ſupérieure. Ce vaiſſeau eſt fait pour être adapté au bec d'une cornue de grès ou de verre : on lute les joints avec du lut dont nous parlerons bientôt. Le petit trou pratiqué au ballon, eſt très commode pour faire

évacuer l'air trop raréfié qui se dégage de la plupart des substances qu'on distille : il sert aussi à faciliter la sortie d'une partie des vapeurs trop dilatées qui pourroient faire crever le ballon. On prévient cet accident en débouchant de temps en temps le trou de ce vaisseau : on le bouche avec un petit brin de bois, ou avec un peu de cire molle. Lorsqu'on adapte le ballon à la cornue, on a l'attention de le tourner pour que la petite ouverture se trouve sur le côté, & non en dessus. Cette partie du ballon est celle qui s'échauffe le plus, & qui reçoit immédiatement les vapeurs qui sortent de la cornue ; il se dissiperoit beaucoup plus de vapeurs, si l'on plaçoit ce petit trou en dessus.

Dans beaucoup de distillations, il passe en même temps des substances liquides & des substances concretes, telles que des sels volatils. Si l'on se servoit du ballon dont nous venons de parler, ces substances se confondroient, la partie liquide se chargeroit jusqu'au point de saturation des sels concrets. Pour remédier à cet inconvénient, on se sert d'un ballon tubulé qui est représenté par la figure 2. On place la tubulure en en bas, & on y adapte une bouteille qu'on lute bien. Ce ballon est également percé au milieu de sa capacité d'un petit trou, comme le précédent, & qui sert au même usage. Au moyen de ce vaisseau, la partie liquide coule à mesure dans la bouteille inférieure ; les sels volatils concrets restent secs dans le ballon, & en tapissent l'intérieur. La liqueur qui tombe dans la bouteille est néanmoins chargée de sel, & elle le laisse crystalliser par le refroidissement.

On varie, suivant les circonstances, l'appareil

des vaiſſeaux propres à ſéparer pendant la diſtillation les ſubſtances ſeches d'avec les liquides : on ſe ſert avec ſuccès d'un vaiſſeau de verre de figure conoïde qu'on nomme *alonge.* Ce vaiſſeau eſt repréſenté par la figure 3 ; il eſt percé par les deux bouts : le côté A s'adapte au bec de la cornue, & le côté B entre dans le col d'un ballon ordinaire, ou dans celui d'un ballon tubulé ſemblable à la figure 2. Les matieres ſeches concretes ſe fixent & s'arrêtent dans le premier ballon conoïde, que nous avons nommé *alonge ;* la ſubſtance liquide coule dans le ſecond ballon. On fait en verre des alonges de pluſieurs grandeurs, depuis un demi-ſeptier juſqu'à vingt pintes. Il convient de proportionner la capacité de ce vaiſſeau à la quantité de ſubſtances ſeches qu'on eſpere obtenir. Il faut encore avoir la plus grande attention d'empêcher qu'il ne ſe bouche par ſon extrémité B, parcequ'il ne reſteroit plus aſſez d'eſpace pour la circulation des vapeurs raréfiées qui ſortent de la cornue ; les vaiſſeaux ſeroient en danger de crever.

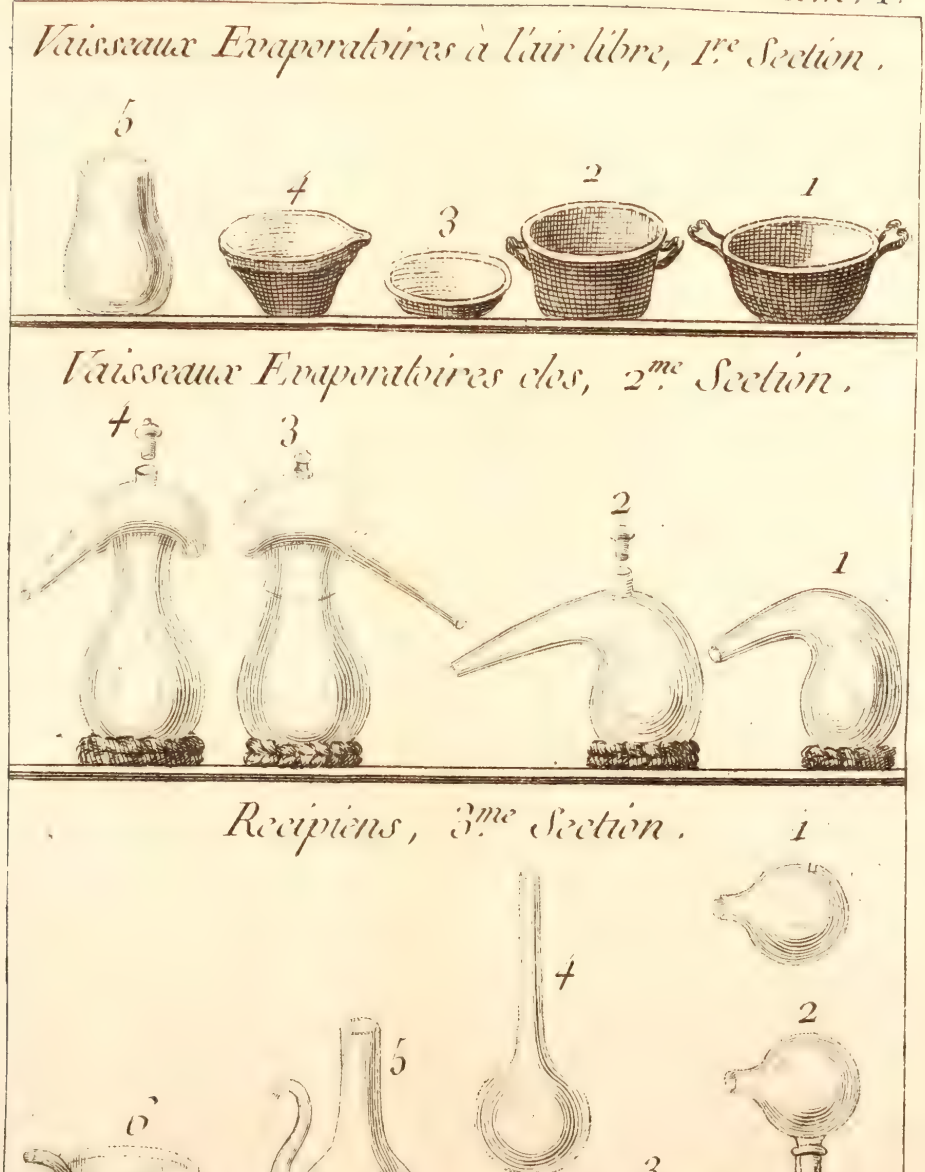
Quelques perſonnes ont propoſé d'ajuſter, au moyen des alonges, une file de vaiſſeaux adaptés les uns aux autres, afin de donner plus d'eſpace aux vapeurs, & de faciliter par-là leur condenſation. On a donné à cet appareil de vaiſſeaux le nom de *ballons enfilés.* Cet appareil eſt abſolument inutile, & il n'y a point d'opération où l'on ne puiſſe s'en paſſer facilement : il a l'inconvénient d'être embarraſſant, à cauſe de beaucoup de jointures à luter, & il arrive preſque toujours que les luts manquent par quelques endroits. Cet appareil n'a que de l'éclat, & ſert ſouvent de voile pour cacher l'ignorance de celui

qui croit qu'on ne peut se dispenser d'en faire usage ; c'est là le plus grand mérite de cet appareil : les vaisseaux & les appareils les plus simples sont toujours les meilleurs. D'ailleurs il arrive constamment que lorsqu'on distille des substances très raréfiables, il ne seconden se rien, tant que l'air renfermé dans les vaisseaux n'est point saturé de ces mêmes substances : il est donc inutile de multiplier le volume de l'air en multipliant le nombre des vaisseaux, sous le prétexte de faciliter la condensation des vapeurs.

La figure 4 représente un vaisseau qu'on nomme *matras :* il ne differe du ballon que par la longueur de son col. Ce vaisseau sert quelquefois de récipient ; mais il est incommode lorsque ce qu'il doit recevoir passe en vapeurs chaudes. Le col se fend presque toujours longitudinalement ; il vaut mieux par cette raison employer un ballon. Le matras sert pour les digestions, les dissolutions, les sublimations, &c. Ce vaisseau est polychreste. On donne au matras différentes formes : on en fait à culs plats qui servent à la calcination du mercure : les matras minces sont moins sujets à se casser par le contraste du froid & du chaud, que les matras épais. Ceux qui ont un pontis au cul se cassent avec la plus grande facilité. Les matras qui passent le mieux du froid au chaud subitement, sont ceux qui sont d'une égale épaisseur par-tout : tels sont les fioles à médecine & les petits matras dans lesquels vient le vin de Syracuse.

La figure 5 est un récipient qui sert pour la distillation des huiles essentielles. J'en ai parlé dans mes *Eléments de Pharmacie.*

La figure 6 est un serpentin de verre : on le


Vaisseaux Evaporatoires à l'air libre, 1re Section.
5
4
3
2
1
Vaisseaux Evaporatoires clos, 2me Section.
4
3
2
1
Recipiens, 3me Section.
1
4
2
5
6
3
A
B

place dans une cuvette de verre ou de faïance remplie d'eau froide : il sert à rafraîchir & à condenser les vapeurs qui sont condensables par ce moyen. On en fait de métal, comme de cuivre, d'étain, &c. J'ai parlé dans mes *Eléments de Pharmacie* des serpentins, des avantages & des inconvénients de ces vaisseaux : *voyez cet article.* Ce que j'en ai dit est applicable à ceux qu'on voudroit faire en verre ou en grès pour la distillation des acides minéraux qui doivent être conservés dans le degré de concentration où ils sortent de la cornue. Il ne faut pas, pour leur conserver ces qualités, employer de l'eau trop froide, parcequ'elle condense l'humidité de l'air contenu dans la capacité du serpentin, & que cette humidité se mêle avec les acides minéraux qui en sont fort avides.

SECONDE CLASSE.

Des Vaisseaux circulatoires.

Les vaisseaux circulatoires sont très nombreux & très compliqués chez les Alchymistes ; mais comme nous restreignons tous les vaisseaux à leur véritable usage, nous ne parlerons que de deux vaisseaux circulatoires, parcequ'ils sont suffisants, & qu'ils remplissent toutes les indications qu'on se propose.

On nomme *vaisseaux circulatoires* ceux dont l'effet est de permettre aux liqueurs de s'élever en vapeurs, & de condenser ces mêmes vapeurs qui retombent en gouttes dans la capacité du même vase ; ces sortes de vaisseaux sont en même temps vaisseaux distillatoires & récipients.

La fig. 1, planch. 7, représente deux matras qui

entrent l'un dans l'autre. Le matras inférieur doit être le plus grand : le col du matras supérieur doit entrer dans le col du premier vaisseau, afin que les vapeurs qui se condensent puissent couler dans le matras inférieur : on nomme cet appareil *vaisseaux de rencontre*. On lute les jointures des vaisseaux avec du papier enduit de colle, ou avec de la vessie de cochon mouillée & assujettie avec du gros fil. Comme il n'y a aucune ouverture à ces vaisseaux par où l'air ou les vapeurs trop raréfiées puissent s'évacuer, il est important de ne leur appliquer qu'un léger degré de chaleur, sans quoi on court les risques de les faire crever. Il est, par cette raison, plus prudent de ne faire usage de ces vaisseaux, que lorsque cela est indispensablement nécessaire : on emploie en place un matras dont on coëffe l'ouverture avec de la vessie mouillée & assujettie avec du gros fil. On pratique au milieu de cette vessie un petit trou avec une épingle : cet appareil simple remplit sans danger presque toutes les indications qu'on se propose. Les vaisseaux de rencontre ou le matras simple, comme nous venons de le dire, servent aux digestions, aux macérations, aux infusions, &c.

La figure 2 est un vaisseau qu'on nomme *pélican* ; c'est un alambic d'une seule piece : aux deux côtés opposés sont deux tuyaux ou deux becs recourbés qui prennent naissance dans la gouttiere du chapiteau, & qui viennent aboutir dans la capacité de la cucurbite. Les vapeurs qui s'élevent se condensent dans le chapiteau, & retombent dans la cucurbite. La partie supérieure du chapiteau est garnie d'un tube ouvert, fort épais, & qu'on bouche avec un bouchon de crystal usé l'un sur l'autre avec de l'émeri : c'est par cette ouver-

ture qu'on introduit les matieres, & qu'on les ôte lorſqu'elles ont ſuffiſamment digéré. Les Alchymiſtes ont imaginé de faire faire des pélicans qui ont juſqu'à ſix tuyaux, pour rapporter les vapeurs condenſées dans la capacité de la cucurbite. Ils regardent ces vaiſſeaux comme meilleurs que les autres, parcequ'ils ſont plus compliqués. On peut très bien dans toutes les opérations de la Chymie ſe paſſer du pélican ſimple : on peut avec les vaiſſeaux circulatoires dont nous avons parlé, faire toutes les opérations de digeſtions, d'infuſions & de circulations.

TROISIEME CLASSE.

Des Vaiſſeaux propres à la fuſion, à la vitrification, &c.

Comme ces vaiſſeaux ſont deſtinés à éprouver l'action immédiate du feu, ils doivent être très réfractaires : ils ſont expoſés à fondre par la cendre des matieres combuſtibles; ſouvent les ſubſtances qu'ils contiennent ſervent encore de fondant à la ſubſtance terreuſe dont ils ſont fabriqués. Ces ſortes de vaiſſeaux ont différentes formes, & ont des noms diſtincts. Nous donnerons dans cet Ouvrage un article ſur la meilleure maniere de conſtruire ces ſortes de vaſes.

La figure 1, planche 7, repréſente un creuſet triangulaire, tel qu'on les fait à Heſſe-Caſſel : ces ſortes de creuſets ſont les meilleurs qu'on connoiſſe à Paris.

La figure 2 repréſente un creuſet rond avec un petit bec pour couler la matiere quand elle eſt fondue. C'eſt la forme qu'on donne aux creu-

fets qu'on fait à Paris, dans la rue Mazarine. Ces creusets sont faits avec une argille très fusible, & ne résistent point à de grands coups de feu : ils se fondent eux-mêmes.

La figure 3, représente un creuset qu'on nomme *tute*. Ces sortes de creusets se font à Hesse-Cassel : ils sont très réfractaires, & résistent à la plus grande violence du feu. Ils ont une forme ronde qui finit en cône par le bas, avec une petite ouverture à la partie supérieure. Cette forme est très avantageuse pour rassembler le métal dans les essais qu'on fait des mines.

La figure 4 représente une petite assiette de terre cuite qui sert à calciner des mines & des matieres métalliques. On nomme ce vaisseau *têt à rôtir*, ou *catin*. Ces sortes de vaisseaux doivent être larges & plats, fort unis, afin de pouvoir ramasser commodément les chaux métalliques ou les poudres qu'on met dedans.

La figure 5 représente une coupelle : c'est un petit creuset large & évasé, creusé à-peu-près en demi-sphere, & ayant la figure d'une coupe. Cette espece de creuset est fait avec des os de pieds de mouton calcinés, pulvérisés, passés au tamis de soie, & bien lavés. On pêtrit cette poudre avec de l'eau, & on forme les coupelles dans un moule.

QUATRIEME CLASSE.

Des Vaisseaux polychrestes.

Les vaisseaux polychrestes sont ceux qui n'ont point d'usage particulier pour les opérations de Chymie, mais qui servent à plusieurs choses, tels que des verres, des bocaux, des bouteilles, des

entonnoirs

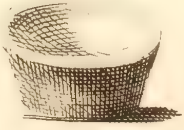
2.e Classe, des Vaisseaux Circulatoires.

Fig. 2.

Fig. 1.

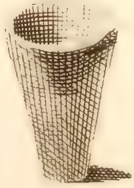
3.e Classe, des Vaisseaux pour la Fusion et pour la Vitrification.

5

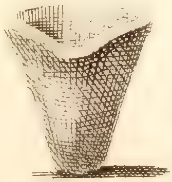


3

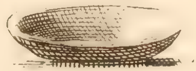
2



1



4



entonnoirs de verre, des caraffes, des mortiers de verre, &c. Il eſt inutile de faire la deſcription de ces ſortes de vaiſſeaux, ainſi que de les faire graver, parcequ'ils ſont connus de ceux même qui ne s'occupent point de la Chymie.

Maniere de couper & de percer des ballons de verre & autres vaiſſeaux.

Les vaiſſeaux, ſortant de la verrerie, ne ſont point appropriés, & ne peuvent ſervir aux opérations. Les ballons ont le col trop long, & ne ſont point percés; les becs des chapiteaux ne ſont point ouverts, &c. Le Chymiſte eſt obligé d'arranger ces vaiſſeaux, & de les mettre en état de ſervir.

On parvient à couper le col des ballons de pluſieurs manieres. 1°. A deux ou trois pouces au deſſus de la naiſſance du col de ce vaiſſeau, on trace avec une pierre à fuſil une ligne circulaire autour du col du ballon; & pour ne point tracer cette ligne au haſard, on colle avec de la colle forte un cuir mouillé & ſouple autour du col du ballon, à l'endroit où on veut le couper: ce cuir fait un point d'appui, & empêche que la pierre à fuſil ne gliſſe, & ne faſſe des traces de travers. Lorſque la premiere pellicule du verre eſt entamée, on paſſe dans la trace faite par la pierre à fuſil une bonne lime à trois quarts, & on prend de préférence une lime d'Angleterre, parcequ'elles ſont plus dures & meilleures. Il arrive ſouvent qu'après avoir fait agir la lime une ſeule fois autour de la trace, le col ſe détache de lui-même. S'il n'eſt pas coupé par cette ſeule opération, on continue de faire agir la lime juſqu'à ce

que le col ſoit coupé. Ce moyen de couper le col des ballons eſt un des meilleurs & des plus sûrs.

2°. Après qu'on a tracé avec la pierre à fuſil & la lime une ligne circulaire autour du col du ballon, on enduit légérement de térébenthine une meche de coton qu'on applique ſur la trace, & avec une lumiere on enflamme la térébenthine : pendant qu'elle brûle, on tourne le ballon pour la faire brûler également : lorſque toute la térébenthine eſt brûlée, on met avec le bout du doigt une goutte d'eau ; elle fait détacher auſſi-tôt le col du ballon à l'endroit tracé ; mais il arrive ſouvent que le col ſe caſſe à côté : il faut un peu d'adreſſe & d'habitude pour couper les cols de ballons par ce procédé.

3°. Quelques perſonnes propoſent d'appliquer ſur le col du ballon après l'avoir tracé avec la pierre à fuſil & la lime, un croiſſant de fer qu'on a fait rougir auparavant : on met avec le bout du doigt une goutte d'eau ſur l'endroit chauffé, ſi le fer rouge ne ſuffit pas pour faire tomber le col : ce moyen réuſſit encore aſſez bien ; mais il a quelquefois l'inconvénient de faire fendre le col reſtant au ballon.

4°. On coupe encore le col des ballons avec une petite roue de cuivre garnie d'émeri & d'huile ; on la fait tourner par une grande roue perpendiculairement dans le ſens des meules de Couteliers : on préſente le col du ballon à l'endroit où on veut le couper : on le coupe très proprement par ce moyen, & le ballon eſt moins expoſé à être caſſé. Il y a à Paris pluſieurs flaconniers qui coupent ainſi les cols des gros ballons pour une ſomme modique. Après qu'on a coupé

le col des ballons par les autres procédés dont nous venons de parler, il convient de passer une lime sur les bords, & de les frotter légérement pour ôter les vives arêtes, afin de ne point se couper les mains en les passant autour du col de ces vaisseaux.

On coupe de la maniere que nous venons de dire, les matras pour en faire des ballons, le bout des becs des chapiteaux, &c.

Il m'est arrivé plusieurs fois de couper en même temps les cols de vingt-quatre gros matras, par le moyen d'une scie, avec de l'eau & du grès, comme on scie de la pierre. J'arrangeois, par le moyen d'une corde tendue, les ballons les uns à côté des autres. Je faisois répondre perpendiculairement à la corde l'endroit où je voulois couper le col de chaque matras : je mettois les globes des matras alternativement, l'un à droite, & l'autre à gauche, afin d'occuper moins d'étendue ; lorsque les matras étoient ainsi disposés, je remplissois les espaces vuides avec du plâtre gâché, afin que les matras fussent bien assujettis ; alors je posois sur le plâtre, & à l'endroit désigné, une scie légere, semblable à celles qui servent à scier de la pierre avec de l'eau & du grès égrugé : je sciai les vingt-quatre matras à la fois. Ce moyen est expéditif pour couper beaucoup de vaisseaux à la fois, & il m'a très bien réussi.

Lorsqu'on veut percer un ballon, & y pratiquer un petit trou, on commence par choisir au milieu du ventre du ballon une petite bulle bien ronde. Le verre, dans ces bulles, est feuilleté, & forme au moins deux couches l'une sur l'autre : l'entre-deux est vuide : lorsqu'on a choisi la bulle de la grandeur & de la rondeur convenable, on

frotte deſſus avec la pointe d'un burin trempé bien ſec; le verre s'égrene, & on a bientôt entamé & égrené la premiere pellicule du verre; elle forme une petite profondeur qui retient l'outil, & l'empêche de gliſſer : on fait la même opération avec la pointe du burin ſur la ſeconde pellicule du verre qui ſe préſente. Avec un peu d'adreſſe, on parvient à percer le ballon : alors, avec la pointe d'une petite lime ronde, on arrondit le trou, & on l'élargit autant que l'on veut; mais il faut avoir la plus grande attention de ne jamais forcer la lime à entrer : ſi on la ſerroit dans le trou, elle feroit éclater le ballon.

Les cornues de grès tubulées ſont ordinairement ſi mal percées, qu'il eſt impoſſible de boucher exactement cette ouverture que les ouvriers ont formée en fabriquant ces ſortes de vaiſſeaux; il vaut mieux prendre des cornues non tubulées, & les percer ſoi-même. On y parvient facilement par le procédé ſuivant.

On s'aſſied ſur une chaiſe, & on poſe ſur ſes genoux une cornue de grès : avec un poinçon d'acier trempé & un petit marteau, on frappe circulairement à l'endroit où l'on veut percer la cornue : on continue ainſi de même juſqu'à ce qu'il y ait une petite ouverture à jour : on arrondit & on agrandit le trou en y paſſant une lime ronde; alors on prend un bouchon de cryſtal dont l'extrémité puiſſe entrer dans cette ouverture : on tourne ce bouchon avec de l'eau & du ſablon dans l'ouverture qu'on a pratiquée à la cornue, afin de les uſer l'un ſur l'autre. On peut, ſi l'on veut, avec de l'huile & de l'émeri, polir le bouchon & la tubulure de la cornue, en les frottant l'un dans l'autre avec de ce mêlange. Cette maniere de tubu-

ler les cornues de grès eſt préférable à toute autre qu'on voudroit employer.

Il y a dans Paris pluſieurs boucheurs de flacons, qui percent les vaiſſeaux de verre & les cornues de grès : ils ſe ſervent pour cela d'une broche creuſe qui tourne par le moyen d'une roue : la piece coupée entre dans la broche qui produit l'effet d'un emporte-piece. Ce moyen réuſſit à merveille, lorſqu'on a beſoin d'une ouverture de pluſieurs lignes de diametre; mais lorſque les trous ne doivent être que de grandeur à recevoir l'introduction d'une épingle, les ouvriers ſont ſujets à faire éclater les vaiſſeaux de verre. Les vaiſſeaux de grès réſiſtent mieux à l'effort de cette eſpece de foret, & ne ſont points ſujets à s'éclater.

DES LUTS.

On facilite le ſuccès de beaucoup d'opérations de Chymie, à l'aide de différents mêlanges qu'on nomme *luts*. Il y a des luts qu'on applique au corps des vaiſſeaux qui reçoivent l'action immédiate du feu, afin de les garantir de la fuſion ou des fractures que le feu pourroit leur occaſionner. Ces ſortes de luts doivent être peu ou point fuſibles au grand feu. Il y a d'autres luts qui ſont deſtinés à boucher les eſpaces que laiſſent entre leurs cols des vaiſſeaux qu'on joint enſemble, afin d'empêcher la ſortie des vapeurs qui s'élevent pendant les diſtillations. Les luts propres à ce dernier uſage ſont de différentes eſpeces, & doivent être de nature à réſiſter à l'action des vapeurs, ſans ſe diſſoudre & ſans ſe délayer par ces mêmes vapeurs.

Lut propre à luter les cornues de verre & de grès qui doivent ſupporter un grand feu.

On mêle enſemble deux livres de terre à four, autant de ſablon blanc, une livre d'argille bleue un peu fuſible, & environ une once de bourre. On délaie ces matieres dans une ſuffiſante quantité d'eau pour former une pâte molle qui s'attache facilement aux mains. Il eſt eſſentiel de pêtrir ce mêlange long-temps, juſqu'à ce que la bourre ſoit parfaitement délayée & bien mêlée; ce qui eſt long & difficile : alors le lut eſt fait.

Lorſqu'on veut appliquer ce lut ſur une cor-

nue, on prend dans une main une certaine quantité de ce mêlange, & de l'autre on tient la cornue par le col : on pose ce lut sur la cornue, & on l'étend le plus également qu'il est possible. On observe qu'il y en ait sur la cornue une épaisseur de cinq à six lignes : alors on fait entrer dans le col de cette cornue un bâton fiché dans une table, & on laisse le lut se sécher à l'air. Lorsqu'il est sec, on ôte avec un couteau une partie du lut, pour n'en laisser qu'une épaisseur de trois ou quatre lignes par-tout : on arrange de même le lut autour des ballons, des matras, des cornues de grès, &c.

Le lut dont nous parlons est un peu fusible au grand feu, & il est nécessaire qu'il le soit un peu ; sans cela il se gerceroit en cuisant, & se détacheroit par écailles. Lorsqu'on présume que le degré de feu qu'il doit supporter sera incapable de lui occasionner quelques degrés de fusion, on augmente sa fusibilité, en ajoutant dans le mêlange une once ou deux de litharge, ou de *minium*, ou bien on se contente d'appliquer l'une ou l'autre substance à la surface du lut avec un pinceau : pour cela, on broie avec de l'eau ou avec de l'huile de lin, la litharge ou le *minium*, afin de former une pâte liquide : on applique par-dessus le lut de cette pâte liquide, par le moyen d'un pinceau, & on laisse sécher à l'air cet enduit.

On applique encore le lut aux vaisseaux de la maniere suivante. On délaie dans de l'eau le lut terreux dont nous avons parlé, pour former une bouillie un peu claire : on plonge une cornue dans cette bouillie ; il s'applique à sa surface un couche de lut. On tourne en tous sens le vaisseau au dessus d'une réchaud de feu, afin de faire dissiper

l'humidité, & que le lut ne se rassemble pas à une seule place. Lorsqu'il est bien sec, on plonge de même la cornue dans le lut réduit en bouillie: on fait pareillement sécher cette seconde couche: on continue ainsi de suite jusqu'à ce qu'il y en ait d'appliqué de l'épaisseur qu'on desire. Quand le lut est parfaitement sec, on ôte avec un couteau les endroits trop épais: on raccommode les gerçures, s'il s'en trouve, avec un pinceau plongé dans le même lut, qu'on passe à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elles soient bien fermées. L'une & l'autre maniere de luter les cornues sont également bonnes.

Lut pour luter les jointures des vaisseaux.

Le lut le plus simple pour luter les jointures des vaisseaux, est d'appliquer dessus, de la vessie bien mouillée, & de l'assujettir avec du fil. L'eau délaie de la surface intérieure de la vessie une matiere mucilagineuse qui se colle très bien au verre, & qui y adhere beaucoup en séchant. Ce lut suffit pour empêcher la dissipation des liqueurs aqueuses, & même des vapeurs spiritueuses & inflammables; mais il n'est point en état de résister aux vapeurs salines, acides ou alkalines volatiles.

La colle d'amidon ou de farine cuite avec de l'eau, étendue sur des bandes de papier, & appliquée sur les jointures des vaisseaux, forme encore un fort bon lut pour les usages dont nous venons de parler; mais il est de même incapable de résister à l'action des vapeurs des acides minéraux.

Lut de chaux & de blanc d'œufs.

On met dans une écuelle de grès deux ou trois blancs d'œufs, avec à-peu-près autant d'eau : on fouette ce mêlange avec la main pour délayer les blancs d'œufs : on ajoute une suffisante quantité de chaux éteinte à l'air, & passée au tamis de soie, pour former une pâte liquide : on met avec les doigts de ce lut sur des bandes de linge étendues sur une planche ou sur une table, & on en garnit les deux côtés du linge : on applique ces bandes de toile sur les jointures des vaisseaux : on met successivement plusieurs bandes l'une sur l'autre, & on les assujettit avec de la ficelle.

Il faut employer ce lut aussi-tôt qu'il vient d'être fait, parcequ'il se grumele & se durcit promptement comme du plâtre qui vient d'être gâché : lorsqu'il s'est ainsi grumelé, il ne peut ni coller ni s'appliquer exactement.

On fait avec du fromage blanc, qu'on nomme à Paris *fromage à la pie*, & de la chaux éteinte à l'air, un lut peu différent de celui dont nous venons de parler, & qui est aussi bon. On prend la quantité que l'on veut de ce fromage : on le délaie dans une suffisante quantité d'eau pour former une sorte de bouillie que l'on exprime au travers d'un linge : on ajoute à cette liqueur de la chaux éteinte à l'air, pour former une pâte semblable à la précédente, & on l'emploie étendue sur des bandes de linge, comme nous l'avons dit pour le lut de chaux & de blanc d'œufs.

Lut d'âne.

Le lut qu'on nomme *lut d'âne* ne differe du lut

faut le conſerver à la cave dans un pot de grès qu'on bouche avec un couvercle. Lorſqu'il eſt devenu trop ſec, on le ramollit en le pilant dans un mortier de fer, & y ajoutant une doſe convenable d'huile de lin cuite. Le lut qui a ſervi à une opération peut reſſervir à une autre; cependant c'eſt lorſqu'il ne s'eſt point brûlé pendant la diſtillation: il peut reſſervir ainſi de ſuite un grand nombre de fois; il n'en devient que plus liant & plus tenace. On bonifie même le nouveau lut gras en le mêlant avec du vieux lut ſec, ou non ſec, pourvu qu'il n'ait point été brûlé. Voici le moyen de faire de l'huile de lin cuite, qui ſert à faire ce lut.

Huile de Lin cuite.

On met dans une baſſine de cuivre ou dans une marmite de fer propre quatre livres d'huile de lin ordinaire avec ſix onces de litharge réduite en poudre fine & paſſée au tamis de ſoie: on place le vaiſſeau ſur un fourneau, & on le chauffe aſſez pour que l'huile de lin puiſſe diſſoudre la litharge. On agite ſans diſcontinuer ce mêlange avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce que la litharge ſoit entiérement diſſoute: alors on ôte le vaiſſeau du feu: on le laiſſe un peu refroidir, & on conſerve dans une cruche bien bouchée avec un bouchon de liege, l'huile qu'il contient; c'eſt ce que l'on nomme *huile de lin cuite* qui ſert à faire le lut gras dont nous venons de parler.

Remarques.

L'huile de lin cuite eſt connue des Peintres ſous le nom d'*huile ſiccative*. Les Epiciers marchands de couleurs vendent cette huile préparée comme

nous venons de le dire ; toute la différence eſt que la leur eſt blanche, au lieu que celle qui eſt faite comme il vient d'être dit, eſt d'un brun foncé : cela eſt abſolument indifférent pour former le lut gras ; mais il n'en eſt pas de même pour l'uſage qu'en font les Peintres, pour qui cette huile eſt préparée : il faut qu'elle n'ait point de couleur : on peut, en la préparant, l'obtenir de même ſans couleur ; il ſuffit pour cela d'ajouter de l'eau dans le vaiſſeau pendant la cuite de l'huile, de même qu'on le fait pour la cuite de certains emplâtres. Voyez-en les raiſons dans mes *Eléments de Pharmacie*, à l'article des emplâtres dans la compoſition deſquels on fait entrer des préparations de plomb.

Quelques Chymiſtes rejettent l'huile de lin cuite, & lui préferent du vernis commun de ſuccin pour former le lut gras. Ces raiſons de préférence paroiſſent uniquement fondées ſur ce que l'huile de lin cuite eſt trop ſimple & trop facile à ſe procurer, au lieu que le vernis de ſuccin eſt plus diſpendieux & plus embarraſſant à avoir. On eſt ſouvent obligé de le préparer ſoi-même, n'en trouvant point de fait dans le commerce, parcequ'il n'eſt d'aucun uſage dans les arts. Je vais rapporter la recette de ce vernis commun de ſuccin ; mais je puis aſſurer d'avance qu'il n'eſt pas meilleur que l'huile de lin cuite dont nous venons de parler. J'ai fait ſur cet objet toutes les expériences de comparaiſon néceſſaires.

Vernis de ſuccin qu'on peut employer en place d'huile de lin cuite pour former le lut gras.

On met dans une marmite de fer la quantité

qu'on veut de ſuccin réduit en poudre groſſiere. On place la marmite ſur un feu capable de liquéfier le ſuccin : on l'agite dans les commencements avec une ſpatule de bois, afin d'échauffer & de fondre enſemble la totalité du ſuccin. Lorſque le ſuccin eſt parfaitement liquéfié, on ôte la marmite du feu, on la laiſſe refroidir avec ce qu'elle contient.

Alors on met dans une autre marmite de fer deux livres de ſuccin préparé comme nous venons de le dire, avec trois livres d'huile de lin ordinaire : on fait fondre le ſuccin à une douce chaleur; auſſi-tôt qu'il eſt fondu, il ſe diſſout dans l'huile, & le vernis eſt fait. On le tire du feu, & lorſqu'il eſt ſuffiſamment refroidi, & on le conſerve dans une bouteille. On en fait uſage en place d'huile de lin cuite, comme nous l'avons dit.

Le ſuccin, dans ſon état naturel, ne peut ſe diſſoudre dans l'huile de lin; mais lorſqu'il a été liquéfié, il eſt changé de nature, & ſe diſſout très bien. Cette liquéfaction fait diſſiper un peu de phlegme, un peu d'huile fluide & du ſel volatil. On peut, ſi l'on veut, faire cette opération dans une cornue, & y adapter un ballon; alors on recueille les produits dont nous parlons.

Le ſuccin eſt une ſubſtance inflammable, il arrive ſouvent qu'il s'enflamme pendant ſa liquéfaction : cet inconvénient n'apporte aucun préjudice à la préparation du vernis, mais il eſt important d'arrêter promptement l'inflammation : il convient d'avoir à ſa main un couvercle de tôle, & de l'appliquer ſur la marmite auſſi-tôt que le ſuccin ou le vernis s'enflamme, afin d'étouffer la flamme.

Cire molle.

On fait fondre enſemble une livre de cire jaune & deux onces de térébenthine. Lorſque ce mêlange eſt fondu, on le retire du feu; on le manie entre les mains pour lui faire prendre un peu de ténacité, & pour qu'il ne ſoit pas caſſant.

La cire molle ſert à boucher le petit trou des ballons pendant la diſtillation des liqueurs acides ou alkalines volatiles: elle ne peut ſervir aux diſtillations des liqueurs ſpiritueuſes, parcequ'elle ſeroit diſſoute. On fait encore des bouchons avec de la cire molle, pour boucher des bouteilles qui contiennent des liqueurs acides ou alkalines.

TEINTURE DE TOURNESOL.

On prend une once de tourneſol en pain: on le réduit en poudre groſſiere: on le met dans un poëlon d'argent avec environ dix ou douze onces d'eau pure: on fait bouillir ce mêlange ſeulement un inſtant: on filtre la liqueur au travers d'un papier joſeph, & on la conſerve dans une bouteille qu'on a ſoin de tenir bouchée. C'eſt ce que l'on nomme teinture de tourneſol.

La teinture de tourneſol a la propriété de rougir avec tous les acides, & de faire connoître leur préſence: lorſqu'on veut en faire uſage, on en met quelques gouttes dans un verre avec plus ou moins d'eau, afin de lui donner l'intenſité de couleur convenable.

On doit ne préparer cette teinture qu'avec du tourneſol en pain, & non avec du tourneſol en

drapeau. Le tournesol en pain est commun dans le commerce, il est en petits morceaux à-peu-près quarrés & de couleur bleue violette.

LABORATOIRE DE CHYMIE.

J'AI pensé que quelques détails sur un laboratoire de Chymie, & sur les instruments dont il doit être garni, pourroient faire plaisir aux amateurs qui voudroient, soit en province, soit à Paris, monter un laboratoire propre aux opérations de cette science. Ces détails leur épargneront l'embarras des recherches pour découvrir la classe d'ouvriers qui préparent ces différents instruments. J'ai pensé encore qu'il seroit plus commode de réunir dans des articles séparés ce que l'on trouve chez le même Artiste ou chez le même Marchand. Je joindrai à ces détails une courte notice sur l'usage des outils ou des instruments, afin que celui qui veut se former un laboratoire, puisse voir d'un coup d'œil si l'instrument dont on parle peut être utile au genre de travaux qu'il veut entreprendre.

On proportionne la grandeur d'un laboratoire aux opérations qu'on se propose de faire. Si on le destine à des expériences de recherches, comme nous le supposons, il suffit d'avoir un emplacement de douze ou quinze pieds de long sur à-peu-près autant de large. Il est plus avantageux de le faire au-dessus du raiz-de-chaussée, parce-que les raiz-de-chaussée sont ordinairement humides, les outils de fer s'y rouillent, les sels qu'on veut

veut conſerver ſont plus ſujets à tomber en *deliquium*, & les étiquettes ſont expoſées à ſe décoller & à s'effacer.

Il faut encore, autant qu'on le peut, que l'emplacement qu'on a choiſi, ſoit bien éclairé. Cet objet eſt même important. Il y a un grand nombre de phénomenes peu ſenſibles qui ſe paſſent dans beaucoup d'opérations, qui échapperoient à la vue, ſi l'on faiſoit ces opérations dans un laboratoire mal éclairé. La lumiere des bougies, même multipliées, ne remplace pas avec le même avantage la lumiere naturelle.

Lorſqu'on s'eſt arrêté à l'emplacement du laboratoire, on fait conſtruire par un maçon un manteau de cheminée en hotte de dix ou douze pieds de long, & de trois pieds & demi ou de quatre pieds de profondeur dans œuvre: on tient le manteau élevé à une hauteur de cinq ou ſix pieds, afin de pouvoir paſſer librement deſſous: cependant plus cette partie de la cheminée ſera baſſe, moins la cheminée ſera ſujette à fumer; mais pour ne pas être gêné, il eſt difficile de lui donner moins d'élévation, que celle de la hauteur d'un homme de taille ordinaire.

On fait arranger ſur cette cheminée un ſoufflet à deux vents, en obſervant de mettre la branloire à la main gauche. On peut voir la diſpoſition de ce ſoufflet, ainſi que des tuyaux pour la conduite de l'air, *planche* 4.

Sur le manteau de cette cheminée on fait pratiquer par un menuiſier pluſieurs tablettes pour retirer des ballons, des matras, & autres vaiſſeaux en état de ſervir aux opérations. On garnit de même le pourtour du laboratoire de tablettes

pour retirer des bouteilles, des flacons, & les produits des opérations.

Sous cette cheminée on fait construire une forge en briques, & quelques fourneaux aussi en briques, à demeure si on le juge à propos. Dans l'étendue de la place restante sous cette cheminée, on fait construire en briques une paillasse élevée d'environ un pied huit à neuf pouces du plancher du laboratoire, & de dix-huit à vingt pouces de largeur. Pour construire cette paillasse, on éleve plusieurs jambages en briques de distance en distance, sur lesquels on pose plusieurs barres de fer pour supporter une rangée de briques scellées en plâtre : on forme une aire qu'on peut faire carreler, si l'on veut, pour plus de propreté. On garnit l'extérieur de cette paillasse d'une bande de fer plate, scellée par les deux bouts dans la muraille ; & pour l'empêcher de baguer dans le milieu, on l'assujettit avec quelques petits tirants de fer, scellés d'espace en espace dans la muraille, & qui traversent dans l'épaisseur de cette paillasse. Le dessous de cette paillasse sert à retirer des briques, de la terre à four, un panier de charbon, & autres commodités qu'il convient d'avoir à la main dans un laboratoire : le dessus de cette paillasse sert à poser les fourneaux portatifs, qui se trouvent, au moyen de cette disposition, à une hauteur commode pour le service.

Vaisseaux de verre & de crystal qu'on trouve chez presque tous les Faïanciers.

Il convient d'avoir dans un laboratoire de Chymie une provision de bouteilles de verre blanc,

de différentes grandeurs & à col renversé; des flacons de cryſtal auſſi de différentes capacités, bouchés avec des bouchons de cryſtal, & uſés à l'émeri, également à col renversé. Ces vaiſſeaux ſervent à contenir les acides minéraux, les ſels, les produits des opérations, &c.

Des matras de différentes grandeurs, à col long, & d'autres à col large : on fait des ballons avec ces derniers en coupant leurs cols. Il eſt bon d'avoir des matras à culs plats pour la calcination du mercure, & d'autres ſubſtances qu'on voudroit faire calciner proprement.

Une proviſion de bocaux de verre blanc pour contenir des poudres & d'autres matieres ſeches, qu'on ne peut mettre dans des bouteilles ordinaires à cauſe de leur ouverture étroite.

Pluſieurs gros ballons de verre vert; à l'égard de ceux de verre blanc, on les fait ſoi-même, comme nous venons de le dire, en coupant le col des gros matras.

Des ballons tubulés pour la diſtillation des ſels volatils, & d'autres ballons percés de pluſieurs ouvertures.

Pluſieurs capſules & petits ſeaux de verre blanc pour les évaporations & les cryſtalliſations des ſels.

Pluſieurs entonnoirs de verre de différentes grandeurs, pour filtrer les liqueurs, & pour introduire ces mêmes liqueurs d'un vaſe dans un autre : on en trouve depuis la contenance de deux pintes juſqu'à deux onces de liqueur. Il faut que ces entonnoirs ſoient en cônes réguliers; lorſqu'ils s'élargiſſent en cloches, ils ſont très incommodes pour filtrer : il eſt bien rare que les fil-

tres de papier qu'on met dedans ne crevent pas pendant la filtration.

Quelques ſpatules de verre pour remuer les ſels métalliques, les ſpatules de métal étant attaquées par les acides.

Il eſt bon d'avoir une proviſion de verres blancs unis & coniques, ſemblables à ceux des cabarets, pour faire une infinité d'expériences. La forme conique eſt néceſſaire, afin que les précipités, lorſqu'il s'en forme, deviennent plus ſenſibles en ſe ramaſſant dans un petit eſpace.

Pluſieurs grands verres, ſemblables à ceux dont ſe ſervent les Emailleurs : ils ont la forme des précédents ; mais il y en a qui tiennent pluſieurs pintes. Ces vaiſſeaux ſont très commodes pour faire des précipitations & des lavages de précipités. Ces verres ont une couleur verte ; les Faïanciers ne ſont pas encore dans l'uſage d'en faire faire en verre blanc, quoiqu'ils ſoient plus commodes.

Une proviſion de cornues de verre blanc. On en trouve de toutes grandeurs, qui tiennent depuis douze pintes juſqu'à deux onces de liqueur. Il convient de choiſir les cornues d'une belle forme ; celles dont la panſe fait bien la poire, & qui ont leur voûte en cône : on doit rejetter celles qui ne ſont pas d'une égale épaiſſeur, qui ont des pontis ou des nœuds ; ces nœuds ſont des parties de matiere mal vitrifiées & recouvertes d'une pellicule de verre. La moindre dilatation occaſionne dans ces endroits la fracture des vaiſſeaux. Il eſt bon d'avoir auſſi des cornues de cryſtal tubulées & bouchées avec des bouchons de cryſtal uſés à l'émeri.

Quelques récipients à huile eſſentielle. Il faut

obſerver que le tuyau en *S* ne s'éleve qu'à deux ou trois pouces au-deſſous de l'orifice du vaiſſeau; s'il s'élevoit à la même hauteur, la liqueur ne pourroit point couler par le tuyau, & ce vaiſſeau ſeroit inutile.

Pluſieurs alambics de verre de deux pieces, & d'autres d'une ſeule piece, avec la tubule bouchée d'un bouchon de cryſtal.

Quelques mortiers de verre ou de cryſtal, avec leurs pilons de même matiere.

Un certain nombre d'aſſiettes de faïance ou de porcelaine.

Quelques vaſes à peſe-liqueurs, & quelques peſe-liqueurs pour reconnoître les degrés de ſalure des acides & des alkalis.

Je paſſe ici ſous ſilence tous les vaiſſeaux alchymiques, tels que les pélicans, les vaiſſeaux gémaux, les enfers, &c. Ces vaiſſeaux ſont abſolument inutiles. On peut avec ceux dont nous parlons, faire plus commodément & plus ſurement toutes les opérations de la Chymie.

Vaiſſeaux de grès & de terre qu'on trouve chez pluſieurs Marchands Potiers de terre.

On trouve chez pluſieurs Marchands Potiers de terre à Paris, mais qui ne ſont point fabriquants, les différents vaiſſeaux de grès & de terre dont on a beſoin. Savoir,

Des cornues de grès de différentes grandeurs. Ces vaiſſeaux ſont très commodes pour les diſtillations où l'on doit appliquer un grand degré de chaleur, en ce qu'ils n'éprouvent que peu ou point d'altération de la part du feu. Il eſt important de ne point mouiller & laver les vaiſſeaux

de grès qui doivent être exposés au grand feu: lorsqu'ils ont été mouillés, ils décrépitent, se réduisent en poudre, & produisent des explosions très bruyantes; ce qui n'arrive pas lorsqu'ils sont neufs, conservés dans un endroit sec, & qu'ils n'ont jamais été mouillés. On doit éviter d'employer par rapport à cela des cornues de grès pour la distillation des substances liquides; il faut préférer des cornues de verre.

Des cucurbites de grès de différentes grandeurs, pour la distillation du vinaigre & d'autres matieres salines: on adapte ordinairement sur ces cucurbites des chapiteaux de verre.

Des terrines de grès pour la crystallisation des sels, & pour les évaporations des dissolutions métalliques. On fait aussi des capsules de grès qui servent aux mêmes usages pour des opérations plus en petit. Il y a de ces sortes de vaisseaux en grès, qui tiennent depuis vingt-quatre pintes jusqu'à un poisson. On doit choisir ces vaisseaux bien cuits: ils ont une couleur très bise. Ceux qui sont blancs ou jaunâtres sont d'un grès mal cuit: ils sont poreux, & leur service n'est pas également bon.

Il convient d'avoir dans un laboratoire quelques cruches de grès, pour contenir de l'huile d'olive, de l'huile de lin cuite, & certains sels en provision.

Quoique les terrines de terre vernissées soient d'un mauvais service, il est bon d'en avoir en provision: elles servent à contenir du sable & à former des bains de sable: elles sont bonnes pour faire certaines calcinations qui n'ont pas besoin d'un grand feu, & pour lesquelles le vernis de plomb, qui recouvre leur intérieur, est indifférent.

Quelques aſſiettes & plats de terre verniſſés, de diametre à entrer dans les fourneaux. Ces vaiſſeaux ſe mettent ſous les cornues de grès, afin d'en préſerver le fond de l'action immédiate du feu. On a ſeulement attention que ces aſſiettes & plats ne rempliſſent pas tout le diametre du fourneau : il doit reſter autour un eſpace d'un bon pouce pour la circulation libre de la chaleur & de la flamme.

On fait des vaiſſeaux de terre non verniſſés, qui ont la forme de pots de chambre ſans anſe, qu'on nomme *camions*. Ces vaiſſeaux ne réſiſtent pas à une grande action du feu ; mais ils ſont très commodes pour des calcinations moyennes qu'on veut faire en certaine quantité à la fois : ils ſont plus larges & moins poreux que les creuſets ordinaires, & on les préfere pour cette raiſon dans nombre d'occaſions.

Fourneaux & Creuſets qu'on trouve chez les Fournaliſtes.

Pluſieurs Potiers de terre à Paris fabriquent des fourneaux, des creuſets, des moufles & des capſules de terre cuite : on nomme ces dernieres *catins*, ou *têts à rôtir*, & les Fournaliſtes leur donnent improprement le nom de *coupelles*. On peut ſe procurer chez ces ſortes d'ouvriers,

1°. Quelques fourneaux de réverbere de différentes grandeurs, & compoſés du nombre de pieces que nous avons indiquées en donnant la deſcription de ce fourneau, *planche* 2.

2°. Un fourneau de coupelle avec des trous dans l'intérieur à la naiſſance de la porte, & à la

partie antérieure, pour recevoir deux barres de fer qui servent à supporter la moufle.

3°. Une tour quarrée creuse sans fond, devant servir de fourneau des Fondeurs : on enfonce cette espece de fourneau dans une maçonnerie de briques, comme nous l'avons dit en faisant la description de ce fourneau.

4°. Un ou plusieurs couvercles de terre cuite, pour couvrir le fourneau des Fondeurs.

5°. Un demi-cercle de terre cuite, pour mettre devant la tuyere de la forge : on se procure par ce moyen un fourneau à fondre devant la tuyere du soufflet, quoique cette maniere de fondre soit sujette à percer les creusets & à les fondre à l'endroit où darde le vent du soufflet. Il y a cependant des cas où cet appareil est utile ; c'est principalement lorsqu'il faut appliquer un fort coup de feu, mais de peu de durée.

6°. Le fourneau de M. Macquer, dont nous avons donné la description, *Planche* 1, *figure* 1 *&* 2. On le fait de plusieurs pieces, qu'on surmonte les unes sur les autres, jusqu'à la hauteur de quinze ou dix-huit pieds. Ou celui dont j'ai donné la description, *figure* 4, *même Planche*.

7°. Des creusets de différentes grandeurs. On en fait de la contenance de vingt-quatre livres jusqu'à un gros de substance. Les grands creusets de terre de Paris sont à bon marché ; on peut pour cette raison les employer : à l'égard des petits creusets, ceux de Hesse méritent la préférence. On en trouve chez les Fournalistes ; mais plusieurs Quincailliers, vis-à-vis le Palais marchand, en font venir d'Allemagne, & sont mieux assortis.

8°. Des couvercles ronds & triangulaires pour

les creusets. On ne trouve point à Paris de couvercles de la même terre que les creusets d'Allemagne. Les Marchands qui font venir les creusets de Hesse, ne font point venir de couvercles.

9°. Des capsules de terre cuite pour les calcinations & autres torréfactions. Il convient d'en avoir une bonne provision, & de différentes grandeurs. Les capsules de nos Fournalistes sont ordinairement très mal faites, & mal unies dans leur intérieur. Il vaut mieux faire soi-même ces sortes de vaisseaux dans des moules de bois, avec de bons mêlanges de terre, dont nous parlons dans cet Ouvrage à l'article des *Fourneaux & Creusets.*

10°. Des aludels : ceux des Fournalistes sont fort mal faits ; il vaut encore mieux les faire soi-même avec des camions. On fait scier le fond des camions, & on les surmonte les uns sur les autres. On observe que le fond du dernier ne soit percé que d'un petit trou dans son milieu. Les aludels ne servent que dans les laboratoires des Démonstrateurs, pour donner un exemple de la sublimation du soufre. Cet appareil n'est point nécessaire dans un autre laboratoire, si ce n'est pour les fleurs d'antimoine, dont nous parlons à son article, page 336, second volume.

11°. Des moufles : il vaut mieux les faire soi-même encore avec un bon mêlange de terre, par le procédé simple que nous indiquons à l'article des *Fourneaux & Creusets.*

12°. Des petits ronds de terre cuite, qu'on nomme *fromages*, à cause de leur forme, pour mettre sous les creusets, afin de les garantir du courant d'air, à quoi ils seroient exposés s'ils étoient placés immédiatement sur la grille du

fourneau ; mais un morceau de brique remplit la même indication.

13°. Enfin une provision de briques de relais, de la terre à four, afin de pouvoir, suivant les circonstances, construire soi-même un fourneau amovible.

Vaisseaux de cuivre que fabriquent les Chauderonniers.

Quelques bassines de cuivre rouge ou jaune. Celles d'argent sont préférables, & très commodes pour les évaporations de beaucoup de liqueurs salines. Les bassines de cuivre ne peuvent absolument point servir à cet usage : néanmoins il est difficile de s'en passer dans un laboratoire, quand ce ne seroit que pour faire chauffer de l'eau.

Un grand alambic de cuivre étamé, pour la distillation des plantes dont on veut tirer l'huile essentielle, avec un serpentin d'étain, plongé dans une cuve de cuivre. Le serpentin d'étain est de la compétence du Potier d'étain : c'est aussi lui qui le soude dans la cuve de cuivre.

Un petit alambic de cuivre, avec un bain-marie & la chapelle d'étain, & un petit serpentin d'étain, plongé dans une cuve de cuivre. Il faut, pour la construction de cet alambic, le concours du Chauderonnier pour les pieces de cuivre, & celui du Potier d'étain pour les pieces d'étain. C'est le Potier d'étain qui monte toutes les pieces, & qui acheve l'alambic. Il est bien important de recommander à l'un & à l'autre ouvrier de faire ces pieces très minces ; car ils ont le plus grand intérêt à les faire pesantes & massives, & il est même difficile d'éviter cette méprise de leur part. On trouvera dans mes *Eléments de Phar-*

macie tous les détails convenables pour la conftruction de cet alambic.

Vaiſſeaux que fabriquent les Potiers d'étain.

Quelques petits baſſins d'étain, des meſures, telles que pinte, chopine, demi-ſeptier, poiſſon & demi-poiſſon. Il faut prendre garde à cette derniere meſure : les Potiers d'étain en font de deux grandeurs; l'une eſt le ſeizieme de la pinte, & l'autre eſt faite pour être environ le dix-huitieme.

Inſtruments que vendent les Balanciers.

Balances de pluſieurs grandeurs, dont une paire propre pour peſer des quantités proportionnées au travail qu'on ſe propoſe de faire.

Un bon trébuchet avec des poids de grains. On fait des balances à fléaux fins & à fléaux communs. On doit préférer les premieres, parcequ'elles ſont plus exactes pour les expériences.

Une paire de balances d'eſſai pour peſer les produits des mines & les boutons de retour des matieres d'or & d'argent. Il faut avec ces balances les différents poids de ſemelle pour les eſſais d'or, & ceux pour les eſſais d'argent. *Voyez pour ces poids les articles qui ont rapport à la coupellation de ces métaux.* On peut encore, ſi l'on veut, ſe procurer des poids fictifs qui repréſentent un quintal, avec tous les poids qui partagent ce quintal, juſqu'au grain, demi-grain, quart de grain, &c. *Voyez pour cet objet l'article des Eſſai des Mines.* Les balances d'eſſais doivent toujours être enfermées dans une eſpece de lanterne de verre, à l'abri de la pouſſiere & de l'humidité.

Des poids de fer assortis, depuis cinquante livres jusqu'à deux onces.

Un poids de marc très exact.

Instruments qu'on trouve chez les Marbriers.

Un grand mortier de marbre pour piler des herbes, &c.

Quelques petits mortiers de marbre de différentes grandeurs.

Les meilleurs mortiers de marbre nous viennent d'Italie. Presque tous les mortiers de marbre qu'on fabrique à Paris sont faits avec une qualité de marbre qui a dans sa cassure un grain semblable à celui du grès : il s'étonne facilement comme du grès, & se réduit en poudre comme lui. Les mortiers faits avec cette espece de marbre ne durent pas long-temps ; c'est à quoi il faut prendre garde lorsqu'on en fait l'acquisition. Le marbre propre à faire de bons mortiers doit présenter dans sa cassure un grain semblable à celui du quartz.

Une pierre de porphyre avec sa molette de même matiere, pour broyer une infinité de substances : mais lorsqu'on peut trouver une pierre connue sous le nom d'*écaille de mer*, on doit lui donner la préférence, en ce qu'elle est plus dure, & qu'elle ne communique point de couleur aux corps durs qu'on broie dessus ; ce que fait le porphyre. Les écailles de mer sont une espece de grès fin & très dur, qui est à beaucoup meilleur marché que les pierres de porphyre : on prend pour servir de molette un grès dur, un caillou ou une pierre à fusil qu'on taille en molette.

Outils & Inſtruments qu'on trouve chez les Quincailliers.

Des ſpatules de fer de différentes grandeurs, dont une de deux ou trois pieds de long, pour remuer les ſels lorſqu'on les fait deſſécher dans des marmites de fer.

Un tas d'acier poli, avec un marteau auſſi poli, pour planer les métaux lorſqu'on veut connoître leur dureté ou leur ductilité.

Quelques lingotieres de fer pour couler les métaux lorſqu'ils ſont en fuſion.

On trouve chez les mêmes Marchands une infinité d'outils qui ſont néceſſaires dans un laboratoire, tels que des limes pour couper des vaiſſeaux de verre, & pour d'autres uſages; des couteaux, des ciſeaux; des pinces plates, rondes; briquets, tire-bouchons, clous, vrilles, marteaux communs, tenailles à creuſets, de différentes formes & de différentes forces; tenailles qu'on nomme *mouſtaches;* petites pinces à reſſort, que l'on nomme *bruxelles;* étaux, poinçons, &c.

Outils & Inſtruments qu'on trouve chez les Marchands de fer.

Quelques marmites de fer de différentes grandeurs. Ces vaiſſeaux ont pluſieurs uſages : ils ſervent à leſſiver les ſels, de bains de ſable dans l'occaſion, & quelquefois de creuſets pour calciner des matieres végétales & animales.

Pluſieurs cuillers de fer battu. On fait ſouder à quelques-unes par un Serrurier une tringle pour alonger le manche de quelques pieds. Ces cuil-

lers servent pour projetter dans les creusets des matieres qui sont sujettes à produire des explosions.

Une ou plusieurs cornues de fer, pour la distillation des matieres végétales & animales, & pour séparer le mercure du cinabre. Ces cornues sont très commodes, en ce qu'elles ne sont pas sujettes à se casser pendant les opérations, comme celles de grès & de verre; mais on en trouve rarement de toutes faites, il faut les commander: plusieurs Marchands de fer, sur le quai de la Ferraille, les font faire lorsqu'on les en charge.

Quelques pelles & pincettes à fourneau, des petits fourgons; des pincettes dont on fait couper les bouts, & qu'on ajuste en pointes. On en fait arranger une paire avec un point d'appui, pour assujettir les tiges, afin qu'elles ne se croisent pas lorsqu'on pince quelque chose.

Quelques mortiers de fer fondu, tournés & polis, lorsque cela se peut. Il y a des Tourneurs en fer, qui entreprennent ces sortes d'ouvrages. On choisit des pilons de fer assortis à la grandeur des mortiers, & on observe que les deux bouts soient garnis d'acier.

Un mortier de fer plus grand, avec son pilon aussi de fer, & garni d'acier par les deux bouts. On pose ce mortier sur un bloc de bois, qu'on fait arranger par un Menuisier ou par un Charpentier.

Plusieurs poëles de fer à manche court pour prendre du charbon, & pour servir de bains de sable dans l'occasion. Ces sortes de poëles sont très commodes pour cet appareil.

Les mêmes Marchands de fer vendent des poëles de faïance & de fer de fonte: il est commode

d'en faire placer un dans ſon laboratoire. Il vaut mieux le prendre en fer. On fait pratiquer en-deſſus un chaſſis de tôle ſans fond, avec un rebord de trois ou quatre pouces de hauteur. Ce chaſſis eſt retenu aux quatre angles par les vis & les écrous du poële. Cet appareil forme un bain de ſable.

On fait conſtruire en tôle de Suede une caiſſe un peu en forme de trémie, avec deux anſes de fer battu pour pouvoir la porter. Cette caiſſe eſt plus commode qu'un panier pour mettre du charbon, en ce que le pouſſier ſe tamiſe au travers du panier, & fait de la mal-propreté dans le laboratoire; inconvénient qui n'arrive pas avec une caiſſe de tôle.

Il eſt commode d'avoir dans un laboratoire une proviſion de barres de fer de différentes groſſeurs & longueurs, pour placer des fourneaux & les élever à la hauteur qu'on veut, pour tiſonner, & pour une infinité d'uſages dans le détail deſquels il ſeroit minutieux d'entrer.

Il convient d'avoir dans un laboratoire de Chymie une pierre d'aimant, ou des barreaux d'acier aimantés. On trouve chez les Faiſeurs d'inſtruments de mathématiques des pierres d'aimant toutes montées, & des barreaux d'acier de différentes formes parfaitement bien aimantés, & qui ſont le plus ſouvent plus forts que les pierres d'aimant naturelles. Il eſt néceſſaire d'avoir quatre de ces barreaux d'acier, avec deux petits barreaux de fer pour ſervir de point de contact : au moyen de ce nombre, on peut leur donner de la force magnétique, lorſqu'ils en ont perdu, & les raccommoder ſoi-même ſans avoir recours à d'autre aimant.

Inſtruments qu'on trouve chez les Tourneurs en bois, & chez les Tabletiers.

Pluſieurs pilons de bois dur, comme de frêne, d'acacia ou de buis; ceux de gayac ſont trop ſujets à ſe caſſer.

Une preſſe pour exprimer les huiles des ſemences huileuſes, & les ſucs des plantes. On peut la faire en fer, alors on s'adreſſe à un Taillandier.

Des ſpatules de bois dur de différentes grandeurs.

On trouve des ſpatules d'ivoire chez les Tabletiers.

Inſtruments qu'on trouve chez les Boiſſeliers.

Un gros ſoufflet à deux vents pour une forge: un ſoufflet à lampe d'Emailleur: on le fait monter ſur une table par un Menuiſier, & le Ferblantier fait les tuyaux de conduite pour l'un & l'autre ſoufflet.

Pluſieurs tamis de ſoie couverts, de différents degrés de fineſſe. Pluſieurs tamis de crin couverts & non couverts, pour paſſer des poudres moins fines. On trouve auſſi chez les Boiſſeliers des goupillons gros & petits, pour nettoyer les tubes, & l'extrémité des entonnoirs.

Inſtruments que vendent les Fondeurs en cuivre.

Moules à coupelles, de différentes grandeurs, & des moules pour former ſoi-même des têts à rôtir, & lingotieres à pierre infernale: mais on ne trouve pas ces inſtruments tout faits; il faut les

les commander, & donner des modeles en bois. On peut, ſi l'on veut, ſe contenter de moules en bois pour former les coupelles & les têts à rôtir.

Inſtruments qu'on trouve chez les Faiſeurs de Thermometres.

Un bon barometre ſimple eſt préférable à ceux qui ſont compoſés. Pluſieurs thermometres à mercure & à eſprit de vin très exacts, & ſuivant une graduation connue. A Paris, on ne ſe ſert que de ceux faits ſur l'échelle de Réaumur. Les thermometres les plus commodes pour les expériences ſont ceux qui ſont renfermés dans des tubes de verre, & qui ont la boule en dehors. Ces thermometres peuvent être plongés dans des liqueurs acides, alkalines, &c. ſans craindre d'être gâtés.

On trouve chez les mêmes Artiſtes des peſe-liqueurs pour les ſels; des peſe-liqueurs pour connoître les degrés de rectification des liqueurs ſpiritueuſes, & tous les petits inſtruments en verre dont on peut avoir beſoin dans un laboratoire, tels que des entonnoirs à longs tuyaux, pour introduire des liqueurs dans des cornues ſans ſalir leurs cols, &c. &c. On trouve ces inſtruments chez les faiſeurs de thermometres. Acier Perica, qui demeure rue Saint Antoine, eſt un des meilleurs ouvriers dans cette partie.

Nous nous diſpenſerons d'entrer dans le détail d'une infinité de petits objets que le beſoin indique ſuffiſamment, tels qu'un réſervoir de plomb, ou une fontaine de grès; vieux linges pour luter & eſſuyer, linge de coutil pour la preſſe; ficelle, bouchons, ſable, & grès égrugé. Ce ſont les

Chandeliers qui vendent à Paris ces dernieres substances. Ronds de nattes de différentes grandeurs, pour poser les vaisseaux de verre qui n'ont point le cul plat. Les Nattiers font ces ronds de nattes, que l'on nomme *valets* dans les laboratoires. Des boîtes de différentes grandeurs ; fourneaux de lampe : ce sont les Ferblantiers qui les fabriquent, &c. &c.

VOCABULAIRE

De plusieurs termes de Chymie.

A.

ALKAEST est le nom que quelques Alchymistes ont donné pour exprimer un dissolvant universel. Les Alchymistes avoient imaginé pouvoir produire un semblable menstrue, & qui fût propre à dissoudre indistinctement tous les corps de la Nature ; ils ont donné à ce prétendu menstrue le nom fastueux d'*alkaest* ou de *dissolvant universel*. Ce dissolvant universel est un problême qui peut être mis dans la classe de ceux du verre malléable, de la transmutation des métaux, du mouvement perpétuel, &c. Les différents corps sont pourvus de propriétés qui sont relatives à leur nature ; il faut à ces corps des dissolvants différents. Wanhelmont a donné au nitre fixé par les charbons le nom d'*alkaest*, parceque cet Alchymiste croyoit que ce sel étoit un dissolvant universel.

ALKALESCENT. On donne ce nom à des substances légérement alkalines, ou à celles qui le deviennent en éprouvant le mouvement de putréfaction, & qui commencent à exhaler une odeur d'alkali volatil.

ALKALISÉ. C'est donner des propriétés alkalines à des substances qui n'en avoient point, telles que le nitre qu'on fait détonner avec une matiere inflammable ; l'acide nitreux se détruit, il reste la base alkaline de ce sel. Il en est de même du tartre qu'on fait brûler ; l'acide de cette sub-

tance ſe détruit par la combuſtion, & il reſte un ſel alkali fixe : l'opération qui produit cet effet ſe nomme *alkaliſer* & *alkaliſation*.

Alkool. On donne ce nom à des poudres réduites dans l'état de la plus grande ténuité.

On donne auſſi ce nom à de l'eſprit de vin rectifié autant qu'il peut l'être. Boerhaave employoit le terme d'*alkool* pour déſigner le principe inflammable le plus pur & réduit à ſon plus grand degré de ſimplicité.

Alliage. C'eſt l'union des différentes matieres métalliques les unes avec les autres.

La fuſion des métaux eſt une condition abſolument néceſſaire pour l'union des matieres métalliques, mais elle ne ſuffit pas pour toutes : par exemple, le plomb & le zinc, ou le plomb & le cobalt, ou le régule d'antimoine & le mercure, &c. ne s'uniſſent point par ce ſeul moyen.

Les ſubſtances métalliques qui peuvent s'unir par la fuſion, fourniſſent des alliages qui ont des propriétés différentes des métaux pris ſéparément. Les alliages métalliques ont moins de ductilité que les métaux en particulier; ils ſont auſſi pour l'ordinaire d'une peſanteur ſpécifique plus grande que les métaux. Cet effet provient de ce que les métaux ſe pénetrent mutuellement, & que leurs parties ſe logent réciproquement dans les pores de ces mêmes métaux.

Amalgame. C'eſt l'union que peut former le mercure avec les ſubſtances métalliques.

Apyre. Les Chymiſtes & les Naturaliſtes déſignent par ce terme les ſubſtances infuſibles, & qui n'éprouvent aucune altération de la part du

plus grand feu que l'on puiſſe produire dans nos fourneaux. *Voyez* Réfractaires.

Athanor eſt un fourneau ordinaire, à côté duquel on pratique au-deſſus du foyer une tour dans laquelle on met une proviſion de charbon noir bien enfermé. Ce charbon tombe à meſure que cela eſt néceſſaire dans le foyer du fourneau, à l'aide d'un plan incliné qu'on a diſpoſé au bas de la tour & dans ſon intérieur. On a imaginé ce fourneau afin de n'être point aſſujetti à mettre du charbon à tout moment; l'origine de ſon nom vient de *piger henricus*, fourneau des pareſſeux. Ce fourneau a toutes ſortes d'inconvénients: le charbon ne tombe pas, ou tombe en trop grande quantité; & il eſt difficile d'avoir un feu égal, quoiqu'il ait été imaginé pour produire cet effet.

B.

Bains. On nomme *bains*, différentes ſubſtances qui ſervent de milieu pour recevoir la chaleur immédiate, & pour la tranſmettre d'une maniere plus douce aux corps plongés ou placés dans le centre de ces ſubſtances. Les matieres qu'on emploie le plus ordinairement ſont l'eau & le ſable.

Lorſqu'on plonge dans de l'eau le vaſe qui contient les ſubſtances ſur leſquelles on opere, cet appareil ſe nomme *bain-marie*. Comme l'eau qui a la liberté de s'évaporer, ne peut recevoir qu'un degré de chaleur déterminé, on tranſmet par ſon moyen un degré de chaleur toujours égal. *Voyez mes Eléments de Pharmacie*, à l'article *Alambic à bain-marie*, page 12, troiſieme édition.

Si le vaſe ne reçoit de la chaleur que par la vapeur de l'eau, l'appareil porte le nom de *bain de vapeurs.*

On nomme *bain de ſable*, l'appareil où le vaiſſeau eſt renfermé dans du ſable Ce bain eſt employé pour tempérer l'activité du feu nud; mais, comme le ſable peut prendre tous les degrés de chaleur qu'on veut lui appliquer, on peut regarder la chaleur du bain de ſable égale à celle du feu nud. Le ſable a ſeulement l'avantage de retenir les vaiſſeaux dans la ſituation où on les a placés, & d'empêcher un peu leur affaiſſement, s'ils viennent à ſe ramollir par la violence du feu.

Les Alchymiſtes ont imaginé beaucoup de bains inutiles, tels que de cendres, de limaille de fer, &c. Toutes ces matieres ne rempliſſent pas mieux que le ſable les indications qu'on ſe propoſe, & ne méritent abſolument aucune préférence.

Le *bain de fumier* qu'on nomme auſſi *bain de ventre de cheval*, eſt un bain imaginé par les Alchymiſtes, qui ne vaut pas le bain-marie : le bain de fumier conſiſte à placer dans un tas de fumier un matras qui contient les ſubſtances qu'on veut faire digérer à une chaleur douce. Le fumier ne fournit pas une chaleur égale ; elle eſt forte au commencement de la fermentation des matieres végétales, & foible & même nulle ſur la fin.

Base. On donne communément le nom de *baſe* à l'une de deux ſubſtances unies & combinées, qui donne du corps & de la ſolidité à celle qui n'en n'a point, comme cela ſe rencontre dans les ſels neutres compoſés d'alkalis fixes, ou de mé-

tal, ou de terre : on dit alors *base alkaline*, *base métallique*, *base terreuse*, parceque ces substances, en se combinant avec les acides, leur donnent du corps & de la solidité.

Bocard se dit des machines propres à piler les mines dans les travaux en grand : ce sont des pilons mus dans des mortiers à l'aide d'un courant d'eau.

C.

Candéfaction se dit de l'action par laquelle on fait rougir par l'action du feu, un corps qui ne contient pas assez de matieres combustibles pour qu'il puisse subsister dans cet état ; il ne peut rester rouge qu'à l'aide d'un feu étranger qu'on lui applique.

Caput mortuum : *voyez* Résidu.

Circulation se dit de l'action par laquelle une liqueur enfermée dans un vaisseau, s'éleve dans la partie supérieure, & retombe continuelement dans le même vaisseau. Ces opérations se font dans des vaisseaux de rencontre, dans des pélicans, &c. Elles se pratiquent pour ouvrir ou pour combiner plus intimement des substances ensemble. Les Alchymistes font beaucoup d'usage de ces opérations, & elles sont peut-être trop négligées dans la Chymie.

Coagulum. Espece de gelée provenant d'une ou de plusieurs liqueurs qu'on mêle ensemble. On nomme *coagulum* le caillé du lait. Le mêlange de l'huile de chaux & de l'alkali fixe en liqueur forme un *magma* épais que l'on nomme *coagulum*.

On dit quelquefois qu'un sel se coagule, pour

dire qu'il ſe cryſtalliſe ; cette expreſſion eſt alchymique.

Cohobation. Opération par laquelle on diſtille une liqueur ſur le marc reſté dans l'alambic. Cette opération ſe fait lorſque la ſubſtance fixe, ſoumiſe à l'action de la liqueur diſtillée, n'a pas été ſuffiſamment pénétrée par une premiere diſtillation. Cette opération produit à peu près le même effet que la circulation, mais elle en differe à certains égards. *Voyez* ce mot.

Condensation. On entend par ce mot le rapprochement des parties d'une ſubſtance dilatée. De l'eau réduite en vapeurs eſt de l'eau dilatée. Lorſque le froid oblige ſes parties à ſe rapprocher, elles ſe condenſent, occupent moins d'eſpace & ſe réduiſent en eau : on dit alors que les vapeurs de l'eau ſe ſont condenſées.

D.

Décantation. Opération par laquelle on ſépare une liqueur de deſſus un dépôt ou un marc. On décante une liqueur en la verſant doucement & par inclination.

Départ. On entend par ce mot la ſéparation de l'or d'avec de l'argent par le moyen de l'eau forte, à l'effet de connoître le titre de l'or ; il eſt preſcrit par les Ordonnances d'allier l'or avec trois parties d'argent. *Voyez Inquart.* Si l'or étoit moins allié, il défendroit une partie de l'argent de l'action du diſſolvant, & le départ ne ſeroit point exact.

Digestion. Séjour d'une liqueur ſur une ſubſtance renfermée dans un vaiſſeau clos, tel qu'un

matras. La digeſtion ſe fait à froid, ou à la chaleur du ſoleil, ou à celle d'un bain de ſable chauffé modérément. Cette opération ſe fait pour extraire ou pour diſſoudre quelques ſubſtances à l'aide d'une liqueur.

Dureté. Qualité qu'ont certains corps, & qui conſiſte dans la difficulté qu'ils ont à ſe laiſſer entamer, ou dans la réſiſtance qu'ils oppoſent à la ſéparation de leurs parties. Il y a une grande variété entre les corps pour raiſon de leur dureté : il n'y a point de corps qui ait une dureté abſolue. Cette propriété n'appartient vraiſemblablement qu'aux molécules primitives des éléments. Il eſt difficile de connoître la cauſe de la dureté des autres corps ; cette propriété n'eſt point en raiſon compoſée de la compacité ni de la ténacité de leurs parties. L'or eſt le corps le plus peſant, & celui dont les parties ont le plus de ténacité, & il n'eſt point le plus dur.

Les corps les plus aigres & les plus caſſants paroiſſent être les plus durs, cependant les demi-métaux qui ont ces propriétés ne ſont pas les corps les plus durs. L'acier trempé eſt fort aigre & fort caſſant, il eſt auſſi le plus dur parmi les matieres métalliques ; mais il n'eſt pas le plus dur des corps de la Nature : une lime bien trempée ne fait point de trace ſur le diamant.

Les corps les plus durs ſont dans la claſſe des pierres vitrifiables ; mais celles qui ſont les plus pures ne ſont pas les plus dures : le cryſtal de roche qui eſt la terre vitrifiable la plus pure, parcequ'elle n'éprouve aucune altération de la part du feu, n'eſt pas ſi dur que le diamant. Le caillou ou pierre à fuſil, qui n'eſt pas, à beaucoup près,

une pierre auſſi pure que le cryſtal de roche, eſt plus dur que lui; il raie cette derniere ſubſtance, & le cryſtal de roche ne peut rayer la pierre à fuſil noire. On peut juger de la dureté d'un corps par la facilité qu'il a à rayer les autres : la pierre à fuſil noire raie & entame tous les corps. Il n'y a peut-être dans la Nature que le diamant qui ſoit plus dur que la pierre à fuſil noire. Si le diamant eſt le corps le plus dur, comme on doit le préſumer, & après lui, la pierre à fuſil noire, la dureté des corps n'eſt point en raiſon de leur pureté, puiſque le diamant & le caillou ne ſont pas les pierres les plus pures : cette propriété n'eſt pas non plus en raiſon de leur peſanteur ſpécifique, puiſque les métaux qui ſont les corps les plus peſants, ſont moins durs : enfin la dureté des corps n'eſt point en raiſon de la ténacité des parties, puiſque l'or qui eſt le corps le plus tenace, neſt pas le plus dur. Il y a, comme on voit, une belle ſuite d'expériences à faire pour connoître la cauſe de la dureté des corps. Tout ce que l'on peut dire de plus général quant à préſent, eſt qu'il paroît que la dureté dépend beaucoup de l'arrangement & de la figure des molécules primitives & conſtituantes des différents corps, ſur leſquelles il eſt difficile, & peut-être impoſſible, d'acquérir quelques connoiſſances.

E.

Edulcorer. C'eſt adoucir une ſubſtance en ſéparant, par le moyen d'un lavage avec de l'eau, les matieres ſalines qu'elle contient, comme lorſqu'on lave un précipité terreux ou métallique pour le débarraſſer des ſels avec leſquels il eſt mêlé.

Effervescence. Mouvement qui ſe produit

dans une liqueur, & par lequel elle augmente de volume ſans augmenter de poids, & dans laquelle il ſe produit une ébullition. L'efferveſcence eſt ordinairement occaſionnée par de l'air, ou par quelque liquide réduit en vapeurs qui s'échappent; l'un & l'autre, quoique dégagés, conſervent un peu d'adhérence avec la maſſe : en ſe diſſipant, ils ſoulevent cette maſſe plus ou moins, & produiſent le gonflement qu'on obſerve. Du lait ſur le feu, qui augmente de volume, eſt en efferveſcence.

Efferveſcence ſe dit auſſi du mouvement & du gonflement qui s'excite entre deux liqueurs qui ſe combinent, comme lorſqu'on verſe un acide ſur un alkali, ou lorſqu'on fait diſſoudre une ſubſtance ſeche par un acide. L'efferveſcence eſt ordinairement accompagnée de chaleur, mais pas toujours : nous verrons dans le cours des opérations qu'il y a des efferveſcences qui produiſent du froid. Les efferveſcences ſont ſuivies de petits jets de liqueur qui ſont occaſionnés, comme nous venons de le dire, par l'air ou par quelques ſubſtances réduites en vapeurs, & ſouvent par tous les deux en même temps.

F.

Fuliginosité. On nomme ainſi une ſuie légere qui s'attache aux corps froids ſous la forme d'une fleur, pendant la combuſtion des matieres huileuſes. On nomme *fuliginoſité métallique* une ſuie légere qui ſe forme également pendant la combuſtion des ſubſtances métalliques.

G.

Granuler. C'eſt réduire en grenailles ou me-

nues parties un métal fondu. On le coule pour cet effet doucement dans de l'eau, & on s'épargne par ce moyen la peine de le limer ou de le couper par petits morceaux.

I.

Incandescence est la même chose que candéfaction : *voyez* ce mot.

Inquart ou Quartation. Opération par laquelle on ajoute à de l'or déja allié d'argent, une nouvelle quantité de ce dernier métal, pour que l'or se trouve faire le quart du poids de l'argent : l'acide nitreux, par ce moyen, attaque plus facilement l'argent. On fait ce mêlange pour connoître le titre de l'or par le moyen du départ : *voyez* Départ.

L.

Lut hermétique. Opération par laquelle on ferme à la lampe d'Emailleur le col d'un vaisseau de verre : ce lut n'en est point un, c'est une continuité du même vaisseau. Cette maniere de fermer les vaisseaux vaut mieux que tous les luts quelconques. Le nom *hermétique* lui a vraisemblablement été donné à cause du Philosophe Hermès qui en faisoit beaucoup d'usage dans ses opérations alchymiques.

On dit aussi sceller hermétiquement pour désigner l'action de fermer à la lampe d'Emailleur les vaisseaux de verre.

M.

Macération. Cette opération consiste à faire tremper des substances, soit à froid, soit à une douce chaleur, dans une liqueur, pour les ramol-

lir, les ouvrir, les pénétrer, ou pour extraire quelque principe prochain.

Menstrue. C'eſt le nom ordinaire que l'on donne à une liqueur qui peut diſſoudre en entier, ou qui peut extraire ſeulement, certaines ſubſtances d'un corps. Les menſtrues ſervent à analyſer les corps, & on a donné à l'analyſe faite par leur moyen le nom d'*analyſe par les menſtrues.* Comme les corps qu'on peut analyſer varient à l'infini, les menſtrues qu'on peut employer ſont auſſi de différente nature. Les menſtrues ſont l'eau, l'eſprit de vin, les huiles, les acides minéraux & végétaux, les ſels alkalis fixes & volatils, les ſavons, &c. &c. Des corps ſolides ſont ſouvent employés comme menſtrues; mais il eſt quelquefois néceſſaire de les faire entrer en fuſion, & de les mettre dans l'état de fluidité, pour qu'ils puiſſent agir ſur les corps qu'on leur préſente, tels que le plomb qu'on emploie pour ſéparer l'argent uni au cuivre, comme cela ſe pratique dans l'opération qu'on nomme *liquation.* Les menſtrues ſecs & ſolides s'emploient ordinairement par la voie ſeche, comme les alkalis fixes, auxquels on veut faire diſſoudre des matieres terreuſes; ces menſtrues ne pourroient diſſoudre ces ſubſtances autrement.

R.

Rectification. Procédé par lequel on fait ſubir à une ſubſtance une opération qu'elle a déja éprouvée, afin de la réduire dans un plus grand degré de pureté : telle qu'une liqueur qui a déja été diſtillée, & qu'on diſtille une ſeconde fois; ou une ſubſtance déja ſublimée qu'on fait ſubli-

mer de nouveau ; un ſel cryſtalliſé qu'on d'ſſout dans de l'eau , & qu'on fait recryſtalliſer, &c. Ces opérations ſe font à deſſein de purifier les liqueurs pour les obtenir plus ſpiritueuſes, ou pour débarraſſer les ſels ſublimés ou cryſtalliſés des ſubſtances étrangeres qui pouvoient altérer leur pureté.

Réfractaires ſe dit des corps infuſibles au plus grand feu que l'on puiſſe produire dans des fourneaux, mais qui peuvent éprouver ou ne point éprouver d'altération. La terre calcaire, par exemple, eſt réfractaire, parcequ'elle eſt infuſible : mais elle n'eſt point apyre, parcequ'elle éprouve des altérations de la part du feu ; diſtinction très lumineuſe que M. Macquer fait dans ſon Dictionnaire de Chymie.

Résidu. On donne ce nom aux matieres qui reſtent après les opérations. Les anciens Chymiſtes donnoient à ces mêmes ſubſtances les noms de *caput mortuum* & de *terres damnées* ; ils entendoient déſigner par ces dénominations des ſubſtances qui ne pouvoient rien fournir davantage. Mais les Chymiſtes, par ce mot, déſignent ſeulement les matieres qui reſtent après les opérations. Les réſidus ſont ſouvent chargés de ſubſtances qui ſont plus eſſentielles à connoître que les produits des opérations mêmes.

Registres. On nomme ainſi de petites ouvertures qu'on pratique autour des fourneaux, & qu'on bouche avec des bouchons de terre cuite, dans le deſſein de partager le courant de l'air, & de diſtribuer la chaleur plus également : mais on ſupprime aujourd'hui les regiſtres des fourneaux,

parcequ'ils ne produisent pas l'effet qu'on en attendoit.

S.

Sang de Salamandre. La salamandre est un animal fabuleux que l'on dit pouvoir vivre dans le feu. Les Alchymistes ont nommé *sang de salamandre* l'acide nitreux qui se réduit en vapeur rouge pendant les opérations ; mais ces dénominations allégoriques ne servent qu'à voiler leur ignorance.

Stratifier. C'est placer lit sur lit des substances de différente nature, dont l'une doit porter son action sur l'autre : lorsqu'on veut, par exemple, convertir le fer en acier, on met alternativement une couche de cément & une couche de barreaux de fer ; ce que l'on continue jusqu'à ce que le vaisseau soit rempli.

V.

Volatil. On nomme *corps volatils* ceux qui ont la propriété de se dissiper par l'action du feu. Il y a une grande diversité parmi les substances qui ont cette propriété. Il y a des corps, comme l'esprit volatil de sel ammoniac, l'éthèr, l'esprit de vin, certaines huiles très rectifiées, qui se dissipent sans le secours d'aucune chaleur, même à une température de froid très considérable. Il paroît qu'il seroit difficile de déterminer à quelle température de froid ces liqueurs cesseroient de s'évaporer ; elles s'évaporent même plus rapidement lorsqu'elles sont exposées à un air très froid, que lorsqu'elles sont exposées à un air tempéré.

L'état ſec de l'air contribue beaucoup à leur évaporation.

Il y a des corps au contraire qui ne peuvent ſe diſſiper par la chaleur qui regne ordinairement dans l'air ; il faut leur appliquer une chaleur plus forte. Les uns s'évaporent au degré de chaleur de l'eau bouillante ; telles ſont les fleurs de benjoin : d'autres ne peuvent ſe diſſiper qu'à un degré de chaleur ſupérieur. Enfin il y en a qui ne peuvent s'évaporer que lorſqu'ils ſont rougis à blanc.

CHYMIE

CHYMIE EXPÉRIMENTALE ET RAISONNÉE.

Introduction a la Chymie.

La Chymie eſt une ſcience fondée ſur l'expérience : elle a pour objet l'analyſe ou la décompoſition de tous les corps de la Nature, & la combinaiſon de tous ces corps, ou de leurs principes, les uns avec les autres, pour former de nouveaux composés.

Pluſieurs Chymiſtes habiles ſont entrés dans de très grands détails pour faire connoître toute l'utilité de cette ſcience dans les arts : en effet, elle en a fourni pluſieurs à la ſociété, dont on auroit beaucoup de peine à ſe paſſer aujourd'hui ; tels que ceux de la verrerie, de la fonte des mines & des métaux. La Chymie porte tous les jours ſon flambeau dans les arts qui ſont de ſon reſſort : elle en perfectionne, & elle en crée même de nouveaux. Ses objets d'utilité ſont tout auſſi étendus dans la Phyſique expérimentale & dans l'Hiſtoire Naturelle. Nous ne nous arrêterons pas

davantage ſur cette matiere, afin de ne point groſſir cet ouvrage de choſes qui ne ſont que de pure curioſité.

Objet de la Chymie.

L'objet de la Chymie eſt eſſentiellement de reconnoître la nature & les propriétés des corps naturels. Mais avant de nous occuper de cet objet, il convient de jetter un premier coup-d'œil général ſur les différents corps que nous offre la Nature.

Les Chymiſtes & les Naturaliſtes ſont convenus de diviſer d'abord tous les corps naturels en trois grandes claſſes qu'ils nomment *regnes ;* ſavoir, le *regne minéral*, le *regne végétal*, & le *regne animal.*

Les objets qui ſont du regne minéral, ſont tous les corps que la Nature produit & renferme dans le ſein de la terre : ces corps n'ont aucun principe de vie ni de végétation : ils ſont abſolument privés de toute eſpece de faculté reproductive : la plupart ont ſeulement une ſorte d'arrangement ſymmétrique ou de cryſtalliſation. Les corps de ce regne ſont les minéraux proprement dits, qui fourniſſent les métaux, les métaux eux-mêmes, les pierres, les ſables, les terres de toutes eſpeces, &c.

Les corps du regne végétal ſont tous ceux qui végetent à la ſurface de la terre, & qui y ſont attachés par des racines : c'eſt par ces racines qu'ils tirent la plus grande partie de la nourriture propre à leur accroiſſement, mais non pas toute, car les feuilles & les tiges en tirent auſſi de l'air par leurs pores. Les végétaux ſont pourvus de parties propres à la génération, & ſe reproduiſent par le moyen des graines ; ce en quoi ils different

des corps du regne minéral, comme nous venons de le faire obſerver. Les corps qui appartiennent au regne végétal, ſont les arbres, les plantes, les mouſſes, les gommes, les réſines & toutes les ſubſtances qui en dépendent. Les végétaux ont une ſorte de vie, un principe de mouvement qui eſt ſuffiſant pour élaborer & perfectionner les ſubſtances dont ils ſe nourriſſent, & pour les aſſimiler à la leur propre. Ils ont même la faculté de combiner pluſieurs principes, & de produire des composés très compliqués que l'art n'eſt pas encore parvenu à imiter.

Enfin, les êtres qui compoſent le regne animal, ſont ceux qui ont du ſentiment, la faculté de ſe mouvoir, d'agir, de faire uſage des ſens dont la Nature les a doués, de ſe reproduire & de veiller continuellement à leur conſervation : tous les êtres qui ont une partie ou la totalité des facultés dont je viens de parler, ſont du regne animal.

Si les végétaux, comme nous l'avons fait remarquer, ont la propriété d'élaborer les ſubſtances qui ſervent à leur nourriture, les animaux ont la faculté d'élaborer d'une maniere bien plus marquée, les ſubſtances qui ſervent auſſi à la leur. Ils changent tellement la nature des aliments dont ils ſe nourriſſent, que la plupart des ſubſtances, en paſſant dans le corps animal, éprouvent, pour l'ordinaire, des changements & des altérations qui les dénaturent au point de les rendre méconnoiſſables.

Toutes ces facultés des végétaux & des animaux, qui produiſent, dans les uns & dans les autres, des effets qui ont entre eux beaucoup de reſſemblance, ont conduit pluſieurs Phyſiciens à trouver une ſimilitude parfaite entre ces deux regnes : & ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement; car

nous verrons dans un moment, que les corps de ces deux regnes ont encore des propriétés chymiques qui leur ſont communes. Quoi qu'il en ſoit, les animaux ſont pourvus de ſentiment : ils ſont, par cette faculté, faciles à diſtinguer d'avec tous les autres êtres de la nature, qui en ſont abſolument privés. En vain voudroit-on accorder du ſentiment à la plante que l'on nomme *ſenſitive*, parcequ'elle laiſſe pencher les feuilles qu'on touche, & les feuilles voiſines de celles qui ſont touchées. Cet effet doit plutôt être attribué à la diſpoſition des fibres nerveuſes de la plante, miſes en jeu par un mouvement communiqué, & peut-être par quelque commotion électrique qu'on n'a pas même tenté de rechercher dans cet effet.

Quelques Naturaliſtes, ayant remarqué dans la plupart des minéraux un arrangement ſymmétrique, une cryſtalliſation, ont cru y reconnoître une organiſation à-peu-près ſemblable à celle des végétaux & des animaux. Le célebre M. de Buffon (1) croit même qu'on peut ſe diſpenſer de diviſer ainſi en trois grandes claſſes les corps de la Nature. Il penſe qu'*on peut deſcendre par degrés preſque inſenſibles, de la créature la plus parfaite juſqu'à la matiere la plus informe, de l'animal le mieux organiſé juſqu'au minéral le plus brut.* M. Bonnet a développé cette idée dans les premiers chapitres de ſa *Contemplation de la Nature.* Il y met ſous les yeux des Lecteurs un tableau très éloquent de la chaîne graduelle des êtres : le néant eſt à un bout de cette chaîne ; l'exiſtence infinie occupe l'autre.

---

(1) Dans le premier volume de ſon excellent Ouvrage ſur l'Hiſtoire Naturelle, page 12 de l'édition *in*-4°.

Avant ces deux célebres Ecrivains, Homberg avoit cru devoir renoncer à la division commune des productions naturelles en trois classes. On lit dans les Mémoires de l'Académie (année 1702, page 34), que ce Chymiste les réduisoit à deux : 1°. les matieres minérales : 2°. les matieres végétales, *dans lesquelles*, dit-il, *nous comprendrons aussi les animaux ; car les plantes & les animaux produisant les mêmes principes dans les analyses, il ne paroît pas qu'on doive en faire deux classes différentes.* Aussi, il m'arrivera souvent de les désigner collectivement sous les noms de *corps organisés*, & de *corps combustibles.*

L'idée de MM. de Buffon & Bonnet est d'une philosophie sublime qui rassemble sous un point de vue tous les êtres de la Nature, pour les considérer ensuite d'un même coup d'œil.

Mais on ne peut disconvenir que cette distribution générale des corps en trois regnes ne paroisse toute simple, & qu'elle ne soit d'ailleurs très commode pour mettre dans nos connoissances un ordre qui soulage la mémoire du Physicien, & l'œil du Naturaliste.

Celui-ci cependant, s'arrêtant à des caracteres extérieurs pour distinguer les corps, peut être souvent séduit par de fausses apparences. Le Chymiste échappe à cette illusion par l'analyse à laquelle il soumet les substances qu'on lui présente. Quelque défigurées qu'elles puissent être, il les reconnoît & saisit sur-le-champ le secret de la Nature. Nous ferons donc, sur la division des trois regnes, plusieurs remarques qui viendront à l'appui du sentiment de MM. de Buffon, Bonnet & Homberg.

Tous les corps organisés sont essentiellement combustibles, & sont aliment du feu, parcequ'ils

ſont les ſeuls qui contiennent une ſubſtance graſſe & vraiment huileuſe, qu'on ſépare, par l'analyſe, des matieres végétales & animales. Au contraire, tous les corps qui appartiennent véritablement au regne minéral, ne ſont point combuſtibles, tant qu'ils ſont ſeuls : ils ne peuvent ſervir d'aliment au feu : ils doivent bien, à la vérité, aux corps organiſés le peu de ſubſtance inflammable qu'ils contiennent ; mais elle n'eſt plus dans l'état huileux. Les corps de ce regne ne fourniſſent, dans toutes les opérations ordinaires de la Chymie, aucune ſubſtance huileuſe. Les matieres végétales & animales, en ſéjournant dans la terre, ſouffrent des altérations conſidérables. Cette eſpece d'épuiſement les fait rentrer dans le caractere des matieres purement minérales, tel que le phlogiſtique qui entre dans la compoſition des métaux, & dont l'origine eſt due aux matieres combuſtibles. Cette obſervation que je jette en paſſant, ſera diſcutée : elle confirme l'idée des Phyſiciens que j'ai cités plus haut.

A l'égard des matieres huileuſes & des bitumes qui ſe trouvent dans pluſieurs endroits de la terre, & même à des profondeurs conſidérables, ils doivent leur origine aux corps organiſés qui ſe trouvent accidentellement au ſein de la terre. Ce ſont les débris des végétaux & des animaux qui ont été engloutis par de grandes révolutions qui arrivent de temps en temps à la ſurface de notre globe.

Il réſulte de ce que nous venons d'expoſer, qu'on pourroit, à la rigueur, réduire à deux grandes claſſes tous les corps de la Nature ; ſavoir, les corps organiſés & les minéraux. Le but de la Nature eſt de compoſer & de décompoſer : elle

fait presque toujours ces deux grandes opérations en même temps, & dans le même sujet. Pour y parvenir, elle a departi aux corps organisés la faculté de composer toute la matiere combustible qui existe sur notre globe, en combinant les éléments d'une maniere qui leur est propre, & y a recelé, pour ainsi dire, la plus grande partie du feu qui nous vient du soleil.

La terre ouvre aussi-tôt son sein pour engloutir & détruire les corps organisés qu'elle a fait croître: elle s'approprie les éléments qui se sont combinés à sa surface, pour se les distribuer à son gré : tel est, en deux mots, le systême général des grandes opérations de la Nature; mais toute surprenante que pourra paroître cette idée, j'espere la démontrer dans tout son jour, & faire voir en son lieu, que c'est aux corps organisés qu'on doit rapporter le systême général de l'organisation de la croûte superficielle du globe, dans laquelle on a pénétré.

Nous ferons voir, lorsque l'occasion se présentera, les petites différences que l'analyse fait observer entre les végétaux & les animaux : il suffit de dire, quant à présent, que les minéraux qui sont bien véritablement dans l'état minéral, different des corps organisés, en ce que la matiere combustible qu'ils contiennent, est dans l'état de siccité parfaite, & non dans l'état huileux, comme elle se trouve dans les corps organisés.

Telles sont les propriétés les plus générales des substances de la Nature, qu'il convenoit de faire d'abord connoître, afin d'éviter un plus grand nombre de généralités toujours difficiles à saisir dans les commencements.

De l'Analyse ou de la Décompoſition chymique des corps.

On entend par analyſe ou décompoſition chymique des corps, la ſéparation des principes qui conſtituent les corps compoſés.

Les ſubſtances qu'on ſépare des corps par leurs analyſes, ſont hétérogenes entre elles, & ont des propriétés différentes des corps d'où on les a ſéparées.

Sur quoi nous obſervons que la diviſion méchanique qu'on peut faire des corps, à l'aide des inſtruments tranchants ou contondants, eſt inſuffiſante pour opérer leur décompoſition : on parvient bien à les réduire en molécules très déliées, à leur faire préſenter plus de ſurface ; mais il eſt impoſſible, par ces moyens, d'en ſéparer leurs parties conſtituantes. Les plus petites parties d'un corps très diviſé ont eſſentiellement les mêmes propriétés que le corps avoit avant ſa diviſion, excepté celles qui peuvent appartenir à ſon volume.

Nous pouvons rendre cela ſenſible par un exemple, & faire voir en quoi l'analyſe differe de la diviſion méchanique. Suppoſons un corps compoſé d'argent & de ſoufre. L'argent eſt un métal très fixe au feu ; le ſoufre eſt une ſubſtance très volatile. Si l'on expoſe ce compoſé à l'action du feu, dans des vaiſſeaux clos, le ſoufre s'élevera ſeul à la partie ſupérieure des vaiſſeaux, & s'y attachera ; l'argent, comme fixe, reſtera au fond du vaiſſeau, & ſera abſolument pur. Ainſi cela formera une véritable analyſe, ou une ſéparation des principes prochains qui compoſoient le corps dont nous parlons, puiſqu'on obtient ſéparément les parties conſtituantes, qui ſont le ſoufre & l'argent, ſans qu'ils aient ſubi d'altération, &

qui ont, chacun ſéparément, des propriétés différentes que lorſqu'ils étoient unis.

On nomme *principes prochains* ceux qu'on ſépare des corps pendant leur analyſe, tels que ces principes exiſtoient, ſans qu'ils aient ſouffert d'altération. Ces mêmes principes prochains peuvent ſouvent être eux-mêmes décompoſés en d'autres ſubſtances ; & ces ſubſtances peuvent encore être décompoſées en d'autres ſubſtances plus ſimples, & cela juſqu'à ce que les corps ſoient réduits aux éléments primitifs dont ils ſont eſſentiellement compoſés. C'eſt pour cette raiſon que les Chymiſtes ſont convenus de diſtinguer en principes prochains & en principes primitifs, les ſubſtances qu'on ſépare des corps pendant leur analyſe. Les principes prochains peuvent être décompoſés par des opérations ultérieures ; mais les principes primitifs ne ſont plus ſuſceptibles d'éprouver de décompoſition ni d'altération.

Il ſeroit abſolument impoſſible de parvenir, par la ſimple diviſion ou pulvériſation, à une ſemblable décompoſition. Les plus petites molécules du compoſé contiendroient toujours de l'argent & du ſoufre dans les mêmes proportions qu'on les auroit fait entrer dans la maſſe.

Ce moyen d'analyſer les corps n'eſt pas toujours efficace pour obtenir leurs principes, ſoit prochains, ſoit primitifs : cela vient de ce que tous les corps ne ſont ni également ſimples, ni également compoſés, ni auſſi faciles à décompoſer. Il y a, ſur cet objet, une variété conſidérable. Il y a même pluſieurs corps auxquels il eſt abſolument impoſſible de cauſer la moindre altération ; ce ſont ceux que nous examinerons bientôt ſous le nom d'*éléments* ou de *principes primitifs des corps*.

Il y a d'autres ſubſtances, & ce ſont les corps organiſés, qui ſont ſi faciles à ſe dénaturer, que, par ce moyen d'analyſer, il eſt impoſſible de recueillir leurs principes prochains, tels qu'ils exiſtent dans ces corps. Ils ſe trouvent tellement dénaturés, après une ſemblable analyſe, qu'ils ſont abſolument méconnoiſſables. Ces difficultés ont engagé les Chymiſtes à chercher d'autres moyens d'analyſer les corps, ſans leur cauſer d'altération ſenſible ; & c'eſt à quoi l'on eſt parvenu à l'aide de différents menſtrues : de là ſont venues ces diſtinctions d'analyſe par le feu, & d'analyſe par les menſtrues.

L'analyſe par le feu eſt celle où l'on ſe ſert de l'action immédiate du feu, pour décompoſer les corps, comme nous venons de le dire.

L'analyſe par les menſtrues conſiſte à faire paſſer ſur les corps qu'on veut analyſer, des liqueurs de différente nature, propres à diſſoudre ſucceſſivement les ſubſtances qui entrent dans la compoſition des corps. Ce moyen s'emploie avec beaucoup de ſuccès pour ſéparer des végétaux & des animaux leurs différents principes prochains, ſans leur cauſer d'altération ſenſible, ſi ce n'eſt de ſe trouver mêlés avec un peu du menſtrue qu'on a employé. Un exemple va donner une idée claire de l'analyſe par les menſtrues. Suppoſons une plante qui contienne de la gomme, de la réſine, du ſel eſſentiel, &c. en paſſant ſucceſſivement ſur cette plante de l'eau, de l'eſprit de vin, de l'éthèr, &c. on l'épuiſera de ſes principes prochains. L'eau diſſoudra les parties gommeuſes & ſalines ; l'eſprit de vin s'emparera de la partie réſineuſe, & l'éthèr diſſoudra, d'une maniere plus exacte, cette ſubſtance réſineuſe, que n'avoit pu faire l'eſprit de vin : il reſtera enfin la

partie ligneuſe du végétal, qu'on peut achever d'analyſer par le feu. Il y a encore beaucoup d'autres menſtrues qu'on peut employer pour cette eſpece d'analyſe; tels ſont les acides minéraux & végétaux, les ſels alkalis fixes & volatils, les huiles graſſes & eſſentielles, &c. Le choix des menſtrues dépend de la nature du corps qu'on veut analyſer, & de la ſubſtance qu'on veut extraire de ce même corps. Nous aurons occaſion de nous étendre davantage ſur cette matiere, lorſque nous ferons l'analyſe des ſubſtances végétales & animales.

De la Combinaiſon ou Compoſition chymique des corps.

La combinaiſon ou compoſition chymique eſt l'union de pluſieurs corps hétérogenes entre eux, dont il réſulte un nouveau corps mixte qui a des propriétés différentes & moyennes entre les ſubſtances qui ont ſervi à le former; c'eſt ce que Becker & Staahl ont nommé *mixtion*, & que nous nommerons *combinaiſon* ou *compoſition chymique.*

Pour que la combinaiſon ait lieu, il faut que pluſieurs circonſtances concourent en même temps. 1°. Il eſt évident que les ſubſtances qu'on veut unir, doivent être hétérogenes entre elles; ſi elles étoient homogenes, il n'en réſulteroit pas une combinaiſon, mais une ſimple addition de matiere de même eſpece. 2°. Il faut que l'union ſe faſſe entre les molécules intégrantes, qu'elles ſe juxtapoſent entre elles, & qu'elles reſtent adhérentes dans cette juxtapoſition; car les ſubſtances pouvant ſe ſéparer par le repos, comme de l'huile qu'on auroit mêlée avec de l'eau par le moyen de l'agitation, on n'auroit fait qu'une ſimple divi-

ſion d'un corps par un autre, & non une combinaiſon.

Expliquons maintenant ce que l'on entend par les termes *hètérogene*, *homogene*, & par *parties intégrantes.*

On entend par *corps hétérogene*, ou de différente nature, des ſubſtances qui ont entre elles des propriétés différentes, &, en quelque ſorte, oppoſées l'une à l'autre : lorſque ces ſubſtances peuvent s'unir, adhérer enſemble, & former un compoſé, on leur donne le nom de *principes* ou de *parties conſtituantes*, parcequ'elles ſervent effectivement de principes, ou de parties conſtituantes, au nouveau compoſé qui réſulte de leur union. Par exemple, un acide & un alkali ſont des corps de nature bien différente l'un de l'autre; leurs propriétés ſont, en quelque ſorte, oppoſées. Ces deux corps s'uniſſent très bien, & en s'uniſſant, ils épuiſent réciproquement leurs propriétés particulieres; ce qui eſt une condition abſolument eſſentielle à la combinaiſon. Le corps qui réſulte de cette union, a des propriétés moyennes entre les deux corps qui l'ont formé; ainſi l'acide & l'alkali deviennent les principes, ou les parties conſtituantes, du nouveau compoſé.

On entend par *corps* ou *parties homogenes*, des ſubſtances qui ſont de même nature; telles que deux molécules détachées d'une même pierre ou d'un même métal, deux gouttes d'eau, deux gouttes d'une même huile, &c.

Enfin on entend par *parties intégrantes*, les plus petites molécules ſéparées d'un corps, mais qui conſervent les propriétés du corps d'où elles ont été ſéparées. On peut ſuppoſer cette diviſion portée à un tel excès, qu'il n'eſt plus poſſible de

diviser davantage ces corps, sans les décomposer. Tel est, par exemple, un corps dissous dans un acide, qui est tellement divisé, qu'il est réduit à ses molécules intégrantes, & que l'acide empêche de se réunir. Si l'on prend une petite portion de la dissolution, on peut faire reparoître le corps tel qu'il étoit, sans avoir subi d'altération; ainsi ce corps étoit seulement divisé, & non décomposé, cependant avec les restrictions dont nous parlerons en son lieu.

Lorsque deux corps homogenes, ou de même nature, s'unissent ensemble, cela ne forme point une composition, mais une masse qui a seulement un plus grand volume: lorsqu'il y a union & adhérence entre les parties de ce tout, cela produit ce que Becker & Staahl ont nommé *agrégation*, *agrégat*, & *corps agrégé*.

On voit par conséquent, qu'il y a une très grande différence entre la composition & l'agrégation. Il est bien essentiel de ne point confondre ces deux opérations, puisque l'agrégation ne produit qu'une addition de masse, ou qu'une addition de parties semblables, & que la composition, au contraire, produit un nouveau corps qui differe essentiellement des substances qui le composent.

Il résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur l'analyse & sur la composition, que l'analyse a pour objet la séparation des principes qui constituent les corps; & la composition, au contraire, a pour objet de réunir les principes qui ont été séparés par l'analyse, pour reformer les composés tels qu'ils étoient auparavant. Nous pouvons rendre cela encore plus sensible par un exemple, en nous servant des produits que nous avons séparés du corps que nous avons pris pour exemple d'analyse.

Si l'on fait fondre dans un creuset, l'argent que nous avons séparé par l'analyse, & qu'on ajoute le soufre qu'on a pareillement obtenu par la sublimation ; ces deux substances s'uniront ensemble, & reformeront le même composé d'argent & de soufre, tel qu'il étoit auparavant. Il y a dans la Chymie beaucoup d'exemples semblables, dont nous parlerons à mesure que l'occasion nous en fournira les moyens.

Ces décompositions & recompositions se font avec exactitude & rigoureusement ; mais ce n'est encore que sur un très petit nombre de corps du regne minéral, parcequ'ils sont beaucoup plus simples & moins faciles à se détruire, que les corps organisés. La Chymie & la Physique ne sont pas encore assez avancées pour opérer ces décompositions & ces recompositions sur une infinité d'autres corps. Il y a même lieu de présumer que, quelques découvertes qu'on fasse à ce sujet, il restera toujours un grand nombre de substances, sur lesquelles il sera toujours impossible d'appliquer ces opérations ; tels sont les végétaux & les animaux, parceque ces corps sont très composés ; plusieurs de leurs principes prochains sont si fugaces, qu'il se dissipe toujours quelque chose, même sans qu'on puisse s'en appercevoir : d'ailleurs, leur texture est si délicate & si bien organisée, qu'elle se détruit complettement dans toutes les opérations de ce genre qu'on leur fait subir : & il est impossible, en unissant leurs principes, de les faire reparoître tels qu'ils étoient auparavant.

La plupart des Chymistes-Physiciens ont fait beaucoup de recherches pour expliquer les phénomenes de la combinaison : ils les attribuent à l'attraction & à la pesanteur des corps : en effet,

il paroît difficile de les aſſigner à d'autres cauſes. Nous verrons dans un inſtant, que ces deux effets qui ſe modifient différemment dans les opérations de la Chymie, ſont connus ſous les noms de *rapports* & d'*affinités*, & qu'ils ſont des propriétés inhérentes de la matiere, & la cauſe de preſque toutes les décompoſitions & compoſitions chymiques.

M. de Buffon dit, 13e. volume, édition *in*-4°. page xij de la Nature, ſeconde vue : *Si, juſqu'à ce jour, l'on a regardé ces loix d'affinité comme différentes de celles de la peſanteur, c'eſt faute de les avoir bien connues, bien ſuivies ; c'eſt faute d'avoir embraſſé cet objet dans toute ſon étendue. La figure qui, dans les corps céleſtes, ne fait rien, ou preſque rien, à la loi de l'action des uns ſur les autres, parceque la diſtance eſt très grande, fait, au contraire, preſque tout, lorſque la diſtance eſt très petite ou nulle.*

Afin de fixer les idées qu'on doit ſe former de la combinaiſon des corps, examinons comment on peut concevoir cette grande & merveilleuſe opération, & la diſpoſition que prennent entre elles les ſubſtances qui ſe combinent. Je penſe que l'attraction & la peſanteur ſont le nerf de toutes les combinaiſons ; mais ſi ces deux propriétés ſont les mêmes, il faut cependant les diſtinguer, à l'égard des combinaiſons chymiques, en ce que l'une & l'autre, dans nombre de circonſtances, paroiſſent agir comme ſi elles étoient indépendantes l'une de l'autre : nous pouvons rendre cela plus ſenſible par des exemples. La peſanteur eſt la propriété qu'ont les corps de tomber en ligne perpendiculaire à la ſurface de la terre, lorſque rien ne s'oppoſe à leur chûte : lorſque le corps eſt arrivé à ſon point de repos,

il pese sur le corps qu'il touche, avec tout son poids, comme corps pesant : dans les circonstances ordinaires, on peut enlever ce corps à l'aide d'un effort égal à son poids : tel est ce que l'on doit entendre par pesanteur seulement, & indépendamment de toute autre propriété de la matiere.

Mais si ce corps, indépendamment de sa pesanteur, a de l'adhérence avec celui sur lequel il repose, par exemple, un morceau de fer d'une once, qu'on poseroit sur une pierre d'aimant, on sent bien qu'il faut d'abord un poids qui puisse agir avec une once de force, pour enlever ce morceau de fer ; mais il faut encore ajouter à cette force un poids suffisant pour rompre l'attraction que ces deux corps ont entre eux : il est difficile de déterminer ce poids, parceque cela dépend des points de contact, & de l'attraction plus ou moins forte entre ces corps. Ce que nous disons arriver entre une pierre d'aimant & un morceau de fer, se passe entre les plus petites molécules des corps qui se combinent ; & leur adhérence est d'autant plus forte, que les corps se touchent par un plus grand nombre de points de contact, & que ces mêmes molécules ont plus d'attraction entre elles.

Il suit de là que la combinaison se fait essentiellement entre les molécules intégrantes des corps hétérogenes qui sont mis en jeu, & qu'elles s'entre-divisent respectivement les unes les autres, pour se juxtaposer entre elles : c'est dans cet instant d'union, que les corps qui se combinent, font ou ne font point d'effervescence, produisent ou ne produisent point de chaleur, absorbent ou laissent dégager de l'air, & tous les autres phénomenes qui accompagnent la combinaison en général.

Comme

Comme la matiere eſt abſolument impénétrable, il eſt difficile de concevoir la combinaiſon autrement que comme une juxtapoſition de molécules intégrantes à molécules intégrantes ; ſi nous avions des organes aſſez déliés, ou des inſtruments d'optique aſſez bons, on diſtingueroit dans un composé les différentes molécules qui forment les corps, & on les verroit placées, en tout ſens, les unes à côté des autres. Un mêlange, par exemple, de poudre bleue & de poudre verte forme une couleur jaune, étant regardé à la vue ſimple ; mais, ſi on l'examine à l'aide d'une bonne loupe, on y diſtingue les deux couleurs primitives. Pour faire comprendre à ceux qui ne ſont pas ſuffiſamment initiés dans la phyſique, ce que l'on entend par impénétrabilité de la matiere, nous pouvons citer ici une expérience connue de tous les Phyſiciens. Lorſqu'on enfonce un clou dans une piece de bois, ce clou déplace ſeulement les fibres pour ſe faire une entrée ; mais il ne peut ni percer ni pénétrer la ſubſtance propre du bois. Il ſe paſſe dans les combinaiſons chymiques quelque choſe de comparable à cet effet, relativement à l'impénétrabilité, avec cette différence cependant, que le clou n'eſt point combiné avec le bois : il n'eſt ni diviſé, ni dans l'état propre à la combinaiſon : il n'eſt pas même adhérent à la ſubſtance propre du bois : il n'eſt retenu que par la preſſion & l'élaſticité des fibres du bois ; au lieu que la combinaiſon ſe fait immédiatement entre les molécules intégrantes des corps, qui ſe placent les unes à côté des autres, ſans ſe pénétrer. C'eſt de leur adhérence mutuelle, que réſulte la combinaiſon, en vertu de l'attraction qu'elles ont entre elles.

Nous obſerverons que tous les corps de la nature doivent être conſidérés comme étant compo-

ſés de molécules infiniment petites; mais on doit ſuppoſer en même temps, que les molécules de tous les corps ne ſont pas toutes de la même ténuité. Il y a ſur cet objet une diverſité conſidérable; & c'eſt à cette diverſité qu'on doit rapporter celle qu'on remarque dans les combinaiſons, ſoit par leur plus ou leur moins d'adhérence, ou par le plus ou le moins de facilité qu'elles préſentent à ſe laiſſer décompoſer. Tout ce que l'on peut dire de plus général ſur cette matiere, c'eſt qu'il paroît que les combinaiſons les plus parfaites ſont celles qui ſe font entre des corps dont les molécules intégrantes ſont les plus petites ou les plus ténues, & qui ont en même temps la plus forte attraction entre elles. Ce ne peut être qu'à ces diverſités, qu'on doit rapporter certains effets que pluſieurs combinaiſons ſalines préſentent dans beaucoup d'expériences, effets qui ſont différents de ceux auxquels on devoit s'attendre. Il y a certains ſels, par exemple, que l'on croiroit ne devoir point changer les couleurs bleues des végétaux, & qui néanmoins les changent: tels que la terre foliée de tartre, le nitre à baſe terreuſe, le ſel marin à baſe terreuſe, qui rougiſſent d'abord la couleur du ſyrop violat, & la rendent verte un inſtant après: tous ces effets ne peuvent être attribués qu'à une combinaiſon peu intime, qui laiſſe les ſubſtances propres de la combinaiſon agir l'une après l'autre; ce qui ſemble indiquer que cette combinaiſon s'eſt faite entre des molécules intégrantes, moins déliées que celles des combinaiſons de même eſpece, qui ne produiſent pas de ſemblables effets. L'acide des combinaiſons dont nous parlons, agit d'abord ſur la couleur bleue des végétaux, comme ſi cet acide étoit libre; & l'alkali ou la terre de ces

ſels ne produit ſon effet qu'en dernier lieu.

Conſidérons maintenant les phénomenes de compoſition & de décompoſition, ſous un point de vue plus général, ſous celui qu'on eſt convenu de nommer *rapport* ou *affinité*.

Sur les Affinités chymiques.

Lorſque deux corps libres, éloignés l'un de l'autre, s'approchent mutuellement ſans qu'aucune cauſe extérieure les pouſſe l'un vers l'autre, les Phyſiciens ont donné à ce phénomene le nom d'*attraction ;* & celui de *vertu attractive* à la cauſe qui le produit, quand ces effets ſe paſſent ſur les corps en maſſes, & non ſur les *molécules* primitives de ces corps.

Cette propriété de la matiere porte en particulier le nom de *gravitation*, quand les corps qui agiſſent l'un ſur l'autre, ſont fort éloignés : par exemple, l'action que le ſoleil & la terre exercent réciproquement l'un ſur l'autre pour ſe rapprocher & s'unir, a été nommée *gravitation.*

On a donné à cette même propriété de la matiere le nom de *cohéſion* ou d'*adhérence*, lorſque les corps qui agiſſent l'un ſur l'autre, ſe touchent immédiatement, & qu'ils adherent entre eux.

Enfin on a nommé cette propriété *rapport* ou *affinité*, lorſque les phénomenes qu'elle préſente ſe paſſent dans les opérations de la chymie, ſoit que ces effets aient lieu entre les molécules intégrantes des corps, ou entre les éléments de ces mêmes corps ; mais, ſous quelque dénomination que l'on conſidere les effets dont nous parlons, ils dépendent abſolument de la même cauſe.

Nous définiſſons les affinités chymiques, une tendance qu'ont les parties de la matiere pour s'unir & adhérer enſemble, ſoit que ces parties

ſoient homogenes, ſoit qu'elles ſoient hétérogenes.

L'adhérence de deux ſurfaces très polies, appliquées l'une ſur l'autre; la tendance qu'ont l'une vers l'autre deux gouttes d'eau, deux gouttes d'huile, deux gouttes de mercure, ou de quelque fluide de même eſpece, placées l'une près de l'autre, qui ſe réuniſſent & ſe confondent en une ſeule maſſe; l'aſcenſion des liqueurs dans les tuyaux capillaires; la diſſolution des corps; l'attraction du fer & de l'aimant, & celle des matieres vers les corps électriques, &c. (effets qui ont également lieu à l'air comme dans le vuide;) la gravitation & le mouvement de tout le ſyſtême planétaire, ſont autant de phénomenes du même genre, & qui paroiſſent dépendants de la même cauſe.

La Chymie & la Phyſique ne ſont pas encore aſſez avancées pour expliquer la cauſe de l'attraction. Pluſieurs habiles Phyſiciens ont examiné avec ſoin les phénomenes de l'attraction; mais ils n'ont point entrepris d'expliquer ces phénomenes, parcequ'ils ſont au-deſſus de nos connoiſſances actuelles. En effet, pour pouvoir en rendre raiſon, il faudroit connoître la cauſe du mouvement que font les corps pour s'approcher l'un vers l'autre; s'aſſurer ſi ce mouvement dépend d'un principe interne qui attire les corps, ou d'un principe externe qui les repouſſe. Cette propriété, quelle qu'en ſoit la cauſe, paroît auſſi inhérente à la matiere, que ſon étendue & ſon impénétrabilité.

Quelques Chymiſtes ont rangé les affinités chymiques dans la claſſe de ces ſyſtêmes ingénieux, faits pour ſubſiſter juſqu'à ce que d'autres viennent les détruire; mais il s'en faut de beaucoup

que les affinités ſoient dans cette claſſe : on obſerve que certains corps s'uniſſent enſemble avec une grande facilité, que d'autres ne ſe combinent que difficilement, & qu'enfin il y en a qui refuſent de contracter aucune union par tous les moyens connus juſqu'à préſent ; mais, parce-qu'on n'eſt pas encore parvenu à combiner ces corps, on auroit tort de conclure qu'ils n'ont enſemble aucune affinité ; il y a au contraire tout lieu de penſer qu'on y parviendroit par des moyens plus recherchés : c'eſt effectivement ce à quoi je ſuis parvenu ſur un certain nombre de corps qu'on avoit toujours penſé ne pouvoir pas s'unir enſemble, comme nous le ferons remarquer à meſure que les occaſions s'en préſenteront.

Ainſi, déterminer, par un nombre ſuffiſant d'expériences, l'ordre dans lequel les différents corps peuvent s'unir ſucceſſivement les uns aux autres, & le même ordre dans lequel ils ſe ſéparent les uns des autres, eſt un ſervice des plus importants qu'on puiſſe rendre à la Chymie. Feu Geoffroy, Médecin, eſt le premier qui ait penſé à réunir en une table les rapports ou affinités fondamentales de la Chymie (1). Cette table eſt ſujette à pluſieurs exceptions & à pluſieurs changements que nous ferons remarquer à meſure que les occaſions s'en préſenteront ; néanmoins elle forme un tableau ou un enchaînement de connoiſſances qui ont répandu beaucoup de lumiere dans la Chymie & dans la Phyſique.

M. Geller a augmenté conſidérablement cette table, comme on le voit dans ſon excellent Ouvrage qui a pour titre *Chymie métallique*.

L'Académie de Rouen propoſa les affinités chy-

(1) Volume de l'Académie, année 1718.

miques, pour le ſujet de ſon prix de l'année 1758. Ce furent MM. Jean-Philippe de Limbourg, Docteur en Médecine, & Sage, fils, Maître de Philoſophie & de Mathématiques à Geneve, qui remporterent le prix. Il fut partagé entre eux, comme ayant réſolu, chacun de leur côté, la moitié de la queſtion. Le premier traita les affinités en Chymiſte, & le ſecond les conſidéra en Phyſicien-Géometre. En effet, il paroît que, pour pouvoir bien traiter cette matiere, il faut réunir & faire uſage des connoiſſances chymiques & mathématiques.

M. Macquer a donné, dans ſon Dictionnaire de Chymie, un très bon article ſur les affinités chymiques. Il fait une diviſion méthodique en quatre claſſes, des différents états où l'on rencontre les affinités dans les opérations de la Chymie ; quoique d'ailleurs il n'admette, avec tous les bons Chymiſtes-Phyſiciens, qu'une ſeule eſpece d'affinité qui eſt abſolument la même, & qu'il reconnoît venir de la même cauſe.

Les différentes tables des rapports, publiées juſqu'à préſent, n'indiquent point ſi les affinités qu'on y expoſe, ont lieu par la voie ſeche ou par la voie humide. Comme j'ai obſervé que les réſultats ne ſont pas toujours les mêmes, je propoſe deux tables des rapports : l'une indique l'ordre des affinités des corps par la *voie humide*, & la ſeconde indique le même ordre des affinités par la *voie ſeche :* ce ſont les ſeules manieres d'opérer dans la Chymie. Je penſe qu'au moyen de ces deux tables, on peut établir les affinités avec plus d'ordre, d'exactitude & de préciſion, qu'on n'a pu le faire juſqu'à préſent. Les affinités établies ſous ces deux points de vue, ſont plus méthodiques & plus conformes aux différentes ma-

nieres d'opérer. Je ferai remarquer, à meſure que les occaſions ſe préſenteront, qu'il y a une infinité de circonſtances, où des corps qui ont enſemble la plus grande affinité par la voie humide, ne l'ont que très foible par la voie ſeche, *& vice versâ;* c'eſt ce qui me fait penſer que cette double table ſeroit extrêmement utile.

Les affinités chymiques dépendent eſſentiellement d'une ſeule & même cauſe qui eſt l'attraction; mais cette propriété de la matiere ſe modifie, & préſente dans les opérations différents effets qui ſont relatifs à l'état des ſubſtances qu'on met en jeu. Nous penſons qu'on peut conſidérer ſous huit cas différents, les principaux phénomenes qui ont rapport aux affinités chymiques. Nous nous contenterons d'expoſer ici quelques exemples de chacun des différents cas ſous leſquels ſe manifeſtent les affinités chymiques. De plus grands détails ſeroient déplacés, & demanderoient la connoiſſance de toute la Chymie; mais nous ne manquerons pas de faire remarquer, dans le cours de cet Ouvrage, les autres expériences qui ont rapport aux affinités.

1°. *Affinité d'adhérence ou de cohéſion.*

L'affinité d'adhérence ou de cohéſion eſt la tendance qu'ont les corps pour ſe porter l'un vers l'autre, & la force qu'ils emploient pour s'oppoſer à leur ſéparation.

EXPÉRIENCE.

On prend deux morceaux de glace bien polie; on les aſſujettit, chacun ſéparément, avec du maſtic, ſur deux morceaux de liege.

On fixe ſur une table l'une des deux pieces, en obſervant que la glace ſe trouve en deſſus: on

pose ensuite l'autre glace sur celle qu'on vient d'assujettir, en la frottant circulairement, & en appuyant un peu fort. Si l'on vient à lever la glace supérieure, on observe qu'elle tient, comme si elle étoit collée sur la glace inférieure; il faut, pour l'en détacher, employer une force supérieure à son poids. Si l'on met une goutte d'huile entre ces deux glaces, elle augmente davantage les points de contact, & l'adhérence devient beaucoup plus forte. M. Musschenbroek, célebre Physicien, (*Essais de Physique*, tome 1, page 272,) a observé que deux boules de crystal, qui se touchoient réciproquement par deux segments ronds, d'un dixieme de pouce de diametre, adhérerent ensemble avec une telle force, qu'il fallut employer un poids de dix-neuf onces de plus que le poids d'une des deux boules pour les détacher. M. Desaguilliers a observé, dans une expérience semblable, faite avec deux balles de plomb, qu'elles tinrent avec une force égale à quatre-vingts livres, & quelquefois à cent livres. J'ai vu une pierre d'aimant pesant une once, qui soulevoit un poids de sept livres.

L'ascension des liqueurs dans les tuyaux capillaires, l'attraction de l'aimant, celles des corps électriques, &c. sont autant d'exemples de cette espece d'affinité à laquelle les Physiciens ont donné le nom d'*attraction*, & que nous nommons affinité d'*adhérence* ou de *cohésion*, afin de la distinguer de l'affinité d'agrégation dont nous parlerons dans un instant. Dans l'affinité d'adhérence, il n'y a point une véritable union entre les corps : les parties de la matiere de l'un conservent la position qu'elles avoient à l'égard des parties de la matiere de l'autre. Ce genre d'affinité n'a lieu que pour les

corps qui ne peuvent se mêler ni se confondre, mais seulement adhérer ensemble, soit qu'ils soient homogenes, soit qu'ils soient hétérogenes : mais, lorsque, par des moyens chymiques, on les mêle par la fusion ou autrement ; il en résulte une composition, si les corps qu'on met en jeu sont de nature différente ; il n'en résulte au contraire qu'une agrégation, si ces corps sont de même espece.

Nous observerons que cette affinité a lieu dans une infinité d'opérations de chymie ; & surtout à l'égard des précipités terreux & métalliques, qu'on laisse sécher sans les remuer. Les parties de la matiere prennent entre elles, à la faveur de l'eau, un arrangement symmétrique, & une adhérence qui est telle, que plusieurs ne se laissent diviser qu'avec beaucoup de difficulté. Si, au contraire, on les remue souvent pendant leur dessiccation, on détruit cet arrangement, avant que les parties aient acquis toute leur adhérence. Ces précipités sont alors presque sans consistance, & deviennent très faciles à diviser. Cette affinité a encore lieu à l'égard des crystaux de sels qui se sont formés dans des liqueurs acides ou alkalines. Ces substances adherent aux crystaux de sels avec une certaine force, sans être combinés : il faut, pour les séparer, une force plus grande.

Cette affinité d'adhérence ou de cohésion ne borne pas seulement sa puissance dans les laboratoires de chymie, elle a également lieu à l'égard des terres très divisées que les rivieres charrient & déposent, lorsque leurs molécules sont de nature à avoir beaucoup d'affinité entre elles. Elles prennent, à la faveur de l'eau dans laquelle elles se meuvent librement, l'arrangement symmétrique

qui leur eſt propre : il en réſulte, par le laps de temps, une pierre plus ou moins dure, ſuivant l'arrangement & la nature des molécules conſtituantes.

Tous les corps de la nature n'ont pas, à beaucoup près, la même dureté ni la même ſolidité. Il y en a, comme la craie, dont les parties intégrantes ſont ſi peu liées entre elles, qu'on peut détruire leur adhérence par un léger frottement entre les doigts; tandis qu'au contraire, il y a d'autres corps dont les molécules intégrantes ont une adhérence ſi forte, qu'il faut, pour la détruire, employer une force très conſidérable; tels ſont les pierres vitrifiables, les minéraux, &c. On peut déduire de ces différentes propriétés, que la force attractive qui s'exerce entre les molécules intégrantes des corps ou entre leurs éléments, n'eſt pas toujours préciſément du même nombre de degrés. Si, lorſque les parties de la matiere ſe portent les unes vers les autres, pour adhérer enſemble; ſi, dis-je, cette force attractive avoit lieu avec tout ſon pouvoir abſolu, & que rien ne diminuât ou ne s'opposât à cette action, il devroit néceſſairement en réſulter des corps d'une ſi grande denſité, qu'ils ſeroient peut-être mille fois plus peſants que l'or. Il en ſeroit de même, ſi cette force d'attraction, ſans être abſolue, agiſſoit conſtamment avec un même degré de force entre les molécules diſpoſées à adhérer enſemble; il en réſulteroit des corps qui ſeroient entre eux d'une denſité égale. Or, comme nous venons de le faire obſerver, il y a, à cet égard, une très grande variété : on en peut conclure que l'attraction exerce ſon action à des degrés de diſtance différents, qui ſont relatifs à la nature des corps, & à une infinité de circonſtances.

Il ſera peut-être toujours impoſſible de pouvoir obſerver & conſtater les degrés de force de ces effets dans les différents corps, & déterminer les diſtances où cette vertu attractive ceſſe d'agir.

La cauſe qui s'oppoſe à l'attraction abſolue, a été reconnue par les Phyſiciens à l'égard des corps céleſtes; ils lui ont donné le nom de *répulſion*, c'eſt-à-dire, une force tout auſſi réelle que l'attraction, qui repouſſe les corps, après qu'ils ſe ſont approchés à un certain point, & qui les empêche de ſe réunir. Il paroît que c'eſt de ces deux forces, *attraction* & *répulſion*, bien ordonnées, que réſulte l'équilibre & la parfaite harmonie qu'il a plu au Créateur d'établir dans l'univers. Cette répulſion, quoique cauſe ſeconde, & ſoumiſe aux loix de l'attraction, eſt une propriété inhérente à la matiere: cette propriété agit conjointement avec l'attraction, juſques dans les éléments des corps, & dans toutes les opérations de la Chymie. Il paroît même que c'eſt de ces deux effets réunis, & de leurs différents degrés d'action, que réſulte la variété qu'on obſerve dans la dureté & dans la denſité des corps: cette répulſion n'influe pas moins dans les phénomenes de leur compoſition & dans ceux de leur décompoſition.

Beaucoup de Phyſiciens ont rejetté la répulſion que Newton avoit reconnue dans les corps ſublunaires. Ils ont regardé cette propriété comme chimérique, parcequ'elle n'étoit pas appuyée ſur un nombre ſuffiſant d'expériences & d'obſervations; mais, ſi l'on jette un coup d'œil ſur beaucoup d'opérations de chymie, on ne pourra s'empêcher d'admettre une propriété répulſive dans les corps. Lorſque nous parlerons de la cryſtalliſation des ſels, nous nous étendrons davantage ſur cette ma-

tiere : nous ferons voir des expériences très favorables au ſyſtême de la répulſion.

2°. *Affinité d'agrégation.*

L'affinité d'agrégation eſt l'attraction & l'adhérence des corps de même eſpece dans l'état de liquidité, pour former des maſſes plus groſſes, mais de même nature.

On place ſur un papier huilé, deux gouttes d'eau, diſtantes l'une de l'autre d'environ une ligne : un inſtant après, on voit qu'elles font effort pour ſe rapprocher : elles ſe rapprochent en effet, & ſe réuniſſent avec un mouvement accéléré. Deux gouttes de mercure placées, dans les mêmes circonſtances, ſur une feuille de papier, ſe réuniſſent également avec un mouvement accéléré. Il y a beaucoup d'autres expériences, dépendantes de la même cauſe, où deux gouttes de liqueurs homogenes ſe réuniſſent de la même maniere ; tandis que deux gouttes de liqueurs hétérogenes, comme une goutte d'eau & une goutte d'huile, loin de ſe réunir, ſemblent, au contraire, ſe repouſſer.

Il eſt bon de prévenir, lorſqu'on fait ces expériences, de poſer les gouttes de liqueurs ſur des corps auxquels elles n'aient point une diſpoſition à s'unir : par exemple, ſi l'on mettoit les deux gouttes d'eau ſur du papier ſans être huilé, cette affinité ne ſe manifeſteroit point, l'eau s'imbiberoit dans le papier, & cette imbibition s'oppoſeroit au phénomene de la tendance. La même choſe arriveroit ſi on plaçoit des gouttes de mercure ſur une plaque de plomb ou d'étain, &c.

Comme l'agrégation emporte néceſſairement avec elle l'union & le mêlange intime des corps qu'on met en jeu, de maniere qu'on ne puiſſe

pas distinguer les parties qui étoient à droite d'avec celles qui étoient à gauche; il s'ensuit que ce cas d'affinité ne peut avoir lieu qu'avec des corps qui sont dans l'état de liquidité, comme sont les liquides dont nous venons de parler, ou deux gouttes de métal de même espece, en fusion, qu'on placeroit l'une à côté de l'autre. Ce en quoi cette espece d'affinité differe de l'affinité d'adhérence, est que dans cette derniere affinité, qui a lieu entre les corps solides de même espece, ou d'espece différente, ou entre un corps solide & un corps liquide, les corps ne peuvent se mêler ni se confondre.

Les exemples d'affinité d'agrégation que j'ai rapportés, prouvent que l'attraction agit sur les petites parties des corps dans l'état de liquidité, comme sur les corps solides; au reste ces faits peuvent être également cités comme des exemples d'affinité d'attraction & d'affinité d'agrégation: mais si l'on veut voir les effets de cette derniere affinité d'une maniere plus sensible, on peut mêler un verre d'eau avec un verre d'eau, ou un verre d'huile avec un verre d'huile, ou une livre de plomb fondu avec une livre de plomb fondu; ces expériences sont toutes autant d'exemples d'affinités d'agrégation. Mais si, par l'agitation, on mêle intimement un verre d'eau & un verre d'huile, ou que, par la fusion, on mêle du fer & du cuivre, ces deux mêlanges ne formeront point d'agrégation, parceque l'huile & l'eau ne sont pas des corps de même espece, non plus que le fer & le cuivre. Le simple repos occasionnera la séparation de l'huile d'avec l'eau; & l'on observera, dans le mêlange de fer & de cuivre, que ces métaux ne sont pas parfaitement unis; ils seront dispersés dans la masse d'une ma-

niere très diſtincte, & on pourra les ſéparer l'un de l'autre avec un marteau & un ciſeau.

Il en eſt de même d'un tas de briques ou de ſable : ce n'eſt point une agrégation, mais un amas de matiere. Si l'on procure au ſable, ou à la brique, le degré de chaleur convenable pour les faire entrer en fuſion, alors les parties ſe réuniſſent ; elles forment une maſſe uniforme ; il en réſulte une agrégation. Ainſi, pour que l'agrégation ait véritablement lieu, il faut, comme nous l'avons déja dit, que les corps ſoient homogenes entre eux, & dans un état de liquidité, afin que l'union des parties puiſſe ſe faire.

3°. *Affinité compoſée de deux corps, d'où il réſulte une combinaiſon.*

Cette affinité a lieu à l'égard de deux corps hétérogenes qui agiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, en épuiſant réciproquement leurs propriétés particulieres. Il réſulte de leur union un nouveau corps compoſé qui a des propriétés moyennes entre les corps qui ont ſervi à le former.

EXPÉRIENCE.

On met dans un verre un morceau de marbre blanc : on verſe par-deſſus environ trois ou quatre fois ſon poids d'acide nitreux : auſſi-tôt l'acide agit ſur le marbre : il ſe fait une efferveſcence qui dure tant qu'il y a du marbre & de l'acide nitreux en état d'agir : le marbre diſparoît en entier, ſi l'on a employé ſuffiſamment d'acide.

Après que la diſſolution eſt faite, & qu'elle eſt bien ſaturée, il réſulte une liqueur qui a des propriétés moyennes entre celles de l'acide & celles du marbre.

Le marbre n'a ni odeur ni ſaveur ; l'acide ni-

treux a une odeur forte, & une ſaveur violemment aigre, qui agace les dents. Ce dernier partage ſes propriétés avec le marbre blanc : le composé qui réſulte de leur union, a infiniment moins d'odeur, moins de ſaveur que n'en a l'acide nitreux pur : celle de ce composé n'eſt plus aigre ; elle eſt ſeulement ſalée, un peu amere & piquante ; mais on n'y reconnoît plus les propriétés de l'acide nitreux pur.

Il y a dans la Chymie beaucoup d'exemples ſemblables d'affinité de deux corps, d'où il réſulte autant d'eſpeces de composés : nous en parlerons, à meſure que l'occaſion nous en fournira les moyens. Nous ferons ici quelques remarques ſur la maniere d'opérer cette affinité avec plus de facilité.

1°. Il y a des corps dont l'adhérence des parties eſt ſi grande, que les acides les plus puiſſants ſont abſolument hors d'état de les attaquer par la voie humide, & tant qu'ils ſont agrégés : telles ſont les pierres & les terres vitrifiables, &c. Mais ſi l'on détruit l'agrégation des parties de la matiere, en pulvériſant les corps, ſoit par des moyens méchaniques, ſoit par des moyens chymiques, ſuivant la nature des corps que l'on veut combiner, on parvient à les unir enſemble ; & c'eſt en effet à quoi je ſuis parvenu dans beaucoup d'occaſions.

Le marbre même, quoiqu'il ſoit de facile diſſolution dans les acides, ſe diſſout moins rapidement, lorſqu'il eſt en gros morceaux, que lorſqu'il eſt en poudre fine.

2°. De ce que deux corps ſe ſont unis très promptement, on n'en doit pas conclure qu'ils ont enſemble la plus grande affinité. C'eſt par l'adhérence qui ſubſiſte après qu'ils ſont unis, & par les difficultés qu'on éprouve à les ſéparer, qu'on

doit meſurer leurs degrés d'affinité. Par exemple, l'argent s'unit à l'acide nitreux avec beaucoup de facilité; mais il y tient bien légérement; une chaleur même aſſez modérée ſuffit pour l'en ſéparer; tandis qu'au contraire, l'acide marin, qui ne s'unit à l'argent que difficilement, & par des moyens non directs, contracte cependant avec ce métal une union très forte, & qui ne peut être détruite avec la même facilité. De là on peut conclure qu'il ne faut pas décider qu'un corps n'a aucune affinité avec un autre corps, parceque l'on ne connoît aucun moyen de les unir: il y a, au contraire, tout lieu de penſer qu'on y parviendroit par des moyens plus recherchés.

La Chymie n'étant pas encore aſſez avancée pour parvenir à unir certains corps qui refuſent de ſe combiner, nous regarderons, comme le dit M. Macquer, les affinités qu'on peut leur ſuppoſer, comme de nul effet; & nous dirons, avec cet habile Chymiſte, en attendant qu'on découvre les moyens de les unir, que ces corps-là n'ont point d'affinité enſemble, comme l'huile & l'eau, le plomb & le fer, le mercure & le fer, &c. parceque juſqu'à préſent on ne connoît aucun moyen de les unir directement.

4°. *Affinité compoſée de trois corps qui ont enſemble un égal degré d'affinité.*

Les affinités de cette claſſe ſont celles des corps hétérogenes qui ont enſemble des degrés d'affinité égaux, ou à-peu-près égaux, & qui s'uniſſent, ſans qu'il arrive de décompoſition.

EXPÉRIENCE.

On fait fondre enſemble dans une cuiller de fer, quatre gros de plomb & autant d'étain: on ajoute

ajoute à ces métaux fondus deux gros de mercure : on coule ce mêlange ſur une brique : le mercure s'unit en même temps au plomb & à l'étain, parceque ſon affinité eſt à-peu-près égale avec l'un comme avec l'autre. La maſſe métallique ſe trouve avoir des propriétés communes aux trois corps dont elle eſt compoſée : elle eſt plus blanche, plus argentine, plus aigre & plus caſſante que ne le ſont, chacun ſéparement, ou enſemble, le plomb & l'étain : le mercure a perdu ſa fluidité, en diminuant la ſolidité des autres métaux.

On pourroit ainſi réunir un plus grand nombre de corps, ſans qu'il arrivât de décompoſition ; ce ſeroit alors un exemple d'affinité compoſée d'autant de corps qu'on en auroit fait entrer dans le mêlange.

5°. *Affinité d'intermede.*

L'affinité d'intermede eſt celle dans laquelle deux corps ne peuvent s'unir enſemble, qu'à l'aide d'un troiſieme qui a de l'affinité avec un des deux premiers, ou avec tous les deux en même temps.

EXPÉRIENCE.

On met dans un verre un morceau de marbre blanc : on verſe de l'eau par-deſſus : ces deux ſubſtances ne s'uniſſent point ; mais ſi l'on ajoute un acide, il diſſout le marbre ; il facilite par conſéquent ſon union avec l'eau : ainſi l'acide eſt un intermede propre à unir la terre avec l'eau, parceque l'acide a de l'affinité avec la terre, & qu'il en a auſſi avec l'eau.

Il en eſt de même du ſoufre & de l'eau qui n'ont point d'affinité, & qui ne peuvent s'unir

ensemble ; mais si l'on ajoute de l'alkali fixe, comme il a de l'affinité avec l'eau & avec le soufre, il sert d'intermede pour unir le soufre à l'eau ; ce composé porte le nom de *foie de soufre.*

Il y a dans la Chymie une infinité d'exemples d'affinités de ce genre.

6°. *Affinité de trois corps, de laquelle il résulte une décomposition & une nouvelle combinaison qui se font en même temps.*

Cette affinité a lieu, lorsqu'on ajoute à deux corps qui sont déja unis, un troisieme qui a avec l'un des deux une affinité plus grande que les deux premiers n'en ont ensemble.

EXPÉRIENCE.

On met dans un verre du marbre dissous par de l'acide nitreux : on verse dessus de l'alkali fixe en liqueur : cette matiere saline occasionne sur-le-champ un précipité blanc qui est le marbre que tenoit l'acide en dissolution. Cet effet arrive, parceque les affinités de l'acide & de l'alkali sont plus fortes entre elles, que celle de la terre avec ce même acide : l'acide nitreux quitte la terre, pour s'unir à l'alkali, & former ensemble une nouvelle combinaison qui est du nitre. On peut obtenir ce nitre, en filtrant le mêlange, & faisant évaporer une partie de la liqueur : elle fournit, par le refroidissement, de vrais crystaux de nitre. Ce qui reste dans le filtre, est le marbre en poudre : on peut le laver, pour le dessaler : on lui reconnoîtra toutes les propriétés qu'il avoit auparavant.

Ce genre d'affinité est d'un grand secours dans les opérations de la Chymie : c'est par elle que

s'operent toutes les précipitations des matieres métalliques qui étoient diſſoutes dans un acide quelconque.

7°. *Affinité réciproque.*

L'affinité réciproque eſt celle où deux corps déja unis, l'un des deux eſt ſéparé par un troiſieme qu'on lui préſente : le corps dégagé ſépare à ſon tour celui qui l'avoit ſéparé d'abord. On nomme cette affinité *réciproque*, à cauſe de la réciprocité des effets qui arrivent.

EXPÉRIENCE.

On met dans une cornue parties égales de nitre & d'acide vitriolique : on ſoumet le mêlange à la diſtillation : l'acide vitriolique décompoſe le nitre : l'acide nitreux paſſe dans la diſtillation. Il reſte dans la cornue l'acide vitriolique uni à l'alkali du nitre qui forme du ſel *de duobus* qu'on purifie par diſſolution, filtration & cryſtalliſation.

Enſuite on fait diſſoudre, à l'aide d'une douce chaleur, du ſel *de duobus* dans ſon poids égal, ou à-peu-près, d'acide nitreux. Lorſque la diſſolution eſt faite, on la laiſſe refroidir : elle fournit une très grande quantité de cryſtaux qui ſont du nitre, qu'on fait égoutter ſur du papier gris, pour abſorber l'acide vitriolique qui le mouille. Dans ce dernier cas, l'acide nitreux dégage l'acide vitriolique, pour s'unir à l'alkali du ſel *de duobus*, avec lequel il forme du nitre.

Il réſulte de ces expériences, que, par la voie ſeche, l'acide vitriolique a plus d'affinité avec l'alkali du nitre, que n'en a l'acide nitreux ; & au contraire, il paroît que, par la voie humide, c'eſt l'acide nitreux qui a ſon affinité plus grande

avec cette même matiere ſaline. Le ſel de Glauber ſe décompoſe de même par l'acide nitreux. Nous rendrons compte en ſon lieu de quelques obſervations relatives à ces affinités réciproques.

Il y a dans la Chymie beaucoup d'exemples ſemblables, telle que la décompoſition du ſel ammoniac par la craie, qui s'opere par la voie ſeche: la craie dégage l'alkali volatil: cette derniere ſubſtance décompoſe à ſon tour, par la voie humide, le ſel marin à baſe terreuſe, qui reſte dans la cornue après la décompoſition du ſel ammoniac, &c. &c. Ces obſervations font voir la néceſſité d'établir les deux tables des rapports que je propoſe: c'eſt le ſeul moyen de mettre plus de clarté dans l'ordre des affinités des corps, & de connoître leur degré d'affinité avec plus d'exactitude qu'on n'a pu le faire juſqu'à préſent.

8°. *Affinité de quatre corps, ou Affinité double, d'où il réſulte deux décompoſitions & deux nouvelles combinaiſons.*

Ces affinités ſont celles où l'on met en jeu quatre ſubſtances, mais déja combinées deux à deux: les deux compoſées échangent réciproquement leurs parties conſtituantes, & forment deux nouvelles combinaiſons produites par deux décompoſitions.

EXPÉRIENCE.

On prend, d'une part, du ſel de Glauber, qui eſt compoſé d'acide vitriolique & d'alkali marin.

D'une autre part, on prend du mercure diſſous par de l'acide nitreux: cela forme bien les quatre ſubſtances, mais combinées deux à deux,

comme nous l'avons dit dans notre définition.

Présentement, en mêlant ces deux diſſolutions, il ſe fait, un inſtant après, un précipité. Ce précipité eſt produit par l'union du mercure avec l'acide vitriolique qui ont quitté, l'un l'acide nitreux, & l'autre l'alkali marin, pour former un vitriol de mercure qui fait une nouvelle combinaiſon d'acide vitriolique & de mercure, que l'on nomme *turbith minéral*. En filtrant la liqueur, & la faiſant évaporer un peu, elle fournit des cryſtaux de nitre quadrangulaires; & c'eſt la ſeconde combinaiſon : elle eſt formée par l'alkali marin du ſel de Glauber & l'acide nitreux de la diſſolution de mercure.

Il y a dans la Chymie une infinité d'occaſions où ce genre d'affinité a lieu. Le tartre vitriolé & la diſſolution de mercure, faite par de l'acide nitreux, fourniſſent encore un exemple de ces affinités.

La décompoſition du ſel de Glauber & du tartre vitriolé par le ſel de Saturne; l'opération du bleu de Pruſſe; celle par laquelle on fait en même temps le beurre & le cinnabre d'antimoine; la décompoſition du ſel marin par les diſſolutions de plomb, d'argent & de mercure, faites par l'acide nitreux, ſont autant d'exemples de cette affinité de quatre corps qui agiſſent en même temps, & qui produiſent deux décompoſitions & deux nouvelles combinaiſons.

Au moyen de ces affinités doubles, on explique pluſieurs phénomenes de décompoſition & de compoſition dont on auroit peine à rendre raiſon. Elles ſervent à prouver, par exemple, que certains corps, tant qu'ils ſont en maſſe d'agrégés, ne peuvent ni s'unir ni ſe combiner; mais que, lorſque ces mêmes corps ſont ſuffiſamment di-

vifés, foit par des moyens méchaniques ou chymiques, ils s'uniffent très bien; tel que le mercure qui ne peut, fans feu, s'unir à l'acide vitriolique même concentré, & qui fe combine très bien avec cet acide même affoibli, lorfqu'il a été divifé auparavant. L'acide nitreux fait cette divifion; d'où je conclus qu'en divifant fuffifamment les corps, on peut parvenir à en unir beaucoup qui paroiffent les moins difpofés à fe combiner.

Ces affinités de quatre corps font très commodes pour découvrir certains mêlanges qui feroient difficiles à connoître autrement. Néanmoins il y a nombre d'occafions où cela n'eft pas abfolument néceffaire, & où les décompofitions fe font avec trois corps, tels que, 1°. la décompofition du tartre vitriolé par l'acide nitreux feul: 2°. le fel de Glauber décompofé par ce même acide feul: 3°. ces fels pareillement décompofés par du plomb pur, mais fuffifamment divifé: 4°. du bleu de Pruffe fait fans acide par l'alkali volatil & le fer diffous dans de l'eau diftillée: 5°. le fublimé corrofif, décompofé par le régule d'antimoine: 6°. le fel marin, décompofé par l'acide nitreux feul.

Il réfulte donc qu'à la rigueur, on peut fe paffer des affinités de quatre corps, pour opérer beaucoup de décompofitions, puifqu'elles ont lieu avec trois; ce qui me paroît plus fimple & plus conforme aux loix de la Nature. D'ailleurs il eft à prefumer que des quatre corps qu'on met en jeu, il arrive fouvent qu'il n'y en a que trois qui agiffent directement; le quatrieme joue fon rôle par occafion, & parcequ'il eft libre: il fe réunit avec celui des trois, qui fe trouve néceffairement libre. Cependant il faut convenir que ces décom-

poſitions & compoſitions réuſſiſſent mieux, lorſqu'on met les quatre corps en jeu : elles ſont infiniment plus promptes.

Sur les Eléments, ou Principes primitifs des corps.

Les Chymiſtes donnent le nom d'*éléments* à des ſubſtances ſimples, inaltérables, auxquelles on ne connoît point de parties conſtituantes : tels ſont le *feu*, l'*air*, l'*eau* & la *terre*. On leur a donné auſſi le nom de *principes primitifs*, parcequ'ils ſont en effet les premiers principes des corps, & qu'ils entrent, comme principes conſtituants, dans la compoſition des corps compoſés ; du moins, ils ſe manifeſtent dans toutes les analyſes & décompoſitions chymiques, comme derniers réſultats qu'on ne peut plus décompoſer.

Ces quatre ſubſtances ne ſe trouvent pas toujours réunies dans tous les corps de la Nature indiſtinctement : les végétaux & les animaux les contiennent bien toutes ; mais la plupart des matieres du regne minéral, & ſpécialement les terres vitrifiables, ſont abſolument dépourvues d'air & d'eau.

La plupart des Philoſophes ont ſenti la néceſſité d'admettre des *principes primitifs*, c'eſt-à-dire, des corps très ſimples, qui ſerviſſent à former tous les corps de la Nature, & dans un ordre progreſſif, comme nous le dirons dans un inſtant : mais ces Philoſophes ne ſont point d'accord ſur la nature de ces principes, ni ſur leur nombre : ils leur ont donné différents noms, comme *éléments*, *monades*, *matiere premiere*, &c. Les uns, comme Thalès de Milet, admettoient l'eau comme principe de toutes choſes : les autres, comme Anaximene, penſoient que l'air étoit le ſeul principe : d'autres la terre, & d'autres

le feu : ils ont quelquefois attribué aux principes qu'ils avoient adoptés, des propriétés qui n'étoient purement relatives qu'à ce qu'ils se proposoient d'expliquer. Quoi qu'il en soit, & sous quelque dénomination que l'on considere les principes primitifs des corps, on doit concevoir qu'ils sont essentiellement de la plus grande simplicité, qu'ils n'ont point de parties constituantes, & qu'à cause de la ténuité & de la finesse de leurs parties, ils ne peuvent être soumis à aucun de nos sens.

Empédocles, l'un des plus anciens Philosophes de la Grece, paroît être le premier qui ait établi, comme éléments ou principes de toutes choses, le *feu*, l'*air*, l'*eau* & la *terre*. Voyez *Histoire de la Philosophie* par M. Deslande, Tome II, page 92. L'habile Traducteur de la nouvelle Edition de Pline fait la même remarque dans une Note, Livre 2, page 13, & il ajoute qu'Aristote & Zénon distinguoient les éléments établis par Empédocles, d'avec les principes : ils pensoient que Dieu & la matiere étoient les *principes* de toutes choses, & que le *feu*, l'*air*, l'*eau* & la *terre* étoient les éléments. » Un passage de Plutarque, dit le Traducteur de » Pline, jette une grande lumiere sur cette » difficulté, & justifie pleinement la contradic- » tion apparente où Pline semble tomber, lors- » qu'il dit, malgré toutes les opinions qu'on » vient de rapporter, que personne ne doute que » les éléments ne soient quatre en nombre.... » Voici ce passage de Plutarque. Aristote & Pla- » ton pensent qu'il y a une différence entre prin- » cipes & éléments; mais Thalès de Milet les » prend pour une même chose. Toutefois la diffé- » rence est grande, puisque les éléments sont

» composés, & que les principes sont incomposés » & simples comme tout ce qui est d'une nature » complette. C'est pourquoi l'air, la terre, le feu » & l'eau sont appellés *éléments*. Mais les prin- » cipes sont ainsi nommés, parcequ'ils n'ont rien » qui les précede, & d'où ils dérivent; car au- » trement, & s'ils n'étoient les premiers, ils ne » seroient pas principes, mais engendrés. »

Ce passage de Plutarque fait voir assez que les substances reconnues aujourd'hui par les meilleurs Chymistes Physiciens, pour être les éléments primitifs des corps, étoient déja connues pour tels par beaucoup de Philosophes, il y a près de deux mille ans; & vraisemblablement ces Philosophes n'étoient pas Chymistes. Les premiers Chymistes n'ont point profité de ces connoissances. Paracelse, qui vivoit dans le seizieme siecle, imagina d'établir des principes des corps à sa maniere; mais il n'étoit ni assez bon Physicien ni assez bon Chymiste, pour connoître les qualités que doivent avoir des substances qui méritent véritablement le nom d'*éléments* ou de *principes primitifs*. Il prend pour tels, les produits qu'il obtenoit par une premiere analyse des végétaux & des animaux: il en distingua de cinq especes, qu'il divisa en *actifs* & en *passifs*. Ses principes actifs sont l'*esprit*, l'*huile* & le *sel*; & ses principes passifs sont l'*eau* & la *terre*.

Ce qu'il entend par *esprit*, qu'il nomme aussi *mercure*, est du sel dissous dans de l'eau.

Par *huile*, qu'il nomme également *soufre*; il entend toutes les liqueurs huileuses & inflammables.

Par le *sel*, il entend toutes les matieres salines.

Par l'*eau*, qu'il nomme aussi *phlegme*, il entend toutes les liqueurs aqueuses.

Et par la *terre*, il entend toutes les matieres fixes.

Cette doctrine, établie par Paracelse, a été adoptée par les Chymistes de son temps, & suivie par plusieurs Chymistes modernes; mais Paracelse & ses sectateurs ont regardé comme principes, des substances qui n'en sont pas : elles n'ont pas, à beaucoup près, la simplicité des vrais principes : ce sont au contraire, comme nous le verrons, des substances composées, très différentes entre elles, & qu'on peut réduire, par des opérations successives, en des substances de plus en plus simples, jusqu'à ce qu'elles soient ramenées aux vrais éléments primitifs dont nous parlons.

Becker ayant senti l'obscurité de cette doctrine, a entrepris de la rectifier. Il n'a établi que deux principes ou éléments des corps, savoir, l'*eau* & la *terre*; mais, pour pouvoir rendre raison des propriétés de tous les corps composés, il a admis trois especes de terres simples & élémentaires.

Il nomme la premiere *terre vitrifiable*; la seconde, *terre inflammable*; & la troisieme, *terre mercurielle*.

La *terre vitrifiable* est, selon Becker, le principe de la fixité, de la dureté des corps, & de la vitrification.

Par *terre inflammable*, il entend celle qui contient le principe de l'inflammabilité.

Et par *terre mercurielle*, il entend le principe de la métallisation; c'est-à-dire, celui qui, combiné avec les deux autres terres, est propre à former les métaux.

Staahl, en rectifiant, à son tour, la théorie de Becker, a prouvé, d'une maniere satisfaisante, l'existence des deux premieres terres, la *terre*

vitrifiable & la *terre inflammable ;* mais il révoque en doute l'existence de la troisieme, comme ne lui paroissant pas suffisamment démontrée ; & il fait voir en même temps que la terre inflammable, à laquelle il donne le nom de *phlogistique*, n'est pas un principe simple ; que c'est une substance composée, qu'on peut analyser, & qui n'a point par conséquent la simplicité des substances qu'on doit regarder comme éléments. Ainsi des trois terres de Becker, il ne reste que la terre vitrifiable, qu'on puisse raisonnablement mettre au rang des éléments.

Staahl a beaucoup raisonné sur la simplicité que doivent avoir de vrais principes ; il a éclairci la théorie de Becker, & a établi la sienne. Parmi les Chymistes, il paroît être le premier qui ait admis pour éléments ou principes primitifs des corps, le *feu*, l'*air*, l'*eau* & la *terre*, qui avoient été reconnus pour tels par les Philosophes Grecs que nous avons cités plus haut ; mais, quoique Staahl s'explique clairement, & qu'il reconnoisse à ces substances toute la simplicité des vrais principes primitifs, il pense, d'après ces Philosophes, que le feu, l'air, l'eau & la terre, regardés comme les quatre éléments, sont eux-mêmes composés de substances encore beaucoup plus simples. Il ne dit pas avec autant de précision, s'ils sont composés d'une ou de plusieurs substances hétérogenes entre elles, & qui aient des propriétés différentes, ou si elles sont homogenes. Et en effet, il est impossible de se procurer cette connoissance.

Staahl laisse seulement appercevoir qu'il pensoit que les principes qu'il suppose composer nos quatre éléments, sont hétérogenes entre eux : en effet, il paroît difficile de concevoir comment un seul principe simple & homogene peut

former, non ſeulement le feu, l'air, l'eau & la terre, mais encore tous les différents corps qui exiſtent dans la Nature. Les molécules d'un tel principe unique, en ſe réuniſſant, ne doivent former que des agrégations qui ſeront toujours de même eſpece, & non des combinaiſons. Si l'on vouloit ſuppoſer, avec Staahl & les Philoſophes Grecs, que le feu, l'air, l'eau & la terre ſoient des ſubſtances compoſées, il paroîtroit raiſonnable de croire qu'il entre dans leur compoſition pluſieurs eſpeces de principes également ſimples, mais différents entre eux par leurs propriétés.

Nous penſons qu'il eſt difficile d'en déterminer le nombre, & nous en ſentirons mieux les raiſons, lorſque nous examinerons les propriétés de ces ſubſtances (du feu, de l'air, de l'eau & de la terre), & nous les conſidérerons avec les meilleurs Chymiſtes-Phyſiciens, comme les ſeuls & vrais principes des corps, parceque nous ne connoiſſons, quant à préſent, aucun moyen pour les décompoſer, ou pour leur cauſer la moindre altération.

Il paroît très naturel de croire que Staahl doit aux Philoſophes anciens l'idée qu'il s'eſt formée ſur la poſſibilité que ces éléments pouvoient être eux-mêmes compoſés : ce ſentiment n'eſt pas tout-à-fait dénué de vraiſemblance; du moins le feu, ou plutôt la lumiere qui nous vient du ſoleil, eſt décompoſable en ſept couleurs différentes, comme l'a prouvé Newton par beaucoup d'expériences des plus curieuſes & des plus ſatisfaiſantes. Peut-être parviendra-t-on par la ſuite à opérer quelques ſemblables décompoſitions des autres éléments.

La réunion des quatre éléments, leurs propor-

tions différentes & leur maniere de s'arranger, forment tous les corps qui exiſtent dans la Nature. Nous démontrerons ces vérités dans un très grand détail, en analyſant les corps des différents regnes. Nous obſerverons cependant que ce n'eſt pas par une premiere analyſe, qu'on réduit les corps aux éléments dont ils ſont eſſentiellement composés : il faut, pour y parvenir, analyſer ultérieurement ces premiers produits, un certain nombre de fois de ſuite, comme nous l'avons dit en parlant des ſubſtances que Paracelſe avoit regardées comme principes : ces ſubſtances acquierent dans chaque opération quelques degrés de ſimplicité, & ſe réduiſent à la qualité des éléments primitifs. Ces obſervations importantes ont vraiſemblablement donné à Becker & à Staahl l'idée de croire que les corps ſe compoſoient dans un ordre progreſſif, à peu près ſemblable à ce qu'on obſerve dans leur décompoſition; mais ils ont donné à ces corps de différents ordres de compoſition, des dénominations qui ſont impropres. La ſignification de ces termes eſt même contraire à l'idée qu'on y affecte ordinainairement, & peut répandre de l'obſcurité & de l'équivoque. Ils les ont déſignés par les termes de *mixtes* ou *mixtions*, *compoſés*, *décompoſés* & *ſurdécompoſés*.

Ils entendoient par *mixtes*, le feu, l'air, l'eau & la terre, qu'ils penſoient être compoſés de ſubſtances beaucoup plus ſimples que ces éléments ne le ſont eux-mêmes : ils les ont nommés, pour cette raiſon, *principes ſecondaires*.

Les corps qu'ils nomment *compoſés*, ſont ceux qui ſont formés immédiatement par l'union des mixtes dont nous venons de parler.

Ceux qu'ils nomment *décompoſés*, ſont les

corps qui ſont formés immédiatement par des corps compoſés.

Enfin ce qu'ils entendent par *corps ſurdécompoſés*, ſont ceux qui ſont formés par l'union des corps qu'ils nomment *décompoſés.* Voilà en peu de mots toute la théorie que Becker & Staahl ont établie à l'égard des principes des corps, & l'ordre des combinaiſons qu'ils ſuppoſent former, lorſqu'ils s'uniſſent les uns aux autres, pour former des corps ſucceſſivement plus compoſés; & cela dans une progreſſion indéfinie. Les Chymiſtes & les Phyſiciens les déſignent par des nombres qui indiquent leur ordre de compoſition (1). Ainſi on les nomme *compoſés du premier ordre*, *compoſés du ſecond ordre*, *compoſés du troiſieme ordre*, &c. ce qui ne donne lieu à aucune eſpece d'obſcurité & d'équivoque.

On peut préſumer que les différents corps ſe compoſent dans un ordre quelconque, & que des corps déja compoſés entrent comme principes, pour former des corps d'un autre ordre de compoſition. Mais la Chymie & la Phyſique ne ſont pas aſſez avancées pour ſaiſir la ſérie de cet ordre de compoſition. Nous ne connoiſſons point, par exemple, de ſubſtances qui ſoient formées immédiatement de l'union du feu & de l'air, de l'union du feu & de l'eau, de celle de l'air & de l'eau, non plus que de celle de l'air & de la terre, ainſi que de celle de l'eau & de la terre : il n'y a dans ce genre de combinaiſon immédiate des principes primitifs, que celle du feu & de la terre, que l'on commence un peu à connoître. Cette union forme la ſubſtance connue ſous le nom de *phlogiſtique*.

(1) Muſſchenbroek, Eſſais de Phyſique, page 47, paragraphe 42. Dictionnaire de Chymie, page 328, vol. II.

Il en est de même des combinaisons de trois de ces principes primitifs. Nous ne connoissons point de corps qui soient immédiatement formés du feu, de l'air & de l'eau, ni de semblables substances formées par l'union du feu, de la terre & de l'air. Nous commençons à connoître celle du feu, de l'eau & de la terre : c'est celle qui forme le principe salin, ou l'huile, suivant les proportions où se trouvent ces corps. Néanmoins il y a lieu de penser que ces combinaisons existent dans la Nature, & qu'elles servent de principes à des corps plus composés ; mais jusqu'à présent, il a été impossible de les observer & de les suivre.

La Nature nous offre les éléments dont nous venons de parler, sous deux états différents : 1°. isolés, ne faisant partie d'aucun corps composé, & dans un état de pureté suffisant pour que nous puissions les reconnoître : 2°. combinés entre eux d'une infinité de manieres, & dans toutes sortes de proportions, formant tous les corps composés que nous connoissons.

Nous examinerons les propriétés de ces éléments dans ces deux états, & d'abord celles qu'ils ont, lorsqu'ils ne font partie d'aucun corps. Lorsque nous en serons aux analyses, nous reconnoîtrons leurs autres propriétés dans les corps composés dont ils font partie.

Sur le Feu pur.

On doit entendre par feu pur, celui qui est absolument libre, qui ne fait partie d'aucun corps, & qui ne leur est point adhérent, enfin, qui n'a contracté avec eux aucune espece de combinaison. Ce feu entre librement dans les corps, & en sort de même, suivant les circonstances. Tel est celui qui est répandu dans l'air &

dans les corps environnés par l'air. Ce feu pur n'eſt point viſible, & ne devient ſenſible que par les effets qu'il produit ſur les corps.

Le feu pur eſt un élément qu'on ne peut définir : on ne peut que reconnoître ſes propriétés. C'eſt une matiere eſſentiellement fluide, principe de la fluidité des autres corps, & toujours en mouvement : c'eſt le principal agent & la cauſe de preſque toutes les compoſitions & décompoſitions qui ſe font dans la Nature. Nous penſons que le feu eſt la ſeule ſubſtance active dans la Nature, & de laquelle toutes les autres tiennent leur action. Le feu eſt le ſeul corps qui ait de la ſaveur, & qui la donne aux ſubſtances qui en ont. Les ſels & les ſubſtances ſalines doivent leurs propriétés diſſolvantes & leur ſaveur forte au feu qu'ils contiennent. La différence qu'on remarque entre ces corps n'eſt due qu'à la doſe de feu qui entre dans leur compoſition, & à la maniere dont il y eſt combiné : les autres éléments ſemblent être créés pour interpoſer ſes parties, & pour modérer par-là l'action trop active de cet élément.

Le feu eſt, par rapport à nous, un élément ſimple, qui paroît n'avoir point de parties conſtituantes ; cependant, comme la lumiere qui nous vient du ſoleil, peut ſe décompoſer en ſept couleurs différentes par le moyen du priſme, & que d'ailleurs ſes rayons, diverſement colorés, ont chacun leur réfrangibilité propre ; cela peut faire ſoupçonner que le feu eſt compoſé de parties très ſimples, à la vérité, mais hétérogenes entre elles. Cette réflexion ajoute de la vraiſemblance au ſentiment des Philoſophes qui penſent que les corps que nous ſommes obligés de regarder comme éléments, à cauſe de leur ſimplicité apparente,

rente, ſont eux-mêmes composés, mais de ſubſtances encore plus ſimples, comme nous l'avons dit précédemment. Quoi qu'il en ſoit, nous conſidérerons le feu pur, comme n'ayant point de parties conſtituantes, juſqu'à ce que nos connoiſſances ſoient aſſez avancées pour nous donner une démonſtration complette ſur cet objet.

Les parties qui compoſent le feu, n'ont preſque point de cohérence entre elles : elles ſont d'une petiteſſe inconcevable, & qui ſurpaſſe celle des autres corps.

Le feu a de l'action ſur tous les corps qu'il touche : il devient même un inſtrument propre aux analyſes & aux recompoſitions.

Lorſqu'il eſt combiné avec d'autres ſubſtances, & qu'il fait un des principes conſtituants des corps composés, il eſt dans l'inaction & dans un repos parfait : il ne peut ſe mettre en mouvement que lorſqu'il eſt excité.

Les ſignes auxquels on reconnoît la préſence du feu, ſont les effets qu'il produit : ſavoir, 1°. la chaleur; 2°. la lumiere; 3°. la couleur; 4°. la dilatation ou raréfaction, tant des liquides que des ſolides; 5°. la combuſtion, la fuſion, &c.

Quelques Philoſophes penſent que la lumiere eſt un ſigne certain de la préſence du feu; mais cela peut être révoqué en doute, puiſque la chaleur & la lumiere peuvent exiſter l'une ſans l'autre. Un fer très chaud ne répand pas de lumiere dans l'obſcurité; & il eſt cependant en état d'enflammer les corps combuſtibles. Le foyer d'un miroir concave de réflexion n'eſt point lumineux, quoiqu'il produiſe une chaleur exceſſive, capable de fondre & de vitrifier les corps les plus durs en un inſtant. Il en eſt de même du foyer d'une lentille;

il eſt très chaud, ſans être lumineux. Peut-être auſſi, & je ſerois même aſſez porté à le croire, que le feu eſt eſſentiellement froid. La chaleur qu'il fait ſentir par-tout où il eſt, n'eſt occaſionnée que par l'action qu'il exerce ſur les corps qu'il touche. Il eſt difficile, & peut-être même impoſſible, d'appuyer ce ſentiment par des expériences : auſſi je ne prétends le donner que comme une conjecture fondée ſeulement ſur quelques probabilités.

La lumiere peut de même exiſter ſans chaleur. Les rayons de la lune, raſſemblés par le moyen d'un miroir concave de réflexion, ou d'une grande lentille, forment un point très lumineux qui, reçu ſur la boule d'un thermometre, n'indique aucun degré de chaleur.

Les vers luiſants, certains bois qui deviennent blancs en ſe pourriſſant à l'air, & pluſieurs matieres phoſphoriques, qui ne laiſſent appercevoir d'autre chaleur que celle de l'air environnant, prouvent aſſez que la lumiere peut exiſter ſans chaleur ; ce qui pourroit faire croire qu'elle ſeroit différente du feu. Cependant il eſt à préſumer que, quoique la lumiere, dans certaines circonſtances, ne donne aucun indice de chaleur, elle ne provient pas moins eſſentiellement du feu, mais modifiée d'une maniere qui nous eſt encore inconnue. Nous verrons, en examinant les propriétés des corps combuſtibles, que le feu peut être dans une infinité d'états de combinaiſons & de proportions, & préſenter, ſous ces différentes formes, des phénomenes ſinguliers dans la Nature, & dans les opérations de la Chymie. C'eſt à ces différentes manieres d'être du feu, & à celles dont il agit ſur les corps, qu'on doit encore rapporter la plupart des effets qu'il

produit. Boerhaave (1) observe qu'un fer médiocrement rouge enflamme la poudre à canon, le soufre, & les autres corps combustibles, tandis qu'il est incapable d'enflammer de l'esprit de vin. Il est visible que la différente maniere dont le feu agit dans cette occasion, est purement relative à la quantité qui s'en trouve dans la barre de fer, & à l'état des corps qu'on lui présente. Le soufre, la poudre, &c. peuvent s'enflammer par l'attouchement d'un certain nombre de parties de feu; mais il en faut une plus grande quantité de réunies, pour enflammer de l'esprit de vin, quoiqu'il soit une liqueur très combustible : il lui faut le concours d'une flamme. Le foyer d'un miroir ardent ne peut même enflammer de l'esprit de vin, pourvu cependant qu'on prenne les précautions convenables pour que l'action du feu ne fasse pas produire de flamme au support; dans ce cas, l'esprit de vin s'enflamme. Ce n'est pas, comme on pourroit le soupçonner, que l'esprit de vin élude l'action du feu de la barre de fer ou du foyer du miroir ardent : il entre en ébullition; il est, par conséquent, dans l'état le plus favorable à son inflammation; & cependant il ne peut s'enflammer : il lui faut, dans le cas dont nous parlons, le contact de la flamme, soit de celle du fer rouge à blanc, soit celle du support qui éprouve l'action du foyer du miroir ardent.

Une preuve non équivoque de la présence du feu est la dilatation qu'il occasionne aux corps : il les pénetre tous avec une extrême facilité, en se distribuant uniformément dans toutes les parties de leurs masses. Il n'y a aucun corps qui soit en état de résister à son action. Lorsqu'il s'intro-

---

(1) Tome II, page 81.

duit dans les corps, il les dilate, il les échauffe; & leur fait occuper un volume plus grand qu'auparavant, ſans augmenter leur peſanteur abſolue; mais il dilate plus promptement les liquides & les corps rares, que ceux qui ſont ſolides & très denſes.

Le froid qu'on penſe n'être que l'abſence d'une partie de ce feu, produit le contraire, c'eſt-à-dire que moins les corps ſont pénétrés de feu, plus ils diminuent de volume, ſans rien perdre de leur poids; ils augmentent, par conſéquent, en peſanteur ſpécifique & en dureté, parceque leurs parties deviennent plus étroitement liées enſemble. Cependant nous avons remarqué que les corps, après avoir diminué de volume par un certain degré de froid, ceſſoient non ſeulement de ſe contracter, mais même augmentoient de volume: leurs parties ſe déſuniſſent par la dilatation, à un tel point, qu'elles entrent dans une ſorte de fuſion: telle eſt l'eau glacée, qui coule comme une lave, lorſqu'elle éprouve un plus grand froid que celui qui ſuffit pour la tenir dans l'état de glace. Il arrive quelque choſe de ſemblable aux métaux qui éprouvent un très grand froid: ils diminuent d'abord de volume juſqu'à un certain point: après cela, ils ceſſent de ſe contracter davantage; mais, en éprouvant un plus grand froid, ils ſe dilatent, deviennent caſſants: en cet état, on dit qu'ils ſont *gelés*. Il y a lieu de préſumer que ſi l'on pouvoit augmenter davantage l'intenſité du froid, on liquéfieroit les métaux, & on les feroit couler comme l'eau congelée qui éprouve un très grand froid; mais cette fuſion eſt d'une nature différente de celle qui eſt procurée par l'intenſité de la chaleur; communément elle n'a point la même liquidité.

Nous avons déja rapporté dans plusieurs Mémoires, des expériences qui pourroient indiquer que le froid n'est pas seulement occasionné par l'absence du feu. On peut consulter à ce sujet, le Mémoire inséré dans le *Journal de Médecine*, année 1770, pages 332 & 410. Si le froid n'est que l'absence du feu, ou si, comme le disent les Physiciens, quand on produit un froid artificiel, ce sont les parties de feu, qui étoient contenues dans les substances mises en jeu, qui se dégagent du mêlange, il doit s'ensuivre qu'en faisant dans une chambre un grand mêlange de sel & de glace, on échauffera, par le moyen des parties de feu qui se dégageront de ce mêlange, l'air de la chambre; ce qui n'arrive pas. Il paroît donc plus vraisemblable de croire que les parties de feu prennent, dans ces opérations, un tout autre arrangement qu'elles avoient d'abord, qui est tel qu'il produit sur nous une sensation de froid. On nous demandera peut-être quel étoit l'arrangement de ce feu avant l'expérience, & quel est celui qu'il a pris, pour produire du froid. A cela nous répondrons que la Chymie & la Physique ne sont point assez avancées pour donner une explication satisfaisante sur cette matiere.

Au reste, on s'est servi avantageusement de cette propriété qu'a le feu de pénétrer & de dilater facilement les corps, pour construire des thermometres. Ces instruments, perfectionnés par Réaumur, sont, comme on le sait, d'une très grande commodité pour mesurer des degrés de chaud ou de froid, qu'on ne pourroit apprécier par aucun autre moyen.

Il n'y a aucun corps qui ne soit continuellement pénétré d'une plus ou moins grande quan-

tité de ce feu pur ; & c'eſt toujours proportionnellement à la quantité de celui qui ſe trouve dans l'air ambiant. Ce feu s'échappe & rentre perpétuellement dans les corps, comme par une eſpece de circulation, ſuivant les circonſtances, parcequ'il n'eſt pas combiné, mais ſeulement interpoſé entre les parties de la matiere. Les corps qui excitent en nous des ſenſations de froid, ſont encore pénétrés d'une grande quantité de feu. On peut, à la vérité, les priver d'une partie de ce feu. On peut, par exemple, faire éprouver à la glace un froid artificiel, plus grand que celui de ſa température ; mais juſqu'à préſent il a été abſolument impoſſible de priver les corps de tout le feu qu'ils contiennent : ils en conſervent toujours une certaine quantité, même lorſqu'ils ſont expoſés au plus grand froid que nous puiſſions exciter artificiellement. Le froid abſolu, ou l'abſence totale du feu, que quelques Philoſophes ont imaginé, eſt auſſi chimérique que le chaud abſolu. Nous ne pouvons pas avoir d'idées nettes ſur ces deux états, & encore moins nous procurer ces deux extrêmes.

La dilatation que le feu occaſionne aux corps, eſt un commencement de déſunion de leurs parties, & une preuve de la propriété qu'a le feu de décompoſer les ſubſtances, & de ſéparer leurs parties conſtituantes ; mais comme il y a une très grande diverſité entre les corps, il s'enſuit de là que le feu ne décompoſe pas toutes les ſubſtances avec la même facilité. L'illuſtre Boerhaave dit, à ce ſujet, qu'il y a dans les corps une matiere qui n'eſt point feu, & qui s'oppoſe à la ſéparation de leurs principes ; mais nous penſons qu'on ne peut attribuer cet effet qu'à la combinaiſon

plus ou moins intime des parties conſtituantes des corps, & à leur plus ou moins grande adhérence entre elles.

Plus les corps ſont échauffés, plus ils ſe dilatent; mais cette dilatation ceſſe dans les corps ſuſceptibles de fuſion, auſſi-tôt qu'ils ſont fondus, parcequ'alors leurs parties ſont déſunies: ils ne peuvent plus retenir le feu, & ils le laiſſent diſſiper, à meſure qu'ils en ſont pénétrés. Les corps les plus difficiles à fondre, & qui ſont fixes au feu, ſont capables d'acquérir & de conſerver plus de chaleur que ceux qui ſont dans des circonſtances contraires.

Il en eſt de même des liqueurs: on peut les conſidérer comme étant continuellement en fuſion, puiſqu'on les fait paſſer à l'état de ſolidité, en les refroidiſſant ſuffiſamment. L'ébullition eſt le dernier degré de chaleur qu'elles peuvent prendre; & celles qui ſont plus difficiles à faire bouillir, acquierent plus de chaleur. C'eſt par cette raiſon que l'huile, par exemple, quoique plus légere que l'eau, acquiert cependant plus de chaleur; mais le mercure, quoique quinze fois plus peſant que l'huile, ne prend pas un plus grand degré de chaleur en bouillant, parceque cette ſubſtance métallique eſt volatile: ainſi le plus grand degré de chaleur que les liqueurs peuvent prendre, n'eſt point en raiſon de leur peſanteur ſpécifique, mais ſeulement en proportion de leur fixité.

Le feu pur & libre, répandu dans l'air, ne fait qu'effleurer les parties intégrantes des corps qu'il échauffe: il ne ſe diſſipe pas ſubitement, mais ſucceſſivement, à meſure que ces corps ſe refroidiſſent; & il ne reſte enfin de feu libre, dans ces cops qu'une quantité égale à celle qui ſe trouve dans l'air environnant.

Les corps les plus pesants, sous le même volume, retiennent le feu pur plus long-temps que les corps mous (1). Il se dissipe promptement dans les premiers instants; mais lorsque les substances sont parvenues à un certain degré de refroidissement qui approche de la température de l'air ambiant, le reste du feu qu'elles contiennent, est beaucoup plus long-temps à se dissiper.

On n'est pas certain si le feu est ou n'est pas pesant. Il y a des expériences pour & contre ces deux sentiments. Boerhaave a fait rougir une barre de fer qu'il avoit pesée auparavant, il n'a remarqué aucune augmentation de poids; & dans un autre endroit de son excellent *Traité du Feu*, il observe que les métaux calcinés au miroir ardent, augmentent de poids considérablement; les uns d'un seizieme, & d'autres d'un dixieme. Il pense qu'on n'a pas pris les précautions convenables pour s'assurer de la cause de cette augmentation. Il croit qu'elle vient des vaisseaux qui se détruisent & se mêlent avec la matiere calcinée : il dit même que les matieres métalliques, calcinées dans des vaisseaux de verre, n'augmentent presque point de poids. J'ai répété cette expérience avec soin, & j'ai remarqué que le plomb calciné dans des vaisseaux de verre, sous le mousle d'un fourneau de coupelle, augmente d'un dixieme de son poids, sans que la capsule ait perdu absolument rien du sien. Le mercure calciné dans des matras de verre, augmente pareillement d'un dixieme, sans que le vaisseau perde rien de son poids.

(1) A l'exception cependant des matieres métalliques, qui s'échauffent & se refroidissent plus promptement que les autres corps.

Je penſe que le feu pur dont nous parlons, eſt une matiere auſſi eſſentiellement peſante, que tout autre corps; mais comme le feu pur eſt toujours en mouvement, il ne touche point les corps qu'il pénetre; il n'eſt interpoſé qu'entre leurs parties. On peut le comparer, par rapport à la maniere dont il eſt dans les corps qu'il pénetre, à un oiſeau qui voltige dans ſa cage, ſans y toucher; il n'augmente point le poids de la cage. Il en eſt de même du feu: comme il ne touche point les parties de la barre de fer, il n'augmente point ſa peſanteur; mais lorſque le feu ſe fixe & ſe combine dans les corps, comme cela arrive dans les matieres métalliques qu'on calcine par ſon moyen, il devient d'une peſanteur appréciable, parcequ'il a perdu toutes ſes propriétés de feu pur: il eſt non ſeulement adhérent aux corps; mais il eſt encore dans un état de combinaiſon.

On peut dire la même choſe du feu qui entre dans la compoſition des corps organiſés: comme il devient un de leurs principes conſtituants, il a, dans cet état, néceſſairement de la peſanteur, & il augmente réellement le volume & le poids des corps: on ne peut même le ſéparer de ces combinaiſons, ſans obſerver une diminution de poids qu'on peut apprécier par des analyſes exactes, & faites avec les précautions convenables. Si le feu, en devenant principe des corps organiſés, a de la peſanteur, pourquoi n'en admettroit-on pas au feu pur?

Tous les corps ne contiennent pas la même quantité de matiere inflammable. Les minéraux qui ne ſont pas combuſtibles par eux-mêmes, n'en contiennent pas, à beaucoup près, une auſſi grande quantité que les corps organiſés; ce qui nous prouve que la diſpoſition & l'arrangement

des parties de la matiere donnent aux corps la propriété d'aſſimiler avec eux différentes proportions de feu élémentaire, de le fixer ſous différents états, & d'acquérir autant de propriétés qui ſont relatives à la forme ſous laquelle le feu ſe trouve fixé dans ces mêmes corps.

Il réſulte de tout ceci, que le feu eſt réellement peſant, lorſqu'il eſt combiné dans les corps; qu'il eſt encore peſant, lorſqu'il eſt libre & pur; mais que dans ce dernier état, on ne peut apprécier ſon poids, parcequ'il ne touche point les corps qu'il pénetre, & qu'il eſt continuellement dans un mouvement exceſſif: ſon mouvement eſt même ſi rapide, qu'il n'eſt pas poſſible de déranger les rayons raſſemblés par le moyen d'une lentille, ou d'un miroir concave de réflexion, qu'en interceptant ces mêmes rayons par un corps étranger qu'on met entre le foyer & le miroir. Le vent le plus impétueux ne peut détourner les rayons de la moindre choſe, ni déranger le foyer.

Un métal pourvu de toutes ſes propriétés métalliques, ne peut admettre dans ſa ſubſtance aucune matiere étrangere, ſans perdre de ſes propriétés. Or la barre de fer n'ayant point changé de nature, en ſe laiſſant pénétrer d'un feu qui lui eſt étranger, ce feu d'ailleurs ne lui étant point adhérent, elle ne devoit point changer de poids. Il n'en eſt pas de même d'un métal qui ſe calcine: il change de nature, de forme & de propriétés, puiſqu'il ſe réduit en une poudre ou chaux métallique qui ne peut plus ſe mêler avec une autre portion du même métal pourvu de toutes ſes propriétés métalliques. Les parties du métal, ainſi réduit en chaux, ſont diſpoſées à admettre ce feu pur, à le fixer & à lui faire perdre ſes propriétés

de feu pur. Le métal, pendant la calcination, n'en admet jamais qu'une dose qui est toujours constante dans la chaux du même métal, sans qu'on puisse lui en faire prendre une plus grande quantité que celle que sa nature lui permet d'admettre, parceque son état de calcination est permanent.

Le feu pur, en s'unissant aux métaux qui se calcinent, forme avec eux une combinaison particuliere dont la pesanteur est moyenne entre celle du feu & du métal avant sa calcination, parcequ'il s'est combiné avec la chaux du métal une certaine quantité de feu qui augmente sa pesanteur absolue. Cette substance est du feu qui est plus léger que le métal ; elle diminue, par conséquent, sa pesanteur spécifique : aussi, à volumes égaux, cette chaux est-elle plus légere qu'une pareille quantité de matiere métallique de même espece. Mais on m'objectera peut-être que le métal, pendant la calcination, perd beaucoup de substance inflammable qu'on voit même se dissiper en fumée : elle est nécessairement pesante. Comment se peut-il faire que, malgré cette perte, il y ait une augmentation de poids aussi considérable que celle qu'on a coutume de remarquer, qui va même, à l'égard de certaines matieres métalliques, jusqu'à douze livres par chaque cent livres de métal ? Je répondrai à cela que l'augmentation de pesanteur absolue qu'on observe, provient de ce qu'il est entré dans cette chaux une plus grande quantité de feu que le poids du phlogistique qui s'est dissipé pendant la calcination. Au reste, il est certain que chaque espece de métal augmente constamment, pendant sa calcination, de la même pesanteur absolue.

Je ſens bien qu'il reſtera toujours quelque difficulté à éclaircir. Il eſt difficile, en effet, de ſavoir dans quel état ce feu eſt ainſi combiné dans les chaux métalliques. Il ne peut y être ſous la forme de phlogiſtique, parceque s'il y étoit ſous cette forme, la chaux ſe réduiroit en métal par la fuſion, aulieu de ſe convertir en verre, comme elle a coutume de faire; ce qui fait voir que le feu peut ſe combiner, dans divers états, de différentes manieres, & dans différentes proportions, ſuivant la nature & la diſpoſition des corps avec leſquels il ſe combine, & auxquels il donne de nouvelles propriétés.

Il réſulte de tout ce que nous venons d'expoſer ſur les propriétés du feu, qu'il eſt une matiere, puiſqu'il exerce ſon action dans toutes ſortes de directions, en ſe dégageant des corps. On peut s'en aſſurer, en plaçant des thermometres, à égales diſtances, autour d'un boulet rouge, ſuſpendu à un plancher : ils ſuivront tous la même marche, ſi rien d'étranger ne s'y oppoſe. Lorſque le feu ſe dégage des corps, il tend à ſe mettre en équilibre, ſe répand dans l'air, & s'inſinue dans toutes les ſubſtances qu'il rencontre, juſqu'à ce qu'il y ait équilibre par-tout.

Le feu eſt impénétrable comme toutes les autres parties de la matiere, puiſqu'il eſt réfléchi par les miroirs ardents. Il eſt peſant, puiſqu'il augmente le poids des corps dans leſquels il ſe combine, ſoit végétaux, ſoit animaux, ſoit minéraux.

Les molécules primitives du feu doivent être d'une très grande fineſſe, puiſqu'elles entrent avec une extrême facilité dans les pores des corps, même les plus ſolides. Ces molécules doivent être très ſolides, très ſimples, puiſqu'elles ne

ſont pas ſuſceptibles de changer ni de varier dans leurs effets.

Les parties du feu ont néceſſairement une très grande vîteſſe, puiſqu'elles font mouvoir les parties des corps qu'elles pénetrent, avec une très grande rapidité, & qu'elles les tiennent dans un mouvement continuel, en entrant & en ſortant alternativement. Il eſt d'ailleurs impoſſible de déranger, par un vent des plus impétueux, les rayons qui coïncident au foyer d'un miroir ardent, ou d'une lentille, ainſi que nous l'avons déja dit.

Sur les moyens de raſſembler le feu, & ſur ceux qui déterminent ſon action.

Après avoir expoſé les principales propriétés du feu pur ſur les corps, nous allons examiner les cauſes qui l'excitent, les moyens qu'on emploie pour le raſſembler, & les cauſes qui déterminent ſon action.

La premiere de ces cauſes eſt le ſoleil. Cet aſtre, quoiqu'éloigné de nous, paroît être le réſervoir commun du feu qui entoure notre globe. Il nous vient du ſoleil en ligne droite par des rayons paralleles; & peut-être le ſurplus du feu qui nous eſt néceſſaire y retourne-t-il par une eſpece de circulation, comme quelques Philoſophes l'ont penſé, mais ſans l'avoir démontré.

La chaleur qui nous vient du ſoleil eſt douce, modérée, incapable d'apporter dans les corps des changements qui pourroient leur cauſer une trop grande altération. Elle n'eſt que ſuffiſante pour procurer la génération, le développement & l'accroiſſement de tous les êtres qui vivent, végetent ou ſe combinent à la ſurface ou dans le ſein de la terre.

Les Phyſiciens ont trouvé le moyen de réunir & de faire converger en un ſeul point, par le ſecours des lentilles & des miroirs concaves de réflexion, un certain nombre de rayons du ſoleil, & de produire par là un foyer d'une chaleur exceſſive, de beaucoup ſupérieure à tout ce que nous connoiſſons, & capable de fondre & de vitrifier en un inſtant les corps les plus durs : ce que nous ne pouvons faire, à beaucoup près, dans nos fourneaux les plus animés.

Un autre moyen que l'on emploie pour exciter le feu, & qui produit des effets auſſi violents que ceux dont nous venons de parler, eſt le choc de pluſieurs corps durs. Le choc d'un briquet contre une pierre à fuſil produit en un inſtant un feu auſſi violent que celui qui regne dans le foyer d'un bon miroir concave de réflexion. Les étincelles que le briquet produit étant raſſemblées & examinées au microſcope, ſe trouvent être du fer qui a été mis en fuſion, & enſuite vitrifié. Or, pour produire un pareil effet en un inſtant ſi court, on conçoit facilement qu'il a fallu une chaleur exceſſive, & pour le moins auſſi forte que celle qui regne au foyer d'un bon miroir ardent.

Un troiſieme moyen par lequel on parvient à exciter le feu, eſt la combuſtion des corps organiſés, dans la compoſition deſquels le feu élémentaire eſt entré comme principe conſtituant en très grande quantité; mais, comme ce feu eſt combiné avec les autres éléments, il convient que nous les examinions d'abord.

Sur l'Air.

L'air eſt un fluide inviſible, ſans couleur, inſipide, inodore, peſant, élaſtique, ſuſceptible de

raréfaction & de condensation, & qui n'affecte aucun de nos sens, si ce n'est le toucher.

L'air est un élément indestructible, inaltérable par tous les moyens connus jusqu'à présent dans la Chymie.

Ce fluide environne le globe terrestre, & sert à entretenir la vie des animaux & des végétaux qui sont à sa surface. Les expériences de la machine du vuide ont démontré que l'animal ou le végétal qui cesse de le respirer, périt aussi-tôt.

L'air est sous deux états différents, comme le feu : 1°. pur, isolé & ne faisant partie d'aucun corps composé ; 2°. combiné avec d'autres substances, & faisant fonction de principe ou de partie constituante de beaucoup de corps composés, principalement des végétaux & des animaux.

Nous allons d'abord reconnoître les propriétés les plus générales de l'air pur & isolé.

Il est difficile de se procurer de l'air absolument pur : il est toujours mêlé de parties de feu, d'eau & des exhalaisons qui s'élevent à la surface du globe. Néanmoins, comme l'air est distinct de toute autre substance, & qu'il est un élément à part, que l'on peut supposer dans un état de pureté, nous le considérerons comme s'il étoit dans cet état ; nous examinerons ses propriétés, & ce en quoi il differe des autres corps de la Nature.

L'air est toujours fluide comme le feu ; du moins jusqu'à présent les Physiciens ne sont pas encore parvenus à le rendre solide, même à l'aide des plus grands refroidissements qu'on a pu exciter artificiellement.

La fluidité de l'air est absolument nécessaire pour l'entretien de la vie des animaux, & pour la végétation. Cet élément n'est pas susceptible

de devenir ſolide, comme le devient l'eau, même par une légere intenſité de froid. Boerhaave conjecture que la fluidité de l'air peut venir des parties de feu qu'il retient toujours, & dont il eſt abſolument inſéparable; ce qui paroît très vraiſemblable. La difficulté de nous procurer un froid ſuffiſant eſt peut-être la ſeule cauſe pour laquelle on n'a jamais vu d'air ſolide. C'eſt un corps auquel il faut une chaleur bien médiocre pour le tenir dans cet état de fluidité où nous ſommes accoutumés à le ſentir.

L'air, comme nous l'avons dit, ne peut être apperçu par l'organe de la vue : il eſt abſolument inviſible, parcequ'il n'a pas de couleur : il eſt abſolument inſipide & ſans odeur. Lorſqu'il eſt parfaitement pur, il ſe charge avec une très grande facilité des bonnes & des mauvaiſes odeurs. Lorſqu'il s'agite, il tranſporte à des diſtances conſidérables les odeurs & les vapeurs dont il s'eſt impregné : il ſemble même qu'il eſt le réſervoir des corps prodigieuſement diviſés, & qui ſont réduits en molécules auſſi déliées qu'il l'eſt lui-même : il eſt enfin le diſſolvant de ces ſubſtances : c'eſt ce qui eſt cauſe qu'il eſt difficile de trouver de l'air parfaitement pur & dépouillé de toute matiere étrangere : il eſt toujours chargé d'humidité : il paroît même que c'eſt une qualité eſſentielle pour les animaux qui le reſpirent, & pour l'accroiſſement des végétaux, puiſque les premiers ſouffrent beaucoup en reſpirant un air trop ſec, & que les derniers languiſſent & périſſent même, lorſque l'air n'eſt pas chargé d'une certaine quantité d'eau, comme on le remarque dans les années où il pleut fort peu.

Le temps où l'air eſt le plus pur, mais non le plus ſain, eſt celui des grandes gelées, & lorſqu'il

qu'il ne fait point de vent : il contient moins de feu élémentaire ; il en contient cependant encore beaucoup, puiſqu'il ne ceſſe pas d'être fluide : il eſt beaucoup moins aqueux, parceque l'eau dont il eſt chargé dans tout autre temps, ſe gele par le grand froid : il eſt auſſi beaucoup moins chargé des exhalaiſons de la terre, parceque ſa ſurface étant gelée, les exhalaiſons ſont moins abondantes. Le froid eſt même ſouvent néceſſaire pour purger l'air de matieres nuiſibles qui peuvent l'infecter ; mais il a des inconvénients lorſqu'il dure trop long-temps, parcequ'il ſe fait un amas de matieres dans l'intérieur de la terre, qui s'élevent en vapeurs tout-à-la-fois au moment du dégel. En été, le temps où l'air eſt le plus pur & le plus ſain, eſt celui qui ſuccede aux pluies.

L'air a une réſiſtance comme les autres corps ; & lorſqu'il s'agite, il renverſe ſouvent les obſtacles qui s'oppoſent à ſon paſſage.

Après le feu, l'air eſt la matiere la plus légere & la plus fluide que nous connoiſſions dans la Nature. C'eſt pour cette raiſon qu'il eſt toujours à la ſurface des corps avec leſquels il n'eſt pas combiné. En général, il ne pénetre que dans les endroits où il ne trouve pas de matiere plus peſante que lui. C'eſt ſur cette propriété de l'air qu'eſt fondée la méchanique des fourneaux dont nous avons parlé au commencement de cet Ouvrage.

L'air, quoique plus fluide que les autres liquides, & même dont les parties intégrantes ſont infiniment plus déliées, ne paſſe pas, ou du moins paſſe très difficilement, au travers de certains corps, tels que le papier, le parchemin, le carton, &c. ou de tout autre corps de même eſpece ; tandis que l'huile, l'eſprit de vin, l'eau, les ſels en diſſolution dans l'eau, &c. y paſſent avec aſſez

de facilité. C'eſt une obſervation connue des Phyſiciens : quelques-uns en ont même conclu que cela venoit de ce que les parties intégrantes de l'air étoient plus groſſieres que celles des autres fluides. Je penſe qu'on doit attribuer cet effet purement & ſimplement au jeu des tuyaux capillaires. L'air ne mouille point ces différents corps : il n'y a point d'attraction entre eux & les molécules de l'air : l'air ne peut ſe filtrer au travers de leurs pores, à moins qu'il n'y ſoit contraint par une force étrangere. Il en eſt de même de l'eau qu'on voudroit faire paſſer au travers d'un papier huilé : comme elle ne peut plus mouiller les parties propres du papier, ſa filtration n'a plus lieu.

Nous pourrions rapporter un grand nombre d'expériences qui prouveroient non ſeulement la peſanteur de l'air, mais même ſon rapport avec la plupart des corps connus ; mais nous croyons ces choſes abſolument étrangeres dans un ouvrage de Chymie, & nous renvoyons aux livres de Phyſique qui traitent ces matieres dans le détail convenable, pour nous en tenir aux propriétés de cet élément qui ont un rapport plus direct à la Chymie.

L'air eſt élaſtique, c'eſt-à-dire qu'il eſt compreſſible, & qu'il ſe rétablit dans ſon premier état, auſſi-tôt qu'on ſupprime le poids qui le comprimoit. Il ne perd rien de ſon élaſticité, comme font tous les autres corps à reſſort, ou pour avoir été trop comprimés, ou conſervés pendant très long temps dans un état de preſſion. L'élaſticité de l'air a une proportion conſtante & déterminée, relative à la denſité de l'air : cet élément occupe un eſpace qui eſt en raiſon inverſe des poids qui le compriment.

Plusieurs Physiciens ont tenu de l'air prodigieusement comprimé pendant quinze & vingt années, sans qu'ils se soient apperçus qu'il eût perdu la moindre chose de son élasticité. Il suit d'ailleurs la même loi que les autres corps à ressort, c'est-à-dire qu'il se laisse comprimer d'abord assez facilement ; mais lorsqu'il est parvenu à un certain état de pression, il résiste davantage. Boile a rendu l'air treize fois plus dense, en le comprimant. M. Haller dit l'avoir réduit à un volume soixante fois plus petit. M. Halès l'a rendu trente-huit fois plus dense, à l'aide d'une presse. L'air, ainsi comprimé, ne peut plus être respiré par les animaux ; il est trop dense. Ceux qui se sont mis sous la cloche du plongeur, en ont fourni de cruelles expériences. Lorsque l'air est trop condensé, il occasionne une dilatation considérable & des déchirements mortels dans les poumons.

L'air, comme nous l'avons dit, entre dans la combinaison de beaucoup de corps composés, & il fait même un de leurs principes constituants. Lorsqu'il est ainsi combiné, il perd toutes ses propriétés élastiques : il devient, dans les corps, ce que M. Halès nomme *air solide*, c'est-à-dire, de l'air qui s'est solidifié, & qui a perdu toutes ses propriétés d'air pur, en s'assimilant aux corps organisés, comme le feu pur perd les siennes, en devenant principe constituant de ces mêmes corps. C'est le propre des végétaux & des animaux de faire perdre aux éléments purs leurs propriétés, en les combinant & les assimilant à leurs propres substances.

Peut-être l'air n'est-il dans la composition des corps, qu'après s'être combiné avec d'autres substances : dans ce cas, il y seroit sous la forme d'un

principe ſecondaire, comme le feu ſous la forme de phlogiſtique ; c'eſt ce que nous examinerons en ſon lieu. Quoi qu'il en ſoit, on doit bien diſtinguer l'air combiné d'avec celui qui n'eſt qu'interpoſé entre les parties des corps : nous avons déja fait cette même diſtinction à l'égard du feu pur. L'air qui n'eſt qu'interpoſé, peut être ſéparé des corps par des moyens méchaniques ; au lieu que celui qui fait fonction de principe, ne peut l'être qu'en décompoſant les corps. Il en eſt de l'air à cet égard, comme du feu, dont on peut ſéparer une bonne partie par des refroidiſſements artificiels. On peut de même, par le moyen de la machine pneumatique, ſéparer des corps la plus grande partie de l'air qui y eſt interpoſé, & qui n'eſt pas dans l'état de combinaiſon.

Nous n'entreprendrons pas de démontrer à préſent l'exiſtence de l'air, comme faiſant fonction de principe conſtituant dans les corps organiſés : cela nous obligeroit d'entrer dans des détails qui ſuppoſeroient la connoiſſance de beaucoup de choſes dont il convient que nous parlions auparavant.

Effets du Feu ſur l'Air.

Les effets du feu ſur l'air ſont de le dilater ou de le raréfier, c'eſt-à-dire, de lui faire occuper des eſpaces plus grands qu'auparavant. La dilatation la plus conſidérable qu'il eſt ſuſceptible d'éprouver de la part du feu le plus violent, eſt de treize à quatorze fois ſon volume : il ne peut jamais ſe raréfier aſſez pour qu'il s'enſuive un vuide parfait : il reſte toujours une partie de l'air, même lorſqu'on fait chauffer au rouge blanc le vaſe qui le contient. Nous ne rapporterons point les expériences qui prouvent cette propoſition ;

on peut en voir le détail dans la plupart des livres de physique. Lorsque l'air cesse d'être échauffé, & qu'il se refroidit, il se condense, c'est-à-dire que ses parties se rapprochent les unes près des autres, pour n'occuper que le volume qu'il avoit auparavant.

Effets de l'Air sur le Feu pur.

Nous venons de reconnoître les effets du feu sur l'air; examinons présentement les effets de l'air sur le feu.

L'air n'a aucune action sur le feu pur : il ne paroît rien changer à son état ni à sa maniere d'agir. La fonction de l'air semble se borner à être le réservoir d'une partie du feu qui nous vient du soleil, & de celui qui se dégage des corps pendant leur décomposition : il s'en laisse pénétrer uniformément : il n'augmente ni ne diminue l'activité du feu. Le feu pur agit indépendamment de l'air, puisqu'il pénetre & a autant d'action dans le vuide, que lorsqu'il agit à l'air libre. Il fond & vitrifie les corps dans cette circonstance, avec autant de facilité qu'à l'air libre, toutes choses égales d'ailleurs.

Mais il n'en est pas de même de l'action de l'air sur le feu, appliqué aux matieres combustibles. Son concours est absolument nécessaire pour entretenir leur combustion, comme nous le dirons en son lieu.

Combinaison de l'Air avec le Feu.

Peut-être la Nature combine-t-elle l'air avec le feu pur, ce qui formeroit un véritable principe secondaire; mais jusqu'à présent cette combinaison, si elle existe, a échappé aux connoissance des Chymistes & des Physiciens.

Sur l'Eau.

L'eau eſt une ſubſtance liquide, tranſparente, ſans couleur, ſans odeur & ſans ſaveur, lorſqu'elle eſt parfaitement pure. Elle eſt un élément primitif, indeſtructible, inaltérable dans toutes les opérations de la Chymie.

Il en eſt de l'eau comme des autres éléments dont nous avons parlé. Elle a une ſi grande diſpoſition pour s'unir avec les ſubſtances qu'elle rencontre à la ſurface ou dans l'intérieur de la terre, qu'il eſt abſolument impoſſible de l'avoir parfaitement pure, & privée de toutes ſubſtances étrangeres. Elle eſt toujours mêlée de feu, d'air & de terre. La plus pure que fournit la Nature, eſt celle qui roule dans des ſables ou dans des rochers de grès ou d'autres pierres vitrifiables; mais elle n'eſt pas pour cela parfaitement pure. Néanmoins cela ne nous empêchera pas de reconnoître les propriétés de l'eau, comme ſi elle étoit dans ſon plus grand état de pureté, & de la diſtinguer des autres éléments, & de toutes les autres ſubſtances de la Nature.

L'eau eſt ſous deux états, comme les autres éléments: 1°. pure, iſolée, & ne faiſant partie d'aucun corps compoſé: 2°. combinée avec différentes ſubſtances, entrant dans la compoſition de beaucoup de corps compoſés, & faiſant fonction de principe conſtituant de ces mêmes corps, & principalement des corps organiſés. Nous examinerons à préſent l'eau pure & iſolée, afin de reconnoître ſes propriétés dans cet état: nous reconnoîtrons par la ſuite les propriétés qu'elle a, lorſqu'elle fait partie conſtituante des corps compoſés dans leſquels elle entre.

La Nature nous préſente l'eau pure iſolée ſous

trois différents états : 1°. dans l'état de liquidité : 2°. dans l'état de ſolidité que l'on nomme *glace* : 3°. dans l'état de vapeurs. Sous quelque forme que nous conſidérions cette ſubſtance, elle eſt toujours de l'eau : elle ne change abſolument point de nature ; mais, comme elle préſente des phénomenes chymiques & phyſiques qui ſont relatifs à ces différents états, nous croyons devoir examiner ſes propriétés ſous ces différentes formes.

Des propriétés de l'Eau dans l'état de liquidité.

L'eau dans l'état de liquidité eſt la boiſſon naturelle des animaux, & peut-être la ſeule propre à entretenir la ſanté & la vie. Elle eſt également néceſſaire à la végétation, puiſque, ſans ſon concours, toutes les plantes périſſent. Il paroît même qu'elle entre immédiatement dans la compoſition des corps organiſés. L'eau ſert à la formation des matieres métalliques ; mais ce n'eſt que comme inſtrument. Toutes les recherches qu'on a faites juſqu'à préſent, prouvent qu'elle ne fait pas partie de ces corps.

L'eau eſt incompreſſible. L'Académie de Florence expoſa à la preſſe des boules d'or remplies d'eau dans une température froide. Les boules s'applatirent, & l'eau paſſa au travers du métal plutôt que de ſe laiſſer comprimer : ce qui fait voir que les parties intégrantes de l'eau ſont d'une grande roideur & d'une grande fineſſe. Quelques Phyſiciens avoient mis en queſtion de ſavoir ſi l'eau paſſe ou ne paſſe pas au travers du verre. M. de Coſſigny a décidé cette queſtion par des expériences bien faites : nous en rendrons compte lorſque nous parlerons des différents moyens qui ont été propoſés pour deſſaler l'eau de mer.

Au reſte, comme nous avons vu que l'air eſt très compreſſible, & que l'eau au contraire paroît ne point l'être, cela nous fait voir que ces deux éléments different eſſentiellement entre eux.

L'eau priſe au terme de dix degrés au-deſſus de la congélation occupe le plus petit eſpace poſſible : ſi dans cet état on la fait chauffer à l'air libre juſqu'à l'ébullition, elle augmente de volume d'environ un trente-deuxieme. Elle a dans cet état le plus grand degré de chaleur qu'elle peut acquérir : on s'en eſt aſſuré par l'immerſion d'un thermometre. Son plus grand degré de chaleur, lorſqu'elle bout à gros bouillons, eſt de quatre-vingt à quatre-vingt-quatre degrés au thermometre de Réaumur. Cette variation dépend de la hauteur de l'atmoſphere. Mais, lorſqu'elle eſt retenue & qu'elle n'a pas la liberté de s'évaporer, comme dans le digeſteur de Papin, elle acquiert alors aſſez de chaleur pour fondre un morceau de plomb ou d'étain, ſuſpendu dans ſon centre, & pour décompoſer les ſubſtances végétales & animales, à-peu-près de même que lorſqu'on les ſoumet à la diſtillation pour en faire l'analyſe. L'eau renfermée dans des vaſes de métal aſſez fort, y rougit : je l'ai vu rougir : elle eſt même capable de rougir à blanc, lorſqu'elle eſt ſuffiſamment fixée, comme nous le démontrerons. Au contraire, lorſque l'eau ceſſe d'être comprimée par le poids de l'atmoſphere, ainſi qu'il arrive lorſqu'elle eſt renfermée dans le vuide, elle bout avec plus de facilité : elle ne peut même, dans cette circonſtance, acquérir que quarante degrés de chaleur, au lieu de quatre-vingt, comme lorſqu'elle eſt à l'air libre ; c'eſt ce que Huygens & l'Abbé Nollet ont ſuffiſamment démontré.

L'eau contient beaucoup d'air qui lui eſt fort adhérent : cet air s'échappe en grande quantité, mais jamais en totalité, pendant l'ébullition. Mais l'eau expoſée à l'air libre reprend, dans l'eſpace de quelques jours, l'air qu'elle avoit perdu par l'ébullition ou par le moyen de la machine pneumatique.

L'eau eſt un diſſolvant des ſels & de toutes les matieres ſalines, gommeuſes, extractives, &c.

L'eau ne s'oppoſe pas complettement à l'action du feu pur : elle diminue ſeulement une partie des effets de cet élément. On fait fondre dans de l'eau des matieres métalliques, & on réduit en charbon des corps organiſés qu'on expoſe au miroir ardent, dont le foyer & les corps dont nous parlons ſont plongés dans une maſſe d'eau ; mais elle éteint le feu qui eſt appliqué aux corps combuſtibles : cela vient de ce qu'elle s'applique à leur ſurface, & qu'elle intercepte toute communication avec l'air, ſans lequel aucun corps combuſtible ne peut brûler.

Mais, lorſque l'eau ne peut pas mouiller les corps, & qu'ils ſont plus légers qu'elle, comme les matieres graiſſeuſes, elle ne peut les éteindre quand ils ſont enflammés, parcequ'ils ſurnagent & qu'ils éludent par-là le contact de l'eau.

Pluſieurs Phyſiciens ont avancé que l'eau pouvoit ſe convertir en terre, ſoit naturellement, ſoit par l'art : quelques Chymiſtes rapportent même des expériences faites à ce ſujet. Vigner, Boile, &c. ont diſtillé une petite quantité d'eau mille fois de ſuite, & en ont retiré à chaque fois une terre fixe au feu. Comme ces expériences ne ſont point rapportées avec aſſez de détails, on peut conclure, en toute ſureté, que cette terre eſt étrangere à l'eau. Nous croyons avec Boer-

haave que l'eau eſt un élément abſolument indeſtructible & inaltérable : cet élément, à quelque épreuve qu'on le ſoumette, redevient toujours de l'eau, tel qu'il étoit auparavant. M. Lavoiſier, de l'Académie des Sciences, a répété quelques-uns des procédés dont nous parlons ; il s'eſt aſſuré par des expériences fort exactes, que l'eau ne ſe change point en terre.

Nous avons fait obſerver que l'eau qui bout à l'air libre, à gros bouillons, ne prend jamais qu'un degré de chaleur déterminé. Lorſqu'on lui fait éprouver un très grand froid artificiel, elle ne prend pareillement qu'un très léger degré de froid qui eſt d'un demi degré au-deſſous de ſon terme de congélation ; tant qu'elle eſt dans ſon état de liquidité, quelque grand que ſoit d'ailleurs le froid qu'on lui fait éprouver. C'eſt ce que j'ai démontré dans un Mémoire imprimé dans le Journal de Médecine, année 1770, mois d'Octobre & de Novembre.

EXPÉRIENCE

Qui prouve que l'Eau ne prend qu'un degré de froid déterminé.

On fait un mêlange de deux parties de glace & d'une partie de ſel marin ; ce qui produit un froid de dix-huit à vingt degrés au-deſſous du terme de la glace. On plonge dans le centre de ce mêlange un petit gobelet de verre rempli d'eau pure ; d'une autre part, on plonge dans le mêlange de ſel & de glace un thermometre, & l'on plonge auſſi dans l'eau du gobelet un ſemblable thermometre. Celui qui eſt plongé dans le mêlange de glace & de ſel, ſe tient conſtamment à la température de ce mêlange ; mais celui qui eſt

plongé dans l'eau du gobelet, reste constamment à un demi-degré au-dessous du terme de la congelation, tant qu'il reste plongé dans l'eau non gelée ; & il ne prend la température du bain, qu'après que l'eau est gelée complettement. Si, au lieu d'eau, on plonge un bocal d'esprit de vin ou de toute autre liqueur non gelable, à une semblable température, la liqueur prend, sans tarder, celle du bain.

J'attribue cet effet au mouvement que le froid excite entre les parties intégrantes de l'eau. Ce mouvement produit de la chaleur qui est toujours proportionnelle au froid artificiel auquel on soumet l'eau, puisque, quelque grand que soit ce froid, l'eau reste au-dessous du terme de la congelation.

Les liqueurs spiritueuses, pour lesquelles il faut un plus grand froid pour se congeler, prennent sur-le-champ ou peu après, la température du bain mentionné ci-dessus, parceque, dans ce cas, il ne s'excite entre leurs parties intégrantes, aucun mouvement qui produise de la chaleur ; mais, si on leur fait éprouver un froid capable de les congeler, il arrive à leur égard précisément la même chose qu'à l'eau : 1°. tant qu'elles sont dans l'état de liquidité, elles restent constamment à quelques degrés au-dessous du terme de leur congelation (1) : 2°. elles ne prennent, comme l'eau, la température du bain où on les a plongées, qu'après qu'elles sont entiérement gelées.

(1) Le terme de la congelation n'est pas le même pour toutes les liqueurs : il faut une intensité de froid d'autant plus grande que la liqueur est moins gelable. C'est ce que j'ai constaté par une suite d'expériences détaillées dans mon Mémoire imprimé dans le Journal de Médecine pour le mois d'Octobre 1770.

Des Propriétés de l'Eau dans l'état de glace.

Lorſque l'eau éprouve un certain degré de froid, elle ſe convertit en un corps ſolide que l'on nomme *glace*.

La glace eſt un corps dur & élaſtique qui préſente des phénomenes différents, ſuivant qu'elle ſe forme plus ou moins lentement. Lorſqu'elle ſe forme lentement, elle prend un arrangement ſymmétrique qu'on peut très bien obſerver, & que j'ai comparé, dans mes cours, à la cryſtalliſation des ſels : elle forme toujours des aiguilles qui ſe croiſent en angles de ſoixante ou de cent vingt degrés, comme l'a remarqué M. de Mairan, dans ſa Diſſertation ſur la glace. Mais, lorſque la glace ſe forme par un froid fort âpre, cet arrangement ne ſe fait pas avec la même régularité ; à meſure que le froid augmente, la glace acquiert plus de conſiſtance & de volume. On obſerve que de l'eau glacée, contenue dans un vaſe plein, coule & ſe répand juſques par-deſſus les bords, comme une lave de volcan ; ce qui indique non ſeulement une dilatation entre les parties de la glace, mais même un commencement de fuſion. Cet effet eſt d'autant plus ſenſible, que le froid devient plus grand. La glace ſe dilate même ſi conſidérablement, qu'elle fait des efforts incroyables pour rompre les obſtacles qui lui réſiſtent. Les Académiciens de Florence ayant pris une boule de cuivre fort épaiſſe, dont la cavité avoit un pouce de diametre, la remplirent d'eau, & la fermerent : lorſque cette eau fut gelée, elle creva la boule de métal. Ils calculerent enſuite l'effort qu'il fallut pour produire cet effet ; ils trouverent qu'il eſt égal à vingt-ſept mille ſept cents vingt

livres. (*Essai de Physique* de Musschenbroek, page 434, §. 906.)

Lorsque la glace se forme, l'air contenu dans l'eau se dégage, produit des bulles qui troublent même la transparence de la glace. Les Physiciens avoient attribué à cet air tous les phénomenes dont nous venons de parler ; mais il s'en faut de beaucoup que cette explication soit satisfaisante. D'ailleurs cet air interposé n'est point dans un état de pression, puisque, si l'on perce la glace avec une aiguille pour en faire sortir les bulles d'air, il n'en sort pas, ou, s'il en sort, c'est sans effort. Nous pensons que les efforts que fait la glace, viennent du mouvement & de la dilatation qui s'excitent entre ses parties, & qui la disposent à une sorte de fusion. Dans ce sens, la solidité de l'eau ne seroit pas plus son état naturel, que sa liquidité.

Un morceau de métal exposé au froid, suit nécessairement la même marche : il diminue d'abord de volume ; mais, lorsqu'il est frappé de froid suffisamment, il doit de même commencer à augmenter de volume, un peu avant d'être gelé. J'entends par métal *gelé*, celui qui est tellement pénétré de froid, qu'il est cassant à un choc médiocre. Le fer est dans ce cas. Il faut peut-être un plus grand froid pour faire parvenir les autres métaux au même point. Il doit y avoir entre eux, à cet égard, les mêmes différences qu'il y a entre les liqueurs qui éprouvent une plus ou moins grande facilité à se geler, comme je l'ai dit dans le même Mémoire imprimé dans le Journal de Médecine pour le mois d'Octobre 1770. Je suis même porté à croire que, s'il étoit possible d'obtenir un froid suffisant, les métaux éprouveroient, comme l'eau congelée, cette sorte de fusion qui arrive à la

glace ſoumiſe à un grand froid : on parviendroit, par le moyen d'un froid exceſſif, à liquéfier, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, les corps les plus durs, de même qu'on les fait entrer en fuſion au miroir ardent. On obſerveroit néceſſairement dans ce genre de fuſion les mêmes différences que l'on remarque entre les autres fuſions opérées par le feu ; il faudroit par conſéquent, pour les corps les plus durs, une plus grande intenſité de froid.

La glace nage toujours ſur l'eau. Les Phyſiciens ont attribué cet effet à l'air qui ſe dégage de l'eau pendant la congelation, & qui diminue ſa peſanteur ſpécifique ; mais nous ne croyons pas que cette explication ſoit ſuffiſante. On doit plutôt, ce me ſemble, attribuer cet effet à l'arrangement des parties, qui eſt différent. Tous les corps qui peuvent paſſer de l'état de ſolidité à celui de liquidité, ſont dans le même cas. Un métal figé nage ſur le métal de même eſpece qui eſt en fuſion. Du beurre figé nage ſur du beurre qui eſt liquéfié, &c. Il paroît même que c'eſt un principe général que les corps en fuſion ont plus de peſanteur ſpécifique, que lorſqu'ils n'y ſont pas.

Lorſque le froid augmente, la glace eſt toujours en mouvement ; elle continue de ſe gonfler ; elle s'éleve en boſſe dans le milieu, ſi les bords du vaſe qui la contient, réſiſtent à ſon extenſion. Il eſt difficile d'attribuer tous ces effets au froid ſeul, ou à l'abſence du feu : on remarque ſouvent que le thermometre eſt de pluſieurs degrés au-deſſus de la glace, & que néanmoins il gele. M. de Réaumur dit que l'eau ſe gele, quand elle eſt parvenue à un certain degré de froid ; qu'elle ne ſe gele pas dans un autre temps, quoique plus froid que le terme ordinaire de la con-

gelation ; qu'il dégele, lorſqu'il fait plus froid que quand il geloit. Tous ces phénomenes ſont bien ſinguliers, & pourroient faire préſumer que le froid & la gelée ne ſont point entre eux comme cauſe & effet.

L'eau qui ſe dégele, n'eſt point ſalubre : elle ne recouvre ſa ſalubrité que quelque temps après qu'elle eſt entiérement dégelée : c'eſt une obſervation que beaucoup de Phyſiciens ont faite. Je penſe qu'on doit attribuer cet effet à ce que les parties de l'eau, au moment du dégel, n'ont pas encore pris l'arrangement qui leur eſt propre & qu'elles ont dans l'état de parfaite liquidité.

La glace mêlée avec les acides minéraux, avec l'eſprit de vin, &c. produit des degrés de froid conſidérables; tandis que l'eau non gelée s'échauffe beaucoup avec toutes ces ſubſtances. Tous ces phénomenes nous prouvent que le même corps change de propriétés, lorſqu'il change d'état. Cette obſervation ne ſe borne pas à l'eau ſeulement : il en eſt de même des autres éléments, lorſqu'ils entrent dans les combinaiſons qu'ils peuvent former.

Des Propriétés de l'Eau dans l'état de vapeur.

Lorſque l'eau éprouve un degré de chaleur même aſſez médiocre, elle s'évapore, c'eſt-à-dire qu'elle ſe réduit en vapeurs. Ces vapeurs ſont viſibles, lorſque l'air eſt ſaturé d'eau, & qu'il eſt froid : au contraire, elles ſont inſenſibles dans les grandes chaleurs de l'été, ou du moins elles ſont infiniment moins viſibles, parceque l'air chaud peut en tenir davantage en diſſolution.

Il s'éleve de la ſurface des eaux une quantité prodigieuſe de vapeurs inviſibles ou viſibles, ſui-

vant les circonſtances du froid ou du chaud. C'eſt une ſorte de diſtillation que la Nature fait de l'eau, & que les vents tranſportent dans cet état de diſſolution, pour produire les différents météores aqueux, tels que la pluie, la grêle, la neige, &c. qui forment enſuite les rivieres, les fontaines, &c. La pluie nettoie l'air de différentes vapeurs dont il pourroit être chargé : c'eſt pour cette raiſon que l'eau de pluie n'eſt pas parfaitement pure ; elle eſt chargée d'exhalaiſons de la terre, & d'une petite quantité de ſélénite. J'ai expoſé, après pluſieurs jours de pluie, une jatte de porcelaine en plein air, éloignée de tout bâtiment, & élevée de pluſieurs pieds au-deſſus de la ſurface de la terre, pour recevoir de l'eau de pluie le plus proprement qu'il fût poſſible. Cette eau s'eſt trouvé contenir de l'acide vitriolique dans l'état ſéléniteux : elle précipitoit en jaune de turbith la diſſolution de mercure, faite par l'acide nitreux.

Lorſque l'eau, réduite en vapeurs, eſt forcée de ſortir par une petite ouverture, comme dans un éolipyle, elle eſt viſible, parcequ'elle n'eſt pas diſſoute dans l'air ; mais la chaleur qu'elle éprouve, en paſſant au travers de la flamme d'une lampe, la combine avec l'air : elle eſt alors inviſible ; ſa diſſolution eſt complette. On ſe ſert avec avantage de cette propriété de l'eau de ſe diſſoudre dans l'air, pour augmenter l'élaſticité de l'air, & animer une lampe mieux que ne le feroit un courant d'air pur. Elle anime le feu, au lieu de l'éteindre, comme il arrive lorſqu'elle agit en maſſe. Elle fait l'office d'un ſoufflet de forge. Les Emailleurs ſe ſervent de cette propriété de l'eau pour diriger la flamme d'une lampe ſur du verre qu'ils veulent chauffer ou fondre.

Lorſque

Lorſque l'eau eſt réduite en vapeurs, & que ces vapeurs n'ont point la liberté de ſe diſſiper, elles ont une force ſi expanſible, qu'on l'emploie à mouvoir de groſſes machines pour ſoulever des maſſes conſidérables, & faire agir des piſtons de pompes qui élevent l'eau à de grandes hauteurs.

Lorſque l'eau eſt parfaitement réduite en vapeurs, elle occupe quatorze mille fois plus de place qu'auparavant. Si l'on met une goutte d'eau dans la boule d'un verre de thermometre, qui puiſſe contenir quatorze mille gouttes d'eau ſemblables; ſi l'on fait chauffer enſuite cette goutte d'eau pour la réduire parfaitement en vapeurs, elle chaſſe tout l'air de l'intérieur du verre, & elle en occupe toute la capacité. Le tube étant ſubitement plongé dans l'eau la boule s'en remplit dans un inſtant, parceque cette nouvelle eau prend la place de l'air que l'eau réduite en vapeurs a évacué. Pour produire cet effet, il a fallu que la goutte d'eau occupât toute la capacité du vaiſſeau, & par conſéquent quatorze mille fois plus de place, que lorſqu'elle étoit en liqueur. Hauksbée ayant voulu comparer la dilatation de l'eau avec celle de la poudre, mit le feu, par le moyen d'un verre ardent, à de la poudre qu'il avoit enfermée dans la partie ſupérieure d'un barometre rempli de mercure, il trouva que la dilatation de la poudre occaſionna un vuide deux cents vingt-deux fois plus grand que le volume de la poudre qu'il avoit employée; par conſéquent l'eau ſe raréfie environ ſoixante-trois fois plus que la poudre : d'où il réſulte que, ſi l'on trouvoit le moyen de réduire ſubitement en vapeurs une maſſe d'eau, on produiroit des effets qui ſeroient ſoixante-trois fois plus grands que

ceux d'un pareil volume de poudre. C'eſt ce qui arrive fort ſouvent dans les volcans, où l'eau eſt quelquefois retenue & réduite ſi ſubitement en vapeurs par la chaleur exceſſive du feu que renferment ces volcans, qu'elle jette au loin des maſſes énormes dont le recul, ſemblable à celui des armes à feu, occaſionne ces ſecouſſes de tremblements de terre, qui ſurprennent toujours avec frayeur.

La même choſe arrive en petit dans nos laboratoires, lorſque, par imprudence, on jette quelques gouttes d'eau dans de l'huile très chaude, ou ſur du cuivre ou du plomb, &c. en fuſion, & encore mieux, lorſqu'on coule dans un mortier humide du ſel alkali ou tout autre ſel en fuſion : l'eau ſe réduit ſubitement en vapeurs, & jette au loin les matieres fondues avec un bruit effrayant & avec danger pour ceux qui ſont préſents. Il eſt de la plus grande importance de bien connoître ces terribles effets, afin de ſe garantir des accidents qui peuvent en réſulter.

Les enfants font tous les jours une expérience qui eſt relative à ce que nous venons de dire ſur l'expanſibilité de l'eau. Ils mettent ſur quelques gouttes d'eau, ou ſur un peu de ſalive, un charbon bien ardent, & ils frappent promptement avec un marteau de bois ou de fer ſur le charbon ; le feu réduit ſubitement en vapeurs l'eau qui l'entoure, & il ſe fait auſſi-tôt une exploſion fort bruyante.

On ſe ſert tous les jours avantageuſement de la propriété qu'a l'eau de ſe réduire en vapeurs, pour la débarraſſer des matieres fixes avec leſquelles elle peut être mêlée.

De la Distillation.

La distillation est une opération par le moyen de laquelle on sépare, à l'aide du feu, les substances liquides & volatiles d'avec les fixes, ou une évaporation qui se fait dans des vaisseaux clos, appropriés, afin de recueillir & conserver à part les substances que le feu fait élever.

Il y a deux especes de distillation : savoir, l'une que l'on nomme *per ascensum*, & l'autre que l'on nomme *per descensum*.

La premiere est celle qu'on emploie ordinairement. Elle se fait en plaçant le feu sous le vaisseau qui contient la matiere qu'on soumet à la distillation. La chaleur fait élever les vapeurs au haut du vaisseau, & elles sont conduites, soit en vapeurs, soit en liqueurs, dans un récipient qu'on place, à cet effet, à côté du vaisseau distillatoire.

La seconde est lorsqu'on met le feu au-dessus de la matiere qu'on veut distiller. Les vapeurs qui se dégagent des corps ne pouvant s'élever comme dans la distillation ordinaire, sont forcées à se précipiter dans un vaisseau inférieur qu'on place à ce dessein.

Par exemple, on pose un linge sur un verre à boire : on met sur ce linge qui doit être lâche & s'enfoncer un peu dans le verre, des clous de gérofle concassés : on pose par-dessus cet appareil, un plateau de balance qui joint, le plus exactement qu'il est possible, les bords du verre : on remplit de cendres chaudes la partie concave du plateau de balance. La chaleur, agissant sur le gérofle, en dégage une partie du phlegme & de l'huile essentielle qui se rassemble au fond du

verre; c'est ce que l'on nomme distiller *per descensum :* mais cette maniere de distiller n'est presque point usitée, parcequ'elle a l'inconvénient de dénaturer les substances qu'on veut retirer, étant difficile d'administrer précisément le degré de chaleur qui convient.

Les Chymistes ont établi une troisieme maniere de distiller, qu'ils nomment *per latus*, ou par le côté; c'est celle que l'on fait dans des cornues: mais, comme elle ne differe point de la distillation *per ascensum*, qui se fait dans des alambics de verre ou de cuivre étamé, nous croyons qu'il est inutile d'en faire ici une distinction. J'en ai parlé dans mes *Eléments de Pharmacie.* Elle se fait toujours *per ascensum*, puisque les vapeurs s'élevent perpendiculairement pour entrer dans le col qui aboutit au récipient. La distillation qu'on fait dans des alambics de cuivre pourroit être regardée à la rigueur comme une distillation *per latus.* Les vapeurs s'élevent perpendiculairement; elles enfilent le canal qu'on a pratiqué au côté du chapiteau de l'alambic pour venir se rassembler & se condenser dans le récipient: ainsi ces deux distillations ne different l'une de l'autre, que par la forme des vaisseaux.

Losque les substances qu'on met distiller contiennent quelques principes faciles à s'altérer, on se sert d'un alambic à bain marie, qui tempere l'activité du feu. Au moyen de ce vaisseau, on peut graduer, à son gré, la chaleur, & ne faire éprouver aux substances qu'on soumet à la distillation, que celle qui leur convient: dans cette distillation, les substances ne peuvent recevoir, tout au plus, que le degré de chaleur égal à celui de l'eau bouillante. Voyez *mes Eléments de Pharmacie, pour le détail d'un alambic à bain marie.*

Diſtillation de l'Eau.

On met dans une cornue de verre pluſieurs pintes d'eau : on place le vaiſſeau dans le bain de ſable d'un fourneau : on y adapte un ballon ou récipient. On lute les jointures avec des bandes de papier, enduites de colle de farine ou d'amidon : alors on procede à la diſtillation par un feu gradué que l'on augmente juſqu'au degré de l'ébullition ou à-peu-près. On continue la diſtillation, juſqu'à ce que l'on ait fait diſtiller environ les trois quarts de l'eau que l'on a employée. On délute le ballon : on verſe ce qu'il contient dans un flacon de cryſtal qu'on bouche bien : on jette, comme inutile, ce qui reſte dans la cornue.

Remarque.

L'eau, comme nous l'avons dit, n'eſt jamais parfaitement pure : elle eſt plus ou moins chargée de terre & de ſélénite. On a beſoin, pour nombre d'opérations & d'expériences de Chymie, d'eau ſéparée de ces ſubſtances. La diſtillation eſt très convenable pour opérer cette ſéparation. L'eau étant un corps volatil, s'éleve ſeule en vapeurs qui ſe condenſent & ſe raſſemblent dans le ballon ; & elle laiſſe dans la cornue les matieres fixes qui ne peuvent s'élever au même degré de chaleur qu'elle. Il faut faire choix d'une eau déja pure, & qui ne contienne point de ſubſtances volatiles ; telles ſont les eaux des grands fleuves. Si l'on veut, pour plus d'exactitude, & être certain que l'eau que l'on veut obtenir ne contienne rien d'étranger, il faut rejetter les premieres onces d'eau qui paſſent dans la diſtillation.

On pourroit faire diſtiller une plus grande

quantité d'eau que celle que nous avons dite, & même continuer la diſtillation juſqu'à ſiccité ; mais il ſeroit à craindre que les matieres ſalines ſur-tout ne vinſſent à ſe décompoſer, ce qui altéreroit la pureté de l'eau.

Lorſqu'on veut ſe procurer de l'eau diſtillée parfaitement pure, il convient de la diſtiller dans des vaiſſeaux de verre : ceux qui ſont faits avec les différents métaux qu'on nomme *imparfaits*, communiquent une odeur empyreumatique. Les alambics de cuivre ou d'étain, dans leſquels on a diſtillé des plantes, ont ſpécialement cet inconvénient. Il eſt impoſſible de les nettoyer aſſez pour les empêcher de communiquer à l'eau cette odeur d'empyreume.

L'eau diſtillée doit être conſervée dans des flacons de cryſtal, bouchés avec des bouchons auſſi de cryſtal, uſés à l'émeri. On a ſoin de les laver auparavant avec de l'eau diſtillée. Les bouchons de liege lui communiquent une odeur de croupi. L'eau diſtillée eſt inaltérable : elle peut ſe garder pendant très long-temps dans ſon état de pureté, lorſque rien d'étranger ne ſe mêle avec elle.

On reconnoît que l'eau diſtillée eſt pure, lorſqu'elle ne change point les couleurs bleues de la teinture du tourneſol & du ſyrop de violettes, & ſur-tout lorſqu'elle n'occaſionne aucun trouble ni précipitation aux diſſolutions de mercure & d'argent, faites par de l'acide nitreux.

De l'Eau combinée avec le Feu.

On ne connoît point de combinaiſon immédiate de l'eau avec le feu pur : peut-être la Nature forme-t-elle cette combinaiſon ; mais juſ-

qu'à préſent elle a échappé aux recherches des Chymiſtes & des Phyſiciens. On ſait que l'eau eſt toujours mêlée d'une certaine quantité de feu : c'eſt de lui qu'elle tient ſa liquidité. On a toujours conſidéré ce feu comme libre, & ſeulement interpoſé entre les parties de l'eau ; mais on ignore ſi quelques parties ne ſeroient pas réellement dans l'état de combinaiſon, & ſous la forme d'un principe ſecondaire, qui ſeroit tenu en diſſolution dans la totalité d'une maſſe d'eau quelconque. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu il eſt impoſſible, par des refroidiſſements artificiels, de priver l'eau de tout le feu libre qu'elle contient.

De l'Eau combinée avec l'Air.

L'eau ſe diſſout dans l'air, comme les ſels ſe diſſoivent dans l'eau. Cette diſſolution eſt claire & tranſparente. C'eſt une vérité que M. le Roi, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, a démontrée d'une maniere très lumineuſe, dans un Mémoire imprimé dans le volume de l'Académie, année 1751, page 481. Cet habile Phyſicien rapporte des expériences très ingénieuſes, par leſquelles il fait voir que cette diſſolution de l'eau par l'air eſt aſſujettie à un point de ſaturation. De l'air chaud diſſout davantage d'eau que de l'air froid. Lorſque de l'air chaud, ſaturé d'eau, vient à ſe refroidir, il laiſſe dépoſer l'excès de celle qu'il ne peut plus tenir en diſſolution. Pour conſtater cette vérité, M. le Roi a pris une bouteille vuide & ſeche ; il l'a expoſée à un air chaud de quinze degrés au-deſſus du terme de la congelation, & l'a bouchée exactement. Lorſque l'air de l'atmoſphere s'eſt refroidi de quelques de-

grés, celui renfermé dans la bouteille s'eſt refroidi de même; mais il s'eſt déchargé de l'eau qu'il ne pouvoit plus, dans cet état, tenir en diſſolution, laquelle s'eſt raſſemblée au fond de la bouteille. Il s'eſt aſſuré encore que l'eau, ainſi condenſée, s'eſt diſſoute de nouveau dans l'air de la bouteille, à meſure qu'il parvenoit au degré de chaleur où il y avoit été enfermé. M. le Roi a varié cette expérience de maniere à ne laiſſer aucun doute ſur le fait dont il eſt queſtion.

On auroit tort de regarder ces expériences & ces obſervations comme de pure curioſité : il eſt, au contraire, très important de les connoître dans la Chymie. On renferme tous les jours dans des bouteilles des ſels & d'autres ſubſtances qui doivent être gardés ſéchement. Si l'air renfermé dans la bouteille eſt chargé d'humidité, il humecte plus ou moins les ſubſtances qu'on y renferme. L'eau dépoſée par l'air ſur des acides concentrés, ou ſur de l'alkali, ne ſe diſſout plus lorſque l'atmoſphere ſe réchauffe, parceque l'eau eſt plus adhérente à ces ſubſtances ſalines qu'elle ne l'eſt, ſoit au verre, ſoit à l'air.

Lorſque l'air chaud eſt parfaitement ſaturé d'eau, & qu'il vient à ſe refroidir, l'excès ſe condenſe comme nous l'avons dit, & retombe en pluie, en roſée, en neige, en grêle, &c. On voit cet effet arriver d'une maniere bien ſenſible chez les artiſtes qui font évaporer une grande quantité d'eau dans des endroits fermés, comme chez les teinturiers, chez les braſſeurs, &c. L'air ne peut pas diſſoudre toute l'eau qui s'évapore. Une partie eſt dans l'état de vapeurs, trouble la tranſparence de l'air, & y forme un véritable brouillard. Une autre portion de l'eau ſe ſépare de l'air

dans la partie la plus élevée de ces atteliers, & retombe en pluie & en rosée : c'est ce que les ouvriers nomment *buée*.

Cette combinaison d'air & d'eau joue dans la Chymie, dans les Arts & dans la Nature, un très grand rôle. C'est elle, par exemple, qui est la cause que beaucoup de métaux, exposés à l'air, se rouillent & se ternissent; effet qu'on avoit toujours attribué à l'air seul. C'est l'eau qui occasionne l'efflorescence des pyrites; elle augmente l'activité du feu renfermé dans les fourneaux. De l'air pur & parfaitement sec ne produiroit pas la plupart des effets dont nous parlons, ni d'une maniere aussi efficace.

Cette combinaison peut être considérée comme un principe secondaire, formé immédiatement de l'eau & de l'air, dont la Nature se sert pour l'accroissement des végétaux, & pour l'entretien de la vie des animaux. Il est reconnu qu'un air trop sec fait languir la végétation, & est moins salubre aux animaux qui le respirent. Il est bon de rappeller ici que ces deux éléments ne sont jamais sans une certaine dose de feu élémentaire : c'est lui qui sert d'intermede pour unir l'eau à l'air, comme nous venons de le faire observer. L'eau contenue dans l'air, est, de son côté, plus ou moins chargée de terre, qu'elle tient en dissolution. Ainsi les quatre éléments se trouvent en même temps réunis dans l'air, mais dans l'état de combinaison, & formant un principe secondaire, composé immédiatement des quatre principes primitifs. Les proportions des substances qui entrent dans cette combinaison, sont sujettes à varier, & varient en effet continuellement, même d'un jour à l'autre, & influent beaucoup sur la végétation, & sur l'économie animale. Nous ne

négligerons pas de faire des applications de ces obſervations, à meſure que l'occaſion s'en préſentera.

De l'Eau combinée avec le Feu & l'Air.

On ne connoît aucunement cette combinaiſon. Nous venons de dire ce que nous en penſons. Nous avons parlé des propriétés qu'elle peut avoir relativement à l'accroiſſement des végétaux, & à l'entretien de la vie des animaux ; mais, juſqu'à préſent, on n'a point fait de recherches pour ſe procurer cette combinaiſon ſéparée de la maſſe d'air qui nous environne, & dans des proportions commodes pour pouvoir l'examiner.

Sur la Terre.

La terre eſt le quatrieme & dernier élément qui nous reſte à examiner. Cette ſubſtance mérite, à juſte titre, le nom d'élément, puiſqu'elle entre, comme principe conſtituant, dans la compoſition de tous les corps, & qu'on la retrouve, après les analyſes, comme dernier réſultat. Il n'y a dans la Nature que les éléments primitifs dont nous venons de reconnoître les propriétés, qui exiſtent ſans le principe terreux. C'eſt ce principe qui donne la conſiſtance, la ſolidité & la peſanteur aux corps dans la compoſition deſquels il entre. C'eſt le plus ſolide & le plus peſant des éléments.

La terre élémentaire eſt auſſi difficile à définir que le feu, l'air & l'eau. La meilleure définition qu'on en peut donner, eſt de dire que c'eſt un élément, & qu'il joue ſon rôle dans la Nature conjointement avec les autres éléments, pour

former tous les corps composés qui existent. La Nature nous présente une si grande quantité de matiere terreuse de toute espece, qu'il paroît d'abord difficile de savoir à laquelle de ces substances on doit assigner le nom de *terre élémentaire*, & qui soit véritablement le principe terreux des corps.

Les anciens Chymistes, comme le remarque Boerhaave dans son Traité sur la Terre (1), ont bien senti que, pour l'explication de leur systême, il leur étoit important de connoitre la substance terreuse élémentaire. Ils ont fait les plus grands efforts pour la découvrir, mais inutilement. Ils l'ont nommée *vierge pure*, à cause de la pureté & de la simplicité qu'ils lui supposoient. Ils l'ont cherchée dans les cendres des végétaux & des animaux, dans la pluie, dans la rosée, dans l'air, dans les minéraux, &c. Ils ont néanmoins reconnu que les terres qu'ils avoient séparées des corps organisés, sont identiques, lorsqu'elles sont suffisamment purifiées, soit qu'on les obtienne par la calcination, ou par la putréfaction de ces corps. Cette observation devoit naturellement les conduire à chercher si, parmi les substances terreuses que fournit la Nature, il n'y a pas une terre à laquelle on puisse rapporter celles qu'ils avoient séparées des corps organisés, par le moyen de l'analyse : c'est ce qu'ils ont absolument négligé de faire. Aussi tous leurs travaux n'ont répandu que peu de lumiere sur la matiere dont il est question. Le grand nombre d'expériences que j'ai faites sur les matieres terreuses en général, & dont j'ai déja publié une

(1) Traité sur la Terre, page 3 & suivantes, tome V, édition françoise, *in*-12.

partie dans mon Mémoire ſur les Argilles, m'ont pleinement convaincu que les terres ſéparées des corps organiſés ſont eſſentiellement de même eſpece, & qu'elles ont les principaux caracteres de la ſubſtance terreuſe que les Chymiſtes ont nommée *terre vitrifiable :* ainſi la terre vitrifiable ſera donc la terre élémentaire des végétaux & des animaux.

En examinant enſuite les autres corps dans la compoſition deſquels entre le principe terreux, on remarque que c'eſt encore la même terre vitrifiable, mais plus ou moins altérée, & cette altération la rend ſouvent méconnoiſſable. Nous verrons qu'il en eſt de la terre primitive comme des autres éléments. Elle eſt ſuſceptible de recevoir toutes ſortes de modifications ; & nous verrons auſſi, à meſure que l'occaſion nous en fournira les moyens, que cette terre primitive, lorſqu'elle n'a reçu que de certains degrés d'altération, peut être ramenée, par des opérations de l'art, au caractere ſpécifique de ſon origine, devenir enfin terre vitrifiable. Il n'eſt plus poſſible alors de lui cauſer la moindre altération.

Les Naturaliſtes, ayant examiné les corps terreux qui ſont dans la Nature, ont remarqué qu'il y en avoit pluſieurs qui différoient aſſez eſſentiellement les uns des autres : pour les diſtinguer en différentes eſpeces, ils en ont formé pluſieurs claſſes. Cette diverſité de ſubſtances terreuſes avoit fait penſer à quelques Naturaliſtes qu'il pouvoit y avoir pluſieurs eſpeces de terre élémentaire, également ſimples ; mais comme il n'y a qu'une ſeule eſpece de feu, qu'une ſeule eſpece d'air, & qu'une ſeule eſpece d'eau, il eſt à préſumer que la Nature ne s'eſt point écartée de la loi générale à l'égard de l'élément terreux. Mais ce dernier

élément eſt, comme les autres, ſuſceptible de changer de forme, d'être dénaturé, en entrant dans les différentes combinaiſons. Ce ſont vraiſemblablement ces différents changements, ſous leſquels la terre élémentaire ſe préſente, qui ont donné lieu aux Naturaliſtes de faire beaucoup de diviſions & de claſſes des matieres terreuſes; mais ces diviſions & ces claſſes s'évanouiſſent toutes, pour l'ordinaire, entre les mains des Chymiſtes.

Les Naturaliſtes font encore aſſez ordinairement une diſtinction générale des pierres d'avec les terres; mais mal-à-propos, comme le remarque M. Pott, dans ſa *Lithogeognoſie*, page 5, tome 1. Les pierres ne ſont formées que de molécules terreuſes, qui tiennent par l'affinité d'adhérence qu'ont entre elles les parties de la matiere. Les terres ſont des pierres réduites en poudre, & dont l'adhérence des parties eſt détruite, ou n'a jamais eu lieu. Que l'on reduiſe en poudre du grès, par exemple, il reſſemblera à de la terre : il en ſera de même du marbre blanc broyé ſur un porphyre : on pourra le prendre pour de la craie. Dans l'un & dans l'autre cas, les matieres terreuſes n'ont point changé de nature. Il y a peu de Naturaliſtes qui ne ſe trompent, en examinant ces ſubſtances par le ſimple coup d'œil; mais le Chymiſte ne peut s'en laiſſer impoſer avec la même facilité. Il reconnoîtra la nature de ces terres, à l'aide de quelques opérations chymiques, qui ſont des guides ſûrs dans de pareilles recherches.

Les Chymiſtes ont beaucoup diminué le nombre des diviſions des terres, données par les Naturaliſtes; ils n'ont nullement égard à la forme des matieres terreuſes. Ils ne reconnoiſſent pour terres & pour pierres de même eſpece, que celles

qui ont les mêmes propriétés chymiques, sous telles formes qu'on les leur présente, soit en masse, soit en poussiere ; mais ils ne sont point d'accord sur le nombre des matieres terreuses, primitives ou élémentaires, qu'il convient d'admettre.

Becker admet trois terres, comme nous l'avons dit à l'article des Eléments ou principes primitifs des corps : mais les terres dont ce Chymiste entend parler, sont celles qu'il croit entrer dans la composition des matieres métalliques (1) ; au lieu que nous entendons parler ici des substances terreuses en général. D'ailleurs des trois terres de Becker, il n'y a que la terre vitrifiable qui mérite véritablement le nom de terre simple & élémentaire.

Staahl, dans son *Specimen Beckerianum* (2), n'admet que deux especes de terre ; savoir, la terre vitrifiable & la terre calcaire. Il pense que toutes les autres ne sont que des modifications ou des mêlanges de ces deux terres, mêlanges faits par la Nature dans différentes proportions & de différentes manieres. M. Pott, dans sa *Lithogéognosie*, a démontré, par une multitude d'expériences, combien la Chymie peut éclairer cette partie de l'Histoire Naturelle. D'après les propriétés qu'il a reconnues aux différentes matieres terreuses qu'il a examinées, il a cru devoir en admettre quatre especes principales ; savoir, la *terre vitrifiable*, la *terre argilleuse*, la *terre alkaline* ou *calcaire*, & la *terre gypseuse*.

M. Pott fait plusieurs remarques sur ces quatre especes de terre.

---

(1) *Physica subterranea*, pag. 44, n°. 25, édit. de Leipsick, 1739.

(2) Pag. 78, n°. 23.

1°. Il dit que jusqu'à présent il n'a trouvé que ces quatre especes de terre, qui différassent entre elles par leurs propriétés caractéristiques, & auxquelles on puisse rapporter toutes les autres terres qu'il regarde comme dérivées des premieres.

2°. Il ne les regarde cependant point comme des terres pures & élémentaires; il pense au contraire qu'elles sont composées: & il ne désespere pas qu'avec le temps on ne parvienne à les réduire à un plus grand degré de simplicité.

3°. Aucune de ces terres, exposée seule au feu de son fourneau, n'entre en fusion.

4°. A la rigueur, toutes les terres sont fusibles; il ne nous manque que le degré de feu nécessaire pour y parvenir : mais il faut, pour fondre & vitrifier la terre argilleuse, la terre gypseuse & la terre calcaire, une plus grande quantité de sel ou de matiere fondante, que pour la terre vitrifiable.

5°. Enfin il trouve trop générale la division de Staahl en terre calcaire & en terre vitrifiable, parceque, dit-il, les terres calcaires sont susceptibles de se vitrifier, mais plus difficilement.

Si l'on considere en Naturaliste la division des substances terreuses de M. Pott, elle présente quelque facilité pour classer les matériaux d'un cabinet d'Histoire Naturelle, parceque la Nature fournit avec abondance ces quatre especes de terre; mais on trouve que cette division manque d'exactitude, si l'on soumet ces terres à un examen chymique. La division de Staahl en terre vitrifiable & en terre calcaire approche davantage de la vérité, & n'a pas non plus, comme nous le verrons, l'exactitude desirée. J'ai constaté par une suite d'expériences, que la terre gypseuse de M. Pott n'est point une terre pure; c'est un

vrai ſel vitriolique à baſe de terre calcaire, que je déſigne ſous le nom de *ſélénite calcaire.* J'ai pareillement conſtaté que la terre argilleuſe n'eſt pas non plus une terre pure : c'eſt un ſel vitriolique à baſe de terre vitrifiable, & que je nomme *ſélénite vitrifiable.* Ainſi, des quatre terres de M. Pott, il ne reſte plus que la terre vitrifiable & la terre calcaire qui ſont celles que Staahl regarde comme pures & ſervant d'éléments aux autres matieres terreuſes qui ſont dans la Nature; mais nous verrons, à meſure que les occaſions ſe préſenteront, que la terre calcaire eſt de la terre vitrifiable, mais eſt combinée par le travail des animaux, avec une portion double, ou environ, de ſon poids d'eau & d'air. Lorſqu'on ſépare cette eau & cet air de la terre calcaire, elle redevient terre vitrifiable.

Il ſuit de là que la terre vitrifiable eſt celle qu'on doit regarder comme la terre primitive & élémentaire. Elle eſt, ainſi que les autres éléments, ſuſceptible de toutes ſortes de modifications : elle entre de même qu'eux, ſous différentes formes, comme principe conſtituant, dans tous les corps compoſés.

Néanmoins, comme la Nature nous préſente cette ſubſtance terreuſe dans une infinité de combinaiſons & d'états différents, nous croyons qu'il eſt important d'examiner les divers corps terreux avec la plus grande attention, afin de reconnoître la ſérie & l'ordre que la Nature obſerve dans leur compoſition. Il ne peut réſulter d'un ſemblable travail que beaucoup de connoiſſances utiles à l'économie animale, & à l'agriculture, aux arts & aux progrès de cette partie de l'Hiſtoire Naturelle qui n'eſt encore qu'au berceau.

Par rapport à l'économie animale, on apprendroit à mieux connoître les changements que la terre vitrifiable éprouve en paſſant du végétal dans le corps animal, & les différentes élaborations qu'elle ſubit, en s'aſſimilant aux corps organiſés.

Par rapport à l'agriculture, on s'inſtruiroit du meilleur état où cette même terre doit être pour produire une bonne végétation; on perfectionneroit par conſéquent un art de premiere néceſſité, qui a le plus beſoin de l'être.

Par rapport aux arts, il réſulteroit de ces recherches, des connoiſſances plus exactes ſur la porcelaine, la faïance, les poteries, la verrerie, &c. Ces travaux peuvent même faire naître de nouveaux arts & de nouvelles branches de commerce. On pourroit découvrir l'état où la terre ſe trouve lorſqu'elle ſe métalliſe par l'intermede du phlogiſtique, & parvenir même à produire de nouvelles matieres métalliques. Toutes ces recherches ſeroient du moins plus raiſonnables que celles que font les Alchymiſtes pour tranſmuer en or les métaux imparfaits.

Enfin, par rapport à l'Hiſtoire Naturelle, on apprendroit à mieux connoître les corps terreux. Je ne citerai que quelques exemples, pour faire voir combien cette ſcience gagneroit à ces recherches.

Les Naturaliſtes rangent dans la même claſſe un certain nombre de pierres cryſtalliſées qui forment, ſuivant eux, un genre particulier auquel ils ont donné le nom de *ſpath*. Ces pierres ſe reſſemblent en ce qu'elles ſont cryſtalliſées; mais ce caractere n'eſt pas ſuffiſant pour faire connoître leur nature.

Il y a de ces pierres qui ſont cryſtalliſées à fa-

cettes brillantes, comme de petits miroirs, sans cependant représenter les objets.

Il y en a qui sont crystallisées en aiguilles, en rhomboïdes, en cubes, en feuillets, en grappes, en hexagones, en pyramides, en octaèdres, en roses, en cylindres, en globules, &c.

Parmi ces pierres, les unes sont transparentes, les autres n'ont qu'une demi-transparence, & il y en a d'opaques : il y en a des unes & des autres sans couleurs : d'autres sont plus ou moins colorées, soit par des matieres phlogistiques, soit par des matieres métalliques, & quelquefois par ces deux especes de substances en même temps.

Les spaths ont en général plus de pesanteur spécifique que les autres pierres de même espece : il y en a dont la pesanteur approche de celle des métaux.

Telles sont les propriétés les plus générales qui sont communes aux spaths ; mais, si on les examine plus particuliérement, on trouve qu'ils different considérablement les uns des autres. Les uns sont de terre vitrifiable, d'autres de terre calcaire, d'autres de gypse, & d'autres sont des mêlanges de terres dans toutes sortes de proportions, & crystallisés ensemble. Il est visible qu'en considérant ces pierres sous la même dénomination de spaths, il en doit résulter beaucoup de confusion & nulle connoissance.

Il y a de ces pierres parfaitement transparentes, crystallisées en pointes de diamant : les unes sont de nature vitrifiable, infusibles au plus grand feu que nous puissions faire, tandis que d'autres sont fusibles, & d'autres sont purement calcaires, quoiqu'également transparentes.

La Nature fait crystalliser la combinaison de l'acide vitriolique avec la terre calcaire sous une infinité de formes. On a donné à ces corps qui

en ſont formés, différents noms; comme *ſpath*, lorſque la pierre eſt cryſtalliſée ſans figure déterminée; *gypſe*, lorſque cette combinaiſon eſt cryſtalliſée en lames appliquées les unes ſur les autres. Les Naturaliſtes ont donné le nom de *pierre à plâtre* à ce même ſel, lorſqu'il eſt en maſſes irrégulieres; d'*albâtre*, lorſque cette même pierre eſt plus blanche & plus pure; de *ſelénite*, lorſque cette même ſubſtance eſt en cryſtaux aiguillés, comme le nitre, &c.

Les Naturaliſtes placent encore, parmi les matieres gypſeuſes, certains ſpaths verdâtres, & qui deviennent phoſphoriques par la calcination: cependant ce genre de pierre, étant calciné, ne ſe convertit point en plâtre, & ne contient point d'acide vitriolique. J'ai reconnu qu'ils étoient de la nature du talc & du mica; mais ils different encore de ces ſubſtances par des nuances qu'on n'a pas encore reconnues par l'expérience.

Il réſulte de tout ce que nous venons de dire ſur les ſpaths, qu'il eſt abuſif d'en faire un genre de pierres particulier. Il vaut mieux conſidérer ces ſubſtances comme des pierres cryſtalliſées, & les ranger chacune dans la claſſe des pierres de même eſpece, ſans avoir égard à leur cryſtalliſation, puiſque cette forme ne change rien à leur nature.

On trouve la même confuſion à l'égard d'un autre genre de pierres que les Naturaliſtes nomment *granits*. Pluſieurs ſe trouvent claſſés avec des terres pures ou preſque pures. Les granits ſont formés par des mêlanges de terres de toutes eſpeces & dans toutes ſortes de proportions, agglutinées entre elles par l'affinité d'adhérence. Ces pierres ſe préſentent ſous toutes ſortes de formes; elles ont différentes couleurs & divers degrés de

dureté. Plusieurs font feu étant frappées contre l'acier, & prennent un beau poli. Il seroit donc naturel d'en faire une classe à part sous le nom de *granits* ou de *pierres mêlangées*. L'analyse en seroit inutile, parcequ'elle n'apprendroit rien de satisfaisant, sinon à connoitre seulement l'échantillon de pierre qu'on examineroit, & non la classe entiere des granits.

Revenons présentement à la terre élémentaire. Nous regarderons donc la terre vitrifiable comme étant la seule terre élémentaire, & le principe primitif de toutes les substances terreuses, parcequ'elle est la plus pure, & qu'elle possede un plus grand nombre de propriétés d'un véritable élément.

La Nature nous présente cette terre sous deux états différents : 1°. pure, isolée & ne faisant partie d'aucun corps composé : 2°. combinée d'une infinité de manieres, & entrant, comme principe constituant, dans la composition des corps. Nous considérerons par conséquent cet élément sous ces deux aspects, comme nous avons fait à l'égard des autres éléments. Jettons d'abord un coup d'œil général sur les différentes matieres terreuses vitrifiables que présente la Nature, pour connoître si, parmi ces terres, il n'y en a pas de plus pure l'une que l'autre : nous reconnoîtrons les propriétés de cette espece de terre dans celle qui nous paroîtra mieux posséder les qualités d'un véritable élément : nous examinerons en son lieu les différents moyens que la Nature emploie pour faire entrer cette terre dans la composition des différents corps : enfin, nous tâcherons de suivre l'ordre que la Nature semble avoir établi pour former des corps de plus en plus composés, & nous verrons que les corps organisés sont les seuls

instruments qu'elle emploie pour opérer ses plus grandes & ses plus universelles opérations. Ce sont eux qui ont établi & qui entretiennent l'organisation qui subsiste dans l'intérieur & à la surface de la terre.

Des Pierres & Terres vitrifiables.

Les pierres vitrifiables sont sous deux formes différentes : 1°. en masses : 2°. en poussiere plus ou moins grossiere.

Entre les pierres vitrifiables en masses, les unes sont crystallisées & affectent des figures régulieres; les autres ne présentent aucune figure symmétrique. Parmi les pierres vitrifiables crystallisées, il y en a de parfaitement transparentes & sans couleur, telles que le crystal de roche, certains quartz crystallisés en pointes de diamant, que l'on nomme *crystaux de mines*. Il y a d'autres pierres vitrifiables crystallisées & en même temps colorées, comme les hyacinthes, les grenats, les rubis, les saphirs, &c.

Il y a des pierres vitrifiables crystallisées qui sont opaques en partie ou en totalité.

Les pierres vitrifiables en masses, qui ne sont point crystallisées, se présentent sous différentes formes irrégulieres ; tels sont les cailloux ou pierres à fusil, les grès, les stalactites vitrifiables, &c.

Les pierres vitrifiables en poussiere sont les sables qui varient à l'infini, tant par leurs couleurs que par leurs grosseurs. Les sables, vus au microscope, présentent des figures symmétriques.

Toutes les pierres qui présentent des figures régulieres & crystallines, ont été crystallisées par l'eau, de la même maniere que se crystallisent les sels ; c'est-à-dire que la substance terreuse

dont elles ſont formées, a été diſſoute dans de l'eau, où elle a été diviſée en molécules ſi déliées, qu'elle avoiſine de bien près la parfaite diſſolution Si l'on ſuppoſe enſuite cette eau parfaitement tranquille, les parties de la terre ſe mettent en mouvement; à meſure que l'eau s'évapore, elles s'attirent mutuellement, ſe réuniſſent & prennent entre elles l'arrangement ſymmétrique qui leur eſt propre, en vertu des loix de l'attraction, & celles du mouvement qui eſt une des propriétés de la matiere. Quelques Naturaliſtes ont attribué cette cryſtalliſation des pierres à des matieres ſalines, qu'ils ſuppoſent entrer dans leur compoſition; mais c'eſt gratuitement. On ne peut démontrer, par aucune expérience de Chymie, le moindre atôme de ſel dans ces ſortes de pierres.

Lorſque l'eau tient en même temps des matieres métalliques & des pierres en diſſolution, les premieres fourniſſent à ces dernieres de la couleur en ſe cryſtalliſant.

La matiere phlogiſtique donne auſſi de la couleur aux pierres. Lorſqu'elles ne ſont colorées que par cette ſubſtance, on peut leur enlever la couleur par la calcination, ſans qu'elles perdent rien de leurs autres propriétés. Les pierres à fuſil noires ſont dans ce cas: elles ſont aſſez pures & fixes au feu: elles deviennent d'un beau blanc mat par la calcination. On fait quelquefois uſage de ce moyen pour enlever la couleur à certaines pierres fines, & pour leur donner plus de valeur dans le commerce, qu'elles n'en ont lorſqu'elles ſont colorées. On a attention de les chauffer longtemps avant de les fair erougir, parcequ'elles ſont fort ſujettes à s'éclater par la chaleur.

Telles ſont, en général, les différentes formes

ſous leſquelles la Nature nous préſente les matieres terreuſes vitrifiables. La plupart ne ſont pas pures ; elles ont été travaillées plus d'une fois par les mains de la Nature, & par les corps organiſés. Une ſeule réflexion ſuffit pour le faire concevoir.

La terre, conſidérée comme élément, devoit être, au ſortir des mains du Créateur, pure, homogene, comme les autres éléments, & telle qu'on la retrouve preſque encore dans l'intérieur du globe, & à de grandes profondeurs, où les corps organiſés n'ont que peu ou point pénétré. *L'intérieur de la terre*, comme le dit M. de Buffon dans pluſieurs endroits de ſon *Hiſtoire Naturelle*, & particuliérement dans le treizieme volume, page 11, de la Nature, ſeconde vue, *eſt compoſé de ſable.* Je ſuis très porté à croire que ce ſable très pur eſt la terre primitive ; & que toutes les différentes matieres cryſtalliſées ne paroiſſent encore plus pures que par l'arrangement que la terre vitrifiable a pris en ſe cryſtalliſant ; mais le ſable, dont le cryſtal de roche, par exemple, eſt compoſé, exiſtoit néceſſairement auparavant : ce cryſtal n'eſt donc que le produit d'une formation ſeconde, & du concours des éléments qui ont ſervi d'inſtrument à modifier la terre vitrifiable. Toutes les pierres colorées doivent leur couleur à des matieres phlogiſtiques & métalliques ; ainſi elles ne ſont pas pures. Nous en parlerons en ſon lieu.

Le ſable eſt l'eſpece de terre qui eſt la plus abondante & la plus univerſellement répandue. On la retrouve par-tout où l'on fouille à de grandes profondeurs, mais plus ou moins adultérée, pour les raiſons que nous déduirons ailleurs. Quoiqu'il nous paroiſſe bien démontré que le ſa-

ble ſoit la terre primitive & élémentaire, néanmoins nous reconnoîtrons dans le cryſtal de roche, quoique de formation ſeconde, les propriétés de l'élément terreux, non pas que nous penſions qu'il ſoit plus pur que du ſable qui n'auroit reçu aucune altération de la part des corps organiſés, mais ſeulement parceque la terre vitrifiable ſous cette forme paroît plus pure. Il ſeroit d'ailleurs difficile de pénétrer aſſez profondément dans l'intérieur du globe pour recueillir de la terre primitive, & qui n'auroit éprouvé aucune altération. Il paroît certain que ſi l'on pouvoit ſe procurer de cette eſpece de terre, & un degré de feu ſuffiſant pour la faire entrer en fuſion, on la réduiroit en une maſſe auſſi belle que le plus beau cryſtal de roche, & qu'on ne pourroit plus diſtinguer l'un de l'autre.

J'avois penſé, avec pluſieurs Chymiſtes, que le diamant, à cauſe de ſa belle tranſparence & de ſa grande dureté, étoit la ſubſtance terreuſe la plus pure; mais des expériences qu'on vient de faire ſur le diamant, dont nous rendrons compte par la ſuite, prouvent que ſa nature eſt très peu connue, & que ce n'eſt pas une terre pure. Cette ſubſtance mérite un examen particulier : nous en parlerons dans un inſtant.

Propriétés de la Terre élémentaire.

La terre élémentaire, ou la terre vitrifiable pure, eſt une ſubſtance ſeche, ſolide, abſolument ſans couleur, ſans odeur, ſans ſaveur, qui eſt fixe & inaltérable au plus grand feu que nous puiſſions faire. Tel eſt du ſable très pur, ou un morceau de cryſtal de roche bien net & bien tranſparent.

Les propriétés générales de l'élément terreux ſont, comme on le voit, communes avec celles des autres éléments; mais la terre en differe par ſa peſanteur ſpécifique, qui eſt plus grande. Les corps composés, qui ſont plus peſants qu'elle, ne doivent cette propriété qu'à la maniere dont les ſubſtances compoſantes ſont arrangées entre elles. Quoique les autres éléments ſoient plus légers que la terre, ils peuvent néanmoins, dans nombre de circonſtances, augmenter ſa peſanteur ſpécifique : ce qui prouve, pour le dire en paſſant, que les corps compoſés des mêmes ſubſtances, & dans les mêmes proportions, changent ſouvent de propriétés, qui dépendent de la maniere dont les ſubſtances compoſantes s'arrangent entre elles.

La terre vitrifiable differe encore des autres éléments par la dureté; elle eſt auſſi la plus dure de toutes les ſubſtances connues : c'eſt elle qui donne la dureté & la ſolidité aux autres corps. Toutes les pierres vitrifiables ont aſſez de dureté pour faire feu, étant frappées contre de l'acier, & pour entamer tous les autres corps. Les ſables ont autant de dureté que les pierres vitrifiables en maſſes. Si l'on ne peut, par leur moyen, tirer des étincelles de l'acier, c'eſt que leurs maſſes ſont trop petites pour être tenues entre les doigts; mais ils détruiſent, par le frottement, le poli des corps durs, & l'on s'en ſert pour dégroſſir les corps qu'on veut polir.

Toutes les pierres vitrifiables pures, ou à-peu-près pures, & qui ſont cryſtalliſées, ne préſentent aucun grain dans leur caſſure. Cette caſſure eſt liſſe & polie comme celle du verre.

La terre vitrifiable pure eſt de la plus grande fixité au feu le plus violent que nous puiſſions

produire ; elle eſt abſolument inaltérable, ne ſouffre aucune diminution de poids : elle s'agglutine un peu, mais ſans entrer en fuſion. Il n'y a peut-être que le foyer d'un grand miroir ardent qui puiſſe la fondre ; dans ce cas, elle redevient, par le refroidiſſement, telle qu'elle étoit auparavant.

Quoique cette terre ſoit infuſible au plus grand feu que nous puiſſions faire, cela n'empêche pas que le nom de *terre vitrifiable* ne lui convienne très bien, parcequ'elle eſt la plus propre à produire du verre, & qu'il lui faut une moindre quantité de fondant pour la faire entrer en fuſion, que pour faire fondre certaines terres que l'on avoit regardées comme également ſimples ; telle eſt la terre calcaire.

Toutes les pierres vitrifiables, étant frottées l'une contre l'autre, répandent de la lumiere & de l'odeur. Cette lumiere eſt interne ; elle eſt incapable de mettre le feu à de l'amadou. L'odeur vient de ce que ces pierres contiennent une certaine quantité de matiere phlogiſtique. Les plus pures, par conſéquent, ne ſont pas parfaitement pures. Nous rencontrons dans l'élément terreux un même défaut de pureté que dans les autres éléments, qu'il eſt, comme nous l'avons vu, abſolument impoſſible d'avoir parfaitement purs.

Sur les Pierres précieuſes.

On a donné le nom de *pierres précieuſes* à pluſieurs matieres terreuſes cryſtalliſées, qui ſont, ou ſans couleurs, ou qui ont de la couleur ; telles que le diamant, le rubis, le ſaphir, l'émeraude, la topaze, &c. L'épithete de *précieuſes* qu'on leur a donnée, eſt vraiſemblablement à cauſe de leur

rareté & de leur grand prix. Il paroît que la Nature eſt avare de les produire. Les pierres précieuſes n'ont encore été que très peu examinées par les Chymiſtes. Ce n'eſt que de cette année 1772 qu'on commence à connoître un peu le diamant.

On avoit penſé que le diamant, à cauſe de ſa tranſparence & de ſa dureté, étoit la ſubſtance terreuſe la plus pure; mais il eſt bien démontré à préſent qu'elle ne l'eſt pas. Il eſt rapporté dans la *Pyritologie* de Henckel, page 413, que l'Empereur François I fit expoſer au feu pour ſix mille florins de diamants & de rubis pendant vingt-quatre heures. Les diamants diſparurent entiérement; mais les rubis ne ſouffrirent pas la moindre altération. On expoſa de nouveau à la plus grande violence du feu, des rubis pendant trois fois vingt-quatre heures, qui ſe comporterent comme la premiere fois, ſans qu'ils perdiſſent rien de leur poids, de leur couleur, & ſans que les angles ſe fuſſent arrondis de la moindre choſe.

Le même Prince fit répéter ces expériences ſur plus de vingt pierres précieuſes de différentes eſpeces. On s'apperçut que le diamant étoit toujours le premier altéré: il perdoit ſon poli & s'exfolioit, & enfin ſe diſſipoit conſtamment. L'émeraude ſe fondit & s'attacha au creuſet; le rubis n'éprouva aucune altération.

Le grand Duc de Toſcane fit expoſer des pierres précieuſes au foyer d'un verre ardent de Tchirnhauſen, auquel on joignit une ſeconde lentille: le diamant réſiſta beaucoup moins à ce foyer que toutes les autres pierres précieuſes; au bout de trente ſecondes un diamant d'environ vingt grains perdit ſa couleur, ſon éclat & ſa

tranſparence, devint blanchâtre comme une chalcédoine; au bout de cinq minutes il ſe forma des bulles à ſa ſurface, & il ſe briſa en morceaux qui n'avoient plus de dureté. On en a écraſé un morceau avec la lame d'un couteau, & on l'a réduit en poudre très fine D'autres diamants, ſur leſquels on répéta cette expérience, s'évaporerent entiérement; mais on ne remarqua jamais qu'ils entraſſent en fuſion. On eſſaya d'en fondre par l'addition du verre, du ſel alkali, des cailloux, des matieres métalliques, de la cendre; rien ne put déterminer la fuſion du diamant.

Les rubis furent traités de la même maniere; mais ils réſiſterent beaucoup plus au feu que les diamants. Ils devinrent luiſants en peu de temps, comme s'ils euſſent été mouillés avec de la graiſſe fondue. Il ſe forma des bulles. Un rubis qui avoit été expoſé pendant quarante-cinq minutes à ce foyer, perdit une grande partie de ſa couleur; ſa ſurface & ſes angles s'arrondirent, & la pierre s'amollit au point de prendre l'empreinte d'un cachet qu'on preſſa deſſus (dans l'inſtant ſans doute qu'il étoit rouge): on y fit auſſi des entailles avec la pointe d'un couteau. Mais ces pierres ne perdirent rien de leur poids & de leur forme.

M. d'Arcet, Docteur en Médecine, a repris cette matiere. Il a répété pluſieurs des expériences dont on vient de parler, mais dans un four de porcelaine: il a obſervé de même que le diamant étoit évaporable; mais il a de plus découvert que le diamant s'évaporoit même par l'action d'un feu aſſez médiocre, puiſqu'il ſuffit de le faire ſeulement bien rougir. Ses premieres expériences ont été faites dans des vaiſſeaux qui avoient un libre accès avec l'air extérieur. M. d'Arcet, voulant les varier, eſſaya d'expoſer au grand feu des

diamants dans des vaiſſeaux parfaitement clos. Il mit des diamants dans des boules formées de pâte de porcelaine, qu'il ferma auſſi le plus exactement qu'il lui fut poſſible, avec de la même pâte de porcelaine délayée dans un peu d'eau. Il expoſa ces boules ſous le four de porcelaine de M. le Comte de Lauraguais, au feu le plus violent. Les diamants reſterent ſains & entiers dans quelques boules; ils s'évaporerent à demi dans d'autres, & ils ſe volatiliſerent entiérement dans d'autres boules. Toutes ces boules étoient conſtruites avec de la même pâte de porcelaine. M. d'Arcet crut devoir attribuer ces différents effets à la nature des diamants, & penſa qu'il y a de la différence entre ceux du Breſil & ceux d'Orient; mais les Lapidaires n'en font abſolument aucune diſtinction : ils prétendent même qu'il eſt impoſſible de pouvoir diſtinguer un diamant d'Orient d'avec un diamant du Breſil. Ainſi l'évaporation du diamant dans des vaiſſeaux parfaitement clos étoit une choſe indéciſe parmi les Chymiſtes; mais elle ne l'étoit pas parmi les Lapidaires : ils aſſuroient au contraire que les diamants dans des vaiſſeaux parfaitement clos ſont abſolument inaltérables, & ne ſouffrent aucune diminution de leur poids; ils ne parloient pas des circonſtances qu'ils avoient habitude d'obſerver, parcequ'ils les ſuppoſoient connues.

M. d'Arcet a expoſé ſes diamants dans des boules de porcelaine non cuite, & qui ne peut cuire qu'à un très grand coup de feu. Si l'on fait attention à la nature de la pâte d'une ſemblable porcelaine non cuite, & des effets qu'elle peut produire pendant ſa cuiſſon, il ſera facile de reconnoître pourquoi les diamants ſe ſont évaporés dans ces ſortes de vaiſſeaux.

1°. La base de la porcelaine est nécessairement de l'argille. 2°. Elle contient de l'eau. 3°. Les argilles sont dans l'état de combinaison avec une certaine quantité d'acide vitriolique qui leur est de la plus grande adhérence. Toutes ces substances se réduisent en vapeurs, & font fonction d'air pendant la cuite de la porcelaine; elles sont donc cause que les diamants, quoiqu'enfermés dans ces sortes de vases, se sont comportés à-peu-près comme s'ils eussent été exposés au feu avec le concours de l'air. Si dans quelques boules ils n'ont point souffert d'altération, cela vient de quelques circonstances particulieres, puisque le diamant s'évapore à proportion que les matieres dans lesquelles on le cémente, contiennent des substances propres à se réduire en vapeurs & à faire fonction d'air. La pâte de porcelaine dont M. d'Arcet a composé ses boules, étant de très difficile cuisson, reste long-temps poreuse; elle donne par conséquent tout le temps aux diamants de s'évaporer avant qu'elle ait reçu le degré de feu convenable qui lui donne la compacité nécessaire pour former un vaisseau parfaitement clos, & pour empêcher l'évaporation du diamant.

M. Macquer exposa au feu, à l'air libre, des diamants. Il observa que le diamant produisoit une véritable flamme, ou une auréole phosphorique. Ses expériences ont fait le sujet d'un Mémoire que cet habile Chymiste a lu à l'Académie en 1771.

Au mois d'Avril 1772, MM. Lavoisier, Macquer & Cadet lurent un Mémoire à la même Académie, dans lequel ils rapporterent des expériences nouvelles, faites en présence de plusieurs Chymistes. Les diamants, dans ces expériences,

ont été exposés dans des vaisseaux parfaitement clos : ils ne souffrirent aucune altération.

On enferma deux carats de diamants dans le godet d'une pipe, où l'on mit d'abord du poussier de charbon. Les diamants furent placés au centre, & recouverts de ce même poussier de charbon : on appliqua par-dessus un petit couvercle de tôle du diametre précis de la pipe, & assujetti avec du fil d'archal. Cette espece de creuset fut mis dans un petit creuset de Hesse : on en remplit les intervalles avec du poussier de charbon ; il fut recouvert d'un autre creuset de Hesse : on a également assujetti cet appareil avec du fil d'archal, & les joints ont été lutés avec de la terre à four détrempée avec de l'eau. On a fait sécher complettement à une douce chaleur cet appareil qui a été ensuite exposé dans un fourneau à vent, chauffé par degrés : on a augmenté le feu jusqu'à la plus grande violence que ce fourneau peut donner, & on l'a entretenu dans cet état pendant deux heures. Le feu du fourneau dont il est ici question, donne, en deux heures de temps, un plus grand degré de chaleur que M. d'Arcet n'a eu pendant trois jours & trois nuits, sous le four de porcelaine de M. le Comte de Lauraguais.

Lorsque le fourneau & les creusets ont été suffisamment refroidis, on a trouvé les creusets sains & entiers, mais enduits d'une couche de verre bien fondu, produit par la terre à four. On a cassé les creusets, & on a trouvé les diamants sains, entiers, n'ayant rien perdu de leur poids, ni de leur transparence. Le poussier de charbon qui entouroit les diamants, est resté noir, & n'a souffert aucune combustion. Il résulte bien évidemment de cette expérience que le diamant n'est ni combustible ni volatil par l'action du feu le

plus violent, à moins que cette action ne soit aidée du concours de l'air, ou de matieres propres à en faire fonction, comme nous le dirons dans un instant.

Ces mêmes Chymistes soumirent à la distillation, dans une cornue de grès, 19 grains, poids de marc, & un peu plus (1), de diamants. Ils les pousserent à un feu violent pour savoir s'il s'en distilleroit ou se sublimeroit quelque chose. Les diamants ont résisté pleinement à cette épreuve; il ne s'en est rien séparé, & on les a trouvés de même poids qu'auparavant : & dans le Journal de M. l'Abbé Rosier (2), on ajoute que ces diamants diminuerent de poids. Il y a nécessairement de l'erreur dans l'un des deux rapports. Nous allons voir que les diamants diminuent de poids, proportionnellement à la masse d'air contenu dans le vaisseau qui les renferme, ou à proportion que le cément qui entoure ce vaisseau, fournit, pendant la calcination, des substances qui se réduisent en vapeurs, & qui font fonction d'air.

M. Mitouard, Maître Apothicaire & Démonstrateur en Chymie, a d'abord répété les expériences de la combustion du diamant dans des vaisseaux à l'air libre, & il s'est assuré de la présence de l'auréole ou flamme que produit le diamant, que M. Macquer avoit observée. Il a pa-

---

(1) *Voyez* la Feuille de l'Avant-Coureur, page 298, année 1772, du 11 Mai, & le Journal de M. l'Abbé Rosier pour le mois de Mai 1772, page 97, où l'on rapporte la même expérience. Il y est dit que ces mêmes diamants pesoient 19 grains $\frac{5}{8}$.

(2) Dans le Journal déja cité, page 99, on dit : » Les » diamants ayant été rapportés à la balance, ne se sont » plus trouvé peser que 16 grains $\frac{6}{32}$.

reillement

reillement répété la cémentation du diamant dans des vaiſſeaux clos ; mais il a varié les expériences de ce genre, en cémentant des diamants dans différentes ſubſtances, comme dans du charbon en poudre, dans de la craie, dans de la corne de cerf calcinée, dans du verre en poudre. Il a auſſi expoſé au même feu des diamants enfermés ſeuls dans un creuſet ſans cément : tous ces creuſets ont été arrangés dans des cônes de pipes, & fermés très exactement de la même maniere que nous l'avons dit précédemment. Le petit creuſet qui contenoit un diamant ſans cément, a été fermé avec la même exactitude que ceux ci-deſſus, & on a aſſujetti avec de la terre à four, ſéchée & pulvériſée, le petit cône de pipe pour l'empêcher de ballotter.

On a chauffé ces creuſets dans le même fourneau, pendant deux heures, avec la plus grande violence, en préſence de pluſieurs Chymiſtes, du nombre deſquels j'étois. Voici quels ont été les réſultats.

1°. Un diamant roſe très plat, taillé aux Indes & nommé *laboras* par les Joailliers, d'un petit œil verdâtre (couleur occaſionnée par la réflexion du feuilletis, ſuivant le ſentiment des bijoutiers préſents à ces expériences), égriſé ſur un des côtés, & peſant 2 grains $\frac{1}{64}$ fort, poids de marc, a été enfermé dans du charbon en poudre. On a retrouvé ce diamant tel qu'on l'avoit mis, abſolument ſans aucune diminution de poids, ſans avoir rien perdu de ſon poli ni de ſon eau ; en un mot, n'ayant ſouffert aucune altération.

2°. Une roſe jaune peſant un carat moins $\frac{3}{16}$, enfermée dans de la craie de Champagne en poudre, a perdu de ſon poli : ſes angles étoient émouſſés, & on y diſtinguoit des taches de dif-

férentes couleurs. Ce diamant ne pesoit plus que 3 grains moins $\frac{1}{16}$. Il a été repoli de nouveau par un Lapidaire : sa surface, suivant son rapport, avoit une croûte aussi épaisse que celle d'un diamant brut.

3°. Un diamant brut, croûte polie, très brun & mal net, pesant 5 grains fort, sans intermede, a de même diminué de poids : il s'est trouvé ne plus peser que 4 grains moins $\frac{5}{32}$: il a conservé sa forme, quoiqu'il ait perdu son poli. Sa couleur a été absolument altérée & a passé au noir de jayet.

4°. Un diamant mis dans de la corne de cerf calcinée & pulvérisée, pesant 2 grains, poids de marc, ne s'est plus trouvé peser qu'un grain $\frac{29}{32}$. Il étoit dépoli dans toute sa surface, & marqué de taches noires dans plusieurs endroits.

M. Mitouard a pareillement soumis au grand feu, dans une petite cornue de grès, deux diamants, l'un blanc & l'autre brun, pesant ensemble 1 grain & $\frac{1}{64}$ foible. Après deux heures & demie de grand feu, on a ôté la cornue du fourneau, tandis qu'elle étoit encore très chaude : il n'est rien passé dans le récipient qu'on y avoit adapté. Le diamant blanc étoit brillant, tant qu'il étoit chaud ; il devint laiteux en se refroidissant : le brun n'avoit presque rien perdu de sa couleur, mais sa transparence a un peu souffert.

M. d'Arcet avoit établi par ses expériences quelques incertitudes sur la nature des diamants, entre ceux d'Orient & ceux du Bresil. M. Mitouard voulant éclaircir les doutes de M. d'Arcet, fit de nouvelles expériences pour connoître si les effets qui avoient été produits précédemment, devoient être attribués à la nature des diamants, ou

à celle des intermedes qui avoient servi de cément. Il a soumis à de nouvelles expériences auxquelles j'ai assisté, les diamants des expériences précédentes, mais en changeant leurs céments : les creusets ont été disposés comme les précédents, & il leur a appliqué le même coup de feu, & dans le même fourneau.

1°. Un diamant pesant 2 grains, poids de marc, qui avoit été ci-devant cémenté dans du charbon, & qui pesoit 2 grains, poids de marc, fut enveloppé dans de la corne de cerf; il s'est trouvé, après l'opération, ne plus peser qu'un grain & $\frac{29}{32}$. Il s'est dépoli dans toute sa surface, & a été marqué de taches noires dans plusieurs endroits.

2°. Un autre diamant précédemment cémenté avec de la craie, repoli dans le milieu seulement, & cémenté dans la seconde expérience avec du poussier de charbon, ne souffrit absolument aucune altération ni diminution de poids.

3°. Un diamant cémenté avec du verre fondu, a été perdu. Il n'a pas été possible de savoir s'il s'est dissipé au feu, ou s'il a été perdu en cassant le creuset.

Il résulte évidemment de ces expériences, 1°. que le diamant est inflammable, & qu'il se brûle au feu, comme toute autre matiere combustible, lorsqu'il a communication avec l'air extérieur; & qu'il n'y a point de différence entre les diamants, puisque ceux qui n'avoient point souffert d'altération dans le charbon, furent altérés par le cément de la corne de cerf; & que ceux qui furent altérés par le cément de craie, ne le furent plus par le cément de charbon. Ces altérations ne sont donc point dues à la nature du diamant, mais seulement à celle du cément.

2°. Le diamant ne souffre aucune altération de

la part du feu le plus violent, lorſqu'il eſt environné de poudre de charbon, & qu'il n'a point de contact avec l'air extérieur; en cela, il ſuit la même loi que les autres matieres combuſtibles, incapables de ſe réduire en vapeurs, & de ſe conſumer dans des vaiſſeaux parfaitement clos.

3°. Mais le diamant ſouffre beaucoup d'altération & de diminution dans ſon poids, lorſqu'il eſt cémenté avec des matieres terreuſes qui contiennent de l'air & de l'eau, comme la craie, la corne de cerf calcinée. Il paroît même qu'il ſouffre davantage d'altération, toutes choſes égales d'ailleurs, de la part de ces ſubſtances, que lorſqu'il eſt enfermé ſeul dans un vaſe de même capacité, puiſque le diamant renfermé dans de la craie a diminué d'un grain de ſon poids, & que celui qui étoit ſans intermede, n'a diminué que d'un grain moins $\frac{5}{32}$.

4°. Il eſt évident que le diamant eſt une ſubſtance particuliere, & qui a beſoin d'être examinée pour être encore mieux connue qu'elle ne l'eſt à préſent. Il paroît que le diamant a des propriétés communes aux pierres, aux matieres combuſtibles & à certaines matieres métalliques. Il ſemble tenir, en quelque ſorte, le milieu entre ces ſubſtances : il reſſemble aux matieres terreuſes par ſa dureté : il paroît même qu'il eſt la plus dure de toutes les pierres : il a une propriété ſemblable à celle des matieres inflammables ordinaires, en ce qu'il produit de la flamme, & qu'il ſe diſſipe comme elles, à meſure qu'il ſe brûle. La flamme qu'il donne eſt petite, brillante, ſemblable à celle que produiſent l'étain, le biſmuth, &c. Le diamant n'eſt peut-être qu'une matiere phlogiſtique dans un état particulier qu'on ne connoît point encore.

Sur les Pierres colorées.

M. Mitouard a fait encore des expériences ſur les pierres colorées. Il a mis dans ſix coupelles ſous la moufle d'un fourneau de coupelle ordinaire, & qui chauffoit beaucoup moins que celui dans lequel il a fait les expériences précédentes, différentes pierres précieuſes dont nous allons rendre compte. Il les a fait chauffer pendant deux heures, à un feu capable de les faire rougir preſque à blanc : ſavoir,

1°. Un rubis terminé par deux pyramides, & un rubis brut. Ils n'ont rien perdu de leur forme, de leur couleur, ni de leur poli.

2°. Une améthyſte. Elle eſt devenue glaceuſe, & elle avoit totalement perdu ſa couleur.

3°. Un ſaphir d'eau & un ſaphir oriental. Un des deux a été preſque entiérement décoloré; l'autre eſt devenu obſcur.

4°. Une émeraude. Elle a fondu en partie & a perdu ſa tranſparence : ſa couleur a été peu altérée : elle a ſeulement pris un autre ton, provenant de ſon opacité.

5°. Une vermeille. Elle a conſervé ſa tranſparence; mais ſa ſurface a perdu un peu de ſon poli.

6°. Un grenat Syrien. Il eſt devenu opaque.

D'une autre part, M. Mitouard a cémenté dans de petits creuſets, & arrangés comme ceux pour la cémentation des diamants, 1°. un rubis enveloppé dans de la cendre tamiſée, & expoſé pendant deux heures & un quart à la plus grande violence du feu. Les cendres ont été complettement vitrifiées, & l'on n'a retrouvé aucune trace du rubis dans le verre.

2°. M. Mitouard a expoſé dans un appareil

ſemblable au précédent, un rubis cémenté avec du verre pulvériſé : le verre a fondu, il eſt devenu noir ; le rubis s'eſt précipité au fond du creuſet, & a reçu un commencement de fuſion. Il s'étoit déformé ; mais ſa couleur n'a point été altérée.

Combinaiſon de la Terre élémentaire avec le Feu pur.

Nous ne connoiſſons point de combinaiſon formée immédiatement de l'union de la terre vitrifiable avec le feu pur. Une pareille combinaiſon faite par la Nature, ſeroit un principe ſecondaire, composé de deux éléments primitifs ; principe qui pourroit, ſous cette forme, entrer dans la compoſition de certains corps.

Combinaiſon de la Terre vitrifiable avec l'Air.

Cette combinaiſon, ſi elle exiſte, n'eſt point connue. Elle formeroit encore un principe ſecondaire qui pourroit ſervir à la formation de corps plus composés. La terre vitrifiable paroît ne recevoir même aucune altération de la part de l'air.

Combinaiſon de la Terre vitrifiable avec l'Eau.

La terre vitrifiable n'éprouve aucune altération de la part de l'eau dans nos opérations de Chymie. Il paroît qu'il en feroit de même dans celles de la Nature, ſi rien d'étranger n'augmentoit l'action de l'eau. L'on rencontre ſouvent de l'eau qui tient de la terre vitrifiable en diſſolution ; telle que celle qui paſſe au travers des bancs de grès ou de ſable. Il eſt à préſumer que cette union n'eſt pas immédiatement formée entre ces deux éléments :

elle eſt due aux autres éléments qui y concourent en même temps, & ſpécialement au feu libre répandu dans le ſein de la terre. Je penſe même que, s'il exiſtoit dans la Nature quelques endroits où l'air & l'eau fuſſent abſolument ſans feu, ce qu'il n'eſt guere poſſible de concevoir, l'eau néanmoins, dans ces circonſtances, aidée ſeulement du concours de l'air, n'auroit aucune action ſur la terre élémentaire, & ne la diſſolveroit pas.

Sur la Combinaiſon des quatre Eléments.

Peut-être la Nature combine-t-elle immédiatement les éléments deux à deux & trois à trois par des moyens qui nous ſont abſolument inconnus. Si ces combinaiſons ſimples exiſtent, elles ſeroient autant de principes ſecondaires, ou de principes principiés, dont la Nature feroit uſage pour former des corps compoſés. Les connoiſſances nous manquent abſolument ſur cet objet. Nous ne ſommes pas plus inſtruits ſur la combinaiſon immédiate des quatre éléments; nous ſavons ſeulement qu'ils ont une telle diſpoſition à ſe mêler, qu'il eſt abſolument impoſſible de les avoir parfaitement purs & iſolés les uns des autres.

Si la Nature, pour combiner les éléments les uns avec les autres, ne ſe fût procuré que les moyens dont nous venons de parler, il n'en ſeroit jamais réſulté que des combinaiſons ſimples de l'eſpece de celles dont nous parlons: elles auroient été rares, en petit, & n'auroient eu lieu que lorſque les circonſtances ſeroient devenues favorables. Le globe terreſtre ſeroit un déſert affreux, ſemblable à certains continents de la terre où les quatre éléments ſeuls ſont en action les uns contre les autres, où il ne croît abſolument rien: il n'y exiſte, tout au

plus, que des ſubſtances du genre des principes principiés, parceque le ſol eſt de ſable ou de terre élémentaire, incapable de rien produire, & de former des combinaiſons qui puiſſent tomber ſous nos ſens.

Les combinaiſons qui peuvent réſulter de l'union immédiate des éléments, ne deviennent ſenſibles pour nous, qu'autant qu'elles contiennent plus ou moins du principe terreux; nos organes ne ſont pas aſſez déliés pour nous faire appercevoir celles dans leſquelles ce principe n'entre pour rien. Nous ne connoiſſons qu'une combinaiſon de cette eſpece; c'eſt celle de la terre & du feu, à laquelle on a donné le nom de *phlogiſtique ;* encore n'eſt-elle pas formée de l'union immédiate de ces éléments : elle eſt un produit de la deſtruction des corps organiſés. Il eſt même à préſumer que, ſans eux, ce principe principié n'exiſteroit pas dans la Nature.

Il doit en être de même des autres principes principiés, formés immédiatement de l'union des autres éléments : la Nature ne les forme vraiſemblablement point. Ceux de ce genre qui peuvent exiſter ſont encore dus aux corps organiſés qui ſe détruiſent. Ces corps, comme nous le dirons, ont la faculté de combiner & d'élaborer les éléments, & de former des ſubſtances qui ſervent enſuite comme de principes à des corps qui ſont plus compoſés que des principes principiés.

La Nature qui avoit de plus grandes vues à remplir que celles de former de ſimples mêlanges d'éléments, ou de produire des principes ſecondaires, s'eſt procuré les moyens de faire un plus grand & un plus magnifique uſage des éléments. Elle a créé des corps organiſés, & d'abord des végétaux, en leur aſſignant la faculté de raſſembler immé-

diatement les éléments primitifs, de les combiner, de les élaborer, & de former des combinaisons délicates que l'art est encore fort éloigné d'imiter : tel a été le but de la Nature en créant les corps organisés.

Le végétal a été le premier instrument dont elle s'est servi pour former ses plus grandes & ses plus merveilleuses opérations. Ce sont les végétaux qui ont mis la Nature en action à la surface du globe, dans l'intérieur de la terre & des mers. Ce sont eux qui sont la cause immédiate des météores ignés qui se forment dans l'air, &c. Toutes surprenantes que peuvent d'abord paroître ces idées, j'espere les mettre dans tout leur jour, mais successivement.

Les végétaux contiennent les éléments dans des proportions plus égales qu'ils ne se trouvent dans aucun corps. Le feu est le principe dominant des végétaux, qui forment, par cette raison, la premiere substance combustible. Tous les autres corps de la Nature, qui contiennent quelque matiere inflammable, la doivent aux végétaux. Nous ne prétendons pas dire pour cela que les végétaux soient composés de parties égales de chacun des éléments, mais seulement qu'ils les contiennent dans des proportions qui approchent davantage de l'égalité. Le principe terreux est celui qui y est moins abondant.

Les végétaux devoient nécessairement précéder les animaux. Ceux-ci ont besoin de pâture, & ne peuvent absolument point subsister sans eux. Les animaux combinent de nouveau la substance végétale, & se l'assimilent : chez eux, la matiere change de forme, de nature, & acquiert de nouvelles propriétés chymiques. La substance animale differe bien peu de la végétale : elle contient

également les quatre éléments dans l'état de combinaison. On ne sait pas encore si la substance animale n'est pas déja toute formée dans les végétaux : peut-être que les animaux qui s'en nourrissent, ne font que séparer cette substance déja animalisée par le végétal. C'est ce que nous verrons lorsque nous examinerons les graines farineuses: la matiere glutineuse qu'elles fournissent est bien décidément de nature animale. Il paroîtroit donc que la Nature auroit dispensé l'animal de rassembler lui-même les éléments pour le développement de son individu. Elle a departi à cette classe de corps organisés la fonction de concourir avec les végétaux à entretenir la matiere combustible, & à la distribuer concurremment à la surface de la terre. Au reste, il paroît bien certain que ce sont les végétaux, dans l'état de santé, qui composent toute la matiere animale qui existe, & qui ne pourroit absolument subsister sans la végétation.

Je pense donc que la végétation est le seul moyen que la Nature emploie pour combiner la plus grande partie du feu élémentaire qui nous vient du soleil : le surplus de ce feu sert à entretenir la vie des animaux, & à mettre en action celui que la Nature a combiné dans les corps organisés.

Je considere ici la Nature sortant des mains du Créateur. Je n'examine point comment les corps organisés ont été placés sur la terre. Ils y ont été mis par l'Auteur de la Nature, pour y jouer le rôle qu'il leur a départi ; mais j'observe la Nature pied à pied, & je tâche de dévoiler ses mysteres & ses opérations, parcequ'ils influent sur toute la Chymie & sur l'Histoire Naturelle.

Les corps organisés sont distribués autour du

globe & dans tous les endroits où ils peuvent subsister; mais la Nature, pour opérer ses merveilles, a choisi deux laboratoires différents. Elle travaille sans relâche dans la partie seche du globe à faire naître des végétaux & des animaux. La partie liquide ou la mer, qui est son second laboratoire, est également remplie de végétaux de toute espece; ils servent de pâture à des milliers d'animaux de tout genre, auxquels cet élément étoit nécessaire. Les corps organisés croissent, se reproduisent & périssent chacun dans leur élément. Les générations se succedent sans interruption : ces corps entretiennent la matiere combustible toujours à-peu-près au même degré d'abondance. Les vues de la Nature n'auroient pas été suffisamment bien remplies, si toute la matiere combustible qui se forme dans la partie seche du globe, y restoit : elle en a besoin dans l'intérieur de la terre, pour y produire une infinité de combinaisons d'un autre genre. Elle se sert de temps en temps du balancement des eaux, pour faire des incursions sur la partie seche du globe, & pour engloutir dans son sein des amas immenses de matieres combustibles qui s'y forment, afin de les distribuer à son gré dans l'intérieur de la terre pour ses opérations secretes.

La solidité & l'arrangement actuel de la terre sont l'ouvrage des eaux, des corps organisés & du laps de temps. Les végétaux & les animaux ont fertilisé la croûte superficielle de la terre que nous cultivons. Les eaux y sont venues à plusieurs reprises. La terre, dans les commencements, n'avoit point assez de solidité pour retenir les eaux, comme le dit M. de Buffon : elles ont dû circuler pendant long-temps, faire beaucoup de révolutions autour du globe, & porter dans son inté-

rieur, jusques dans ses plus grandes profondeurs, le peu de substances combustibles qui se formoient à sa surface. Les eaux n'ont pu se fixer enfin qu'après que les corps organisés eurent divisé la terre élémentaire, & formé assez d'argille pour empêcher l'épanchement de l'élément aqueux.

Nous verrons que l'argille est produite par du gypse roulé & décomposé par les eaux, & que le gypse lui-même est produit par la pulvérisation des coquilles, & combiné avec de l'acide vitriolique. Quelle suite de siecles n'a-t-il donc pas fallu pour produire tous ces grands changements!

La croûte de terre que nous cultivons, est partout composée de débris de végétaux & d'animaux. Elle a été altérée & remaniée tant de fois par les eaux & par les corps organisés, que la terre primitive élémentaire, qui en fait le fond, est à peine reconnoissable. Les animaux qui périssent à la partie seche du globe, s'y décomposent & servent à des générations futures du même ordre. Si nous considérons les opérations qui se passent dans la mer, elles ne sont pas moins belles. Ce lac immense est peuplé d'une quantité étonnante de poissons de toute espece. Les uns comme les testacées, les polypiers, &c. changent la terre du végétal dont ils se nourrissent, en terre calcaire. On retrouve par-tout dans l'intérieur des terres les coquilles de ces poissons; elles attestent que ces endroits ont été autrefois des fonds de mers. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre davantage sur cette matiere, cela nous obligeroit d'entrer dans de grands détails qui nous éloigneroient de notre objet; mais on les trouvera aux articles qui leur conviennent, & principalement au commencement du travail des mines. Ce que nous allons examiner maintenant est la matiere combustible

que les corps organisés on formée. Cette substance, quoiqu'essentiellement de même espece & de même nature, peut néanmoins être considérée sous deux états différents : 1°. dans l'état huileux : 2°. dans l'état de siccité parfaite. Nous reconnoîtrons les propriétés de cette même substance inflammable dans les différents corps où elle se trouve, à mesure que les occasions se présenteront.

Sur la matiere combustible dans l'état huileux.

Ce que l'on nomme *matiere combustible* ou *aliment du feu*, est cette substance inflammable qui se dégage des corps organisés lorsqu'on les fait brûler, & qui répand de la flamme & de la lumiere. Ce feu, mis en action, produit sur les substances qu'il touche, les mêmes effets que les rayons du soleil rassemblés, ou les frottements des corps durs : il les échauffe, les brûle, les décompose & sépare leurs principes constituants.

Les corps organisés ont tellement pénétré tous les corps de la Nature, qu'il n'y en a aucun qui ne contienne plus ou moins de principe inflammable, mais dans des proportions & dans des états bien différents. Les végétaux & les animaux le contiennent en plus grande quantité qu'aucun autre corps ; & ce principe chez eux est dans l'état huileux. On les nomme pour cette raison, *corps combustibles* ou *aliment du feu*, parcequ'ils servent à son entretien, & qu'ils sont les seuls qui y soient propres. Les matieres vraiment terreuses, comme les cailloux, &c. ne contiennent pas une assez grande quantité de feu combiné pour servir d'aliment au feu, & celui qu'elles ont vient des corps organisés dont elles ont été pénétrées pen-

dant leur séjour dans la terre : le principe inflammable que ces matieres contiennent, a subi une si grande altération par le laps de temps, qu'il n'est plus dans l'état huileux. Ces corps ne sont point combustibles par eux-mêmes, & ne peuvent s'embraser qu'à l'aide des matieres que nous avons nommées *combustibles.* Ils ne peuvent s'échauffer assez par un frottement rapide, pour acquérir une chaleur capable de mettre le feu à des corps combustibles. Il n'en est pas de même des métaux ; quoiqu'ils ne soient pas des corps combustibles par eux-mêmes, ils contiennent assez de principe inflammable (non pas cependant dans l'état huileux) pour que ceux qui ont assez de dureté pour résister à un frottement rapide, puissent s'échauffer, rougir même, & mettre le feu à des corps combustibles. Mais, comme leur principe inflammable est combiné avec une très grande quantité de terre, il ne peut continuer de rester dans cet état d'inflammation ; ils se refroidissent aussi-tôt qu'on cesse de les frotter. Lorsqu'on fait éprouver aux corps combustibles un semblable frottement, ils s'enflamment de même, & continuent de brûler, lorsque rien d'étranger ne s'oppose à leur combustion, parcequ'ils sont pourvus de beaucoup de matiere inflammable, & qu'ils peuvent brûler sans des secours étrangers. Voilà donc en quoi different les corps vraiment combustibles d'avec ceux qui ne le sont pas, quoique contenant beaucoup de matiere inflammable. Les corps combustibles renferment beaucoup de feu combiné & peu de terre : les autres au contraire contiennent beaucoup de terre & peu de feu combiné.

Il est bien difficile de découvrir comment le feu élémentaire se fixe dans les corps organisés, &

comment, en devenant un de leurs principes, il perd toutes les propriétés que nous lui avons reconnues, au point de ne pouvoir se manifester que par le contact d'un corps actuellement dans le mouvement igné. Boerhaave demande si ce feu se combine d'abord avec la terre, ou s'il se combine en même temps avec la terre & l'eau, pour former la matiere huileuse. Nous dirons notre sentiment sur ces différentes questions, après que nous aurons fini d'exposer la théorie des meilleurs Physiciens sur le feu combiné.

Pendant la combustion des substances combustibles, le feu se réduit en feu élémentaire, & se dissipe à mesure. Boerhaave n'est cependant pas de ce sentiment: il dit que si cela étoit, la quantité de feu élémentaire devroit augmenter à l'infini dans la Nature; c'est ce que l'on ne remarque pas. Les observations les plus exactes indiquent au contraire qu'il n'y a jamais que la même dose de ce feu élémentaire, quoique journellement on fasse brûler une grande quantité de matiere combustible. Mais il est facile de répondre à cette objection, en disant, comme on est en droit de le présumer, que le feu élémentaire, dégagé des corps, se combine à mesure avec d'autres substances, & qu'il perd toutes ses propriétés de feu libre, en devenant principe constituant des corps dans la composition desquels il entre: ce sentiment est celui de Staahl; mais il y a sur cet objet, comme nous le verrons encore, beaucoup de choses à desirer, & peut-être même nous sera-t-il toujours impossible d'avoir des connoissances nettes sur cette matiere.

Boerhaave a examiné les différentes substances qu'on retire pendant l'analyse des corps organisés, & il a observé qu'il n'y a que la matiere huileuse,

dans quelque état qu'elle soit, qui puisse être véritablement l'aliment du feu. Les autres éléments, comme l'eau, la terre & le sel, n'étant point combustibles, sont, dit-il, plus propres à éteindre le feu qu'à lui servir d'aliment. Tout ceci se trouve démontré par une infinité d'expériences. Boerhaave remarque encore que ces substances, quoiqu'incombustibles, servent néanmoins à augmenter l'activité de la combustion des corps inflammables, lorsqu'elles s'y trouvent dans des proportions convenables. Il donne le nom d'*alkool* à ce principe inflammable, lorsqu'il est dans son plus grand degré de pureté, c'est-à-dire, lorsqu'il peut brûler sans répandre ni suie ni fumée. Il reconnoît aussi l'identité de ce principe dans tous les végétaux & les animaux. Le principe dont nous entendons parler ici, est celui que Staahl a nommé *phlogistique*, & dont nous parlerons dans un instant.

Voici une expérience que Boerhaave a faite à ce sujet : il a reçu dans une cloche de verre ce que laisse dissiper l'esprit de vin enflammé, & il n'a remarqué ni suie ni fumée. Les vapeurs qui se sont condensées étoient de l'eau : la matiere inflammable s'est détruite & dissipée : il n'a pas pu la retenir à part (1). Les autres corps, suivant son observation, ne sont inflammables qu'à raison d'un principe de même espece qu'ils contiennent; &, lorsque, par la combustion, l'on a séparé ce principe d'un corps, ce qui reste de ce corps n'est pas inflammable. Boerhaave se fait une question à lui-même (2), & demande si, dans le cas où

(1) Traité du Feu, troisieme vol. pages 77 & 78 de la Traduction françoise.

(2) *Ibid.* page 110.

cette matiere seroit séparée de toute substance étrangere, elle brûleroit tranquillement & successivement, comme cela lui arrive lorsqu'elle est mêlée avec de l'eau, ainsi qu'elle l'est dans l'esprit de vin, ou si elle seroit consumée, comme la foudre, en un instant. Sans décider la question, il conclut que cette matiere, de quelques corps qu'on la retire, seroit très pure, simple, parfaitement combustible, & donneroit une flamme très pure, sans répandre ni suie ni fumée. De là il conjecture (1) que *ce principe est un composé de feu & d'une matiere très subtile qui lui est intimement jointe*; & que rien, dans la Physique, n'est peut-être si difficile à connoître que cette partie purement inflammable des corps combustibles, qui sert d'aliment au feu; d'autant plus que, lorsque cette matiere brûle, elle se détruit & devient d'une si grande sublimité, qu'elle ne tombe plus sous nos sens (2). Il ajoute que, jusqu'à présent, on ne nous a rien fait connoître de satisfaisant sur les changements que cette matiere éprouve pendant sa combustion.

Tel est le sentiment de Boerhaave sur le feu combiné; celui de Staahl n'en differe point. Boerhaave a considéré le feu en grand Physicien, & Staahl en grand Chymiste : l'un & l'autre sont d'accord sur les propriétés générales & fondamentales de la substance que Boerhaave nomme *alkool*, & Staahl *phlogistique*. Staahl s'est appliqué à reconnoître & à démontrer l'existence de ce principe dans les corps des trois regnes; & il l'a fait d'une maniere satisfaisante. Il n'a rien négligé non plus pour découvrir le plus grand nombre

(1) Page 84 & suivantes, troisieme volume.
(2) Page 78, *ibid.*

des propriétés de cette ſubſtance ; mais il paroît que Boerhaave avoit des vues plus exactes & plus générales, puiſqu'après avoir reconnu l'exiſtence de ce principe dans les corps des trois regnes, comme l'a fait Staahl, il a porté ſes vues & ſes recherches ſur la nature & la compoſition de ce même principe dans les ſubſtances qui le forment, à l'excluſion de toute autre, & qui en ſont le plus abondamment pourvues.

J'ai déja commencé à donner, en tête de cet article, mon ſentiment ſur cette matiere ; je placerai ici ce qui reſte à dire ſur cet objet.

1°. Je regarde la végétation comme un des grands moyens, & peut-être le ſeul, que la Nature emploie pour combiner avec les autres éléments la plus grande partie du feu qui nous vient du ſoleil.

2°. Les végétaux & les animaux ſont les ſeuls corps vraiment combuſtibles, comme nous l'avons fait remarquer. Je penſe même que les corps organiſés ſont les ſeuls inſtruments dont ſe ſert la Nature pour former tout le principe inflammable qui exiſte, tant dans l'intérieur qu'à la ſurface de la terre. Ce ſont les corps organiſés qui fourniſſent ce principe aux corps du regne minéral ; & c'eſt d'eux que les matieres minérales & métalliques tiennent tout ce qu'elles ont de combuſtible.

3°. La végétation ne ſe fait qu'à la faveur de la chaleur, de l'humidité & du concours de l'air. Les plantes mêmes qui viennent ſous la glace, ne peuvent être citées pour combattre notre ſentiment. Il regne toujours de la chaleur ſous la glace, quelque froide qu'on la ſuppoſe ; & il y a des végétaux auxquels il faut peu de chaleur pour leur accroiſſement. Il eſt d'obſervation con-

ſtante que la végétation eſt comme ſupprimée en hiver, en comparaiſon de ſon abondance en été, ou lorſqu'il regne dans l'air une chaleur douce & modérée. Il en eſt de même de l'eau : ſi l'on prive les végétaux de cet élément, ils ne tardent pas à périr. L'air joue le même rôle : les végétaux périſſent en fort peu de temps, lorſqu'ils en ſont entiérement privés, comme le démontre l'expérience de la machine pneumatique. Le principe terreux eſt également néceſſaire, ſoit celui qui eſt en diſſolution dans l'eau, ou celui que les végétaux tirent immédiatement de la terre.

Si l'on réfléchit préſentement à ce que nous venons d'expoſer, & à ce que nous avons dit ſur les propriétés des éléments lorſqu'ils ſont purs, on concevra ſans difficulté, que la végétation ſe fait néceſſairement par le concours des quatre éléments qui viennent ſe réunir en même temps, & prennent entre eux les arrangements qui leur ſont propres pour former le végétal. Il eſt difficile de concevoir les choſes autrement; car ſi les éléments ne ſe réuniſſoient pas tous en même temps, & dans les proportions convenables, on trouveroit des portions de végétal, dans leſquelles quelques-uns des éléments ne ſeroient pas encore entrés; c'eſt ce que l'on n'a point encore obſervé. Qu'on examine quelque portion de végétal que ce ſoit; dans quelque état de maturité qu'on le prenne, on le trouve conſtamment pourvu de toutes ſes propriétés de végétal, & contenant toujours les quatre éléments.

Je ſens bien qu'on me demandera comment ſe fait cette combinaiſon; dans quelle proportion les éléments entrent dans le végétal; comment le feu, en ſe combinant ainſi, perd ſes proprié-

tés de feu pur ; & comment l'air perd son élasticité, &c.

Ces questions ne sont pas faciles à résoudre ; j'en conviens : il est difficile de les expliquer, sans avoir recours au mouvement qui est une des propriétés inhérentes à la matiere : ce mouvement est d'autant plus actif, que la matiere est elle-même dans un plus grand état de division. Les molécules intégrantes des éléments sont, plus que toutes celles des autres substances, dans cet état favorable à la combinaison. Les éléments ont même une telle disposition à s'unir les uns avec les autres, qu'il est impossible de les avoir dans ce degré de pureté où nous les avons supposés, lorsque nous les avons examinés.

A l'égard des proportions dans lesquelles les éléments se trouvent réunis, il est très facile de les reconnoître par des analyses exactes : nous parlerons de ces moyens par la suite.

Mais comment cette combinaison se fait-elle ? Cette question n'est pas facile à résoudre : néanmoins je vais tâcher d'y répondre.

Nous avons dit que les combinaisons se faisoient, en général, entre les molécules intégrantes des corps, & non entre les corps considérés dans leur état d'agrégation ; nous avons dit encore que les combinaisons étoient d'autant plus fortes & plus intimes, que les molécules composantes étoient elles-mêmes plus simples & plus déliées. Il est difficile de concevoir autrement les molécules des éléments primitifs, puisqu'elles surpassent en finesse les molécules des corps composés.

Les molécules des éléments, lorsqu'elles sont isolées & détachées les unes des autres, ont né-

ceſſairement des propriétés différentes des éléments eux-mêmes réunis en maſſe d'agrégés, c'eſt-à-dire qu'une molécule d'air iſolée n'eſt point élaſtique ; une molécule de feu iſolée n'a plus d'action ſur les corps, & elle eſt ſans chaleur ; une molécule d'eau iſolée eſt de la plus grande ſolidité ; & enfin une molécule de terre iſolée eſt également très ſolide & impénétrable. Nous avons des exemples ſenſibles de ces effets dans les grandes chaleurs de l'été. Le feu qui nous vient du ſoleil, échauffe l'air, & écarte les molécules intégrantes de cet élément les unes des autres : l'air perd alors ſon reſſort & ſon élaſticité ; on ne le reſpire qu'avec difficulté. On doit, je penſe, attribuer cet effet autant à l'air dilaté, comme s'il étoit raréfié par la machine pneumatique, qu'à ce que les molécules d'air ſont interpoſées entre des parties d'eau & des parties de feu. L'air, en été, eſt communément plus chargé de feu & d'eau : ces deux éléments s'interpoſent entre les molécules de l'air, & peuvent, en les iſolant, diminuer ſon élaſticité. L'air, l'eau & le feu, dans ces circonſtances, ſont mêlés en quelque façon & diſſous l'un par l'autre. Il eſt à préſumer que c'eſt dans cet état, que les éléments ſont les plus propres à la végétation.

Ce que nous diſons de l'air qui perd tout ſon reſſort par l'interpoſition des autres éléments, doit s'entendre également du feu : cet élément actif produit ſur nous des ſenſations de chaleur, tant que ſes parties ſont réunies dans une certaine proportion ; mais lorſqu'elles ſont ſuffiſamment iſolées les unes des autres, elles perdent la propriété de produire cette ſenſation.

Dans cette hypotheſe, il eſt facile de concevoir que lorſque les molécules des éléments ſe

combinent entre elles, ces molécules sont nécessairement isolées les unes à l'égard des autres ; elles adherent entre elles en vertu des loix de l'attraction : sans ces circonstances, il n'y auroit point de combinaison ; ce seroit un mêlange grossier ; & les éléments conserveroient toutes leurs propriétés. Si l'on conçoit bien cette interposition des molécules, on comprendra facilement pourquoi le feu perd ses propriétés de feu, l'air ses propriétés élastiques, & de même pourquoi les autres éléments perdent leurs propriétés particulieres. Dans cette hypothese, dis-je, il est facile de concevoir comment les éléments perdent réciproquement leurs propriétés, en entrant dans les corps organisés, pour en acquérir de nouvelles, suivant les loix de la combinaison. Les nouvelles propriétés du corps composé sont relatives à l'arrangement que les molécules intégrantes des éléments ont pris entre elles, arrangement qui varie à l'infini.

Quelque vraisemblable que puisse paroître ce systême, il n'est cependant pas à l'abri de toute objection. Il n'explique point, par exemple, comment les éléments, en s'isolant mutuellement, donnent à leurs molécules un arrangement propre pour former un végétal. Il est à présumer qu'on ne pourra jamais résoudre cette question, parcequ'elle est de la nature de celles où il s'agiroit de rendre compte de la maniere dont les végétaux combinent & élaborent les éléments, pour former une gomme ou une résine. Toutes ces choses tiennent à la nature & à la constitution des corps organisés, au mouvement de végétation dont ils sont doués, & à bien d'autres causes également difficiles à expliquer, & sur lesquelles la Nature a tiré un voile impénétrable. Au reste, ces ques-

tions sont étrangeres à celles que nous avons agitées : il n'en paroît pas moins vrai que les éléments, dans les corps organisés, sont isolés, & que c'est par cet arrangement qu'ils perdent réciproquement les propriétés qu'ils ont, lorsqu'ils sont en masse d'agrégés ; c'est tout ce que je m'étois proposé de prouver.

Lorsqu'on décompose les substances végétales, on en sépare une quantité étonnante d'air, quantité qui varie suivant l'espece de végétal, comme l'a remarqué M. Hales dans sa *Statique des Végétaux*. Cette quantité d'air, dans le bois de chêne bien sec, est environ de huit cents fois le volume du bois employé : si les molécules d'air isolées étoient élastiques, il seroit inconcevable que cette quantité immense d'air eût pu entrer dans le végétal, & en faire partie.

Il en est de même du feu : si les molécules isolées de cet élément avoient la même action qu'une masse de feu, & qu'elles produisissent de la chaleur, il n'y a point de doute qu'elles détruiroient le végétal, au lieu de devenir un de ses principes constituants. On n'a point encore déterminé le poids du feu dans les végétaux, comme l'a fait M. Hales à l'égard de l'air. Les expériences qu'il conviendroit de faire, sont cependant très faciles : nous en parlerons dans l'article du phlogistique.

L'eau fait, pour l'ordinaire, environ moitié du poids du végétal, même le plus sec. Je n'entends point parler de l'eau de végétation qu'on remarque dans un végétal récent, & qu'on peut séparer par la seule expression, ou par la dessiccation ; cette eau ne fait point partie de la substance du végétal, puisqu'elle peut en être séparée, sans qu'il perde ses autres propriétés : j'entends parler

de l'eau qui fait partie du végétal, ou lui ſert de principe conſtituant, & qu'on n'en peut ſéparer, ſans détruire le végétal. Si les molécules iſolées de cette eau, principe du végétal, étoient liquides, le végétal n'auroit ni la fermeté ni la conſiſtance qu'on lui connoît. On n'a pas encore déterminé la quantité d'eau qui entre dans la compoſition des végétaux. Il y a lieu de préſumer qu'on y obſerveroit la même différence que dans les autres éléments. Il réſulteroit de pareilles recherches, des connoiſſances utiles ſur la nature & la ſolidité des bois pour la conſtruction des bâtiments. Il en eſt de même de la terre qui fait partie du végétal. Les expériences propres à déterminer la quantité de terre qui entre dans la compoſition des végétaux, manquent abſolument.

Le végétal, comme corps organiſé, élabore les éléments, pour former différentes combinaiſons qui varient à l'infini, ſuivant la nature de chaque eſpece de végétal. Les végétaux combinent les éléments par leurs racines, par leurs tiges, par leurs feuilles, &c. La partie du végétal qui eſt hors de terre, reſpire l'air qui eſt preſque toujours chargé des autres éléments, comme nous l'avons dit précédemment; ainſi les végétaux prennent de la nourriture de l'air comme de la terre : tel eſt le méchaniſme général ſous lequel je conçois la végétation.

Les animaux combinent directement, par la voie de la reſpiration, une certaine quantité d'air & une certaine quantité des éléments répandus dans l'air; mais ceci n'eſt pas, à beaucoup près, ſuffiſant pour leur ſubſiſtance : ils ſont obligés d'avoir recours aux végétaux pour ſe nourrir. Le végétal, en paſſant dans le corps animal, change de forme & de nature en s'aſſimilant au corps ani-

mal. La matiere y acquiert de nouvelles propriétés chymiques, ſuivant la maniere dont elle ſe combine, & l'arrangement qu'elle prend : c'eſt ce que nous ferons remarquer lorſque nous examinerons les différentes ſubſtances animales, telles que la graiſſe, le ſang, &c. La matiere animale appartient donc eſſentiellement au regne végétal : elle en conſerve auſſi beaucoup de propriétés chymiques, & ſinguliérement la combuſtibilité : auſſi elle fait partie des corps que nous avons nommés *combuſtibles*, parcequ'il entre dans ſa compoſition, ainſi que dans celle des végétaux, beaucoup de feu combiné. Les os contiennent moins de matiere combuſtible, & beaucoup plus de terre : auſſi ne ſont-ils pas combuſtibles par eux-mêmes.

Les teſtacées ſont dans le même cas que les matieres oſſeuſes des autres animaux : ils contiennent beaucoup de matiere terreuſe, & peu de ſubſtance combuſtible dans l'état huileux. Cette derniere ſubſtance eſt tellement défendue de l'action du feu par la terre, qu'on croiroit ne devoir point la mettre au rang des matieres combuſtibles, parceque, dans cet état, elle ne peut brûler par elle-même ; il lui faut le ſecours d'autres matieres combuſtibles dans l'état d'ignition : mais ceci ne contredit aucunement ce que nous avons avancé ſur la nature des corps organiſés. En effet, ſi l'on ſépare, par le moyen d'un acide, la matiere terreuſe de ces coquilles, on retrouve la matiere animale qui étoit diſtribuée parmi la terre, & qui colloit les molécules terreuſes entre elles. Cette ſubſtance eſt alors combuſtible par elle-même, & peut ſervir d'aliment au feu, comme toutes les autres matieres végétales & animales.

Nous allons ſuivre l'examen des propriétés de la matiere combuſtible dans ſes différents états, de-

puis l'inſtant où elle commence à éprouver de l'altération, juſqu'à celui où elle eſt complettement détruite.

Matieres combuſtibles expoſées au feu avec le concours de l'air.

Lorſqu'on fait brûler à l'air libre des matieres combuſtibles, elles produiſent de la flamme & de la fumée, & il reſte la matiere terreuſe. La flamme eſt produite par la matiere huileuſe ; mais elle eſt agrandie conſidérablement par l'air & par l'eau qui ſe dégagent des corps pendant leur combuſtion. L'air ſe dilate, l'eau ſe réduit en vapeurs ; & ces deux éléments font l'effet d'un ſoufflet. Néanmoins toute la matiere combuſtible ne brûle pas ; une partie échappe à la combuſtion, & s'éleve en vapeurs : c'eſt elle qui produit la fumée & la ſuie : elle ſe condenſe facilement ſur les corps froids qu'elle rencontre, & s'y attache, comme cela arrive dans les cheminées. Cette matiere, qui s'eſt ainſi élevée pendant la combuſtion, eſt elle-même capable de brûler de nouveau, & de produire tous les effets de la matiere combuſtible qui n'a pas encore éprouvé l'action du feu ; & cela à pluſieurs repriſes, juſqu'à ce que tout ce qu'il y a de combuſtible ſoit totalement brûlé.

La combuſtion des corps ne peut ſe faire que par le concours de l'air. Pluſieurs habiles Phyſiciens penſent que ſa peſanteur & ſon élaſticité ſont les ſeules cauſes qui le rendent propre à entretenir la combuſtion des corps. Au moyen de ces propriétés, il réunit & raſſemble le feu en action, & l'applique immédiatement ſur les matieres combuſtibles qui reſtent à brûler. Mais cette théorie n'explique pas le phénomene qui ſe paſſe dans l'expérience ſuivante.

Matieres combuſtibles expoſées au feu ſans air.

L'air eſt le véhicule de la combuſtion, comme nous venons de le dire. Sans lui, aucun corps combuſtible ne peut brûler : il s'éteint même, quoique bien enflammé, lorſqu'on lui ôte toute communication avec l'air extérieur. Le charbon bien allumé qu'on enferme dans un étouffoir pour l'éteindre, eſt un exemple qui prouve cette propoſition.

EXPÉRIENCE

Qui prouve que la matiere combuſtible ne peut brûler ſans le concours de l'air.

On met des charbons noirs dans une boîte de fer ou de terre, qu'on ferme exactement : on place cette boîte dans un fourneau, & on la chauffe juſqu'à la faire rougir à blanc. On trouve, après que la boîte eſt refroidie, que, malgré la violence & la continuité du feu, le charbon n'a rien perdu de ſon poids, & qu'il n'a ſouffert aucune combuſtion.

REMARQUES.

Pendant que le charbon étoit expoſé à l'action du feu, il eſt certain que la matiere du feu, dans le mouvement igné, lui a été continuellement appliquée très immédiatement, & que la matiere inflammable de ce charbon a été elle-même dans un embraſement conſidérable.

Le charbon ne brûle point dans cette expérience, parceque c'eſt un corps ſec, privé abſolument d'eau, d'air & de toutes matieres qui peuvent en faire fonction. Il ne contient rien de

volatil qui puisse se raréfier par l'action du feu, & contribuer par ce moyen à sa combustion, comme il arrive aux corps organisés qui renferment de l'air & de l'eau abondamment. La matiere inflammable dont est pourvu le charbon, non seulement n'est susceptible d'aucune dilatation, mais même est propre à absorber l'air pendant sa combustion, comme nous le ferons remarquer dans un instant. Le charbon, dans cette expérience, se trouve pénétré de feu; mais c'est d'un feu étranger : sa propre matiere inflammable ne se consume point, parcequ'elle n'est point susceptible de se dilater.

Mais, me dira-t-on, les corps végétaux & animaux, quoique contenant beaucoup d'air & de matieres huileuses, aqueuses, &c. ne se brûlent pas davantage pendant l'analyse? Cela vient de ce que l'on conduit le feu par degré, pour dégager ces substances successivement. L'expérience a appris que, lorsqu'on brusque le feu, on occasionne des explosions qui pourroient venir aussi-bien de l'inflammation de ces substances volatiles, que de leur dilatation.

AUTRE EXPÉRIENCE

Qui prouve la même proposition.

On met sous une cloche de verre, posée sur des cuirs mouillés, un bout de chandelle allumée, qui ait un lumignon un peu long. La lumiere brûle d'abord très bien; elle quitte insensiblement la meche, chemine jusques vers son extrémité, & finit par la quitter & s'éteindre. Il s'échappe aussi-tôt du lumignon, qui reste encore embrasé, une fumée qui s'éleve perpendiculai-

rement, comme cela arrive dans le vuide; la cloche adhere ſenſiblement aux cuirs, à raiſon d'une partie d'air qui en eſt ſortie.

REMARQUES.

La chandelle brûle d'abord, parcequ'elle eſt placée dans une maſſe d'air priſe dans ſon état naturel; mais elle ne tarde pas à s'éteindre, parceque la chaleur de la flamme raréfie l'air. Une partie s'eſt échappée par les bords de la cloche; ce dont on peut s'aſſurer en mettant autour de ſes bords du ſable ou de la pouſſiere, qui eſt repouſſée par l'air intérieur qui ſe dilate. L'élaſticité de cet air eſt tellement augmentée, qu'elle comprime la flamme & l'oblige de s'éteindre. Cette théorie eſt de M. de Morveau, Avocat Général au Parlement de Dijon, & Membre de l'Académie de cette ville, qui a donné, ſur les phénomenes de l'air, un Mémoire rempli de très belles expériences. Ce Mémoire eſt imprimé dans le premier volume des Mémoires de l'Académie de Dijon.

Si l'extinction de la lumiere eſt due à de l'air abſorbé par la flamme, comme on l'avoit toujours penſé, il devroit s'enſuivre, dit M. de Morveau, qu'en introduiſant ſous la cloche une quantité d'air égale à celle qu'on préſume avoir été abſorbée, la lumiere ne devroit pas s'éteindre: cependant il arrive le contraire. M. de Morveau, dans une ſemblable expérience, a fait entrer de l'air ſous la cloche, en remontant le piſton de la machine pneumatique, avec les précautions néceſſaires, pour que cet air ne produisît aucune agitation à la flamme: la lumiere s'eſt éteinte plus promptement, comme l'avoit prévu cet habile Phyſicien, parcequ'alors il ſe trouve ſous la clo-

che une plus grande quantité d'air, dont l'élasticité augmente à proportion, qui comprime la flamme davantage, & l'oblige de s'éteindre.

M. de Morveau ne s'eſt pas contenté de ces expériences ; il en a fait d'autres qui ſont très ingénieuſes & très propres à confirmer ſa théorie. Il a pris un bocal de verre de dix pouces de hauteur, dont la moitié avoit cinq pouces de diametre, & l'autre deux pouces de diametre : c'eſt par ce dernier côté qu'étoit l'ouverture. Il a ſuſpendu ce bocal, l'ouverture en bas, à deux pouces au deſſus de ſon ſupport, de maniere que l'intérieur avoit une libre communication avec l'air extérieur : il a introduit, au milieu de la hauteur de ce bocal, une bougie allumée, qui s'eſt éteinte auſſi promptement que ſi l'ouverture eût été exactement fermée : l'air raréfié dans la partie ſupérieure comprimoit la flamme comme dans l'expérience précédente. Cet air ne pouvoit pas diminuer d'élaſticité, parcequ'il ne pouvoit s'évacuer par la partie ſupérieure du bocal, comme cela auroit été néceſſaire pour l'entretien de la flamme. D'un autre côté, la colonne d'air extérieur faiſoit équilibre à celui renfermé dans le vaſe, & le retenoit dans cet état d'élaſticité & de raréfaction.

M. de Morveau a enſuite répété cette expérience avec le même bocal, mais en tenant l'ouverture en haut. Il s'eſt aſſuré qu'en quelque endroit qu'on plaçât la lumiere, elle ne s'éteignoit pas, même en mettant une glace à un pouce de diſtance au-deſſus de l'ouverture du vaſe, parcequ'à meſure que l'air ſe raréfioit par la chaleur, il s'échappoit. Il en rentroit d'autre le long des parois du vaſe, qui entretenoit la flamme. Pour s'en aſſurer, M. de Morveau a jetté des petits corps

légers au-dessus de ce vaisseau ; ils ont été emportés par les courants d'air qui se sont établis : les uns ont été repoussés au dehors par l'air raréfié qui s'échappoit, & les autres ont été portés dans l'intérieur du bocal par l'air qui y entroit.

Le Mémoire de M. de Morveau est rempli de beaucoup d'autres expériences relatives à l'objet dont nous parlons : il fait voir que l'air ne contribue point matérialement à la combustion des corps, & qu'il ne s'en absorbe point, ou, si l'on veut, qu'il ne s'en détruit point pendant qu'on les fait brûler dans des vaisseaux clos.

Les corps brûlants, & dans le mouvement igné, s'éteignent, quoiqu'on les plonge dans des liqueurs inflammables, soit que ces liqueurs brûlent elles-mêmes, ou qu'elles ne brûlent point.

Expérience.

Si l'on plonge dans de l'esprit de vin enflammé, ou dans de l'huile, un charbon bien allumé, & qu'on l'ôte ensuite de ces liqueurs, on remarque qu'il est éteint, comme si on l'eût plongé dans de l'eau. Cet effet vient de ce que ces liqueurs s'appliquent très immédiatement à la surface du charbon, & qu'elles interceptent au feu, dont le charbon étoit pénétré, toute communication avec l'air.

Il résulte bien évidemment de ce qui vient d'être dit, que le concours de l'air est absolument nécessaire pour la combustion des corps : c'est sur cette propriété qu'est fondée toute la méchanique des fourneaux, comme nous l'avons déja dit à l'article de l'air.

AUTRE EXPÉRIENCE

Qui prouve la même proposition.

Lorsqu'on distille dans une cornue un végétal quelconque, & qu'on adapte un récipient au bec de ce vaisseau, on recueille les substances volatiles que le feu a fait élever. Ces substances sont de l'eau salée (qu'on nomme *esprit*), de l'huile & de l'air. Il reste dans la cornue une matiere charbonneuse. Nous ne considérerons, quant à présent, que l'huile & la matiere charbonneuse.

L'huile qu'on sépare dans cette expérience, est elle-même encore composée des mêmes substances que le végétal. Si on la soumet de nouveau à la distillation, on en tire encore les mêmes produits, mais dans des proportions différentes. Comme elle contient moins d'eau & moins de terre, elle fournit moins de ces substances, que le végétal; il reste dans la cornue moins de matiere charbonneuse. En continuant de distiller ainsi successivement plusieurs fois de suite, on parvient à décomposer complettement l'huile que fournit chaque distillation, & à la réduire en air, en eau & en charbon. Ce charbon contient presque tout le feu qui étoit combiné dans le végétal, puisque, dans toutes ces opérations, il n'y a eu aucune inflammation, ces expériences ayant été faites dans des vaisseaux clos; &, comme nous venons de le dire, aucune matiere combustible ne peut brûler sans le concours de l'air. C'est ce charbon qui va nous occuper maintenant sous le nom de *phlogistique*, & qui joue un si grand rôle dans la Nature & dans toutes les opérations de la Chymie.

Sur le Phlogiſtique.

D'après tout ce que nous avons dit ſur les matieres combuſtibles, nous croyons devoir donner au phlogiſtique la définition ſuivante.

Le phlogiſtique eſt un principe ſecondaire, compoſé de deux éléments primitifs qui ſont le feu pur & la terre vitrifiable. Cette combinaiſon eſt abſolument privée d'air & d'eau; elle eſt le réſidu charbonneux, provenant de la décompoſition de la matiere huileuſe.

Il eſt bien démontré que le réſidu charbonneux dont nous venons de parler, contient preſque tout le feu qui étoit entré dans la compoſition du végétal : je dis preſque tout le feu, parceque, pendant l'opération par laquelle on réduit les matieres combuſtibles dans cet état, il ſe diſſipe toujours une petite quantité de feu, mais qui ne mérite aucune conſidération. Lorſque la totalité de la matiere combuſtible eſt dans l'état charbonneux, tout le feu qu'elle contenoit, ſe trouve réduit ſous le plus petit volume poſſible. Nous ſuppoſons que le charbon a été formé dans des vaiſſeaux clos & ſans inflammation. La totalité du feu ſe trouve extraite & fixée avec la terre propre du végétal : ainſi la matiere charbonneuſe eſt donc le feu uni à la terre du corps organiſé. Cette matiere eſt abſolument privée d'air & d'eau, parceque ces deux éléments ſont volatils : ils ſe ſont diſſipés par l'action du feu, & ont emporté avec eux la plus grande partie de la matiere ſaline.

Nous avons dit dans notre définition du phlogiſtique, que la terre qui entre dans ſa compoſition, eſt une terre vitrifiable; c'eſt ce que j'ai conſtaté par une longue ſuite d'expériences, en examinant

la terre des végétaux, des animaux, & celle des huiles de ces corps organisés. J'ai déja publié une partie de ce travail dans mon Mémoire sur les Argilles. Nous rendrons compte des autres expériences qui constatent cette théorie, à mesure que les occasions se présenteront.

C'est un phénomene bien digne de remarque, que le feu puisse ainsi s'extraire & se rassembler sous un petit volume, sans recouvrer ses propriétés de feu pur. Cela prouve bien ce que nous avons dit précédemment, que, lorsque les molécules des éléments sont isolées, elles n'ont plus les propriétés des éléments en masse. Dans le charbon, les molécules du feu sont combinées avec la terre du végétal, par conséquent isolées par les molécules de la terre, qui sont interposées entre celles du feu, suivant les loix de la combinaison. Les molécules du feu isolées dans le charbon, sont sans mouvement, sans fluidité, sans élasticité, sans action & dans un repos parfait; mais elles sont toutes prêtes à se réunir, & à recouvrer toutes les propriétés de feu pur & en action : il suffit, pour cela, de présenter au charbon un corps actuellement dans le mouvement igné.

Nous avons fait remarquer précédemment les tentatives que Boerhaave a faites pour obtenir le phlogistique à part, mais dans l'état de combustion; ce qui est absolument impossible. Ce sont ces recherches mal entendues qui ont fait croire que l'état naturel du phlogistique étoit l'ignition : cette doctrine a été adoptée par la plupart des Chymistes.

Le feu ne peut être que sous deux états, libre, ou combiné : s'il est libre, c'est du feu élémentaire, & non du phlogistique. Dans cet état, il n'est

pas possible de le retenir, à cause de la disposition qu'il a à s'étendre uniformément entre tous les objets qui l'environnent, jusqu'à ce qu'il se soit mis dans un parfait équilibre ; mais lorsque le feu élémentaire est combiné, il perd toutes ses propriétés de feu pur. Lorsqu'il n'est combiné qu'avec peu de substance, & qu'il est dans l'état de siccité, comme il se trouve dans le charbon d'une huile, & lorsqu'il peut brûler, sans répandre ni suie ni fumée, je le nommerai alors *phlogistique*, afin de le distinguer de la matiere combustible dans l'état huileux. Nous verrons d'ailleurs que la substance inflammable joue, dans ces deux états de combinaison, différents rôles dans la Nature & dans presque toutes les opérations de la Chymie : si ensuite on enflamme ce phlogistique par l'attouchement d'un corps dans le mouvement igné, ce sera du phlogistique qui brûlera & qui se décomposera. Dans l'un & dans l'autre cas, il est toujours du phlogistique : dans le premier, il est du phlogistique en repos ; dans le second, du phlogistique en action, qui se brûle & qui se décompose : il n'est pas nécessaire qu'il soit dans l'état d'ignition, pour être caractérisé *phlogistique*. Tout ceci prouve évidemment que le phlogistique est une substance composée ; qu'elle est en repos lorsqu'elle ne brûle pas, & qu'elle est en action lorsqu'on la fait brûler. C'est une absurdité de chercher à obtenir à part cette substance dans l'état d'ignition, mais qu'elle ne brûle pas. Voilà cependant à quoi se réduit l'objet des travaux de ceux qui ont voulu retenir à part le principe phlogistique ; ce qui est impossible. Une substance ne peut en même temps brûler & ne brûler pas : si elle brûle, il faut, pour la retenir, employer des vaisseaux clos ; mais,

dans ce cas, elle ceſſe de brûler, & s'éteint, faute du concours de l'air.

Il réſulte de la diſtinction que nous avons faite du phlogiſtique en action & du phlogiſtique en repos, qu'on peut obtenir à part ce principe, mais dans ce dernier état : on peut alors le manier à ſon gré, & le contenir enfin dans une bouteille, dans une boîte, &c. pour me ſervir des expreſſions de ceux qui ont mis en queſtion de conſerver le phlogiſtique. Il ſuffit, pour cela, de diſtiller une huile, comme nous venons de le dire, ou toute autre matiere végétale ou animale, & de conſerver ſéparément le charbon qui reſte au fond du vaiſſeau : ce phlogiſtique ſera d'autant plus pur, qu'on aura employé une ſubſtance plus pure, & que ſon charbon ſera chargé de la moindre quantité de terre poſſible.

Je ſens bien qu'on m'objectera que ce réſidu charbonneux, ſur-tout s'il provient de ſubſtances végétales, contiendra quelques matieres ſalines étrangeres au phlogiſtique, & que, par conſéquent, il ne ſera point du phlogiſtique pur. A cela je répondrai qu'il faut faire choix d'une huile animale déja très rectifiée : elle laiſſera, dans toutes les combinaiſons qu'on lui fera ſubir, un charbon très-pur & privé de toute matiere ſaline. D'ailleurs la difficulté qu'il y a d'avoir du charbon parfaitement pur, eſt un inconvénient commun à toutes les matieres qui ont un certain degré de ſimplicité. Le phlogiſtique eſt un principe fort peu compoſé ; il participe plus ou moins des propriétés des éléments qui le forment, & il eſt auſſi difficile de l'avoir dans le dernier degré de pureté : mais cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe très bien reconnoître ſes propriétés, & en quoi ce principe ſecondaire differe du feu pur.

On pourroit peut-être encore me faire une objection, & dire que la ſubſtance que je regarde comme du phlogiſtique pur ou preſque pur, peut & doit néceſſairement ne jamais contenir conſtamment de la terre & du feu pur dans les mêmes proportions. Dans ce cas, quelles ſeront les ſubſtances intermédiaires ?

Je répondrai, 1°. qu'il eſt de l'eſſence du phlogiſtique, même de celui qui eſt dans l'état de vapeurs, & qui produit des effets mortels, de contenir de la terre. Cette terre, dans le charbon qui n'eſt point allumé, iſole les molécules de feu, & s'oppoſe à leur réunion ; mais, lorſqu'on applique au charbon du feu en action, ce feu détermine le développement & la réunion de celui qui entre dans la compoſition du charbon ; c'eſt du phlogiſtique qui brûle : comme tout ce que ce charbon en contient, ne brûle pas en totalité, une partie ſe réduit en vapeurs, mais dans l'état de phlogiſtique, c'eſt-à-dire toujours unie à de la terre. Cette derniere portion ſeulement produit les effets mortels dont nous avons parlé ; tandis que la portion de ce même phlogiſtique, qui eſt réduite en feu élémentaire, ne produit que les effets du feu pur.

2°. Je réponds encore que le feu peut être fixé par une plus ou moins grande quantité de terre. Le phlogiſtique ſera d'autant plus pur, que ces deux éléments ſeront réunis dans de meilleures proportions ; mais, dans tous les cas, ce ſera du phlogiſtique. Il y a néceſſairement beaucoup de variété dans cette combinaiſon du feu pur avec la terre ; il eſt certain qu'il *y* a plus de feu fixé dans le charbon d'une huile que dans la partie ligneuſe d'un végétal, ou dans le charbon oſſeux. Le charbon d'une huile eſt par cette raiſon infiniment

plus difficile à brûler complettement que les charbons de matieres végétales ligneuſes. Il y a ſur cette matiere beaucoup de recherches & d'expériences à faire pour déterminer la quantité ou le poids du feu qui entre dans les différents corps organiſés. Ces expériences démontreroient d'une maniere complette, que le feu eſt peſant, & qu'on peut apprécier ſon poids lorſqu'il fait partie des corps, & qu'il eſt un de leurs principes conſtituants. On le trouve ſans peſanteur lorſqu'il eſt libre, parceque, comme je l'ai déja dit, il ne touche point les corps, & qu'il eſt dans un exceſſif mouvement.

J'ai fait ſur les corps organiſés beaucoup d'expériences qui auroient pu me faire connoître la quantité de feu qui entre dans leur compoſition; mais, comme elles n'ont pas été faites dans cette intention, je n'ai pas tenu des notes aſſez exactes pour les rapporter ici : tout ce que je puis dire de plus général, d'après mes expériences, c'eſt qu'il en eſt du feu, comme des autres éléments : il m'a paru que les corps organiſés ou leurs parties ne contenoient pas tous préciſément le même poids de feu. Le feu, devenu principe des corps, eſt dans l'état de combinaiſon; ſans lui, les corps organiſés ne ſeroient pas ce qu'ils ſont : il eſt peſant, parcequ'il eſt un de leurs principes conſtituants : il eſt dans un état bien différent de celui de la barre de fer rouge dont parle Boerhaave : ce Chymiſte a trouvé ce feu ſans peſanteur, parcequ'il n'eſt point combiné, & qu'il ne touche pas le métal.

La maniere de décompoſer les corps organiſés, pour connoître le poids du feu qui eſt entré dans leur compoſition, conſiſte à faire brûler le charbon de ces corps, & celui qu'on obtient de leurs

huiles, dans des vaiſſeaux élevés, & qui aient communication avec l'air, en prenant garde que quelque courant d'air n'emporte rien de la matiere, ſinon que le feu pur qui doit ſe diſſiper. Il reſte la terre fixe. Si l'on a peſé la matiere charbonneuſe avant l'opération, & ſi l'on peſe enſuite la terre qui reſte, on ſaura, par le poids qui manque, celui du feu qui étoit combiné, & qui s'eſt diſſipé pendant la combuſtion, puiſque la matiere phlogiſtique ou charbonneuſe ne contient plus rien de volatil que le feu pur, incapable de ſe diſſiper autrement que par le concours de l'air. Il y aura, à la vérité, une portion de phlogiſtique qui ſe diſſipera en vapeurs ſans brûler, comme cela arrive toutes les fois qu'on fait brûler une matiere combuſtible : c'eſt un inconvénient. Il eſt impoſſible dans la plupart de nos opérations d'obtenir le dernier degré d'exactitude. Ces recherches continuées cependant répandroient plus de lumiere que nous n'en avons ſur les proportions de feu combiné dans les corps organiſés.

Les anciens Chymiſtes ont donné différents noms à la matiere inflammable, tels que ceux d'huile, de graiſſe, de ſoufre, &c. Ils n'avoient point adopté des termes particuliers pour déſigner le principe inflammable réduit à ſa plus grande ſimplicité. Cependant, ſi l'on confondoit, ſous la même dénomination, la matiere combuſtible, dans quelque état qu'elle fût, il en réſulteroit néceſſairement de l'obſcurité, parcequ'il y a une différence bien grande entre une huile & du charbon. Il en feroit de même ſi on vouloit diſtinguer la matiere inflammable par des noms différents, ſuivant l'état où elle ſe préſente : on feroit obligé de multiplier les noms à l'infini ; car, depuis l'état huileux ou graiſſeux le plus groſſier, juſqu'à ce-

lui de phlogiſtique ou de charbon très pur, il eſt facile de ſuppoſer bien des états intermédiaires auxquels il faudroit par conſéquent donner différents noms, ce qui deviendroit de la plus grande obſcurité. Quelques Chymiſtes modernes ont déja eſſayé d'introduire dans la Chymie les noms de *cauſticum* & d'*acidum pingue*, pour déſigner le phlogiſtique qui eſt dans la chaux vive. Outre qu'il eſt inutile d'introduire de nouveaux termes ſans néceſſité dans une ſcience, nous obſerverons que le nom d'*acidum pingue* eſt très impropre, & qu'il ne préſente rien de vrai à l'eſprit. Le phlogiſtique dans la chaux n'a rien d'acide ni de gras; c'eſt du phlogiſtique mêlé avec beaucoup de terre calcaire : ainſi nous penſons qu'il ſuffit de diſtinguer, comme nous l'avons fait, la matiere combuſtible dans deux états différents : 1°. dans l'état huileux : 2°. dans l'état non huileux ou phlogiſtique. Toute autre dénomination qu'on pourroit donner aux différents états dans leſquels peut ſe rencontrer cette ſubſtance, ſeroit abuſive, & ne feroit que répandre de l'obſcurité.

Matieres combuſtibles avec de l'eau.

Juſqu'à préſent nous n'avons préſenté le phlogiſtique que comme un corps charbonneux, privé par l'art d'eau & d'air, par l'action du feu ſans le concours de l'air. La Nature produit également des matieres charbonneuſes par le moyen du feu, & ſans le concours de l'air; mais elle le fait encore par le moyen de l'eau, avec ou ſans le concours de l'air. La putréfaction des corps combuſtibles, ou le ſéjour de ces mêmes corps dans l'eau & même dans des eaux courantes, réduiſent les corps combuſtibles dans l'état charbonneux, com-

me s'ils eussent éprouvé l'action du feu dans des vaisseaux clos. Il y a peu de personnes qui n'aient eu occasion de remarquer que, lorsqu'on remue le fond des petites rivieres ou des étangs, dans lesquels il se trouve des matieres combustibles, il s'éleve une boue noire à la surface de l'eau; il s'en exale en même temps une odeur de putréfaction : cette boue noire est la matiere combustible qui tend à devenir charbon. J'ai eu occasion d'examiner du bois qui avoit séjourné long-temps sous l'eau, & qui étoit converti tout en charbon. Les matieres purement huileuses qui séjournent enfermées dans des terreins humides, deviennent pareillement charbonneuses; mais, lorsqu'elles sont mêlées avec des sels, & que ces sels ne peuvent pas quitter la matiere graisseuse, elles sont infiniment plus long-temps à se réduire en charbon. Nous en verrons la raison dans un instant.

On trouve dans la Nature beaucoup de charbon qui n'est mêlé ni avec du soufre, ni avec de l'acide vitriolique. Il a été formé de la même maniere sans le concours du feu, puisqu'il s'en forme sous nos yeux par ce moyen fort simple : une forêt inondée, & qui reste long-temps sous l'eau, doit se réduire en un charbon semblable à celui que nous pouvons former dans nos laboratoires par l'action du feu, pourvu qu'il ne survienne pas de matieres salines; mais, si au contraire il survient beaucoup de matieres contenant de l'acide vitriolique qui puisse se mêler avec la matiere combustible, il se forme du soufre; le charbon est minéralisé, & il produit alors ce que l'on nomme *charbon de terre*. La substance huileuse se conserve beaucoup plus long-temps : c'est la raison pour laquelle on retire de l'huile & du soufre de tous les charbons fossiles, tandis qu'on ne retire

ni huile ni soufre des charbons pareillement formés dans l'intérieur de la terre, mais qui n'ont point été adultérés par des matieres salines.

C'est un spectacle bien digne d'un Philosophe Naturaliste de voir l'eau produire sur les matieres combustibles les mêmes effets que le feu. L'eau a même la propriété de séparer l'eau & l'air, principes constituants des corps organisés, pour les réduire en véritable charbon, comme cela arrive par l'action du feu dans des vaisseaux clos.

Je pense qu'on doit attribuer tous ces effets à l'air qui se dégage des corps par le mouvement de putréfaction qu'ils subissent dans l'eau. Dans les endroits où les matieres combustibles pourrissent sous l'eau, on voit souvent s'élever jusqu'à sa surface, des bulles d'air, par l'effet de sa plus grande légéreté. Cet air est celui qui entroit, comme principe constituant, dans la composition de ces corps organisés. Aussi-tôt qu'un corps perd un de ses principes, il change de propriété. Le principe aqueux se sépare ensuite de ces corps, & la substance restante ne peut plus se recombiner, ni avec de l'eau, ni avec de l'air, pour former la matiere huileuse, parcequ'il lui faut un intermede salin pour produire cette combinaison. Il reste donc enfin le feu combiné & fixé avec la terre propre du végétal, ce qui forme une véritable substance charbonneuse, & qui a toutes les propriétés du charbon, lorsque son séjour sous l'eau a été suffisamment long pour opérer cette décomposition.

Recomposition de la matiere huileuse.

La définition que j'ai donnée du phlogistique n'est point une assertion vague. Nous avons prouvé par plusieurs expériences que c'est effecti-

vement un corps ſec, privé d'eau & d'air; enfin il eſt le charbon de la matiere huileuſe : il peut redevenir dans l'état huileux & reformer une véritable huile, telle qu'elle étoit auparavant, en lui rendant l'air & l'eau qu'il a perdus. Il eſt vraiſemblablement très poſſible de parvenir à cette recompoſition par pluſieurs moyens. Celui par lequel j'y ſuis parvenu, a été de diſtiller à la cornue du bleu de Pruſſe qui m'a donné de l'huile en abondance, & plus que ſuffiſante pour démontrer cette recompoſition, & pour prouver que tout ce que j'ai avancé ſur cette matiere eſt de la plus grande exactitude.

Mais, comme cette opération eſt un peu compliquée, & qu'elle exige l'emploi de pluſieurs ſubſtances dont nous n'avons pas encore parlé, nous renvoyons cet objet à l'article du bleu de Pruſſe.

Il réſulte bien évidemment que, ſi nous pouvons, par des matieres ſalines, reſſuſciter la matiere huileuſe, la Nature doit le faire dans ſon immenſe laboratoire, & conſerver long-temps celle qui exiſte dans les matieres combuſtibles qu'elle enſevelit ſous les eaux.

Des propriétés du Phlogiſtique.

Le phlogiſtique eſt le principe des odeurs, des couleurs & de l'opacité des corps. Cette ſubſtance eſt ſi univerſellement répandue dans la Nature, qu'il y a fort peu de corps qui n'en contiennent une plus ou moins grande quantité : les pierres vitrifiables les plus dures en contiennent. Lorſqu'on les frotte l'une contre l'autre, elles exhalent une odeur phlogiſtique, parceque tout, dans la Nature, a été remanié plus d'une fois par les

corps organisés, peut-être jusqu'au centre du globe.

Le phlogistique n'est ni chaud ni froid : il ne peut se mettre en action & produire du feu que lorsqu'il y est excité par le contact d'un corps actuellement dans le mouvement igné : lorsqu'il brûle, le feu élémentaire se dissipe, & la terre reste fixe ; mais, comme il est privé d'air & d'eau, sa flamme est moins vive, moins lumineuse que celle des corps combustibles dans l'état naturel, parceque l'eau & l'air qu'ils contiennent agrandissent la flamme.

Le phlogistique est de la plus grande fixité au feu, tant qu'il n'a point de contact avec l'air ; c'est ce que nous avons vu par les charbons renfermés dans une boîte de fer. Cette propriété le rend très propre à pouvoir se combiner par la fusion avec plusieurs corps. Lorsqu'il s'unit aux verres par la fusion, il leur communique des couleurs & de l'opacité.

Lorsqu'il se combine avec les chaux métalliques, il les ressuscite en métal ; il leur donne de la couleur & une opacité absolue, sans leur communiquer ni chaleur ni lumiere, mais il leur procure plus de fusibilité & de volatilité ; il augmente même leur pesanteur spécifique.

Le phlogistique sert souvent d'intermede pour unir des corps qui ne s'uniroient pas sans lui ; telles sont les chaux métalliques qui ne peuvent s'unir avec le métal de même espece. Ces mêmes chaux ne peuvent, pour la plupart, se dissoudre dans les acides, parcequ'elles sont dépouillées de phlogistique.

Le phlogistique peut passer d'une combinaison dans une autre, sans qu'il ait besoin de s'enflammer.

Le phlogiſtique ne s'unit pas avec tous les corps qu'on peut lui préſenter : il ne contracte immédiatement aucune union avec le principe aqueux, puiſque, comme nous l'avons dit, il ſe forme ſous l'eau.

Le phlogiſtique eſt identique, ou toujours le même, de quelque corps qu'on le ſépare : il eſt toujours du feu combiné avec de la terre vitrifiable ; il peut ſeulement être dans différents états de pureté, & produire alors des effets qui ſont relatifs à ſon état. Il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſoit parfaitement pur pour produire la plupart des effets dont nous venons de parler : il y a même des cas où ces effets ſont nuls ou preſque nuls, lorſque le phlogiſtique eſt dans un trop grand état de pureté.

Juſqu'à préſent nous avons conſidéré le phlogiſtique comme un corps ſec, privé d'air & d'eau, fixe, incapable de s'évaporer au degré de chaleur qui regne dans l'air. On me demandera comment un pareil principe peut, dans nombre de circonſtances, ſe réduire en vapeurs, produire des effets mortels, des inflammations ſubites, des exploſions très bruyantes, & autres effets du même genre qui arrivent tous les jours. Ces objections ne détruiſent rien de ce que j'ai avancé ſur cette matiere : elles ſont au contraire très favorables à démontrer ce que j'ai dit. Cela prouve, 1°. combien il y a d'états intermédiaires entre le feu pur, la ſubſtance inflammable la plus pure, & la matiere inflammable dans l'état huileux le plus groſſier : 2°. combien ce principe inflammable peut changer de propriétés, relativement à l'état où il ſe trouve, & à la proportion dans laquelle il eſt combiné avec plus ou moins de principes terreux. La doſe du feu élémentaire peut reſter la même, &

celle de la terre diminuer de plus en plus. Une très petite quantité de terre, à cause de l'extrême petitesse de ses molécules intégrantes, fixe une plus ou moins grande quantité de feu élémentaire. Comme la terre est très fixe, elle fait participer au feu qu'elle combine, une partie de sa fixité, lorsqu'elle se trouve en grande quantité, comme dans les matieres charbonneuses; ce phlogistique est alors très fixe : mais, lorsqu'au contraire le feu élémentaire se trouve combiné en grande dose avec la plus petite quantité de terre, suffisante néanmoins pour faire perdre au feu élémentaire ses propriétés de feu pur, le phlogistique participe alors davantage des propriétés du feu : dans cet état, il se réduit facilement en vapeurs : il produit alors ses effets, non comme feu pur, parcequ'il ne cesse point d'être combiné; mais comme phlogistique, il détruit, en tout ou en partie, le ressort de l'air : la mort suit de près, si l'on ne se retire promptement, aussi-tôt que l'on commence à ressentir les effets de ces vapeurs phlogistiques.

Tout ceci prouve donc que le phlogistique est fixe quand il entre beaucoup de terre dans sa composition, & qu'il est au contraire très volatil quand c'est le feu élémentaire qui prédomine sur le principe terreux.

Le phlogistique, en se réduisant en vapeurs, entraîne avec lui quelques substances des matieres dans lesquelles il se produit, sur-tout lorsque ces matieres sont elles-mêmes volatiles; du moins on est en droit de le présumer, parceque les vapeurs phlogistiques ne sont pas toujours inflammables, quoiqu'elles occasionnent constamment des effets mortels. Lorsqu'elles sont accompagnées de quelques substances huileuses éthérées,

ou de ſoufre réduit en vapeurs, elles s'enflamment avec explosion, comme il arrive dans certains ſouterreins de mines. Le même effet a lieu lorſqu'elles ſont produites par des matieres combuſtibles en putréfaction. Les vapeurs phlogiſtiques qui s'élevent du charbon qu'on fait brûler, ne ſont point inflammables, quoiqu'elles produiſent des effets mortels; du moins juſqu'à préſent on n'a point remarqué qu'elles le fuſſent.

Il réſulte évidemment de toutes ces propriétés du phlogiſtique, qu'il differe eſſentiellement du feu pur. Il n'y a perſonne qui ne ſache que lorſqu'on fait brûler du charbon ou de la braiſe dans une chambre bien fermée, l'organe de l'odorat ſe trouve affecté d'une maniere bien ſenſible : mais la vapeur inviſible qui s'exhale du charbon ou de la braiſe allumée, affecte bien plus vivement encore le cerveau; & la mort ſuit de près ſi l'on ne ſe retire auſſi-tôt que ces effets ſe font ſentir. Il n'en eſt pas de même de l'eſprit de vin qu'on fait brûler de la même maniere: il n'en eſt pas de même non plus du charbon qu'on fait brûler dans une cheminée, ou dans un poële, dans lequel l'air extérieur peut circuler librement.

Les effets qui arrivent dans le premier cas, viennent de ce que le charbon ne contient ni air ni eau. Une portion de phlogiſtique ſe réduit en vapeurs par l'acte de la combuſtion : ces vapeurs, n'ayant pas eu le temps de ſe brûler & de ſe réduire en feu élémentaire, circulent dans la chambre, abſorbent l'eau répandue dans l'air, détruiſent le reſſort de l'air en tout ou en partie. Ces vapeurs ſont inviſibles, parcequ'elles ne ſont accompagnées d'aucune fumée. Les effets que le phlogiſtique produit ſur ceux qui y ſont expoſés, viennent vraiſemblablement de la grande diſpo-

ſition que le phlogiſtique, réduit dans cet état, a pour ſe combiner avec les corps qu'il rencontre.

Les vapeurs qui s'élevent pendant la combuſtion de l'eſprit de vin, ne produiſent pas le même effet, parcequ'il entre dans la compoſition de cette liqueur beaucoup d'air & d'eau, qui ſe dégagent à meſure qu'elle brûle; il ſe fait par conſéquent une compenſation : d'ailleurs l'eau contenue dans l'eſprit de vin retarde la combuſtion, & donne à la matiere inflammable le temps de ſe brûler en totalité.

Les huiles qu'on brûle dans des lampes, produiſent, dans des endroits fermés, à-peu-près les mêmes effets que la vapeur du charbon; dans un degré moins fort, à la vérité, parcequ'elles contiennent toujours une petite quantité d'air & d'eau, dont le charbon eſt entiérement privé.

La bougie de cire, en brûlant, exhale moins de fumée que la chandelle de ſuif de bœuf, & elle répand moins d'odeur phlogiſtique, parceque la cire eſt plus difficile à ſe liquéfier par la chaleur : la quantité pompée par ſa meche ſe brûle preſque en totalité; au lieu que le ſuif, étant plus facile à ſe liquéfier, eſt pompé par la meche en plus grande quantité qu'il ne peut s'en brûler. La chaleur que ce ſuif éprouve le réduit en vapeurs fuligineuſes, qui incommodent preſque autant que celles du charbon. Les huiles qu'on brûle au lieu de ſuif ſont encore plus dangereuſes. Comme elles ſont ordinairement liquides, elles ſont pompées par la meche en plus grande quantité, & elles produiſent beaucoup plus de vapeurs phlogiſtiques.

Tous les accidents qui peuvent arriver par ces ſortes de vapeurs phlogiſtiques, renfermées dans une chambre, n'ont point lieu lorſqu'on fait évaporer

porer en même temps une grande quantité d'eau. Je l'ai éprouvé ſur moi-même.

Ces accidents n'ont plus lieu également lorſqu'on fait brûler du charbon dans une cheminée, ou dans un poêle, où l'air circule librement, parceque les vapeurs phlogiſtiques ſont emportées continuellement par le courant de l'air. Il n'y a que le feu pur & élémentaire qui ſe tamiſe au travers des tuyaux des poëles. La portion de phlogiſtique en vapeurs, qui s'éleve pendant la combuſtion du charbon, n'eſt ni auſſi déliée ni auſſi ſubtile que le feu pur : elle eſt hors d'état de ſe tamiſer de la même maniere au travers des pores des tuyaux des poëles : elle a même ſi peu de diſpoſition pour ſe tamiſer au travers des corps, qu'une feuille de papier ſuffit pour intercepter ſon paſſage.

Les autres propriétés du phlogiſtique ſont trop générales & trop nombreuſes pour que nous puiſſions les rapporter toutes ici ; nous les ferons remarquer à meſure que l'occaſion s'en préſentera : mais ce que nous en avons dit eſt bien ſuffiſant pour qu'on ne le confonde pas avec le feu élémentaire.

Sur la Terre calcaire.

D'après tout ce que nous avons dit ſur la terre, il eſt bien prouvé que c'eſt la terre vitrifiable qui eſt la terre primitive & élémentaire. Elle eſt néceſſairement la plus ancienne de toutes les matieres terreuſes : c'eſt elle qui fait le fond de la terre calcaire ; mais cette derniere en differe beaucoup par les altérations que lui ont occaſionnées les corps organiſés. Mais comment, me dira-t-on, cette terre a-t-elle reçu ces changements, & quels

ſont les moyens que la Nature emploie pour produire cette terre ? C'eſt ce que nous allons examiner.

La terre calcaire, comme nous le démontrerons, eſt compoſée de parties égales, ou à peu-près, de terre élémentaire & d'eau, mêlées avec une certaine quantité de matiere phlogiſtique & d'air.

Juſqu'à préſent il a été impoſſible aux Chymiſtes de faire cette combinaiſon. J'ai fait beaucoup de tentatives qui n'ont été ſuivies d'aucun ſuccès : mais la Nature le fait en grand, d'une maniere très ſimple & très marquée : elle emploie, pour y parvenir, tous les inſectes de mer qui ſe forment des *niches pierreuſes*, & tous les poiſſons *teſtacées ou à coquilles*. Tout ce qui exiſte de terre calcaire a été fait par ces animaux, comme l'a démontré M. de Buffon (1). C'eſt un des plus beaux & des plus grands moyens, & le ſeul que la Nature emploie pour changer l'élément terreux, & pour en former une ſorte de principe terreux propre à entrer, ſous cette forme, dans d'autres combinaiſons, & ſpécialement dans la compoſition des matieres ſalines en général. Lorſque cette terre entre dans la combinaiſon des ſels, elle redevient terre vitrifiable, comme elle étoit auparavant ; cependant plus ou moins : c'eſt ce que nous examinerons à l'article des matieres métalliques.

Je n'examine point ici la méchanique qu'emploient ces animaux pour ſe conſtruire leur logement ; ce ſeroit une digreſſion qui m'éloigneroit trop de mon ſujet : je ferai remarquer ſeulement que ces animaux, ne pouvant vivre, comme tous

(1) Hiſtoire Naturelle *in*-4°. premier vol. page 272.

les autres, que de végétaux, changent par conséquent la nature de la terre vitrifiable en terre calcaire. On conçoit facilement que des animaux qui ne peuvent vivre que sous l'eau, combinent nécessairement la terre des végétaux dont ils se nourrissent, avec le principe aqueux. Ce ne peut être qu'avec une semblable combinaison qu'ils construisent leurs logements; mais, pour leur donner de la solidité, ils distribuent, entre les molécules terreuses, une substance mucilagineuse, parfaitement animalisée. Cette substance fait fonction de colle; elle lie les molécules terreuses entre elles, pour former un tout assez solide pour la conservation de l'individu. Je ne suis pas en cela de l'avis de M. de Buffon, lorsqu'il dit, page xj, volume 13, *in*-4°: » Les animaux à coquilles transforment l'eau de la mer » en pierre, produisent le corail & tous les madrépores ». Il est difficile de concevoir que de l'eau puisse se changer en terre. L'eau est un élément qui ne peut contracter que des combinaisons; mais elle n'est point susceptible de changer de nature : elle entre bien dans la composition de la terre calcaire, mais c'est comme principe constituant. Si on la sépare, elle recouvre toutes ses propriétés d'eau. Lorsque l'animal à coquille périt, la matiere animale, qui fait partie de la coquille, se détruit, comme l'huile des autres corps qui séjournent sous l'eau; mais le résidu charbonneux & le principe aqueux restent combinés avec la terre, & en font partie pour toujours, du moins tant que cette terre reste terre calcaire. On observe ces changements de la matiere combustible des testacées, dans des tas de coquilles d'huîtres amoncelées. Lorsque la substance animale entre en putréfaction, ces coquilles

exhalent une odeur ſemblable à toute autre matiere qui ſe putréfie : la terre calcaire prend des couleurs noires, bleues, vertes, &c. Le laps de temps, & l'action de l'air & de l'eau, détruiſent enfin la plus grande partie de ce qui a échappé à la putréfaction. La terre calcaire paroît alors avec toute la blancheur qui lui eſt naturelle, & avec toutes ſes autres propriétés : néanmoins elle retient opiniâtrément un reſte de matiere inflammable, non dans l'état huileux, mais dans celui de phlogiſtique, dont la grande quantité de terre empêche la deſtruction complette.

Tous ces changements arrivent à la ſubſtance animale des coquilles, de la même maniere que nous l'avons dit, en parlant de ceux qu'éprouvent les matieres combuſtibles végétales qui ſéjournent ſous les eaux. *C'eſt à l'air, qui ſe dégage d'abord par le mouvement de putréfaction* (1), *&c.* On auroit tort de rèjetter en doute l'exiſtence de l'air dans la compoſition des matieres animales qui ſe ſont formées & qui exiſtent dans l'eau. Toutes les expériences chymiques démontrent que ces matieres animales contiennent autant d'air que les animaux qui reſpirent immédiatement cet élément : en un mot, l'air eſt un principe conſtituant de toute matiere animale ; & ſans ce principe il n'y auroit point d'animaliſation. En quelque endroit du globe que ſe forment les animaux, on les trouve toujours pourvus d'une quantité d'air qu'ils ont aſſimilé à leur ſubſtance, proportionnellement à leur nature ; car tous les animaux n'en contiennent pas la même quantité, comme l'a démontré M. Hales dans ſa *Statique*

---

(1) Voyez page 152.

des Végétaux & dans celle des animaux. On voudra bien me dispenser d'entrer dans les détails de méchanique qu'emploient ces animaux pour prendre dans l'eau l'air nécessaire à leur constitution, pour ne m'attacher qu'à mon objet, qui est la terre calcaire.

La terre calcaire est répandue avec une grande abondance dans la Nature ; mais comme elle est de formation seconde, & qu'elle est produite par les animaux dont nous venons de parler, elle fait la plus petite partie de la constitution du globe. On la trouve, dans certains endroits, à des profondeurs considérables, à plus de mille & douze cents pieds. On peut juger par cette profondeur, de celle qu'avoient eux-mêmes ces endroits avant qu'ils fussent fonds de mers, parce-qu'il n'y a que dans la mer, & par le concours des animaux, que puisse se former cette terre. Au-dessous de ces endroits qui servoient autrefois de fond à la mer, on ne trouve plus de terre calcaire ; ce n'est que de la terre vitrifiable, sous différentes formes, mais communément sous celle de sable.

Toutes les pierres calcaires, comme le remarque très bien M. de Buffon, sont formées de coquilles brisées, détruites, réduites même en poussiere, tenant ensemble par l'affinité d'adhérence & celle d'agrégation. Il est absolument impossible de trouver dans la Nature une terre calcaire qui ne soit formée de coquilles, & qui n'en contienne encore quelques vestiges, si ce n'est celles qui sont crystallisées ; nous en dirons les raisons dans un instant : les pierres calcaires ont d'ailleurs les mêmes propriétés chymiques que la terre des coquilles à qui elles doivent leur origine. Les déplacements de la mer, qui ont eu

lieu à différentes reprises, ont laissé par-tout de la terre calcaire. Il étoit nécessaire qu'elle fît sa révolution autour du globe pour laisser cette terre si utile pour la bâtisse. Il seroit laborieux & dispendieux si l'on étoit obligé d'employer des pierres vitrifiables pour ces usages.

On me demandera peut-être comment ont pu se former ces chaînes de montagnes de pierres calcaires, & celles de coquilles, dont plusieurs ont une épaisseur considérable, & d'une grande étendue. Je pense que ces grosses chaînes de montagnes de pierres calcaires dont on se sert pour bâtir, ont été formées dans la mer comme toutes les autres montagnes, par dépôt de coquilles brisées & réduites en poudre. Le laps de temps & l'attraction des particules de la matiere ont agrégé ces substances entre elles, & ont formé ces pierres qui ont plus ou moins de dureté, plus ou moins de finesse, à proportion que ces matieres étoient elles-mêmes dans des états plus favorables pour acquérir de la solidité.

A l'égard des montagnes qui ne sont composées que de coquilles, & souvent de même espece, on peut croire que les testacées se comportent comme les animaux terrestres; qu'ils se cantonnent dans la mer : ils adoptent une place, croissent, vivent, périssent & restent où ils ont pris naissance; d'autres croissent par-dessus les premiers, & restent de même. Il ne faut, après cela, que du temps pour former une chaîne de montagnes coquilleres de toute l'étendue du canton que ces animaux ont adopté : ces montagnes continuent de s'élever, jusqu'à ce qu'enfin les testacées ne trouvent plus au-dessus d'eux une épaisseur d'eau suffisante pour continuer d'y faire leur domicile. Dans cette hypothese, il est facile de

concevoir pourquoi il n'y a point de coquilles dans les vallons au pied de ces montagnes : c'est que ces vallons ne faisoient point partie du cantonnement de ces animaux.

Etats sous lesquels la Nature nous présente la Terre calcaire que l'on nomme aussi alkaline & absorbante.

Examinons présentement les différents états sous lesquels la Nature nous présente la terre calcaire, ou plutôt les changements que les coquilles ont éprouvés par le laps de temps.

La terre calcaire est sous différentes formes, comme la terre vitrifiable. Je ne parle que de celle qui a un degré de pureté suffisant & distinct de toutes les autres substances terreuses.

Entre les pierres calcaires, les unes sont en grandes masses irrégulieres, dont les parties adherent par l'affinité de cohésion qu'ont entre elles les parties de la matiere ; tels sont les moëllons, les pierres à bâtir, le marbre blanc, &c. La cassure de ces pierres est plus ou moins grenue, comme celle du sucre. Toutes ces pierres se laissent imbiber par l'eau avec plus ou moins de facilité. On se sert, avec une sorte de succès, des pierres les plus poreuses de cette espece pour filtrer de l'eau, après les avoir creusées en cône, en plaçant la pointe en bas.

On trouve des pierres calcaires crystallisées symmétriquement, & variées à l'infini, d'une pesanteur spécifique beaucoup plus grande que celle des précédentes, & qui approchent même des terres vitrifiables en pesanteur. On les appelle *spaths calcaires :* elles ont des facettes brillantes. Ces pierres ne different des précédentes que par

l'arrangement de leurs parties. Il y a lieu de croire que la matiere terreuſe, en partie diſſoute par l'eau, a été tellement diviſée, que les molécules terreuſes, en s'attirant mutuellement pour ſe réunir, ont pris entre elles cet arrangement ſymmétrique & cryſtallin qu'on leur obſerve. Ces pierres ſont plus dures, plus compactes que les précédentes : elles ont une demi-tranſparence, & ne ſe laiſſent point imbiber par de l'eau. Parmi les pierres de cette eſpece, il y en a dont la terre a été complettement diſſoute dans l'eau, & qui s'eſt cryſtalliſée enſuite très proprement. J'ai vu de ces pierres qui avoient le coup d'œil & l'apparence du cryſtal de roche : elles en avoient, à très peu de choſe près, la tranſparence.

Il y a d'autres pierres calcaires plus dures que les précédentes, demi-tranſparentes, & qui n'ont d'autres figures que celles que leur procurent les différentes circonſtances qui contribuent à leur formation. Ce ſont les *ſtalactites* qui ſe forment dans les caves gouttieres & dans les grottes, & dans toutes les cavités qui ſont dans l'intérieur de la terre, où l'eau peut ſuinter, s'évaporer & laiſſer la portion de terre qu'elle tenoit en diſſolution. La terre reſte attachée à la voûte de la caverne, augmente à meſure qu'il en vient de nouvelle, & prend, par ſucceſſion de temps, des figures ſingulieres & variées à l'infini. La formation de ces maſſes de terre eſt ſemblable aux glaçons qui pendent aux toits lorſqu'il vient un faux dégel après qu'il a neigé.

La terre calcaire ſe préſente encore ſous la forme d'une poudre blanche plus ou moins fine. Quelquefois les parties de cette terre ſont légérement agglutinées entre elles, & forment les craies, dont la conſiſtance des maſſes varie à l'infini.

Toutes les coquilles des œufs d'oiseaux sont encore de la terre calcaire, mais mêlée d'un parenchyme animal, comme dans les coquilles des poissons, qui sert également à donner de la solidité à ces coquilles.

Plusieurs habiles Chymistes ont encore mis au rang des terres calcaires celles qu'on tire des végétaux & des os par la combustion : mais ces substances terreuses en different essentiellement. Celles qu'on sépare des végétaux est de la terre vitrifiable ; & celles des os tiennent le milieu entre les terres vitrifiables & les terres calcaires : mais ni les unes ni les autres ne font de la chaux vive par la calcination ; ce qui est un caractere spécifique des terres calcaires. Nous parlerons de ces terres par la suite.

Propriétés des Terres calcaires.

Toutes les pierres calcaires sont beaucoup moins dures que les pierres vitrifiables. Aucune ne fait feu frappée contre de l'acier ; au contraire elles se laissent toutes entamer & rayer par la pointe d'un couteau.

Aucune pierre calcaire n'a la pesanteur de la terre vitrifiable, même les spaths calcaires les plus pesants.

Toutes les terres calcaires se dissolvent dans les acides avec chaleur & effervescence ; on se sert de ce moyen pour les distinguer : mais nous en parlerons plus particuliérement lorsque nous examinerons les propriétés des matieres salines.

Les pierres calcaires ne sont pas toutes également pures ; il y a entre elles la même différence que celle que nous avons fait remarquer entre les pierres vitrifiables. Tous les marbres colorés

ſont de la terre calcaire fort impure : leurs couleurs ſont la plupart métalliques : ils contiennent preſque tous une plus ou moins grande quantité d'argille.

La terre calcaire la plus pure que j'aie reconnue par des expériences faites ſur cette matiere, eſt le beau marbre blanc, ou les beaux ſpaths cryſtalliſés, bien tranſparents.

Terres calcaires expoſées au feu dans des vaiſſeaux clos.

Chaux vive.

On met dans une cornue de grès, capable de réſiſter à une violente action du feu, des morceaux de marbre blanc : on place la cornue dans un fourneau qui pouſſe bien : on adapte à la cornue un ballon ou récipient : on lute les jointures : alors on échauffe la cornue par degrés, & l'on augmente le feu juſqu'à ce qu'elle ſoit rouge à blanc : on l'entretient dans cet état pendant environ trois heures : on laiſſe refroidir les vaiſſeaux ſuffiſamment, & on délute le ballon : on verſe ce qu'il contient dans un flacon : on enleve la cornue du fourneau : on verſe ſur un papier ce qu'elle contient, & on l'enferme dans une bouteille, afin que la matiere ne prenne point l'humidité de l'air.

La liqueur qui a paſſé dans le ballon pendant la calcination, eſt de l'eau pure ; elle a ſeulement une légere odeur empyreumatique qui lui vient de la matiere phlogiſtique contenue dans la pierre calcaire. La ſubſtance terreuſe de la cornue s'eſt convertie en chaux vive qui ſe trouve noire & enfumée, à raiſon de la matiere phlogiſtique qui y eſt contenue, & qui ne peut ſe brûler

dans des vaisseaux clos où l'air n'a point d'accès. Si, avant la calcination, on a pesé la pierre, & si on la pese de nouveau après l'opération, on trouve qu'elle a diminué de la moitié de son poids, ou à-peu-près; elle a diminué aussi de volume, & a acquis beaucoup plus de dureté qu'elle n'en avoit auparavant.

Cette expérience prouve donc que le marbre blanc contient une grande quantité d'eau, puisqu'on la recueille par la distillation. On ne peut pas soupçonner que cette eau soit étrangere à la terre calcaire; car si l'on a pris la précaution de faire sécher cette terre pendant plusieurs jours, jusqu'à la faire bien chauffer, sans la faire rougir, elle n'en fournit pas moins d'eau pour cela. La couleur noire que prend la terre enfermée dans la cornue, est une preuve non équivoque de l'existence de la matiere inflammable : c'est un reste de matiere animale qui vient originairement de sa formation. Tout ceci prouve complettement ce que nous avons avancé sur l'origine & la nature de cette terre.

Ce n'est ni avec du marbre blanc, ni de la maniere que nous venons de le dire, qu'on fait la chaux dont on fait usage dans les arts & pour la bâtisse; mais nous nous servons de marbre blanc pour cette expérience, dans nos Cours, parceque c'est la terre calcaire la plus pure, & qui fournit une chaux très blanche. Les spaths & les stalactites calcaires purs fournissent de même des chaux de la plus grande blancheur. Nous faisons cette expérience dans une cornue, pour faire voir la grande quantité d'eau & d'air qui se dégagent pendant l'opération : substances qui étoient nécessairement combinées avec la matiere terreuse, puis-

qu'elles ne ſe ſéparent qu'à la plus grande violence du feu.

La chaux ordinaire ſe fait avec des pierres calcaires communes. Ces ſortes de pierres contiennent toutes une certaine quantité de fer dans l'état d'ochre ; ce qui eſt aſſez indifférent pour les uſages auxquels on emploie la chaux. Pluſieurs de ces pierres contiennent encore de la terre vitrifiable. Le marbre noir & tous les marbres colorés ſont des pierres calcaires fort impures : elles ſe levent par feuilles ; elles forment de mauvaiſe chaux, & il leur arrive ſouvent d'entrer en fuſion. La maniere de convertir en chaux vive les pierres calcaires ordinaires, conſiſte à les calciner au travers de la flamme des matieres combuſtibles, dans des fourneaux faits exprès, qu'on nomme *fours à chaux*. Mais il n'y a aucune pierre décidément calcaire qui, étant traitée dans des vaiſſeaux clos, comme nous venons de le dire, ne fourniſſe les mêmes ſubſtances par une ſemblable opération. L'eau eſt eſſentielle à la conſtitution de cette ſorte de terre. J'ai remarqué qu'il y en a parmi elles qui ne fourniſſent pas la même quantité d'eau, & qui ne forment pas, par la calcination, une chaux vive également bonne : cela vient de l'eſpece de décompoſition que ſubiſſent ces pierres par le laps de temps. La Nature tend à ſéparer l'eau qui leur eſt unie, & à les ramener au caractere ſpécifique de leur origine, celui de terre vitrifiable : c'eſt ce que l'on voit arriver dans certains bancs de craie où l'on trouve des quantités conſidérables de cailloux de différentes couleurs, qui ne ſont autre choſe que la terre calcaire devenue vitrifiable. J'ai encore remarqué qu'il faut un plus grand coup de feu

pour convertir en chaux les pierres calcaires dures, que pour celles qui le ſont moins, & que les terres calcaires très pures ne fourniſſent pas une chaux auſſi forte que les pierres calcaires communes.

Pour ſuivre l'ordre que nous nous ſommes preſcrit, examinons les effets de l'air ſur les pierres calcaires.

Pierres calcaires avec l'air.

On ne connoît point l'action de l'air ſur les terres calcaires; mais d'après tout ce que nous venons de dire, on ne peut méconnoître les grands changements que le laps de temps opere ſur les terres calcaires. On trouve dans les cabinets d'Hiſtoire Naturelle, des coquilles dans toutes ſortes d'états d'altération, qui les approchent de la terre vitrifiable, & d'autres coquilles qui le ſont devenues complettement: on découvre tous les jours des bancs de coquilles très conſidérables, qui ſont changées en terres vitrifiables. La Nature produit ces changements par le feu dans les volcans, & elle le fait auſſi ſans feu, par le laps de temps; mais dans l'un & dans l'autre cas, c'eſt toujours en ſéparant l'eau & l'air qui étoient unis à la terre: l'eau ne peut faire partie des pierres vitrifiables, ni entrer dans la fuſion vitreuſe de ces terres, &, par conſéquent, dans la vitrification. Les pierres calcaires doivent contenir de l'air: c'eſt lui qui ſert d'intermede pour unir le principe aqueux à la terre: lorſque les pierres calcaires éprouvent les changements dont nous parlons, l'air ſe ſépare d'abord. J'ignore, au reſte, ſi on a fait des expériences pour démontrer l'exiſtence de l'air dans cette eſpece de terre qui doit néceſſairement en

contenir, puiſqu'elle a fait autrefois partie des animaux : c'eſt la matiere d'un très beau travail à faire. Ces expériences apprendroient à connoître la terre calcaire dans tous ſes paſſages intermédiaires, priſe de la coquille actuellement vivante, juſqu'à ſon état de converſion & de retour en terre vitrifiable : on remarqueroit néceſſairement qu'elle perdroit de plus en plus ſes propriétés calcaires, à meſure qu'elle ſeroit privée de l'air & de l'eau qui conſtituent ſon état calcaire : du moins toutes les expériences que j'ai déja faites ſur cette matiere, me conduiſent à penſer ainſi.

Terre calcaire avec l'eau.

Nous avons parlé des changements que la terre calcaire éprouve en ſortant immédiatement des animaux teſtacées & des inſectes de mer : nous avons expoſé ceux que cette même terre éprouve par le laps de temps qui ſépare l'eau & l'air qui faiſoient parties conſtituantes de ces terres : nous avons auſſi conſidéré les états intermédiaires par où elles paſſent, juſqu'à ce qu'elles ſoient entiérement redevenues terre vitrifiable. En examinant un grand nombre de terres calcaires, on en rencontre dans tous ces états intermédiaires dont nous parlons ; & quoiqu'elles aient les propriétés générales des terres calcaires, elles en ont de particulieres qui ſont abſolument relatives aux proportions d'air & d'eau qu'elles conſervent encore.

La terre calcaire ordinaire contient toute la quantité d'eau dont elle peut être chargée : on ne peut lui en combiner une plus grande doſe ; néanmoins cette eſpece de terre eſt diſſoluble dans l'eau. L'eau qui paſſe dans des terreins calcaires,

s'en charge considérablement : pour le peu qu'elle s'évapore, elle laisse déposer cette terre dans la même proportion. On peut faire la même opération dans les laboratoires de chymie, & s'assurer de la dissolubilité de cette terre. Si l'on fait bouillir seulement un instant de la craie dans de l'eau distillée, & si l'on filtre la liqueur, il est facile de s'appercevoir, par la saveur fade que l'eau acquiert, qu'elle en est saturée : elle dépose, par l'évaporation, la terre qu'elle avoit dissoute. Les spaths & les stalactites calcaires ont été formés par des eaux qui tenoient de la terre calcaire en dissolution ; ces spaths & ces stalactites se sont crystallisés par l'évaporation de l'eau.

La terre calcaire est très disposée à perdre son eau principe & son air, & à redevenir terre vitrifiable. C'est principalement en réitérant les calcinations & les extinctions dans l'eau, qu'on y parvient. La Nature fait cette belle opération par le feu ; mais elle la fait d'une maniere plus générale, & bien plus en grand, sans le secours de ce puissant agent, comme nous le dirons ailleurs.

La terre calcaire, par la calcination, acquiert des propriétés salines alkalines. Le feu combine d'une maniere plus intime & différente les substances que la Nature a réunies dans cette espece de terre ; c'est ce que nous allons examiner.

Examen des propriétés de la Chaux vive.

On doit considérer la réduction des pierres calcaires en chaux vive, comme un acheminement à la formation du principe salin alkalin : aussi verrons-nous que la chaux a plusieurs propriétés analogues au sel alkali. La chaux a, comme lui,

une ſaveur âcre & brûlante ; elle attire de même puiſſamment l'humidité de l'air.

Chaux vive expoſée à l'air.

On met dans une terrine de grès deux livres de chaux vive en morceaux : on la couvre d'un papier pour la mettre à l'abri de la pouſſiere. Quelque temps après, elle ſe pénetre de l'humidité répandue dans l'air : les parties de la chaux s'écartent les unes des autres, & occupent un volume conſidérable : elle ſe réduit en une poudre fine, légere ; c'eſt ce que l'on nomme *chaux éteinte à l'air.* Si on la peſe dans cet état, on trouve qu'elle eſt augmentée de poids, environ de quatorze onces : c'eſt de l'eau répandue dans l'air, dont elle s'eſt chargée. Ces effets ont lieu plus promptement, lorſque la chaux eſt expoſée dans un endroit où l'air eſt chargé de beaucoup d'humidité, comme à la cave.

Nous remarquerons que la chaux ainſi expoſée à l'air, ne peut reprendre la même quantité d'eau qu'elle a perdue par la calcination, quel que ſoit le temps qu'on la laiſſe expoſée à l'air : lorſqu'elle s'en eſt ſaturée, on ne lui retrouve plus le même poids qu'avoit la terre calcaire avant ſa calcination.

Cet effet vient de ce que la pierre calcaire, pendant la calcination, a perdu la plus grande partie de l'eau & de l'air principes à cette eſpece de terre : beaucoup de molécules terreuſes ſe ſont rapprochées de la nature de la terre vitrifiable, & ſont devenues par-là hors d'état de reprendre dans l'air la même quantité d'eau qu'il y en a dans la terre calcaire avant ſa calcination : mais la portion de terre calcaire qui a éprouvé une moindre

moindre action du feu, & qui s'est convertie en chaux vive, paroît plus divisée qu'elle ne l'étoit auparavant: c'est cette partie qui admet presque toute l'eau dont la chaux s'est chargée pendant son exposition à l'air. Quoi qu'il en soit, la masse totale ne peut admettre la même quantité d'eau que celle qui entroit dans sa composition, ni conserver le même état de siccité qu'avoit la pierre avant sa calcination. J'ai tenu à la cave, dans des terrines de grès, pendant plusieurs années, de la chaux vive exactement pesée: elle a tombé en efflorescence, & a considérablement augmenté de poids; mais elle n'a jamais attiré assez d'eau pour peser autant que la terre calcaire qui avoit été originairement employée; il s'en falloit toujours de plus de deux onces par livre: elle étoit toujours plus humide que de la même terre calcaire, réduite en poudre impalpable. Cette différence ne peut être attribuée qu'à l'état de la terre calcaire qui a été changée pendant sa calcination, & qui s'est plus ou moins rapprochée de la nature des terres vitrifiables qui sont hors d'état d'absorber de l'eau.

Chaux vive combinée avec de l'eau.

Pâte de Chaux.

On met dans une terrine de grès quelques livres de chaux vive: on verse de l'eau par-dessus: elle ne tarde pas à être absorbée avec une avidité considérable. On remarque, quelque temps après, & quelquefois sur-le-champ, qu'elle s'échauffe considérablement. Les parties de la chaux s'écartent avec un bruit qui est assez fort pour se faire entendre à cinquante pieds de distance: une partie de l'eau qui la pénetré, se réduit en vapeurs par la chaleur qu'elle occasionne: cette

chaleur eſt ſi grande, que juſqu'à préſent on n'a pu encore en connoître le degré, parcequ'elle va juſqu'à incendier les matieres combuſtibles qu'elle touche. On manque d'inſtrument pour apprécier cette chaleur, même dans les expériences en petit, parcequ'elle eſt ſuffiſante pour mettre toutes les liqueurs en ébullition, & même le mercure.

Lorſque les phénomenes de l'extinction de la chaux ſont paſſés, & qu'on n'a employé que la quantité d'eau convenable pour la réduire en pâte, on lui donne le nom de *pâte de chaux :* c'eſt dans cet état qu'on l'emploie pour former le mortier dont nous parlerons.

Lait de Chaux.

On délaie dans beaucoup d'eau la pâte de chaux : elle forme une liqueur trouble, blanche, ſemblable à du lait : on lui a donné, à cauſe de cela, le nom de *lait de chaux.*

Eau de Chaux.

Ce lait de chaux s'éclaircit par le repos : la terre ſe précipite. Si l'on filtre ce lait de chaux au travers du papier gris, l'eau qui paſſe eſt claire, ſans couleur; elle eſt chargée d'une ſubſtance ſaline alkaline qu'elle tient en diſſolution : cette ſubſtance lui donne une ſaveur âcre & amere : on nomme cette liqueur *eau de chaux.* On donne le nom d'*eau de chaux ſeconde* à de nouvelle eau qu'on paſſe ſur le marc : cette ſeconde eau de chaux peut être auſſi chargée de matiere ſaline que la premiere; cela dépend des proportions d'eau & de chaux qu'on a employées la premiere fois. Lorſqu'on a beſoin d'eau de chaux ſeconde

pour l'usage de la Médecine, il vaut mieux couper l'eau de chaux ordinaire, après qu'elle est faite, avec son poids égal d'eau pure.

Pellicule ou Crême de Chaux.

Pour peu que l'eau de chaux s'évapore, il se forme à sa surface une pellicule *salino-terreuse* que l'on nomme *pellicule* ou *crême de chaux*.

En continuant de passer beaucoup d'eau sur le marc resté sur le filtre, on parvient à enlever à la chaux tout ce qu'elle peut fournir de cette substance salino-terreuse dans l'eau; mais il faut une prodigieuse quantité d'eau. Il reste enfin une tres grande quantité de terre blanche qui n'a plus aucune des propriétés de la chaux : ce n'est plus qu'une terre calcaire peu différente de ce qu'elle étoit auparavant. Il seroit à souhaiter qu'on suivit les calcinations & les lotions jusqu'à ce que la terre calcaire se refusât à présenter les mêmes phénomenes. M. Duhamel observe que la chaux bien imbibée d'eau, soumise à la calcination, retient l'eau dont elle a été pénétrée, avec plus de force que lorsqu'on calcine la pierre pour la premiere fois, puisqu'alors il a fallu un plus grand coup de feu pour faire dissiper entiérement l'humidité qui la pénétroit (1).

Jusqu'à présent il a été impossible de convertir en chaux vive, par une seule calcination, toute la substance de la pierre : il en reste, après le lavage, la plus grande partie qui n'est point devenue chaux vive pendant la calcination, & qui ne peut plus rien communiquer à l'eau.

(1) Mémoires de l'Académie, année 1747, page 67.

La matiere ſalino-terreuſe que fournit la chaux pendant ſon extinction, ſe diſſout en trop petite quantité dans l'eau, pour enlever à la chaux tout ce qu'elle peut fournir de cette matiere : il faut une quantité très conſidérable d'eau.

J'ai mis dans douze livres d'eau chaude très pure, un gros de chaux vive : la chaux s'eſt éteinte comme de coutume; & dans l'eſpace de deux heures, il s'eſt formé une pellicule ou crême de chaux aſſez forte, quoiqu'il n'y ait point eu d'évaporation. L'eau n'avoit pas, à beaucoup près, une ſaveur auſſi forte qu'on auroit dû s'y attendre, en voyant l'épaiſſeur de cette pellicule : ainſi la pellicule qui peut paroître à la ſurface de l'eau de chaux, n'eſt pas toujours une preuve qu'elle eſt ſaturée de cette ſubſtance ſaline.

Les pellicules de chaux ſont une matiere ſaline qui a les propriétés générales des ſels : ces pellicules ont un peu de ſaveur : elles ſont diſſolubles dans l'eau, en petite quantité, à la vérité; car deux onces d'eau diſtillée & bouillante en diſſolvent à peine trois grains : cependant, lorſqu'on préſente à l'eau beaucoup de ces pellicules à la fois, elle en diſſout une bien plus grande quantité.

R E M A R Q U E S.

Examinons préſentement les phénomenes de la chaux, dont nous venons de rendre compte.

Le *premier* phénomene eſt que les pierres calcaires contiennent plus de la moitié de leur poids d'eau qu'on ſépare par la diſtillation : elles renferment auſſi un peu de matiere inflammable, puiſque la pierre calcinée, reſtée dans la cornue, eſt noire & comme enfumée.

Pendant la calcination, toute l'eau de la pierre calcaire ne s'évapore pas : il en reste une quantité très considérable. La preuve en est qu'on peut lui enlever encore, par une calcination plus forte & plus long-temps continuée, une partie de l'eau qu'elle a retenue. Tant que la chaux est blanche & opaque, elle contient de l'eau qu'on peut lui enlever. L'instant où elle cesse d'en contenir, est celui où elle devient diaphane, & qu'elle est convertie en un verre net & transparent : alors la terre calcaire est changée de nature : elle se trouve convertie en terre vitrifiable ; elle en a exactement les propriétés : elle est absolument privée d'eau, parceque l'eau ne peut point faire partie de la vitrification : c'est cette eau très adhérente aux terres calcaires, qui les rend si réfractaires : c'est elle aussi qui s'oppose à leur vitrification. La chaux, telle qu'on a coutume de l'avoir, doit contenir nécessairement une certaine quantité d'eau : lorsqu'elle en est trop privée par une trop forte calcination, elle se rapproche, en proportion de cette calcination, de la nature des pierres vitrifiables, & elle perd de plus en plus ses propriétés de chaux vive. Ce phénomene arrive quelquefois aux Chaufourniers : ils nomment *chaux brûlée*, la chaux qui a été ainsi trop calcinée : on la met à part pour n'être point employée dans les bâtiments.

L'action du feu, pendant la calcination de la pierre calcaire, combine la portion de phlogistique & l'eau qui ne se sont pas dissipées, avec une portion de la terre calcaire : cette combinaison est plus intime que celle qui existoit dans la pierre calcaire avant sa calcination, & elle se fait d'une maniere différente. Il se forme de la matiere saline alkaline proportionnellement à ce qui reste

d'eau, d'air & de matiere inflammable unis à la terre calcaire pendant sa calcination. La portion d'alkali se dissout dans l'eau lors de l'extinction de la chaux, & lui communique une saveur qui a toutes les propriétés d'un alkali fixe : nous prouverons cette derniere proposition dans un instant.

Les coquilles d'huîtres & les coquilles d'œufs dans l'état naturel, contiennent davantage de matiere inflammable que les pierres calcaires : ces coquilles fournissent, par cette raison, une chaux beaucoup plus forte & plus âcre que les terres calcaires les plus pures, parceque leur matiere inflammable donne lieu à la formation d'une plus grande quantité de cette substance saline alkaline.

Quoiqu'on calcine ces pierres à travers la flamme, toute la matiere phlogistique ne se brûle pas, comme on pourroit le soupçonner; il n'y a que la portion qui est à la surface : celle de l'intérieur se trouve renfermée comme le charbon dans la boîte de fer, qui ne brûle pas faute du concours de l'air. Cette portion de phlogistique y est de la plus grande fixité : elle se combine avec la terre & l'eau, & forme la matiere saline.

Le *second* phénomene que la terre calcaire présente après sa calcination, est sa diminution de volume & son augmentation de dureté. Comme elle a perdu beaucoup d'eau, on conçoit facilement la diminution de son poids; mais, pour qu'elle perde son volume, il faut supposer qu'il y a eu entre les parties de la pierre un mouvement qui a occasionné leur rapprochement; sans cela, la chaux seroit légere & spongieuse : elle est, au contraire, plus pesante qu'un pareil volume de semblable pierre non calcinée : elle a acquis,

outre cela, beaucoup plus de dureté : elle a même un son timbré comme celui des pierres vitrifiables. La retraite de ces pierres, pendant leur calcination, est quelquefois si grande, qu'elle va jusqu'à la moitié de leur volume : cette diminution occasionne souvent des éboulements dans les fours, pendant la conversion de ces pierres en chaux.

Le *troisieme* phénomene qu'il est important de remarquer, est la propriété qu'a la chaux de se charger de l'humidité de l'air, & de s'échauffer considérablement avec l'eau. Plusieurs Physiciens avoient attribué ces effets à des parties de feu qui se fixent dans la pierre pendant sa calcination. Quoique ce sentiment ne soit pas dénué de toute vraisemblance, il a été absolument rejetté : cependant je le crois le plus probable ; mais il faut savoir auparavant ce que l'on entend par ces parties de feu ainsi fixées. Si l'on entend que ce sont des parties de feu libre & pur qui se sont seulement nichées dans les cellules de la pierre, ce sentiment pourra paroître absurde, puisque la chaux vive n'indique pas plus de chaleur que les autres corps qui sont dans son voisinage. Il me paroît certain que la chaleur que produit la chaux pendant son extinction dans l'eau, doit être attribuée au feu qu'elle contient ; mais, pour rendre cette proposition facile à concevoir, il faut faire voir que cette chaleur est due à l'état sous lequel le feu se trouve dans la chaux : il n'est pas seulement interposé entre les parties de la pierre ; il s'y trouve dans l'état de demi-combinaison, qui avoisine de bien près l'état salin parfait.

Il y a plusieurs substances qui ont la propriété de fixer & de combiner ainsi plus ou moins du feu, & qui ont, après la calcination, plusieurs

propriétés communes avec la chaux : ce ſont les matieres métalliques calcinables, qui augmenten de poids & de volume, au lieu de diminuer comme font les pierres calcaires que l'on convertit en chaux. Ces différences viennent de ce que les matieres métalliques ne contiennent point d'eau, & qu'elles ſouffrent une moindre déperdition de ſubſtances, pendant leur calcination, que les pierres calcaires. Les chaux métalliques ne s'échauffent point non plus dans l'eau, parce-qu'elles retiennent opiniâtrément plus de principe inflammable, qui combine mieux que les chaux pierreuſes, le feu qu'elles s'aſſimilent : nous verrons, dans un inſtant, que cette hypotheſe n'eſt point jettée au haſard, & qu'elle eſt fondée ſur pluſieurs expériences. Je ſuis parvenu à diminuer & même à faire perdre entiérement à la chaux la propriété qu'elle a de s'échauffer avec l'eau. C'eſt par l'addition d'une quantité de matiere inflammable, que j'ai réuſſi à produire cet effet : cette addition facilite les moyens de mieux fixer & de mieux combiner le feu, qu'on ne le feroit ſans cette circonſtance. Le produit qui en réſulte, a des propriétés différentes de la chaux vive.

Il paroît comme certain, d'après ce que nous avons dit en examinant les propriétés des corps qui contiennent du feu combiné, que ces corps s'échauffent par le frottement, à proportion qu'ils contiennent davantage de ce feu combiné, & qu'ils ſont en même temps de conſiſtance à pouvoir réſiſter à un grand frottement, ſans ſe réduire en poudre : or, ni la chaux, qui eſt une matiere terreuſe non inflammable, ni l'eau ne contiennent aſſez de ſubſtance combuſtible, pour produire par leur union une inflammation : auſſi on n'a

jamais vu paroître de flamme dans de la chaux qui s'éteint par le moyen de l'eau, en quelque quantité que cette chaux se trouve. Les parties de feu qui se dégagent, sont, comme celles qui sont réunies dans le foyer d'un miroir ardent, ou dans celui d'une lentille, du feu pur & invisible, parceque, dans ces différents cas, il n'y a point de matiere combustible pour produire de la flamme. Le feu, dans ces circonstances, ne se manifeste que par les effets qu'il produit sur les corps qui l'environnent, comme lorsqu'on place des corps au foyer de ces instruments : ces corps sont alors enflammés ou calcinés en un instant. Il en est de même d'une grande quantité de chaux qui s'éteint dans de l'eau. La grande abondance de feu pur qui se dégage, se réunit & met le feu aux matieres combustibles qui se trouvent dans leur voisinage. On voit souvent de ces sortes d'incendies arriver à des voitures & à des bateaux chargés de chaux vive. Voici comme je conçois que les choses se passent.

La pierre, pendant la calcination, laisse dissiper la plus grande partie de son eau principe : ses parties intérieures sont remplies d'une multitude infinie de petits espaces vuides d'air, que la raréfaction de l'eau a occasionnés en se dissipant, comme il arrive à un verre de thermometre qu'on vuide d'air à l'aide d'une goutte de liqueur, pour le remplir ensuite de liqueur plus facilement. L'eau qu'on présente à la chaux est absorbée par les bouches ou tuyaux capillaires qui composent toute sa surface : cette eau pénetre jusques dans l'intérieur de la chaux, comme l'eau entre dans un verre de thermometre purgé d'air. Il se fait, entre les parties de la terre & celles de l'eau, un frottement considérable, & qui est multiplié

à l'infini par les différents canaux qui sont à la surface des morceaux de chaux. Ce frottement produit de la chaleur : cette chaleur pourroit être médiocre, & semblable à celle qui résulteroit de l'eau qui pénétreroit une pierre ponce bien seche, ou à celle qui seroit produite par le frottement de deux morceaux de pierre vitrifiable; mais, comme la chaux contient une grande quantité de parties de feu dans l'état de demi-combinaison, & qu'il n'y a pas assez de matiere inflammable dans la pierre calcaire pour retenir ce feu, l'eau qui pénetre la chaux, détruit cette sorte de combinaison, & permet aux parties de feu de se dégager : ces parties se réunissent, produisent de la chaleur, dilatent l'eau, l'échauffent & la mettent en ébullition : l'eau qui pénetre la pierre, est réduite en vapeurs : l'effort qu'elle fait pour s'échapper, écarte les parties de la pierre jusques dans ses plus petites molécules, & la divise & subdivise à l'infini. Si le mêlange ne contient que l'eau nécessaire pour réduire la chaux en pâte, les parties de feu n'ont pas la liberté de s'étendre : elles se réunissent & mettent le feu aux substances combustibles qui se trouvent dans leur voisinage. Jusqu'ici, nous avons examiné les phénomenes de la chaux, avec la supposition qu'elle contient beaucoup de parties de feu dans l'état de demi-combinaison, & isolées par la terre ; nous prouverons cette supposition dans le phénomene suivant que nous allons examiner.

Le *quatrieme* phénomene que présente la chaux pendant son extinction, est la saveur qu'elle communique à l'eau. Par la saveur de cette eau, on ne peut méconnoître l'existence d'une matiere saline alkaline : cette substance saline a été reconnue par plusieurs Chymistes, niée par d'autres,

& enſuite adoptée de nouveau. Staahl & toute ſon école penſent que cette matiere ſaline alkaline eſt produite pendant l'extinction de la chaux dans l'eau ; qu'elle eſt due à l'extrême diviſion des parties de la terre, qui ſe combinent avec l'eau, & qu'elle n'eſt nullement formée pendant la calcination de la pierre. Malgré la déférence que l'on doit avoir au ſentiment de Staahl & de quelques autres habiles Chymiſtes qui ont penſé comme lui ſur cette matiere, je crois devoir adopter une opinion différente, avec d'autant plus de raiſon, que Staahl n'admettoit pour toute ſubſtance dans la compoſition des ſels, que l'union de l'eau avec la terre : il n'a jamais penſé que le phlogiſtique ou le feu entrât dans la compoſition des ſels. Nous verrons cependant qu'il joue le principal rôle dans cette compoſition, & que c'eſt à lui qu'on doit rapporter les principales propriétés de ces ſubſtances.

L'extrême diviſion ſous laquelle ſe préſente la chaux pendant ſon extinction, eſt un état très favorable à ſa combinaiſon avec l'eau ; mais, ſi des parties de feu ne s'uniſſoient pas en même temps, il n'en réſulteroit qu'une diſſolution de terre dans l'eau, qui n'auroit qu'une ſaveur fade, ſemblable à celle dans laquelle on a fait bouillir de la craie. L'eau de chaux au contraire a une ſaveur âcre alkaline qui indique qu'il eſt entré dans ſa compoſition d'autres ſubſtances que l'eau & la terre : la ſaveur de cette eau annonce qu'il eſt néceſſairement entré du feu dans la combinaiſon qu'elle tient en diſſolution. Ce feu n'eſt pas ſeulement interpoſé, mais bien dans l'état de combinaiſon lui-même : il eſt, comme nous l'avons dit, le principe des ſaveurs, & le ſeul élément

ſavoureux : c'eſt lui qui donne de la ſaveur à l'eau de chaux, à toutes les ſubſtances ſalines & à tous les corps qui ont de la ſaveur. C'eſt ce que nous nous promettons de développer plus particuliérement.

Je penſe donc que la combinaiſon ſaline qui exiſte dans l'eau de chaux, étoit auparavant dans la chaux même, avant ſon extinction dans l'eau. La terre calcaire, comme nous l'avons dit, contient beaucoup d'eau & un reſte de matiere inflammable, provenant des corps organiſés, dont cette terre faiſoit ci-devant partie. L'action du feu, pendant la calcination, combine une partie de la terre avec l'eau & avec le principe inflammable, d'une maniere plus intime que ces ſubſtances ne l'étoient dans la terre calcaire avant ſa calcination. Il réſulte de cette union une matiere vraiment ſaline; mais elle eſt ſuſceptible d'être détruite par une trop forte & trop longue calcination. Cela arrive dans les fours à chaux ordinaires, où des pierres plus expoſées les unes que les autres à la violence du feu, ne ſont plus de la chaux. Ces pierres trop calcinées tiennent en quelque ſorte le milieu entre les pierres vitrifiables & la terre calcaire. Les ouvriers les nomment *pierres brûlées*, parcequ'elles ne ſont plus ſuſceptibles de préſenter avec l'eau les phénomenes de la chaux ordinaire. Il me paroît bien démontré, d'après ce que nous venons de dire, que la matiere ſaline eſt bien véritablement formée pendant la calcination des pierres calcaires. L'eau, pendant l'extinction de la chaux, eſt purement un moyen de ſéparer cette combinaiſon, comme elle l'eſt pour ſéparer le ſel contenu dans la cendre des végétaux. Il n'y auroit pas plus de raiſon de

croire que l'eau employée pour lessiver les cendres, produit, avec la terre du végétal, les différents sels qu'on en retire.

J'ai reconnu, en examinant de la chaux qui avoit été enfermée pendant quinze années dans une bouteille de verre, bouchée de liege, que le bouchon, ayant perdu son élasticité, avoit permis à l'air d'y entrer d'une maniere insensible. Cette chaux a été, pour ainsi dire, tout ce temps à s'éteindre par l'humidité de l'air, & à se réduire en poudre. L'ayant traitée ensuite avec de l'eau, elle ne s'est point échauffée, parceque les parties de feu à demi combinées, dont elle étoit pénétrée, se sont dissipées d'une maniere insensible; mais elle a fourni dans l'eau autant de matiere saline, qu'une pareille quantité de chaux vive dont elle provenoit. Il faudroit donc supposer alors que cette matiere saline a été quinze années à se former, qui est le temps que cette chaux a été à s'éteindre.

Nonobstant tout ce que je viens de dire, j'ai encore de fortes raisons pour croire que la matiere saline se forme pendant la calcination de la pierre, & par le concours de la matiere inflammable qu'elle contient. 1°. Il est de fait que les pierres vitrifiables pures, calcinées, ne présentent aucun des phénomenes de la chaux, parcequ'il est de leur essence de ne contenir ni eau, ni air, ni matiere inflammable dans le même état qu'il s'en trouve dans les pierres calcaires. 2°. A mesure qu'on prive les pierres calcaires des substances qui les constituent, on leur diminue d'autant la propriété qu'elles ont de former de la chaux, en les éloignant davantage de la nature des pierres calcaires, & en les rapprochant beaucoup plus de celle des terres vitrifiables. 3°. Enfin, les terres

calcaires, fort abondantes en principes inflammables, en eau & en air, comme font les coquilles d'huîtres récentes, forment de la chaux vive infiniment plus forte que les terres calcaires ordinaires : la chaux des coquilles fournit aussi davantage de matiere saline, sans produire plus de chaleur pendant son extinction, que de la chaux vive ordinaire : ainsi on ne peut pas dire que c'est le mouvement & la chaleur, produits pendant l'extinction, qui combinent davantage de terre avec l'eau, pour former une plus grande quantité de matiere saline : cette combinaison est due aux proportions d'eau, d'air & de principe inflammable qui se trouvent dans les coquilles d'huîtres récentes.

Je me suis bien convaincu par l'expérience, qu'en ajoutant aux terres calcaires ordinaires de la matiere inflammable qu'elles ont perdue par le laps de temps, on leur donne la propriété de former de la chaux vive aussi forte & aussi bonne que celle qu'ont produit, par la calcination, des coquilles d'huîtres récentes : en les calcinant enfin avec beaucoup de substance inflammable, je suis parvenu à produire un véritable alkali fixe, & qui en a toutes les propriétés, comme nous le dirons dans un instant.

La matiere saline qu'on sépare en lessivant la chaux, n'a pas les propriétés alkalines aussi marquées qu'un alkali fixe pur, parceque la matiere saline dans la chaux s'y trouve dans toutes sortes d'états. La portion d'alkali fixe qui est complettement formée, est si bien combinée avec celle qui l'avoisine, & celle-ci avec la portion qui l'approche le plus, & ainsi de suite jusqu'aux portions qui sont dans l'état le plus terreux, qu'il résulte un tout salin très terreux qui masque les proprié-

tés de la petite portion d'alkali bien formé. Il est à présumer que, si l'on faisoit dissoudre dans de l'eau, plusieurs fois de suite, une grande quantité de pellicules de chaux, on sépareroit chaque fois beaucoup de terre, & qu'on obtiendroit enfin une liqueur alkaline, ou un vrai sel alkali fixe dont les propriétés ne seroient pas équivoques, comme elles paroissent l'être en examinant des pellicules de chaux. Je pense qu'il seroit nécessaire d'ajouter à l'eau quelques gouttes d'esprit de vin, ou une autre substance inflammable pure, afin de retenir les parties de feu qui se dissiperoient sans cette addition.

Le *cinquieme* phénomene sur la chaux, qui mérite d'être examiné, est celui de l'adhérence de l'eau à la terre calcaire : l'eau, quoique très volatile, supporte, pendant la calcination de la pierre, le degré d'incandescence sans se volatiliser, puisqu'elle rougit à blanc pendant long-temps, sans s'évaporer ; ce qui nous prouve deux choses : 1°. sa combinaison & son extrême adhérence avec la terre : cette derniere substance est un corps fixe qui communique à l'eau une partie de ses propriétés : 2°. cela nous prouve encore combien la matiere en général peut acquérir de nouvelles propriétés, en entrant dans de nouvelles combinaisons, & combien elle est susceptible de modifications différentes.

Lorsque l'eau est unie à la terre d'une maniere plus intime, & qu'elle y est dans l'état salin, comme dans la matiere saline de la chaux, elle y adhere encore bien plus fortement. C'est la cause pour laquelle, lorsqu'on calcine de la chaux réduite en pâte par de l'eau, cette eau ne peut plus quitter sa nouvelle combinaison, qu'en la détruisant : elle est alors si adhérente, que la combi-

naiſon entiere s'évapore plutôt que les parties conſtituantes ne ſe ſéparent.

Chaux avec la Terre vitrifiable.

Mortier de chaux & de ſable pour la bâtiſſe.

Le *ſixieme* & *dernier* phénomene qui nous reſte à examiner ſur la chaux, eſt l'adhérence extrême de la matiere ſalino-terreuſe ſur les corps liſſes & vitreux : c'eſt ſur cette propriété qu'eſt fondé l'uſage du mortier de chaux & de ſable pour bâtir. Comme c'eſt à cette matiere ſaline qu'eſt due la bonté du mortier, il convient, lorſqu'on fait l'extinction de la chaux, de n'employer que la quantité d'eau convenable, & de prendre garde que celle qu'on pourroit mettre de trop, ne s'écoule ou ne s'imbibe dans les terres, parcequ'elle emporteroit avec elle une partie de cette ſubſtance précieuſe au mortier.

Pour faire le mortier, on mêle enſemble à-peu-près parties égales de pâte de chaux & de ſable, ou deux parties de ſable ſur une de pâte de chaux.

Ce mêlange n'a d'abord que la conſiſtance d'une pâte ; mais, avec le temps, il acquiert une ſolidité preſque égale à celle des terres calcaires les plus dures. Cet effet ſingulier eſt dû à la matiere ſalino-terreuſe que produit la chaux. Lorſqu'elle s'applique ſur un corps vitrifiable, elle s'introduit dans ſes pores les plus imperceptibles, quelque dur que ſoit ce corps. On en a la preuve en faiſant éteindre dans un verre de la chaux vive avec un peu d'eau. La matiere ſalino-terreuſe de la chaux prend avec ce verre une telle adhérence, qu'au bout de quelques jours il n'eſt plus poſſible de l'en détacher. Le verre reſte terne & paroît dépoli.

dépoli. Le même effet arrive à chacun des grains de sable du mortier : ils se trouvent liés les uns aux autres par l'effet de la chaux : leur adhérence augmente avec le temps, à mesure que le mortier perd son humidité. Les matieres les plus ordinaires qu'on emploie avec la chaux, sont le sable de riviere, le sablon, certains sables très fins, mêlés d'argille, & l'argille cuite pulvérisée qu'on appelle communément *ciment*. On se sert pour cela des débris de tuiles, de briques & de vaisseaux de grès ; toutes ces matieres sont également bonnes : on en fait néanmoins un choix, suivant les circonstances. Par exemple, on doit employer le sable fin pour le mortier destiné à remplir les petits joints qu'on laisse entre les pierres taillées : au contraire, on se sert du mortier fait avec du gros sable ou du ciment pour les murs de moëllons, pour le pavement des cours, &c. parcequ'on n'est pas gêné par la petitesse & la régularité des joints, & par la difficulté d'y faire couler le mortier. En général, le mortier de sable fin est préférable. J'ai eu occasion de remarquer que celui dont on se sert pour la bâtisse en plusieurs endroits de la Lorraine, est fait avec une chaux noire argilleuse & du sable très fin, mêlé aussi d'argille. Ce mortier est si bien fait qu'on l'emploie avec le plus grand succès dans les bassins des jardins. J'ai vu des joints faits depuis dix ans avec de ce mortier : ils avoient encore du relief, quoiqu'on passât dessus très souvent le balai pour nettoyer les bassins. J'ai sondé ce mortier avec la pointe d'un couteau, je l'ai trouvé de la plus grande solidité.

Chaux vive & Glace.

Une partie de chaux vive & deux de glace produisent un degré & demi de froid, la température du lieu étant au terme de la glace.

Chaux vive combinée avec du Phlogistique.

Alkali fixe artificiel.

J'ai pulvérisé du marbre blanc : je l'ai mêlé avec son poids égal de charbon d'huile de corne de cerf : j'ai renfermé ce mêlange dans un creuset : j'ai luté le couvercle, afin qu'il ne s'introduisît point de cendres du charbon : j'ai fait chauffer ce creuset pendant deux heures jusqu'au rouge blanc. Le creuset étant hors du feu & refroidi, j'en ai séparé la matiere : elle étoit très noire, parceque la substance phlogistique n'a pu brûler, faute du concours de l'air : ce mêlange ainsi calciné avoit une saveur plus forte que de la chaux vive ordinaire.

J'ai exposé cette matiere à l'air humide pendant trois jours ; elle a peu augmenté de poids : je l'ai mêlée avec son poids égal de charbon d'huile de corne de cerf, & un peu d'eau : je l'ai fait calciner de nouveau, comme la premiere fois, pendant deux heures, ayant luté auparavant le couvercle, pour éviter l'introduction de la cendre. J'ai examiné ensuite cette matiere : je lui ai trouvé une saveur décidément alkaline, quoique participant encore de celle de la chaux : comme elle ne me paroissoit pas suffisamment alkaline, j'ai réitéré cette opération pour la troisieme fois : j'ai mêlé chaque fois la matiere avec son poids égal de

pareil charbon d'huile de corne de cerf & un peu d'eau, en lutant toujours le couvercle au creuset, pour éviter l'introduction de la cendre.

J'ai fait dissoudre dans de l'eau la matiere ainsi préparée : j'ai filtré la liqueur ; elle étoit parfaitement claire : elle avoit une légere saveur d'eau de chaux ; mais accompagnée de celle de l'alkali fixe bien décidée. J'ai fait concentrer cette liqueur : il s'est formé pendant l'évaporation quelques pellicules de chaux; mais la liqueur restante avoit toutes les propriétés d'un alkali fixe très caractérisé, verdissant les couleurs bleues des végétaux, pouvant se dessécher sur le feu, attirer l'humidité de l'air, & se résoudre en liqueur, comme le fait l'alkali fixe tiré de la cendre des végétaux : cet alkali fait effervescence & forme des sels neutres avec les acides.

REMARQUES.

J'ai répété cette expérience plusieurs fois, & toujours avec le même succès. Quelquefois je mettois moins de matiere inflammable, & j'obtenois pour lors moins d'alkali fixe. Dans toutes ces expériences, il est impossible de convertir en alkali fixe toute la quantité de terre calcaire qu'on emploie ; on ne peut également faire entrer dans la combinaison tout le phlogistique qu'on a mis en jeu. L'eau se dissipe en grande partie avant que l'action du feu soit assez violente pour se combiner. Il en est de même du phlogistique ; il se détruit en grande partie, avant que l'action du feu puisse le combiner avec la terre. Toutes ces opérations tendent à changer la nature d'une portion de la terre calcaire, & à la ramener à la nature des terres vitrifiables : dans cet état, elle ne

peut plus former de matiere saline, & il reste enfin une portion de phlogistique dans l'état charbonneux, qui n'est entré pour rien dans cette combinaison.

Comme le phlogistique ne peut se brûler qu'avec le concours de l'air, & qu'il s'en brûle toujours une portion dans le creuset, à la faveur de l'humidité qui s'évapore, & qui fait fonction d'air, j'ai tenté de calciner de pareils mêlanges dans des cornues de grès : mon objet étoit de combiner une plus grande quantité de phlogistique avec la terre calcaire, afin d'obtenir davantage d'alkali fixe. J'ai remarqué alors que la matiere phlogistique ne s'atténue pas assez, faute, sans doute, d'un concours d'air suffisant : cette substance phlogistique reste dans un état trop grossier : elle ne se combine pas aussi intimement qu'il le faut pour produire de l'alkali fixe. Tous les mêlanges que j'ai fait calciner dans des vaisseaux clos, fournissoient des lessives moyennes entre l'alkali fixe & l'eau de chaux : elles précipitoient en noir le fer de la dissolution de vitriol de Mars, & non en bleu de Prusse.

J'avois soin d'ajouter à la matiere, après chaque calcination, un peu d'eau, afin de remplacer celle qui s'étoit dissipée, m'étant apperçu que cette addition favorisoit mieux la combinaison.

Il résulte de ces expériences, 1°. qu'on doit bien véritablement attribuer la saveur de l'eau de chaux ordinaire à une portion d'alkali fixe qui s'est formé pendant la calcination de la pierre. La dose de l'alkali est proportionnelle à celle du phlogistique qui s'est combiné en même temps avec l'air, l'eau & la terre, pendant la calcination de la pierre calcaire.

2°. Les terres vitrifiables sont absolument dé-

pourvues du principe aqueux : celles qui ſont aſſez diviſées pour fixer l'eau juſqu'à un certain point, comme la terre de l'alun, ne peuvent ni la combiner ni la retenir ſuffiſamment pour produire une ſemblable combinaiſon ſaline : ce ſont là les raiſons pour leſquelles on ne peut pas faire de la chaux avec les terres vitrifiables.

3°. On peut préſumer, des réflexions & des expériences dont nous venons de rendre compte, que la Nature, qui eſt féconde en moyens, en emploie plus d'un pour former tout l'alkali dont elle ſe ſert pour produire les différentes combinaiſons dans leſquelles elle le fait entrer. Dans les volcans, il doit néceſſairement ſe former de l'alkali fixe par un procédé à-peu-près ſemblable à celui dont nous venons de parler. Les circonſtances favorables s'y rencontrent preſque toujours pour le produire directement, puiſqu'il ne faut que de la terre calcaire, de l'eau & du phlogiſtique.

Mais on peut préſumer que la Nature forme auſſi cet alkali par la voie humide : c'eſt même le moyen le plus général qu'elle emploie pour produire l'immenſe quantité d'alkali fixe qui exiſte dans la Nature, & ſinguliérement dans le ſel marin. Ces moyens nous ſont abſolument inconnus : néanmoins nous établirons, à ce ſujet, les conjectures qui nous paroiſſent les plus vraiſemblables.

Combinaiſon de la Terre calcaire avec la Terre vitrifiable par la voie ſeche.

Fuſibilité de ces terres l'une par l'autre.

Nous avons rendu compte des effets de la chaux par la voie humide, ſur les terres vitrifiables ; c'eſt ce qui a produit le mortier de chaux

& de ſable : examinons préſentement les propriétés de la chaux ſur cette même terre, par la voie ſeche.

La terre vitrifiable pure eſt, comme nous l'avons dit, infuſible au plus grand feu de nos fourneaux; mais la terre calcaire lui ſert de fondant, à raiſon de la matiere ſaline alkaline qu'elle produit pendant la calcination. Comme cette matiere ſaline ſe trouve toujours mêlée avec une grande quantité de terre qui n'eſt pas dans l'état ſalin, elle ne forme pas avec la terre vitrifiable, un verre net & tranſparent, en ſuppoſant cependant que l'on ne donne pas à ce mêlange un coup de feu capable de faire fondre la terre vitrifiable, ſi elle étoit ſeule; car, à la rigueur, tout eſt fuſible, même la terre calcaire, comme nous l'avons déja dit : ainſi nous entendons parler ici d'un degré ſuffiſant pour les vitrifications ordinaires dont il eſt cependant difficile de déterminer l'intenſité, faute d'inſtruments convenables.

J'ai expoſé au grand feu un mêlange de parties égales de ſable broyé, & de craie : ce mêlange n'a point fondu; mais la terre calcaire s'eſt réduite en chaux vive. J'ai expoſé ce mêlange à l'air pendant quelque temps : la chaux s'eſt chargée de l'humidité de l'air, comme elle a coutume de faire, & elle s'eſt réduite en poudre. J'ai expoſé de nouveau ce mêlange à la même action du feu : il eſt entré en fuſion, & il a formé une matiere tuméfiée, poreuſe, demi-tranſparente, & qui n'a plus attiré l'humidité de l'air. On ne peut attribuer cet effet à autre choſe, ſinon à une addition de matiere ſaline, laquelle s'eſt formée pendant la ſeconde calcination : elle s'eſt trouvée alors en doſe ſuffiſante pour entraîner la fuſion du ſable.

Je me crois d'autant mieux fondé à penser ainsi, que je suis parvenu à mettre en fusion, & d'un seul coup de feu, de pareil sable que j'avois mêlé avec son poids égal de pellicules de chaux. Ce verre, à la vérité, étoit semblable au précédent : il n'avoit ni la beauté ni la transparence d'un verre parfait ; mais il étoit fondu suffisamment pour me faire penser que la matiere saline qui se forme pendant la calcination de la terre calcaire, produit cette fusion qu'on peut considérer comme un commencement de vitrification.

Sur les Substances salines.

Tout ce que nous avons dit sur la terre calcaire, & sur sa conversion en alkali fixe, doit faire présumer que la terre élémentaire, altérée par le travail des animaux, & devenue calcaire enfin, doit, sous cette forme, jouer, dans le laboratoire immense de la Nature, un très grand rôle dans la formation des matieres salines. Je pense même que c'est seulement dans cet état d'altération, que l'élément terreux peut véritablement contracter avec les autres principes une union de composition saline. Je pense encore que, lorsque cette terre entre dans ces sortes de combinaisons, elle se dépouille plus ou moins de ses propriétés calcaires ; & c'est de ces différents états sous lesquels elle se trouve, que résulte l'espece de sel qui se produit. Nous verrons, dans le détail de nos expériences, que la terre qui fait partie des sels, & qu'on en sépare en les décomposant, est absolument semblable aux terres vitrifiables connues : mais on ne la recueille point dans l'état où elle étoit, lorsqu'elle faisoit partie des sels. On acheve de la dénaturer par les diffé-

rentes opérations qu'on lui fait ſubir pour la ſéparer des ſels : on la réduit enfin aux caracteres des terres vitrifiables.

Les anciens Chymiſtes penſoient que les ſels étoient compoſés d'eau & de terre ; mais comme ils prévoyoient que ces deux ſubſtances ne pouvoient pas former un compoſé qui eût de la ſaveur, ils admirent un troiſieme principe qu'ils nommerent *eſprit univeſel :* ils croyoient que les différentes proportions de ce troiſieme principe formoient, ou un ſel acide, ou un ſel alkali. Les Chymiſtes qui y ont eu recours pour la formation des ſels, ne nous ont donné aucune idée nette ſur la nature de ce prétendu eſprit univerſel.

Staahl, & tous les Chymiſtes qui ont adopté ſa doctrine, admettent avec lui la terre & l'eau pour ſeuls principes conſtitutifs de toute matiere ſaline. Sans vouloir contredire Staahl, ni les habiles Chymiſtes qui ſuivent ſa doctrine, nous croyons devoir nous écarter de ſa théorie ſur cet objet ; nous croyons être fondés ſur toutes les nouvelles obſervations que nous avons rapportées ſur la chaux, & ſur ce que l'eau, dans la Nature, n'eſt jamais parfaitement pure : elle tient toujours une plus ou moins grande quantité de terre en diſſolution, ſoit calcaire, ſoit vitrifiable : elle n'a pas, pour cela, une ſaveur ſalée, quoique l'eau & la terre ſoient parfaitement unies. J'ai remarqué ſeulement que l'eau avoit plus de ſaveur lorſqu'elle tient de la terre calcaire en diſſolution ; mais cette ſaveur eſt fade, plate & jamais ſalée ; tandis qu'au contraire, une petite quantité de matiere ſaline, ajoutée à l'eau, lui communique auſſi-tôt une ſaveur manifeſtement ſalée, qui differe eſſentiellement de celle que produit une ſimple union de

l'eau avec la terre : ainsi on ne peut attribuer ces différences à des proportions qu'on pourroit dire n'être point semblables, puisqu'on peut faire dissoudre dans de l'eau de la terre calcaire jusqu'au point de saturation, sans que cette eau acquiere de saveur saline, quoiqu'elle en soit beaucoup chargée.

Ces observations & beaucoup d'autres que je pourrois ajouter, prouvent qu'il entre nécessairement dans la composition des sels, quelque chose de plus que la terre & l'eau. On ne peut se dispenser d'admettre dans cette combinaison l'air & le feu ; mais ce dernier élément s'y trouve en même temps sous différentes formes, sous celle de phlogistique, sous celle de feu presque pur. Il a été prouvé par les expériences que j'ai rapportées sur la formation de l'alkali fixe artificiel, qu'à mesure qu'on ajoute du principe inflammable à la terre calcaire, on produit plus d'alkali fixe. J'ai fait observer que cette production n'avoit pas lieu dans un degré d'alkalicité aussi marqué, lorsque l'on faisoit calciner ces mêlanges dans des vaisseaux clos, parceque la matiere phlogistique ne peut se réduire dans l'état propre à la combinaison saline, faute du concours de l'air. Ceci suppose, par conséquent, que le phlogistique qui entre dans la composition des sels, y est dans le plus grand état de pureté, état qui avoisine de bien près celui de feu libre. Dans l'eau de chaux, le feu y est trop libre & trop voisin de l'état de feu absolument pur. J'ai remarqué que de l'eau de chaux, gardée plusieurs années dans des bouteilles de verre, perdoit, au bout de ce temps, toute sa saveur, parceque le feu, n'étant point retenu par quelques matieres phlogistiques, se dissipoit d'une maniere insensible. L'eau de chaux

laisse déposer de la terre dans la même proportion, sans qu'elle subisse d'évaporation ; mais si l'on ajoute à de l'eau de chaux quelque peu d'esprit de vin, ou toute autre matiere inflammable qui puisse se mêler avec elle, elle sert de base pour mieux fixer les parties de feu : l'eau de chaux acquiert alors plus de saveur, & n'est plus sujette à cette espece de décomposition. Si à toutes ces expériences & à toutes ces observations on ajoute celles de M. Hales, qui prouvent d'une maniere bien complette, que l'air fait partie des sels (1), on ne pourra disconvenir alors que les sels & les substances salines sont essentiellement composés des quatre éléments, & que ces éléments sont leurs principes constituants, de même qu'ils le sont dans les corps organisés. Les différentes propriétés de ces corps viennent de l'état des proportions & des modifications que le feu prend lorsqu'il entre dans leurs combinaisons. Les éléments ne se combinent pas immédiatement pour former les matieres salines ; ils se réunissent sous la forme de principes secondaires ; & ces principes sont fournis par la destruction des corps organisés.

Les corps organisés, comme nous l'avons déja dit, sont les seuls à qui la Nature a donné l'em-

---

(1) Voyez *Statique des Végétaux*, par M. Hales, traduite de l'anglois par M. de Buffon.

Le sel de tartre contient 224 fois son volume d'air ; page 159.

Le tartre crud, le tiers de son poids, même page.

Le nitre, 180 fois son volume, *ibid.*

Un demi-pouce cubique de sel marin, 64 pouces cubiques d'air, page 158.

Deux pouces cubiques d'eau régale, 74 pouces cubiques d'air, page 187.

Le sucre, la dixieme partie de son poids, page 156.

ploi de combiner immédiatement les éléments. De leur destruction il résulte différents principes qui servent à former une autre classe de corps composés : ces corps sont, ou plus simples, ou plus composés, suivant les circonstances. C'est dans la mer que la Nature a établi son principal laboratoire des sels. Les testacées, les polypiers, &c. forment cette immense quantité de pierres calcaires. Il paroît que c'est sous cette forme, que le principe terreux entre dans la plupart des combinaisons des corps non organisés. Les testacées ont la plus grande part à la formation des substances salines primitives, & spécialement à celle du sel marin & du gypse. En effet, ces animaux contiennent tous les matériaux des sels : après avoir rempli leur rôle, ils périssent, & laissent à la Nature le soin de faire usage de leurs dépouilles. On me demandera peut-être quels sont les moyens que la Nature emploie pour former, par la voie humide, des matieres salines avec ces sortes de corps organisés. Ces questions ne sont pas faciles à résoudre ; j'en conviens : pour y parvenir d'une maniere satisfaisante, il faudroit, pour ainsi dire, prendre la Nature sur le fait. Je vais néanmoins exposer mon sentiment sur cette matiere, d'autant plus que les expériences sur la chaux m'ont mis à portée de découvrir un moyen de former une matiere saline par la voie seche. Il est à présumer que la Nature fait ces mêmes combinaisons plus généralement avec le concours de l'eau, qu'avec celui du feu.

Lorsqu'on examine les sels en général, & les coquilles des testacées, on trouve qu'ils sont, les uns & les autres, composés des mêmes substances, si ce n'est cependant que les sels réputés purs ne contiennent point le principe inflam-

mable dans l'état huileux : les coquilles, au contraire, ſont pourvues de matiere combuſtible dans l'état huileux. Les ſels renferment beaucoup moins de terre que les coquilles ; mais il n'eſt point difficile à la Nature de changer la conſtitution de ces ſubſtances, & de les unir dans l'état, dans l'ordre & dans les proportions qui leur conviennent, pour former des matieres ſalines.

Les teſtacées croiſſent & périſſent dans la mer. La Nature, par le mouvement des eaux, briſe & réduit en poudre impalpable beaucoup de coquilles de ces animaux, & met la terre calcaire en état d'être diſſoute par l'eau. L'eau de la mer diſſout de même la matiere inflammable, non ſeulement des corps dont nous parlons, mais de tous les corps organiſés qui croiſſent & périſſent dans ſon ſein : elle élabore à ſon gré la matiere inflammable, & la réduit dans l'état convenable pour former différentes matieres ſalines. De cette union il réſulte différents ſels, ſuivant l'état des ſubſtances & les proportions dans leſquelles ces ſubſtances ſe ſont combinées. Je penſe que les ſels contenant de l'acide vitriolique, & ceux contenant de l'acide marin, ſont les ſels que la Nature forme le plus abondamment dans la mer ; ils ſont l'un & l'autre des ſels primitifs.

Je conviens que ce ſentiment, tout probable qu'il paroît être, n'eſt pas à l'abri des objections ; il eſt impoſſible d'en donner la démonſtration : mais puiſque je ſuis parvenu à produire une matiere ſaline par la voie ſeche, il eſt à préſumer que la Nature parvient au même but par la voie humide. Au reſte, il doit être permis de haſarder des conjectures ſur des matieres de ce genre, qui ſont ſi peu connues, & ſur leſquelles on n'a encore rien dit de ſatisfaiſant. Ces queſtions ſont

voir au moins que nos connoiſſances ſont très peu avancées ſur ces différents objets.

Quoi qu'il en ſoit, il réſulte que les ſels & les ſubſtances ſalines ſont eſſentiellement compoſés des quatre éléments : mais il reſte encore à connoître dans quelles proportions ces éléments entrent dans les différents ſels, de quelle maniere ils y ſont arrangés, & dans quel état ils y ſont combinés. La connoiſſance de ces objets répandroit beaucoup de lumiere ſur la différence qu'il y a entre les ſels acides & les ſels alkalis qui ſont eſſentiellement compoſés des mêmes ſubſtances ; mais la Chymie & la Phyſique ne ſont pas encore aſſez avancées pour rien prononcer ſur cette matiere.

Tout ce que les expériences indiquent, eſt, 1°. qu'il entre dans la compoſition de l'alkali une plus grande quantité de terre que dans les acides, puiſqu'on peut réduire les alkalis ſous une forme ſeche, & que cela eſt impoſſible pour les acides : il eſt même de leur eſſence de ne pouvoir jamais paroître ſous une forme ſeche, parcequ'ils ne contiennent pas aſſez de terre. On parvient bien, à la vérité, par des opérations laborieuſes, à les réduire ſous une forme concrete ; mais ces acides n'ont pas la même ſolidité que les alkalis, ils ſe laiſſent liquéfier à un degré de chaleur inférieur à celui de l'eau bouillante ; ce qui n'arrive pas aux alkalis, puiſqu'ils ne peuvent entrer en fuſion qu'après avoir rougi. Toutes ces propriétés indiquent que le principe aqueux eſt dominant dans tous les acides.

2°. La matiere phlogiſtique dans les ſels alkalis ſe trouve dans un état propre à être tranſmis, ſoit par la voie ſeche, ſoit par la voie humide, à la plupart des corps qu'on lui préſente.

La matiere phlogiſtique des acides, au contraire, ne peut être tranſmiſe avec la même facilité : les acides s'emparent avec avidité du principe inflammable des corps ſoumis à leur action.

3°. Le phlogiſtique dans l'alkali paroît être moins pur que celui qui ſe trouve dans les acides : ces ſels alkalis ſont, pour cette raiſon, plus fixes au feu, & ils ont, en général, une action moins vive ſur les corps qui contiennent le principe inflammable. Nous démontrerons toutes ces propoſitions avec la plus grande évidence, lorſque nous examinerons les propriétés des acides ſur les matieres métalliques & ſur les huiles.

Suivant cette théorie, nous croyons devoir définir les ſels ſimples, *des corps compoſés* qui affectent le ſens du goût, qui ſont diſſolubles dans l'eau, ſans lui communiquer de la couleur, & qui ont beaucoup de diſpoſition à s'unir avec le principe inflammable.

Tous les corps qui ont ces propriétés, ſont néceſſairement ſalés, ou les doivent aux ſels qu'ils contiennent.

Au moyen des ſubſtances que nous reconnoiſſons devoir entrer dans la compoſition des ſels, il eſt facile de déduire la cauſe de leur ſaveur. J'attribue cette cauſe au feu, mais en même temps à l'état ſous lequel cet élément ſe trouve.

Le feu eſt la ſeule ſubſtance qui ait de la ſaveur. Les impreſſions vives, cauſtiques & même brûlantes que le feu libre fait ſur l'organe du goût, ſont une preuve non équivoque de ſa ſaveur par excellence. Lorſque le feu eſt combiné avec la terre, & qu'il eſt réduit ſous la forme de phlogiſtique, comme il l'eſt dans le charbon, il ceſſe d'avoir de la ſaveur, quoiqu'il ſoit produit par une ſubſtance qui en avoit beaucoup auparavant;

telle, par exemple, qu'une huile essentielle : cela prouve que les différents états sous lesquels le feu se trouve dans les corps, sont cause que ces corps ont plus ou moins de saveur.

Si l'on connoissoit bien l'état du feu dans les différents corps, on pourroit les ranger les uns à côté des autres, & former une série de leurs saveurs : on placeroit d'abord le charbon qui contient beaucoup de feu, & qui n'a que peu ou point de saveur ; le feu peut suivre le dernier terme de la série : il conviendroit de placer dans cet ordre les acides minéraux immédiatement avant le feu pur. Les acides minéraux contiennent essentiellement moins de feu dans l'état de phlogistique, qu'une huile douce : il suit de là que c'est moins de la quantité de feu contenu dans les corps, que résulte leur saveur, que de l'état sous lequel cet élément se trouve.

Le feu pur est donc le corps savoureux par excellence : il cesse d'avoir de la saveur, lorsqu'il n'est combiné qu'avec le principe terreux ; mais lorsqu'il est dans un certain état de combinaison dans laquelle entre le principe aqueux, comme dans les acides minéraux, l'eau tempere son action jusqu'à un certain point : cette eau cependant lui laisse encore la liberté d'agir avec presque autant de force que s'il étoit dans l'état de pureté. C'est aux propriétés du feu contenu dans les acides, que l'on doit rapporter l'action dissolvante propre à ces matieres salines acides.

Les acides & les alkalis ont beaucoup d'action sur les substances combustibles : cette action est même comparable à celle du feu pur. Ces acides affectent vivement l'organe du goût, mais moins fortement cependant que le feu ; parceque leur action est tempérée par l'eau qui entre dans leur

composition. La grande activité qu'ont les acides pour s'unir aux matieres inflammables, nous prouve que le feu n'est bridé que très légérement, & seulement qu'autant qu'il est nécessaire pour qu'il puisse être contenu sous cette forme : en un un mot, le feu dans les acides est très voisin de l'état de feu pur, puisqu'ils agissent comme cet élément dans bien des circonstances : ils brûlent, détruisent les corps, comme fait le feu pur : aussi remarque-t-on que les sels qui contiennent le feu dans cet état de pureté, sont ceux qui ont le plus de saveur.

Il y a d'autres matieres salines, au contraire, où le feu est tellement bridé par des substances qui n'ont point de saveur, qu'on a même de la peine à reconnoître leurs propriétés salines : ce sont les sels dans lesquels la terre entre en très grande quantité. Comme le principe terreux n'a point de saveur, il diminue les propriétés des sels, telles que leur saveur & leur dissolubilité dans l'eau. Les sels de ce genre sont les argilles, les sélénites calcaires, beaucoup de sels huileux qu'on retire des végétaux, dans lesquels le feu est tellement combiné, soit par des huiles douces, soit par de la terre, que ces sels manquent, pour ainsi dire, de propriétés salines ; ce qui a même fait douter de leur état salin.

Distinctions des Substances salines.

Les matieres salines qui ont le plus de salure, sont celles qui contiennent le feu combiné dans le plus grand état de simplicité ; elles deviennent, entre les mains des Chymistes, des agents & des instruments puissants pour opérer une infinité de compositions & de décompositions : c'est sur ces sels que roulent la plupart des grands phénomenes

phénomenes chymiques, parcequ'ils ſont capables de former avec les autres corps des combinaiſons ſalines à l'infini.

Entre les matieres ſalines que nous allons examiner, nous en diſtinguerons de deux eſpeces principales; ſavoir, l'une qui eſt acide, & l'autre qui eſt alkaline. Cette diſtinction eſt fondée ſur ce que ces deux eſpeces de ſubſtances ſalines different l'une de l'autre par des propriétés générales qui ſont même oppoſées entre elles. C'eſt pourquoi il eſt bien eſſentiel de ne point confondre ces deux eſpeces de ſubſtances ſalines.

Les corps des trois regnes fourniſſent une ſubſtance ſaline acide; ce qui doit faire d'abord préſumer qu'il y en a de pluſieurs eſpeces. Il exiſte en effet bien des ſortes d'acides; mais, comme ils ne ſont pas tous également ſimples, & qu'ils n'ont pas les propriétés ſalines au même degré, nous n'en examinerons d'abord qu'un fort petit nombre: nous reconnoîtrons les propriétés des autres acides à meſure que l'occaſion s'en préſentera. Nous différerons ſur-tout de parler des acides que fournit le regne animal, parcequ'ils ne ſont pas aſſez purs pour être mis en jeu quant à préſent.

Les matieres ſalines acides, dont il ſera ici queſtion, ſont l'*acide vitriolique*, l'*acide nitreux*, l'*acide marin* & le *vinaigre*.

On déſigne ordinairement les trois premiers ſous le nom générique d'*acides minéraux*, parceque l'on penſe qu'ils appartiennent tous au regne minéral. Ce ſont les ſeuls de cette eſpece que l'on connoiſſe quant à préſent: le quatrieme appartient au regne végétal.

Tous ces acides ſe reſſemblent par un certain nombre de propriétés qui leur ſont communes, comme d'être le plus ordinairement ſous une

forme liquide ; ce qui les a fait nommer *acides fluors* ou *ſels fluors ;* d'avoir la même ſaveur, qui eſt aigre, piquante & même agréable, lorſqu'ils ſont affoiblis par une ſuffiſante quantité d'eau ; d'agacer les dents ; de rougir les couleurs bleues des végétaux ; de diſſoudre les pierres & terres calcaires avec effervefcence ; de ſe combiner avec les alkalis ; de diſſoudre les matieres métalliques, &c.

Telles ſont les propriétés générales par leſquelles les acides ſe reſſemblent ; mais ils different tous les uns des autres par des propriétés particulieres à chaque eſpece d'acide, comme le détail des expériences nous le fera voir.

La ſubſtance ſaline-alkaline eſt pareillement fournie par les corps des trois regnes ; ce qui nous oblige d'en diſtinguer de trois eſpeces ; ſavoir, l'*alkali minéral* qu'on nomme auſſi *alkali marin* & *alkali de la ſoude*, l'*alkali végétal*, & l'*alkali animal.*

Ces trois matieres ſalines ſe reſſemblent par pluſieurs propriétés qui leur ſont communes, telles que celles d'avoir une ſaveur âcre, cauſtique, brûlante, & de développer dans la bouche une ſaveur urineuſe ; de verdir les couleurs bleues des végétaux ; de ne pouvoir s'unir aux terres calcaires par la voie humide, mais de ſe combiner avec les acides juſqu'au point de ſaturation, avec chaleur & effervefcence, &c.

Telles ſont les propriétés générales par leſquelles les alkalis different des acides.

Et telles ſont auſſi les propriétés générales par leſquelles les alkalis ſe reſſemblent.

Mais ces mêmes matieres ſalines different entre elles, non ſeulement par un grand nombre de propriétés chymiques, mais encore par l'état ſous

lequel on a coutume de les voir ordinairement. L'alkali marin est sous une forme concrete & crystalline : il n'attire point l'humidité de l'air : il perd au contraire son eau de crystallisation. L'alkali végétal, quoique pouvant être aussi sous une forme concrete, ne peut point se crystalliser : il est déliquescent, se charge de l'humidité de l'air, & se résout en liqueur : ces deux alkalis sont sans odeur ; ils résistent tous les deux, jusqu'à un certain point, à l'action du feu, sans se dissiper : on les nomme, à cause de cela, *alkalis fixes*.

L'alkali animal est susceptible de se crystalliser ; mais il differe des deux autres, en ce qu'il a une odeur vive, piquante, pénétrante : il s'évapore & se dissipe lorsqu'il est exposé à l'air, sans qu'il ait besoin du secours d'aucune chaleur étrangere. C'est cette derniere propriété qui lui a fait donner le nom d'*alkali volatil*.

Ces trois matieres salines-alkalines sont les seules connues jusqu'à présent.

Telles sont les propriétés les plus générales des matieres salines, acides & alkalines que nous allons examiner. Les acides ont une si grande disposition pour s'unir avec tous les corps qu'ils rencontrent, qu'on ne les trouve jamais purs dans la Nature : on ne peut les obtenir que par l'analyse des matériaux qui les contiennent. Nous supposerons ces analyses faites ; & nous les examinerons dans leur plus grand état de pureté, comme si la Nature les fournissoit ainsi. Il en est à-peu-près de même des alkalis : on rencontre rarement ces sels dans leur état de pureté ; lorsqu'on en trouve, c'est toujours en petite quantité. Nous indiquerons, lorsqu'il en sera temps, les moyens de les obtenir des substances qui les contiennent.

Sur l'acide vitriolique aussi nommé Acide universel.

On a donné le nom d'*acide universel* à l'acide vitriolique, parcequ'on pense qu'il est le plus universellement répandu dans la Nature, & qu'il est le plus fort & le plus actif des acides & de toute matiere saline : il possede en effet les propriétés salines dans le degré le plus éminent.

Staahl regardoit l'acide vitriolique comme une sorte d'élément salé, & duquel toutes les matieres salines tiennent ce qu'elles ont de salin : il parle même dans plusieurs endroits de ses ouvrages de la transmutation des autres acides en acide vitriolique ; mais, comme il n'a rien dit sur les moyens de produire ces changements, & que, depuis lui, personne n'y est parvenu, nous regarderons cette idée simplement comme probable.

Je me crois suffisamment fondé à penser autrement que Staahl sur cette matiere. Je pense qu'il existe dans la Nature un certain nombre de matieres salines primitives qui tiennent leur salure d'elles-mêmes, sans que l'acide vitriolique y ait jamais concouru pour la moindre chose. Ces substances sont l'acide vitriolique, l'acide marin, peut-être l'acide nitreux, l'alkali marin, & l'alkali végétal. Je vais déduire les raisons qui me déterminent à penser autrement que Staahl sur cet objet.

Les matieres salines, comme nous venons de le dire, sont beaucoup plus composées qu'on ne l'avoit pensé jusqu'à présent. Il n'est ni difficile ni laborieux à la Nature d'en composer de plusieurs especes en même temps. En vain m'allégueroit-on qu'on trouve dans l'intérieur de la terre des masses énormes d'acide vitriolique ; comme

dans le soufre, dans les vitriols, dans les aluns, dans les pyrites, dans les argilles, dans les gypses ou pierres à plâtre, &c. on me dira même que cet acide est reconnu pour être le plus puissant : enfin, me dira-t-on encore, on a continuellement sous les yeux les changements qu'il éprouve par les matieres putréfiantes qui le convertissent en acide nitreux. Nous examinerons cette derniere proposition en parlant de l'origine du nitre.

Cette objection est spécieuse, mais il est facile d'y répondre. Le sel marin existe tout formé dans la Nature, tant dans l'intérieur de la mer, que dans l'intérieur de la partie seche du globe, en masses très considérables. Peut-être que s'il étoit possible de calculer les quantités de part & d'autre, on trouveroit que les différentes combinaisons qui contiennent l'acide marin, l'emporteroient de beaucoup sur celles de l'acide vitriolique : c'est ce qui me fait penser que l'acide marin ou le sel marin ne doit ni sa salure ni sa formation à l'acide vitriolique; qu'il est primitif, indépendant & absolument formé sans le concours de cet acide : s'il étoit formé par le concours de l'acide vitriolique, on trouveroit des produits sous différents états qui seroient intermédiaires entre l'acide vitriolique & l'acide marin, ce que l'on n'a point encore observé; du moins les Chymistes & les Naturalistes ne font nulle mention de semblables substances trouvées dans la Nature. Je pense que l'acide vitriolique est formé dans la mer, comme l'acide marin : ils sont l'un & l'autre composés de principes que la mer sépare des corps organisés qui périssent dans son sein.

Je crois, avec les meilleurs Chymistes, que l'acide vitriolique peut entrer dans beaucoup de

combinaiſons, & qu'en y entrant, il peut ſubir des changements & des altérations conſidérables. Peut-être eſt-il poſſible qu'avec des circonſtances favorables il ſe change en acide nitreux. Il peut très bien ſe faire que l'acide vitriolique ſoit le principe ſalin des matieres ſalines des corps organiſés. L'art peut enſuite analyſer ces ſubſtances ſalines, les réduire à un plus grand degré de ſimplicité, & les ramener au caractere de l'acide vitriolique, & reproduire même un véritable acide vitriolique.

Tout cela ne détruit rien de mon ſentiment. Quand même on parviendroit à tranſmuer tous les acides en acide vitriolique, on ne démontreroit pas encore que ce dernier acide ſeroit leur élément ſalin : on prouveroit ſeulement que tous les acides ſont des corps très compoſés, comme je l'ai dit, & que ceux qui le ſont davantage, peuvent être réduits à un plus grand degré de ſimplicité : il réſulteroit de tout ceci que l'acide vitriolique ſeroit le plus ſimple des acides, mais non la ſeule matiere ſaline primitive ou l'élément ſalin. On doit même regarder comme un principe général, que plus un corps eſt compoſé, & que ſes principes ſont moins bien combinés, plus ce corps eſt ſuſceptible de recevoir des altérations de la part de l'art, & de devenir ſimple de plus en plus. C'eſt là vraiſemblablement ce qui a donné lieu à Staahl de penſer qu'il n'y avoit qu'une ſeule eſpece de matiere ſaline, parceque, dans certaines opérations, il a cru avoir opéré ces changements.

Mais, quand même on parviendroit à tranſmuer les acides les uns dans les autres, cela ne prouveroit pas davantage que l'acide vitriolique eſt l'élément de toute matiere ſaline ; car il fau-

droit enſuite faire la même démonſtration à l'égard de l'alkali minéral & de l'alkali végétal, & les tranſmuer en acide vitriolique. S'il étoit poſſible qu'on pût parvenir à opérer ces changements, on ne prouveroit encore rien en faveur de l'élément ſalin, parceque preſque tout le ſel marin que produit la Nature eſt à baſe d'alkali minéral : il reſteroit encore à démontrer que cette matiere ſaline a été produite par le concours de l'acide vitriolique.

Propriétés de l'Acide vitriolique.

L'acide vitriolique eſt ainſi nommé parcequ'on le retiroit autrefois d'un ſel métallique qu'on nomme *vitriol de Mars.*

L'acide vitriolique eſt une ſubſtance ſaline, preſque toujours liquide. On peut neanmoins ſe le procurer ſous une forme concrete : nous en parlerons par la ſuite.

Lorſqu'il eſt pur & bien concentré, il porte les noms d'*acide vitriolique concentré*, ou d'*acide vitriolique rectifié*, & improprement celui d'*huile de vitriol concentré.*

Il eſt le plus ſalé & le plus puiſſant de tous les acides.

Lorſqu'il eſt parfaitement pur, il eſt ſans couleur & ſans odeur.

Il a une ſaveur violemment aigre & acide, qui agace fortement les dents. Si l'on en mettoit ſur la langue dans l'état de pureté où nous le ſuppoſons, il occaſionneroit une douleur comparable à celle que produiroit un fer rouge : il corrode & détruit les matieres combuſtibles, comme le feu, en les réduiſant dans l'état d'un véritable charbon.

Il a une peſanteur moyenne entre celle de l'eau & celle de la terre. Une bouteille qui tient huit gros d'eau, contient ſeize gros de cet acide, & quelquefois dix-ſept gros.

Il a moins de fluidité que l'eau : il file même comme de l'huile, ou à-peu-près : il paroît gras, lorſqu'on le touche entre les doigts : ce ſont ces deux dernieres propriétés qui lui ont fait donner par les anciens Chymiſtes le nom d'*huile de vitriol;* mais ce nom eſt fort impropre. Cet acide n'eſt ni gras ni inflammable : ſa conſiſtance huileuſe lui vient de ſon degré de concentration ; & l'onctuoſité qu'il manifeſte au toucher, eſt produite par l'action diſſolvante qu'il exerce ſur les doigts & ſur toutes les matieres animales qu'il touche.

Il rougit les couleurs bleues des végétaux ; nous ferons connoître ſes autres propriétés à meſure que l'occaſion s'en préſentera.

Acide vitriolique avec le feu.

Juſqu'à préſent on ne connoît point de combinaiſon formée immédiatement de l'union de l'acide vitriolique avec le feu pur. Cet acide en eſt tellement ſaturé, qu'on ignore les moyens de lui en introduire davantage. Nous verrons qu'il a la plus grande diſpoſition pour s'unir au phlogiſtique, & qu'il préſente avec cette ſubſtance des effets bien dignes de remarque : nous allons d'abord examiner les effets du feu pur appliqué à cette ſubſtance ſaline, nous reconnoîtrons enſuite ſes propriétés avec le feu combiné.

L'acide vitriolique a une fixité au feu beaucoup plus grande que l'eau ; c'eſt-à-dire qu'il eſt en état de ſupporter un degré de chaleur très conſidérable avant de ſe réduire en vapeurs. La chaleur

qu'il peut ſupporter dans les vaiſſeaux clos, avant de s'élever, va preſque juſqu'à l'incandeſcence; mais il eſt dangereux de le chauffer à ce point, pour les raiſons que nous dirons dans un inſtant. Si néanmoins on lui applique ce degré de chaleur, il diſtille en ſubſtance, ſans ſouffrir d'altération ſenſible. Cependant, toutes les fois qu'on ſoumet à la diſtillation de l'acide vitriolique très pur, il prend une légere couleur ambrée dès les premiers degrés de chaleur; ce qui diſtille a une odeur d'acide ſulfureux volatil : mais en continuant de le chauffer ainſi dans des vaiſſeaux clos, il redevient blanc, &, dans cet état, il ne fournit plus d'acide ſulfureux, à moins qu'il n'ait été tranſvaſé d'un vaiſſeau dans un autre; ce qui le ſoumet pour un inſtant au contact de l'air. On pourroit attribuer l'effet dont nous venons de parler, à quelque légere pouſſiere que l'acide vitriolique prendroit dans l'air; mais il eſt trop ſulfureux pour croire que la pouſſiere qu'il peut prendre, ſoit la ſeule cauſe de cette odeur : d'ailleurs la même choſe arrive lorſqu'on le tranſvaſe dans un lieu où l'air eſt très ſec, très pur, & où il ne regne point de pouſſiere.

Je penſe qu'indépendamment de la pouſſiere dont il peut s'emparer dans cette occaſion, l'air contribue lui-même à cette ſorte d'altération. L'acide vitriolique en abſorbe un peu toutes les fois qu'il en eſt touché, ce qui dérange quelque choſe de ſa combinaiſon, & lui procure enſuite le moyen de ſe décompoſer en partie, & de produire la petite quantité d'acide ſulfureux qu'on obtient. Je penſe même que ſi l'on faiſoit digérer au feu de ſable à une douce chaleur pendant quelque temps, de l'acide vitriolique très pur dans un matras dont le col ſeroit tiré à la lampe

d'Emailleur, pour ne lui conſerver qu'une ouverture très capillaire, cet acide ſe décompoſeroit entiérement, & qu'il ne reſteroit que de l'eau & de la terre. La force, l'activité & la ſalure de cet acide lui viennent de la grande quantité de feu qu'il contient, & qui eſt très voiſin de l'état de feu pur : une chaleur lente, mais long-temps continuée, le décompoſeroit & lui feroit perdre ou tout ou ſeulement une partie de ce feu d'où dépendent toutes ſes propriétés ſalines.

Acide vitriolique expoſé à l'air.

L'acide vitriolique a une ſi grande diſpoſition pour s'unir à l'eau, qu'il ſe charge avec une ſorte d'avidité de celle qui eſt répandue dans l'air.

Après avoir mis dans un vaſe de verre plat & évaſé deux gros d'acide vitriolique bien concentré, j'ai remarqué que, dans l'eſpace de cinq jours, cette quantité s'eſt trouvé peſer une once cinquante-quatre grains, ce qui fait ſix gros cinquante-quatre grains d'augmentation : elle provient de l'humidité de l'air dont cet acide s'eſt chargé, au lieu de s'évaporer comme l'eau.

Acide vitriolique avec de l'eau.

Eſprit de vitriol.

L'acide vitriolique s'unit à l'eau avec rapidité, chaleur & bouillonnement.

On choiſit un matras de verre mince ou une fiole a médecine : on met dedans quatre onces d'acide vitriolique bien concentré : on verſe par-deſſus quatre onces d'eau pure : il s'exite auſſi-tôt un bruit, un bouillonnement & une chaleur égale à celle de l'eau bouillante, & il s'éleve des vapeurs

qui ont une légere odeur particuliere ; mais cette odeur n'eſt point celle de l'acide ſulfureux. Ces phénomenes font voir la grande affinité qu'a cet acide avec le principe aqueux. La chaleur qui ſe produit, vient du frottement qui s'excite entre les molécules primitives intégrantes des deux liqueurs qui ſe pénetrent mutuellement.

Lorſqu'on fait ce mêlange, il convient de tenir le matras ou la fiole au-deſſus d'une terrine de grès, parcequ'il arrive quelquefois que le vaiſſeau caſſe, ſur-tout lorſque l'air eſt froid. J'ai remarqué que la chaleur eſt plus conſidérable lorſqu'on verſe l'acide ſur l'eau, que lorſqu'on fait le contraire. La liqueur qui réſulte de ce mêlange porte le nom d'*eſprit de vitriol* & d'*acide vitriolique affoibli.* Mais, comme il ſeroit encore trop fort pour la plupart des uſages où l'on a beſoin d'acide vitriolique foible, on mêle ordinairement cet acide concentré avec trois parties d'eau, pour produire ce que l'on nomme communément *eſprit de vitriol.*

Acide vitriolique & Glace.

Deux gros d'acide vitriolique concentré, & demi-once de glace pilée, ont fait monter ſur-le-champ, de trente degrés, la liqueur d'un thermometre de Réaumur, comme par ſecouſſe. La liqueur eſt deſcendue, un inſtant après, au terme de la congelation, & s'eſt élevée enſuite à ſix degrés au-deſſus. La température du lieu étoit à ſept degrés au-deſſus du terme de la congelation, ainſi que dans les expériences ſuivantes.

Un gros du même acide vitriolique, & demi-once de glace pilée, ont fait monter la liqueur du thermometre, par une ſecouſſe, à dix degrés

au-dessus de sa température. Après ce premier effet, elle a descendu à douze degrés au-dessous du terme de la glace.

Un gros du même acide, & une once de glace pilée, ont de même fait monter la liqueur du thermometre à dix degrés au dessus de sa température; & elle est descendue, un instant après, à dix degrés au-dessous du terme de la glace.

L'acide vitriolique occasionne sur-le-champ la fusion d'une partie de la glace : il s'échauffe d'abord avec l'eau qui en provient ; il s'affoiblit par conséquent ; & ce n'est que dans cet état, qu'il produit du froid avec la glace restante. Je m'en suis assuré par l'expérience suivante.

Deux gros d'esprit de vitriol, versés sur une demi-once de glace pilée, ont fait baisser très promptement la liqueur du même thermometre, de douze degrés au-dessous de sa température, sans qu'il se soit auparavant produit de la chaleur.

Acide vitriolique avec de la terre vitrifiable.

L'acide vitriolique concentré, ou non concentré, n'a aucune action sur les terres vitrifiables pures, même lorsqu'elles sont réduites en poudre impalpable par des moyens méchaniques, parcequ'ils sont insuffisants pour diviser assez cette terre, pour qu'elle puisse être attaquée par cet acide.

J'ai fait bouillir quatre onces d'acide vitriolique très concentré, avec quatre gros de sable réduit en poudre impalpable sur un porphyre. J'ai fait digérer ce mêlange pendant plus de quinze jours sans plus de succès. J'ai répété cette expérience avec du même acide affoibli, qui ne m'a

pas mieux réuſſi. Au bout d'un long eſpace de temps de digeſtion, j'ai ſéparé le ſable, & j'en ai retrouvé le même poids que j'avois employé. J'ai examiné enſuite les acides de l'une & de l'autre expérience ; ils ne tenoient point de ſable en diſſolution.

Enfin, j'ai ſoumis à la diſtillation quatre onces du même acide vitriolique concentré, avec une once de ſable broyé ſur un porphyre : l'acide a paſſé dans la diſtillation, le ſable eſt reſté dans la cornue en poudre ſeche & friable, mais de la plus grande blancheur. J'ai reverſé ſur le ſable de la cornue, l'acide qui avoit paſſé, & j'ai procédé de nouveau à une ſeconde diſtillation. J'ai pouſſé, ſur la fin, le feu aſſez fort pour ramollir un peu le cul de la cornue : l'acide a diſtillé comme la premiere fois ; le ſable étoit très légérement agglutiné, parfaitement blanc, ayant retenu une très petite quantité d'acide : il étoit augmenté de dix-huit grains de ſon poids. J'attribue cette augmentation à un peu de terre fournie par une petite portion de l'acide qui aura été décompoſé pendant ces deux diſtillations. Ce ſable, lavé enſuite dans de l'eau, lui communiquoit une légere ſaveur acidule, & cette eau rougiſſoit la teinture du tourneſol.

Il réſulte de ces expériences que la terre vitrifiable eſt abſolument inattaquable par cet acide ; & l'on en ſentira mieux les raiſons dans un inſtant : elle ne contient ni eau, ni air, ni matiere combuſtible, qui ſont les ſubſtances par leſquelles l'acide vitriolique attaque les corps. Cette terre eſt trop pure pour être diſſoute immédiatement par cet acide : elle ne peut ſe diſſoudre que lorſqu'elle eſt réduite à ſes molécules primitives, intégrantes, ou à peu près, & c'eſt à quoi il eſt

impoſſible de parvenir par des moyens purement méchaniques : il faut avoir recours à des moyens chymiques, qui diviſent les corps bien plus efficacement. Cependant on trouve dans la Nature cette combinaiſon toute faite, & en très grande quantité : c'eſt dans les argilles. Mais la Nature le fait-elle d'une maniere directe ? C'eſt ce qu'il eſt difficile de croire. Nous examinerons cette queſtion, lorſque nous parlerons des effets de l'air ſur le gypſe.

Acide vitriolique rectifié, & Acide vitriolique concentré.

La rectification de l'acide vitriolique a pour objet de débarraſſer celui qui eſt déja concentré, des matieres inflammables qui lui communiquent de la couleur ; c'eſt à quoi l'on parvient en faiſant paſſer un peu de liqueur par la diſtillation : la matiere qui colore cet acide ſe détruit.

La concentration conſiſte à ſéparer par la diſtillation, l'eau ſurabondante à ce même acide, & de rapprocher ſes parties ſalines ſous le plus petit volume poſſible.

Par cette derniere opération, on rectifie auſſi l'acide vitriolique ; mais il ne ſe débarraſſe des matieres inflammables, qu'après qu'on a fait paſſer par la diſtillation une certaine quantité d'eau : tant qu'il eſt fort aqueux, il agit foiblement ſur ces ſubſtances ; auſſi ces deux opérations ſe font-elles en même temps. Lorſque l'acide qu'on emploie eſt aqueux, il commence par ſe concentrer, & il ſe rectifie enſuite.

On met dans une cornue de verre la quantité que l'on veut d'acide vitriolique qui a beſoin d'être concentré & rectifié, ayant ſoin de ne la remplir

qu'environ aux trois quarts, ou jusqu'à deux pouces au-dessous de sa courbure. On place le vaisseau dans un bain de sable d'un fourneau, de maniere que la chaleur puisse circuler librement tout autour, à l'exception du côté par où passe le col de la cornue, qu'on lute très exactement avec de la terre à four détrempée avec de l'eau, afin d'empêcher la communication de la flamme du charbon avec le col de la cornue. On adapte à la cornue un ballon percé d'un petit trou qu'on bouche avec un peu de cire ramollie entre les doigts. On lute les jointures des vaisseaux avec des bandes de papier enduites de colle de farine ou d'amidon. Alors on procede à la distillation par un feu de quelques charbons ardents pour échauffer la cornue doucement : on l'augmente par degré, jusqu'à ce que la liqueur commence à distiller, & que la voûte de la cornue s'échauffe au point de n'y pouvoir tenir la main, qu'avec peine, sans être incommodé par la chaleur : on entretient le feu à ce degré pendant tout le temps de l'opération, en observant cependant qu'on peut mener la distillation, sur-tout dans le commencement, de maniere qu'on puisse compter dix à douze secondes entre les gouttes qui distillent ; mais lorsque l'acide a acquis beaucoup de concentration, il seroit imprudent de conduire la distillation aussi vîte : il faut qu'on puisse compter trente ou quarante secondes entre les gouttes qui tombent dans le ballon, sans quoi on courroit les risques de mettre l'acide en ébullition ; ce qui ne manque pas de faire casser la cornue à la voûte, à cause du contraste de la chaleur de cet acide qui mouille les parois intérieures du vaisseau, & de l'air frais qui repose sur la voûte & sur le col de la cornue.

Si l'acide qu'on a employé eſt fort aqueux, la liqueur diſtille facilement dans les commencements; mais elle eſt plus difficile à paſſer, à meſure que l'acide de la cornue ſe concentre. Il prend de la couleur qui augmente peu à peu & à proportion qu'il étoit chargé de matiere inflammable. Lorſque l'acide a acquis cette couleur, il agit ſur la ſubſtance inflammable; ce qu'il ne pouvoit faire avant qu'il fût moins concentré. Il s'éleve alors des vapeurs blanches, un peu élaſtiques, qui ont une odeur de ſoufre brûlant. On débouche de temps en temps le petit trou du ballon, pour faciliter la ſortie d'une partie de ces vapeurs & leur condenſation, & par-là prévenir la rupture des vaiſſeaux. A meſure que les vapeurs diminuent, l'acide de la cornue perd de ſa couleur; & auſſi-tôt que cet acide eſt devenu parfaitement blanc, il ne s'éleve plus de vapeurs. La ceſſation des vapeurs indique que l'acide ne contient plus de matiere inflammable, & qu'il eſt autant concentré qu'on en a beſoin. On laiſſe refroidir les vaiſſeaux: on délute le ballon: on en ſubſtitue un autre à ſa place, qu'on lute de même: on ceſſe le feu: la chaleur qui reſte dans le fourneau eſt ſuffiſante pour lui faire perdre un reſte d'odeur d'acide ſulfureux qu'il peut encore avoir. Si l'on ne changeoit point de ballon, il conſerveroit un peu de cette odeur qui lui ſeroit communiquée par la liqueur qui a diſtillé.

Lorſque la cornue eſt entiérement refroidie, on délute le ballon: on l'enleve de ſon bain de ſable: on verſe par inclination ce qu'elle contient dans un flacon de cryſtal, bouché auſſi de cryſtal, & uſé avec de l'émeri. On trouve quelquefois au fond de la cornue un peu de terre blanche: cela dépend de l'état où étoit l'acide avant l'opération.

La

La liqueur séparée de la cornue se nomme *acide vitriolique concentré ou rectifié*, ou *huile de vitriol concentrée ou rectifiée.*

La liqueur qui a distillé dans le premier ballon, se met à part : c'est de l'*acide vitriolique sulfureux volatil.*

S'il a passé un peu d'acide dans le second ballon, on le met de même à part, comme moins concentré que celui de la cornue : il peut servir au même usage que l'acide vitriolique affoibli.

Remarques.

Lorsque l'acide qu'on emploie dans une semblable opération, est fort aqueux, on peut, après qu'on a échauffé les vaisseaux suffisamment, augmenter le feu assez pour faire bouillir la liqueur, mais doucement ; ce qui accélere l'opération sans danger. Il arrive souvent qu'il se forme un dépôt terreux, dès qu'il y a une certaine quantité de liqueur de distillée : ce dépôt occasionne des soubresauts & des jets de liqueur. Lorsque cet inconvénient arrive, il faut cesser la distillation, laisser refroidir les vaisseaux, vuider la cornue, & séparer, par décantation, ce dépôt terreux, sans quoi la cornue seroit en danger de casser pendant l'opération. Lorsque toutes ces opérations sont faites, on remet de nouveau l'acide en distillation, & on procede comme nous l'avons dit.

On retire d'autant plus de liqueur par cette distillation, que l'acide qu'on a employé étoit aqueux. Il passe, avec l'eau, une certaine quantité d'acide qui s'éleve avec elle : lorsque l'acide qu'on a employé étoit lui-même déja très concentré, il distille fort peu de liqueur ; mais cette

liqueur eſt toujours acide, parceque le peu d'eau qui paſſe entraîne avec elle un peu de cet acide. On remarque auſſi dans cette derniere opération que l'acide de la cornue n'eſt guere plus concentré qu'il ne l'étoit auparavant : il ne fait que perdre ſa couleur.

Lorſque l'acide eſt parvenu à un certain point de concentration, il agit d'une maniere directe ſur la matiere inflammable ; ce qu'il ne pouvoit faire lorſqu'il étoit fort aqueux : il s'unit avec elle : il la réduit dans un état charbonneux. La matiere inflammable, de ſon côté, en s'uniſſant à une portion de l'acide, le rend plus volatil : c'eſt cette union qui s'annonce ſous la forme de vapeurs blanches, & qui produit l'acide ſulfureux volatil qui diſtille pendant l'opération, & que je regarde comme un ſoufre ébauché.

Lorſque l'acide vitriolique eſt chargé de beaucoup de matiere inflammable, j'ai remarqué qu'il s'éleve quelquefois, pendant la diſtillation, un peu de matiere fuligineuſe légere, ſemblable à du noir de fumée, qui s'attache au col de la cornue : il paſſe auſſi de cette matiere dans le ballon ; mais elle ne communique point de couleur à cet acide, ou tout au plus une légere couleur lilas.

La plupart de l'acide vitriolique qui eſt dans le commerce, eſt chargé de beaucoup de terre, qui eſt quelquefois argilleuſe & quelquefois calcaire ; & le plus ſouvent ces deux terres ſe trouvent enſemble : l'acide vitriolique tient alors de l'alun & de la ſélénite en diſſolution. J'ai vu de ces acides qui, étant mêlés avec le tiers de leur poids d'eau, formoient, par le refroidiſſement, une grande quantité de cryſtaux ſemblables à ceux du ſel ſédatif ſublimé : lorſque de pareil acide a été étendu dans beaucoup d'eau, & lorſqu'on vient enſuite

à le concentrer, la terre, ou, si l'on veut, les sels neutres se précipitent pendant l'opération, s'appliquent au fond de la cornue sans y adhérer, empêchent le passage des molécules de feu, occasionnent des bouffées de vapeurs qui partent du fond de la cornue, soulevent par secousses toute la colonne de liqueur, & produisent des soubresauts qui mettent la cornue en danger d'être cassée. Il faut, lorsque cet inconvénient arrive, y remédier de la maniere que nous l'avons indiqué.

Toutes les fois que l'on fait concentrer de l'acide vitriolique aqueux, il se sépare une certaine quantité de matieres terreuses. L'acide vitriolique même, après qu'il a été concentré & enfermé dans des flacons, dépose assez souvent, au bout de quelques mois, une matiere saline en poudre, ou de petits crystaux séléniteux, disposés en petites écailles comme le sel sédatif sublimé. Outre ces matieres étrangeres à l'acide vitriolique, il est encore chargé d'une certaine quantité de fer, quoiqu'il paroisse d'ailleurs de la plus grande pureté ; c'est ce que nous ferons voir, lorsque nous parlerons de la liqueur éthérée faite par cet acide.

L'acide vitriolique, quoique très concentré, contient encore beaucoup d'eau : elle lui est si adhérente qu'on ne peut la séparer complettement par la distillation : il s'éleve de l'acide qui distille avec l'eau : il passe aussi une partie des matieres terreuses, mais en dissolution : ainsi la distillation qu'on voudroit employer pour se procurer de l'acide vitriolique très pur & exempt de toutes matieres salines étrangeres, est absolument insuffisante : d'ailleurs il est difficile de faire passer cet acide en substance dans la distil-

lation, ſans courir le riſque de faire caſſer la cornue, à moins que d'opérer ſur une petite quantité d'acide à la fois, comme au poids de huit onces : alors il convient de couvrir la partie ſupérieure de la cornue, pour la mettre à l'abri de l'air frais, ſur-tout lorſqu'on opere en hiver, ou dans une température au-deſſous de douze degrés de chaleur au thermometre de Réaumur.

Lorſqu'on a fait trop de feu, & que la cornue vient à caſſer pendant la concentration de l'acide vitriolique, c'eſt ordinairement par la voûte : le cul ſe trouve preſque toujours entier. Voici ce qu'il convient de faire lorſque cet accident arrive. Il faut ôter le feu du fourneau, en fermer toutes les ouvertures, ouvrir toutes les fenêtres du laboratoire, & y reſter le moins de temps qu'il eſt poſſible, afin d'éviter de reſpirer de l'air chargé de cet acide : il ſe réduit en vapeurs blanches, épaiſſes, qui excitent à touſſer violemment : il s'en attache ſur les mains, ſur le viſage : elles occaſionnent des rougeurs & des inflammations éréſipélateuſes qui ſont douloureuſes. Lorſque le fourneau & les vaiſſeaux ſont ſuffiſamment refroidis, & qu'il ne regne plus de vapeurs dans le laboratoire, on enleve le cul de la cornue. Lorſqu'il n'y eſt pas tombé de ſable, l'acide eſt tout auſſi bon & tout auſſi pur que ſi cet accident n'étoit point arrivé, ſur-tout lorſqu'on ne lui a pas donné le temps de ſe charger de l'humidité de l'air.

Il faut éviter avec le plus grand ſoin de refroidir l'intérieur du fourneau avec des briques froides qu'on pourroit y introduire : cela feroit caſſer le cul de la cornue ; l'acide alors ſe répandroit dans le ſable, ce qui exigeroit un travail conſidérable pour le mettre en nature. Il faudroit laver ce ſable dans beaucoup d'eau, filtrer la li-

queur, & la faire concentrer de nouveau.

De la propriété qu'a l'acide vitriolique de se charger de l'humidité de l'air, il suit qu'on ne peut ni le concentrer, ni le rectifier, que dans des vaisseaux clos ; je m'en suis assuré par l'expérience suivante.

J'ai mis dans une capsule de verre, à l'air libre, une livre d'acide vitriolique déja concentré & un peu coloré : j'ai placé cette capsule sur un bain de sable : je l'ai fait chauffer pendant dix à douze heures sans le faire bouillir (l'air étoit fort humide) pendant tout ce temps : il a exhalé beaucoup de vapeurs blanches & épaisses : il n'a diminué que de quelques onces de son poids ; mais comme il se chargeoit continuellement de l'humidité de l'air, il a perdu considérablement de sa pesanteur spécifique : il a acquis aussi plus de couleur, à raison des matieres inflammables qui voltigent dans l'air.

Acide vitriolique volatilisé, & rendu sulfureux sur-le-champ par du phlogistique dans le mouvement igné.

On met dans un verre de l'acide vitriolique pur : on plonge dans cet acide un charbon ardent. Il s'éleve sur-le-champ une fumée blanche fort épaisse & fort abondante, qui a une odeur de soufre brûlant, & qui est en état de suffoquer. L'acide prend sur-le-champ une couleur ambrée : cette vapeur est produite par la combinaison de cet acide avec le phlogistique dans le mouvement igné : elle forme sur-le-champ de l'acide sulfureux volatil, semblable à celui qui a distillé dans l'opération précédente. Si, au lieu de charbon ardent, on présente à cet

acide du charbon éteint, cet effet n'a point lieu: il faut absolument le secours de la chaleur pour produire les mêmes phénomenes. J'ai fait à ce sujet les expériences suivantes.

J'ai mis dans une cornue de verre une livre d'acide vitriolique concentré, & demi-once de charbon en poudre fine: j'ai laissé digérer ce mêlange à froid pendant quinze jours: l'acide ne s'est point coloré du tout. Au bout de ce temps, j'ai soumis ce mêlange à la distillation, & l'ai échauffé par degrés, jusqu'au point de mettre l'acide en ébullition: en moins d'une heure il est devenu d'une légere couleur verte d'aigue marine. J'ai laissé refroidir le vaisseau: la couleur a disparu complettement: ayant rechauffé de nouveau les vaisseaux, l'acide a repris la même couleur. J'ai réitéré le refroidissement à plusieurs reprises: les mêmes phénomenes ont eu lieu: la couleur paroissoit lorsque l'acide étoit chaud, & elle disparoissoit lorsqu'il étoit froid. Ayant ensuite continué la distillation, il a passé en vapeurs blanches de l'acide sulfureux, tant que celui de la cornue avoit de la couleur: il est resté au fond de la cornue une terre blanche, qui est celle du charbon. J'ai recueilli cette terre avec un peu du même acide: j'ai étendu le tout dans une suffisante quantité d'eau; & au bout de quelque temps, j'ai obtenu des crystaux de véritable alun: j'ai conservé à part, dans un flacon, l'acide concentré: dans l'espace de quelques mois, il a laissé déposer des crystaux de tartre vitriolé, formé par l'alkali fixe du charbon, & une portion de l'acide vitriolique.

Ces expériences forment une analyse bien complette du charbon, qu'on avoit regardé comme incapable d'être attaqué par les agents de la Chymie.

J'ai parlé de ces expériences dans l'Avertiſſement de la ſeconde édition de mon *Manuel de Chymie:* mais il s'eſt gliſſé une erreur dans les proportions de charbon & d'acide qui y ſont indiquées : celles qu'il convient de ſuivre, pour le ſuccès de l'expérience, ſont celles que nous venons de déſigner. Les phénomenes ſont différents lorſqu'on met beaucoup de charbon.

J'ai ſoumis à la diſtillation, dans une cornue de verre, trois livres d'acide vitriolique concentré, avec ſix onces de charbon en poudre fine. L'acide a paſſé ſous une couleur ambrée : il avoit une odeur d'acide ſulfureux volatil, & il étoit chargé de beaucoup de charbon en poudre : il étoit ſi léger, qu'il avoit de la peine à ſe précipiter : une partie eſt reſtée dans le col de la cornue, & obſtruoit preſque entiérement l'ouverture. J'interrompis la diſtillation pour dégorger le col de la cornue, & je trouvai que le charbon qui l'obſtruoit, étoit tout rempli de ſoufre, quoiqu'il n'y eût pas plus du quart de l'acide de diſtillé. J'adaptai de nouveau le ballon à la cornue, & j'achevai la diſtillation pour faire paſſer tout l'acide. Il continua de paſſer, comme dans le commencement, tout en vapeurs blanches ; & l'acide qui réſulta de leur condenſation avoit une couleur citrine foncée : il contenoit encore du charbon léger, qui avoit beaucoup de peine à ſe précipiter. Il eſt reſté dans la cornue la plus grande partie du charbon : il étoit noir, réuni en une maſſe fort dure, difficile à ſe brûler à l'air libre, & exhalant une odeur de ſoufre.

J'ai diſtillé de nouveau, dans une cornue de verre, l'acide de l'opération précédente, avec la portion de charbon qui s'étoit précipitée. La pre-

miere liqueur qui a passé n'avoit point de couleur ; mais elle s'est colorée successivement, & sur la fin elle s'est trouvée citrine. Il est encore resté dans la cornue une matiere charbonneuse, dure, semblable à la précédente.

J'ai distillé de nouveau cet acide pour la troisieme fois, dans une cornue de verre ; il a passé sans couleur depuis le commencement jusqu'à la fin de l'opération : il est resté encore de la matiere charbonneuse dans le même état que dans les précédentes opérations.

Tout l'acide vitriolique qui a distillé pendant ces opérations, étoit volatil sulfureux. Il s'est sublimé du soufre dans le col de la cornue ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce soufre a été formé & sublimé avant même que le quart de l'acide fût passé. Cette observation prouve que le soufre se forme tout aussi bien par la voie humide, que par la voie seche. Nous aurons occasion de confirmer cette observation, en faisant mention d'autres circonstances où le soufre est également formé par la voie humide.

Acide vitriolique coloré par des matieres inflammables dans l'état huileux.

Acide vitriolique sulfureux.

On met dans un verre de l'acide vitriolique pur : on y plonge quelques brins de paille : un instant après, ils deviennent mous, noirs & charbonneux : l'acide prend lui-même une couleur brune plus ou moins foncée.

Toutes les matieres combustibles, soit végétales, soit animales, produisent le même effet.

Acide vitriolique avec de l'huile.

J'ai ſoumis à la diſtillation, dans une cornue de verre, une livre d'acide vitriolique concentré, & demi-once d'huile d'olive : ce mêlange eſt devenu ſur-le-champ preſque noir. Je n'ai retiré que de l'acide ſulfureux, proportionnellement à la matiere inflammable, & point d'huile ni de ſoufre : j'ai continué l'opération juſqu'à ce que l'acide de la cornue devînt parfaitement blanc, & qu'il ne contînt plus de matiere inflammable. Il eſt reſté au fond de la cornue, avec l'acide vitriolique, une petite quantité de terre blanche.

Soufre artificiel.

Mais ſi au lieu de mettre une ſi grande quantité d'acide avec l'huile, on mêle ces deux ſubſtances, à peu près à parties égales, à la doſe d'une once de chaque, les phénomenes ſont un peu différents. 1°. Le mêlange s'échauffe & ſe gonfle conſidérablement un inſtant après avec efferveſcence : il ſe dégage des vapeurs d'acide ſulfureux volatil. Ce mêlange devient fort noir, & d'une conſiſtance réſineuſe ſemblable à de la térébenthine épaiſſe. 2°. En ſoumettant enſuite ce mêlange à la diſtillation, il paſſe un peu d'acide ſulfureux, mais aqueux, un peu d'huile, & ſur la fin il ſe ſublime une matiere qui eſt de vrai ſoufre. Il reſte dans la cornue une matiere charbonneuſe beaucoup plus volumineuſe que ne le ſeroit une pareille quantité d'huile qu'on diſtilleroit toute ſeule.

REMARQUES.

Il résulte évidemment de ces expériences, que l'acide vitriolique a une action bien marquée sur les matieres combustibles en général, dans quelque état qu'elles soient : il détruit leur principe inflammable aussi efficacement que le feu qu'on leur appliqueroit immédiatement ; toute la différence, c'est qu'il produit ces effets sans inflammation, soit avec, soit sans le concours de l'air ; au lieu que le feu ne peut les faire brûler avec flamme, que lorsqu'il est aidé du concours de l'air. L'acide vitriolique réduit d'abord en véritable charbon les matieres combustibles qui sont enfermées avec lui dans des vaisseaux clos : je m'en suis assuré en arrêtant ces distillations au point où je jugeois qu'elles n'avoient plus rien d'huileux : je leur trouvois toutes les propriétés d'un charbon bien fait, si ce n'est qu'il est impregné de cet acide. Lorsque l'acide a réduit les corps combustibles dans cet état, il continue de séparer leur matiere inflammable jusqu'à son entiere destruction. L'acide vitriolique agit mieux sur les matieres combustibles dans leur état naturel, parcequ'elles sont pourvues d'eau principe : cette eau principe sert d'intermede pour donner prise à cet acide sur la matiere inflammable des corps combustibles.

Il est bien difficile de croire qu'une combinaison purement d'eau & de terre, comme Staahl l'admet pour seul principe des matieres salines, puisse produire de pareils effets. L'eau & la terre sont des éléments sans action destructive : ils ont au contraire la propriété de modérer celle du feu, comme ils le font en effet dans les occa-

ſions préſentes. L'acide vitriolique agit ſur les matieres combuſtibles d'une maniere qui eſt commune au feu en action, mais moins vivement, parceque le feu, qui eſt de ſon eſſence, eſt modéré par la combinaiſon qu'il a contractée avec de l'eau & de la terre. Il me paroît bien plus naturel d'attribuer les effets de cet acide au feu preſque pur qui entre en très grande quantité dans ſa compoſition. C'eſt lui qui produit tous les phénomenes dont nous venons de parler, qui ſont d'ailleurs abſolument ſemblables à ceux du feu pur. Nous verrons dans toutes les occaſions où nous emploierons les matieres ſalines acides, qu'elles produiſent, plus ou moins, ſur les ſubſtances inflammables, les effets du feu dans le mouvement igné. C'eſt donc au feu contenu dans ces acides qu'on doit attribuer leur ſaveur cauſtique, leur propriété de détruire le principe inflammable dans les matieres métalliques, l'action qu'ont ces acides pour les diſſoudre, & les autres grands phénomenes qu'ils préſentent dans toutes les opérations de la Chymie. Cette doctrine, quelque neuve qu'elle paroiſſe, n'en eſt pas moins vraie; & ce ne ſeroit pas une raiſon de la rejetter, parcequ'il m'eſt impoſſible de rendre compte de l'état ſous lequel le feu, dans les acides, eſt contenu par les autres éléments : tout ce que je puis dire, c'eſt que le feu y eſt très légérement bridé : il ne l'eſt qu'autant qu'il le faut pour reſter fixé, & ne pouvoir ſe diſſiper, comme il lui arrive lorſqu'il eſt abſolument pur & iſolé, & qu'il ne fait partie d'aucun corps. Il paroît encore que ce feu exiſte dans les acides en très grande quantité, puiſqu'ils peuvent, avant que de s'épuiſer, exercer leur action ſur beaucoup de ſubſtances combuſtibles. Je ne déſeſpere pas qu'a-

vec le temps on ne parvienne à apprécier la dose contenue dans chacun d'eux, comme je l'ai à peu près fait à l'égard de celui contenu dans les matieres organisées.

Il nous reste encore quelques remarques à faire relativement à l'état des produits obtenus des différentes opérations dont nous venons de parler. Lorsqu'il a été employé beaucoup d'acide & peu de matiere inflammable, nous n'avons tiré que de l'acide vitriolique sulfureux & point de soufre. En employant des doses contraires on retire moins d'acide sulfureux ; mais on obtient du soufre : ces deux produits sont essentiellement de même espece ; mais ils different entre eux par l'état où se trouvent les substances qui les composent.

Dans le premier cas on n'obtient que de l'acide vitriolique sulfureux, parceque le phlogistique est dans un état de demi-décomposition : la portion de soufre qui s'est formée, est dissoute par l'excès de l'acide qui est devenu plus aqueux qu'il n'étoit auparavant : ce mêlange monte dans la distillation avec plus de facilité que de l'acide vitriolique pur, par la raison que ce mêlange est plus aqueux, & qu'il contient du phlogistique en dissolution, qui lui communique une partie de sa volatilité.

Dans le second cas la matiere inflammable n'est pas délayée avec la même facilité : l'acide agit plus immédiatement ; cet acide qui s'est concentré, après avoir réduit la matiere inflammable dans l'état charbonneux, se combine avec le phlogistique & forme un véritable soufre : ce soufre n'est ni altéré ni dissous, faute d'une dose suffisante d'acide & d'eau. Le soufre qui s'est formé se conserve en sublimé, parceque les substances qui le

composent sont plus volatiles, après leur union, qu'elles ne le sont chacune séparément.

La derniere remarque que nous faisons sur cette matiere, & qui nous donne occasion de faire une application des distinctions que nous avons établies entre le phlogistique & la matiere huileuse, a pour objet la couleur d'aigue marine que prend, par la chaleur, l'acide vitriolique mêlé avec le charbon; tandis qu'au contraire ce même acide devient noir, même à froid, lorsqu'il est mêlé avec de l'huile. On doit attribuer ces différences à ce que l'acide vitriolique s'empare de l'eau principe de l'huile, & qu'il dissout complettement la matiere inflammable. Il n'en est pas de même du charbon : comme il ne contient point d'eau, l'acide, tant qu'il est chaud, ne peut en faire qu'une sorte de demi-dissolution : c'est à cet état du phlogistique qu'est due la couleur d'aigue marine que prend l'acide vitriolique. Examinons maintenant le soufre avec les substances dont nous avons déja reconnu les propriétés.

Sur le Soufre.

Le soufre est un composé d'acide vitriolique & de phlogistique, comme nous venons de le voir. La Nature fournit une grande quantité de cette substance sous différents etats. Il y en a de parfaitement pur; mais il est le plus ordinairement combiné avec des minéraux métalliques : lorsque nous en serons aux minéraux composés, nous parlerons des moyens que l'on emploie pour l'en séparer.

Lorsque le soufre est pur, il a une couleur jaune citrine : il a une odeur qui lui est particuliere : il est un peu transparent : il est sec, com-

pacte, & se casse facilement. On nomme *soufre en canon*, celui qui a été coulé dans des moules cylindriques, & qui ressemble à de petits cylindres pleins.

Lorsqu'on presse un morceau de soufre entre les mains, la chaleur qui le pénetre, occasionne dans l'intérieur une dilatation qui lui fait faire un petit bruit, comme s'il se cassoit en plusieurs morceaux, & il se casse en effet pour l'ordinaire; cet effet vient de ce que cette substance est très électrique.

Soufre exposé au feu.

Le soufre est d'une très grande combustibilité. On pourroit le nommer, à cause de cette propriété, *phosphore vitriolique*; cependant il ne répand point de lumiere dans l'obscurité, même par le frottement: il est moins combustible que le phosphore. Lorsqu'on le met sur des charbons ardents, il s'enflamme, produit une flamme bleue, & exhale une odeur d'acide sulfureux volatil, qui est suffoquante, & feroit périr si l'on restoit enfermé dans un endroit où l'on feroit brûler du soufre: cette odeur est vive, pénétrante, fort expansible, & se répand au loin très promptement.

Le soufre a deux sortes d'inflammation; l'une douce, lente & incapable de mettre le feu aux matieres combustibles; l'autre plus forte, & qui est en état de mettre le feu à tout ce qui est inflammable.

Dans cette expérience le phlogistique se brûle, & l'acide se dissipe. Nous indiquerons bientôt un moyen de recueillir cet acide.

Soufre mou.

Le ſoufre eſt d'une fuſion très facile : il fond à une chaleur fort modérée.

On met du ſoufre dans un creuſet : on le place entre quelques charbons ardents : il ne tarde pas à entrer en fuſion. Cette premiere fuſion eſt liquide ; mais, en tenant le ſoufre un inſtant de plus ſur le feu, il acquiert une conſiſtance beaucoup plus épaiſſe. Lorſqu'il eſt dans cet état, on le coule dans une terrine pleine d'eau : on trouve qu'il a acquis une couleur rouge, & qu'il eſt mou comme de la cire : il ſe pêtrit facilement entre les doigts, au lieu d'être ſec & caſſant, comme l'eſt le ſoufre ordinaire.

Ce ramolliſſement du ſoufre vient de ce que, dans cette opération, l'eau a diſſous une certaine quantité d'acide ; en ſorte que le ſoufre qui reſte, contient une plus grande quantité de phlogiſtique. Le ſoufre, dans les premiers inſtants de ſa fuſion, eſt fluide ; mais il s'épaiſſit conſidérablement un moment après ; & c'eſt dans cet état qu'il faut le couler dans de l'eau pour l'avoir mou : ſi on le couloit avant cet épaiſſiſſement, il ſeroit ſec & caſſant, comme il l'étoit auparavant.

Le ſoufre, dans cet état, eſt employé avec ſuccès pour tirer des copies de cachets & de pierres gravées ; il en prend les empreintes d'une maniere fort nette, qu'il conſerve toujours, parcequ'il devient, quelques jours après ce ramolliſſement, ſec & caſſant. Les traits ne s'arrondiſſent pas, comme cela arrive à la cire avec laquelle on a levé de ſemblables empreintes.

Soufre cryſtalliſé.

Si au lieu de prendre le ſoufre dans cet état d'épaiſſiſſement, on le retire du feu immédiatement après qu'il eſt fondu, & qu'on le laiſſe refroidir tranquillement, ſes parties prennent entre elles un arrangement ſymmétrique diſpoſé en aiguilles, qui forment une cryſtalliſation du ſoufre.

Le ſoufre ne peut ſe brûler qu'avec le concours de l'air : ſi on le fait chauffer dans des vaiſſeaux clos, il ſe ſublime en ſubſtance, ſans ſouffrir aucune décompoſition. Avant de parler de cette opération, il convient d'établir les principes généraux ſur la ſublimation.

Sur la Sublimation.

La ſublimation eſt une opération, par le moyen de laquelle on ſépare, à l'aide du feu, les ſubſtances volatiles qui peuvent être mêlées avec des corps fixes. Elle reſſemble en cela à la diſtillation dont nous avons parlé : auſſi la nomme-t-on aſſez ſouvent *diſtillation ſeche*, parceque les ſubſtances qui en ſont le produit, ſont toujours ſous une forme ſeche & concrete ; ſans cela, ce ne ſeroit plus une ſublimation, mais une diſtillation.

La ſublimation ſe fait aſſez ordinairement dans des appareils ſemblables à ceux qui ſervent à la diſtillation, quoique ſouvent on ſublime auſſi dans des matras, dans des bouteilles, dans des cornues, &c. cela dépend de la matiere qu'on veut faire ſublimer.

La ſublimation eſt utile pour combiner certains corps

corps qu'on ne pourroit unir qu'avec difficulté par tout autre moyen.

Les produits de la ſublimation ſont ſous une forme concrete cryſtalline : c'eſt une ſorte de cryſtalliſation par la voie ſeche ; au lieu que la cryſtalliſation ordinaire, comme nous le dirons, ſe fait par la voie humide : c'eſt en quoi ces deux opérations different ; mais elles ſe reſſemblent, en ce que les produits de l'une & de l'autre opération ſont ſous des formes cryſtalliſées qui varient ſuivant la nature des matieres qu'on fait ſublimer.

Ces deux opérations different auſſi l'une de l'autre, en ce que les cryſtaux qu'on obtient par la ſublimation, contiennent moins d'eau dans leurs cryſtaux : quelquefois ils n'en contiennent point du tout. Les cryſtaux qu'on obtient par la cryſtalliſation ordinaire, contiennent au contraire une certaine quantité d'eau à laquelle ils doivent leur figure cryſtalline.

On peut ranger ſous deux claſſes générales toutes les matieres qui ſont du reſſort de la ſublimation.

Dans la premiere, on peut comprendre toutes les matieres aſſez légeres & aſſez volatiles pour ſe ſublimer ſeules, & ſans qu'on ſoit obligé d'employer des intermedes pour faciliter leur ſublimation ; tels ſont les fleurs de ſoufre, les fleurs de benjoin, les ſels volatils, &c.

Dans la ſeconde claſſe, nous renfermerons tous les corps qui, ne pouvant ſe ſublimer tant qu'ils ſont ſeuls, ont beſoin de quelques intermedes volatils pour faciliter leur ſublimation, ou pour leur communiquer une partie de leur volatilité : tels ſont l'or, l'argent & la platine, qui ſont enlevés par le ſel ammoniac, ſans être

combinés avec lui. D'autres matieres métalliques également fixes, comme le fer, le cuivre, &c. sont également enlevées par le sel ammoniac; mais celles-ci sont combinées avec ce sel. On peut mettre encore dans cette classe les corps qui contiennent des substances volatiles, mais qui ne peuvent cependant point s'élever par l'action d'une chaleur ordinaire, à cause de l'union qu'ils ont contractée avec des substances fixes; il faut, pour les faire sublimer, employer des intermedes propres à détruire leurs combinaisons.

Ce que nous venons d'exposer sur la sublimation en général, est suffisant pour faire entendre ce que nous avons à dire sur celle du soufre.

Sublimation du soufre.

Fleurs de Soufre.

On met dans une cucurbite de verre quelques onces de soufre concassé : on la place sur le bain de sable d'un fourneau : on adapte sur la cucurbite un chapiteau : on lute les jointures avec des bandes de papier enduites de colle d'amidon : on ajoute au bec du chapiteau un récipient, seulement pour intercepter la communication avec l'air extérieur; alors on procede à la sublimation par un feu modéré : aussi-tôt que le soufre entre en fusion, il s'éleve sous la forme d'une fumée blanche épaisse qui se condense & s'attache aux parois du chapiteau sous la forme d'une poudre. Lorsqu'il en est suffisamment garni, on cesse le feu : on laisse refroidir les vaisseaux : on délute le chapiteau : on ramasse avec la barbe d'une plume le soufre qui s'est sublimé; c'est ce que l'on nomme *fleurs de soufre*. On lute de nouveau le chapiteau à la cucurbite, & on procede à

une nouvelle ſublimation. On continue ainſi de ſuite, juſqu'à ce que l'on ait fait ſublimer tout le ſoufre. Il reſte au fond de la cucurbite une très petite quantité de terre griſe noirâtre.

Les fleurs de ſoufre reſſemblent à une poudre ; mais ſi on les examine au microſcope, on obſerve que ce ſont de petites aiguilles.

REMARQUES.

Nous avons vu que lorſque l'acide vitriolique eſt pur, il ne peut s'élever qu'à un degré de chaleur fort conſidérable : lorſqu'il eſt uni au phlogiſtique pour former du ſoufre, il eſt dans le plus grand état de concentration. Il ſembleroit que l'acide vitriolique, ainſi concentré, devroit avoir acquis encore plus de fixité ; cependant il devient infiniment plus volatil. Il eſt viſible que c'eſt le principe inflammable, avec lequel il s'eſt uni pour former du ſoufre, qui lui donne cette volatilité. Le ſoufre eſt en état de ſe ſublimer un grand nombre de fois, ſans ſouffrir aucune décompoſition ; tant qu'il eſt dans des vaiſſeaux clos. Cependant j'ai remarqué qu'il laiſſe chaque fois un peu de matiere terreuſe au fond du vaiſſeau. Je crois qu'elle provient de la terre propre de l'acide vitriolique, & de celle du phlogiſtique qui entre dans ſa compoſition. Dans toutes ces opérations, il y a un peu d'acide & de phlogiſtique de décompoſé.

Lorſque le ſoufre ſe ſublime, il ſe réduit en vapeurs très inflammables. Si, dans cet état, on enlevoit le chapiteau, & qu'on approchât imprudemment une lumiere, il ſe feroit une exploſion bruyante qui feroit caſſer les vaiſſeaux avec danger.

La ſublimation du ſoufre ſe fait à deſſein d'avoir du ſoufre plus diviſé & plus pur. Comme on le retire ordinairement des matieres ſalines minérales, on préſume que cette opération le débarraſſe des matieres étrangeres avec leſquelles il pourroit être mêlé.

Communément on ne fait pas, dans les laboratoires, cette opération à deſſein de ſe fournir de fleurs de ſoufre pour ſes beſoins, parcequ'on en trouve dans le commerce qui ſont très bonnes, & qui peuvent ſervir pour tous les uſages. On prépare les fleurs de ſoufre en grand dans des pots percés par leurs fonds, ſurmontés les uns ſur les autres, à l'exception du premier & du dernier, qui ne le ſont pas. On nomme ces pots *aludels.* Ils font fonction d'un très grand chapiteau. Le ſoufre ſe ſublime & s'attache dans ces différents pots.

Soufre avec l'air.

Le ſoufre ne reçoit point d'altération de la part de l'air. Cet élément ne paroît même avoir aucune action ſur cette ſubſtance.

Soufre avec de l'eau.

Soufre lavé.

L'eau n'a aucune action ſur le ſoufre. J'ai broyé long-temps du ſoufre ſur un porphyre avec de l'eau. Cette eau, examinée enſuite, ne s'eſt trouvé contenir aucune portion de ſoufre en diſſolution. Quelquefois j'en ai ſéparé, par évaporation, dans des vaiſſeaux à l'abri de la pouſſiere, une matiere ſalino-terreuſe feuilletée ; mais elle eſt étrangere au ſoufre.

J'ai fait bouillir pluſieurs fois de l'eau avec du

soufre, pour former ce que l'on nomme *soufre lavé*. Cette eau, examinée ensuite, ne s'est point trouvé contenir de soufre en dissolution : quelquefois elle étoit chargée d'un peu de matiere séléniteuse ; mais cette derniere substance, comme nous venons de le dire, est étrangere au soufre. L'acide vitriolique, comme nous l'avons dit, a la plus grande affinité avec l'eau ; mais en se combinant avec le phlogistique dans l'état de soufre, il perd entiérement cette propriété : c'est un phénomene bien singulier, & dont il est difficile de rendre raison. Le soufre, comme nous le dirons, ne contient qu'un septieme de son poids de phlogistique, & cette portion suffit pour défendre l'acide vitriolique de l'action de l'eau.

Soufre avec de la glace.

Le soufre mêlé avec de la glace, dans toutes sortes de proportions, ne produit point de froid, parceque cette matiere n'a aucune disposition pour s'unir à l'eau, & qu'elle ne peut faciliter la fusion de la glace.

Soufre avec de la terre vitrifiable.

Le soufre & la terre vitrifiable ne forment aucune combinaison connue : cependant, dans la fusion des terres vitrifiables, le soufre communique une couleur noire au verre qui en résulte ; ce qui indique que le phlogistique dans le soufre n'y est pas dans un degré de pureté aussi grand qu'on le croit communément.

Soufre avec le phlogistique.

On ne connoît point de combinaison de soufre avec le phlogistique pur, ou dans l'état charbon-

neux. Ces deux ſubſtances paroiſſent ſe mêler ſans ſe combiner. Peut-être cependant s'enflammeroient-elles, comme cela arrive aux métaux qu'on mêle avec le ſoufre : ces effets ne ſont nullement connus ; mais les matieres huileuſes diſſolvent le ſoufre, comme l'eau diſſout les ſels, parceque ce ſont de part & d'autre des ſubſtances inflammables qui ne demandent qu'à s'unir & à ſe combiner enſemble.

Soufre diſſous dans de l'huile.

Baume de Soufre de RULAND.

On met dans un matras quatre onces de fleurs de ſoufre : on verſe par-deſſus une livre d'huile de noix : on place le matras au bain de ſable, & on le fait chauffer aſſez pour faire fondre le ſoufre : on l'entretient à ce degré de chaleur juſqu'à ce que l'huile ait acquis une couleur rouge-brune foncée : on ôte le matras du feu : on le laiſſe refroidir : on décante l'huile ſurnageante : on la conſerve dans une bouteille.

REMARQUES.

Toutes les huiles diſſolvent le ſoufre ; mais il faut que cette derniere ſubſtance ſoit échauffée aſſez pour être miſe en fuſion ; ſans cela, l'huile n'en diſſout aucune portion. Lorſque le ſoufre a été en fuſion ſeulement une demi heure ſous l'huile, celle-ci en eſt autant chargée qu'elle peut l'être ; elle en tient même en diſſolution plus qu'elle n'en peut diſſoudre lorſqu'elle eſt froide : elle laiſſe dépoſer, par le refroidiſſement, l'excédent ſous la forme de cryſtaux aiguillés. Le ſoufre, ainſi uni aux huiles, s'y trouve en ſub-

ſtance ſans ſouffrir aucune décompoſition. Les cryſtaux aiguillés qu'elle laiſſe dépoſer par le refroidiſſement, ſe trouvent être du ſoufre, tel qu'il étoit auparavant.

Soufre avec la terre calcaire.

On ne connoît point l'action du ſoufre ſur la terre calcaire, ſoit par la voie humide, ſoit par la voie ſeche; mais on connoît celle du ſoufre avec la chaux.

Soufre avec la chaux vive.

Foie de Soufre terreux.

On met dans une terrine de grès une livre de chaux vive, & quatre onces de fleurs de ſoufre: on verſe peu-à-peu une ſuffiſante quantité d'eau pour éteindre la chaux, & pour former une bouillie un peu claire. On remue le mêlange avec une ſpatule de fer, à meſure que la chaux s'éteint. Lorſqu'il eſt ſuffiſamment refroidi, on le filtre au travers d'un papier gris: il coule une liqueur jaune qui a une odeur d'œuf couvi. On la garde dans une bouteille qui bouche bien: c'eſt ce que l'on nomme *foie de ſoufre terreux*, pour le diſtinguer du foie de ſoufre qu'on fait avec de l'alkali fixe.

R E M A R Q U E S.

Comme la chaux contient une ſubſtance alkaline, elle diſſout une certaine quantité de ſoufre. La chaleur qui naît pendant ſon extinction, eſt ſuffiſante pour faciliter cette diſſolution de ſoufre; la liqueur s'en trouve chargée autant qu'elle peut l'être. Si l'on craignoit qu'elle ne le fût pas

aſſez, on pourroit mettre le mêlange dans un matras, après que la chaux eſt éteinte, & le faire digérer au bain de ſable pendant dix ou douze heures, & le filtrer enſuite; mais cela m'a paru inutile, parceque j'ai trouvé la liqueur très chargée de ſoufre. On pourroit faire cette opération dans un matras, en réduiſant auparavant la chaux en poudre groſſiere; mais il y auroit à craindre que, venant à gonfler, elle ne fît caſſer le vaiſſeau.

La chaux contient, outre la matiere ſaline alkaline, une certaine quantité de feu combiné dans le même état, ou approchant, que celui qui eſt dans les acides. Ce feu, qui s'unit au ſoufre, & en même temps à la matiere ſaline alkaline, facilite la diſſolution du ſoufre dans l'eau. La chaleur qui ſe produit pendant l'extinction de la chaux, eſt ſuffiſante pour opérer cette combinaiſon. Ce foie de ſoufre contient, comme l'eau de chaux ordinaire, une certaine quantité de terre en diſſolution. Il ſe forme à ſa ſurface des pellicules comme deſſus l'eau de chaux: c'eſt pourquoi il convient de l'enfermer dans une bouteille, afin qu'il ne ſe faſſe point d'évaporation, parcequ'elle décompoſeroit le foie de ſoufre en grande partie. Le foie de ſoufre terreux ſe détruit avec la plus grande facilité, même dans des vaiſſeaux parfaitement clos: le phlogiſtique du ſoufre ſe décompoſe, le feu de cette ſubſtance ſe diſſipe au travers du verre; il reſte dans les bouteilles une liqueur ſans couleur, qui n'a preſque plus de ſaveur, & ſous laquelle il ſe forme un précipité qui contient de la ſélénite & du tartre vitriolé.

Décompoſition du foie de ſoufre terreux.

Eſpece de Tartre vitriolé.

On met dans une capſule de grès la quantité que l'on veut de foie de ſoufre terreux : on place le vaiſſeau au bain de ſable : on fait évaporer la liqueur juſqu'à ſiccité ; enſuite on fait calciner la matiere à une chaleur modérée & incapable d'enflammer le ſoufre. Lorſque la matiere ne fume plus, on augmente le feu pour calciner davantage la matiere : on la fait diſſoudre dans une ſuffiſante quantité d'eau : on filtre la liqueur. J'ai obtenu d'une ſemblable opération de la ſélénite, &, ſur la fin, des cryſtaux de tartre vitriolé.

Cette expérience eſt ſemblable à celle que Staahl a faite avec du foie de ſoufre alkalin, pour démontrer la quantité de phlogiſtique contenu dans le ſoufre. Je me ſers de la même manipulation pour confirmer ce que j'ai avancé ſur l'exiſtence de la portion d'alkali fixe dans la chaux. Le tartre vitriolé que j'ai obtenu dans cette expérience, eſt formé par l'alkali de la chaux & l'acide vitriolique du ſoufre. La ſélénite eſt produite par la terre qui s'eſt diſſoute dans l'eau, pendant l'extinction de la chaux, & qui n'étoit point dans l'état ſalin : elle s'eſt pareillement combinée avec de ce même acide du ſoufre.

Décompoſition du foie de ſoufre terreux par l'acide vitriolique.

On met dans un verre du foie de ſoufre terreux, & on l'étend dans beaucoup d'eau. On verſe goutte à goutte de l'acide vitriolique affoibli : il ſe fait un précipité : on continue de verſer de l'acide

jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus de précipitation; on lave ce précipité dans une suffisante quantité d'eau, & on le fait sécher. On trouve qu'il est du soufre tel qu'il étoit auparavant; ce qui prouve qu'il étoit seulement dissous par l'eau de chaux, & non dans l'état de décomposition.

Soufre & acide vitriolique.

Soufre dissous dans cet acide.

L'acide vitriolique a un peu d'action sur le soufre : il en dissout une petite quantité; mais c'est à l'aide de la chaleur, sans laquelle il n'a aucune action sur lui.

On met dans une fiole de l'acide vitriolique concentré & très pur, avec un peu de soufre concassé. On fait chauffer ce mêlange assez pour faire liquéfier le soufre. Il se promene dans cet acide en globules, comme de l'huile dans de l'eau. L'acide prend une légere couleur ambrée, & il a une odeur d'acide sulfureux volatil. Lorsque le soufre est refroidi, on remarque qu'il a acquis une couleur verte d'olive; il a d'ailleurs toutes les propriétés qu'il avoit auparavant. La couleur que prend l'acide vitriolique, nous prouve encore que le phlogistique dans le soufre n'est pas dans le plus grand état de pureté. Cet acide tient un peu de soufre en dissolution, que j'ai séparé par l'alkali fixe.

M. Ephraim Rhinhoid Sechl lut, en 1744, à la Société Royale de Londres, un Mémoire qui se trouve inséré dans les *Transactions Philosophiques*, n°. 472; il propose dans ce Mémoire deux moyens pour décomposer le soufre par l'acide vitriolique.

Le premier consiste à mêler une livre de fleurs

de ſoufre avec cinq livres d'alkali fixe bien ſec. On fait bouillir ce mêlange dans une ſuffiſante quantité d'eau, juſqu'à ce que le ſoufre ſoit diſſous: alors on filtre la liqueur, & on la fait évaporer juſqu'à ſiccité, & juſqu'à fondre la matiere. Lorſqu'elle eſt refroidie, on la met dans une cornue tubulée, que l'on place dans un fourneau de réverbere au bain de ſable, & on y ajoute deux livres d'acide vitriolique concentré. On procede à la diſtillation. On retire, ſuivant lui, douze onces d'acide volatil de ſoufre.

Le ſecond procédé eſt le même quant à la manipulation; il n'en differe que par la chaux qu'il fait entrer conjointement avec de l'alkali, pour former un ſemblable foie de ſoufre. Les doſes ſont une livre de fleurs de ſoufre, quatre livres & demie d'alkali fixe, & trois livres de chaux vive. Lorſque la liqueur eſt filtrée & deſſéchée comme ci-deſſus, il la diſtille dans une cornue avec une livre & demie d'acide vitriolique concentré. On retire, ſuivant lui, huit onces d'eſprit volatil de ſoufre plus fort & plus acide que le précédent.

Nous remarquerons que l'acide qu'on obtient dans ces opérations, eſt celui qui eſt excédent à la ſaturation de la chaux & de l'alkali. L'Auteur a beaucoup de confiance à cet acide, parcequ'il eſt très volatil & très ſulfureux; mais, comme nous l'avons dit, le phlogiſtique eſt le même, de quelque ſubſtance qu'on le retire. On peut ſe diſpenſer de faire ces opérations embarraſſantes pour ſe procurer de l'acide ſulfureux volatil. Il ſuffit de diſtiller l'acide vitriolique avec une matiere inflammable quelconque: le produit qu'on obtiendra ſera abſolument le même, & aura les mêmes propriétés que celui des deux procédés de l'Auteur dont nous venons de parler.

Acide vitriolique avec les terres calcaires.

Nous avons démontré précédemment que les terres calcaires contiennent de l'eau, de l'air, & un peu de matiere inflammable. Ces ſubſtances iſolent les unes des autres les molécules terreuſes, & les tiennent dans un grand état de diviſion, & comme réduites à leurs molécules primitives intégrantes. Ces ſubſtances ont, comme nous l'avons dit, beaucoup d'affinité avec l'acide vitriolique : elles ſervent d'intermedes par leſquels cet acide diſſout ces terres : auſſi toutes les terres calcaires ſe diſſolvent dans cet acide avec chaleur & efferveſcence, juſqu'au point de ſaturation.

EXPÉRIENCE

On met dans un matras la quantité que l'on veut de marbre blanc en poudre : on verſe pardeſſus de l'acide vitriolique très affoibli. On place le matras ſur un bain de ſable échauffé modérément. Lorſque l'efferveſcence a ceſſé, & que l'acide eſt bien ſaturé, on filtre la liqueur, & on la fait évaporer lentement ſur le feu, ou, encore mieux, à l'air libre, dans un vaſe de verre couvert de papier, pour la garantir de la pouſſiere. On obtient, au bout de quelque temps, de petits cryſtaux blancs preſque opaques, diſpoſés en petites aiguilles, & quelquefois pas plus gros que des grains de ſable, ſans figure déterminée. Ce ſel eſt connu ſous le nom de *ſélénite*. Je le nomme *ſélénite calcaire*, afin de le diſtinguer des ſélénites à baſe de terres vitrifiables, dont nous parlerons en ſon lieu.

REMARQUES.

L'eſpece de ſel qui réſulte de cette combinai-

ſon, eſt fort peu diſſoluble dans l'eau. Il ſe cryſtalliſe à meſure qu'il ſe forme : il s'applique très immédiatement ſur les molécules de terres qui ne ſont point diſſoutes, & les empêche de ſe diſſoudre ; mais on prévient cet inconvénient en étendant l'acide vitriolique dans beaucoup d'eau : ſans cette précaution, il eſt preſque impoſſible de ſaturer cet acide de terre. Quelle que ſoit la terre calcaire qu'on ait employée, l'eſpece de ſel qui en réſulte eſt eſſentiellement le même. Cependant j'ai remarqué quelque différence dans le ſel provenant de certaines terres calcaires, ſur-tout de celles que le laps de temps a commencé à priver d'une certaine quantité de leur eau, & à ramener plus ou moins au caractere de terre élémentaire. Les ſélénites qu'on forme avec de ces ſortes de terres, tiennent le milieu entre les ſélénites calcaires proprement dites, & l'alun.

Par cette combinaiſon, l'acide vitriolique perd preſque toutes ſes propriétés ſalines, & il les communique à la terre calcaire ; &, réciproquement, la terre calcaire communique une partie des ſiennes à l'acide vitriolique. Le ſel neutre qui en réſulte, participe des propriétés de l'acide & de la terre : il n'a preſque pas plus de ſaveur que la terre calcaire : il ſe diſſout difficilement dans l'eau, & en très petite quantité. L'eau bouillante n'en tient pas plus en diſſolution que l'eau froide.

La Nature fournit beaucoup de matiere ſaline de même eſpece que celle dont nous parlons, mais qui a différentes formes, & à laquelle les Naturaliſtes ont donné différents noms, comme *gypſe* ou *miroir d'âne*, *pierre à plâtre*, *albâtre*, *ſpath gypſeux*, *&c.* Ce genre de ſubſtances fait une des quatre eſpeces de terre que M. Pott a établies dans ſa *Lithogéognoſie* ; mais toutes ces ma-

tieres ſont un ſeul & même ſel, & nous les conſidérerons comme telles. Toute la différence eſt dans la forme. La Nature, dans ſon travail en grand, produit des cryſtaux d'une groſſeur monſtrueuſe, tandis que nous ne pouvons faire que de petits cryſtaux, gros à-peu près comme des grains de ſable.

Pour parvenir à ſaturer de l'acide vitriolique avec de la terre calcaire, il faut employer plus de cette terre que l'acide n'en peut diſſoudre, quelque diviſée qu'elle ſoit. Cela vient de ce que ces pierres ne ſont pas parfaitement homogenes. Elles contiennent toutes des parties plus tendres & plus faciles à ſe laiſſe diſſoudre les unes que les autres. L'acide ſe ſaiſit d'abord des parties les plus tendres: lorſqu'il approche du point de ſaturation, il ne peut plus entamer les parties dures. Je me ſuis aſſuré de ce fait, en mettant dans les acides minéraux des morceaux de différentes pierres calcaires, même du marbre blanc: ce qui échappoit de ces pierres, à la premiere action des acides, étoit creuſé, dans certains endroits, comme ſi le burin y eût paſſé, & étoit de la plus grande difficulté à ſe diſſoudre dans la portion d'acide qui reſtoit à ſaturer. Ces reſtes préſentoient auſſi plus de difficulté à ſe diſſoudre dans de nouvel acide que je leur préſentois. On peut tirer de cette obſervation une conſéquence en faveur de ce que nous avons dit précédemment: la terre calcaire n'étant point une terre pure, mais, au contraire, une terre compoſée, ſouffre des altérations par le laps de temps, qui tendent à la ramener à un plus grand degré de ſimplicité. Les altérations qu'elle éprouve ne ſont point uniformes dans toutes leurs parties, puiſqu'elle a des endroits plus durs les uns que les autres; ce que je n'ai point obſervé

dans la terre des coquilles récentes, qui n'ont pas encore éprouvé, de la part du temps, les mêmes altérations

Lorſque l'acide n'a pas été étendu dans une ſuffiſante quantité d'eau, le ſel ſe cryſtalliſe en petites aiguilles à meſure qu'il ſe forme. La portion qui reſte ſuſpendue donne à la liqueur une apparence moirée. Il faut alors étendre la liqueur dans beaucoup d'eau, & faire chauffer ce mêlange jusqu'à le faire bouillir, & ne le filtrer qu'après que l'acide eſt parfaitement ſaturé, ce que l'on reconnoît lorſqu'il n'a plus de ſaveur acide.

J'ai examiné avec l'acide vitriolique un grand nombre de pierres & de terres calcaires, dont voici les réſultats.

1°. Toutes les pierres calcaires pures & peſantes, telles que le beau marbre blanc, les ſpaths calcaires, ſont très dures, & plus difficiles à ſe diſſoudre dans cet acide, que les pierres calcaires moins dures & moins pures, comme le moëllon. Les premieres ne peuvent ſaturer cet acide ſans le ſecours de la chaleur; le moëllon, au contraire, le ſature complettement, même ſans le ſecours de la chaleur.

2°. Toutes les pierres & terres calcaires que j'ai éprouvées, contiennent une certaine quantité de fer dans l'état d'ochre : il ſe précipite de ces diſſolutions par le ſéjour, lorſqu'elles ont été bien ſaturées.

3°. Les coquilles d'œufs lavées & débarraſſées de leur membrane intérieure, ſe diſſolvent dans l'acide vitriolique plus difficilement que toutes les terres calcaires que j'ai éprouvées : elles deviennent, pendant la digeſtion au bain de ſable, rouſſes, jaunâtres, comme ſi elles étoient expoſées immédiatement ſur des cendres chaudes.

Tous ces effets sont dus à l'action de l'acide qui agit comme le feu pur sur la matiere animale disséminée dans la substance terreuse des coquilles. Ce n'a été qu'après plusieurs jours de digestion, que je suis parvenu à saturer cet acide avec de cette matiere terreuse. Cette dissolution avoit une légere couleur orangée, & une foible saveur alumineuse. Dans l'espace de deux mois, cette liqueur s'est troublée : elle contenoit quelques lambeaux mucilagineux, & quelques taches de moisissure à sa surface, sans odeur de putréfaction : elle a laissé déposer un peu de terre blanche, & elle a perdu la légere saveur alumineuse qu'elle avoit.

4°. Les coquilles des poissons de mer & de rivieres, les coraux, les madrépores, présentent à-peu-près les mêmes phénomenes pendant leur dissolution ; & on en sépare un parenchyme mucilagineux, qui conserve la forme de la coquille, comme nous le dirons lorsque nous examinerons ces terres avec l'acide nitreux. Je n'ai remarqué, dans aucune de ces terres animales, des parties plus tendres ou plus dures les unes que les autres : elles m'ont paru d'une constitution plus uniforme que les pierres calcaires ordinaires.

5°. La chaux vive, l'eau de chaux & les pellicules de chaux, présentent, avec l'acide vitriolique, des phénomenes un peu différents : les sélénites qu'on en obtient, sont transparentes, au lieu d'être opaques, comme sont celles des terres calcaires pures : les crystaux sont infiniment plus gros : ils sont beaucoup plus dissolubles dans l'eau : en un mot, ces sels possedent davantage les propriétés salines.

6°. Toutes ces dissolutions sont sans couleurs, lorsqu'elles ont déposé le fer que contenoient les pierres

pierres calcaires, ou celui qui étoit contenu dans l'acide vitriolique, dont le plus pur n'eſt jamais exempt.

7°. Toutes ces diſſolutions, quoique parfaitement claires & ſans couleur, prennent avec l'infuſion de noix de galle une légere couleur violette; ce qui prouve qu'elles contiennent encore un peu de fer.

8°. Elles n'ont toutes qu'une ſaveur fade, ſemblable à celle des eaux des puits de Paris.

9°. Aucune de ces diſſolutions ne change la couleur bleue du ſyrop violat, ni celle de la teinture de tourneſol.

10°. L'eau de chaux ne précipite rien des diſſolutions de pierres calcaires pures : mais, comme la plupart des autres pierres calcaires ſont mêlangées de terre vitrifiable, ou de portions de terre calcaire qui tendent à le devenir, l'eau de chaux précipite ces ſubſtances de ces diſſolutions. Les terres calcaires que j'ai obſervé être dans le cas dont nous parlons, ſont la craie de Champagne qui en fournit un peu, & les coquilles d'œufs qui en fourniſſent beaucoup. J'ai recueilli le précipité formé de la diſſolution des coquilles d'œufs par l'eau de chaux : il étoit en petits cryſtaux écailleux, comme le ſel ſédatif ſublimé. Je l'ai fait diſſoudre de nouveau dans de l'acide vitriolique : il a formé des cryſtaux de véritable alun, mais mêlé de ſélénite, parceque la ſéparation de ces terres n'eſt pas abſolument parfaite. Néanmoins ce moyen fournit un procédé pour ſéparer & reconnoître une terre vitrifiable qui ſeroit mêlée avec une terre calcaire.

11°. Aucune pierre calcaire, diſſoute dans l'acide vitriolique, n'eſt précipitée par une autre pierre ou terre calcaire : je me ſuis aſſuré de ce

fait par un grand nombre d'expériences : j'ai même conſervé de ſemblables mêlanges pendant pluſieurs années. Je mettois un morceau de pierre calcaire tendre dans des diſſolutions de pierres calcaires dures. J'ai fait digérer ce mêlange au feu de ſable ; il n'y a jamais eu de précipité.

12°. J'ai mis de toutes ces diſſolutions, chacune ſéparément, dans des ſeaux de verre, couverts d'un papier pour les garantir de la pouſſiere : je les ai expoſées dans un endroit convenable à la cryſtalliſation par une évaporation ſpontanée ; elles ont toutes fourni des cryſtaux dans l'eſpace de deux mois ; ſavoir les diſſolutions de ſtalactites d'Arcueil, celle de chaux de marbre blanc, l'eau de chaux ordinaire ſaturée d'acide vitriolique, l'eau de chaux de marbre blanc, auſſi ſaturée de ce même acide : les pellicules provenant de ces deux eaux de chaux ſaturées d'acide vitriolique, ont formé de petits cryſtaux en aiguilles, grouppées pluſieurs enſemble, & quelquefois elles étoient ſolitaires.

Les diſſolutions de moëllons, de ſpaths, de marbre blanc & de coquilles d'œufs, ont toutes formé de petits cryſtaux, ſemblables à-peu-près à des grains de ſable.

13°. La chaux ordinaire dont on ſe ſert à Paris pour bâtir, traitée de même avec l'acide vitriolique, m'a fourni des cryſtaux de véritable alun, bien ſéparés & diſtincts des cryſtaux de ſélénite qu'elle fourniſſoit en même temps. La production de cet alun eſt due à quelque portion de terre vitrifiable qui ſe trouvoit mêlée dans la pierre calcaire, ou à une portion de pierre calcaire convertie elle-même en cette eſpece de terre vitrifiable, par la violence du feu pendant la calcination de la pierre calcaire.

14°. Toutes ces félénites expofées à un feu capable de les faire rougir, fe convertiffent en plâtre.

15°. Expofées à un très grand feu & longtemps continué, elles fe font changées en ce que l'on nomme *plâtre brûlé.*

16°. Toutes ces félénites, foumifes à la diftillation dans des cornues, n'ont fourni qu'une petite quantité de liqueur infipide, qui ne donne aucun indice d'acidité.

Examinons préfentement les propriétés des félénites naturelles dans les fubftances que l'on nomme *gypfe* & *pierre à plâtre.*

Sur les Pierres & Terres gypfeufes, connues fous le nom de Pierres à plâtre.

Les fubftances que nous examinons préfentement font des fels vitrioliques à bafe de terres calcaires, formés par la Nature, abfolument femblables aux félénites dont nous venons de parler. Plufieurs Naturaliftes ont confondu les pierres à plâtre parmi les pierres & terres calcaires, comme le remarque M. Pott (1). Quelques Chymiftes ont rejetté en doute l'exiftence de l'acide vitriolique dans les pierres à plâtre : ils fe fondent fur ce qu'elles ne décompofent pas le nitre & le fel marin, comme le font les argilles qui contiennent de l'acide vitriolique & qui décompofent ces fels.

Le gypfe de Montmartre, près de Paris, eft d'une tranfparence jaunâtre; il eft cryftallifé en lames minces appliquées les unes fur les autres,

(1) Lithogéognofie, page 51, premier volume.

que l'on peut lever par feuillets avec la lame d'un couteau. Les masses de gypse sont composées de deux triangles alongés, séparés en deux par une ligne de suture, formant un triangle alongé, dont le côté opposé à la base est en angle rentrant d'environ quarante-cinq à cinquante degrés.

On trouve dans les Pyrénées du gypse semblable à celui de Montmartre, mais qui est très pur & absolument sans couleur.

Les pierres avec lesquelles on fait le plâtre à Montmartre, n'ont aucune figure déterminée : elles ressemblent à des pierres ordinaires ; mais elles sont plus pesantes : on les voit parsemées de petits points brillants qui sont des portions de petits crystaux de gypse, parmi lesquels on en distingue d'entiers qui sont très réguliers.

L'albâtre est sous différentes couleurs. Celui qui est blanc & sans couleur, a un grain plus fin & plus serré que celui de la pierre à plâtre ordinaire. Il s'en trouve qui a de petits crystaux, comme la pierre à plâtre de Montmartre. L'albâtre est doux au toucher, comme certaines pierres savonneuses ; il est sujet à être coloré & veiné par des matieres métalliques, comme le marbre.

On trouve encore dans la Nature des crystaux de sélénites qui ressemblent à de gros crystaux de nitre, &c.

Toutes ces substances ne sont qu'une seule & même espece de sel : elles different seulement entre elles par la figure & par le plus ou le moins de pureté. La pierre à plâtre de Montmartre est un véritable albâtre grossier & impur. Il est étonnant qu'on n'ait pas encore trouvé à Montmartre de cette pierre dans le même état de pureté qu'est celle qui porte spécialement le nom d'*albâtre*.

D'après ce que nous venons de dire, il est fa-

cile d'appercevoir déja la différence qu'on doit faire entre l'albâtre & le marbre que quelques Naturaliſtes ont rangés dans la même claſſe. Quelques perſonnes, pour accorder les différents ſentiments des Naturaliſtes & des Sculpteurs, ont imaginé d'admettre de l'albâtre gypſeux & de l'albâtre calcaire : cette diſtinction ne peut avoir lieu, lorſque l'on conſidere les propriétés chymiques de ces ſubſtances. L'albâtre eſt, comme nous le verrons, diſſoluble en entier dans l'eau, & la pierre calcaire ne l'eſt pas : il eſt un vrai ſel, & la terre calcaire ne l'eſt pas.

Gypſe expoſé au feu.

Le gypſe, l'albâtre & la pierre à plâtre expoſés au feu pour les faire rougir ſeulement, perdent l'eau de leur cryſtalliſation, en faiſant un petit bruit ou pétillement que l'on nomme *décrépitation.* Le gypſe décrépite plus que les autres pierres de même eſpece. Toutes ces pierres deviennent friables & d'un très beau blanc opaque. Le gypſe ſe diviſe pendant cette opération en feuillets extrêmement minces. Ce produit ſe nomme *gypſe cuit* ou *plâtre*, lorſqu'il eſt ſuffiſamment calciné. Le gypſe, pendant la calcination, perd fort peu de ſon acide, & la terre calcaire ſe réduit en chaux qui, à cauſe de ſon union avec l'acide vitriolique, a des effets différents de la chaux vive.

Ces pierres ainſi calcinées, pulvériſées & délayées dans de l'eau, s'echauffent un peu, mais infiniment moins que la chaux vive : elles exhalent une légere odeur de foie de ſoufre, & elles abſorbent une très grande quantité d'eau : elles forment une pâte qui prend beaucoup de corps, &

qui durcit considérablement en se séchant. La chaleur qui s'excite lorsqu'on gâche le plâtre, quoique foible, est néanmoins suffisante pour le tenir dans une espece de dissolution. L'endurcissement qu'il éprouve, quelques instants après qu'il est gâché, vient d'une crystallisation confuse qui lui arrive par le refroidissement. Dans cet état, il retient toute l'eau qui a servi à le gâcher. L'eau qui reste dans le plâtre après qu'il est pris, agit de nouveau, & le fait gonfler pendant plus ou moins de temps, & avec plus ou moins de force, selon les circonstances : cet effet est même si fort, que si le plâtre se trouve gêné, il brise & renverse les obstacles qu'on lui oppose, avec la même force que de l'eau qui se congele. Une portion de cette eau n'est, pour ainsi dire, qu'interposée entre les molécules du plâtre : elle s'évapore avec facilité par le concours de l'air & de la chaleur qui subsiste pendant un certain temps, après que le plâtre a pris de la consistance ; mais l'autre portion est combinée, & elle n'est évaporable que par un degré de chaleur supérieur à celui qui regne dans les souterrains : l'eau dans le plâtre qu'on emploie dans les souterrains, n'ayant pas la liberté de s'évaporer promptement, continue d'agir, comme lorsqu'il vient d'être gâché : cette action se continue à la faveur de l'humidité, jusqu'aux plus petites molécules qui n'ont pas été mouillées d'abord. Il se fait dans l'intérieur de la masse des crystallisations successives jusqu'à ce qu'enfin les molécules intégrantes du plâtre aient subi le même sort. C'est là ce qui occasionne le gonflement perpétuel qui arrive aux plâtres employés dans des lieux humides, & les raisons pour lesquelles il se détruit plus ou moins promptement. Si l'on examine le plâtre des caves hu-

mides, on le trouve ſouvent parſemé de petits cryſtaux qui ſe ſont formés depuis qu'il a été employé. Ce ſont ces mouvements & ces cryſtalliſations réitérés qui ſont cauſe qu'il ſe détache des murailles dans les ſouterrains humides. Il n'en eſt pas de même du plâtre employé dans l'intérieur des maiſons & dans les endroits fort ſecs : il eſt exempt de tous ces inconvénients, parceque l'eau qui les occaſionne eſt évaporée promptement. La propriété qu'a le plâtre de ſe gonfler ainſi, fait qu'il eſt très précieux pour les ſcellements : c'eſt en vertu de cette propriété qu'ils ſont ſi ſolides, parceque le plâtre fait l'effet d'une compreſſion continuelle.

Lorſqu'on fait calciner les pierres gypſeuſes à un trop grand feu, elles acquierent un caractere moyen entre la chaux & le plâtre : il ne prend que peu ou point de corps lorſqu'on le gâche : dans cet état, les ouvriers le nomment *plâtre brûlé*. Lorſque le coup de feu a été moins fort qu'il ne faut pour convertir ces pierres en bon plâtre, les ouvriers le nomment *plâtre court :* il eſt long-temps à prendre corps avec de l'eau. J'ai examiné le plâtre cuit dans ces différents états, & j'ai reconnu que lorſqu'il eſt trop cuit, il a perdu d'une part, une portion d'acide vitriolique ; & d'un autre côté, la terre calcaire a acquis les propriétés de la chaux, au-delà de ce qu'il convient pour former du bon plâtre.

M. Pott a remarqué que les pierres gypſeuſes, expoſées au plus grand feu qu'il ait pu produire, n'entrent point en fuſion (1). Il eſt bon d'obſerver, lorſqu'on fait cette expérience, de ne pas employer un creuſet d'argille, parceque cette

(1) Lithogéognoſie, page 65.

terre & le gypſe, comme nous le dirons en ſon lieu, ſe ſervent réciproquement de fondant. Il faut poſer le gypſe ſur du ſable ou ſur de la craie. Le gypſe n'eſt cependant pas infuſible : ayant expoſé, M. Macquer & moi (1), du gypſe de Montmartre au foyer d'un bon miroir ardent, il s'y eſt promptement calciné, & n'a point fondu, tant que nous n'avons préſenté cette pierre que par la ſurface large des lames ou feuillets dont elle eſt compoſée ; mais elle s'y eſt fondue en un inſtant avec bruit & ſifflement, auſſi-tôt que nous en avons préſenté la tranche ou le côté. Les parties fondues ont pris une retraite très conſidérable : elles n'étoient pas néanmoins changées en un verre tranſparent, mais en une matiere opaque & d'un jaune fauve.

L'acide vitriolique eſt fort adhérent dans le gypſe. J'ai ſoumis à la diſtillation dans une cornue de verre deux onces de gypſe en poudre. J'ai pouſſé le feu pendant quatre heures, juſqu'au point preſque de fondre la cornue : il a diſtillé trois gros de liqueur inſipide : il eſt reſté dans le vaiſſeau une once cinq gros de gypſe calciné très blanc & en poudre légere.

La liqueur qui a diſtillé n'étoit que l'eau de la cryſtalliſation du gypſe : elle n'avoit ni odeur ni ſaveur : elle ne changeoit point la couleur de la teinture de tourneſol, ni celle du ſyrop violat ; mais elle donnoit un petit œil louche à la diſſolution du mercure faite par l'acide nitreux : ce qui fait voir qu'il n'a paſſé dans cette diſtillation qu'une quantité imperceptible d'acide vitriolique.

---

(1) Mémoires de l'Académie, année 1758, page 126.

Le gypſe reſté dans la cornue ne prenoit plus de corps avec l'eau, comme le plâtre ordinaire : il étoit ce que les ouvriers nomment du *plâtre brûlé :* il ſe réduiſoit en pouſſiere en ſéchant; ce qui prouve qu'il ne ſuffit pas que l'acide reſte dans le gypſe, pour former de bon plâtre; mais qu'il faut encore prendre garde de trop calciner la terre calcaire, ſi l'on veut avoir du plâtre de bonne qualité.

Gypſe à l'air.

Il paroît qu'on n'a point obſervé les altérations que le gypſe peut recevoir de la part de l'air. Il y a lieu de croire qu'il ne lui cauſeroit aucun changement, s'il étoit toujours parfaitement pur, & non mêlé avec les autres éléments; mais comme cela n'eſt pas, le gypſe reçoit de leur action réunie, & du laps de temps, les plus grands changements, & devient enfin argille. Il me ſera difficile de donner une démonſtration bien complette de ce ſentiment, parcequ'il faudroit pouvoir changer du gypſe en argille; ce que je n'ai pu faire : mais je vais tâcher de développer mon ſentiment, & de le rendre au moins probable.

Le gypſe a pour baſe de la terre calcaire. Cette terre, comme nous l'avons dit, eſt due au travail des teſtacées, &c. Les eaux de la mer tiennent en diſſolution, & dans l'état le plus favorable, les matériaux propres à former les matieres ſalines. Le gypſe, qui eſt un ſel vitriolique à baſe terreuſes calcaire, a été néceſſairement formé dans la mer. Tout l'annonce. Les riches carrieres à plâtre ſont diſpoſées par couches paralleles & horizontales, parmi leſquelles on trouve, comme par-tout ailleurs, des débris marins. Cette diſpoſition des couches des carrieres à plâtre an-

nonce aſſez qu'elles ſe trouvent telles qu'elles ont été formées dans la mer, & par dépôts. La terre du gypſe ne differe abſolument point de la terre calcaire ordinaire : l'acide vitriolique, qui lui eſt uni, n'a point changé ſa nature ; il ſemble même qu'elle eſt par lui garantie de l'action des éléments : j'en juge par les différentes expériences que j'ai faites ſur le gypſe, à l'effet de ramener ſa terre à de plus grands degrés de ſimplicité, mais ſans l'avoir auparavant débarraſſé de ſon acide vitriolique. Les expériences que j'ai faites à ce ſujet ont été infructueuſes. Si j'y fuſſe parvenu, j'aurois formé de l'alun ou de l'argille, ſuivant les proportions d'acide qui ſeroit reſté uni à la terre. C'eſt pour la même cauſe que le gypſe, par une forte calcination, ne ſe convertit pas en bonne chaux vive. L'acide vitriolique qu'il contient s'oppoſe à ce changement.

Mais il n'en a pas été de même de la terre du gypſe, ſéparée de tout acide vitriolique : elle s'eſt mieux prêtée aux changements dont nous parlons : elle s'eſt comportée à cet égard de même que de la terre calcaire pure : elle s'eſt d'abord convertie en bonne chaux vive, par la combinaiſon. J'ai fait calciner cette terre pluſieurs fois de ſuite, en la lavant chaque fois dans beaucoup d'eau, comme j'ai obſervé à l'égard de la terre calcaire ordinaire. Je ſuis parvenu, par ces moyens ſimples, à lui opérer une ſorte de décompoſition, & à la rendre preſque indiſſoluble dans les acides, parceque, par toutes ces opérations, je lui faiſois perdre l'eau & l'air qui la conſtituoient terre calcaire. La ſéparation de ces ſubſtances la rapproche de la nature des terres vitrifiables. J'ai traité enſuite cette même terre avec de l'acide vitriolique : elle a fourni quelques cryſtaux de vérita-

ble alun, & de la félénite calcaire; ce qu'elle ne pouvoit produire auparavant. Nous verrons bientôt que la terre de l'alun eſt ſemblable à celle des argilles.

Si, dans nos laboratoires, nous pouvons, par la voie ſeche, occaſionner de pareils changements à la terre calcaire, la Nature doit les produire, par la voie humide, d'une maniere bien plus générale. Quoique je n'aie pu changer la terre du gypſe, tant qu'elle étoit encore unie à de l'acide vitriolique, ce n'eſt pas une raiſon pour croire que la Nature ne le peut faire; au contraire, je ſuis perſuadé qu'elle ne manque pas de moyens, & qu'elle change les propriétés de cette même terre, ſans qu'elle ait beſoin d'en ſéparer d'abord l'acide vitriolique. Le gypſe, par les altérations qu'il éprouve, eſt changé en argille & en alun, avec la plus grande facilité: il ne faut que du temps. Cet agent, auſſi puiſſant que les éléments, ne coûte rien à la Nature.

La terre calcaire du gypſe, quoiqu'unie à de l'acide vitriolique, reçoit donc, de la part des éléments, tous les changements dont nous parlons: elle eſt ramenée, par le laps de temps, au caractere de la terre vitrifiable; mais il réſulte de l'argille lorſque la terre reſte très diviſée, & qu'elle conſerve une doſe ſuffiſante d'acide vitriolique. C'eſt dans la mer que la Nature produit ces belles métamorphoſes. La partie ſeche du globe s'oppoſe, par ſa ſolidité, aux mouvements néceſſaires pour produire de pareils changements; mais les eaux de la mer promenent à leur gré des maſſes de gypſe, qui ſe ſont accumulées. Le frottement amenuiſe les molécules, & donne aux argilles cette douceur & ce liant qu'on

leur connoît. Tout porte à croire que les argilles ſont le produit des altérations que le gypſe a éprouvées par le laps de temps, & par le mouvement des eaux de la mer. Il eſt difficile de croire que les argilles aient été formées immédiatement par l'union de la terre primitive & élémentaire avec de l'acide vitriolique, parceque, comme nous l'avons dit, cette terre ne contient ni eau, ni air, ni principe inflammable, qui ſont les ſubſtances par leſquelles l'acide vitriolique attaque les corps. La Nature doit éprouver les mêmes difficultés, & nous n'aurions que fort peu d'argilles ſi nous n'avions que celles qui peuvent ſe former immédiatement par l'union de la terre vitrifiable avec l'acide vitriolique.

L'eſpece de décompoſition qu'éprouve le gypſe pour ſe changer en argille, ne ſe fait pas tout-à-coup : c'eſt l'affaire du temps, des circonſtances, & des révolutions qui arrivent au mouvement des eaux de la mer. Ces changements, que nous diſons arriver dans le ſein des eaux, ſe paſſent ſous nos yeux, mais en petit, dans les carrieres à plâtre. Tout le terrein des embouchures des carrieres à plâtre de Montmartre eſt compoſé de pierre à plâtre, briſée, réduite en poudre par les voitures, & délayée par les eaux de pluie. Ce terrein eſt argilleux : c'eſt, à la vérité, une mauvaiſe argille ; elle eſt plutôt de la marne : mais c'eſt un commencement & un acheminement à de plus grands changements, dont le gypſe eſt ſuſceptible : il ne faut à cette ſubſtance que du temps pour devenir argille parfaite. Il y a bien peu d'argilles qui ne contiennent encore quelque reſte de terre calcaire. Il eſt à préſumer que celles qui n'en ont point du tout, ſont formées très anciennement

& par la destruction des premiers corps organisés. La terre calcaire a eu le temps de se détruire & de changer de nature complettement.

Tel est le sentiment que je me suis proposé de développer sur la formation du gypse, & sur les altérations qu'il éprouve dans le sein des eaux pour se changer en argille. Si cette idée n'emporte pas une conviction parfaite, on peut lui accorder du moins quelques degrés de probabilité : c'est tout ce que l'on peut desirer, jusqu'à ce que nos connoissances sur cette matiere soient plus avancées. Le gypse qui se trouve en masse dans la partie seche du globe, n'a pas toujours les mêmes occasions pour éprouver les changements dont nous parlons, & pour se convertir en argille ; il reçoit également des altérations par le laps du temps : mais il paroît que, faute de mouvement & du concours des eaux, elles sont d'un autre genre. C'est le gypse vraisemblablement qui, à la faveur des changements qu'il éprouve, forme les amiantes, les micas, les talcs, les craies de Briançon, les asbestes, &c. Toutes ces matieres ne contiennent plus un atome d'acide vitriolique : elles ont, au reste, un certain nombre de propriétés chymiques qui leur sont communes avec les terres des argilles séparées de leurs acides ; mais elles different aussi entre elles par des propriétés particulieres à chacune d'elles. Ces terres demanderoient autant de traités différents pour les mieux faire connoître, qu'elles ne le sont encore à présent.

Gypse avec de l'eau.

Le gypse parfaitement pur, c'est-à-dire celui dont toute la terre calcaire est combinée avec de

l'acide vitriolique, est dissoluble en entier dans l'eau, sans laisser aucune résidence. Huit onces d'eau bouillante dissolvent huit grains de gypse ou d'albâtre. La dissolution est claire & parfaitement transparente.

Mais lorsqu'on fait bouillir beaucoup de gypse ou d'albâtre dans de l'eau, cette liqueur s'en charge d'une plus grande quantité. Cet effet vient de ce qu'il y a dans le gypse des parties plus dissolubles les unes que les autres, quoiqu'essentiellement de même nature. Il arrive la même chose aux sélénites artificielles.

La pierre à plâtre de Montmartre contient un peu de terre calcaire libre; aussi ne se dissout elle pas complettement dans l'eau. Les eaux souterraines de Paris roulent sur un bain gypseux: elles sont saturées de semblables sélénites: elles forment ce que l'on nomme *eaux crues* ou *eaux dures*. Ces eaux ont les mêmes propriétés que les dissolutions de gypse: mises à évaporer, elles forment pareillement de petits crystaux de sélénite.

Toutes les dissolutions de gypse ont la même saveur que les eaux des puits de Paris; elles ne changent point la couleur de la teinture de tournesol, ni celle du syrop violat.

L'eau de chaux ne précipite rien de ces dissolutions. Il est visible, par toutes ces expériences, que les gypses, & toutes les substances gypseuses, sont un vrai sel vitriolique à base terreuse; & nous démontrerons, dans une autre occasion, que cette base est décidément calcaire.

Gypse avec de la glace.

On ne sait pas si le gypse avec de la glace produiroit du froid, comme le font la plupart des

ſels. Il eſt à préſumer qu'il n'en produiroit pas, parceque ce ſel eſt très peu diſſoluble, & qu'il ne pourroit occaſionner la fuſion de la glace.

Gypſe avec la terre vitrifiable.

Le gypſe n'a, par la voie humide, aucune action ſur la terre vitrifiable; mais il en a un peu par la voie ſeche. J'ai expoſé pluſieurs fois au grand feu un mêlange de parties égales de gypſe & de ſable, l'un & l'autre en poudre fine: le mêlange eſt quelquefois reſté en poudre friable après la calcination: d'autres fois il s'eſt agglutiné, & a pris un peu de corps, mais ſans entrer en fuſion: cela dépend du coup de feu qu'il a éprouvé, & il eſt difficile d'en déterminer l'intenſité. A la rigueur, rien n'eſt infuſible dans la Nature: il eſt certain que ce mêlange entreroit dans une fuſion complette, à l'aide d'un feu ſuffiſamment fort: alors ce ſeroit autant à l'intenſité du feu qu'on devroit attribuer la fuſion de ces ſubſtances, qu'à l'action qu'elles peuvent avoir réciproquement l'une ſur l'autre.

Gypſe avec le phlogiſtique.

J'ai fait calciner dans un creuſet, pendant deux heures, à une chaleur modérée, un mêlange de huit gros de gypſe & de deux gros de charbon, l'un & l'autre réduits en poudre très fine: pendant la calcination, le mêlange exhaloit une odeur de ſoufre & d'acide ſulfureux volatil. La matiere eſt reſtée ſeche & friable; elle a acquis une couleur gris de lin. Cette matiere a été délayée dans de l'eau chaude, puis filtrée. La liqueur qui a paſſé étoit claire, mais d'une couleur verte, & d'une odeur de foie de ſoufre; elle étoit auſſi un

véritable foie de soufre terreux, & qui en avoit les propriétés : il se laissoit décomposer par un acide, & laissoit précipiter le soufre qui s'étoit formé pendant la calcination, par l'union du phlogistique du charbon avec l'acide vitriolique du gypse. La terre calcaire s'est convertie en chaux vive en partie, & a servi d'intermede pour tenir le soufre en dissolution dans de l'eau; ce qui a formé par conséquent du foie de soufre terreux.

Gypse avec la terre calcaire.

On ne connoît point les effets de ce mêlange par la voie seche; on ne sait par conséquent si l'acide vitriolique se partageroit entre la terre calcaire qu'on ajouteroit, ou s'il resteroit dans son état de saturation parfaite.

Je me suis assuré qu'aucune terre calcaire ne décompose, par la voie humide, ni le gypse, ni aucune sélénite calcaire.

Gypse avec l'eau de chaux.

L'eau de chaux, versée sur des dissolutions de gypse, n'occasionne point de précipité. Le mêlange se trouble légérement, mais dans l'espace de quinze jours seulement. L'eau de chaux toute seule produit un semblable précipité : ainsi on ne peut l'attribuer à une décomposition du gypse qui auroit été opérée par l'eau de chaux, mais à la terre tenue en dissolution dans cette eau, qui est précipitée par la sélénite.

Gypse avec de l'acide vitriolique.

L'acide vitriolique n'a aucune action sur les substances gypseuses; mais par son moyen on parvient

parvient à dissoudre dans l'eau une plus grande quantité de ces matieres.

J'ai fait bouillir quelques lames de gypse dans de l'acide vitriolique affoibli ; elles ont perdu leur transparence en un instant : elles sont devenues blanches & opaques, comme lorsqu'on les expose sur des charbons ardents, sans cependant qu'il parût rien de dissous. Cet effet doit être attribué à l'acide vitriolique qui leur a enlevé leur eau de crystallisation.

J'ai dit que huit onces d'eau bouillante dissolvent huit grains de gypse ; mais lorsque cette quantité d'eau est chargée d'un gros d'acide vitriolique concentré (1), elle dissout trente grains de gypse ou d'albâtre, avec effervescence lorsque la liqueur est chaude, & sans effervescence lorsqu'elle est froide. Ce mouvement d'effervescence vient de la rapidité avec laquelle cette substance se dissout dans cet acide, sans cependant se combiner.

J'ai répété cette expérience un peu plus en grand, & j'ai employé beaucoup plus d'albâtre qu'il ne pouvoit s'en dissoudre. La liqueur a conservé toute son acidité. J'ai filtré la liqueur, & l'ai fait crystalliser. J'ai obtenu des crystaux de sélénite beaucoup plus gros que ceux d'une pareille dissolution dans de l'eau pure : ils étoient acides, parcequ'ils se sont formés dans une liqueur acide ; mais ils se sont trouvés parfaitement neutres, après qu'ils eurent été égouttés sur des papiers gris, jusqu'à ce qu'ils ne les mouillassent plus, & qu'ils devinssent parfaitement secs par succion ou imbibition dans les papiers.

(1) Cet acide pese une once six gros cinquante - deux grains, dans une bouteille qui contient une once d'eau.

La diſſolution de ce ſel dans l'eau ne change point la teinture du tourneſol ni celle du ſyrop violat. J'ai répété ces expériences ſur beaucoup de ſélénites artificielles qui ont préſenté les mêmes phénomenes. En augmentant la doſe de l'acide vitriolique, je procurois à l'eau la propriété d'en diſſoudre davantage, mais toujours dans la même proportion. Les cryſtaux qui en provenoient, étoient parfaitement neutres, après l'imbibition de l'acide dans du papier gris.

Il réſulte bien évidemment de ces expériences, que les ſélénites calcaires ne peuvent ſe combiner avec une ſurabondance d'acide vitriolique; ce qui nous conduit à établir cette loi générale, qu'*aucun ſel vitriolique à baſe de terre calcaire ne peut admettre dans ſes cryſtaux aucune ſurabondance d'acide, ni de terre calcaire.* Ces ſels ne peuvent être que parfaitement neutres.

Gypſe avec le ſoufre.

On ne connoît point ce que produiroit le mêlange du gypſe & du ſoufre; il y a lieu de préſumer que, par la calcination, ce mêlange fourniroit un foie de ſoufre terreux. J'ai remarqué que le ſoufre facilite un peu la fuſion du gypſe. Il en réſulte une maſſe noire & ſpongieuſe.

Sur l'Acide nitreux.

L'acide nitreux eſt toujours fluor; du moins juſqu'à préſent on n'eſt pas encore parvenu à l'avoir ſous une forme concrete, comme cela eſt poſſible pour l'acide vitriolique. Lorſqu'il eſt pur & bien concentré, il eſt d'une couleur rouge de feu : il exhale continuellement des vapeurs

rouges qui ſont viſibles dans la partie vuide des flacons, même ſans le concours de l'air.

Sa peſanteur ſpécifique, comparée à l'eau, eſt comme douze à huit; c'eſt-à-dire qu'une bouteille qui tient huit gros d'eau, contient douze gros de cet acide. Par des moyens dont nous parlerons bientôt, je ſuis parvenu à me procurer de cet acide qui peſoit douze gros cinquante-quatre grains dans la même bouteille.

L'acide nitreux a une ſaveur aigre, violemment acide, rongeante & corrodante : il fait ſur la peau des taches jaunes, qui ſubſiſtent quelque temps, & que l'eau de chaux ou les matieres calcaires développent, & aſſurent davantage. Il ſeroit dangereux de goûter cet acide dans l'état de pureté où nous le ſuppoſons ; mais lorſqu'il eſt affoibli par beaucoup d'eau, on peut le goûter ſans danger. Dans cet état, il laiſſe dans la bouche une ſaveur froide fade, ſemblable aux rapports qu'on a après avoir mangé des raves.

Lorſque cet acide eſt affoibli par une certaine quantité d'eau, il porte vulgairement le nom d'eau forte.

Il rougit les couleurs bleues des végétaux.

Il diſſout tous les corps qu'il peut attaquer avec plus d'action & de rapidité que ne le font les autres acides.

Acide nitreux au feu.

L'acide nitreux eſt infiniment plus volatil que l'acide vitriolique. Lorſqu'il eſt expoſé au feu dans des vaiſſeaux diſtillatoires, il ſe réduit en vapeurs rouges, très expanſibles, très élaſtiques, & très difficiles à ſe condenſer. Il s'éleve tout entier dans la diſtillation ſans ſe rectifier ou ſe concentrer, comme cela arrive à l'acide vitriolique, à moins qu'il

n'ait été affoibli par beaucoup d'eau ; mais il en passe toujours beaucoup avec l'eau qui distille. Dans ces distillations, il ne souffre aucune altération, ni aucune décomposition. Il y a des circonstances où l'on a besoin de soumettre l'acide nitreux à la distillation, pour le débarrasser des matieres étrangeres avec lesquelles il peut être uni. L'appareil est le même que celui que nous avons décrit pour la rectification & concentration de l'acide vitriolique ; mais il est bon de prévenir que cette opération est infiniment plus laborieuse & plus difficile, parcequ'il doit passer tout entier dans la distillation ; au lieu qu'on se dispense de faire passer tout l'acide vitriolique. L'acide nitreux passe tout en vapeurs rouges, très élastiques, qui mettent les vaisseaux en danger de crever, si l'on n'apporte pas les plus grandes précautions. Dans la rectification de l'acide vitriolique, ce qui distille, est chargé de peu d'acide. Il n'en est pas de même de l'acide nitreux : ce qui s'éleve dans cette distillation, est tout aussi concentré que ce qui reste dans la cornue. Plus l'acide nitreux est concentré, plus il est volatil & disposé à se réduire ainsi en vapeurs, qui sont en même temps très élastiques.

Acide nitreux exposé à l'air.

L'acide nitreux concentré, exposé à l'air, s'éleve & se dissipe en grande partie en vapeurs rouges ; mais elles deviennent blanchâtres presque aussi-tôt, lorsque l'air est chargé de beaucoup d'humidité : ce qui reste, prend l'humidité de l'air, mais moins vîte, & dans une moindre quantité que l'acide vitriolique.

Acide nitreux mêlé avec de l'eau.

On met dans une fiole à médecine deux onces d'acide nitreux bien concentré : on verse par dessus autant d'eau. Le mêlange bouillonne sur le champ d'une force considérable, & il se produit quarante degrés de chaleur. Cette chaleur est moitié moindre que celle de l'union de l'acide vitriolique avec l'eau ; mais l'ébullition est beaucoup plus forte. Aussi-tôt que l'eau s'unit à l'acide nitreux, il s'éleve beaucoup de vapeurs rouges : le mêlange prend sur-le-champ une belle couleur bleue de saphir. Cette couleur subsiste pendant plusieurs années, lorsqu'on a employé un peu moins d'eau que nous ne l'avons dit, & que le mêlange est conservé dans un flacon exactement bouché avec un bouchon de crystal. Cette couleur disparoît au bout de quelques heures, lorsqu'on a mis dans le mêlange plus d'eau que nous n'en avons indiqué. L'acide conserve alors une couleur verte ou une couleur citrine, suivant les proportions d'eau que l'on a employées : enfin il perd toute couleur, lorsqu'on a employé une plus grande quantité d'eau, comme deux ou trois parties sur une d'acide.

L'acide nitreux, ainsi affoibli, ne peut plus se concentrer par la simple distillation, comme l'acide vitriolique. Etant plus volatil, il s'éleve avec l'eau avec laquelle on l'a mêlé. Il faut d'autres opérations pour le remettre dans l'état où il étoit : nous aurons occasion d'en parler plus d'une fois.

Acide nitreux mêlé avec de la glace.

Dix onces de glace pilée & ſix onces d'eſprit de nitre fumant ont produit un froid de 22 degrés, la température du lieu à 5 degrés au-deſſus du terme de la congélation.

Acide nitreux avec les terres vitrifiables.

L'acide nitreux n'a aucune action ſur les terres vitrifiables pures, quelque diviſées qu'elles ſoient par des moyens méchaniques. Il ne peut, ſoit par la voie ſeche, ſoit par la voie humide, contracter aucune union de compoſition avec ces ſortes de terres. On ne connoît non plus aucune combinaiſon de cette eſpece formée par la Nature. Ce défaut d'action de l'acide nitreux ſur ces terres vient, comme nous l'avons dit en parlant de l'acide vitriolique, de ce que les terres vitrifiables ne contiennent ni eau ni air, & que la matiere inflammable qui leur eſt combinée, eſt en trop petite quantité & trop bien unie, pour qu'elle puiſſe être attaquée par les acides, & ſervir d'intermede à la diſſolution de ces ſortes de terres.

Acide nitreux avec le phlogiſtique.

L'acide nitreux paroît n'avoir que très peu d'action ſur le phlogiſtique qui eſt dans l'état charbonneux ſans ignition. Si l'on plonge dans de l'acide nitreux fumant un charbon noir, il ne ſe produit aucun effet.

Je ne ſais ſi cet acide, diſtillé ſur du charbon en poudre, le décompoſeroit, comme je l'ai fait avec de l'acide vitriolique. Si l'on faiſoit cette expérience, il ſeroit à propos de ſe mettre en garde,

parcequ'il pourroit arriver inflammation & explosion ; on ignore du moins ce qui pourroit en résulter.

Mais en revanche l'acide nitreux a une grande action sur le phlogistique dans le mouvement igné, sur certaines matieres huileuses, & sur le phlogistique des matieres métalliques. Il s'unit à ces substances avec une impétuosité considérable.

Si l'on plonge dans de l'acide nitreux fumant & bien concentré un charbon ardent, il s'excite aussitôt une inflammation des plus vives avec détonnation. La surface du charbon est lumineuse, comme si elle étoit soufflée continuellement avec un soufflet. Le charbon brûle avec l'acide nitreux qui s'applique à sa surface, au lieu de s'éteindre, comme cela arrive avec l'acide vitriolique. Il se produit un soufre nitreux composé de cet acide & du phlogistique qui est de la plus grande combustibilité.

La plupart des Chymistes attribuent cette inflammation à du nitre qui se forme de l'alkali de la cendre du charbon avec l'acide nitreux ; mais cette inflammation est trop vive, trop rapide, pour l'attribuer à cette cause toute seule : d'ailleurs, comme le charbon ne brûle qu'à sa surface, & qu'il cesse de détonner aussi-tôt qu'on l'enleve à cet acide, & comme on ne retrouve point de nitre dans l'acide nitreux restant, on est en droit de conclure que tout le fracas que l'acide nitreux produit dans cette expérience, vient, comme je l'ai dit, du soufre nitreux. Ce soufre se forme, s'enflamme & continue de se former & de s'enflammer, tant que le charbon est dans l'ignition, & qu'il reste plongé dans cet acide.

Acide nitreux avec les matieres combustibles dans l'état naturel.

L'acide nitreux a une action singuliere sur les matieres végétales & animales : il les détruit d'une maniere très prompte & plus efficacement que ne le fait l'acide vitriolique. Il s'empare, pour ainsi dire, de la totalité de leur substance inflammable, sans les faire passer successivement de l'état où elles sont, à celui de charbon, comme le fait l'acide vitriolique, parcequ'il les attaque & les dissout dans leur entier. L'acide vitriolique au contraire s'empare d'abord de leur eau principe, & dégage leur air. La matiere inflammable paroît alors sous la forme d'une substance charbonneuse. L'acide nitreux porte son action en même temps sur tous les principes constituants des matieres combustibles ; ce qui prouve que son affinité avec la terre du corps organisé est presque égale à celle qu'il a avec la matiere inflammable dans l'état huileux.

Nous allons voir dans l'expérience suivante, que l'action de l'acide nitreux est encore plus marquée lorsqu'il agit immédiatement sur la matiere huileuse dans l'état de pureté.

Acide nitreux avec une huile.

Inflammation de cette huile.

On met dans une capsule de verre environ quatre gros d'acide nitreux fumant : on verse par dessus, à l'aide d'une cuiller à long manche, environ autant, & même un peu moins d'huile de lin. Il se fait aussi-tôt une effervescence très vive, & le mêlange s'enflamme : l'huile brûle entiérement : il reste une matiere charbonneuse.

Toutes les huiles ne s'enflamment pas de même avec l'acide nitreux : nous en dirons les raiſons dans une autre occaſion, ainſi que des phénomenes que préſente cet acide avec les différentes huiles : nous ferons ſeulement, quant à préſent, quelques réflexions ſur cette inflammation.

Le phénomene dont nous venons de faire mention eſt connu depuis long-temps des Chymiſtes & des Phyſiciens, & on l'a expliqué de différentes manieres. On doit l'attribuer au frottement qui s'excite entre les parties de l'acide nitreux, & de celles de l'huile qui s'uniſſent & ſe combinent. De cette union, il réſulte une ſorte de ſoufre que l'on nomme *ſoufre nitreux*, & qui eſt de la plus grande combuſtibilité. La chaleur qui ſe produit dans le mêlange eſt ſuffiſante pour l'enflammer & pour mettre le feu à l'huile.

Obſervations ſur l'Acide nitreux.

Nous avons vu que le mêlange de l'acide vitriolique & de l'huile de lin ne s'eſt point enflammé : ce n'eſt pas parceque la chaleur eſt moins forte que dans le mêlange de l'acide nitreux & de cette même huile ; c'eſt que l'acide vitriolique n'eſt pas inflammable, & que l'eſpece de ſoufre qui réſulte de l'union de l'acide vitriolique & du phlogiſtique, eſt moins combuſtible que le ſoufre nitreux : la chaleur qui ſe produit eſt incapable de l'enflammer. Si l'on plongeoit un thermometre dans le mêlange de l'acide vitriolique & de l'huile, on obſerveroit qu'il ſe produit plus de chaleur qu'il ne s'en produit pendant l'efferveſcence qui précede l'inflammation du mêlange de l'acide nitreux & de

l'huile ; mais cette chaleur, quoique plus foible dans ce dernier mêlange, est suffisante pour enflammer le soufre nitreux qui se forme : ainsi, c'est moins à la chaleur qui se produit, qu'est due l'inflammation, qu'à la combustibilité de ce soufre nitreux, qui peut s'enflammer à une chaleur assez modérée.

L'odeur, la couleur rouge ardente de l'acide nitreux, & la couleur bleue qu'il prend lorsqu'on le mêle avec de l'eau, sont autant d'indices que cet acide contient une très grande quantité de phlogistique, & qu'il en est même saturé. Nous verrons dans quelques expériences qu'il peut s'en supersaturer, & se manifester sous la forme d'une liqueur qui nage à sa surface comme une huile nage à la surface de l'eau. C'est à cette quantité de phlogistique, contenu dans l'acide nitreux, qu'on doit attribuer tous les effets que nous venons de lui reconnoître sur les matieres inflammables ; ce qui est cause qu'il est lui-même inflammable dans toute sa substance.

Lorsqu'on mêle l'acide vitriolique aux huiles, il souffre une sorte de décomposition. L'acide qui se sépare immédiatement après l'effervescence, est beaucoup moins concentré qu'il ne l'étoit. La matiere saline acide s'unit à l'huile, & se sépare de son eau surabondante. Il n'en est pas de même de l'acide nitreux : il s'unit dans toute sa substance sans subir la même espece de séparation : lorsqu'il reste même de l'acide nitreux après l'inflammation de l'huile, il est tout aussi concentré que lorsqu'on l'a employé ; du moins il n'y a pas la même différence que celle qu'on remarque à l'acide vitriolique qui se sépare de l'huile après que l'effervescence est passée.

Jusqu'ici on comprend facilement la cause de

l'inflammation de l'huile à la faveur du soufre nitreux qui se produit pendant l'effervescence ; mais il est difficile de concevoir cette effervescence elle-même, qui est le signe de la combinaison & la cause de l'inflammation. Comme tous les effets de cet acide sur les matieres combustibles sont absolument semblables à ceux du feu, je pense qu'on doit les attribuer au feu pur ou presque pur, qui fait le fond de cet acide. L'acide nitreux, selon moi, contient plus de feu légérement bridé par les autres éléments, que l'acide vitriolique ; & c'est à sa dose & à l'état sous lequel il se trouve retenu, qu'on doit attribuer sa grande action sur les matieres qui contiennent quelque substance inflammable. Tout ce que nous avons dit à ce sujet, en parlant de l'acide vitriolique, est applicable à l'acide nitreux : ainsi nous n'en dirons rien de plus.

Dans les opérations ordinaires de la Chymie, on ne se sert point d'acide nitreux fumant, comme celui dont nous venons de parler : on emploie communément de l'acide nitreux plus foible. C'est de ce dernier dont nous ferons usage, à moins que dans le cours des opérations nous n'ayons besoin du premier ; dans ce cas, nous en préviendrons.

Acide nitreux avec les terres calcaires.

L'acide nitreux dissout toutes les pierres & terres calcaires avec beaucoup de facilité, & infiniment mieux que ne le fait l'acide vitriolique. Ces dissolutions se font avec beaucoup de chaleur & d'effervescence. L'acide se sature de ces terres sans le secours d'aucune chaleur : il forme avec elles des sels neutres qui se crystallisent diffi-

cilement, & qui attirent puiſſamment l'humidité de l'air. On nomme ces ſels *nitre à baſe terreuſe.*

On met dans un matras, ou dans une cucurbite de verre, des morceaux de marbre blanc. On verſe par-deſſus environ le double de ſon poids d'acide nitreux ordinaire. La diſſolution ſe fait avec beaucoup d'efferveſcence. Lorſque l'acide eſt parfaitement ſaturé, on filtre la liqueur au travers d'un papier gris, & on la garde dans une bouteille.

REMARQUES.

J'ai fait diſſoudre dans de l'acide nitreux beaucoup de différentes eſpeces de terres calcaires, chacune ſéparément; telles que des ſtalactites d'Arcueil, du moëllon, de la craie de Champagne, différentes eſpeces de ſpaths calcaires, des coquilles d'œufs, des coquilles d'huîtres, de la chaux, des pellicules de chaux, &c. Toutes ces ſubſtances préſentent les mêmes phénomenes pendant leur diſſolution.

L'acide nitreux diſſout mieux toutes ces ſubſtances, que l'acide vitriolique. Il les diſſout même à froid ſans laiſſer aucune réſidence, lorſque ces pierres ſont pures. Lorſque cet acide approche de ſa ſaturation, il dépoſe, ſous la forme d'ochre, la portion de fer contenue dans ces terres, dont les plus pures ne ſont pas exemptes. Ce précipité ferrugineux s'applique ſur la terre qui eſt ſurabondante à la ſaturation de cet acide. Si ce ſont des morceaux de marbre blanc que l'on a employés, on remarque qu'ils ſont creuſés par endroits; les parties les plus tendres ſont attaquées les premieres. On obſerve mieux ces inuniformités des pierres, lorſque l'acide eſt près

d'être saturé : il cesse d'entamer les parties dures. J'ai fait la même observation sur la plupart des autres pierres calcaires.

Les pierres calcaires qui contiennent du fer, comme le moëllon d'Arcueil, forment une dissolution de couleur ambrée ; mais en employant plus de terre calcaire qu'il n'en faut pour saturer l'acide, le fer se précipite, & la dissolution devient claire & sans couleur.

Les coquilles d'œufs contiennent, comme nous l'avons déja dit, un parenchyme mucilagineux qui donne de la solidité à la coquille. Cette substance occasionne un gonflement prodigieux pendant que la terre calcaire se dissout. Le mêlange se réduit en écume remplie de beaucoup de bulles d'air qui faisoient partie de la coquille. Pour faire cette dissolution commodément, il faut employer un grand vaisseau, & ne mettre les coquilles qu'à mesure qu'elles sont dissoutes. Cette dissolution bien saturée est d'une légere couleur d'aigue marine.

Douze onces d'eau de chaux ont saturé complettement un gros d'acide nitreux (1). Il ne s'est fait aucune effervescence sensible. La liqueur étoit claire, sans couleur, presque sans saveur : elle avoit seulement celle d'une eau foiblement nitrée. Dans l'espace de quinze jours, elle a formé un dépôt léger semblable au duvet qui s'amasse sous les meubles dans les appartements.

Toutes ces dissolutions de terres calcaires, faites par l'acide nitreux, ont une saveur amere, très piquante & nitreuse.

Aucune de ces dissolutions ne change les cou-

---

(1) Cet acide pese dix gros dans une bouteille qui tient huit gros d'eau.

leurs bleues du ſyrop violat, & de la teinture de tourneſol.

Aucune des terres calcaires, diſſoute dans l'acide nitreux, n'eſt précipitée par une autre terre calcaire : cependant j'ai remarqué que le moëllon d'Arcueil, dans l'eſpace de quinze jours, avoit fait précipiter un peu de marbre blanc ; ce qui n'eſt point arrivé aux autres diſſolutions, même dans l'eſpace de deux années.

L'eau de chaux ne précipite rien de la plupart de ces diſſolutions : cependant elle les trouble un peu, mais bien légérement. La diſſolution de moëllon d'Arcueil produit, avec de l'eau de chaux, un précipité plus ſenſible. Ce précipité eſt une petite quantité de terre vitrifiable très diviſée, qui eſt mêlée dans cette eſpece de pierre.

Mais l'eau de chaux occaſionne, par le ſéjour, deux ſortes de précipités à la diſſolution de ſpath calcaire : ils ſont peu abondants : l'un eſt jaunâtre & ferrugineux ; l'autre eſt en petits cryſtaux plats, comme ceux du ſel ſédatif ſublimé, auſſi blancs & auſſi argentins.

L'eau de chaux précipite ſur le champ de la diſſolution des coquilles d'œufs, beaucoup de cryſtaux ſemblables aux précédents : ces cryſtaux, examinés enſuite, ſe ſont trouvés être une terre ſemblable à celle de l'alun.

L'acide vitriolique concentré, verſé dans toutes ces diſſolutions, s'empare de la terre, & forme avec elle une ſélénite calcaire qui ſe précipite, parcequ'elle ne peut ſe tenir en diſſolution dans la même quantité d'eau, comme le nitre à baſe terreuſe. La même choſe arrive avec l'acide vitriolique affoibli ; mais l'effet n'eſt pas auſſi ſenſible, parceque le précipité ſe diſſout à meſure en grande partie.

Cryſtalliſation des nitres à baſe de terres calcaires.

On prend la quantité que l'on veut de diſſolution de terre calcaire, faite par l'acide nitreux : on la met dans une capſule de verre : on la place ſur un bain de ſable : on fait évaporer la liqueur, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en conſiſtance de ſyrop, ou bien juſqu'à ce qu'elle ſe fige par le froid, en en prenant une goutte au bout d'une ſpatule d'ivoire : alors on ceſſe le feu : on laiſſe le vaiſſeau ſur le ſable. La liqueur, en refroidiſſant, ſe convertit en une ſeule maſſe tranſparente cryſtalline : c'eſt *le nitre à baſe terreuſe.*

REMARQUES.

Toutes les diſſolutions de terres calcaires, faites par l'acide nitreux, fourniſſent un ſemblable ſel, qui ſe congele en maſſe, dans laquelle on diſtingue des figures régulieres : ce n'eſt pas un ſimple figement, comme une graiſſe qui ſe refroidit. Si l'on fait cette expérience un peu en grand, qu'on faſſe moins évaporer la liqueur, & qu'on la mette refroidir dans une bouteille, on obtient des cryſtaux mieux formés : ils ſont recouverts par de la liqueur qui n'eſt point cryſtalliſée ; mais ces cryſtaux ſont toujours en maſſe, & entaſſés confuſément les uns ſur les autres.

L'acide nitreux, quoique diſſolvant facilement les terres calcaires, tient cependant moins fort à ces terres, que l'acide vitriolique : il a auſſi moins d'affinité avec elles, que l'acide vitriolique : c'eſt ce que nous avons vu par la propriété qu'a ce dernier acide de décompoſer le nitre à baſe terreuſe. Nous avons dit que les ſélénites, expoſées à

l'action du feu, ne perdoient rien de leur acide : il n'en est pas de même des nitres à base terreuse. Si l'on expose ces sels à l'action du feu dans des vaisseaux clos, on en sépare une partie de l'acide qui s'éleve en vapeurs rouges : il en reste néanmoins une bonne partie qui ne quitte point la terre calcaire, quelque violent que soit le feu : si, au contraire, on le fait chauffer dans un creuset, comme ce sel se trouve avoir une communication libre avec l'air, l'acide nitreux se dissipe en entier, & il reste la terre calcaire qui s'est convertie en chaux vive, suivant le degré de feu qu'on a administré.

Le nitre à base terreuse se liquéfie à une chaleur modérée, & se fige par le refroidissement. Cette propriété lui vient de ce qu'il entre dans sa composition beaucoup d'eau & de feu combinés dans un certain état : lorsque ce sel est liquéfié, si on le coule dans de l'eau froide, il durcit sur-le-champ, comme fait le sucre cuit à la plume, auquel on fait subir la même opération.

Ce sel est très déliquescent, c'est-à-dire qu'il se charge promptement de l'humidité de l'air, & se résout même en liqueur : de là vient qu'il ne peut se crystalliser que par le refroidissement, & non par l'évaporation, comme les sels vitrioliques à base terreuse. J'attribue cet effet à ce qu'il entre dans la composition de l'acide nitreux une très grande quantité de phlogistique qui empêche cet acide de se combiner avec ces terres aussi intimement que le fait l'acide vitriolique, & encore à ce que le feu presque pur dont il abonde, ne quitte point cette combinaison. C'est à cette seconde propriété qu'est due la saveur forte & piquante de ces sels.

Le nitre à base terreuse ne peut admettre dans

sa

ſa combinaiſon, ni une ſurabondance d'acide, ni une ſurabondance de terre. Pour le peu qu'on le faſſe chauffer, il ſe diſſipe quelque portion de ſon acide : on ſépare auſſi-tôt, par diſſolution & filtration, une quantité de terre dans la même proportion. Il en eſt de même par rapport à l'acide. J'ai examiné des cryſtaux de nitre à baſe terreuſe, provenant d'une diſſolution non ſaturée de terre calcaire ; les cryſtaux égouttés ſur du papier gris, dans des vaiſſeaux clos, ſe ſont trouvés parfaitement neutres.

Le nitre à baſe terreuſe bouillonne ſur les charbons ardents, ſe liquéfie, éteint le feu, & laiſſe diſſiper une partie de ſon acide : ce qui reſte, lorſqu'il eſt bien ſec, tranſporté ſur un charbon ardent, détonne comme le nitre ordinaire, mais plus foiblement, parceque ſa baſe calcaire n'eſt point fuſible : elle empêche que l'acide nitreux n'ait un contact avec le phlogiſtique, comme nous le dirons à l'article du nitre fixé par les charbons.

Nitre à baſe terreuſe avec de la glace.

On ne connoît point les effets du nitre à baſe terreuſe avec de la glace. Il eſt à préſumer qu'il produiroit beaucoup de froid.

Acide nitreux & Acide vitriolique.

Si l'on met dans de l'acide nitreux bien fumant, un peu d'acide vitriolique concentré, l'acide nitreux perd auſſi-tôt beaucoup de ſa couleur ; & les vapeurs qu'il exhale, ſont preſque blanches, de rouges qu'elles étoient. Cet acide mixte enflamme mieux les huiles, que l'acide nitreux pur : on ne connoît point les autres propriétés de ce mêlange.

L'acide nitreux a la propriété d'enlever & de détruire promptement les matieres inflammables qui colorent l'acide vitriolique.

On met dans un matras une livre d'acide vitriolique noirci par des matieres inflammables : on verse par-dessus un gros d'acide nitreux, ou davantage, suivant que l'acide vitriolique est coloré : on place le vaisseau sur un bain de sable : on le fait digérer jusqu'à ce que l'acide n'ait plus de couleur, & qu'il devienne parfaitement blanc. L'acide nitreux agit de même à froid sur les matieres inflammables qui sont mêlées avec l'acide vitriolique, mais plus lentement. Pendant la digestion, l'acide nitreux s'évapore en partie; mais il en reste toujours de mêlé avec l'acide vitriolique : on ne peut plus le séparer complettement, même par la distillation, à cause de l'adhérence mutuelle de ces deux acides. Au reste, cet acide vitriolique peut servir dans nombre d'occasions où un peu d'acide nitreux ne peut pas nuire aux opérations.

Acide nitreux & Soufre.

On ne connoît point le mêlange que ces deux substances peuvent faire, ou plutôt la combinaison qui résulteroit d'un semblable mêlange.

Décomposition du Foie de Soufre terreux par l'acide nitreux.

L'acide nitreux décompose le foie de soufre terreux : il s'unit aux matériaux de la chaux, & fait précipiter le soufre.

On met dans un verre du foie de soufre terreux : on verse par-dessus de l'acide nitreux : il se fait un précipité : on filtre la liqueur : le soufre

reſte ſur le filtre : on paſſe beaucoup d'eau bouillante pour le bien laver, & on le fait ſecher : on trouve que ce ſoufre eſt celui que tenoit l'eau de chaux en diſſolution.

Acide nitreux & Gypſe.

L'acide nitreux diſſout très bien le gypſe & les ſélénites calcaires, mais ſans contracter d'union avec ces ſubſtances.

Huit onces d'eau chargée d'un gros d'acide nitreux, diſſolvent, à l'aide de la chaleur, vingt-quatre grains de gypſe avec effervescence, ſans troubler la tranſparence de l'eau : l'eau en eſt parfaitement ſaturée.

Huit onces d'eau chargée de deux gros du même acide, diſſolvent quarante-huit grains de gypſe.

L'albâtre s'eſt comporté de même, & il s'eſt diſſous dans les mêmes proportions.

J'ai mis ces liqueurs dans des vaſes convenables à la cryſtalliſation : elles ont fourni, par le refroidiſſement, beaucoup de cryſtaux nets, brillants, tranſparents, diſpoſés en aiguilles aſſez groſſes, qui avoient trois lignes de longueur : ces cryſtaux ſe ſont trouvé être de la ſélénite parfaitement neutre. Après l'avoir égouttée ſur du papier gris, elle n'altéroit aucunement la teinture de tourneſol, & ne contenoit point d'acide nitreux.

Sur l'Acide marin que l'on nomme auſſi Acide du ſel commun.

Il en eſt de l'acide marin comme des deux autres dont nous avons commencé à reconnoître les propriétés : il eſt également diſpoſé à ſe com-

biner avec les corps qu'il rencontre ; ce qui eſt cauſe qu'on ne le rencontre jamais pur dans la Nature. Nous dirons, par la ſuite, la maniere de le ſéparer des différentes combinaiſons dans leſquelles il ſe trouve : nous allons reconnoître les propriétés de l'acide marin pur & dégagé de toutes baſes.

L'acide marin eſt toujours fluor : il paroît même avoir plus d'affinité avec le principe aqueux, que les précédents. Il ſeroit, par cette raiſon, plus difficile de l'obtenir ſous une forme concrete.

Il a ordinairement une couleur jaune citrine : on ne ſait pas encore ſi cette couleur lui eſt inhérente, comme la couleur rouge l'eſt à l'acide nitreux. Nous verrons dans pluſieurs expériences, que l'acide marin perd ſa couleur bien facilement, ſans ceſſer d'être concentré.

L'acide marin a une odeur qui lui eſt particuliere : elle tire un peu ſur celle du ſafran.

Il exhale des vapeurs blanches, mais qui ne ſont viſibles qu'avec le concours de l'air : elles excitent une ſenſation de chaleur ; elles ne ſont cependant point chaudes. La chaleur qu'elles produiſent, vient de l'action qu'elles ont ſur la peau, & de la corroſion qu'elles y occaſionnent. Ces vapeurs ſont plus corroſives que celles de l'acide nitreux. L'acide marin a une ſaveur violemment aigre, acide, ſans arriere-goût.

La peſanteur ſpécifique de cet acide le plus concentré qu'il ſoit poſſible d'avoir, eſt comme dix-neuf à ſeize, c'eſt-à-dire qu'une bouteille qui contient ſeize gros d'eau, contient dix-neuf gros de cet acide : il eſt, par conſéquent, moins peſant & moins concentré que les deux autres acides minéraux.

Il rougit ſur-le champ les couleurs bleues des

végétaux, ſans détruire les couleurs comme le font l'acide vitriolique ſulfureux & l'acide nitreux.

Acide marin au feu.

L'acide marin eſt le plus volatil des acides minéraux, lorſqu'il eſt bien concentré & bien fumant. Si on le ſoumet à la diſtillation, il ſe réduit en vapeurs très expanſibles & très difficiles à ſe condenſer : il paſſe en entier, ſans ſouffrir aucune altération ni décompoſition, & ne ſe concentre point, tant qu'il eſt ſeul.

Acide marin à l'air.

Cet acide ſe charge de l'humidité de l'air, mais moins que les autres acides minéraux, parcequ'il eſt infiniment plus aqueux : on ne peut le concentrer plus que nous ne l'avons dit ; d'où l'on peut conclure qu'il a avec l'eau plus d'affinité que les acides vitriolique & nitreux.

Acide marin avec de l'eau.

Il eſt à préſumer que ſi l'on mêle de l'acide marin bien concentré & bien fumant avec de l'eau, on produira de la chaleur : cette expérience n'a point été faite. Lorſqu'il eſt affoibli par ſon poids égal d'eau, il conſerve encore beaucoup de ſa couleur citrine.

Acide marin mêlé avec de la glace.

Un gros d'eſprit de ſel fumant & demi-once de glace pilée ont produit ſeize degrés de froid, la température du lieu à ſept degrés au-deſſus du terme de la congélation.

La même quantité de glace avec deux gros de

cet acide ont produit vingt-trois degrés de froid, & vingt-cinq, en employant trois gros du même acide.

Acide marin avec les terres vitrifiables.

L'acide marin n'a aucune action ſur les terres vitrifiables qui ſont en maſſes d'agrégés, ou lorſqu'elles ſont diviſées par des moyens méchaniques : mais il en a beaucoup ſur ces terres, lorſqu'elles ſont diviſées par des moyens chymiques, comme nous le verrons en ſon lieu.

Acide marin avec les matieres combuſtibles.

L'acide marin fumant, ou ſeulement ſes vapeurs, a une action très forte & très marquée ſur les matieres végétales & animales dans l'état naturel : il les détruit plus promptement que les autres acides minéraux, & d'une maniere ſourde, ſans les noircir comme l'acide vitriolique : il leur donne une couleur jaune, comme le fait l'acide nitreux : il les attaque dans toutes leurs ſubſtances, comme l'acide nitreux ; mais il n'a pas la même action ſur les matieres inflammables dans l'état huileux.

Acide marin avec le phlogiſtique.

L'acide marin n'a point de diſpoſition pour s'unir, ſoit par la voie ſeche, ſoit par la voie humide, au phlogiſtique dans l'état charbonneux. On ne connoît point de combinaiſon de cet acide avec la ſubſtance inflammable, comme on connoît celle de l'acide vitriolique & celle de l'acide nitreux avec cette même ſubſtance. On ne ſait ce qui réſulteroit d'un mêlange d'acide marin & de charbon en poudre, diſtillé juſqu'à ſiccité, & ſi

le charbon feroit décompofé comme il l'eft par l'acide vitriolique.

L'acide marin n'a pas plus de difpofition pour s'unir au phlogiftique dans le mouvement igné. Si l'on plonge un charbon ardent dans de l'acide marin fumant, ce charbon s'éteint auffi-tôt, comme s'il étoit plongé dans toute autre liqueur non inflammable. Il ne faut pas croire cependant que cet acide n'a aucune affinité avec le phlogiftique : au contraire, je penfe qu'il en a une très forte ; mais il refte à trouver les moyens de combiner ces deux fubftances : elles doivent néceffairement produire une forte de foufre, comme le font les autres acides : je penfe même que la Nature le fait, quoique cette fubftance ne foit pas encore connue.

Acide marin avec la matiere huileufe.

L'acide marin paroît n'avoir que peu ou point d'action fur les fubftances huileufes : il agit foiblement. On ne connoît pas, au refte, les changements & les altérations qu'il pourroit occafionner à ces fubftances, s'il étoit dans un plus grand degré de concentration, que celui où l'on a coutume de l'avoir. Nous verrons dans plufieurs expériences, que, lorfqu'on préfente à l'acide marin certaines fubftances métalliques, il peut fe concentrer confidérablement, & que dans cet état il produit fur les matieres inflammables des effets peu différents de ceux de l'acide nitreux. Je ne ferois point furpris qu'avec lui on parvînt à enflammer les matieres huileufes, comme on le fait avec de l'acide nitreux pur.

Observations sur l'Acide marin.

On a donné aussi à l'acide marin le nom d'*acide du sel commun*, parcequ'on le retire du sel marin dont on fait usage dans les aliments, & que ce sel est fort commun dans la Nature.

Nous avons dit, en parlant sur l'origine des terres calcaires, ce que nous pensions sur celle du sel marin. Nous croyons que les propriétés que nous venons de reconnoître à l'acide de ce sel, sont analogues à son origine : nous le supposons formé dans l'eau par la réunion des principes séparés des corps organisés qui se détruisent : cet acide participe beaucoup des propriétés de l'eau, puisqu'il a avec cette substance plus d'affinité que les deux autres acides minéraux, & qu'on ne peut l'avoir au même degré de concentration qu'eux par les moyens ordinaires. Il paroît que les principes qui composent l'acide marin, sont les mêmes que ceux des autres acides, puisqu'il en a les propriétés générales ; mais il paroît, en même temps, que son phlogistique est dans un état moins pur que dans les autres acides minéraux ; c'est ce qui diminue beaucoup son action sur les matieres huileuses pures. Néanmoins, lorsqu'il est dans le plus grand degré de concentration où il puisse parvenir, il agit puissamment sur les matieres végétales & animales, mais sourdement & sans faire autant de fracas que l'acide nitreux. Il est, à cet égard, comparable au vinaigre qui agit foiblement sur beaucoup de substances, lorsqu'il est fort aqueux, & qui agit puissamment & sourdement sur ces mêmes substances, lorsque, par la congélation, on l'a débarrassé de la plus grande partie de son eau surabondante, ou encore mieux lorsqu'on l'a séparé des combinaisons terreuses,

ou métalliques, dans lesquelles on l'a fait d'abord entrer. Il en est de même de l'acide marin : il acquiert encore plus de force & d'action, lorsqu'on l'a pareillement séparé des combinaisons métalliques : il se débarrasse de son eau surabondante & de sa matiere inflammable plus grossiere qu'elle ne l'est apparemment dans les autres acides, pour acquérir les propriétés d'un acide plus actif &, par conséquent, plus pur.

Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, j'admets encore dans l'acide marin, comme dans les autres acides minéraux, une certaine quantité de feu pur ou presque pur. C'est à ce feu, à sa dose & à la maniere dont il est arrangé, qu'on doit rapporter les différences qu'on remarque entre lui & les autres acides : c'est encore à l'état de ce feu dans l'acide marin, qu'on doit attribuer toutes ses propriétés caustiques & dissolvantes, & toute l'action qu'il peut avoir sur les matieres qu'on lui présente. Mais la Chymie & la Physique ne sont pas assez avancées pour donner une démonstration satisfaisante sur la quantité de feu, & sur l'état où il se trouve dans ces différentes substances salines.

Acide marin avec les terres calcaires.

L'acide marin dissout toutes les terres calcaires avec chaleur & effervescence, & aussi facilement que le fait l'acide nitreux : il s'en sature de même sans le secours d'aucune chaleur : il résulte de cette combinaison un sel neutre déliquescent, mais susceptible de se crystalliser par le refroidissement. On le nomme *sel marin à base terreuse.*

EXPÉRIENCE.

On met dans une cucurbite de verre la quan-

tité que l'on veut de marbre blanc caſſé par petits morceaux, ou réduit en poudre groſſiere : on verſe par-deſſus de l'acide marin ; il ſe fait auſſi-tôt une effervèſcence conſidérable. Le marbre ſe diſſout même à froid : on facilite, ſi l'on veut, la diſſolution, en plaçant le vaiſſeau ſur un bain de ſable un peu chaud : lorſqu'il n'y a plus d'effervèſcence, & que l'acide eſt parfaitement ſaturé, on filtre la liqueur au travers d'un papier gris : on la conſerve dans une bouteille.

REMARQUES.

J'ai traité l'acide marin, comme les deux autres acides minéraux, avec toutes les terres calcaires dont nous avons parlé précédemment. Leur maniere de ſe diſſoudre dans cet acide a été abſolument ſemblable à celle qu'elles ont préſentée avec l'acide nitreux. Ces ſubſtances ſont des ſtalactites, du moëllon d'Arcueil, de la craie de Champagne, du ſpath calcaire, des coquilles d'œufs, de la chaux éteinte à l'air, des crêmes ou pellicules de chaux.

Il faut, pour diſſoudre les coquilles d'œufs dans cet acide, apporter les mêmes précautions que nous avons indiquées en parlant de leur diſſolution dans l'acide nitreux, à cauſe du gonflement.

La chaux s'échauffe davantage avec l'acide marin, qu'avec l'acide nitreux.

Trente gouttes d'acide marin ordinaire ont été ſaturées par huit onces d'eau de chaux ; ce qui s'eſt fait ſans effervèſcence. Quelques jours après, le mêlange a dépoſé un peu de matiere terreuſe de couleur ambrée, qui enſuite eſt devenue blanche. La liqueur étoit ſans couleur : elle avoit une légere ſaveur d'eau crue, mais qui a changé : elle

eſt devenue un peu amere & mordicante.

L'acide marin, en ſe combinant avec les terres calcaires, perd ſa couleur & ſon odeur. Toutes ces diſſolutions ſont ſans couleur & ſans odeur : elles ont toutes une ſaveur ſalée, amere & piquante. La diſſolution de moëllon avoit une légere ſaveur métallique, à cauſe du fer que cette pierre contient.

Toutes ces diſſolutions, lorſqu'elles ſont nouvelles, changent en verd la couleur du ſyrop violat; mais environ trois mois après qu'elles ſont faites, elles n'en changent plus la couleur, ni celle de la teinture de tourneſol.

Aucune terre calcaire, diſſoute par l'acide marin, n'eſt précipitée par une autre terre calcaire.

L'eau de chaux occaſionne ſur le champ un léger précipité aux diſſolutions de marbre blanc & de ſtalactites. Ces précipités ſont en petits cryſtaux, comme ceux de ſel ſédatif ſublimé.

L'eau de chaux n'a rien fait précipiter d'abord des diſſolutions de moëllon, de ſpath, de coquilles d'œufs; mais quelques jours après, elle a occaſionné des précipités ſemblables aux précédents, qui étoient auſſi peu abondants.

Enfin, les diſſolutions de chaux, de craie, de crême de chaux, & la combinaiſon d'eau de chaux & d'acide marin, n'ont formé avec l'eau de chaux aucun précipité, même par le ſéjour.

L'acide vitriolique concentré ou affoibli par trois fois ſon poids d'eau, mêlé avec toutes les diſſolutions de terres calcaires, faites par l'acide marin, a occaſionné auſſi-tôt un précipité ſéléniteux, comme cela arrive avec la diſſolution de ces terres par l'acide nitreux. L'acide vitriolique dégage l'acide marin, & s'unit à la terre calcaire : il forme avec elle de la ſélénite, qui ſe manifeſte

ſous la forme d'un précipité, parcequ'elle ne peut ſe tenir en diſſolution dans auſſi peu d'eau que le ſel marin à baſe terreuſe.

Cryſtalliſation des ſels marins à baſe terreuſe.

On prend la quantité que l'on veut de l'une ou de l'autre diſſolution de terre, faite par l'acide marin. On la met dans une capſule de verre : on la place ſur un bain de ſable : on fait évaporer la liqueur, juſqu'à ce qu'en en prenant une goutte au bout d'une ſpatule d'ivoire, elle ſe fige par le refroidiſſement. On laiſſe le vaiſſeau ſur le ſable, mais ſans feu, afin que la liqueur refroidiſſe lentement : elle ſe réduit en une maſſe jaunâtre, compoſée de cryſtaux enlacés les uns dans les autres, ſans figure déterminée : c'eſt ce que l'on nomme *ſel marin à baſe terreuſe calcaire.*

REMARQUES.

Les ſels marins à baſe de terres calcaires forment des cryſtaux ſolitaires, plus facilement que les nitres à baſe terreuſe, lorſque les liqueurs des ſels marins à baſe terreuſe ſont évaporées à quarante-cinq degrés, à mon aréometre des ſels (1). Si on les enferme dans des bouteilles, elles forment, par le refroidiſſement, de gros cryſtaux ſolitaires nets, purs & bien tranſparents ; les uns ſont en groſſes aiguilles comme les cryſtaux de ſel de glauber ; les autres ſont en groſſes maſſes ſans figures déterminées. On décante la liqueur, & on fait égoutter le ſel, en appliquant le goulot de la bouteille ſur un paquet de papier gris, parceque ſi on l'expoſoit à l'air, il

(1) Voyez la deſcription de cet inſtrument dans mes *Eléments de Pharmacie.*

ſe chargeroit de l'humidité, & ſe réſoudroit en liqueur.

Le ſel marin à baſe terreuſe, expoſé à une douce chaleur, ſe liquéfie & ſe fige par le refroidiſſement, comme de la graiſſe. Si on le chauffe un peu fort, il perd un peu de ſon acide.

Ce ſel attire puiſſamment l'humidité de l'air, & ſe réſout en liqueur. C'eſt en vertu de cette propriété qu'il ne peut cryſtalliſer que par le refroidiſſement, & point par l'évaporation. Ces propriétés ſont communes au nitre à baſe terreuſe, & viennent de la même cauſe que nous avons expliquée précédemment.

Les différents ſels marins à baſe terreuſe, expoſés ſur les charbons ardents, bouillonnent & ſe bourſouflent, ſans décrépiter. Une partie de l'acide ſe diſſipe.

Aucun de ces ſels ne peut admettre ni une ſurabondance d'acide, ni une ſurabondance de terre dans leur combinaiſon. On peut bien les mêler avec une ſurabondance de l'une ou de l'autre ſubſtance; mais ces ſels s'en ſéparent en ſe cryſtalliſant, & deviennent parfaitement neutres.

La Nature fournit une très grande quantité de ſel marin à baſe terreuſe calcaire. Nous en parlerons, lorſque nous examinerons l'eau de la mer & celle des puits & fontaines ſalés.

Décompoſition des ſels marins à baſe terreuſe, par l'action du feu.

Les différents ſels marins à baſe terreuſe ſe comportent à l'action de feu, un peu différemment que les différents nitres à baſe terreuſe. L'acide marin tient davantage à la terre calcaire.

Quatre onces de ſel marin à baſe terreuſe, fait avec le marbre blanc, mis en diſtillation dans

une cornue de verre, & poussé pendant trois heures au plus grand feu, ont fourni une once d'acide marin fort bon, sans couleur, ayant une forte odeur d'eau régale : il a perdu cette odeur, en le faisant chauffer légérement dans un petit matras. Il est resté dans la cornue trois onces de matiere saline blanche en dessus, raréfiée, & noirâtre en dessous.

J'ai mêlé à la résidence de la cornue, environ trois onces d'eau. Le mêlange s'est échauffé à-peu-près au degré de l'eau bouillante : ensuite j'ai étendu le tout dans une plus grande quantité d'eau. La liqueur étoit trouble & noirâtre : je l'ai filtrée : elle a passé claire & sans couleur : il est resté sur le filtre la portion de terre que l'acide, passé dans la distillation, avoit abandonnée.

J'ai desséché de nouveau cette liqueur, & j'ai mis en distillation le sel marin à base terreuse qui en est résulté : je l'ai poussé à la plus grande violence du feu, que la cornue qui étoit de verre pouvoit supporter sans se fondre : je n'ai obtenu qu'un peu de liqueur acidule. La plus grande partie de l'acide marin est restée opiniâtrément fixée avec la terre.

La plupart des Chymistes pensent que le sel marin à base terreuse se décompose complettement & facilement par l'action du feu. On peut croire que c'est par analogie qu'ils ont raisonné ainsi. On a vu que le nitre à base terreuse avoit beaucoup de saveur, & qu'il étoit déliquescent. On a reconnu au sel marin à base terreuse la même propriété : on en a conclu qu'il devoit se décomposer, comme lui, par l'action du feu ; mais ayant examiné cette matiere plus attentivement, j'ai reconnu qu'il n'en est pas de même de l'acide marin : ces différences sont fondées sur les pro-

priétés de cet acide, qui ne ſont pas les mêmes que celles de l'acide nitreux, & ſur les changements que la terre calcaire éprouve pendant les diſtillations des ſels marins à baſe terreuſe.

Lorſqu'on ſoumet à la dillation du ſel marin à baſe terreuſe, fait avec de la terre calcaire dans ſon état naturel, la terre calcaire, quoiqu'unie à l'acide marin, ſe convertit en chaux vive. La portion d'acide qu'on retire, eſt celle qui précede ce changement d'état. Lorſqu'elle eſt une fois convertie en chaux, elle ne permet plus à l'acide de la quitter : l'acide eſt fixé preſque autant que s'il étoit uni à de l'alkali fixe. C'eſt la raiſon pour laquelle on tire des ſels marins à baſe terreuſe une partie de leur acide, au commencement de la diſtillation. Pour m'en aſſurer plus particuliérement, j'ai ſoumis à une ſemblable diſtillation quatre onces de ſel marin à baſe terreuſe, fait avec de la chaux éteinte à l'air : j'ai pouſſé le feu auſſi fort que dans l'expérience précédente : j'ai obtenu treize gros de liqueur claire, ſans couleur, ſans ſaveur, d'une légere odeur empyreumatique, ne changeant point la couleur du ſyrop violat, ni celle de la teinture de tourneſol : de l'alkali fixe verſé dans une petite portion de cette liqueur, a occaſionné un léger précipité terreux. Il réſulte de cette expérience, que le peu de ſubſtance qui a paſſé avec l'eau qui a diſtillé, n'étoit point de l'acide marin pur, mais du ſel marin à baſe terreuſe en nature, qui a été enlevé à la faveur de l'eau par la violence du feu. Il eſt reſté dans la cornue une maſſe à demi fondue, d'une couleur citrine à ſa ſurface, griſe, blanchâtre à l'intérieur, qui peſoit deux onces deux gros dix-huit grains; ce qui fait cinquante-quatre grains de perte. En diſſolvant cette matiere dans de l'eau, j'ai remar-

qué qu'elle s'est échauffée à-peu-près à soixante & dix degrés : elle exhaloit une odeur empyreumatique. J'ai varié cette expérience de la maniere suivante.

J'ai mêlé deux onces de sel marin à base terreuse, fait avec de la chaux, & deux onces de sel marin très pur à base d'alkali minéral. J'ai soumis ce mêlange à la distillation : il a passé neuf gros de liqueur qui avoit une légere odeur d'acide marin, laquelle rougissoit foiblement les couleurs bleues de la teinture du tournesol & du syrop violat. Cette liqueur ne faisoit rien avec l'alkali fixe; mais elle précipitoit en blanc un peu de mercure dissous dans de l'acide nitreux. Il est resté dans la cornue une masse grise blanchâtre, qui s'est échauffée beaucoup en la dissolvant dans l'eau.

J'ai répété ces expériences avec de l'huile de chaux, évaporée au même point (1), qui s'est comportée absolument de la même maniere.

J'ai exposé à l'action du feu, dans des creusets avec le concours de l'air, de tous les sels marins à base terreuse dont je viens de parler : tous ont perdu beaucoup plus de leur acide, que lorsqu'ils étoient dans des vaisseaux clos; mais aucun n'a été décomposé complettement. Quelque degré de force que l'on ait donné au feu, & quoiqu'il ait été continué pendant plusieurs heures, les résidus contenoient toujours une portion de sel marin à base terreuse non décomposé, que je séparois des résidus par solution & filtration.

Je pense néanmoins que, si l'on exposoit ces sels à un feu beaucoup plus fort que je ne l'ai fait, tel

(1) Voyez *Huile de chaux* : c'est le sel marin à base terreuse, qu'on sépare du *caput mortuum* de la décomposition du sel ammoniac par la chaux.

qu'un

qu'un feu de verrerie, on feroit dissiper entiérement l'acide marin, sur-tout si l'on étendoit ces sels fort mince; mais il résulte toujours de ce que nous venons de dire, que l'acide marin se fixe davantage dans les terres calcaires, que l'acide nitreux.

Sel marin à base terreuse avec de la glace.

On ne connoît point les effets de ce sel avec la glace, ni les degrés de froid qu'ils produiroient; mais il est à présumer qu'ils occasionneroient beaucoup de froid.

Acide marin & Acide vitriolique.

Lorsqu'on mêle de l'acide marin avec de l'acide vitriolique concentré, il se produit de la chaleur, parceque l'acide marin bien concentré est toujours fort aqueux, relativement à l'acide vitriolique concentré. On ne connoît point les propriétés de ce mêlange.

Acide marin avec le soufre.

On ne connoît point l'action de ces substances l'une sur l'autre, ni ce que ce mêlange produiroit.

Acide marin avec le foie de soufre terreux.

L'acide marin, comme acide, décompose le foie de soufre terreux: il s'unit à la terre & à la matiere saline de la chaux, & fait précipiter le soufre. Ce soufre, lavé & séché, se trouve semblable à ce qu'il étoit auparavant. L'acide marin se comporte, à cet égard, comme les autres acides.

Acide marin avec le gypse.

L'acide marin froid n'a aucune action sur les substances gypseuses : lorsqu'il est chaud, il procure à l'eau la propriété d'en dissoudre une plus grande quantité, sans que cet acide se combine avec ces substances. On obtient par son moyen des crystaux de sélénite, seulement plus gros qu'avec de l'eau pure.

J'ai mis dans un matras huit onces d'eau, & un gros & demi d'acide marin (1) : ce mêlange bouillant a dissous avec effervescence vingt-quatre grains de gypse réduit en poudre fine : l'eau en étoit saturée ; mais ayant ajouté une pareille quantité d'acide marin, la même eau a dissous encore autant de gypse. L'albâtre a présenté les mêmes phénomenes avec l'acide marin.

J'ai mis ces dissolutions dans de petits sceaux de verre, & couverts de papier, pour garantir les liqueurs de la poussiere ; elles ont formé des crystaux aiguillés de la longueur de trois ou quatre lignes, & d'une belle couleur jaune dorée. Ces crystaux, mis égoutter sur du papier gris, sont devenus très blancs & parfaitement neutres, & n'ayant rien retenu de l'acide marin. L'acide vitriolique, versé sur ces crystaux, ne dégageoit aucunes vapeurs d'esprit de sel.

La dissolution de ces crystaux n'altéroit point les couleurs bleues du syrop violat, & de la teinture de tournesol : ils étoient de la sélénite aussi pure qu'avant toutes ces opérations.

---

(1) Cet acide pese une once 60 grains dans une bouteille qui contient une once d'eau.

Acide marin & Acide nitreux.

L'acide marin & l'acide nitreux se mêlent & s'unissent très bien ensemble dans toutes proportions. Il est ensuite impossible de les séparer l'un de l'autre sans intermedes, parcequ'ils ont à-peu-près le même degré de volatilité. Ce mêlange forme un acide mixte que l'on nomme *eau régale*, qui a des propriétés particulieres & différentes des deux acides pris séparément. Nous aurons occasion de faire connoître les propriétés de l'eau régale : ainsi nous ne dirons rien de plus, quant à présent, sur ces propriétés, ni sur les doses des deux acides, qu'on fait varier suivant l'usage qu'on en veut faire. Le nom d'*eau régale* a été donné à ce mêlange, à cause de la propriété qu'il a de dissoudre l'or que les Alchymistes ont nommé le *Roi des métaux*.

Sur l'Acide végétal.

Entre les différents acides que fournit le regne végétal, nous ne nous proposons d'examiner, quant à présent, que celui que l'on nomme *vinaigre* : il est produit par la fermentation acéteuse. Nous supposons cet acide pur, comme si la Nature le fournissoit ainsi, de même que nous l'avons fait à l'égard des acides minéraux. On distille cet acide pour le débarrasser des matieres colorantes & extractives. Nous dirons, en son lieu, comment cet acide est produit, & comment on le distille : nous le supposons ici tout distillé.

Le vinaigre distillé est blanc, sans couleur.

Il a une odeur & une saveur acide agréable.

Il est presque aussi pesant que de l'eau.

Il est constamment sous une forme liquide ;

du moins jusqu'à présent, a-t-il été impossible de l'avoir sous une forme concrette.

Il rougit les couleurs bleues des végétaux, comme les acides minéraux.

Vinaigre exposé au feu.

Le vinaigre déja distillé, soumis de nouveau à la distillation, soit dans une cornue, soit dans un alambic de verre, souffre une sorte de concentration, bien légere à la vérité : ce qui passe au commencement est plus aqueux que ce qui distille sur la fin. Il reste toujours au fond du vaisseau un peu de matiere extractive, ou qui a monté dans la premiere distillation, ou qui provient d'une portion de vinaigre qui a été décomposée pendant cette derniere opération. Cet acide est infiniment plus volatil que les acides minéraux.

Vinaigre exposé à l'air.

Cet acide est tellement aqueux, qu'au lieu d'attirer l'humidité de l'air, comme le font les acides minéraux, il s'évapore en entier, & ne laisse qu'une tache de matiere extractive, comme lorsqu'on le soumet à la distillation.

Vinaigre concentré à la gelée.

Mais lorsqu'on expose le vinaigre à un froid de plusieurs degrés au-dessous du terme de la congélation, l'eau se gele, mais non la partie acide : on sépare la glace qui s'est formée : on la met égoutter sur un tamis toujours au même degré de froid : on la jette comme inutile. Cette premiere glace ne se trouve être que de l'eau ; du moins elle contient une si petite quantité d'acide, qu'elle

ne mérite aucune attention. On expofe de nouveau le même vinaigre à un plus grand froid : la partie aqueufe fe gele encore : on fépare de même la glace ; mais on la met à part, parce-qu'elle retient dans fes interftices une certaine quantité de vinaigre qu'il eft bon de ne pas perdre. On continue d'expofer ainfi de fuite le même vinaigre à de plus grands froids, jufqu'à ce qu'il refufe de fe geler davantage : il refte enfin un vinaigre très acide & très fort : c'eft ce que l'on nomme *vinaigre concentré à la gelée*.

Remarques.

Cent pintes de vinaigre diftillé qu'on expofe ainfi au froid, rendent environ quatre ou cinq pintes d'acide végétal très fort, après avoir éprouvé un froid naturel de dix degrés au-deffous du terme de la congélation. Néanmoins cette quantité peut varier ; cela dépend du degré d'acidité où étoit le vinaigre avant qu'on le foumît au froid, & du degré de froid qu'il a fait pendant la congélation.

Lorfqu'on expofe une premiere fois le vinaigre à un grand froid, il s'en gele une trop grande quantité en même temps. La partie acide non gelée refte interpofée dans la glace ; ce qui fait un déchet confidérable : il eft bon de contenir le vinaigre dans des cruches bouchées d'un papier, afin qu'il fe faffe moins de perte. Lorfque le vinaigre eft expofé à l'action du froid dans des terrines de grès, & qu'il préfente beaucoup de furface à l'air, il fe gele un peu mieux à la vérité, mais il s'en évapore beaucoup par l'âpreté du froid : c'eft ordinairement le plus fubtil & le plus fpiritueux qui fe diffipe.

Le vinaigre se concentre très bien par ce procédé. La partie acide se trouve rassemblée sous un plus petit volume. Le vinaigre, parvenu à ce point de concentration, a plus d'action que le vinaigre seulement distillé : il agit, dans plusieurs occasions, d'une maniere sourde, comme l'acide marin. On connoît fort peu les propriétés de ce vinaigre ainsi concentré. On peut l'obtenir encore plus concentré, en exposant ce même vinaigre à un froid artificiel, plus grand que le naturel qu'il a éprouvé.

Vinaigre avec de l'eau.

Cet acide se mêle très bien avec l'eau sans produire ni froid, ni chaleur, ni effervescence : ce qui n'a rien de surprenant, puisque cet acide est fort aqueux. On peut ensuite lui enlever, par le moyen de la congélation, l'eau qu'on lui a ajoutée, comme nous venons de le dire.

Vinaigre mêlé avec de la glace.

Deux gros de vinaigre distillé, avec demi-once de glace pilée, ont produit un degré de froid, la température étant à sept degrés au-dessous de la glace.

Le vinaigre concentré à la gelée, employé à la même dose, & avec la même quantité de glace, a fait baisser la liqueur du thermometre de quatre degrés.

Vinaigre avec de la terre vitrifiable.

Le vinaigre n'a aucune action sur les terres vitrifiables, quelque divisées qu'elles soient par les moyens méchaniques. Nous verrons, par la

ſuite, que, lorſque cette terre eſt même diviſée chymiquement, le vinaigre n'a encore que très peu d'action ſur elle.

Vinaigre avec les matieres combuſtibles.

Le vinaigre n'a pas ſur les matieres combuſtibles l'action des acides minéraux. Il agit d'une maniere plus douce, à-peu-près comme le fait l'eau, parcequ'il eſt fort aqueux. On s'en ſert dans pluſieurs occaſions, comme menſtrue, pour extraire ou pour diſſoudre certaines ſubſtances qu'il peut attaquer. Nous aurons occaſion d'en parler dans le cours de nos expériences.

Vinaigre avec le phlogiſtique.

Le vinaigre n'a aucune diſpoſition pour s'unir avec le phlogiſtique : cela vient de ce que cet acide eſt fort aqueux. Peut-être que ſi l'on parvenoit à le concentrer au même degré où ſont ordinairement les acides minéraux, on parviendroit à produire une ſorte de ſoufre, comme on le fait avec les autres acides.

Vinaigre avec la matiere huileuſe.

Le vinaigre paroît n'avoir pas plus d'action ſur les matieres huileuſes, que de l'eau pure ; mais on ne ſait quelle ſeroit ſon action ſur ces ſubſtances, s'il étoit bien concentré.

Vinaigre diſtillé avec les terres calcaires.

Le vinaigre diſſout toutes les terres calcaires avec effervescence : il s'en charge juſqu'au point de ſaturation, & il forme avec elles des ſels qui ſe cryſtalliſent, & qui n'attirent point l'humidité

de l'air. Ces ſels portent le nom général de *ſel acéteux terreux*, & en particulier celui de l'eſpece de terre que l'on a employée ; comme *ſel de craie, de marbre blanc, d'yeux d'écreviſſes, de corail*, &c.

On met dans un matras du marbre blanc en poudre : on verſe par-deſſus du vinaigre diſtillé : il ſe fait auſſi-tôt une effervescence : lorſqu'elle eſt un peu appaiſée, on place le vaiſſeau ſur un bain de ſable chaud, pour accélérer la diſſolution. Lorſque le vinaigre ceſſe d'agir, & qu'il eſt ſaturé, on filtre la liqueur, & on la garde dans une bouteille. Cette diſſolution eſt d'une légere couleur ambrée. J'ai fait diſſoudre pluſieurs pierres & terres calcaires dans le vinaigre diſtillé. Je vais rendre compte des phénomenes qu'elles ont préſentés.

De la craie de Champagne, diſſoute dans cet acide, a formé une diſſolution ſemblable à la précédente, & qui avoit la même couleur.

Du moëllon d'Arcueil a formé une diſſolution plus ambrée que les précédentes, parceque cette pierre contient un peu plus de fer.

Du ſpath calcaire s'eſt diſſous plus promptement dans cet acide, que les matieres précédentes. La diſſolution, avant d'être ſaturée, étoit citrine, à raiſon du fer que cette pierre contient ; mais lorſqu'elle a été ſaturée complettement, elle a dépoſé un peu d'ochre. La liqueur n'avoit qu'une légere couleur ambrée.

Des ſtalactites calcaires d'Arcueil ſe ſont diſſoutes avec les mêmes phénomenes. Cette diſſolution, bien ſaturée, étoit preſque ſans couleur.

Des coquilles d'œufs ſe ſont très bien diſſoutes. La diſſolution n'avoit aucune couleur.

La chaux, éteinte à l'air, s'eſt diſſoute avec

vive effervefcence. Le vinaigre s'en eft faturé fans le fecours de la chaleur. Cette diffolution étoit d'une légere couleur ambrée.

Les pellicules ou crême de chaux fe font très bien diffoutes dans cet acide. Cette diffolution n'avoit prefque point de couleur.

Six gros de vinaigre diftillé ont été faturés par vingt onces d'eau de chaux. Le mêlange s'eft fait fans effervefcence fenfible. La liqueur étoit fans couleur.

Toutes ces diffolutions, bien faturées, ont la même faveur : elle eft amere, acerbe & un peu mordicante. La faveur de la diffolution de chaux étoit moins forte, & la liqueur de la faturation de l'eau de chaux étoit encore plus foible. Sa faveur approchoit beaucoup de celle de l'eau crue des puits de Paris.

Au bout de quatre mois, il s'eft formé à la furface de ces diffolutions une moififfure fans odeur de putréfaction, à l'exception cependant de la diffolution de pellicules de chaux, qui ne s'eft point moifie. Elles ont toutes perdu confidérablement de leur faveur piquante.

Lorfque ces diffolutions font nouvellement faites, elles font prendre au fyrop violat & à la teinture de tournefol une couleur purpurine qui paffe à la couleur de feuille morte ; mais lorfqu'elles ont été expofées à l'air, feulement trois ou quatre jours, elles n'alterent plus les couleurs de ces végétaux.

J'attribue cet effet à ce que j'ai remarqué pendant la faturation du vinaigre avec les terres calcaires. Il fe dégage une vapeur acide très volatile, comparable pour la force à l'acide fulfureux volatil, & qu'on pourroit nommer *acide fulfureux végétal*. Cette vapeur eft un peu adhérente à la

liqueur, ſans être combinée. Lorſque les diſſolutions ſont nouvelles, elles ſont imprégnées de cet acide ſubtil : il agit ſur les couleurs bleues des végétaux, comme l'acide vitriolique ſulfureux : il les rougit d'abord, & les fait paſſer à la couleur de feuilles mortes. Lorſqu'on expoſe ces diſſolutions à l'air libre, cet acide volatil ſe diſſipe entiérement.

Aucune terre calcaire ne décompoſe ces diſſolutions, & n'en fait point précipiter la terre.

L'eau de chaux ne précipite que des atomes de matiere terreuſe de toutes ces diſſolutions.

L'acide vitriolique pourroit bien décompoſer tous ces ſels acéteux terreux.

Je n'ai point eſſayé ce que feroient les acides nitreux & marins ſur ces diſſolutions.

Cryſtalliſation des ſels acéteux, terreux-calcaires.

J'ai diſtribué ſéparément dans des ſeaux de verre, des portions de toutes ces diſſolutions de terres calcaires, faites par le vinaigre diſtillé. Je les ai recouvertes d'un papier pour les garantir de la pouſſiere : elles ont toutes fourni des cryſtaux par une évaporation ſpontanée : ces cryſtaux, qui ſont de la plus grande beauté, ſont fort ſujets à grimper le long des parois des vaiſſeaux. Lorſque la liqueur dans laquelle ils ſe forment, eſt peu évaporée, ils reſſemblent en quelque ſorte à des épis de ſeigle. Lorſqu'au contraire on laiſſe évaporer la liqueur à l'air libre, la ſurface du ſel eſt hériſſée de grumeaux ſemblables à des choux-fleurs, ſous leſquels on trouve des cryſtaux en épis, qui ſont toujours ſoyeux & moirés.

J'ai mis en diſtillation dans une cornue de verre huit onces de ſel acéteux-calcaire, fait avec

des coquilles d'œufs. Il a paſſé, en vapeurs blanches, deux onces ſept gros de liqueur rouſſe très ſpiritueuſe, très inflammable, & ayant l'odeur de l'éthèr végétal, mais empyreumatique.

Il eſt reſté dans la cornue une matiere terreuſe noire, légere & charbonneuſe, peſant quatre onces trois gros. Il s'eſt fait ſix gros de perte pendant la diſtillation.

J'ai mis la liqueur en rectification dans une petite cornue au feu de lampe avec un ſeul lumignon : il a paſſé d'abord une once de liqueur très ſpiritueuſe, inflammable, d'une légere couleur ambrée, & que j'ai ſéparée : il a paſſé enſuite une liqueur blanchâtre laiteuſe, ſur laquelle on remarquoit quelques gouttes d'huile aſſez blanche. Il eſt reſté dans la cornue une once deux gros de liqueur rouſſe, ſur laquelle nageoit environ un gros d'huile noire, épaiſſe comme de la térébenthine.

Toutes ces liqueurs rougiſſoient la teinture de tourneſol. La premiere blanchiſſoit avec l'eau. Nous verrons, en ſon lieu, que l'alkali fixe, traité de même avec du vinaigre diſtillé, donne des produits abſolument contraires.

Sel acéteux-calcaire avec de la glace.

On ne connoît point les effets que produiroit ce ſel avec de la glace.

Sel acéteux-calcaire avec du ſoufre.

On ignore également les effets de ce ſel ſur le ſoufre.

Vinaigre & acide vitriolique diſtillés enſemble.

J'ai mêlé enſemble, dans une cornue de verre,

deux livres d'acide vitriolique concentré, & autant de vinaigre rouge ordinaire. Ces liqueurs se sont échauffées à-peu-près autant que de l'eau qu'on mêle avec de l'acide vitriolique dans les mêmes proportions. Pendant ce mêlange, il s'est élevé des vapeurs blanches qui avoient une odeur suave de vinaigre. J'ai soumis ce mêlange à la distillation au bain de sable que j'avois chauffé auparavant. Lorsqu'il y a eu une certaine quantité de liqueur de distillée, le mêlange de la cornue s'est raréfié : il a passé beaucoup de vapeurs blanches, mais point élastiques. J'ai déluté le ballon : j'ai obtenu quinze onces six gros de liqueur acide, ayant une odeur très agréable, étant légérement sulfureuse & non empyreumatique ; ce à quoi le vinaigre est ordinairement sujet lorsqu'on le distille seul.

J'ai adapté un autre ballon à la cornue, & j'ai continué la distillation pour tirer encore seize onces de liqueur. La matiere se gonfloit avec la plus grande facilité ; ce qui obligeoit de ménager le feu avec beaucoup de soin. La liqueur a enfin cessé de se raréfier : il s'est dégagé beaucoup de vapeurs blanches qui se condensoient difficilement. La liqueur qui a distillé étoit sans couleur ; mais elle avoit une forte odeur d'acide sulfureux volatil : elle avoit aussi une saveur infiniment plus acide que la premiere liqueur : on remarquoit à sa surface une pellicule grasse, qui a disparu dans l'espace de quelques jours. Il est resté dans la cornue une livre treize onces d'acide vitriolique noir, semblable au résidu de l'éther vitriolique.

Vinaigre & acide nitreux.

On peut présumer que l'acide nitreux, qui a

beaucoup d'action ſur les matieres inflammables, procureroit au vinaigre des changements d'une nature différente de ceux de l'acide vitriolique, & relatifs à ſa maniere d'agir ſur ces ſubſtances. Mais il n'y a aucune obſervation de faite ſur cette combinaiſon.

Vinaigre & acide marin.

Il en eſt de même de l'acide marin. On ne connoît nullement ſes effets ſur le vinaigre.

Vinaigre avec le ſoufre.

Les effets & l'action du vinaigre, pris dans différents états, ſur le ſoufre, ſont pareillement ignorés.

Vinaigre avec le foie de ſoufre terreux.

Le vinaigre décompoſe le foie de ſoufre terreux, comme le font les acides minéraux : il s'unit à la terre & à la matiere ſaline de la chaux, en faiſant précipiter le ſoufre.

Vinaigre & gypſe.

Le vinaigre diſtillé & bouillant ne diſſout pas mieux ni en plus grande quantité le gypſe & les ſubſtances gypſeuſes, que ne le fait l'eau pure & bouillante.

Sur l'alkali fixe végétal.

L'alkali fixe eſt une ſubſtance ſaline qu'on ſépare des cendres des végétaux. Nous le ſuppoſerons ici tout purifié, comme ſi la Nature le produiſoit ainſi. Nous parlerons par la ſuite des moyens qu'on emploie pour ſe le procurer.

Les Chymiſtes ont ſouvent agité cette queſ-

tion : La Nature produit-elle cette ſubſtance ſaline, ou cette ſubſtance eſt-elle un produit du feu ? Nous avons déja dit notre ſentiment ſur cet objet, en examinant les matieres ſalines en général ; & nous répétons ici que la Nature forme l'alkali fixe directement par la voie humide & par la voie ſeche, ſuivant les circonſtances : mais il paroît que la plus grande quantité de ce qui exiſte dans la Nature, ſe produit journellement par la voie humide.

Il eſt à préſumer que l'alkali fixe eſt composé des mêmes ſubſtances que les acides, mais différemment arrangées, & dans des proportions diverſes. Les propriétés que nous reconnoîtrons à ce ſel nous font préſumer que le principe du feu, qui eſt de l'eſſence de cette ſubſtance ſaline, n'eſt pas auſſi pur que dans les acides minéraux : c'eſt vraiſemblablement la cauſe pour laquelle l'alkali a moins d'action ſur les matieres inflammables. Le principe terreux réſide en plus grande quantité dans ce ſel, que dans les acides. C'eſt encore pour cette raiſon qu'il eſt moins propre à ſe combiner avec les corps inflammables. Il a avec l'eau une moindre affinité que n'en ont les acides ; mais il en a beaucoup avec la terre par la voie ſeche : il contracte avec elle des combinaiſons très fortes & très intimes. Nous reconnoîtrons mieux toutes ces propriétés de l'alkali dans le détail des opérations.

L'alkali fixe eſt ſous une forme ſeche ; ce qui indique d'abord qu'il entre dans ſa compoſition une plus grande quantité de terre, que dans celle des acides.

Il eſt d'un blanc mat, & n'affecte aucune figure particuliere.

Il eſt ſans odeur lorſqu'il eſt parfaitement pur ;

Il a une ſaveur âcre, cauſtique & brûlante, & développe dans la bouche une odeur urineuſe. Cette propriété cauſtique, qui eſt ſemblable à celle du feu, nous indique que l'alkali contient une certaine quantité de feu pur ou preſque pur, qui lui eſt uni, comme il l'eſt dans les acides, puiſque l'alkali agit comme eux ſur les matieres animales. L'odeur urineuſe qu'il développe, vient encore de ſa grande action ſur la ſubſtance de la langue : il agit en la détruiſant, & en dégage une ſubſtance qui eſt de l'alkali volatil, comme nous le dirons en ſon lieu.

L'alkali fixe verdit les couleurs bleues des végétaux, tels que le ſyrop violat, &c.

Alkali fixe exposé au feu.

L'alkali fixe a beaucoup plus de fixité au feu, que tous les acides : il eſt en état de ſupporter la plus grande violence du feu dans des vaiſſeaux clos, ſans s'élever : mais lorſqu'il a communication avec l'air, & qu'il éprouve l'action immédiate du feu, ſon phlogiſtique entre véritablement en combuſtion : alors l'alkali ſe diſſipe en vapeurs blanches très épaiſſes, qui affectent ſinguliérement le cerveau : il ſe réduit encore plus promptement en vapeurs lorſqu'il a en même temps un contact immédiat avec le phlogiſtique embraſé : il n'entre en fuſion qu'après avoir rougi.

On met dans un creuſet la quantité que l'on veut d'alkali fixe : on le place dans un fourneau entre des charbons ardents : on couvre le creuſet avec un couvercle de terre, pour empêcher les charbons d'y entrer. Lorſque le ſel eſt fondu, on le verſe dans un mortier de fer un peu échauffé : il coule comme une liqueur : il forme, après qu'il

eſt refroidi, une maſſe blanche verdâtre très dure : on le pulvériſe & on l'enferme pendant qu'il eſt chaud, dans une bouteille qu'on bouche bien.

La couleur verdâtre que l'alkali prend dans cette occaſion, vient d'une portion de phlogiſtique qui s'eſt développée pendant la fuſion. Lorſqu'il eſt fondu, il exhale une fumée blanche : il ſe diſſiperoit entiérement ſi on le laiſſoit trop long-temps au feu. Il eſt de la plus grande importance de prendre garde que le mortier ſoit bien ſec lorſqu'on coule ce ſel : s'il contenoit la moindre humidité, elle ſeroit ſubitement réduite en vapeurs très dilatées, & occaſionneroit une exploſion des plus bruyantes, en jettant au loin le ſel fondu. Cette remarque eſt générale pour toutes les matieres en fuſion. On doit avoir la plus grande attention de ne jamais les couler dans des vaiſſeaux humides.

En examinant les propriétés du principe terreux, nous avons vu qu'il étoit abſolument fixe. Comme cette matiere ſaline a beaucoup plus de fixité que les acides, nous pouvons conclure en toute ſureté, qu'elle contient beaucoup plus de principe terreux que les acides.

Alkali fixe expoſé à l'air.

L'alkali fixe ſe charge puiſſamment de l'humidité de l'air, & ſe réſout en liqueur. Comme l'alkali fixe le plus pur ſe tire du tartre, on le nomme, lorſqu'il eſt ainſi réſous en liqueur, *huile de tartre par défaillance*, & alkali tombé en *deliquium*. Ce nom d'huile eſt impropre. L'alkali fixe n'a rien d'huileux. On ne lui a donné ce nom, qu'à cauſe de ſa conſiſtance qui approche un peu de celle de l'huile fluide. Pour le préparer ainſi :

On

On met du ſel alkali dans des vaſes de grès ou de verre, larges & plats : on les expoſe à la cave, ou dans tout autre endroit humide : lorſque ce ſel eſt réſous en liqueur, on le filtre, & on le conſerve dans des bouteilles qu'on bouche avec des bouchons de liege, ou encore mieux avec des bouchons de verre.

Ce moyen de préparer l'huile de tartre a des inconvénients, à cauſe de la pouſſiere qu'elle ramaſſe : elle ſe charge auſſi des ſubſtances réduites en vapeurs dans l'air, qui alterent ſa pureté. Il vaut mieux la préparer de la maniere ſuivante.

Alkali fixe mêlé avec de l'eau.

On met dans une terrine de grès de l'alkali fixe deſſéché : on verſe par-deſſus environ ſon poids égal d'eau : on agite le mêlange avec une ſpatule : il ſe produit une chaleur de ſoixante degrés lorſque l'alkali eſt bien ſec : elle eſt moindre lorſqu'il n'a pas été bien deſſéché. Lorſque l'alkali eſt entiérement diſſous, on filtre la liqueur, & on la conſerve dans une bouteille. Dans cet état, il eſt ſans couleur & ſans odeur, lorſqu'on a fait choix d'un alkali bien pur ; mais il a toujours une ſaveur âcre, cauſtique & brûlante.

REMARQUES.

L'alkali fixe contient de la terre par ſurabondance : celle qui conſtitue ſon eſſence ne lui eſt pas unie auſſi intimement qu'elle l'eſt dans les acides ; du moins on en ſépare, facilement & promptement, une certaine quantité : il ſuffit de faire diſſoudre dans de l'eau & de faire deſſécher pluſieurs fois de ſuite le même alkali fixe : on en ſépare chaque fois une quantité fort conſi-

dérable de terre blanche, sans que l'alkali perde ses propriétés. J'ai gardé nombre de fois, dans des flacons bouchés de cryſtal, de l'alkali fixe très pur en liqueur : il a toujours dépoſé une plus ou moins grande quantité de terre blanche. Je penſe que cet effet vient, dans l'un & dans l'autre cas, d'une véritable décompoſition de l'alkali, & de ce que ſes principes ſont bien moins unis entre eux que dans les acides. Je penſe auſſi que ces phénomenes viennent de ce que la portion de feu preſque pur, auquel il doit ſes propriétés ſalines, ſe diſſipe, & qu'il ſe ſépare de la terre dans la même proportion : il peut ſe décompoſer, en grande partie, par ces moyens ſimples, & acquérir même plus de cauſticité, ſur-tout en ne le faiſant point calciner à chaque deſſiccation, afin de ne point détruire la matiere phlogiſtique dont il abonde, & qui ſert à mieux fixer les parties de feu. Si au contraire on le calcine chaque fois qu'on le fait deſſécher, on brûle la matiere phlogiſtique qui s'étoit concentrée dans les deſſiccations précédentes, & on occaſionne la ſéparation d'une plus grande quantité de terre : la portion de terre qui ſe ſépare, eſt proportionnée à la quantité de feu principe de l'alkali qu'on a fait diſſiper, parcequ'il y a réellement une partie de ce ſel qui eſt décompoſée complettement : il eſt facile de s'en appercevoir par le poids de l'alkali reſtant, qui eſt moindre qu'auparavant : ce ſel ſe trouve dans le même état qu'il étoit avant ces opérations : on peut le décompoſer ſucceſſivement, & même aſſez promptement, en faiſant diſſiper le feu & l'air qui lui ſervoient de principes conſtituants : à la fin de ces opérations, on recueille à part l'eau & la terre qui ſont les autres principes de ce ſel.

Il en eſt de même de l'eau de chaux : elle perd par le ſéjour toute ſa ſaveur : les pellicules de chaux n'ont plus de ſaveur. Tous ces effets viennent de la même cauſe. Il n'y a ni dans l'eau de chaux, ni dans les pellicules, aſſez de matiere phlogiſtique pour fixer les parties de feu : mais ſi l'on ajoute à l'eau de chaux, comme je l'ai fait, une matiere phlogiſtique, dans un état convenable, tel que de l'eſprit de vin, pour qu'elle puiſſe s'unir aux principes de l'eau de chaux ; alors, au lieu de perdre de ſa cauſticité par le ſéjour, elle en acquiert conſidérablement. Ces phénomenes nous prouvent, de plus en plus, que les parties de feu qui font la cauſticité des matieres ſalines, ont beſoin d'être unies par une doſe ſuffiſante de phlogiſtique, & dans un état convenable ; car une plus grande doſe de ſubſtance de cette nature fait perdre au ſel alkali toutes ſes propriétés cauſtiques, comme nous le verrons en parlant de l'alkali phlogiſtiqué pour le bleu de Pruſſe.

Quant à la terre qu'on ſépare de l'alkali fixe dans ces différentes opérations, je me ſuis bien convaincu qu'elle eſt de nature vitrifiable, & qu'elle en a toutes les propriétés : mais il ne faut pas croire, comme je l'ai déja dit, qu'elle ſoit dans les ſels ſous l'état calcaire ; je penſe, au contraire, que lorſqu'elle en fait partie, elle y eſt dans un état moyen entre les terres calcaires & les terres vitrifiables : je penſe encore qu'elle ne peut ſe ſéparer des combinaiſons ſalines, que lorſqu'elle eſt parvenue à l'état de terre vitrifiable pure, & lorſqu'elle s'eſt dépouillée de l'air, du phlogiſtique & du principe aqueux, qui la conſtituoient plus ou moins terre calcaire.

D'après tout ce que je viens de dire, je crois qu'on pourroit décompoſer complettement une

quantité donnée d'alkali fixe, d'une maniere fort simple. Il suffiroit, pour cela, de faire digérer dans un matras au bain de sable, de l'alkali fixe en liqueur, & qui ne seroit pas trop concentré. Il seroit inutile d'ôter la terre à mesure qu'elle se sépareroit du sel : elle ne peut nuire à l'opération.

L'alkali fixe très pur n'est point susceptible de se crystalliser : il se desseche & se réduit en poudre. Quelques Chymistes ont cependant avancé qu'on pouvoit le faire crystalliser : si cela est arrivé, on doit l'attribuer à quelques sels étrangers qui se l'ont associé pour crystalliser ensemble. Mais le sel de tartre très pur, & qui a été calciné à l'air libre, n'est point susceptible de se crystalliser : cependant, lorsqu'on fait calciner le tartre dans des vaisseaux clos, comme dans une cornue, il y a une bonne partie du sel alkali qui se crystallise : cet effet vient du phlogistique qui convertit une partie de ce sel en crystaux de soude, ou en alkali marin. Le phlogistique, dans ce cas, est plus abondant : son état est différent de celui qu'il a dans le sel qu'on nomme alkali végétal : l'alkali qui résulte de cette combinaison n'est plus déliquescent ; il est moins âcre & moins caustique que l'alkali végétal.

Lorsque l'alkali est en liqueur, ou pour avoir été exposé à l'air, ou pour avoir été dissous dans l'eau, on peut le remettre dans son premier état de siccité. Il suffit de faire évaporer l'humidité, jusqu'à ce qu'il soit réduit à siccité, & de l'enfermer dans une bouteille, tandis qu'il est chaud : mais comme cette matiere saline a de l'action sur certains métaux, il s'ensuit que tous les vaisseaux ne sont pas également propres à la dessécher. Les meilleurs sont ceux de verre ou de grès : mais ils

ont l'inconvénient de casser : ils sont petits : on ne peut faire dessécher qu'une petite quantité de sel à la fois : ceux de fer alterent la pureté de l'alkali, & encore plus ceux de cuivre : les vaisseaux les plus commodes sont les bassines d'argent ; ils ne communiquent rien à ce sel.

Alkali fixe avec de la glace.

L'alkali fixe, comme nous l'avons dit, produit de la chaleur en se dissolvant dans l'eau. Il en est autrement, lorsqu'on le mêle avec de la glace : une partie de ce sel, & deux de glace pilée, produisent un froid de dix degrés, la température au terme de la congélation.

Alkali fixe avec de la terre vitrifiable.

L'alkali fixe ne peut, par la voie humide, contracter aucune union avec la terre vitrifiable ; mais par la fusion, il dissout parfaitement les terres vitrifiables, même avec effervescence. Il forme avec elles des matieres vitreuses ou des matieres vitriformes, suivant les porportions que l'on a employées.

Lorsqu'on fait entrer dans le mêlange six ou sept parties de sable, & même davantage, sur une d'alkali fixe, ces matieres, poussées long-temps à la violence du feu, entrent en fusion, & se combinent très bien. Le produit qui en résulte se nomme *verre*. Nous parlerons plus amplement de ce produit en son lieu, & nous donnerons un article sur le verre, la verrerie & la vitrification.

Mais lorsqu'on a employé, au contraire, trois ou quatre parties de sel alkali sur une de sable, il n'y a pas assez de matiere terreuse pour saturer

l'alkali. Le mêlange participe davantage des propriétés de la matiere saline : il est âcre, caustique, déliquescent : la terre vitrifiable se trouve dissoute par l'alkali fixe : elle est en état de passer au travers des filtres : c'est ce que l'on nomme *liquor silicum.*

Liquor silicum, *ou liqueur des cailloux.*

On prend une once de caillou noir calciné & réduit en poudre sur le porphyre : on le mêle avec quatre onces de sel alkali bien sec : on met ce mêlange dans un creuset, qu'on ne remplit qu'à moitié : on place le creuset dans un fourneau qui pousse bien : aussi-tôt que la matiere entre entre fusion, elle se gonfle considérablement : elle continue de se boursoufler jusqu'à ce que l'alkali ait dissous toute la terre vitrifiable. On tient le creuset ouvert, tant que cette effervescence a lieu, afin de la modérer, sans quoi la matiere passeroit par-dessus les bords du creuset. Lorsque l'effervescence est passée, on couvre le creuset, on augmente un peu le feu pendant trois ou quatre minutes, pour faire prendre à la matiere une belle fusion, & pour être sûr que toute la terre vitrifiable est dissoute par l'alkali ; alors on verse ce que contient le creuset dans un mortier de fer bien sec, ou sur une plaque de fer ou de cuivre. La matiere, en se refroidissant, se fige & prend l'apparence d'un verre : elle se casse d'elle-même en plusieurs morceaux, dès qu'elle cesse d'être rouge.

REMARQUES.

Pendant la fusion de ces deux substances, l'alkali, aidé de la chaleur, dissout la terre vitrifia-

ble, comme un acide diſſout la terre calcaire. L'inſtant où ſe fait cette diſſolution, s'annonce par l'efferveſcence qui s'excite entre ces ſubſtances, & qui eſt même très conſidérable : c'eſt pour cette raiſon que nous avons recommandé de n'emplir le creuſet qu'à moitié, afin qu'il y ait un eſpace ſuffiſant, pour que la matiere ne ſe répande pas hors du creuſet. On eſt aſſuré que la combinaiſon eſt faite, lorſque l'efferveſcence eſt paſſée. Néanmoins j'ai remarqué qu'il étoit néceſſaire de chauffer le mêlange encore quelque temps après, afin d'être aſſuré que la totalité de la terre vitrifiable eſt complettement diſſoute.

Cette combinaiſon eſt eſſentiellement moins fuſible que l'alkali pur, parceque la fuſibilité de l'alkali & l'infuſibilité de la terre ſe partagent réciproquement leurs propriétés. C'eſt pourquoi il faut un bon coup de feu, pour produire la diſſolution complette de la terre vitrifiable. Si l'on a ôté du feu la matiere, immédiatement après qu'elle eſt fondue, elle eſt d'un blanc laiteux, lorſqu'elle eſt refroidie, parceque les cailloux contiennent encore quelque portion de terre moyenne entre la terre calcaire & la terre vitrifiable, une terre enfin qui n'eſt pas encore complettement changée en une terre vitrifiable pure. Il faut, pour diſſoudre cette portion de terre, un plus grand & plus long coup de feu, que pour diſſoudre par le même moyen de la terre vitrifiable pure. La matiere eſt bien tranſparente, lorſqu'elle a reçu le feu convenable.

Si, au lieu de cailloux, on emploie du ſable blanc ordinaire & également broyé, ou toute autre pierre vitrifiable pure, la maſſe vitriforme qui réſulte immédiatement après ſa fuſion, n'eſt

point laiteuſe : elle eſt tranſparente comme du verre. Ceci nous donne un exemple de la fuſibilité des terres vitrifiables plus grande que celle des terres calcaires, puiſque la terre vitrifiable du caillou eſt fondue la premiere, & qu'on eſt obligé de continuer le feu encore quelques inſtants de plus, pour vitrifier la portion de terre qui a conſervé quelques-uns des caracteres de la terre calcaire.

Si le feu n'a pas été ſuffiſamment fort ni aſſez long-temps continué pour fondre la terre demi-calcaire du caillou, on la retrouve ſur les filtres, lorſqu'on vient à faire diſſoudre dans de l'eau cette matiere vitriforme. Elle ne ſe préſente pas avec toutes ſes propriétés calcaires bien décidées, parceque, comme nous l'avons déja dit, elle éprouve des altérations de la part du feu, qui la ramenent de plus en plus au caractere de terre vitrifiable, qui eſt celui de ſon origine.

On peut, ſi l'on veut, s'éviter la peine de broyer ſur le porphyre ces ſortes de pierres : il ſuffit de les employer en poudre fine : la diſſolution eſt ſeulement quelques inſtants de plus à ſe faire : le gonflement & l'effervesſcence durent un peu plus de temps. C'eſt un principe général : plus les corps ſont diviſés, mieux ils ſe combinent, & la combinaiſon ſe fait plus promptement.

Lorſqu'il tombe quelques charbons dans le creuſet, tandis que la matiere eſt en fuſion, l'alkali agit ſur le phlogiſtique, diſſout même le charbon : la matiere prend une couleur depuis le jaune juſqu'au rouge d'hyacinthe, à proportion que l'alkali a diſſous de cette ſubſtance ; au lieu que quand cet accident n'arrive pas, la matiere n'a qu'une légere couleur ambrée.

L'alkali fixe, quoiqu'uni avec le quart de son poids de terre vitrifiable, conserve encore de ses propriétés alkalines : elles sont même augmentées. Cette matiere saline est infiniment plus âcre & plus caustique que l'alkali pur : elle attire puissamment l'humidité de l'air, & se résout en liqueur. Je pense que cette augmentation de causticité vient des parties de feu presque pur qui se sont combinées avec cette matiere : quoiqu'il soit difficile de démontrer cette assertion, elle ne m'en paroît pas moins certaine, parcequ'il n'y a dans la nature, selon moi, que le feu qui ait de la saveur & qui soit caustique.

Liquor silicum *dissous dans de l'eau.*

On pulvérise grossiérement la matiere vitriforme dont nous venons de parler : on la met dans un matras avec une suffisante quantité d'eau : on fait digérer ce mêlange au bain de sable, jusqu'à ce que la matiere soit parfaitement dissoute : on filtre la liqueur, & on la conserve dans une bouteille qu'on bouche bien : il reste toujours sur le filtre une certaine quantité de terre vitrifiable, qui a échappé à l'action de l'alkali.

Remarques.

Lorsque la matiere saline n'a pas reçu un coup de feu suffisamment fort & assez long-temps continué, la terre vitrifiable n'est que dans un état de demi-dissolution : la liqueur passe trouble & difficilement au travers du filtre. Lorsqu'au contraire le coup de feu a été suffisamment fort, la terre vitrifiable est parfaitement dissoute. La dissolution passe très claire & facilement : elle est d'une cou-

leur ambrée. Dans le premier cas, presque toute la terre se sépare de la liqueur dans l'espace d'une année. Dans le second, il ne s'en précipite qu'une bien petite quantité, même dans l'espace de cinq à six années. La plus grande quantité reste parfaitement dissoute dans l'alkali fixe.

Décomposition de la liqueur des cailloux par les acides.

On met dans un grand verre de la liqueur des cailloux : on verse par dessus de l'acide vitriolique : il s'unit à l'alkali avec effervescence, & fait précipiter la terre, qui est dans un si grand état de division, qu'elle ressemble plutôt à un mucilage, qu'à une terre. On filtre la liqueur : on lave la terre dans beaucoup d'eau bouillante, pour la dessaler complettement, & on la fait sécher si l'on veut : elle est de même nature qu'elle étoit auparavant, & n'a point changé dans ces opérations.

M. Pott, dans sa Lithogéognosie, Edition Françoise, page 174, premier volume, dit *que cette terre précipitée, de vitrifiable & insoluble qu'elle étoit auparavant par les acides, est devenue alkaline; car elle se dissout dans les acides* : & il ajoute *qu'il n'y a que l'acide vitriolique qui ait la propriété de la précipiter.*

La dissolubilité d'une terre dans les acides ne constitue point seule sa nature : la terre qu'on sépare du *liquor silicum*, n'est dissoluble que par rapport à l'état sous lequel elle se trouve réduite.

On peut voir dans mon *Mémoire sur les Argilles*, de quelle importance est cette expérience pour la connoissance des matieres terreuses : c'est ce qui m'a engagé à la répéter un grand nombre

de fois, & à en examiner toutes les circonstances. J'ai reconnu, comme M. Pott, que cette terre étoit précipitée par l'acide vitriolique; mais je me suis assuré, de plus, qu'elle l'étoit également par les autres acides, même par le vinaigre distillé; & que cette terre étoit ensuite, non seulement dissoluble dans l'acide vitriolique, comme le dit M. Pott, mais qu'elle l'étoit également dans l'acide nitreux & dans l'acide marin: l'acide du vinaigre ne l'attaque pas sensiblement. Je me suis encore bien convaincu qu'elle n'est point changée de nature, & qu'elle a toutes les propriétés d'une terre vitrifiable, comme je l'ai démontré dans mon *Mémoire sur les Argilles*, & comme on le verra par le détail des expériences que je vais rapporter.

Combinaison de la terre séparée du liquor silicum *avec l'acide vitriolique.*

Alun artificiel.

On met dans un matras une certaine quantité de terre séparée du *liquor silicum*, comme nous venons de le dire: on verse par dessus de l'acide vitriolique affoibli: on fait digérer ce mêlange au bain de sable: la terre se dissout: on a soin qu'il se trouve dans le mêlange une surabondance d'acide: on filtre la liqueur, & on la fait évaporer à l'air libre: elle fournit des crystaux de véritable alun. J'ai répété ces expériences avec différentes terres vitrifiables, telles que du quartz, du sable, du caillou de différente espece, du crystal de roche: j'ai eu constamment les mêmes résultats; ce qui prouve d'abord l'identité de la terre vitrifiable avec la terre de l'alun, & nous verrons cette même identité avec la terre des argilles.

La diſſolution de cette même terre d'alun dans l'acide nitreux étoit fort acide ; elle rougiſſoit les couleurs bleues des végétaux : l'eau de chaux la décompoſe & en fait précipiter la terre vitrifiable. La terre calcaire opere la même décompoſition. La combinaiſon de l'acide nitreux avec la terre du *liquor ſilicum*, évaporée à l'air libre, a donné un mucilage net & tranſparent, & n'a point formé de cryſtaux : cette combinaiſon, faite avec de l'acide marin, a formé quelques petites aiguilles d'une ſtypticité conſidérable.

Il eſt bon de faire obſerver que lorſqu'on préſente cette terre aux acides, dans le deſſein de la diſſoudre, il faut la prendre, tandis qu'elle eſt en bouillie, & avant qu'elle ait été ſéchée ; car, lorſqu'on l'a fait ſécher, les parties ſe ſont réunies & agglutinées entre elles par l'attraction : cette terre alors ne peut plus ſe diſſoudre.

Lorſque le *liquor ſilicum* a été mal fondu, la terre qu'on en précipite eſt beaucoup plus difficile à ſe diſſoudre dans les acides.

Tous ces aluns artificiels ſont ſuſceptibles de ſe ſaturer de leur terre, & de former, comme l'alun ordinaire ſaturé de ſa terre, des eſpeces de ſels qui ſe cryſtalliſent en petites écailles comme du *mica ;* & dans cet état, ils ſont peu diſſolubles dans l'eau.

Sur l'Alun.

L'alun eſt un ſel vitriolique, ou une ſélénite à baſe de terre vitrifiable, compoſé de parties égales de terre argilleuſe & d'acide vitriolique. Ce ſel eſt avec excès d'acide : il ſe diſſout facilement dans l'eau, & en très grande quantité. Nous verrons dans le détail des expériences, qu'il eſt de même nature que les argilles, quoique cette

derniere ſubſtance ſoit très peu diſſoluble dans l'eau. On trouve dans le commerce trois eſpeces d'alun : ſavoir ; l'*alun de Rome*, qui eſt le plus pur ; l'*alun de Smyrne*, & l'*alun de roche :* ce dernier contient ſouvent du fer. Ces aluns ſont eſſentiellement de même nature : ils different ſeulement les uns des autres par des degrés de pureté, & quelquefois par l'état de leur terre, quoiqu'elle ſoit toujours de nature vitrifiable.

Lorſque nous examinerons les pyrites, nous dirons de quelle maniere on tire l'alun des matieres qui le contiennent, ou qui ſont propres à le fournir : nous ne parlerons, quant à préſent, que de l'alun de roche.

L'alun de roche eſt cryſtalliſé en groſſes maſſes irrégulieres.

Il a une ſaveur acide, ſtyptique & fort aſtringente.

Il rougit les couleurs bleues des végétaux.

L'alun eſt une matiere ſaline incombuſtible : on le fait entrer dans des vernis de colle forte qu'on applique ſur des menuiſeries, afin qu'elles ſoient moins ſujettes aux incendies.

Alun au feu. Alun calciné.

On met de l'alun dans un creuſet : on le place dans un fourneau entre des charbons ardents : il ſe liquéfie auſſi-tôt qu'il commence à ſentir la chaleur, & bouillonne : il ſe bourſoufle conſidérablement, & ſe réduit en une matiere très blanche, friable, très légere, rare, ſpongieuſe & très volumineuſe ; c'eſt ce que l'on nomme *alun calciné :* on le détache du creuſet, & on le conſerve dans une boite.

REMARQUES.

L'alun contient un peu plus de la moitié de son poids d'eau de cryſtalliſation : c'eſt à la faveur de cette eau qu'il ſe liquéfie : elle ſe diſſipe en vapeurs. Lorſque l'alun eſt près de perdre les dernieres portions de cette eau, il ſe gonfle prodigieuſement, & reſte dans cet état de bourſouflement, parceque la chaleur n'eſt pas, à beaucoup près, aſſez forte pour le faire entrer en fuſion. L'alun, par cette opération, ne change point de nature : il ne fait que perdre l'eau de ſa cryſtalliſation, & peu ou point de ſon acide. Cependant j'ai remarqué qu'en faiſant diſſoudre dans de l'eau de l'alun calciné, on en ſépare toujours une certaine quantité de terre. Je l'attribue à ce que, pendant la calcination, les parties de la terre ſe ſont réunies : elles ſont infiniment moins diviſées qu'elles ne l'étoient auparavant, quoique toujours diſſoutes dans l'acide vitriolique.

On veut dans le commerce, que l'alun calciné ſoit ainſi rare, léger & volumineux. On trouve certaines eſpeces d'alun qui ne ſe gonflent pas comme celui dont nous venons de parler, quoiqu'il ſoit abſolument de même nature, & qu'il ait eſſentiellement les mêmes propriétés. On peut croire que ce ſont des aluns tirés de matériaux qui ont éprouvé l'action du feu, & dans leſquels la terre eſt moins diviſée, puiſque, comme je l'ai remarqué, l'alun qui a été calciné, peut ſe diſſoudre dans de l'eau, ſe cryſtalliſer de nouveau, & reformer de l'alun, tel qu'il étoit auparavant ; mais cet alun ne ſe gonfle preſque plus par une ſeconde calcination : nous ferons remarquer, au reſte, en décompoſant l'alun par l'alkali fixe, que la terre de celui qui a été calciné, eſt moins fine.

Tous les aluns ne diminuent pas également pendant la calcination : ceux qui sont faits avec des matériaux que l'on a calcinés auparavant, comme l'alun de Rome, diminuent beaucoup moins pour les raisons que nous venons d'exposer. Deux livres d'alun de Rome fournissent dix-huit onces d'alun calciné.

L'alun calciné sert dans quelques arts. Lorsqu'on en veut préparer une grande quantité à la fois, on le met dans les vaisseaux propres à distiller l'eau forte en grand, & on les place dans le fourneau qui sert à cette distillation. Par ce moyen, on calcine une grande quantité d'alun à la fois, & très proprement.

Distillation de l'Alun pour en séparer l'acide vitriolique.

J'ai mis en distillation dans une cornue de verre, deux livres d'alun de Rome très net & débarrassé de toute terre rouge qu'il contient toujours. Il a passé dans le récipient douze onces de liqueur insipide que l'on nomme *phlegme d'alun* : elle ne changeoit point la couleur du syrop violat ni celle de la teinture de tournesol. J'ai continué le feu pour rougir seulement la cornue : j'ai obtenu de nouveau deux onces de liqueur légérement acide & volatile sulfureuse. Il s'est élevé au col de la cornue une petite quantité de matiere saline crystalline qui avoit la saveur du sel marin : il est resté dans la cornue dix-huit onces d'alun calciné. La petite quantité d'acide qui a passé dans cette distillation, est due à l'eau de la crystallisation ; car, lorsque l'alun est parfaitement desséché, l'acide adhere à la terre avec une force étonnante.

M. Geoffroy a ſoumis de l'alun calciné à la diſtillation dans une cornue de terre, & l'a pouſſé à la violence du feu pendant trois jours & trois nuits : il n'a retiré qu'une très petite quantité d'acide que je crois être une partie de la doſe excédente à la ſaturation de la terre. Nous verrons que les argilles retiennent l'acide vitriolique avec autant de force.

Alun à l'air.

L'alun expoſé à l'air ſe ſeche & perd un peu de ſon eau de cryſtalliſation, mais ſans ſouffrir d'autres altérations.

Alun avec de l'eau.

Deux livres d'eau froide, la température à dix degrés au deſſus de la congélation, ne peuvent diſſoudre que quatorze gros d'alun de roche. Ce ſel, en ſe diſſolvant, produit deux degrés de froid ; mais huit onces d'eau bouillante diſſolvent cinq onces du même alun. L'alun diſſous dans l'eau chaude ſe cryſtalliſe par le refroidiſſement. Les cryſtaux forment des pyramides triangulaires dont les ſommets ſont coupés.

Alun & Glace.

L'alun & la glace mêlés enſemble produiſent du froid ; mais je ne ſais ſi l'on en a déterminé les degrés.

Alun avec les matieres combuſtibles & phlogiſtiques.

Décompoſition de l'Alun.

On met dans une terrine verniſſée une livre d'alun de Rome avec huit onces de miel jaune : on place le vaiſſeau dans un fourneau chauffé par un

un feu capable de liquéfier l'alun : on remue ce mêlange avec une ſpatule de bois : on le fait chauffer juſqu'à ce qu'il devienne ſec & charbonneux : on pulvériſe enſuite cette matiere, & on la fait calciner à l'air libre, dans un creuſet large & plat, pendant environ une heure, ou juſqu'à ce que la matiere devienne parfaitement blanche, & qu'elle n'exhale plus de vapeur de ſoufre ni d'acide ſulfureux volatil. J'ai obtenu, par ce procédé, la terre de l'alun de la plus grande blancheur : je l'ai lavée dans beaucoup d'eau bouillante, & l'ai fait ſécher.

L'eau du premier lavage étoit ſans couleur : elle avoit une ſaveur de ſel marin & de tartre vitriolé : elle exhaloit une odeur de foie de ſoufre, précipitoit en jaune le mercure diſſous par l'acide nitreux, & verdiſſoit légérement la couleur du ſyrop violat.

La terre de l'alun, ſéparée par ce moyen, eſt parfaitement blanche : étant broyée ſur le porphyre, elle acquiert une ſorte de liant ſemblable à celui des argilles : elle décrépite & petille au feu comme les argilles : elle réſiſte à la plus grande violence du feu, ſans entrer en fuſion, & ſans rien perdre de ſon blanc : elle y devient même plus blanche : elle ne perd rien de ſon blanc, étant broyée à l'huile, comme font la plupart des blancs métalliques : elle pourroit ſervir dans la peinture à l'huile, préférablement à tous les blancs métalliques que l'on emploie ordinairement.

Il réſulte bien évidemment de ces expériences, que l'alun a été décompoſé par la matiere phlogiſtique. Cette matiere s'eſt unie à l'acide vitriolique, avec lequel elle a formé du ſoufre qui s'eſt brûlé & diſſipé à meſure qu'il s'eſt formé : on le

voit même brûler pendant tout le temps de la calcination.

J'ai répété cette expérience avec différentes matieres combustibles : le résultat a toujours été le même, à quelque différence près, qui provenoit de la matiere combustible employée.

Pyrophore.

L'opération du pyrophore est la même que celle dont nous venons de parler, avec cette différence, qu'on exige que le soufre qui se forme, reste mêlé avec la terre de l'alun : l'opération se fait, pour cette raison, dans des vaisseaux clos.

On prend trois parties d'alun de roche concassé & une partie de miel ou de sucre : on fait dessécher ces deux matieres dans une terrine vernissée, ou dans une poële de fer, & on a soin de les remuer avec une spatule de fer. Les matieres se liquéfient d'abord ; elles se boursouflent ensuite, & se réduisent en grumeaux. Lorsque la matiere est dans cet état, on la pulvérise grossiérement : on acheve de la dessécher, afin d'être sûr qu'elle ne se ramollira plus : elle forme alors une poudre noire charbonneuse. On la met, tandis qu'elle encore chaude, dans un matras dont le col ait environ six pouces de long : on observe de ne remplir ce vaisseau qu'aux trois quarts. On place ce matras dans un creuset avec du sable, & on en recouvre la boule d'environ un doigt d'épaisseur : on met dans un fourneau le creuset qui contient le matras, qu'il faut chauffer par degrés : on augmente le feu jusqu'à faire rougir le matras : on entretient le feu en cet état pendant environ un quart d'heure, ou jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus sortir de fumée par l'ouverture du matras, & qu'il s'exhale à la place une vapeur de soufre qui

s'enflamme ordinairement. Lorſque ces vapeurs enflammées ont paru pendant environ un quart d'heure, on ôte le feu du fourneau : on bouche le matras avec un bouchon de papier ; &, lorſqu'il eſt un peu refroidi, on le bouche avec un bouchon de liege. Lorſque les vaiſſeaux ſont ſuffiſamment refroidis, on enleve le matras : on verſe promptement ce qu'il contient dans un flacon bien ſec & chaud, qu'on bouche avec un bouchon de cryſtal.

Lorſqu'on verſe de cette poudre ſur du papier à l'air libre, elle prend feu : elle produit une légere flamme bleue, & elle exhale une odeur de foie de ſoufre & de ſoufre brûlant. Lorſque le pyrophore eſt un peu lent à s'enflammer, on accélere ſon inflammation, en répandant deſſus la légere vapeur humide qui ſort de la bouche.

REMARQUES.

Dans le commencement de la deſſiccation des matieres, la vapeur qui s'éleve eſt aqueuſe ; mais, ſur la fin, elle eſt rouſſe, piquante, excite à touſſer, & fait aſſez d'impreſſion ſur les yeux, pour faire couler des larmes : elle vient du ſoufre & du miel qui ſe brûle. Quelquefois la matiere s'enflamme : il faut l'éteindre en tirant le vaiſſeau du feu, & étouffant la flamme ; mais elle s'éteint promptement, en agitant la matiere hors du feu. Il eſt bien eſſentiel que la matiere ſoit parfaitement deſſéchée, avant de la mettre dans le matras, ſans quoi, elle ſe réuniroit en une ſeule maſſe : il ſeroit difficile de l'ôter ſans perte & ſans beaucoup d'embarras, parceque, lorſque cette poudre s'enflamme, elle ne peut plus s'enflammer davantage, qu'en la faiſant calciner de nouveau.

Lorſque la matiere eſt deſſéchée, il faut l'employer tandis qu'elle eſt chaude, ſinon l'enfermer dans une bouteille qu'on bouche bien, parceque j'ai obſervé que dix onces & demie de cette matiere ſe chargent de plus de deux onces d'humidité de l'air dans l'eſpace de quelques jours : on feroit obligé de la deſſécher de nouveau. Si l'on a employé quinze onces de mêlange au total, on ne trouve plus, après la deſſiccation, que dix onces & demie de matiere charbonneuſe : cependant cette quantité peut varier d'un gros en plus ou en moins, & la matiere être également bien deſſéchée. Cette même matiere charbonneuſe, calcinée enſuite dans un matras, comme nous venons de le dire, fournit trois onces & demie de pyrophore.

Malgré que la matiere ſoit bien deſſéchée, elle contient encore un peu d'huile empyreumatique : c'eſt elle qui ſe diſſipe en vapeurs rouſſes aſſez épaiſſes, par l'ouverture du matras. Auſſi-tôt que ces vapeurs ceſſent, il s'éleve du vrai ſoufre qui ſe ſublime en partie dans le col du matras; il s'enflamme & ſe diſſipe. Il eſt inutile de boucher le vaiſſeau pendant cette calcination, comme la plupart des Phyſiciens le preſcrivent. La chaleur qu'on eſt obligé de donner, eſt aſſez forte pour ramollir le verre : le poids du col du matras qui peſe ſur la boule, y occaſionne des plis dans leſquels ſe renferme du pyrophore qu'on ne peut ôter. Pour éviter cet inconvénient, il convient d'attacher un fil d'archal au col du matras : on l'aſſujettit à un clou poſé ſur une muraille, ou ſur quelque choſe de ſolide.

Il convient encore de faire choix d'un flacon d'ouverture aſſez large pour que le col du matras puiſſe y entrer librement, afin que, lorſqu'on

vient à le vuider, on puisse le faire commodément, sans perte & sans se brûler.

On remarque ordinairement, après l'opération, que le cul du matras a perdu sa transparence : il est blanc-laiteux, un peu enfumé, lorsque la matiere a été calcinée proprement dans une terrine vernissée : il est jaune, rouge ou brun, lorsque la matiere a été calcinée dans une poële de fer. Cet effet vient d'une combinaison de l'acide de l'alun & des matieres du pyrophore, qui se sont combinées avec le verre dans le temps que le matras s'est ramolli.

Le pyrophore peut se conserver plusieurs années de suite, lorsqu'on le tient dans des bouteilles bien bouchées, & qu'on ne les débouche pas souvent. Lorsqu'il a perdu la propriété de s'enflammer, on peut la lui rendre en le faisant calciner de nouveau dans un matras, comme nous venons de le dire, pourvu cependant qu'il n'ait pas été trop calciné précédemment.

Ce fut Homberg qui découvrit le pyrophore, en travaillant sur la matiere fécale qu'il avoit mêlée avec de l'alun & du vitriol. Lémery le cadet a fait sur cet objet beaucoup d'expériences insérées dans les Volumes de l'Académie pour les années 1714 & 1715. Il s'est assuré qu'on pouvoit faire ce pyrophore indistinctement avec toutes les matieres végétales & animales qui abondent en phlogistique, & de l'alun ou du vitriol. Depuis les travaux de ces Chymistes, on trouve, dans le troisieme Volume des *Savants étrangers*, un excellent Mémoire de M. de Suvigny, Docteur en Médecine, où l'Auteur fait voir qu'il est parvenu à faire du pyrophore avec toutes les matieres qui contiennent de l'acide vitriolique uni,

ſoit à une terre, ſoit à un ſel alkali, ſoit à une matiere métallique.

Homberg & Lémery avoient attribué l'inflammation du pyrophore à la terre de l'alun qu'ils ſuppoſoient s'être convertie en chaux vive : ils penſoient que cette terre, en attirant l'humidité de l'air, produiſoit aſſez de chaleur pour mettre le feu au ſoufre qui s'eſt formé par la calcination : mais la terre de l'alun eſt une terre vitrifiable qui ne forme point de chaux par la calcination.

L'explication qu'en donne M. de Suvigni, me paroît plus conforme à la ſaine Phyſique : il attribue l'inflammation du pyrophore à une portion d'acide vitriolique à demi dégagé de ſa baſe, qui n'eſt pas tout-à-fait ſoufre, & qui ſe trouve dans un degré de concentration conſidérable (& peut-être ſous une forme glaciale.) Lorſqu'on expoſe le pyrophore à l'air, cet acide attire l'humidité de l'air, & s'échauffe aſſez pour enflammer le ſoufre qui l'environne de toutes parts.

Décompoſition de l'Alun par les terres calcaires.

Nous avons vu que les ſélénites calcaires, ainſi que les autres ſels à baſe de terres calcaires, ne ſont point décompoſées par une autre terre calcaire. Il n'en eſt pas de même des ſels à baſe terreuſe vitrifiable. L'alun, qui eſt une ſélénite de cette derniere eſpece, eſt décompoſé par les terres calcaires, par la chaux & par l'eau de chaux.

On met dans un matras de la diſſolution d'alun étendue dans beaucoup d'eau : on ajoute de petits morceaux de pierre calcaire : on met le matras, à une chaleur douce, ſur un bain de ſable : l'acide vitriolique de l'alun diſſout la terre calcaire, & fait précipiter la terre de l'alun. On re-

connoît que l'alun eſt décompoſé, parceque la liqueur n'a plus la ſaveur de l'alun. On décante la liqueur tandis qu'elle eſt trouble : on ſépare les petits morceaux de terre calcaire qui ne ſe ſont point diſſous : on filtre la liqueur : on paſſe ſur le filtre beaucoup d'eau bouillante, pour emporter la ſélénite qui pourroit être mêlée avec la terre que l'on fait ſécher.

J'ai décompoſé l'alun avec toutes les terres calcaires que je lui ai préſentées. Je n'ai remarqué aucune différence, ſi ce n'eſt que les pierres calcaires tendres le décompoſent mieux ; mais, comme elles ſont ſujettes à s'égrener, il s'en mêle un peu avec la terre de l'alun : il vaut mieux employer des morceaux de terres calcaires propres & arrangés de maniere qu'ils ne puiſſent pas s'égrener : néanmoins il s'en mêle toujours un peu parmi la terre de l'alun.

Décompoſition de l'Alun par de la chaux & par de l'eau de chaux.

Si l'on mêle de la chaux vive, ou éteinte à l'air, avec une diſſolution d'alun, il arrive la même décompoſition ; la terre de l'alun eſt complettement précipitée ; la liqueur ſe trouve chargée de ſélénite calcaire : cependant on ne peut, par ce moyen, obtenir la terre de l'alun dans ſon état de pureté : il ſe mêle avec elle une certaine quantité de chaux, à cauſe de la facilité qu'a cette terre pour ſe délayer dans l'eau : la terre de l'alun ſe trouve encore altérée par de la ſélénite calcaire qui ſe précipite avec la terre de l'alun. Quoi qu'il en ſoit, cela ne dérange rien de la théorie que nous établiſſons, qui eſt que les terres calcaires ont plus d'affinité avec les acides, que n'en ont les terres vitrifiables.

Il en eſt de même de l'eau de chaux : elle décompoſe très bien l'alun ; mais elle a pareillement l'inconvénient de fournir de la terre calcaire, & de ſe précipiter en partie avec la terre de l'alun qu'elle ſépare de ſon acide. Comme l'eau de chaux contient peu de ſubſtance terreuſe, il en faut beaucoup pour décompoſer l'alun. La terre d'alun que l'eau de chaux précipite, eſt quelquefois jaunâtre, mucilagineuſe, & ſemblable à de la mie de pain tendre dont elle a l'élaſticité. La couleur de cette terre lui vient du phlogiſtique contenu dans l'eau de chaux. J'ai remarqué que cette terre en étoit fort avide.

J'ai examiné les liqueurs provenant de l'alun décompoſé par les terres calcaires, & pareillement les liqueurs provenant de la décompoſition de l'alun par de l'eau de chaux : elles étoient toutes ſeulement chargées de ſélénite calcaire, & parfaitement ſaturées : elles n'occaſionnoient aucun changement au ſyrop violat ni à la teinture de tourneſol. J'ai partagé toutes ces liqueurs en deux portions : dans l'une, j'ai ajouté une légere ſurabondance d'acide vitriolique qui n'a communiqué qu'une ſaveur acide & nullement aſtringente : je n'ai rien ajouté à l'autre portion de ces liqueurs : je les ai diſtribuées dans des ſeaux de verre, chacune ſéparément : elles ont toutes fourni de la ſélénite calcaire, & pas un ſeul atome d'alun.

J'ai enſuite combiné avec de l'acide vitriolique la terre d'alun qui a été ſéparée par ces différents intermedes calcaires : chacune m'a fourni des cryſtaux d'alun & de la ſélénite calcaire ; mais ce dernier ſel ſe trouvoit dans des proportions relatives à la quantité de terre calcaire qui s'étoit précipitée avec la terre de l'alun. Nous parlerons

bientôt des moyens d'obtenir la terre de l'alun dans un grand état de pureté, & nous examinerons plus amplement les propriétés de cette terre.

Alun & acide vitriolique.

On ne ſait pas ſi l'alun admettroit dans ſa cryſtalliſation une plus grande quantité d'acide vitriolique qu'il n'en contient ordinairement.

Alun & ſoufre.

On ne connoît point ce mêlange ni les effets de ces ſubſtances l'une ſur l'autre.

Alun & gypſe.

On ne ſait ce que formeroient ces deux ſubſtances, ſoit par la voie ſeche, ſoit par la voie humide. On peut préſumer que par la voie ſeche elles ſe fondroient mutuellement, & qu'il en réſulteroit un verre.

Alun & acide nitreux.

On ne connoît point l'action de ces ſubſtances l'une ſur l'autre.

Alun & acide marin.

On ignore ce que produiroit ce mêlange.

Alun & vinaigre.

On ignore de même ce que produiroit ce mêlange.

Alun & alkali fixe.

Décompoſition de l'Alun. Terre d'Alun, Tartre vitriolé.

L'alkali fixe décompoſe tous les ſels à baſe terreuſe quelconque ; il s'unit aux acides & fait

précipiter la terre. Nous ne parlerons présentement que de la décompoſition de l'alun.

On fait diſſoudre deux livres d'alun de roche dans une ſuffiſante quantité d'eau : on verſe pardeſſus peu à peu environ autant d'alkali fixe réſous en liqueur, ou juſqu'à ce qu'il ne ſe faſſe plus de précipité, & que l'acide vitriolique ſoit parfaitement ſaturé. La terre qui ſe précipite eſt blanche : elle eſt d'autant plus légere, qu'elle a été précipitée dans une plus grande quantité d'eau : on la lave, à pluſieurs repriſes, dans beaucoup d'eau bouillante : il eſt même néceſſaire de la faire bouillir dans de l'eau pour la deſſaler complettement, parcequ'elle retient les ſels très opiniâtrément : lorſqu'elle eſt bien lavée, on l'a fait égoutter ſur un filtre, & on la fait ſécher.

Si l'on fait évaporer les premieres liqueurs juſqu'à pellicule, elles fourniſſent, par le refroidiſſement, des cryſtaux de tartre vitriolé.

REMARQUES.

Dans cette expérience l'alkali fixe s'unit à l'acide vitriolique, & ils forment enſemble un vrai tartre vitriolé. La terre de l'alun ſe précipite en même temps. Cette décompoſition ſe fait avec beaucoup d'effervescence lorſque les liqueurs ſont chaudes & peu étendues dans de l'eau. Cette terre retient l'eau avec une force conſidérable : elle eſt très long-temps à ſe ſécher à l'air libre. J'ai reconnu qu'il lui faut plus de trois mois, même en été. Deux livres d'alun de roche fourniſſent ordinairement ſix onces & demie de terre d'un blanc ſale, parcequ'elle a une diſpoſition ſinguliere pour s'emparer des matieres colorantes. Lorſqu'on la laiſſe ſécher ſans la remuer, elle

devient brune & semblable à de la corne, ayant même un peu de transparence.

Lorsque la terre de l'alun est desséchée à un certain point, elle a un liant semblable à celui des argilles : il est beaucoup plus considérable, mais il est pâteux ; & comme cette terre prend beaucoup de retraite en se séchant, elle se fend & se réduit en menues parties. Mais la terre qui a été séparée de l'alun calciné, ne présente pas ces phénomenes : elle est moins fine, moins divisée : elle se seche plus promptement : elle prend beaucoup moins de retraite en se séchant : l'une & l'autre sont âpres & dures au toucher.

Propriétés de la terre de l'alun.

Nous avons déja exposé une partie des propriétés de la terre de l'alun, qui a été séparée par les matieres phlogistiques. Celle qui a été séparée par l'alkali fixe a les mêmes propriétés : ainsi nous allons continuer à examiner les propriétés de cette terre. L'air, l'eau, la glace, les terres vitrifiables, les terres calcaires, la chaux vive, n'ont aucune action sur cette terre ; mais elle a une grande disposition à se combiner avec les matieres phlogistiques : elle s'empare avec avidité de celui qui est contenu dans l'alkali qui sert à la précipiter : elle retient aussi ce principe avec beaucoup d'opiniâtreté. L'eau lui est de même fort adhérente.

J'ai placé sous la moufle d'un fort fourneau à vent, deux gros de terre d'alun qui avoit été séchée au soleil pendant long-temps. Après deux heures d'un feu de la plus grande violence, j'ai trouvé qu'elle étoit diminuée de 48 grains de son poids : il a fallu ce temps pour lui enlever cette quantité d'humidité : elle est devenue du plus grand

blanc : elle eſt reſtée ſeche & friable. Expoſée de nouveau à un ſemblable coup de feu, mais beaucoup plus long temps continué, elle a diminué encore de 12 grains : elle a acquis un degré de dureté conſidérable ; mais elle étoit bien éloignée de la fuſion : il n'y a peut-être que le foyer d'un bon miroir ardent qui ſoit en état de la fondre lorſqu'elle eſt ſeule & parfaitement pure, tant cette terre eſt réfractaire.

La terre de l'alun ſe combine très bien avec l'acide vitriolique, & reproduit de l'alun, comme nous le dirons plus particuliérement dans un inſtant.

Alun ſaturé de ſa terre.

Juſqu'ici nous avons conſidéré l'alun comme une ſélénite à baſe de terre vitrifiable, mais qui differe des ſélénites calcaires, 1°. en ce que ce ſel a pour baſe une terre vitrifiable ; 2°. en ce qu'il entre une très grande quantité d'eau dans la compoſition de ſes cryſtaux ; 3°. en ce qu'il a une ſaveur acide très aſtringente ; 4°. en ce qu'il ſe diſſout en plus grande quantité dans l'eau, & que l'eau bouillante en diſſout beaucoup plus que l'eau froide ; 5°. en ce que ce ſel eſt en état de diſſoudre une nouvelle quantité de ſa propre terre, de s'en ſaturer complettement, & d'acquérir alors des propriétés communes avec les argilles ; toutes propriétés que n'ont point les ſélénites calcaires.

Le grand nombre d'expériences que j'ai faites ſur les matieres terreuſes en général, m'a mis à portée de reconnoître ces deux eſpeces de ſélénites ; l'une *à baſe de terre calcaire*, & l'autre *à baſe de terre vitrifiable*. J'ai établi cette diſtinction pour la premiere fois dans un *Mémoire ſur l'Alun*, inſéré dans la gazette de Médecine du 4 Décem-

bre 1762, page 353. Depuis j'ai fait la même distinction dans les deux éditions de mon *Manuel de Chymie*; dans celle publiée en 1763, page 86; & dans la seconde imprimée en 1765, page 89. J'en ai encore parlé au mot *Alun* dans le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, en 2 vol. in-8°. imprimé en 1766. Voici comme je suis parvenu à saturer l'alun de sa propre terre.

J'ai mis dans une bassine d'argent de la dissolution d'alun étendue dans beaucoup d'eau. J'ai ajouté de la terre d'alun bien préparée & non séchée. J'ai fait bouillir ce mêlange pendant environ une heure. L'alun a dissous une certaine quantité de terre avec effervescence. J'ai filtré la liqueur : elle n'avoit plus la saveur de l'alun; elle avoit celle d'une eau dure : elle ne changeoit point la couleur de la teinture de tournesol, mais elle verdissoit le syrop violat. L'alkali fixe faisoit précipiter beaucoup de terre de cette liqueur. Il est resté sur le filtre la matiere terreuse, mais mêlée de beaucoup de matiere saline presque indissoluble dans l'eau. Je l'ai broyée sur un porphyre, & je l'ai fait sécher : elle avoit les caracteres principaux de l'argille. Cette terre n'en différoit qu'en ce qu'elle avoit moins de liant; qu'elle se laissoit décomposer plus facilement par l'alkali fixe, que les argilles naturelles. L'Art ne peut jamais imiter parfaitement la Nature, ni combiner aussi intimement qu'elle le fait, une petite quantité d'acide vitriolique avec une très grande dose de terre. Par une évaporation spontanée, la liqueur filtrée a fourni peu de crystaux qui étoient disposés en petites écailles comme du mica, très doux au toucher. Ce nouveau sel n'a point de saveur : il n'a presque plus de dissolubilité dans l'eau : il ressemble beaucoup, par ces

dernieres propriétés, aux sélénites calcaires. Lorsque la terre de l'alun n'a pas été suffisamment lavée, il se forme un peu de tartre vitriolé qui grimpe le long des parois du vase.

Lorsqu'on fait cette expérience avec de la terre d'alun qu'on a fait sécher, cette terre a beaucoup de peine à se dissoudre, parcequ'elle ne se délaie point, ou du moins fort mal : il faut alors réduire cette terre en poudre fine, & la faire bouillir long-temps avec la dissolution d'alun qui s'en sature de même : ceci n'est qu'un peu plus long.

Ces dissolutions d'alun saturé sont décomposables par les terres calcaires, par l'eau de chaux & par l'alkali fixe.

J'ai ajouté à une portion de ces liqueurs, saturées de terre d'alun, une certaine quantité d'acide vitriolique, dans le dessein de reproduire de l'alun. La liqueur est restée acidule, sans acquérir la saveur de l'alun; néanmoins elle a formé, dans l'espace de trois mois, par une évaporation spontanée, des crystaux de véritable alun, parmi lesquels il y avoit des crystaux micacés, semblables à ceux produits par l'alun saturé de sa terre.

Lorsque la riviere est trouble à Paris, les blanchisseuses de linge fin sont dans l'usage d'éclaircir l'eau dans des baquets avec un peu d'alun : c'est un effet qui est très connu; mais la cause ne l'étoit pas : il est aisé de la connoître d'après ce que nous venons de dire; l'alun se sature de la terre la plus fine qui trouble l'eau : elle forme un sel presque insoluble qui se précipite & entraîne avec lui la terre grossiere qui n'a plus d'adhérence avec l'eau,

Terre d'alun dissoute par de l'acide vitriolique.

La terre de l'alun se dissout complettement par de l'acide vitriolique ; mais lorsqu'elle a été séchée, elle se dissout difficilement. Il faut l'employer immédiatement après qu'elle a été précipitée & bien lavée, & lorsqu'elle est encore en bouillie. Dans cet état, les molécules de terre ne sont pas encore agglutinées ; elle présente plus de surface & se dissout mieux. Cette dissolution reforme de l'alun tel qu'il étoit auparavant. On obtient aussi, conjointement avec les crystaux d'alun, une certaine quantité de crystaux disposés en petites écailles comme le mica : ils sont talqueux & doux au toucher. Lorsqu'on fait cette expérience, il faut la faire sur plusieurs onces de terre ; car lorsqu'on la fait en petit, elle réussit mal : on n'obtient, pour ainsi dire, que des crystaux de mica, ou des crystaux d'alun plus ou moins chargés de terre, qui ont des propriétés moyennes entre ceux d'alun & ceux qui sont comme du mica.

Terre d'alun dissoute par de l'acide nitreux.

L'acide nitreux dissout complettement la terre d'alun. Cette dissolution, bien saturée, est sans couleur ; mais elle a une saveur beaucoup plus astringente que celle de l'alun. Cette liqueur, par une évaporation spontanée, a formé de petits crystaux à pointes de diamants, & d'une stypticité considérable.

Terre d'alun dissoute par de l'acide marin.

L'acide marin dissout complettement la terre

de l'alun. J'ai ſaturé de cet acide avec de la terre d'alun ſéchée & réduite en poudre fine ; il s'eſt excité une vive efferveſcence & une chaleur conſidérable, quoique cet acide fût affoibli : la diſſolution étoit mucilagineuſe. J'ai été obligé de l'étendre dans beaucoup d'eau pour pouvoir la filtrer. La liqueur filtrée étoit ſans couleur : elle avoit une ſaveur ſtyptique aſtringente & de ſel marin : elle rougiſſoit d'abord la couleur de la teinture de tourneſol, mais cette couleur ſe rétabliſſoit enſuite : elle rougiſſoit de même la couleur du ſyrop violat, qui devenoit verte un inſtant après. Cette liqueur, par une évaporation ſpontanée, a formé des cryſtaux d'une ſtypticité conſidérable.

L'acide marin diſſout de même le ſable ſéparé du *liquor ſilicum*. Les phénomenes qu'il préſente ſont ſemblables à ceux qu'il produit avec la terre d'alun, lorſqu'on préſente à cet acide de la terre d'alun ſeche, ou du ſable du *liquor ſilicum* également ſéché. Il ſe produit, ſur le champ, une chaleur conſidérable avec efferveſcence, quoique dans cet état l'acide marin diſſolve peu de ces terres. Ce phénomene n'arrive pas avec l'acide nitreux ; ce qui eſt une preuve qu'il a ſur ces terres moins d'action que l'acide marin. Lorſqu'on laiſſe refroidir cette diſſolution ſaturée avant de la délayer dans de l'eau, elle forme un beau mucilage net, tranſparent & ſans couleur. Ce mucilage eſt d'une couleur jaune lorſque l'acide n'eſt pas entiérement ſaturé de terre.

En général, l'acide marin diſſout mieux ces terres, & en plus grande quantité, que l'acide nitreux : il forme avec elles des diſſolutions qui ont la même ſaveur, quelle que ſoit la terre vitrifiable qu'on ait employée. Toutes ces diſſolutions

ſont décompoſées par l'eau de chaux & par les terres calcaires.

Terre d'alun diſſoute par le vinaigre diſtillé.

La terre d'alun ſe diſſout fort mal dans le vinaigre diſtillé. Cet acide n'en diſſout qu'une fort petite quantité. L'eſpece de ſel que produit cette diſſolution, eſt fort terreuſe. Les cryſtaux ſont petits & diſpoſés en aiguilles. On croiroit, en voyant leur figure, qu'ils ſeroient produits par quelque légere portion de terre calcaire que le vinaigre diſtillé auroit ſéparée de la terre d'alun.

Sur les Argilles.

Nous venons de dire que l'alun étoit ſuſceptible de ſe ſaturer de ſa propre terre, & de former dans cet état une matiere qui n'a preſque plus les propriétés ſalines. La Nature nous offre dans les argilles une quantité immenſe de ſubſtance ſaline de cette eſpece : elle en differe ſeulement, en ce qu'elle eſt mêlangée avec beaucoup de terre vitrifiable de même nature, mais qui n'eſt pas combinée avec de l'acide vitriolique. C'eſt un ſable très fin, qu'il eſt même impoſſible de ſéparer par le lavage. C'eſt à ce mêlange, formé par la Nature, que l'on a donné les noms d'*argille* & de *terre glaiſe*. La plupart des Naturaliſtes diſtinguent les argilles d'avec les glaiſes ; mais ces diſtinctions ſont fondées ſur des caracteres trop équivoques. Les Chymiſtes n'en font aucune, & nous regarderons ces dénominations comme étant abſolument ſynonymes.

En parlant des altérations que le gypſe éprouve de la part des éléments & du laps de temps, j'ai expoſé le ſentiment qui m'a paru le plus probable

ſur l'origine des argilles. Tout me porte à croire qu'elles ſont formées par du gypſe réduit en poudre roulée par les eaux de la mer. La terre calcaire qui fait la baſe du gypſe, eſt une terre compoſée, qui ne peut que tendre à de plus grands degrés de ſimplicité, & à redevenir terre vitrifiable, telle qu'elle étoit avant d'avoir ſubi tous ces changements. Si pendant que tous ces changements s'operent, il reſte de l'acide vitriolique uni à la terre, il en réſulte une argille ou de l'alun, ſuivant les proportions de l'acide reſtant.

Propriétés des argilles.

Je regarde donc les argilles comme étant de la terre vitrifiable, qui a ſubi précédemment beaucoup d'altération, & que le laps de temps a plus ou moins ramenée au caractere de ſon origine. Une partie ſeulement de cette terre eſt combinée avec de l'acide vitriolique, l'autre ne l'eſt point : c'eſt la portion dans l'état ſalin, qu'on devroit nommer argille : celle qui n'y eſt point, eſt de la terre vitrifiable, ſemblable à la premiere, & dans un grand état de diviſion : on devroit la nommer *terre à argille*, ou *terre argilleuſe* : elle eſt un ſable très fin, ou une portion de terre de même nature que celle de l'argille, mais qui n'étant point combinée avec de l'acide vitriolique, refuſe de ſe diſſoudre, ſoit dans l'eau, ſoit dans les acides. Néanmoins, pour ne rien changer dans les dénominations, nous nommerons argille ce mêlange que donne la Nature, de matiere ſaline & de terre vitrifiable diviſée, qui font la compoſition de toutes les terres connues ſous le nom d'*argilles*.

Les argilles ſont des terres graſſes, pâteuſes,

douces au toucher : elles s'attachent à la langue, ſe pêtriſſent avec de l'eau, ſe réduiſent en pâte, & ont aſſez de liant pour ſe laiſſer travailler ſur le tour : elles pétillent & ſautent en éclats, avec exploſion, lorſqu'elles ne ſont pas parfaitement ſeches, & qu'on les expoſe bruſquement au grand feu : elles ſe réduiſent pour lors en poudre avec un mouvement de décrépitation.

Les argilles ſont ſujettes à être colorées. Il y en a de noire ; cette couleur lui vient des matieres phlogiſtiques : il y en a de verte, couleur qui lui eſt communiquée par du cuivre dans l'état de rouille : il y en a de jaune, de rouge, de bleue, de griſe, de blanche, &c. d'autres ſont veinées de différentes couleurs, ſemblables, par leur arrangement & pour leur variété, à celles des plus beaux marbres colorés. Les terres que l'on nomme *bols*, tel que le bol d'Arménie, ſont des argilles colorées par du fer. Toutes ces couleurs ſont abſolument étrangeres à la nature des argilles : elles y ſont produites par des matieres végétales, animales & métalliques. Quelquefois les ſubſtances des trois regnes colorent l'argille en même temps, & quelquefois elle n'eſt colorée que par des ſubſtances d'un ſeul regne.

Il y a des argilles qui contiennent de l'or : celle avec laquelle on fait les creuſets de la verrerie de Seve, près de Paris, eſt dans ce cas : on la tire de Giſors. Les argilles colorées contiennent preſque toutes des pyrites. Dans les unes, les pyrites ſont dans un état d'effloreſcence, & quelquefois en pouſſiere : dans d'autres, les pyrites ſont entieres. Ces matieres alterent la pureté des argilles : on eſt obligé de les ſéparer, lorſqu'on en veut faire de bonne poterie, parcequ'elles ſont des fondants des argilles.

J'ai obſervé pareillement beaucoup de variété dans les argilles, relativement à l'acide vitriolique qu'elles contiennent : toutes celles qui ſont colorées, en ſont plus pourvues que celles qui ſont blanches & ſans couleur. On trouve des terres blanches qui ſe diſſolvent peu ou point dans les acides : elles ont du liant, mais beaucoup moins que les argilles, & elles ne contiennent point d'acide vitriolique. Ces eſpeces de terres ſont de même nature que celles qui ſervent de baſe aux argilles : elles ont vraiſemblablement la même origine. Il eſt à préſumer que ce ſont des argilles qui ont été remaniées plus d'une fois par les eaux, & qui ont, dans ces différentes révolutions, perdu tout leur acide vitriolique : mais elles ne ſont pas de vraies argilles : ces terres ſont aux argilles, ce que les terres calcaires très diviſées ſont au plâtre. La terre calcaire eſt bien la baſe du gypſe ; mais elle n'eſt pas du gypſe. Ce qui conſtitue eſſentiellement l'argille, c'eſt *la combinaiſon* de l'acide vitriolique avec une terre vitrifiable.

J'ai remarqué que les argilles blanches ont moins de liant que les bleues, les noires & les griſes, qui ſervent à faire des poteries communes. Ce défaut leur vient de ce que leurs molécules ſont moins fines, & qu'elles ſont moins dans l'état ſalin : elles ſont d'ailleurs preſque toujours mêlées avec une très grande quantité de *mica* : pluſieurs même en ſont tellement altérées, qu'on peut préſumer que ce ſont des argilles qui commencent à ſe dénaturer, à perdre de leur acide, à s'éloigner de l'état ſalin, & à former de nouveaux corps qui ceſſent d'avoir les caracteres diſtinctifs des argilles.

On doit attribuer le liant des argilles à l'ex-

trême diviſion de leurs parties, qui les rend propres à retenir l'eau, & à leur état ſalin, qui leur donne la propriété d'être preſque diſſolubles dans l'eau. Leurs molécules ſont beaucoup plus dans l'état de diviſion, que celui qu'on pourroit procurer à une pierre quelconque par des moyens méchaniques. On peut bien donner au ſable & à toutes les matieres vitrifiables beaucoup de liant, en les réduiſant en poudre impalpable ſur le porphyre; mais quelque diviſées que ſoient ces ſubſtances, elles ne peuvent jamais acquérir le liant des argilles, parcequ'elles n'ont rien de ſalin qui les rende miſcibles à l'eau. Les argilles elles-mêmes n'ont preſque plus de liant, lorſqu'on leur a enlevé leur acide, quoique la ſubſtance terreuſe reſte dans le plus grand état de diviſion. C'eſt pour cette raiſon que les argilles blanches qui ſont toujours remplies de *mica*, & qui ſont, par conſéquent, moins dans l'état ſalin, ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi liantes, & ſe ſechent plus promptement que les argilles fortes : elles ſont auſſi plus ſujettes à ſe fendre en ſéchant, & plus faciles à être pénétrées & délayées par l'eau.

J'attribue le doux au toucher qu'on remarque aux argilles, à ce que ces terres ont été roulées par les eaux : leurs molécules ſont arrondies, & ne ſont point anguleuſes. La terre qu'on ſépare des argilles & celle de l'alun ſont âpres & rudes au toucher, parcequ'elles n'ont point eſſuyé un ſemblable frottement : leurs molécules, en ſe précipitant, prennent la figure qui leur eſt propre : elles ſont néceſſairement anguleuſes; & c'eſt là ce qui eſt cauſe que ces terres ſont âpres & rudes au toucher, même la terre des argilles

les plus douces qu'on fait précipiter par un ſel alkali.

Argilles expoſées au feu.

Les argilles parfaitement pures, expoſées au grand feu, n'entrent point en fuſion ; mais elles ont la propriété de s'agglutiner, de prendre aſſez de corps, & d'acquérir aſſez de dureté pour jetter des étincelles comme une pierre à fuſil, lorſqu'on les frappe contre de l'acier.

Toutes les argilles colorées par des matieres végétales & animales, blanchiſſent à un coup de feu médiocre. Leur matiere colorante ſe détruit ; mais lorſqu'on les pouſſe à un coup de feu capable de les durcir aſſez pour faire feu étant frappées contre de l'acier, elles reprennent beaucoup de couleur. Ces ſortes d'argilles ne ſont pas propres à faire des poteries blanches. Celles qui ſont colorées par des matieres métalliques, ſont encore moins bonnes pour cet objet. L'action du feu développe même des couleurs nouvelles qui n'étoient point apparentes avant leur calcination : elles ont, d'ailleurs, l'inconvénient d'entrer en fuſion & de ſe réduire en verre par la violence du feu, parceque les matieres métalliques leur ſervent de fondant.

Lorſqu'on expoſe les argilles à la violence du feu, elles durciſſent toutes, les unes plutôt, les autres plus tard : elles prennent beaucoup de retraite, c'eſt-à-dire qu'elles occupent, après la calcination, un volume moins grand qu'auparavant. Les argilles blanches & parfaitement pures ont beſoin d'un plus grand coup de feu pour durcir complettement, parcequ'elles contiennent eſſentiellement moins d'acide vitriolique, qui eſt

un principe de fusibilité, comme je le démontrerai. Les argilles bleues contiennent toutes plus d'acide vitriolique : elles sont d'ailleurs mêlées pour l'ordinaire avec une certaine quantité de fer qui facilite beaucoup leur endurcissement. On doit considérer cet effet, comme produit par une disposition à la fusion : aussi les argilles entrent réellement en fusion, & se convertissent en verre, lorsqu'elles contiennent une certaine quantité de quelques chaux métalliques, quoiqu'elles n'éprouvent qu'un feu égal à celui qui ne fait que durcir les argilles pures.

La diminution de volume que les argilles éprouvent par la calcination, vient de deux causes : 1°. de l'humidité qui s'évapore, laquelle est si tenace, que les argilles en contiennent encore, même lorsqu'elles sont rougies à blanc. Je m'en suis assuré, en pesant un morceau d'argille tout rouge, que j'ai repesé après l'avoir tenu encore deux heures à un très grand feu, sous la moufle d'un fourneau de coupelle : j'ai trouvé que cette argille étoit diminuée considérablement de poids & de volume. 2°. Lorsque l'argille est rouge à blanc, elle est dans un état de mollesse, comme un corps qui se dispose à la fusion, quoiqu'elle soit pour cela fort éloignée de se fondre. Néanmoins, lorsqu'elle est parvenue à cet état, les parties de la terre se rapprochent les unes des autres, & la masse totale acquiert plus de densité en diminuant de volume.

L'acide vitriolique, comme principe de fusibilité des argilles, facilite encore leur endurcissement : aussi, j'ai remarqué que les terres argilleuses, desquelles j'avois séparé l'acide vitriolique, avoient besoin d'un coup de feu infiniment

plus fort, pour acquérir tout le degré de cuiſſon & de dureté dont elles ſont ſuſceptibles. J'ai obſervé que les argilles les plus liantes, & qui retiennent en même temps la plus grande quantité d'eau, ſont celles qui prennent le plus de retraite au feu.

L'acide vitriolique eſt de la plus grande adhérence dans les argilles. L'action du feu le plus violent & le plus long-temps continué eſt incapable de le faire diſſiper entiérement. Les poteries, les fourneaux, les creuſets, les porcelaines terreuſes, ont néceſſairement de l'argille pour baſe. Lorſqu'on fait cuire ces vaſes, l'action du feu fait diſſiper une partie de l'acide vitriolique : il ſe répand dans le voiſinage une odeur d'acide ſulfureux volatil qui eſt conſidérable. On s'apperçoit encore mieux de cette odeur, lorſqu'on eſt à la proximité des fours où l'on fait cuire des briques & des tuiles ; mais ce n'eſt que la plus grande partie de l'acide qui s'évapore : elle n'eſt même que proportionnelle à la quantité de matiere phlogiſtique qui ſe trouve dans l'argille. Les tuiles & les briques de Bourgogne ſont faites avec une argille paſſablement réfractaire : elles ſont les plus cuites de toutes celles dont on fait uſage à Paris : le plus grand nombre eſt même vitrifié à ſa ſurface ; ce qui ſuppoſe qu'elles ont reçu un très grand coup de feu : cependant elles contiennent encore une ſi grande quantité d'acide vitriolique, qu'on croiroit qu'elles n'en ont point perdu du tout pendant leur cuiſſon.

Argilles avec l'air.

On ne connoît point de combinaiſon de l'argille avec l'air ; mais comme l'argille fait le fond

de la végétation, ainſi que je l'ai démontré dans mon *Mémoire ſur les Argilles*, on peut préſumer que l'air, l'eau & le feu ſe combinent avec l'argille, pour entrer dans la compoſition des végétaux, & pour en faire partie. Quoi qu'il en ſoit, les argilles ſe décompoſent par l'action des éléments & le laps de temps : leur acide ſe ſépare & ſe combine avec des matieres phlogiſtiques : il ſe produit du ſoufre. Lorſqu'il ſe rencontre des matieres métalliques dans les argilles, ce qui eſt aſſez ordinaire, le ſoufre s'y unit, & forme des pyrites : les pyrites tombent enſuite en efflореſcence, & produiſent de l'alun, de la ſélénite & des vitriols, ſuivant l'eſpece de matiere métallique qui s'eſt trouvée dans les argilles. Il peut auſſi très bien ſe faire que la Nature combine directement le principe inflammable avec la terre argilleuſe, & en forme des métaux. Toutes les expériences de la Chymie tendent au moins à prouver que la terre vitrifiable & le phlogiſtique entrent dans la compoſition des matieres métalliques. Il paroît que la Nature ſe réſerve le ſecret des moyens qu'elle emploie pour opérer ces merveilles; du moins, juſqu'à préſent, on n'eſt pas encore parvenu à former un métal, en combinant une terre quelconque avec du phlogiſtique.

L'argille qui éprouve les altérations dont nous parlons, perd ſa couleur, parceque ſon phlogiſtique ſe combine avec d'autres corps, & ſe détruit même en partie : il ne lui faut que du temps pour devenir parfaitement blanche ; elle ne conſerve enfin que les couleurs formées par les matieres métalliques, & qui ſont infiniment plus long-temps à ſe détruire complettement.

Tous ces changements peuvent être conſidérés

comme les avant-coureurs des plus grandes altérations dont les argilles ſoient ſuſceptibles. Lorſqu'elles commencent à blanchir par le laps de temps, elles perdent de leur fineſſe & de leur liant : elles deviennent moins douces au toucher : leurs molécules s'agglutinent : elles forment des matieres terreuſes ou ſableuſes, des *micas* colorés ou ſans couleur, ſuivant les circonſtances, & à proportion des matieres phlogiſtiques & métalliques qui ſe rencontrent dans le temps que ces altérations ont lieu. On trouve dans les Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, des échantillons de toutes ces matieres qui conſtatent ces différents états par où paſſent les argilles.

Il y a peu d'argilles blanches ſans *mica :* elles ſont moins liantes que les autres, & contiennent toutes moins d'acide vitriolique. Je penſe même que les argilles blanches qui ne contiennent point de *mica*, ſont blanchies de nouvelle date : il ne leur faut que du temps pour arriver dans le même état, c'eſt-à-dire devenir plus blanches, en perdant de leur fineſſe & de leur liant, & produire du *mica :* enfin les talcs, les amiantes, les craies de Briançon ſont autant de corps naturels qui doivent leur origine aux argilles qui ont encore ſubi de plus grandes altérations. On ne découvre plus aucun veſtige d'acide vitriolique dans la plupart de ces corps : je m'en ſuis aſſuré par une infinité d'expériences.

Argilles avec de l'eau.

L'argille eſt une vraie matiere ſaline : elle a les principales propriétés des ſels, mais à des degrés peu ſenſibles, parcequ'il entre dans ſa compoſition beaucoup plus de terre que n'en contiennent

tous les sels à base terreuse connus. Ce sel argilleux est le moins dissoluble des sels que j'ai examinés. L'argille a cela de particulier ; c'est qu'elle est le seul sel à base terreuse connu, qui ait la propriété d'admettre dans sa composition toutes sortes de doses de sa terre, sans que celle de l'acide varie ; c'est ce que nous démontrerons successivement.

J'ai fait bouillir un grand nombre de fois dans de l'eau distillée, des argilles blanches & colorées, chacune séparément : j'ai filtré les liqueurs : je les ai quelquefois fait évaporer sur le feu ; &, dans d'autres circonstances, je les laissois s'évaporer d'elles-mêmes à l'air, mais enfermées dans des vaisseaux de verre, couverts d'un papier pour les garantir de la poussiere. Par l'évaporation sur le feu, je n'obtenois qu'une espece de poudre qui n'avoit aucune apparence de figure réguliere ; mais, par l'évaporation spontanée, j'obtenois une matiere pulvérulente dans laquelle on distinguoit de petits crystaux disposés en petites écailles comme le *mica*. L'eau dans laquelle j'avois fait bouillir l'argille blanche, étoit sans couleur : elle avoit une saveur fade & dure, semblable à celle des eaux des puits de Paris : elle verdissoit le syrop violat, à raison de l'excès de terre que contient la matiere saline dont elle est chargée.

La décoction de l'argille colorée avoit une légere couleur ambrée : elle a même laissé déposer un peu d'ochre : évaporée des deux manieres, comme la décoction de l'argille blanche, elle a donné les mêmes résultats, mais dans un degré plus marqué. Les crystaux qui se sont formés par une évaporation spontanée, étoient plus larges & plus semblables au *mica*, parceque cette argille tient davantage d'acide vitriolique, & qu'elle est plus dans l'état salin que les argilles blanches.

La ſaveur que l'argille procure à l'eau, la diſſolubilité de cette matiere & ſa cryſtalliſation, ſont, comme on le ſait, des propriétés ſalines & communes à tous les ſels & à l'état ſalin de l'argille.

Toutes les eaux des grandes rivieres qui ſont bordées de bancs argilleux, contiennent une ſemblable ſélénite vitrifiable, dont la doſe eſt depuis cinq juſqu'à dix grains par pinte de Paris. On peut l'obtenir en laiſſant évaporer à l'air libre une certaine quantité de ces eaux dans des vaſes propres : l'eau peut s'en charger d'une plus grande quantité, & elle s'en charge en effet, lorſqu'on fait bouillir de l'argille dans de l'eau. J'ai tenté, mais inutilement, de diſſoudre entiérement une certaine quantité d'argille dans de l'eau : il eſt toujours reſté une matiere terreuſe, ſableuſe, très fine, & abſolument indiſſoluble, parcequ'elle n'eſt pas combinée avec l'acide vitriolique, & qu'elle n'eſt point, par conſéquent, dans l'état ſalin. J'ai filtré les liqueurs ; je les ai mêlées ; j'y ai ajouté de l'alkali fixe : il s'eſt fait un précipité terreux fort blanc. J'ai lavé & ſéché cette terre : elle s'eſt trouvée abſolument ſemblable à celle de l'alun : elle en avoit toute la rudeſſe & l'âpreté entre les doigts. Les liqueurs, ſéparées de ces terres après leur précipitation, m'ont toutes fourni du tartre vitriolé.

J'ai dit plus haut que l'acide vitriolique étoit très adhérent aux argilles : je m'en ſuis aſſuré par les expériences dont je vais rendre compte.

J'ai réduit ſéparément en poudre aſſez groſſiere des tuiles & des briques de Bourgogne : j'ai verſé par-deſſus l'une & l'autre de l'eau diſtillée & froide : l'infuſion d'un quart d'heure a ſuffi pour charger cette eau d'un ſel vitriolique qui a communiqué à l'eau diſtillée une ſaveur d'eau crue,

ſemblable à celle des eaux des puits de Paris. Ces liqueurs filtrées précipitent en jaune de turbith minéral, le mercure diſſous dans l'acide nitreux : l'alkali fixe en fait précipiter une terre jaunâtre. Je ſens bien qu'on peut m'objecter que l'argille avec laquelle on fait des tuiles & des briques, contient des pyrites qu'on ne ſe donne pas la peine de ſéparer, & qui ſont calcinées pendant la cuite de la brique : elles ſe trouvent alors dans l'état le plus favorable pour tomber en efflorеſcence, & pour produire dans l'eau tous les phénomenes dont nous venons de parler. Ainſi l'acide vitriolique que l'on retrouve dans les tuiles & dans les briques, ne ſeroit plus fourni par l'argille, mais par les pyrites.

Cette objection eſt ſpécieuſe ; mais on en trouvera la réponſe à l'article de la décompoſition du nitre par les argilles, où nous ferons voir que ce ſel eſt décompoſé par la porcelaine des Indes.

Argilles avec les terres vitrifiables.

Les argilles & les terres vitrifiables n'ont point d'action l'une ſur l'autre par la voie humide ; mais elles en ont ſenſiblement par la voie ſeche, proportionnellement à la quantité d'acide vitriolique qui ſe trouve dans les argilles : c'eſt ſur ces propriétés qu'eſt fondée la fabrication des fourneaux & des creuſets de terre cuite, ainſi que celle des poteries fines, telles que la porcelaine, & des poteries communes, comme la faïance, la terre verniſſée, &c. dont nous parlerons par la ſuite.

Argilles avec le phlogiſtique.

L'argille ſe décompoſe par l'intermede du phlogiſtique, de même que l'alun. La matiere in-

flammable s'unit à l'acide vitriolique, & forme du soufre qui se brûle à mesure qu'il se forme : la terre reste libre. Mais cette décomposition se fait plus difficilement que celle de l'alun. L'excès de terre dans l'argille défend l'acide du contact du phlogistique. On parvient mieux à décomposer l'argille par l'intermede de l'alkali, comme nous le dirons dans un instant.

Argilles & Terres calcaires.

Fusibilité de ces terres l'une par l'autre.

On fait un mêlange exact de quatre gros d'argille blanche & d'autant de craie, l'une & l'autre en poudre : on met ce mêlange dans un creuset : on le place sous la moufle d'un bon fourneau à vent : on le fait chauffer pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure. Ces deux substances se fondent mutuellement, & se convertissent en un verre net & transparent qui a, pour l'ordinaire, une couleur verte d'aigue marine.

C'est un des beaux phénomenes chymiques, qui a été découvert par M. Pott, & que nous avons eu occasion de voir bien de fois, M. Macquer & moi, dans le cours de plus de deux mille expériences que nous avons faites ensemble sur la porcelaine : mais M. Pott n'en donne aucune explication. Je vais exposer la théorie que je me suis formée sur cette matiere : elle fera voir au moins la nécessité de distinguer dans l'argille la portion de substance terreuse qui est combinée & réduite dans l'état salin par l'acide vitriolique, d'avec celle qui n'est pas dans l'état salin. Nous verrons que cette même terre, prise dans ces deux états, a des propriétés différentes.

Nous avons dit précédemment que M. Pott

avoit distingué quatre especes de terres : savoir ; la terre argilleuse, la terre gypseuse, la terre vitrifiable, & la terre calcaire. Nous avons fait connoître notre sentiment sur cette distinction de M. Pott. Quoi qu'il en soit, aucunes de ces terres, exposées au grand feu, n'entrent en fusion, tant qu'elles sont seules. Il en est de même des mêlanges d'argille & de sable, & de ceux de gypse & de craie, qui n'entrent pas non plus en fusion. Ceux de craie & de sable, & ceux de gypse & de sable, s'agglutinent un peu, & prennent un peu de corps ; mais ceux d'argille & de craie, ou ceux d'argille & de gypse, entrent en véritable fusion, & se convertissent en un verre net & transparent qui se trouve avoir assez de solidité & de dureté pour faire feu, lorsqu'on le frappe contre de l'acier. J'attribue cette fusibilité à trois causes : 1°. à l'acide vitriolique contenu dans les matieres qui sont mises en jeu : 2°. à la matiere saline alkaline qui se forme pendant la calcination de la pierre calcaire : 3°. à un principe de fusibilité, contenu dans toutes les pierres & terres vitrifiables, mais qu'elles peuvent perdre par une trop grande violence du feu. C'est ce que je vais tâcher de démontrer.

J'ai exposé plusieurs fois à un même degré de chaleur, des mêlanges de craie & de terre séparée des dissolutions d'argilles très pures par l'alkali fixe, & pareillement des mêlanges semblables de terre d'alun & de terre calcaire : aucun de ces mêlanges n'est entré en fusion, & n'a pas même pris un peu de corps : ils sont tous restés poreux & friables. Tous ces mêlanges étoient faits à parties égales de ces deux terres, & au poids de deux gros de chaque.

J'ai répété ces expériences, & j'ai ajouté à cha-

cun des mêlanges faits au même poids, deux gros d'alun calciné : je les ai enſuite expoſés à la même violence du feu : ils ſont tous entrés en fuſion, & ont formé des maſſes vitreuſes, tranſparentes, blanches & laiteuſes ; mais aucun n'a formé du verre parfait : néanmoins il réſulte évidemment que c'eſt à l'acide vitriolique qu'on doit attribuer le commencement de fuſion qui eſt arrivé à tous ces mêlanges. J'ai remarqué que celui de gypſe & d'argille entre en fuſion beaucoup plus facilement que celui de craie & d'argille : il produit auſſi une effervescence qui eſt ſi conſidérable, que la matiere paſſe toujours par-deſſus les bords du creuſet : ainſi l'acide vitriolique entre donc pour quelque choſe dans la fuſion de ces terres l'une par l'autre. La terre argilleuſe, privée d'acide vitriolique, a donc des propriétés différentes de l'argille, puiſqu'elle eſt infiniment moins fuſible avec de la terre calcaire.

La ſeconde cauſe à laquelle j'attribue cette fuſibilité des terres l'une par l'autre, vient de la portion d'alkali fixe qui ſe forme pendant la calcination de la terre calcaire, en ſe réduiſant en chaux vive : elle devient un fondant de la terre vitrifiable, l'oblige d'entrer en fuſion, & entraîne la vitrification de la portion de terre calcaire qui n'eſt point devenue ſaline. J'ai obſervé qu'il faut, en général, une très petite quantité de matiere ſaline pour faire entrer la terre vitrifiable en fuſion, comme on le va voir par l'expérience ſuivante.

J'ai expoſé au grand feu un mêlange de parties égales de ſable broyé & de craie : ce mêlange n'a point fondu ; mais la terre calcaire s'eſt réduite en chaux vive. La portion de matiere ſaline, formée par la pierre calcaire, n'étoit pas en doſe

ſuffiſante

ſuffiſante pour entraîner en fuſion de la terre vitrifiable. J'ai expoſé ce mêlange à l'air pendant quelque temps : la chaux s'eſt chargée de l'humidité de l'air, comme elle a coutume de faire, & elle s'eſt réduite en poudre. Alors j'ai expoſé de nouveau ce mêlange à la même action du feu : il eſt entré en fuſion, & il a formé une matiere tuméfiée, poreuſe, demi-tranſparente, & qui n'a plus attiré l'humidité de l'air. On ne peut attribuer cet effet à autre choſe, qu'à une addition de matiere ſaline, laquelle s'eſt formée pendant la ſeconde calcination : elle s'eſt alors trouvée en doſe ſuffiſante pour entraîner la fuſion du ſable. Je me crois d'autant mieux fondé à penſer ainſi, que je ſuis parvenu à mettre en ſemblable fuſion, & d'un ſeul coup de feu, de pareil ſable que j'avois mêlé avec ſon poids égal de pellicules de chaux : ce verre, à la vérité, étoit ſemblable au précédent : il n'avoit ni la beauté ni la tranſparence d'un verre parfait ; mais il étoit ſuffiſamment bien fondu, pour me faire penſer que la matiere ſaline qui ſe forme pendant la calcination de la terre calcaire, entre pour beaucoup dans cette fuſibilité des terres : cette matiere ſaline alkaline,& l'acide vitriolique contenu dans les argilles, ſont donc les deux cauſes auxquelles on doit attribuer la fuſibilité des terres l'une par l'autre ; & il faut le concours de ces deux ſubſtances en même temps, pour obtenir de ces terres des verres parfaits, puiſque l'une ſans l'autre ne produit que des demi-vitrifications.

Pour revenir à la troiſieme cauſe de fuſibilité dont j'ai parlé, je vais rapporter une expérience que j'ai faite pluſieurs fois, & qu'on pourroit oppoſer à mon ſentiment. J'ai tenté, mais inutilement, de fondre un mêlange de parties éga-

les de terre d'alun & de gypſe : ce mêlange eſt toujours reſté ſec & friable. On pourroit m'objecter qu'il y a dans ce mêlange de l'acide vitriolique, & qu'il auroit dû au moins former une matiere vitriforme : or cela n'eſt point arrivé : donc, pourroit-on conclure, il y a une différence entre la terre de l'alun & les autres terres vitrifiables, comme le penſe M. Margraff, page 3 de ſes *Opuſcules*, 2^{e}. volume, où il dit : *La terre de l'alun eſt une terre particuliere ſéparée de la terre argilleuſe.* Mais le ſable ſéparé du *liquor ſilicum* par le moyen des acides, traité de même à parties égales avec le gypſe, ne forme plus une matiere vitriforme, comme le fait le ſable qui n'a point ſubi toutes ces opérations. Doit-on en conclure que le ſable tiré du *liquor ſilicum* eſt une terre particuliere ſéparée du ſable ? D'où viennent donc ces différences ? De deux cauſes : 1°. de l'extrême diviſion des parties : 2°. d'un principe de fuſibilité, contenu dans les terres vitrifiables ; principe ſuſceptible de ſe détruire & de ſe diſſiper par la violence du feu : j'en ai parlé plus haut. J'ai remarqué un grand nombre de fois que du ſable calciné exigeoit un peu plus de fondant pour ſe réduire en verre, que celui qui ne l'a point été : ainſi la terre tirée du *liquor ſilicum*, & la terre tirée de l'alun, ſont deux terres dans le plus grand état de diviſion poſſible : elles préſentent beaucoup de ſurface à l'action du feu : leur principe fuſible s'évapore avant que le feu les ait pénétrées ſuffiſamment pour les faire entrer en fuſion. Nous avons, M. Macquer & moi, expoſé ſouvent au grand feu des mêlanges de craie, d'argille & de ſable, pêtris avec de l'eau, pour former une ſorte de porcelaine. Ces mêlanges, après leur cuite, etoient enduits à leur ſurface d'une croûte de verre net &

tranſparent : les pieces de porcelaine ſe caſſoient d'elles-mêmes en ſe refroidiſſant, & les morceaux ſautoient avec éclat, parceque la retraite ne ſe faiſoit pas uniformément : le verre ſe detachoit de lui-même, & ne faiſoit pas corps avec la pâte. Lorſque nous expoſions de nouveau au feu ces morceaux de porcelaine, le verre qui étoit à leur ſurface, ſe deſſéchoit & s'évaporoit de plus en plus, au lieu d'entrer en fuſion : lorſque le feu n'étoit pas aſſez fort pour le faire diſſiper, il formoit à la ſurface de la pâte de cette ſorte de porcelaine une incruſtation terne, ſemblable à celle qui ſe forme à ſa ſurface du diamant qu'on a expoſé au feu à l'air libre. Il eſt difficile d'attribuer ces effets à autre choſe qu'à une ſubſtance que le feu fait diſſiper, & qui facilite la fuſion des matieres terreuſes. C'eſt cette ſubſtance, ſans connoître ſa nature, que je nomme *principe de fuſibilité*, parceque les matieres terreuſes, ſuſceptibles de fuſion, deviennent d'autant moins fuſibles, qu'elles ont été davantage deſſéchées & privées de cette matiere par l'action du feu. A la rigueur, tout eſt fuſible dans la Nature : il ſuffit de ſe procurer le degré de feu convenable, & de l'appliquer aux corps les plus réfractaires ; il eſt certain qu'ils entreront tous en fuſion, ſans qu'on ſoit obligé de les mêler enſemble : mais les expériences dont nous venons de parler, ont toutes été faites à un coup de feu à-peu-près ſemblable, qui, quoique très fort, ne l'étoit pas ſuffiſamment pour fondre les ſubſtances dont nous parlons, lorſqu'elles étoient ſeules : ainſi les phénomenes qui ſe préſentent dans ces expériences, ſont bien véritablement dus à l'action de ces ſubſtances les unes ſur les autres.

Indépendamment de la diſpoſition qu'ont tous les corps à entrer en fuſion par la violence

du feu, & nonobſtant que ce moyen ſoit reconnu ſuffiſant pour les réduire tous en verre, je ſerois porté à croire que tous les corps de la Nature contiennent plus ou moins de ce principe de fuſibilité : il paroît, en beaucoup d'occaſions, agir dans la Nature, auſſi bien par la voie humide, que par la voie ſeche. Il paroît que ce principe excite dans les corps qui en ſont pourvus, une ſorte de mouvement comparable à celui de la fuſion, par rapport aux effets qui en réſultent. Je conviens qu'il eſt difficile de donner des notions exactes ſur une ſubſtance qui n'eſt qu'à peine ſoupçonnée, laquelle n'eſt peut-être même que l'effet de l'attraction des parties de la matiere l'une vers l'autre; mais quelle qu'en ſoit la cauſe, les phénomenes qui ſe préſentent relativement à cet objet, méritent bien la peine que nous nous y arrêtions un moment, ſoit que l'on attribue ces phénomenes à un principe de fuſibilité, ou à la force de l'attraction.

Toutes les pierres vitrifiables préſentent, à leur ſurface, une apparence unie, & quelque choſe de liſſe, comme ſi elles étoient mouillées. On voit tous les jours de ces ſortes de pierres caſſées par des affaiſſements locaux, & qui ont été reſſoudées enſuite. Il arrive ſouvent que l'endroit de la jonction forme un bourlet ou une éminence. Les Naturaliſtes attribuent cet effet à des ſucs lapidifiques qui ſont venus remplir les intervalles, effet ſemblable à celui d'un vaſe rempli d'eau, & que l'effort de la gelée a fait caſſer : l'augmentation du froid fait couler la glace par la fente du vaſe : elle ſoude tout ce qu'elle rencontre à ſon paſſage. Ce ſuc lapidifique auroit-il la même conſiſtance que celle de la glace qui coule par l'augmentation du froid? Il faut que

cela ſoit : ce ſuc lapidifique n'eſt pas toujours de la terre tenue en diſſolution qui vient ſe juxtapoſer, tandis que l'eau s'évapore : ſi les intervalles étoient remplis par cette derniere cauſe, on verroit les alentours remplis de la même ſubſtance par l'eau qui ſe ſeroit épanchée ; c'eſt ce que l'on ne remarque pas toujours.

Argilles & acide vitriolique.

J'ai mis dans un matras quatre onces d'argille blanche bien ſéchée, & réduite en poudre fine : je l'ai délayée avec douze onces d'eau diſtillée : j'ai ajouté à ce mêlange ſix gros d'acide vitriolique très pur & bien concentré : il ne s'eſt excité aucune efferveſcence. J'ai fait digérer ce mêlange pendant deux jours au bain de ſable, ayant ſoin de l'agiter ſouvent : enſuite j'ai filtré la liqueur au travers d'un papier gris : la liqueur a paſſé très claire, & ſans couleur : elle avoit une ſaveur abſolument ſemblable à celle d'une diſſolution d'alun. Je l'ai miſe dans un vaſe couvert d'un papier, pour la garantir de la pouſſiere. Par une évaporation ſpontanée, j'ai obtenu cinq gros de matiere ſaline. La plus grande partie de ce ſel étoit diſpoſée en petites écailles, comme du mica blanc, & en avoit le brillant : une autre portion étoit en petits cryſtaux réguliérement cryſtaliſés comme l'alun. Tout ce ſel avoit la ſaveur de l'alun : il ſe bourſoufloit au feu, & ſe réduiſoit en alun calciné comme lui. Cette expérience prouve bien l'identité de la terre d'alun avec la terre argilleuſe. Nous avons vu d'une autre part l'identité de la terre vitrifiable avec la terre de l'alun : c'eſt ce que nous avons démontré par la formation de l'alun avec l'acide vitriolique, combiné

avec la terre vitrifiable ſéparée du *liquor ſilicum*. Toutes ces terres ſont eſſentiellement de même eſpece & de même nature : leur plus grande différence ne vient que de la forme & de l'état ſous leſquels la nature nous les préſente. Quelques Chymiſtes avoient dit avant moi, qu'on faiſoit de l'alun avec des argilles, & que ces deux terres étoient de même eſpece ; mais ni les uns ni les autres ne nous ont fait connoître la nature de ces terres. On étoit en droit de leur demander de quelle nature eſt la terre de l'alun, ou de quelle nature eſt la terre de l'argille. Quelques Chymiſtes ont même avancé que la terre de l'alun eſt une véritable argille : nous croyons que cette aſſertion manque d'exactitude. Ce qui conſtitue eſſentiellement une argille, *c'eſt la combinaiſon de la terre argilleuſe avec l'acide vitriolique :* mais la terre ſéparée de cette combinaiſon n'eſt plus de l'argille ; c'eſt la terre propre à former une argille : je l'ai nommée à cauſe de cela *terre argilleuſe*. Il en eſt de même de la terre de l'alun : elle n'eſt pas de l'alun ; c'eſt la terre de ce ſel, & que l'on nomme, à cauſe de cela, *terre d'alun*.

M. Margraff, dans un Mémoire inſéré dans ſes *Opuſcules chymiques*, page 98, deuxieme vol. édition françoiſe, dit avoir fait de l'alun avec de l'argille & de l'acide vitriolique, & n'avoir jamais eu d'alun, qu'en ajoutant à ces mêlanges une petite quantité d'alkali fixe : cependant je n'ai point fait cette addition, & mon expérience a très bien réuſſi.

J'ai lavé dans une très grande quantité d'eau diſtillée, le marc qui eſt reſté ſur le filtre : j'ai filtré la liqueur, & j'y ai verſé une ſuffiſante quantité d'alkali fixe, pour décompoſer le ſel terreux

qu'elle tenoit en diſſolution, & pour avoir la terre à part. L'alkali fixe a occaſionné un précipité blanc très léger, difficile à ſe raſſembler, & qui retenoit fortement l'eau : il avoit un liant mucilagineux, comme celui de la terre de l'alun précipité de la même maniere. J'ai lavé, à pluſieurs repriſes, dans beaucoup d'eau, cette terre reſtée ſur le filtre, & l'ai fait ſécher : il s'en eſt trouvé un gros & demi.

J'ai fait ſécher la terre argilleuſe reſtée ſur le filtre : il s'en eſt trouvé trois onces & demie. C'eſt donc une demi-once qui s'étoit diſſoute, tant par l'acide vitriolique, que par l'eau qui a ſervi à la laver. Cette argille, après toutes ces opérations, avoit moins de liant, parceque l'acide vitriolique & l'eau ont diſſous pendant le lavage la partie la plus fine, & que la partie ſableuſe qui n'a p[illegible] de liant ſe trouve raſſemblée & privée de la partie la plus fine.

Ces expériences prouvent que ſi l'argille n'eſt pas entiérement diſſoute par l'acide vitriolique, il y en a du moins une partie : mais voici une expérience qui fait voir qu'elle eſt diſſoluble en bien plus grande quantité dans cet acide.

J'ai mis dans une fiole deux onces d'acide vitriolique concentré & très pur, avec vingt-quatre grains de la même argille. J'ai fait bouillir ce mêlange pendant un quart d'heure : il ne paroiſſoit pas que cet acide eût attaqué l'argille ; mais je préſumois qu'elle devoit ſe diſſoudre au bout d'un long eſpace de temps. J'ai gardé ce mêlange pendant pluſieurs années, en le remuant de temps à autre : toute l'argille s'eſt diſſoute dans l'eſpace d'une année, à l'exception d'une très petite quantité de ſable très fin. Au bout de quatre années, j'ai ſéparé le dépôt, je

l'ai lavé & fait sécher : il s'en est trouvé quatre grains : en l'examinant à la loupe, j'ai reconnu que c'étoit un sable très fin : il avoit le brillant & la transparence du sable blanc ordinaire : il croquoit comme lui sous les dents.

J'ai répété ces expériences sur de l'argille bleue des environs de Paris, qui est celle dont se servent les potiers de terre. Je l'ai employée à la même dose de quatre onces sur une once d'acide vitriolique, & douze onces d'eau : il ne s'est excité aucune effervescence dans le mêlange. Après deux jours de digestion, j'ai filtré la liqueur : elle a passé très claire & sans couleur ; mais elle avoit une très forte saveur alumineuse : par une évaporation spontanée, elle a formé, comme la précédente, beaucoup de petits crystaux d'alun, parmi lesquels il s'est trouvé, au fond du vase, un gros crystal très réguliérement formé, & qui étoit de véritable alun. La totalité de ce sel pesoit une once.

J'ai lavé la terre, restée sur le filtre, dans une grande quantité d'eau, pour emporter toute la matiere saline dont elle étoit imprégnée : j'ai filtré la liqueur, & j'ai ajouté de l'alkali fixe pour faire précipiter la terre : il s'est formé un précipité blanc comme dans l'expérience précédente, mais qui a jauni par le contact de l'air, & qui a jauni encore davantage après le lavage, & pendant la dessiccation ; il s'en est trouvé trois gros. Cette couleur lui vient du fer que cette argille contient, & qui s'est rouillé & réduit en safran de Mars.

L'argille, qui ne s'est point dissoute, pesoit deux onces trois gros & demi, après avoir été bien séchée : c'est par conséquent une once quatre gros & demi d'argille qui s'est dissoute dans

l'acide vitriolique & dans l'eau : cette argille avoit perdu sensiblement de son liant.

Il résulte bien évidemment de ces expériences, que l'alun est une argille qui contient une assez grande quantité d'acide vitriolique, pour être réduite dans un état salin bien caractérisé, & que l'argille est pareillement de l'alun, mais dont la dose de terre surpasse tellement celle de l'acide vitriolique, qu'elle fait disparoître presque entiérement les propriétés salines : enfin, en ajoutant à l'argille la dose d'acide vitriolique qui lui manque, on forme de l'alun.

Argilles & acide nitreux.

J'ai pareillement traité les deux argilles blanche & bleue avec de l'acide nitreux. J'ai essayé d'en dissoudre une quantité donnée dans cet acide ; mais ce n'a été qu'au bout de plusieurs années que cette dissolution a été complette ; encore est-il resté une petite quantité de matiere sableuse indissoluble : j'ai ensuite procédé aux expériences suivantes.

J'ai mis séparément dans des matras quatre onces de chacune de ces argilles, bien séchées, réduites en poudre fine, avec une once de bon acide nitreux, & douze onces d'eau distillée. J'ai fait digérer ces mêlanges au bain de sable pendant deux jours : il ne s'est excité aucun mouvement d'effervescence, ni pendant le mêlange, ni pendant le temps de la digestion. J'ai filtré les liqueurs chacune séparément : celle de l'argille blanche a passé très claire & sans couleur ; celle de l'argille bleue avoit une forte couleur orangée très foncée : l'une & l'autre avoient une saveur alumineuse : celle de l'argille bleue tiroit un peu

ſur la ſaveur du vitriol de Mars : elle a auſſi déposé, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, une matiere terreuſe d'un blanc jaunâtre. Cette liqueur a fourni, par une évaporation ſpontanée, une gelée jaune, couverte d'une pellicule de la même couleur, qui s'eſt deſſéchée complettement, & réduite en une matiere jaune, de ſaveur vitriolique & alumineuſe, peſant deux gros, dans laquelle il s'eſt trouvé quelques petits cryſtaux de véritable alun, & qui en avoient toutes les propriétés. La liqueur de l'argille blanche s'eſt réduite à trois gros : elle eſt devenue d'une couleur ſemblable à une diſſolution de vitriol de Mars : elle avoit une conſiſtance ſyrupeuſe, & n'a point fourni de cryſtaux : ſa ſaveur étoit ſtyptique & fort aſtringente.

J'ai lavé la terre reſtée ſur le filtre de l'une & de l'autre expérience, dans une grande quantité d'eau diſtillée. Celle provenant de l'argille blanche, a filtré très claire, ſans couleur : j'ai verſé deſſus une ſuffiſante quantité d'alkali fixe : il a fait précipiter une terre blanche qui, lavée & ſéchée, peſoit un gros & demi : l'argille qui eſt reſtée après toutes ces opérations, peſoit, après avoir été bien ſéchée, trois onces quatre gros & demi.

J'ai pareillement lavé la terre de l'argille bleue dans beaucoup d'eau diſtillée, & j'ai filtré la liqueur : elle a paſſé claire, & ſans couleur ; mais dans l'eſpace de deux heures, elle eſt devenue d'une couleur jaune orangée : elle s'eſt troublée, & elle a dépoſé une terre de la même couleur, qui étoit de l'ochre : je ne l'ai point ſéparée : j'ai précipité, par de l'alkali fixe, la terre tenue en diſſolution dans cette liqueur. J'ai lavé la terre précipitée dans une ſuffiſante quantité d'eau : je l'ai fait ſécher : il s'en eſt trouvé un gros ; elle eſt d'une

couleur de canelle, à cauſe du fer qu'elle contient, qui s'eſt réduit en ochre. L'argille bleue de toutes ces opérations, raſſemblée & ſéchée, peſoit trois onces demi-gros : elle avoit conſidérablement perdu de ſa couleur.

Argilles & acide marin.

L'acide marin agit mieux ſur les argilles que l'acide nitreux : il a plus de diſpoſition pour s'unir aux terres vitrifiables.

J'ai mis dans des matras quatre onces d'argilles blanche & bleue, chacune ſéparément, avec dix-huit gros d'acide marin ordinaire, & douze onces d'eau diſtillée. J'ai fait digérer ce mêlange comme dans les expériences précédentes, & j'ai filtré les liqueurs au bout de deux jours. Les liqueurs avoient une ſaveur alumineuſe très forte : elles étoient ſans couleur; mais dans l'eſpace de quatre mois, c'eſt-à-dire après qu'elles ſe furent réduites à un petit volume par l'évaporation, elles avoient acquis l'une & l'autre une belle couleur de diſſolution d'or. La liqueur de l'argille blanche n'a formé aucun cryſtal : elle s'eſt épaiſſie conſidérablement & faiſoit de l'encre avec de la noix de galle, à cauſe de la petite quantité de fer qu'elle contenoit.

La liqueur de l'argille bleue a formé douze grains de ſélénite vitrifiable, ſans couleur & ſans ſaveur : la liqueur s'eſt épaiſſie de plus en plus, & a laiſſé dépoſer beaucoup d'ochre de couleur jaune orangée.

J'ai lavé les terres reſtées ſur les filtres, & j'ai pareillement filtré les liqueurs, & précipité par de l'alkali fixe la terre qu'elles tenoient en diſſolution : j'en ai tiré un gros & demi des lotions de

l'argille blanche, & un gros dix-huit grains des lotions de l'argille bleue.

Il eſt reſté enfin d'indiſſoluble, ſavoir, trois onces cinq gros vingt-quatre grains d'argille blanche, & trois onces deux gros & demi d'argille bleue.

Argilles & eau régale.

L'eau régale a plus d'action ſur les argilles, que n'en ont ſéparément les acides nitreux & marin. Quelques Chymiſtes ont propoſé ce menſtrue pour purifier & débarraſſer les argilles des matieres métalliques, lorſqu'elles en contiennent, afin de les employer enſuite avec plus de ſuccès dans les poteries blanches, telles que la porcelaine, &c. Mais outre que ce moyen eſt diſpendieux, il ne ſépare pas complettement les matieres métalliques. Cet acide mixte diſſout à la vérité la portion qui peut être pourvue de phlogiſtique; mais celle qui eſt dans l'état de chaux n'eſt point attaquée par l'eau régale : elle reſte dans l'argille, & altere toujours ſa pureté.

Argilles & vinaigre diſtillé.

Le vinaigre diſtillé a fort peu d'action ſur les argilles : il ne les diſſout guere mieux que de l'eau pure; mais il a l'avantage de ſéparer toute la terre calcaire qu'elles peuvent contenir.

J'ai mis dans un matras quatre onces d'argille blanche & huit onces de vinaigre diſtillé : il ne s'eſt excité aucune effervefcence. J'ai fait digérer ce mêlange pendant huit jours. J'ai filtré la liqueur : elle a paſſé claire, ſans couleur, n'ayant point d'autre ſaveur que celle du vinaigre diſtillé

par. J'ai laissé la liqueur s'évaporer à l'air dans un vase de verre couvert d'un papier pour la garantir de la poussiere : elle a formé vingt-quatre grains de sel terreux, semblable à celui de craie & de vinaigre distillé ; il avoit seulement moins de saveur amere : il étoit d'une légere couleur rousse, à cause d'un peu de fer qu'il contenoit.

J'ai lavé le marc resté sur le filtre comme dans les expériences précédentes : j'ai filtré la liqueur ; & par le moyen de l'alkali fixe, j'en ai précipité la terre : j'ai obtenu quarante-quatre grains de terre blanche : cette terre est toute calcaire : elle se dissout avec vive effervescence, & se convertit en chaux vive par la calcination : il est resté enfin trois onces cinq gros cinquante-quatre grains d'argille, qui ne parut point différer de ce qu'elle étoit auparavant.

J'ai traité de même l'argille bleue des potiers avec du vinaigre distillé, & aux mêmes doses. La liqueur filtrée m'a fourni, par une évaporation spontanée, vingt-quatre grains de sel calcaire acéteux, crystallisé en petites aiguilles soyeuses, mais sali par beaucoup d'ochre jaune qui s'est déposée. Ce sel a une saveur chaude, aussi âcre que le sel de craie & de vinaigre : il a rongé les papiers dans lesquels je l'avois enveloppé.

J'ai pareillement lavé la terre : j'ai filtré la liqueur, & l'ai précipitée par de l'alkali fixe : j'ai obtenu cinquante grains de terre calcaire jaune, à cause de l'ochre qui s'est déposée avec elle. Il est resté enfin deux onces six gros & demi d'argille après toutes ces opérations.

Remarques.

Mon objet étant de comparer les argilles avec

la terre de l'alun, afin de m'assurer si la terre de l'une & de l'autre est essentiellement de même espece, j'ai répété avec de la terre de l'alun toutes les expériences de dissolutions dans les acides dont je viens de parler aux articles précédents : j'ai observé exactement les mêmes phénomenes. Je supprime ici les détails, parceque cela ne feroit qu'une répétition de ce qui vient d'être dit. J'ai pareillement comparé la terre de l'alun avec les précipités d'argilles, obtenus des dissolutions faites dans les acides précipités par l'alkali fixe : j'ai remarqué que ceux provenant des dissolutions faites par les acides vitriolique & marin, étoient absolument semblables à la terre de l'alun, & qu'ils formoient de l'alun en combinant de nouveau ces précipités avec de l'acide vitriolique. M. Margraff, dans ses *Opuscules chymiques*, édition françoise, deuxieme volume, page 94, dit avoir obtenu quelque chose qui avoit du rapport avec de véritable alun ; & quelques pages plus loin, il dit n'avoir jamais pu former de l'alun en combinant ensemble de la terre de l'alun avec de l'acide vitriolique : il a toujours été obligé d'ajouter de l'alkali fixe. Mais à la page 181, deuxieme volume, il dit cependant : » Je ne voudrois pourtant pas nier que la chose » fût absolument impossible à la faveur de quel» ques circonstances ultérieures «. Je pense que si M. Margraff n'a point eu dans ces expériences des crystaux de véritable alun, cela vient des proportions de terre & d'acide qui se sont trouvées dans ses mêlanges. J'ai fait voir que l'alun ordinaire peut se charger d'une nouvelle quantité de sa terre, & même s'en saturer : il peut aussi en prendre une moindre quantité que celle qui est nécessaire à sa parfaite saturation. Les especes de sels

qui résultent de ces différentes doses de terre & d'acide, ont d'autant moins les propriétés de l'alun, qu'il est entré davantage de terre dans leur composition : en un mot, j'ai observé que l'alun admet toutes sortes de doses de terre, sans que celle de l'acide vitriolique varie. Il paroît que les matieres salines qu'a obtenu M. Margraff, & qu'il dit avoir eu du rapport avec de véritable alun, se trouvoient combinées dans des proportions différentes de celles qui se trouvent dans l'alun ordinaire.

Argille & soufre.

L'argille & le soufre n'ont point d'action l'un sur l'autre par la voie humide. On ne connoît point leurs effets par la voie seche. J'ai mêlé plusieurs fois de l'argille blanche très pure avec du soufre : j'ai exposé ces mêlanges à la plus grande action du feu sous la moufle : le soufre se dissipoit ; mais il communiquoit ordinairement à l'argille une couleur noire phlogistiquée, qu'elle ne prenoit jamais sans cette addition. Cette expérience fort simple prouve deux choses, 1°. la grande affinité des argilles avec le principe inflammable, 2°. que le phlogistique dans le soufre n'est pas dans le plus grand état de pureté : c'est ce que nous avons déja dit ailleurs.

Argille & alkali fixe.

Si dans une décoction d'argille faite avec de l'eau pure, on verse de l'alkali fixe en liqueur, il se fait aussi-tôt un précipité blanc terreux : l'alkali s'unit à l'acide vitriolique de l'argille, & fait précipiter la terre : en filtrant cette liqueur, & la faisant évaporer, on obtient des crystaux de

tartre vitriolé. On lave la terre qui reste sur le filtre, & on la fait sécher. Cette terre est semblable à la terre de l'alun ; & elle en a toutes les propriétés. Il est visible que par ce moyen l'argille qui s'est dissoute dans l'eau, est décomposée ; mais l'argille en masse d'agrégé ne se laisse pas décomposer de même par l'alkali fixe.

J'ai fait bouillir pendant douze heures deux livres d'argille blanche avec autant d'alkali fixe, dans une suffisante quantité d'eau : je remplaçois l'eau à mesure qu'elle s'évaporoit. L'argille devenoit comme soyeuse : les molécules, en se mouvant dans l'eau, faisoient des reflets semblables à ceux que jette la moire. J'ai filtré la liqueur tandis qu'elle étoit bouillante : elle s'est troublée par le refroidissement, & elle étoit aussi alkaline qu'avant cette opération : je n'en ai jamais pu tirer du tartre vitriolé. La liqueur a déposé, par le séjour, une portion d'argille que l'alkali fixe avoit dissoute. J'ai lavé dans beaucoup d'eau bouillante l'argille restée sur le filtre, afin de la dessaler entiérement. Tant que la matiere contenoit de l'alkali, la liqueur se filtroit facilement : elle passoit claire ; mais elle avoit une couleur rousse : aussi-tôt qu'elle a été débarrassée de l'alkali, elle s'est divisée dans l'eau bouillante à un tel degré, qu'il n'étoit plus possible de filtrer la liqueur : la terre étoit dans une sorte de demi-dissolution. J'ai fait sécher cette terre : je m'en suis servi pour décomposer du nitre & du sel marin : elle a décomposé ces sels avec la même facilité que de pareille argille qui n'a point subi ces opérations. Quelques Chymistes pensent le contraire, & croient que ce moyen est suffisant pour enlever à l'argille son acide vitriolique.

Il résulte de ces expériences que l'acide vitriolique

lique eſt très adhérent aux argilles. Nous verrons dans une autre occaſion, en décompoſant le nitre par les argilles cuites, que la violence du feu même ne peut point priver cette ſubſtance de tout l'acide vitriolique qu'elle contient.

Argille, alkali fixe, & phlogiſtique.

Foie de Soufre, & Soufre artificiel.

J'ai fait fondre dans un creuſet une once d'argille, huit onces d'alkali fixe, & une demi-once de charbon en poudre. J'ai leſſivé cette matiere dans de l'eau. J'ai filtré la liqueur : elle avoit tous les caracteres du foie de ſoufre ordinaire. J'ai verſé du vinaigre diſtillé dans cette liqueur, qui a fait précipiter de vrai ſoufre. Dans cette expérience, le phlogiſtique du charbon s'eſt uni à l'acide vitriolique, & ils ont formé du ſoufre. L'alkali fixe a empêché que ce ſoufre ne ſe brulât à meſure qu'il ſe formoit. Ce ſoufre n'eſt pas pur, parcequ'il y a une certaine quantité de terre argilleuſe qui eſt diſſoute par l'alkali, & que l'acide fait précipiter conjointement avec le ſoufre. Néanmoins il réſulte de cette expérience, que quoique l'acide vitriolique ait une très grande adhérence avec la terre argilleuſe, le phlogiſtique le ſépare d'avec cette terre par la voie ſeche.

Alkali fixe avec les matieres combuſtibles.

L'alkali fixe a une action conſidérable ſur les matieres végétales & animales : il produit différents effets, ſuivant l'état où elles ſe trouvent : il racornit & durcit beaucoup les chairs : il diſſout & réduit en gelée la laine, la ſoie, la corne, &c. L'alkali fixe froid n'a pas une action auſſi prompte

que les acides minéraux ſur les matieres animales, mais il agit auſſi efficacement. Il s'empare de leur matiere huileuſe, leur ôte toute leur ſolidité, & les pénetre tellement qu'il les rend preſque incombuſtibles. Cette derniere propriété lui eſt commune avec preſque tous les ſels neutres qui ne ſont point inflammables. Cet effet vient de ce que les ſels s'appliquent très intimement à la ſurface des matieres combuſtibles, qu'ils interceptent au feu la communication avec l'air, & que ces mêmes ſels retiennent le principe aqueux qui s'oppoſe à l'inflammation des corps combuſtibles.

Alkali fixe avec le phlogiſtique.

L'alkali fixe en liqueur à froid, ou à l'aide d'une chaleur égale à celle de l'eau bouillante, a fort peu d'action ſur les charbons bien faits : mais il n'en eſt pas de même par la fuſion. Si l'on fait fondre dans un creuſet huit onces de ſel alkali & une demi-once de charbon en poudre, on peut préſumer que ce charbon ſera complettement diſſous ; du moins j'ai remarqué que, lorſqu'il tombe des charbons dans de l'alkali qu'on fait entrer en fuſion, il s'en diſſout beaucoup ; l'alkali prend une couleur rouge, & devient plus déliqueſcent. J'ai encore remarqué que le phlogiſtique du charbon occaſionne la volatiliſation de l'alkali fixe : il le réduit en fumée blanche & épaiſſe, qui agit prodigieuſement ſur le cerveau & ſur le genre nerveux. Cette fumée rend la tête foible & étonnée, comme lorſqu'on eſt convaleſcent à la ſuite d'une grande maladie : cette fumée phlogiſtique eſt ſaline, irrite le genre nerveux, & occaſionne des inquiétudes & des impatiences dans tous les membres.

Lorſqu'on fait diſſoudre cet alkali dans de l'eau, il produit une liqueur âcre très cauſtique & d'une couleur rouge très foncée. Il y a lieu de penſer qu'en ſéparant par précipitation cette matiere colorante, & en la ſoumettant à la diſtillation, elle fourniroit une matiere huileuſe, comme nous avons dit que cela arrivoit en diſtillant du bleu de Pruſſe. La matiere phlogiſtique, précipitée par le fer, redevient dans l'état huileux, parcequ'elle ſe combine avec le principe aqueux.

Alkali fixe avec une huile graſſe.

L'alkali fixe a beaucoup d'action ſur les huiles graſſes : il forme avec elles des compoſés que l'on nomme *ſavons :* mais comme l'alkali fixe eſt déliqueſcent, les ſavons qu'il forme ſont mous & un peu déliqueſcents. On eſt dans l'uſage d'y employer l'alkali marin, dont on augmente la cauſticité par de la chaux. Nous ne dirons rien quant à préſent ſur cette eſpece de ſavon, & nous renvoyons tout ce que nous avons à dire ſur cette matiere, à l'examen que nous ferons des propriétés de l'alkali marin.

L'alkali fixe eſt volatiliſé par la matiere huileuſe. *Starkey*, dans ſa *Pyrotechnie*, recommande, pour y parvenir, de diſtiller une huile ſur du ſel alkali, & de diſtiller un grand nombre de fois de ſuite, ſur l'alkali qui reſte dans les vaiſſeaux, l'huile qui a paſſé à chaque diſtillation. Nous parlerons ailleurs de ces procédés.

Alkali fixe avec les terres calcaires.

L'alkali fixe ne peut contracter aucune union de compoſition par la voie humide avec les terres calcaires : elles n'augmentent point ſa cauſticité ;

mais par la voie ſeche, cette matiere ſaline préſente avec ces terres des phénomenes ſemblables à ceux de la terre vitrifiable, c'eſt-à-dire que, ſuivant les proportions de ces deux ſubſtances, on obtient des matieres vitreuſes, ou des matieres vitriformes, comme nous l'avons dit à l'article du *liquor ſilicum*. Dans cette expérience, la terre calcaire eſt abſolument changée de nature : elle eſt convertie en terre vitrifiable, & ſe trouve radicalement privée d'eau, d'air & de matiere inflammable; du moins elle ne contient pas plus de cette derniere ſubſtance, que les terres vitrifiables ordinaires. J'ai diſſous dans les différents acides, la terre ſéparée de cette eſpece de *liquor ſilicum;* elle m'a fourni de l'alun avec l'acide vitriolique; ce qui prouve complettement la converſion de cette terre en terre vitrifiable. Je ne répete point ici les procédés de ces opérations, parcequ'ils ſont les mêmes que ceux dont nous avons parlé précédemment.

Alkali fixe avec de la chaux vive.

L'alkali fixe, traité avec de la chaux vive, augmente conſidérablement de cauſticité. La liqueur, filtrée & évaporée juſqu'à un certain point, produit une leſſive très alkaline à laquelle on peut donner le nom de *leſſive des ſavonniers faite avec de l'alkali végétal*, afin de la diſtinguer de celle qu'on fait avec de l'alkali marin, qui eſt celle qu'on emploie ordinairement pour la compoſition du ſavon. Les propriétés de la leſſive de l'alkali végétal cauſtique ne ſont pas connues. On ignore quelles ſeroient les propriétés des ſavons qu'on feroit avec cette leſſive : on ſait ſeulement qu'ils ſont mous, & ne prennent pas beaucoup de conſiſtance.

Alkali fixe avec de l'acide vitriolique.

Tartre vitriolé, Sel *de duobus*, *Arcanum duplicatum.*

L'alkali fixe & l'acide vitriolique se combinent très bien jusqu'au point de saturation avec chaleur & effervescence. Ces substances perdent réciproquement leurs propriétés particulieres en se combinant.

On met dans une terrine de grès quatre onces d'alkali fixe étendu dans douze ou quinze fois son volume d'eau chaude. On verse peu à peu de l'acide vitriolique affoibli : il se fait une vive effervescence : on continue d'en verser jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus d'effervescence & que la liqueur n'ait point de saveur alkaline ni acide : c'est ce que l'on nomme *point de saturation :* alors on filtre la liqueur, & on la fait évaporer jusqu'à légere pellicule : elle forme, par le refroidissement, de petits crystaux taillés en pointes de diamant : c'est ce que l'on nomme *tartre vitriolé*, *sel de duobus*, ou *arcanum duplicatum*. On détache le sel de la terrine avec la pointe d'un couteau, & on le fait égoutter sur du papier gris. On fait évaporer la liqueur de nouveau jusqu'à pellicule : on obtient des crystaux comme la premiere fois : on continue ainsi de suite les évaporations & les crystallisations jusqu'à ce que la liqueur ait fourni tout ce qu'elle peut donner de sel : il reste enfin une liqueur qui n'en fournit plus : on lui a donné le nom d'*eau-mere :* on la jette comme inutile : tous les sels neutres, qui ont pour base un acide & un alkali, laissent une semblable eau-mere. Nous ferons un article sur les eaux-meres des sels en général, lorsque nous parlerons de la crystallisation des sels.

REMARQUES.

Ni l'acide ni l'alkali ne peuvent se cryſtalliſer tant qu'ils ſont ſeuls. La ſaveur de chacun d'eux eſt très forte, très différente & très diſtincte. Ces matieres ſalines ont beaucoup d'affinité avec l'eau: cependant l'eſpece de ſel qui réſulte de cette combinaiſon, ſe cryſtalliſe facilement, a peu de ſaveur & peu de diſſolubilité dans l'eau : il eſt parfaitement neutre : il ne change point les couleurs bleues des végétaux : il a moins d'affinité avec l'eau que les deux ſubſtances ſalines qui entrent dans ſa combinaiſon : il n'attire point l'humidité de l'air : il ſe diſſout en plus grande quantité dans l'eau bouillante que dans l'eau froide. Quatre onces d'eau bouillante diſſolvent ſept gros quarante-huit grains de tartre vitriolé. Toutes ces propriétés ſont dues, ſuivant notre nouvelle théorie, à ce que ces deux ſubſtances ſalines, en ſe combinant, perdent la plus grande partie de leur feu, auquel elles devoient leur cauſticité.

Ce ſel ne peut admettre dans ſa combinaiſon ni une ſurabondance d'acide, ni une ſurabondance d'alkali. M. *Rouelle* rapporte dans un Mémoire imprimé dans le volume de l'Académie pour l'année 1754, page 586, une expérience par laquelle il avoit cru combiner une portion d'acide vitriolique ſurabondant à ce ſel. C'eſt ce que nous examinerons à l'article de la cryſtalliſation des ſels.

Alkali fixe avec le foie de ſoufre terreux.

L'alkali fixe décompoſe le foie de ſoufre terreux : il fait précipiter la terre de l'eau de chaux, & s'empare du ſoufre qu'il diſſout ; mais aucun des produits de ces opérations n'a été examiné.

Alkali fixe avec le ſoufre.

L'alkali fixe s'unit au ſoufre par la voie humide & par la voie ſeche, ſans que le ſoufre ſubiſſe aucune décompoſition. Ce compoſé porte le nom de *foie de ſoufre.*

Foie de ſoufre par la voie humide.

On prend ſix onces de ſoufre en poudre ou de fleurs de ſoufre, & douze onces d'alkali fixe ſec : on met ces matieres dans un matras avec une livre d'eau : on place le vaiſſeau ſur un bain de ſable : on le fait chauffer par degrés, juſqu'à faire bouillir doucement la liqueur pendant quatre ou cinq heures, ou juſqu'à ce qu'elle devienne d'une couleur jaune orangée : on agite le vaiſſeau de temps en temps : alors on filtre la liqueur au travers d'un papier gris, & on la conſerve dans une bouteille qu'on tient toujours bouchée : c'eſt le *foie de ſoufre fait par la voie humide.*

Foie de ſoufre par la voie ſeche.

On prend quatre onces de ſoufre en poudre : on le mêle dans un mortier de marbre, avec autant d'alkali fixe bien ſec : on met ce mêlange dans un creuſet : on le place dans un fourneau au milieu des charbons ardents : on couvre le creuſet de ſon couvercle. Auſſi-tôt que la matiere commence à rougir, elle entre en fuſion : lorſqu'elle eſt bien fondue, on la coule ſur un marbre poli & légérement graiſſé & eſſuyé. La matiere ſe fige en refroidiſſant : on la détache tandis qu'elle eſt encore chaude : on la caſſe par petits morceaux, & on la ſerre dans une bouteille qu'on bouche bien, parcequ'elle attire l'humidité de l'air : c'eſt le *foie de ſoufre par la voie ſeche.*

REMARQUES.

Il eſt viſible, par ces deux expériences, que le ſoufre eſt uni à l'alkali par deux procédés différents. L'alkali fixe par la voie humide diſſout moins de ſoufre. Il eſt plus expéditif de faire chauffer le mêlange aſſez pour faire entrer le ſoufre en fuſion, comme nous l'avons dit à l'égard du ſoufre qu'on fait diſſoudre par de l'huile. Dans cet état, l'alkali le diſſout mieux que lorſqu'on agite le mêlange dans le deſſein d'empêcher le ſoufre de ſe raſſembler au fond du matras : mais ſi par cette voie on unit moins de ſoufre à l'alkali, celui qu'il tient en diſſolution lui reſte plus long-temps combiné ſans ſe décompoſer. Nous verrons, dans un inſtant, que le foie de ſoufre qui a été fait par la voie ſeche, eſt de très facile décompoſition, même dans des bouteilles bien bouchées.

Nous avons dit précédemment que l'alkali rougit au feu long-temps avant d'entrer en fuſion, & que le ſoufre, au contraire, entre en fuſion à une chaleur fort modérée. Ces deux ſubſtances partagent entre elles leurs degrés de fuſibilité : c'eſt ce qui fait que ce mêlange entre en fuſion en même temps qu'il rougit. Une partie du ſoufre s'enflamme avant qu'il ait le temps de ſe combiner avec l'alkali. La plus grande partie de l'acide vitriolique qui devient libre, ſe combine avec l'alkali, & ils forment enſemble du tartre vitriolé, qui fait partie de la maſſe qu'on obtient; mais la plus grande partie du ſoufre ſe combine avec l'alkali, & forme la ſubſtance qu'on nomme *foie de ſoufre*. Ce compoſé eſt d'une couleur noirâtre, qui jaunit un peu à ſa ſurface quel-

que temps après, où il eſt d'une couleur rouge, ſuivant les degrés de feu qu'il a reçus. Ce foie de ſoufre attire l'humidité de l'air, mais moins que l'alkali fixe : néanmoins il s'en charge aſſez pour faire voir que l'alkali conſerve encore de ſes propriétés. Ce foie de ſoufre a beaucoup plus d'odeur que le ſoufre pur ; celle qu'il a, tire ſur celle des œufs couvis.

Si l'on n'avoit pas ſoin de graiſſer un peu la pierre ſur laquelle on coule le foie de ſoufre, il s'y appliqueroit fortement : on auroit beaucoup de peine à l'en détacher, ſans arracher un peu de la ſurface de la pierre.

Le foie de ſoufre ſe diſſout très bien dans l'eau : on en pulvériſe la quantité que l'on veut : on la met dans un matras : on verſe par deſſus trois ou quatre fois ſon poids d'eau chaude : on agite le mêlange, & au bout d'une demi-heure, ou lorſque la matiere eſt bien diſſoute, on filtre la liqueur au travers d'un papier gris. Il reſte ſur le filtre un peu de terre & de tartre vitriolé qui s'eſt formé pendant la fuſion, pourvu cependant qu'on n'ait pas employé trop d'eau. Dans ce cas, le tartre vitriolé ſe diſſout & paſſe au travers du filtre avec le foie de ſoufre. La liqueur filtrée eſt claire & tranſparente ; mais elle a une couleur jaune orangée, qui eſt d'autant plus foncée, que la matiere a moins reſté de temps ſur le feu pendant la fuſion : elle a une odeur de ſoufre & d'œufs couvis : on nomme cette liqueur *foie de ſoufre diſſous :* elle a les mêmes propriétés que le foie de ſoufre qui a été préparé par la voie humide, à quelques propriétés près, qui viennent de l'altération qu'a ſubi le ſoufre pendant la fuſion.

Lorſqu'on a laiſſé le foie de ſoufre trop long-

temps au feu, la diſſolution qu'on en fait enſuite, a beaucoup moins de couleur : le foie de ſoufre qu'elle tient en diſſolution ſe décompoſe très promptement, même ſans le concours de l'air : il ſe forme dans les bouteilles qui le contiennent, un tartre vitriolé, auquel on a donné le nom de *ſel ſulfureux de Staahl*, parcequ'il contient un peu de matiere phlogiſtique, & que ce ſel a des propriétés un peu différentes du tartre vitriolé ordinaire. Cette propriété qu'a le foie de ſoufre de ſe décompoſer ainſi, vient de ce que le phlogiſtique du ſoufre, pendant la fuſion, a été plus atténué qu'il ne l'étoit dans le ſoufre pur : le principe du feu qui le conſtitue phlogiſtique, s'eſt rapproché davantage du feu pur : ſous cette forme, il eſt plus facile à ſe décompoſer complettement, à ſe réduire en feu élémentaire, & à ſe diſſiper. Ceci nous donne un exemple des différents états ſous leſquels peut ſe trouver le phlogiſtique, avant d'être décompoſé complettement : celui qui eſt dans le ſoufre, eſt ſuſceptible d'altérations par nuances inſenſibles : il peut acquérir différentes propriétés, ſuivant l'état où il ſe trouve, & même s'enflammer tout ſeul à l'air, comme cela arrive dans le pyrophore, où le ſoufre eſt en partie dans un grand état d'altération. Lorſque le foie de ſoufre ſe décompoſe dans des bouteilles bouchées, il lui arrive ſouvent de tapiſſer l'intérieur d'un enduit phlogiſtique d'une couleur preſque noire, & qui forme des iris : d'autres fois il ne laiſſe aucune couleur : cela dépend du degré de feu que le foie de ſoufre a reçu pendant ſa formation.

Foie de ſoufre au feu.

Sel ſulfureux. Tartre vitriolé.

On met dans un vaiſſeau de terre large & plat, la quantité que l'on veut de foie de ſoufre fait par la voie ſeche & réduit en poudre. On place le vaiſſeau ſur un feu très doux : on remue la matiere de temps en temps, pour renouveller les ſurfaces. Le ſoufre ſe décompoſe, le phlogiſtique ſe diſſipe ſans combuſtion, & l'acide vitriolique ſe combine avec l'alkali du foie de ſoufre, & forme du tartre vitriolé. Lorſque la matiere a fumé pendant un certain temps, on augmente le feu, juſqu'à la faire rougir obſcurément pendant environ un quart d'heure, afin de faire diſſiper tout le phlogiſtique : alors on fait diſſoudre dans de l'eau la matiere ſaline : on filtre la liqueur, & on la laiſſe refroidir : elle fournit des cryſtaux de vrai tartre vitriolé.

Staahl avoit imaginé cette expérience, qui eſt très exacte, pour démontrer que le ſoufre étoit compoſé de ſept parties d'acide vitriolique, & d'une de phlogiſtique. La vapeur qui ſe dégage du foie de ſoufre dans cette opération, n'eſt point du feu pur ; c'eſt du phlogiſtique qui eſt excédent à la compoſition du tartre vitriolé. Cette vapeur eſt auſſi pernicieuſe que celle qui s'éleve du charbon ou de la braiſe qu'on fait brûler. Si l'on faiſoit cette expérience ſur pluſieurs livres de foie de ſoufre, & dans un endroit bien clos, on ſeroit ſuffoqué comme par toute autre matiere phlogiſtique dans l'état de vapeurs.

Foie de ſoufre à l'air.

Le phlogiſtique a plus d'affinité avec l'acide

vitriolique, que cet acide n'en a avec l'alkali : c'eſt un fait qui eſt conſtaté par une ſuite d'expériences, & nous verrons même dans le cours de nos opérations, que ce principe inflammable s'empare de cet acide, à quelque baſe qu'il ſoit uni, ſoit par la voie ſeche, ſoit par la voie humide : cependant, ſi l'on expoſe du foie de ſoufre ſec à l'air, il attire d'abord l'humidité de l'air, parceque l'alkali, quoiqu'uni à du ſoufre, conſerve encore quelques-unes de ſes propriétés, & ſinguliérement celle de ſe charger de l'humidité de l'air. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ce même foie de ſoufre ſe décompoſe par la ſeule expoſition à l'air, comme par l'action du feu. Le phlogiſtique ſe diſſipe, & ce qui reſte eſt du tartre vitriolé, mais qui cependant differe du tartre vitriolé ordinaire, en ce qu'il retient un peu de phlogiſtique : on le nomme, à cauſe de cela, *ſel ſulfureux :* mais au moins eſt-il certain que preſque tout le phlogiſtique s'eſt diſſipé. On eſt en droit de conclure, d'après cette obſervation, que les affinités qu'on a établies ſur ces ſubſtances, ne ſont pas juſtes ; & en effet, elles manquent d'exactitude, puiſque cette affinité n'eſt ni générale ni conſtante. Le foie de ſoufre qui ſe décompoſe à l'air, & qui laiſſe diſſiper ſon phlogiſtique, prouve, dans cette circonſtance, que l'acide vitriolique a plus d'affinité avec l'alkali qu'avec le phlogiſtique. Nous examinerons cette queſtion, lorſque nous parlerons du ſoufre artificiel.

Foie de Soufre avec de l'eau.

D'après les propriétés du foie de ſoufre que nous avons fait connoître, on ſait déja que cette ſubſtance ſe diſſout dans l'eau ; & en effet, elle

s'y dissout facilement. Lorsque le foie de soufre est dissous, on filtre la liqueur; c'est ce que l'on nomme *foie de soufre en liqueur.* C'est dans cet état de dissolution, qu'on l'emploie le plus ordinairement dans les expériences : si l'on expose à l'air le foie de soufre, il se décompose, comme je viens de le dire.

Foie de Soufre avec de la glace.

On ignore les effets de ce mêlange.

Foie de Soufre avec de la terre vitrifiable.

On ne connoît point les effets du foie de soufre sur la terre vitrifiable, soit par la voie seche, soit par la voie humide. On peut présumer que par la voie seche il n'agit point comme foie de soufre, parcequ'il seroit décomposé par la chaleur, avant qu'il pût porter son action sur la terre vitrifiable. On peut de même penser qu'il n'auroit guere plus d'action par la voie humide, parceque la terre vitrifiable ne contient aucun des principes par lesquels les matieres salines attaquent les corps.

Foie de Soufre avec les matieres combustibles.

Le foie de soufre a beaucoup d'action sur les matieres végétales & animales; mais on a fait peu d'expériences pour connoître les propriétés de cette substance sur les matieres combustibles.

Foie de Soufre avec le phlogistique.

Le foie de soufre a beaucoup d'action sur les matieres charbonneuses végétales : il les dissout, soit par la voie seche, soit par la voie humide.

On met une pincée de charbon en poudre dans

une fiole : on verſe par-deſſus une demi-once, ou à-peu-près, de foie de ſoufre liquide : on fait chauffer légérement ce mêlange : le charbon ſe diſſout complettement, & communique à la liqueur une couleur verte. Ce phénomene nous donne un exemple de la grande action du foie de ſoufre ſur les matieres charbonneuſes.

Foie de Soufre avec la matiere huileuſe.

On ignore les effets du foie de ſoufre ſur les huiles.

Foie de Soufre avec la terre calcaire.

On ignore de même les effets de cette ſubſtance ſur les terres calcaires.

Foie de Soufre avec l'acide vitriolique.

Magiſtere de Soufre.

On met dans un vaſe de verre la quantité que l'on veut de foie de ſoufre liquide fait par la voie ſeche ou par la voie humide : on l'étend dans une grande quantité d'eau. Dans ce mêlange, on verſe goutte à goutte de l'acide vitriolique affoibli : il ſe fait auſſi-tôt une vive effervescence, un précipité blanc qui trouble la liqueur, & il s'exhale une odeur d'œufs couvis ou de matiere fécale. On continue de verſer de l'acide juſqu'à ce qu'il ne ſe faſſe plus de précipité : alors on filtre la liqueur : on paſſe de l'eau chaude ſur le précipité reſté ſur le filtre, afin de le deſſaler : on le fait ſécher : c'eſt ce que l'on nomme *magiſtere de ſoufre.*

REMARQUES.

Le foie de ſoufre, comme nous l'avons dit,

eſt l'union du ſoufre avec l'alkali : le ſoufre, par cette union, n'a point changé de nature. Lorſqu'on verſe de l'acide ſur du foie de ſoufre, il s'unit à l'alkali, & fait précipiter le ſoufre ſous la forme d'une poudre qui eſt blanche, à cauſe de ſon extrême diviſion : elle trouble la liqueur, & lui donne une apparence laiteuſe. Dans cet état, on donne à cette liqueur le nom de *lait de ſoufre*. La liqueur qu'on ſépare par filtration, contient un tartre vitriolé formé par l'alkali du foie de ſoufre & l'acide vitriolique que l'on emploie pour faire précipiter le ſoufre. On reconnoît que tout le ſoufre eſt précipité, lorſqu'en verſant quelques gouttes d'acide dans le mêlange, il ne ſe fait plus de précipité, & que la liqueur eſt parfaitement neutre.

Si l'on emploie une trop grande quantité d'acide, il y a une portion de ſoufre qui ſe trouve dans un état de demi-diſſolution : la liqueur paſſe difficilement au travers du filtre, & elle eſt trouble : dans ce cas, il faut ajouter au mêlange un peu d'alkali pour ſaturer cet excès d'acide.

L'acide nitreux, l'acide marin, le vinaigre, & même tous les acides végétaux, décompoſent pareillement le foie de ſoufre. Le ſoufre qu'on obtient par ces différents acides, eſt abſolument le même, & ne differe point, parceque ces acides ne ſont que des intermedes propres à ſéparer le ſoufre, & qu'ils n'ajoutent rien à ſon eſſence.

L'odeur qui s'exhale lorſqu'on verſe un acide dans du foie de ſoufre, eſt très infecte & dangereuſe à reſpirer : elle eſt produite par une vapeur phlogiſtique qui agit ſinguliérement ſur les poumons : elle rend la reſpiration très laborieuſe : elle agit auſſi ſur le cerveau, & occaſionne des étourdiſſements. Ces effets ſont les mêmes que

ceux qui ſont produits par des liqueurs en fermentation ſpiritueuſe. Ces vapeurs abſorbent & détruiſent le reſſort de l'air. J'ai eu occaſion d'obſerver & de reſſentir tous ces effets en précipitant cent livres de foie de ſoufre à la fois. Il étoit impoſſible de tenir une bougie allumée dans le voiſinage où je faiſois cette précipitation, quoique le lieu où je la faiſois, fût fort grand & très aéré. Le phlogiſtique qui s'élevoit ainſi en vapeurs, s'attachoit ſur tout ce qui étoit métallique : il terniſſoit la ſurface des vaiſſeaux d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb : ces vapeurs terniſſoient auſſi toute la peinture en huile qui étoit appliquée dans les différents endroits du laboratoire, parcequ'il étoit entré dans la compoſition des couleurs, des préparations de plomb : cette peinture devint d'une couleur ardoiſée brillante. Lorſqu'on frottoit les doigts deſſus, ils ſe garniſſoient d'une matiere de la même couleur. Cet effet vient du phlogiſtique qui reſſuſcite la chaux métallique de la peinture, comme je le démontrerai plus particuliérement, lorſque nous examinerons les propriétés des corps métalliques.

L'odeur que laiſſe exhaler le foie de ſoufre qu'on précipite par un acide, a quelque choſe de remarquable. Quelques Chymiſtes ont dit qu'elle étoit plus fétide lorſqu'on le précipitoit avec du vinaigre, que lorſqu'on fait cette précipitation avec un autre acide; mais je n'ai point remarqué de différence ſenſible dans les précipitations en grand que j'ai faites du foie de ſoufre avec les différents acides. J'attribue cette odeur à une portion du phlogiſtique du ſoufre qui s'eſt ſéparée pendant la préparation du foie de ſoufre qui n'étoit que dans un état de demi-combinaiſon, & ſeulement adhérent. Lorſqu'on verſe un acide ſur

le

le foie de soufre, il fait cesser cette adhérence. Le phlogistique devient libre : il se dissipe & se réduit en vapeurs : il entraîne avec lui un peu de matiere saline alkaline qu'il volatilise : de là vient que l'organe de l'odorat se trouve en même temps affecté, comme s'il l'étoit par du foie de soufre qui s'évapore, & du phlogistique libre qui se dissipe.

Foie de Soufre artificiel.

On fait un mêlange de trois onces de sel alkali fixe bien sec, & de deux onces de tartre vitriolé : on fait fondre ce mêlange dans un creuset capable d'en contenir cinq à six fois autant. Lorsque les sels sont fondus, on projette par cuillerées un autre mêlange que l'on a disposé tout prêt, composé d'une once de charbon en poudre, & d'autant de tartre vitriolé : on couvre le creuset à chaque cuillerée de matiere qu'on y introduit : il se fait chaque fois une effervescence & un gonflement considérable : on attend qu'il soit passé, avant de remettre de nouvelle matiere : on continue ainsi jusqu'à ce que tout le second mêlange soit entré dans le creuset : alors on augmente un peu le feu pour faire entrer la matiere dans une belle fusion : on s'assure qu'elle est bien fondue, en la remuant avec une baguette de bois : alors on la coule sur une plaque de fer ou de cuivre un peu graissée, afin qu'elle n'y adhere point : on casse cette matiere par morceaux, & on l'enferme dans une bouteille qu'on bouche bien, parcequ'elle se charge de l'humidité de l'air, & se résout en liqueur.

REMARQUES.

Le procédé pour faire du foie de soufre arti-

ficiel, & celui par lequel on sépare le soufre qui s'est formé, sont de Staahl & de Geoffroy, Médecins, qui les ont publiés, chacun de leur côté, à-peu près dans le même temps : c'est une belle & importante découverte.

L'acide vitriolique du tartre vitriolé quitte sa base alkaline pour s'unir au phlogistique du charbon, & former ensemble du vrai soufre. C'est dans cet instant de décomposition & de nouvelle combinaison, que se fait l'effervescence & le gonflement; ce qui oblige d'employer un grand creuset, sans quoi la matiere passeroit par-dessus les bords : lorsqu'on remue la matiere avec une baguette de bois, l'extrémité scintille & pousse des aigrettes d'étincelles semblables à celles d'un fer chauffé jusqu'au rouge blanc. Le sel alkali qu'on fait entrer dans le mêlange, n'est employé que pour envelopper le soufre à mesure qu'il se forme, & pour l'empêcher de se brûler : le soufre se combine avec lui, & forme un vrai foie de soufre. Si l'on faisoit cette opération sans alkali, le soufre se formeroit de même; mais il se brûleroit & se dissiperoit à mesure.

Ce foie de soufre artificiel est d'une couleur rouge foncée, semblable à celle du foie d'un animal : il a plus de couleur que le foie de soufre ordinaire. Si l'on tenoit la matiere trop long-temps en fusion, une partie du soufre se consumeroit en pure perte : on s'en apperçoit par des étincelles vives & brillantes qui sortent du creuset, semblables à celles dont nous venons de parler.

Foie de Soufre artificiel dissous dans de l'eau.

On pulvérise grossiérement le foie de soufre artificiel : on le met dans un matras : on verse par-

deſſus cinq à ſix fois ſon poids d'eau chaude : on fait digérer ce mêlange pendant une demi-heure, à une douce chaleur, ou juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement diſſous : on filtre la liqueur : elle paſſe difficilement : elle eſt d'une couleur bleue verdâtre, au lieu d'être jaune comme celle du foie de ſoufre ordinaire : on la garde dans une bouteille qu'on bouche bien. Il reſte ſur le filtre la portion de charbon excédente à celle de l'acide vitriolique, & qui n'a point formé de ſoufre.

Le charbon, comme nous l'avons dit précédemment, eſt diſſous par le foie de ſoufre. Dans cette expérience, il s'en trouve un excès dont il ſe diſſout une partie : c'eſt cet excès qui donne une couleur verdâtre à la diſſolution du foie de ſoufre artificiel.

Le foie de ſoufre artificiel en liqueur ſe décompoſe à l'air, ou enfermé dans des bouteilles, comme le foie de ſoufre ordinaire : le phlogiſtique ſe diſſipe, l'acide vitriolique ſe combine avec l'alkali, & forme du tartre vitriolé qui ſe cryſtalliſe dans les bouteilles : il ne faut que l'eſpace de cinq à ſix mois pour opérer cette décompoſition. Il eſt évident que par la voie ſeche le phlogiſtique a plus d'affinité avec l'acide vitriolique, que ce même acide n'en a avec l'alkali. Mais il en eſt autrement par la voie humide : c'eſt l'acide & l'alkali qui ont enſemble la plus grande affinité. Cette obſervation fait bien voir la néceſſité d'établir les deux tables des rapports dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage. Je doute très fort que par aucune expérience on décompoſe le tartre vitriolé par l'intermede du phlogiſtique par la voie humide.

Magistere de Soufre artificiel.

On met dans un grand vase de verre la dissolution du foie de soufre artificiel : on l'étend dans une grande quantité d'eau : on ajoute peu à peu de l'acide vitriolique, ou tout autre acide. Il se passe dans cette opération tous les phénomenes que nous avons exposés en parlant du magistere du soufre ordinaire : le précipité est seulement moins blanc, à cause du charbon que ce foie de soufre tient en dissolution, & qui se précipite avec le soufre. On lave ce précipité, en passant dessus de l'eau bouillante à plusieurs reprises, & on le fait sécher. Si on l'examine ensuite, on trouve qu'il est de véritable soufre, & qu'il en a toutes les propriétés : il est seulement mêlé d'un peu de charbon.

Combinaison de l'acide sulfureux avec l'alkali fixe.

Sel sulphureux de Staahl.

On arrange sur un entonnoir d'osier à claires voies, un linge taillé en chausse d'Hippocrate, qu'on a auparavant imbibée d'alkali fixe en liqueur : on suspend cet appareil au-dessus d'une petite capsule de terre cuite, dans laquelle on a mis des morceaux de soufre brut : on allume le soufre, & on le fait brûler le plus lentement qu'il est possible. La vapeur du soufre se combine avec l'alkali fixe : à mesure que cette combinaison se fait, le linge devient sec & roide : il se forme un sel neutre qui quelquefois paroît en crystaux aiguillés à la surface du linge : alors on plonge ce linge dans une petite quantité d'eau tiede afin de dissoudre le sel. On filtre la liqueur, & on la fait évaporer à une douce chaleur jusqu'à légere pelli-

cule : elle forme, par le refroidiſſement, des cryſtaux diſpoſés en petites aiguilles : c'eſt ce que l'on nomme *ſel ſulfureux de Staahl :* on fait évaporer une ſeconde fois la liqueur pour obtenir de nouveaux cryſtaux.

Le ſuccès de cette opération dépend principalement de la lenteur avec laquelle on doit faire brûler le ſoufre : lorſqu'il brûle rapidement, le phlogiſtique ſe conſume & ſe diſſipe ; & l'on cherche au contraire à retenir le plus qu'il eſt poſſible de phlogiſtique combiné avec l'acide vitriolique qui ſe réduit en vapeurs. Sans cette précaution on ne retire du linge que du tartre vitriolé. Il en eſt de même lorſqu'on lave le linge. Si l'on employoit de l'eau bouillante, & en trop grande quantité, la chaleur de l'eau feroit diſſiper le phlogiſtique du ſel ; ou ſi l'on faiſoit évaporer la liqueur à une trop forte chaleur, le phlogiſtique ſe diſſiperoit également. Toutes ces obſervations prouvent bien ce que nous venons de dire ſur la différence des affinités de ces ſubſtances par la voie ſeche & par la voie humide.

Décompoſition du ſel ſulfureux de Staahl par l'acide vitriolique.

Le ſel ſulfureux de Staahl eſt une ſorte de tartre vitriolé : il en differe ſeulement en ce qu'il entre dans ſa compoſition une plus grande quantité de phlogiſtique qui rend l'acide vitriolique moins adhérent à l'alkali, que lorſque cet acide eſt pur.

Le ſel ſulfureux ou ſa vapeur ne tache point, ni ne ternit l'argent, comme le fait le ſoufre : il n'a point d'odeur : il ſe diſſout dans l'eau en plus grande quantité que le tartre vitriolé : il ſe dé-

compose à l'air, c'est-à-dire que le phlogistique se dissipe; ce qui reste est du tartre vitriolé. L'acide vitriolique le décompose & en fait exhaler des vapeurs pénétrantes qui ont l'odeur de l'acide sulfureux volatil.

On met dans un verre du sel sulfureux: on verse par-dessus de l'acide vitriolique affoibli: il se dégage aussi-tôt des vapeurs d'acide sulfureux volatil, semblables à celles du soufre brûlant; & l'acide vitriolique s'unit à l'alkali avec lequel il forme du tartre vitriolé.

Le phlogistique est si peu adhérent à ce sel, qu'il se dissipe lorsqu'on l'expose à l'air, ou lorsqu'on le fait un peu chauffer. J'ai mis en distillation, dans une cornue de verre, du sel sulfureux: il a passé un phlegme insipide qui étoit l'eau de sa crystallisation: le phlogistique s'est décomposé & détruit: le feu qui le constituoit s'est dissipé. Le sel resté dans la cornue, dissous dans de l'eau filtrée, & crystallisé, s'est trouvé être du tartre vitriolé très pur.

Il résulte évidemment de tout ce que nous venons de dire, que l'acide vitriolique & l'alkali fixe ont chacun séparément beaucoup d'affinité avec le phlogistique; mais que par la voie humide, les affinités de ces deux matieres salines sont plus grandes entre elles, que celle du tartre vitriolé avec le phlogistique, puisque cette derniere substance se sépare toujours du sel neutre qui résulte de la combinaison de ces deux substances salines.

Alkali fixe & Gypse.

Décomposition du Gypse, Tartre vitriolé,

Le gypse étant un sel vitriolique à base terreuse, l'alkali fixe le décompose comme tous les

ſels à baſe terreuſe : mais j'ai déterminé par des expériences, les proportions de terre & d'acide vitriolique contenues dans pluſieurs de ces ſubſtances, dont je vais rendre compte.

J'ai fait diſſoudre quatre gros de gypſe de Montmartre, réduit en poudre, dans dix-huit livres d'eau bouillante : j'ai verſé dans cette liqueur une ſuffiſante quantité d'alkali fixe très pur pour faire précipiter la terre & ſaturer l'acide. J'ai recueilli le précipité terreux, & l'ai lavé dans beaucoup d'eau bouillante : je l'ai fait ſécher, & j'ai obtenu deux gros dix-huit grains de terre calcaire : c'eſt par conſéquent un gros cinquante-quatre grains d'acide vitriolique que cette matiere contenoit.

J'ai fait évaporer la liqueur juſqu'à légere pellicule : elle eſt devenue rouſſe & phlogiſtiquée : elle m'a fourni des cryſtaux de tartre vitriolé.

J'ai fait la même expérience ſur de la pierre à plâtre ordinaire de Montmartre. Les phénomenes ont été les mêmes. J'ai obtenu deux gros vingt-quatre grains de terre calcaire ſemblable à la précédente.

J'ai traité de même de l'albâtre & à la même doſe de demi-once : j'ai obtenu deux gros vingt-huit grains de terre calcaire très blanche. La liqueur miſe à évaporer eſt devenue rouſſe & phlogiſtiquée : elle a pareillement fourni du tartre vitriolé.

Alkali fixe & acide nitreux.

Nitre régénéré, ou Salpêtre.

L'alkali fixe ſe combine très bien avec l'acide nitreux juſqu'au point de ſaturation : cette combinaiſon ſe fait avec chaleur & efferveſcence.

On met dans un vaſe de verre de l'alkali fixe,

étendu dans de l'eau : on verſe peu à peu de l'acide nitreux : il ſe fait une vive efferveſcence : on continue d'en verſer juſqu'à ce que l'efferveſcence n'ait plus lieu, & que les liqueurs ſoient au point de ſaturation : on filtre la liqueur & on la fait évaporer : elle fournit, par le refroidiſſement, des cryſtaux diſpoſés en groſſes aiguilles ; c'eſt ce que l'on nomme *nitre* ou *ſalpêtre*. On continue les évaporations & les cryſtalliſations juſqu'à ce que la liqueur ait fourni tout le nitre qu'elle contient.

Lorſque l'acide nitreux s'unit à l'alkali, il ſe dégage pendant l'efferveſcence une grande quantité d'air qui chaſſe devant lui un peu de la liqueur en forme de petits jets qui s'élevent quelquefois juſqu'à trois pouces de haut. On s'apperçoit que les liqueurs ſont au point de ſaturation lorſqu'il ne ſe fait plus d'efferveſcence, en verſant dans le mêlange, ſoit de l'acide nitreux, ſoit de l'alkali fixe, & lorſque la liqueur ne change plus les couleurs bleues des végétaux. Cependant ſi le mêlange contenoit une ſurabondance de l'une des deux matieres ſalines, les cryſtaux de nitre qu'on obtiendroit ſeroient également neutres, après qu'on les auroit fait égoutter ſur du papier gris, parceque ce ſel ne peut admettre dans ſa combinaiſon ni une ſurabondance d'acide, ni un excès d'alkali. Si le mêlange contenoit plus d'acide qu'il n'en faut, on ſeroit obligé de faire évaporer la liqueur dans un vaiſſeau de grès ou de verre, parceque cet excédent d'acide agiroit ſur ceux de métal, à l'exception de ceux d'or. Si au contraire la liqueur peche par un excès d'alkali, comme cette matiere ſaline n'a pas la même action ſur les matieres métalliques, l'inconvé-

nient dont nous venons de parler n'eſt pas à craindre.

Le nitre qui eſt dans le commerce n'eſt point fait de la maniere que nous venons de le dire : on le tire des vieux plâtras & des terres nitreuſes. Nous dirons par la ſuite de quelle maniere on le prépare.

Alkali fixe & Nitre à baſe terreuſe.

Nitre régénéré.

On met dans un grand vaſe de verre du nitre à baſe terreuſe, étendu dans une ſuffiſante quantité d'eau : on verſe par-deſſus de l'alkali fixe : il ſe fait auſſi-tôt une efferveſcence & un précipité blanc. On continue de mettre de l'alkali juſqu'à ce qu'il ne ſe faſſe plus de précipité. On lave la terre à pluſieurs repriſes dans de l'eau bouillante pour la deſſaler complettement ; & on la fait ſécher : c'eſt ce que l'on nomme *magnéſie blanche*, *panacée nitreuſe*, & *poudre de Santinelli*. On fait évaporer les liqueurs : elles fourniſſent des cryſtaux de nitre ſemblables aux précédents, & qui n'en different point.

Dans cette expérience l'alkali s'unit à l'acide nitreux & fait précipiter la terre. Quelle que ſoit l'eſpece de terre calcaire qui eſt unie à l'acide nitreux, les phénomenes de décompoſitions ſont abſolument les mêmes, & les réſultats ſemblables.

Propriétés du Nitre.

Le nitre eſt un ſel parfaitement neutre : l'acide & l'alkali qui le conſtituent ont tellement épuiſé réciproquement leurs propriétés, que ce ſel n'a plus de ſaveur, ni acide, ni alkaline : ſa ſaveur eſt ſalée, un peu amere, fade & fraîche : ce ſel

n'attire point l'humidité de l'air : il s'y desseche même plutôt : il ne change point les couleurs bleues des végétaux, &c.

Nitre au feu.

Cryſtal minéral.

Le nitre eſt très fuſible : il entre en fuſion avant de rougir, & même a une chaleur aſſez modérée.

On met dans un creuſet une certaine quantité de nitre que l'on place dans un fourneau au milieu des charbons ardents : le nitre ne tarde pas à entrer en fuſion : lorſqu'il eſt fondu, on le coule de l'épaiſſeur d'environ ſix lignes, dans des poëles de fer battu, larges & plates, que l'on a auparavant bien récurées & bien ſéchées. Le ſel ſe fige en ſe refroidiſſant, & prend la forme du vaiſſeau : il eſt blanc & demi-tranſparent : c'eſt ce que l'on nomme *cryſtal minéral* ou *ſel de prunelle.*

REMARQUES.

Quelques perſonnes recommandent de projetter un peu de ſoufre en poudre ſur le nitre, lorſqu'il eſt en fuſion, à deſſein de conſumer par ſon inflammation quelques matieres graſſes qu'on croit exiſter dans le nitre ; c'eſt ce qui me paroît fort inutile lorſqu'on a fait choix d'un nitre très pur : d'ailleurs le ſoufre enflamme du nitre proportionnellement à ce que l'on en met, & l'alkaliſe : une partie de l'acide vitriolique du ſoufre ſe combine avec l'alkali, & produit un peu de tartre vitriolé, qui reſte mêlé avec le cryſtal minéral.

Lorſqu'on ne tient le nitre au feu que pen-

dant le temps qui eſt néceſſaire pour le faire entrer en fuſion, il ne ſouffre aucune altération, & fort peu de diminution de ſon poids : elle n'eſt que de deux onces par livre. La facilité avec laquelle le nitre entre en fuſion, vient de ce qu'il entre dans ſa compoſition une très grande quantité d'eau & de feu, qui ſont abſolument eſſentiels à ſon eſſence ſaline, & qu'on ne peut ſéparer du nitre ſans le changer de nature. L'eau dont j'entends parler n'eſt point celle de la cryſtalliſation : celle-ci ſe diſſipe pendant la fuſion du nitre : c'eſt elle qui fait la diminution du poids du nitre, dont nous venons de parler. Le phlogiſtique, ſous la forme de feu preſque pur, entre également en grande quantité dans la compoſition du nitre ; il communique, conjointement avec le principe aqueux, le degré de fuſibilité que l'on connoît au nitre. Les ſels, comme l'alun, qui contiennent plus de la moitié de leur poids d'eau de cryſtalliſation, ſe liquéfient à la faveur de cette eau, & ſont après cela de très difficile fuſion. Il n'en n'eſt pas de même du nitre : comme il contient fort peu d'eau de cryſtalliſation, il n'eſt pas ſuſceptible d'une ſemblable liquéfaction. Il entre en fuſion réellement ; & à la faveur de l'eau & du feu principe, il acquiert une fluidité ſi conſidérable, qu'il paſſe, lorſqu'il eſt en fuſion, au travers de tous les creuſets avec la plus grande facilité : il n'y a point de creuſet en état de réſiſter à ſon action plus d'un quart d'heure ſans en être pénétré & même fendu : cela produit un déchet ſur le nitre qu'on veut former en cryſtal minéral. Quelques perſonnes, pour remédier à cet inconvénient, ſe ſervent d'une marmite de fer pour faire fondre le nitre. J'ai remarqué qu'il y a des marmites de fer d'une fonte

ſi douce, qu'elles ſont attaquées par le nitre, & lui communiquent beaucoup de couleur; ce qui eſt un autre inconvénient. Ces conſidérations m'ont fait prendre le parti de me ſervir d'un creuſet d'argent de coupelle, qui n'eſt ſujet à aucun des inconvénients dont nous venons de parler. Le nitre ne paſſe point au travers, & ne prend aucune couleur; ſa fuſion eſt d'ailleurs infiniment plus facile que celle de l'argent.

Nitre alkaliſé ſans addition.

On met dans une capſule de grès quatre onces de nitre, que l'on place ſous la moufle d'un fourneau de coupelle, & que l'on chauffe par degrés. Le nitre entre en fuſion : il bouillonne un peu : lorſqu'il eſt rouge, il s'en échappe un peu hors de la capſule par la violence de la chaleur. Lorſque le nitre eſt bien rouge, il s'éleve des vapeurs d'acide nitreux qui ſont rouges : il eſt difficile de diſtinguer ſi ce ſont des vapeurs ou de la flamme : on l'entretient en cet état pendant environ un quart d'heure : alors on tire la capſule du feu : on verſe ce qu'elle contient dans un mortier de fer bien ſec & un peu chauffé : la matiere ſe fige par le refroidiſſement : elle attire l'humidité de l'air : elle a une ſaveur alkaline. On la fait diſſoudre dans de l'eau : on filtre la liqueur : ſi on l'examine, on trouve qu'elle verdit le ſyrop violat, qu'elle fait efferveſcence avec les acides, & qu'elle a toutes les propriétés d'une liqueur alkaline; mais elle contient encore beaucoup de nitre, parceque le feu n'a pas été aſſez long-temps continué pour en décompoſer la totalité.

REMARQUES.

Cette expérience prouve que le nitre, quoique ſel neutre parfait, eſt néanmoins décompoſé par l'action du feu : mais cette décompoſition n'a lieu que lorſque le nitre a communication avec l'air extérieur. J'ai répété cette expérience dans une cornue de grès : en pouſſant le feu très fort pendant deux heures, il a diſtillé un peu de liqueur qui étoit ſi peu acide, qu'elle rougiſſoit à peine la teinture de tourneſol : le nitre, reſté dans la cornue, étoit parfaitement neutre & n'avoit ſouffert aucune altération.

Lorſque le nitre éprouve une forte action du feu dans des vaiſſeaux à l'air libre, on voit l'acide ſe diſſiper ſous la forme d'une vapeur rouge, & qui a l'odeur de l'acide nitreux : il faut bien diſtinguer cette vapeur d'avec les portions de nitre en ſubſtance, qui ſautillent par la violence du feu : on les apperçoit par la détonnation, en approchant un charbon ardent près du vaiſſeau. Dans une ſemblable expérience, j'ai continué le feu pendant deux heures. Tout le nitre s'eſt volatiliſé : il n'eſt abſolument rien reſté, pas même un veſtige de l'alkali du nitre : mais lorſqu'on ne continue le feu qu'autant de temps que nous l'avons dit, tout le nitre n'eſt ni volatiliſé, ni entiérement décompoſé. En faiſant évaporer la liqueur alkaline au point convenable, on obtient, par le refroidiſſement, la portion de nitre qui a échappé à l'action du feu, & la liqueur reſtante eſt riche en alkali du nitre.

Nitre à l'air.

Ce ſel ne ſouffre aucune altération de la part

de l'air : il n'eſt point déliqueſcent ; au contraire il ſe deſſeche en perdant l'eau de ſa cryſtalliſation, ſans cependant tomber en efferveſcence. Il devient d'un blanc mat, & perd de ſa tranſparence. Lorſqu'il a été bien ſéché à l'air, il ne diminue preſque point de ſon poids à la fuſion. Si le nitre peut former quelques combinaiſons avec l'air, elles ſont abſolument inconnues.

Nitre avec de l'eau.

Le nitre ſe diſſout très bien dans l'eau ſans ſouffrir aucune altération : il reforme des cryſtaux tels qu'ils étoient auparavant. Il eſt un des ſels qui ſe cryſtalliſent par le refroidiſſement, & dont l'eau chaude en diſſout davantage que l'eau froide. Quatre onces d'eau bouillante diſſolvent dix onces de nitre : lorſqu'on fait cette diſſolution dans un matras, la pellicule qui ſe forme à la ſurface de la liqueur, eſt à peine ſenſible, parcequ'elle eſt diſſoute continuellement par les vapeurs qui retombent deſſus : mais il n'en eſt pas de même lorſqu'on fait cette diſſolution dans un vaiſſeau qui a une libre communication avec l'air : il ſe forme une pellicule à la ſurface de la liqueur, même lorſque le nitre eſt diſſous par ſon poids égal d'eau.

Le nitre produit du froid en ſe diſſolvant dans l'eau.

Nitre & glace.

On avoit penſé, avant M. de Réaumur, que le nitre produiſoit beaucoup de froid. Les Phyſiciens s'en ſervoient même pour expliquer la cauſe du froid, mais vraiſemblablement ſans avoir fait aucune expérience, car ils ſe ſeroient convain-

cus, comme M. de Réaumur, que le nitre ne donne que peu de froid. Ce Physicien a mêlé du nitre & de la glace dans toutes sortes de proportions : le plus grand froid qu'il ait pu produire, a été de trois degrés & demi au-dessous du terme de la glace, la température étant au terme de la congélation : il s'est encore assuré que lorsque le nitre produit un plus grand froid, c'est à raison du sel marin qu'il contient : ce froid est proportionnel à la dose du sel marin qui lui est mêlée. *Voyez* les *Mémoires de l'Académie*, année 1734, page 167.

Nitre & terres vitrifiables.

Le nitre, par la voie humide & par la voie seche, n'a point d'action sur les terres vitrifiables, tant qu'il est dans l'état de nitre ; mais, comme nous l'avons fait remarquer, il se décompose par l'action du feu & le concours de l'air : son acide se dissipe, l'alkali alors porte son action sur les terres vitrifiables, les fait entrer en fusion, & se convertit avec elles en verre net & transparent, comme le fait l'alkali fixe ordinaire. Je réserve ce que j'ai à dire sur cette matiere pour l'article de la *Verrerie* & de la *Vitrification.*

Nitre avec les matieres combustibles.

Le nitre, à l'aide du feu, a une action singuliere sur les matieres combustibles : il s'empare de leur phlogistique : son acide se brûle & se détruit avec elles : cette inflammation produit une chaleur capable de faire entrer en fusion des corps assez difficiles à fondre.

Poudre de fusion.

On fait un mêlange exact de trois onces de nitre en poudre, d'une once de soufre en poudre, & d'une once de sciure de bois. On conserve cette poudre dans une bouteille.

On met dans une coquille de noix un peu de cette poudre, & par-dessus une piece de six liards un peu pliée pour qu'elle ne touche point les parois de la coquille : on recouvre cette piece de la même poudre ; alors on y met le feu avec une allumette, ou un petit charbon embrasé : la poudre s'enflamme avec rapidité, & produit assez de chaleur pour faire entrer la piece de métal dans une véritable fusion : on la trouve au fond de la coquille réduite en un petit lingot bien fondu.

On fait ordinairement cette expérience dans une coquille de noix, afin d'y ajouter du merveilleux : si on plonge cette coquille dans un verre d'eau aussi-tôt que la poudre a cessé de brûler, on observe qu'elle n'est que noircie dans son intérieur, qu'elle n'est point brûlée, & qu'elle est en état de servir de nouveau à une semblable opération.

Cette expérience très simple présente des phénomenes vraiment chymiques : le premier est la coquille de noix qui ne brûle pas ; le second est la fusion du métal. Le premier s'explique tout naturellement : la coquille est infusible ; elle ne peut que se brûler, mais c'est de surface en surface : le feu est trop rapide & point assez durable pour brûler beaucoup de son épaisseur : il n'y a que la surface touchée par le feu qui souffre un peu de son action, qui brûle réellement, & qui continueroit à brûler si on ne la plongeoit pas dans de l'eau.

Le

Le second phénomene vient de ce que le métal est fusible lorsqu'il est échauffé à un certain point : sa surface se fond & communique sa fusibilité aux parties voisines ; ce qui entraine la fusion totale.

Nitre avec le phlogistique.

Nitre fixé par les charbons à l'air libre.

On met une certaine quantité de nitre dans un creuset que l'on place dans un fourneau entre les charbons ardents : lorsque le nitre est fondu, & qu'il commence à rougir, on projette une cuillerée de charbon en poudre, passée au tamis de crin : il se fait une grande détonnation : lorsqu'elle est passée, on remet une nouvelle cuillerée de charbon : on attend de même que la déflagration soit passée : on continue ainsi de suite jusqu'à ce qu'en remettant du charbon, il ne se fasse plus de détonnation. Il reste dans le creuset une matiere saline : on la fait calciner pendant environ une demi-heure, à un feu capable de la faire presque entrer en fusion : alors on ôte le creuset du feu : on détache le sel qu'il contient : on le fait dissoudre dans trois ou quatre fois son poids d'eau : on filtre la liqueur, & on la fait évaporer jusqu'à siccité. On obtient un sel alkali qui est plus ou moins blanc : on le purifie de nouveau si l'on veut, en le faisant calciner, sans le faire fondre, dans une capsule de terre sous la mousle d'un fourneau de coupelle : on le fait dissoudre ensuite dans de l'eau : on filtre la liqueur, & on la fait évaporer jusqu'à siccité : c'est ce que l'on nomme *nitre fixé par les charbons*. Si on le conserve en liqueur un peu concentrée, on la nomme *liqueur de nitre fixé*, & *alkaest de Wanhelmont*.

REMARQUES.

Lorſque le nitre ceſſe de détonner, l'opération eſt finie : cependant la matiere ſaline contient encore un peu de nitre que l'alkali défend de l'action du phlogiſtique : c'eſt pour le détruire que l'on fait calciner la matiere après la déflagration, & pour conſumer le charbon qu'on auroit pu employer par ſurabondance. Quelques précautions qu'on prenne, il reſte toujours un peu de nitre de non décompoſé, ainſi que du charbon non brûlé : l'alkali défend ces ſubſtances & les empêche de ſe détruire mutuellement. On peut, pour accélérer la purification de ce ſel, le retirer du creuſet dès qu'il ne détonne plus, & le calciner pendant deux heures, ſans le faire fondre, dans une capſule de terre placée ſous la moufle d'un fourneau de coupelle : comme ce vaſe préſente beaucoup de ſurface, la matiere phlogiſtique peut s'y conſumer plus facilement que dans le creuſet.

A meſure que le nitre ſe détruit par la déflagration, la matiere ſaline, qui devient alkaline, eſt de plus difficile fuſion, parcequ'il entre dans ſa compoſition moins d'eau que dans celle du nitre.

Ce ſel a moins d'action ſur les creuſets : il ne les détruit pas auſſi promptement que le nitre : c'eſt pourquoi, lorſque le creuſet a échappé à la premiere action du nitre, on eſt sûr qu'il ſera en état d'achever l'opération. J'avois imaginé, pour remédier à cet inconvénient, de projetter dans le creuſet, rougi auparavant, un mêlange groſſier de nitre,& de charbon : dans ce cas le nitre s'alkaliſe ſur-le-champ : il n'a pas le temps de porter ſon

action ſur le creuſet, ni de paſſer au travers; mais il arrive, à la ſeconde ou à la troiſieme projection, que la matiere froide, qui vient toucher le ſel très chaud, occaſionne des exploſions lorſqu'elle vient à détonner : elle produit une chaleur qui liquéfie la totalité de la matiere ſaline. La nouvelle cuillerée de matiere qu'on ajoute, ſe précipite en partie ſous la matiere fondue, acheve de détonner, occaſionne un gonflement conſidérable, fait monter & ſauter par jets la matiere hors du creuſet.

Quelques perſonnes recommandent d'employer des marmites de fer; mais le nitre & le ſel alkali ont beaucoup d'action ſur ce métal. Le ſel qu'on obtient n'eſt jamais blanc ni pur, parcequ'il eſt chargé de fer : l'alkali ne l'abandonne que difficilement : ce ſel alkali ne peut ſervir dans une infinité d'expériences de recherches où il faut de l'alkali de la plus grande pureté.

Dans cette opération l'acide nitreux s'enflamme & ſe détruit : il quitte l'alkali pour s'unir au phlogiſtique du charbon, avec lequel il forme une ſorte de ſoufre ou de phoſphore qui eſt de la plus grande combuſtibilité, & qui, comme nous le verrons, s'enflamme même dans les vaiſſeaux clos. Cet effet vient de ce que l'acide, lorſqu'il eſt bien concentré, devient réellement inflammable avec le phlogiſtique dans le mouvement igné. Pour que cette inflammation ait lieu, il faut ou que cet acide, s'il eſt libre, ſoit bien concentré, ou, s'il eſt combiné avec une baſe, que cette baſe ſoit fuſible. Nous avons dit que l'acide nitreux fumant, dans lequel on plonge un charbon ardent, fait une déflagration très forte. Dans le nitre ordinaire, l'acide nitreux eſt uni à l'alkali qui eſt une baſe fuſible : dans l'un & dans l'autre

cas, l'acide nitreux déflagre avec le phlogiſtique dans le mouvement igné, parcequ'il peut toujours être en contact avec le phlogiſtique enflammé. Il n'en eſt pas de même lorſque cet acide eſt aqueux, ou lorſqu'il eſt uni à une terre calcaire. Dans le premier cas, il éteint le charbon ardent qu'on lui préſente, au lieu de s'enflammer avec lui : dans le ſecond cas, la terre calcaire n'étant point fuſible, le nitre à baſe terreuſe détonne peu, & ſeulement aux endroits touchés par le phlogiſtique. Ainſi, ce n'eſt pas, comme on l'avoit penſé, à l'adhérence de l'acide nitreux dans une baſe, qu'eſt due la déflagration de l'acide nitreux avec le phlogiſtique, mais ſeulement au contact des deux ſubſtances; puiſque, comme nous l'avons fait obſerver, l'acide nitreux eſt très adhérent aux terres calcaires, & qu'il eſt preſque auſſi difficile de l'en ſéparer par la ſeule action du feu, que lorſqu'il eſt uni à l'alkali fixe. Voyez ce que nous avons dit à ce ſujet à l'article du *Nitre à baſe terreuſe.*

Nous remarquerons encore que, pour que le nitre ou l'acide nitreux s'enflamme avec le phlogiſtique, il faut que l'un des deux, le nitre ou le phlogiſtique, ſoit dans le mouvement igné; ſans cela, il n'y a point d'inflammation.

Si l'on plonge un charbon noir dans du nitre en fuſion, avant qu'il ſoit rouge, il ne s'enflamme point; ce n'eſt pas, comme on pourroit le croire, parceque le nitre n'eſt liquéfié qu'à la faveur de ſon eau de cryſtalliſation; comme cela arrive à certains ſels qui ſe liquéfient d'abord par cet intermede, & qui entrent, après cela, réellement en fuſion, après qu'ils en ſont privés. Le nitre n'eſt point dans le cas d'une ſemblable liquéfaction, parcequ'il contient fort peu d'eaudecryſ-

tallisation : il entre tout de suite en fusion ; mais s'il restoit quelque doute à ce sujet, on peut le faire même rougir fortement ; on est certain alors qu'il ne peut contenir d'eau de crystallisation : si ensuite on le tire du feu, & qu'on le laisse se dérougir, il n'enflammera pas mieux le charbon qu'on lui présentera, quoiqu'il puisse rester encore quelque temps dans cet état de fusion ; mais si au contraire le nitre est rouge, il enflamme aussi-tôt un charbon éteint. Si on jette du nitre en poudre sur du charbon ardent, il y a également inflammation. Nous avons dit que l'acide nitreux se décomposoit & se détruisoit pendant l'inflammation ; c'est ce que nous allons démontrer par l'expérience suivante.

Nitre fixé par les charbons dans des vaisseaux clos.

Clissus de Nitre.

On place dans un fourneau une cornue de terre tubulée, c'est-à-dire qui ait une petite ouverture ronde dans sa partie supérieure, qu'on puisse boucher & déboucher à volonté. On adapte à la cornue un grand ballon de verre, percé d'un petit trou à un des côtés. On lute le ballon au col de la cornue, avec des bandes de papier enduites de colle de farine ou d'amidon. On fait sous la cornue un feu de charbon, pour faire rougir son fond : lorsqu'il est rouge, on introduit dans la cornue par l'ouverture pratiquée à sa partie supérieure, environ deux ou trois gros d'un mêlange fait à parties égales de nitre & de charbon en poudre : on bouche aussi-tôt l'ouverture de la cornue, & on laisse ouvert le trou du ballon. Le mêlange s'enflamme & détonne, comme à l'air libre : il passe dans le ballon une grande quantité de va-

peurs blanches, épaiſſes, & qui s'y condenſent peu à peu : lorſque la déflagration eſt paſſée, on remet dans la cornue une pareille quantité de matiere : on attend de même que l'effet ſoit paſſé avant que d'en remettre d'autre : on continue ainſi de ſuite, juſqu'à ce que l'on ait employé environ huit onces de mêlange : on laiſſe refroidir les vaiſſeaux : on délute le ballon : on verſe dans une bouteille ce qu'il contient ; c'eſt ce produit que l'on nomme *cliſſus de nitre.* On donne ce nom à toutes les ſubſtances qu'on obtient par une ſemblable opération.

Cette liqueur n'eſt point acide : elle a au contraire, pour l'ordinaire, une ſaveur alkaline ; mais c'eſt accidentellement : elle verdit même le ſyrop violat.

REMARQUES.

Il eſt eſſentiel d'employer dans cette opération une cornue de terre qui puiſſe réſiſter à la chaleur ſubite qui s'excite lors de l'inflammation du mêlange : une cornue de grès ou de verre caſſeroit indubitablement. On remarque qu'il paſſe dans le ballon des étincelles qui y ſont apportées par les vapeurs qui y entrent avec rapidité. Lorſqu'on tient l'ouverture du ballon ouverte, il n'y a point à craindre pour la rupture du vaiſſeau. Ces vapeurs n'ont pas une grande élaſticité : elles ont une odeur phlogiſtique ſemblable à celle que répand l'alkali jetté ſur des charbons ardents, & qui ſe réduit en vapeurs par la violence du feu : ces vapeurs ſont long-temps à ſe condenſer, & fourniſſent bien peu de liqueur : huit onces de mêlange en fourniſſent à peine deux gros. Cette liqueur eſt alkaline ; mais c'eſt accidentellement ;

elle provient de la base alkaline du nitre dont une petite portion a été enlevée par la rapidité de l'inflammation, & a passé avec les vapeurs.

Il est évident que, dans cette expérience, l'acide nitreux a été complettement détruit, puisqu'on n'en retrouve aucun vestige. Mais un autre phénomene qui n'est pas moins surprenant, c'est la petite quantité de liqueur qu'on retrouve après l'opération. Cependant il est certain que le nitre contient une très grande quantité d'eau principe à ce sel : il y a lieu de penser que cette eau fait partie de quelque autre combinaison qu'on ne retrouve plus, ou qu'elle s'est détruite & dissipée pendant la déflagration du nitre. On trouve, après l'opération, au fond de la cornue, l'alkali du nitre : on ne peut pas soupçonner qu'il contient toute l'eau du nitre, parcequ'il entre moins d'eau dans sa composition, qu'il n'en entre dans le nitre : on peut purifier ce sel, comme nous l'avons dit précédemment pour le nitre fixé dans un creuset.

Nitre avec de l'huile d'olive.

Le nitre n'a point d'action sur les matieres huileuses ; mais si l'on chauffe ce mêlange au point d'enflammer une des deux substances, alors il se fait une déflagration, comme avec les autres matieres combustibles & le charbon.

Nitre & terres calcaires.

Le nitre n'a point d'action sur les terres calcaires par la voie humide ; mais il en a beaucoup par la voie seche, & le concours de l'air. L'acide nitreux se dissipe, & l'alkali vitrifie ces terres : il les réduit en des verres nets & transparents.

Nitre & acide vitriolique.

Eſprit de nitre fumant à la façon de Glauber. Tartre vitriolé.

On choiſit une bonne cornue de grès, de la contenance d'environ dix ou douze livres d'eau : on garnit l'intérieur de ſon col avec un rouleau de papier : il faut qu'il deſcende un peu au deſſous de ſa courbure. On met dans cette cornue, par le canal de papier, quatre livres de nitre très pur, bien ſec & pulvériſé : on verſe par-deſſus deux livres d'acide vitriolique concentré : on ſe ſert pour cela d'un col de matras, ou d'un entonnoir de verre, qui ait un tuyau aſſez long pour entrer juſques dans la capacité de la cornue. On ôte l'entonnoir & le rouleau de papier : on poſe ſur les deux barres de fer d'un fourneau de réverbere une aſſiette de terre verniſſée, dans laquelle on a mis un peu de ſable. On poſe le cul de la cornue ſur cette aſſiette, & on fait paſſer le col par l'échancrure du fourneau : on adapte au col de la cornue un grand ballon de verre, percé d'un petit trou, qu'on laiſſe ouvert : on lute les jointures des vaiſſeaux avec du lut gras : on applique par-deſſus des bandes de toile enduites de lut de chaux éteinte à l'air, délayée avec un peu d'eau & des blancs d'œufs : on aſſujettit ces luts avec de la ficelle, dont on fait pluſieurs tours ; alors on bouche le petit trou du ballon avec de la cire molle : on ajuſte le dôme ſur le fourneau : on bouche les joints, ainſi que l'ouverture par où paſſe le col de la cornue, avec de la terre à four, pêtrie avec de l'eau. Lorſque tout cet appareil eſt ainſi diſpoſé, on commence la diſtillation par un très petit feu, afin d'échauffer doucement la cor-

nue, & par degrés. Pendant la premiere heure, il passe environ une once & demie d'acide nitreux jaunâtre & peu fumant; il est suivi par des vapeurs rouges très élastiques, qui, en moins d'un instant, remplissent toute la capacité du ballon, & l'obscurcissent considérablement : elles échauffent aussi toute la partie supérieure de ce vaisseau. C'est dans cet instant de la distillation qu'il faut déboucher de temps en temps le petit trou du ballon, bien ménager le feu, & ne l'augmenter que lorsque la distillation se ralentit; ce que l'on reconnoît en comptant, par le battement du pouls, le nombre de secondes qu'il y a d'intervalle entre chaque goutte : on reconnoît encore que la distillation se ralentit lorsque le jet de vapeur, qui sort par le petit trou du ballon, est moins long. On continue le feu, & on l'augmente par degrés, jusqu'à faire rougir la cornue, qu'il ne distille plus rien, qu'il ne sorte plus de vapeurs de la cornue, & que le ballon se refroidisse, malgré la violence du feu.

Lorsque la plus grande chaleur du fourneau est tombée, on délute le ballon : on verse ce qu'il contient dans un flacon de crystal, bouché aussi de crystal, & usé à l'émeri : on observe, en vuidant cet acide, de se ménager un courant d'air pour emporter les vapeurs, afin de n'en pas être incommodé, parcequ'elles sont fort dangereuses à respirer.

On obtient ordinairement deux livres & une once d'acide nitreux, bien concentré & bien fumant : il est d'une couleur jaune ardente : il pese douze gros dans une bouteille qui contient une once d'eau.

Il reste dans la cornue, après l'opération, une masse saline très blanche, poreuse, demi-fondue,

& qui s'eſt moulée dans le fond de la cornue : c'eſt un compoſé de l'alkali fixe du nitre & de l'acide vitriolique ; elle peſe ordinairement trois livres ſept onces. Cette matiere, diſſoute dans l'eau, filtrée & miſe à cryſtalliſer, forme un ſel que l'on nomme *tartre vitriolé*, *ſel de duobus* & *arcanum duplicatum*.

Remarques.

Le rouleau de papier dont on garnit l'intérieur du col de la cornue, & le tuyau de verre qui ſert à introduire l'acide dans ce vaiſſeau, ſont pour empêcher qu'il ne reſte, ou du nitre, ou de l'acide vitriolique dans les rugoſités du col de la cornue. Si, lorſqu'on retire le tuyau, il s'échappe quelques gouttes d'acide, elles tombent ſur le papier : on le retire promptement, afin de ne point lui donner le temps d'être pénétré, ni celui de mouiller les parois du col de la cornue.

L'aſſiette de terre garnie de ſable qu'on met ſous ce vaiſſeau, ſert à l'aſſujettir & à le garantir de la flamme de quelques fumereaux qui ſe trouvent toujours dans le charbon : ils feroient caſſer la cornue dans les commencements de l'opération. Il faut, lorſqu'on s'apperçoit qu'il y en a, les retirer auſſi-tôt.

On laiſſe le petit trou du ballon ouvert pendant qu'on lute ce vaiſſeau à la cornue, afin de donner iſſue à la ſortie des vapeurs ; ſans cette précaution, elles reflueroient ſur les jointures des vaiſſeaux, les humecteroient, & empêcheroient qu'on y pût faire adhérer le lut auſſi exactement que cela eſt néceſſaire.

Les vapeurs de l'acide nitreux ſont très actives, très corroſives : c'eſt pour cette raiſon qu'il faut

faire choix d'un lut sur lequel elles n'aient point d'action, sinon il seroit détruit en un instant; l'acide se dissiperoit, sans qu'il fût possible de l'empêcher de s'échapper. Le lut gras résiste très bien à ces vapeurs. On commence par en mettre sur les joints un rouleau de huit à neuf lignes d'épaisseur : on appuie dessus avec les doigts pour le faire adhérer & pour l'étendre un peu, en observant de tenir le milieu plus épais que vers les bords, afin de former un bourlet : on l'unit & on le lisse avec un peu de suif qu'on se met au bout des doigts, & l'on fait disparoître toutes les fentes. Ce lut tout seul est en état de résister à l'action des vapeurs de l'acide nitreux; mais il n'a pas assez de tenacité : il se dérangeroit au moindre ébranlement. On est à l'abri de cet inconvénient en appliquant par-dessus des bandes de toile enduites de lut de chaux & de blancs d'œufs : ce second lut ne résisteroit pas aux vapeurs de cet acide; il n'y est pas exposé non plus, & prend de la retraite : il durcit en séchant, maintient le premier lut, & le met à l'abri des ébranlements. La ficelle qu'on met pour assujettir ces luts, leur donne encore de la solidité : on peut, pour plus grande sureté, ajouter par-dessus la ficelle des bandes de linge enduites du même lut de chaux & de blancs d'œufs. Malgré toutes les précautions que nous recommandons de prendre pour appliquer ces luts, si l'on n'est pas un peu accoutumé à opérer, on les verra manquer pendant le cours de l'opération.

Le lut gras a l'avantage précieux de ne jamais sécher à fond, & de pouvoir s'enlever facilement, même après des distillations de plusieurs jours : il ne se desseche jamais assez pour mettre les vaisseaux en danger d'être cassés, lorsqu'il est nécef-

ſaire de les déluter ; ce à quoi l'on eſt expoſé avec du lut de vitrier : ce dernier eſt fait avec de la craie ; il eſt d'ailleurs diſſoluble par les vapeurs acides.

On peut, ſi l'on veut, au lieu d'un ſeul ballon, employer, conjointement avec lui, un vaiſſeau de figure conique, que l'on nomme *alonge* ; il s'introduit par un bout dans le ballon, & dans l'autre ouverture on fait entrer le bec de la cornue. Cet appareil a l'avantage d'éloigner le ballon de la chaleur du fourneau, laquelle chaleur retarde la condenſation des vapeurs de l'acide nitreux : alors on a deux jointures à luter, & qui exigent toutes deux les précautions dont nous avons parlé. Je préfere, à cauſe de cela, un ſeul ballon : on le garantit de la chaleur, en l'interceptant par le moyen d'une planche qu'on place entre lui & le fourneau : on applique encore des linges mouillés ſur la partie ſupérieure du ballon, & on les renouvelle de temps en temps, afin de mieux faciliter la condenſation des vapeurs de l'acide nitreux. Lorſqu'on rafraîchit ce vaiſſeau, il faut obſerver qu'il ne ſoit pas trop chaud ; s'il l'étoit, on courroit les riſques de le faire caſſer.

Quelques perſonnes recommandent de ſe ſervir d'une cornue tubulée pour faire l'eſprit de nitre fumant : on introduit par cette ouverture l'acide vitriolique, après que les vaiſſeaux ſont lutés. Cette manipulation eſt fondée ſur ce que l'on croit que l'acide vitriolique agit auſſi-tôt qu'il touche le nitre, & que les vapeurs qui s'en élevent empêchent d'agir & de luter commodément les vaiſſeaux ; mais cela n'eſt point. Celles qui ſe dégagent ſont peu abondantes, & ne font aucun embarras, pourvu qu'on laiſſe ouvert le trou du ballon pendant qu'on lute les vaiſſeaux.

Lorſqu'on verſe ſur le nitre l'acide vitriolique bien concentré, comme il faut qu'il le ſoit pour cette opération, le mêlange s'échauffe un peu. Cet acide agit foiblement à froid ſur le nitre; cependant il agit aſſez pour faire élever quelques vapeurs blanchâtres : elles ont une odeur bien marquée d'acide nitreux, & ſe condenſent facilement; mais, à l'aide de la chaleur, l'acide vitriolique décompoſe le nitre plus efficacement : il dégage l'acide nitreux, & il s'empare de ſa baſe alkaline. Comme l'acide vitriolique n'eſt combiné avec aucune baſe, & qu'il eſt libre, il décompoſe le nitre tout à la fois; celui-ci entre dans une ſorte de fuſion dès le premier degré de chaleur : c'eſt dans cet inſtant qu'il faut bien ménager le feu, ſinon il s'éleve tout-à-coup une quantité prodigieuſe de vapeurs très élaſtiques, qui feroient crever le ballon. Le mêlange ſe gonfle conſidérablement; il s'éleve hors de la cornue, & paſſe en ſubſtance dans le ballon. Lorſque cet accident arrive, il faut ôter le feu du fourneau, tenir ouvert le trou du ballon, laiſſer refroidir les vaiſſeaux, & remettre dans la cornue ce qui a paſſé dans le récipient, pour le diſtiller de nouveau.

Pendant le cours de cette diſtillation, il ſe diſſipe, par le petit trou du ballon, environ le ſixieme du poids de l'acide nitreux. Il eſt difficile d'éviter cette perte, parcequ'on ne peut ſe diſpenſer de déboucher cette ouverture de temps en temps, pour faciliter la condenſation, & la ſortie d'une partie des vapeurs trop raréfiées; ſans cette précaution, le vaiſſeau ſeroit en danger de crever. On juge de l'état de la diſtillation par la longueur du jet de vapeurs qui ſort par le petit trou du ballon : il faut avoir attention qu'il n'ait jamais

plus de huit ou dix pouces de longueur; s'il étoit plus long, & qu'il sortît avec sifflement, il faudroit ralentir le feu : il passe beaucoup de cet acide en vapeurs; mais il s'en distille aussi goutte à goutte. On juge encore de l'état de la distillation par le nombre de secondes qu'on peut compter pendant l'intervalle de la chûte d'une goutte à l'autre : cette méthode est très sure; elle est générale pour toutes les distillations qui se font goutte à goutte, & dont il est important de connoître l'accélération ou le ralentissement : sans des précautions de ce genre, on travaille au hasard, & l'on court les risques de se blesser par des explosions qui ne manquent pas d'arriver.

Lorsque la température n'a que dix degrés de chaleur au-dessus du terme de la glace, on peut conduire la distillation de maniere qu'il soit facile de compter dix secondes entre la chûte d'une goutte à l'autre, & cela depuis le commencement jusqu'à la fin de la distillation. Mais si l'on fait cette opération dans les chaleurs de l'été, & lorsque la température est à vingt degrés au-dessus de la glace, il est bien essentiel de conduire le feu de façon qu'on puisse compter au moins quarante secondes entre la chûte des gouttes : s'il se trouve moins d'intervalle entre elles, on met les vaisseaux en danger de crever : d'ailleurs la plus grande partie de l'acide sort en vapeurs très élastiques par le petit trou du ballon, qu'on est obligé de déboucher plus souvent. Lorsqu'on veut observer la chûte des gouttes, on place une lumiere de façon que le col de la cornue soit entre l'œil de l'observateur & la lumiere : on la met dans la position la plus favorable, pour qu'on puisse voir tomber la goutte du bec de la cornue; ce qui n'est

pas toujours facile, parceque l'abondance des vapeurs rouges de cet acide obſcurcit tellement le ballon, qu'on ne peut voir que difficilement au travers.

Les vapeurs de l'acide nitreux chaſſent tout l'air de l'intérieur du ballon, & elles en prennent la place. Lorſque la chaleur vient à diminuer, ou que les vapeurs ceſſent de venir avec la même abondance, on apperçoit, en débouchant le trou du ballon, qu'il ne ſort plus de vapeurs; il s'introduit au contraire un courant d'air avec ſifflement, qui forme dans l'intérieur un cône de vapeurs blanchâtres. Cet effet vient de l'humidité que l'air porte avec lui : il affoiblit l'acide nitreux réduit en vapeurs, & change leur couleur. Lorſque cela arrive, on bouche ſur-le-champ le petit trou du ballon, parcequ'il ſe rempliroit d'air, & qu'il faudroit l'évacuer enſuite; ce qui ne ſe fait pas ſans perte : d'ailleurs l'air porte avec lui de l'humidité, dont cet acide eſt fort avide; ce qui diminue ſa concentration.

Si l'on avoit des ſerpentins de grès ou de verre d'un large diametre, plongés dans des cuves d'eau fraîche, comme on en a d'étain pour les diſtillations ordinaires, on diminueroit conſidérablement les difficultés & les dangers de cette opération.

A meſure que la décompoſition du nitre ſe fait par l'intermede de l'acide vitriolique, il ſe forme dans la cornue une nouvelle combinaiſon ſaline, qui eſt du tartre vitriolé : ce ſel eſt de plus difficile fuſion que le nitre; il conſerve dans ſon centre une portion de nitre non décompoſé, ou de l'acide nitreux qui ne peut s'élever qu'à la derniere violence du feu, à cauſe de ſon

adhérence au tartre vitriolé : on le retrouve ſur la fin des cryſtalliſations de ce ſel, comme nous le dirons dans un inſtant.

Lorſque le feu a été adminiſtré modérément, & qu'on veut l'augmenter trop précipitamment ſur la fin, il s'éleve tout-à-coup une quantité conſidérable de vapeurs de l'acide nitreux le plus concentré : le ballon ſeroit en danger d'être caſſé, ſi l'on n'avoit pas ſoin de déboucher le petit trou très ſouvent, pour éviter l'affluence de ces dernieres vapeurs : il faut n'augmenter le feu que par degrés, de maniere que la cornue ne devienne rouge que dans l'eſpace des trois dernieres heures. Cette opération dure environ vingt à vingt-quatre heures, lorſqu'on la fait dans une température de dix degrés au-deſſus de la congélation, & au deſſous : mais elle eſt plus laborieuſe & plus longue pendant les chaleurs de l'été : elle dure quarante à cinquante heures, & quelquefois davantage, lorſqu'on la fait aux doſes que j'ai indiquées.

Les vapeurs de l'acide nitreux ſont très dangereuſes : il faut éviter avec grand ſoin de les reſpirer : elles ſont ſuffoquantes, & font une impreſſion vive ſur les poumons; mais ce n'eſt que quelques moments après qu'on les a reſpirées. Comme elles ne font pas d'impreſſions douloureuſes ſur-le-champ, on ne s'en méfie pas d'abord; mais un inſtant après, elles excitent à touſſer violemment, juſqu'à faire cracher le ſang. Lorſqu'on vuide le ballon, il faut ſe mettre vis-à-vis d'une porte ou d'une fenêtre, afin d'avoir un courant d'air qui puiſſe emporter les vapeurs qui s'échappent.

On peut, ſi l'on veut, rendre cet acide encore plus fumant qu'il ne l'eſt, par le procédé que nous

nous avons indiqué : il suffit pour cela d'ajouter au mêlange quatre onces de limaille de fer non rouillé : l'acide nitreux se charge de tout le phlogistique de ce métal, & aussi d'un peu de fer qu'il enleve avec lui : le phlogistique augmente sa couleur rouge ardente : il le rend plus volatil & plus difficile à se condenser, mais sans augmenter sa pesanteur spécifique. J'ai remarqué, au contraire, que souvent elle est diminuée par le concours de ce principe inflammable : il pourroit très bien se faire qu'il fût néanmoins plus concentré, & que le phlogistique dont il est saturé, soit seulement la cause de sa plus grande légéreté.

L'acide nitreux fumant contient toujours un peu d'acide vitriolique qu'il a enlevé avec lui : on le sépare, en rectifiant l'acide nitreux sur du nitre. Cette seconde opération est presque aussi laborieuse que la premiere.

Plusieurs Chymistes ont fait quelques recherches sur la cause de la couleur rouge des vapeurs de l'acide nitreux. M. Hellot l'attribue au fer & au phlogistique : il se fonde sur ce que ce métal est contenu dans l'acide vitriolique dont on se sert pour décomposer le nitre. L'acide nitreux s'en empare & l'enleve avec lui. Cette idée paroît vraisemblable : nous verrons même, à mesure que les occasions nous en fourniront les moyens, que ces deux acides minéraux contiennent presque toujours du fer. Néanmoins j'attribue la couleur de cet acide, ainsi que celle de ses vapeurs, au phlogistique purement & simplement : c'est même un principe qui lui est inhérent, & sans lequel il cesseroit d'être acide nitreux. Si le fer augmente sa couleur, c'est qu'il fournit beaucoup de phlogistique. J'ai fait de l'acide nitreux très concentré avec des matieres qui ne conte-

noient point de fer, & qui ne pouvoient point fournir de phlogiſtique ſurabondant : j'ai obtenu un acide plus concentré que ceux dont nous venons de parler : il n'avoit qu'une légere couleur citrine : il exhaloit de même des vapeurs rouges. Nous en parlerons à l'article du nitre décompoſé par l'alun.

Lorſqu'on veut conſerver l'acide nitreux fumant en bon état, il faut le contenir dans des flacons de cryſtal, bouchés auſſi de cryſtal uſé à l'émeri, viſiter de temps en temps les flacons : chaque fois qu'on en retire du vaiſſeau, il faut avoir attention d'eſſuyer parfaitement le bouchon & l'intérieur du col du flacon : ſans cette précaution, ce qui reſte dans les joints remonte autour du bouchon, attire l'humidité de l'air, & forme une liqueur acide aqueuſe autour du bouchon : lorſque l'air de l'atmoſphere vient à s'échauffer, les vapeurs de l'acide, renfermées dans le flacon, ſe dilatent & ſoulevent le bouchon : l'acide aqueux qui eſt autour du bouchon, retombe dans l'intérieur du flacon : ce jeu ſe renouvelle continuellement, & diminue, au bout d'un certain temps, la concentration de cet acide.

Sel de duobus *tiré de la maſſe ſaline reſtée dans la cornue après la diſtillation de l'acide nitreux fumant.*

La maſſe ſaline qui reſte dans la cornue après la diſtillation de l'eſprit de nitre fumant, eſt toujours acide, ſoit par les vapeurs de l'acide nitreux dont elle eſt imprégnée, ſoit par quelques portions d'acide vitriolique libre : l'un & l'autre n'ont pu paſſer dans la diſtillation, à cauſe de leur adhérence & du défaut de concours de l'air. Lorſ-

qu'on veut en tirer le ſel par la cryſtalliſation, on concaſſe cette maſſe ſaline : on la met dans une terrine de grès : on verſe par-deſſus de l'eau bouillante pour la diſſoudre : on ajoute de l'alkali fixe aſſez pour ſaturer l'excès d'acide qu'elle contient : alors on fait chauffer la liqueur dans une marmite de fer : on la fait même évaporer juſqu'à légere pellicule : on filtre la liqueur au travers d'un papier gris : on la reçoit dans une terrine de grès : elle fournit, par le refroidiſſement, beaucoup de cryſtaux qui ſont du tartre vitriolé : on décante la liqueur : on la fait évaporer de nouveau : on la filtre de même, & elle donne de nouveaux cryſtaux, en ſe refroidiſſant. On continue ainſi de ſuite les évaporations & les cryſtalliſations juſqu'à ce que la liqueur ne fourniſſe plus de cryſtaux : on détache le ſel des terrines avec la pointe d'un couteau : on le met égoutter ſur des papiers gris : lorſqu'il eſt bien ſec, on l'enferme dans des boîtes.

Sur la fin des cryſtalliſations, on obtient toujours des cryſtaux de vrai nitre qu'on met à part : la quantité va depuis deux gros juſqu'à demi-once.

REMARQUES.

Nous avons recommandé de faire diſſoudre la maſſe ſaline dans une terrine de grès, & de la ſaturer avec de l'alkali fixe avant de la mettre dans une marmite de fer, afin que les acides libres ne puiſſent point agir ſur ce métal ; ce qui arriveroit, ſi on faiſoit le contraire : la liqueur ſeroit verdâtre, & le ſel le ſeroit auſſi. Si cet accident arrivoit, il faudroit remettre le ſel & les liqueurs dans la même marmite, & ajouter aſſez d'alkali pour faire précipiter le fer : on acheve enſuite

l'opération, comme nous venons de le dire.

Lorſque la liqueur contient une légere ſurabondance d'alkali, elle paſſe plus facilement au travers des filtres, & fournit davantage de cryſtaux qui ſont plus gros & plus faciles à détacher des terrines : il arrive le contraire, lorſque la liqueur eſt parfaitement neutre : lorſqu'elle eſt un peu acide, elle paſſe encore plus difficilement au travers des filtres; & le ſel eſt encore plus difficile à ſe détacher des terrines; il eſt même ſi fort adhérent, qu'on ne peut le détacher, qu'en faiſant chauffer légérement, mais bruſquement, le cul des terrines. Cette opération doit ſe faire immédiatement après avoir décanté la liqueur : les terrines ſe dilatent par la chaleur, dans des proportions différentes de celles du ſel : l'humidité appliquée ſur les terrines ſe dilate de même, & permet au ſel de ſe détacher : on peut l'enlever facilement en larges plaquettes. Si, au contraire, on faiſoit chauffer les terrines après qu'elles ſont égouttées, on augmenteroit tellement l'adhérence du ſel qu'on ne pourroit plus le détacher, qu'en le réduiſant en poudre.

De quatre livres de nitre & de deux livres d'acide vitriolique que l'on a employées, on retire ordinairement quatre livres onze onces de ſel *de duobus*, & environ une demi-once de nitre.

Décompoſition du Tartre vitriolé par l'acide nitreux ſeul.

Nous venons de voir que l'acide vitriolique décompoſe le nitre & dégage l'acide nitreux; mais c'eſt par la voie ſeche. L'acide nitreux, par la voie humide, décompoſe le tartre vitriolé : ceci eſt un exemple d'affinité réciproque, & fait

voir de plus en plus la néceſſité d'établir les deux tables des rapports dont j'ai déja parlé.

On met dans un matras deux onces de tartre vitriolé en poudre : on verſe par-deſſus autant d'acide nitreux ordinaire : on fait chauffer ce mêlange juſqu'à ce que le ſel ſoit diſſous ; ce qui ſe fait facilement : on verſe la liqueur dans une capſule de verre : elle fournit, par le refroidiſſement, de vrais cryſtaux de nitre : on décante la liqueur : on fait égoutter les cryſtaux ſur du papier gris : on les rechange de papier juſqu'à ce qu'ils ne les mouillent plus : le nitre eſt alors très pur, & a toutes les propriétés d'un nitre parfait : ainſi il eſt certain que, dans cette opération, l'acide nitreux a dégagé l'acide vitriolique, & s'eſt emparé de ſa baſe alkaline.

Remarques.

Staahl avoit propoſé en problême de décompoſer le tartre vitriolé dans la paume de la main ; il s'étoit ſervi de cette expreſſion ſans doute pour faire entendre que cette décompoſition étoit facile. MM. Pott & Geoffroy le Médecin, tous deux fort habiles Chymiſtes, ont réſolu le problême de Staahl, mais en employant des diſſolutions de mercure, d'argent & de plomb, faites par l'acide nitreux. Il paroît que Staahl a été ſatisfait de cette ſolution ; du moins il n'a rien dit qui y fût contraire : elle a donné lieu à expliquer ce phénomene par les affinités de quatre corps qui agiſſent enſemble, d'où réſultent deux decompoſitions & deux nouvelles combinaiſons. L'acide nitreux quitte ſa ſubſtance métallique à laquelle il étoit uni, pour s'unir à l'alkali du tartre vitriolé. L'acide vitriolique, devenu libre, s'unit à

la ſubſtance métallique qui devient libre auſſi, & forme un vitriol de mercure, d'argent ou de plomb, ſuivant le métal que l'acide nitreux tenoit en diſſolution. On croyoit que cette décompoſition ſe faiſoit en raiſon des affinités réunies de l'acide nitreux avec la matiere métallique, & que, ni le métal, ni l'acide nitreux, chacun ſéparément, ne pouvoit opérer la décompoſition de ce ſel. Les différentes recherches que j'ai faites ſur les affinités des matieres ſalines, m'ont mis à portée de réſoudre ce problême par l'acide nitreux ſeul, & par conſéquent d'une maniere plus ſimple que ne l'avoient fait les habiles Chymiſtes que je viens de citer.

Le 23 Décembre 1760, je donnai à l'Académie ce moyen de décompoſer le tartre vitriolé par l'acide nitreux ſeul : je me contentai alors d'en conclure que l'acide vitriolique décompoſoit le nitre par la voie ſeche, à raiſon de ſa fixité plus grande que celle de l'acide nitreux, & non en raiſon de ſa plus grande affinité avec l'alkali, comme on l'avoit toujours penſé. Je réſervai d'en donner la théorie dans une autre occaſion.

Ce ne fut que trois années après que j'entrepris de l'expliquer : j'en rendis compte à l'Académie le 12 Janvier 1763, dans un Mémoire que je lus à cet effet. Voici comme j'explique cette décompoſition.

Le phlogiſtique eſt un des principes conſtituants de l'alkali fixe. Lorſque l'on combine ce ſel avec de l'acide vitriolique, le phlogiſtique ſe partage entre l'alkali & l'acide : il reſte combiné & fait partie du ſel neutre qui réſulte de leur union. On a beau calciner ce nouveau ſel, on ne fait que diſſiper le phlogiſtique qui lui eſt étranger ; mais la portion principe, eſſentielle à la nature de l'al-

kali, ne peut ſe diſſiper qu'à meſure que ce ſel ſe décompoſe. Tout ceci eſt prouvé par les obſervations ſuivantes.

1°. En diſſolvant dans de l'eau le tartre vitriolé, ainſi calciné, on voit précipiter une portion de terre, qui ne peut provenir que de la portion de ce ſel qui a été décompoſée.

2°. En verſant de l'acide vitriolique très pur & très concentré ſur du tartre vitriolé calciné, & ſortant immédiatement du creuſet, on en tire par la diſtillation de l'acide vitriolique ſulfureux, parceque la matiere phlogiſtique, principe de l'alkali, eſt encore unie à ce ſel neutre : l'acide vitriolique qu'il contient, eſt dans un état de phlogiſtication : lorſqu'on lui préſente un nouvel acide vitriolique plus pur, c'eſt-à-dire, moins phlogiſtiqué que celui qu'il contient, il le dégage, & ſe ſubſtitue à ſa place : l'acide vitriolique qui faiſoit partie du tartre vitriolé, paſſe dans la diſtillation, chargé de phlogiſtique : il eſt ſulfureux comme celui qu'on tire, par le même moyen, du ſel ſulfureux de Staahl.

L'acide nitreux, comme nous l'avons dit, contient beaucoup de phlogiſtique : néanmoins il eſt fort avide de celui qu'on lui préſente : il s'unit par ce principe à l'alkali du tartre vitriolé, & en dégage l'acide vitriolique, qui a moins d'affinité avec le principe inflammable, que n'en a l'acide nitreux.

Les ſélénites, ſoit à baſe de terres vitrifiables, ſoit à baſe de terres calcaires, ne ſont point décompoſées par l'acide nitreux, parcequ'elles ne contiennent point autant de phlogiſtique que l'alkali fixe : c'eſt ce principe inflammable qui eſt l'intermede par lequel, ſuivant moi, l'acide nitreux décompoſe le tartre vitriolé : cet acide,

comme je l'ai dit précédemment, facilite seulement la dissolution de ces sels à base terreuse, dans une moindre quantité d'eau.

Au reste, j'ai remarqué que les degrés d'affinités de ces deux acides, par la voie humide, sur l'alkali, different bien peu l'un de l'autre, puisque l'acide vitriolique qui a été dégagé par l'acide nitreux, dégage à son tour cet acide, & reforme de nouveau du tartre vitriolé, tel qu'il étoit, sans rien ajouter dans le mêlange.

J'ai fait crystalliser à l'air libre plusieurs mêlanges de tartre vitriolé & d'acide nitreux. Le nitre qui s'étoit d'abord formé par la décomposition du tartre vitriolé, s'est crystallisé en belles aiguilles; mais au bout d'un certain temps, ce nitre a été décomposé par l'acide vitriolique, que l'acide nitreux avoit dégagé, & qui étoit resté en liqueur dans les vases. Dans l'instant où le nitre commence à être décomposé, il végete en forme d'arbrisseaux très bien ramifiés, & de la plus grande beauté : ces végétations ont peu de consistance : une partie de l'acide vitriolique libre s'éleve dans les tuyaux capillaires du nitre qui a végété : il dégage l'acide nitreux à son tour; & celui-ci, devenu libre, se dissipe peu à peu, à raison de sa volatilité. Le nitre qui avoit végété retombe en poudre dans l'acide vitriolique, avec lequel il reforme du tartre vitriolé. Cette nouvelle décomposition se fait spontanément, jusqu'à ce que tout l'acide nitreux soit presque entiérement évaporé.

J'attribue ces décompositions successives à l'acide vitriolique, qui se déphlogistique par son exposition à l'air libre, & à sa fixité plus grande que celle de l'acide nitreux. Lorsque l'acide vitriolique est ainsi déphlogistiqué, il recouvre

tous ſes droits : il dégage l'acide nitreux de ſa baſe alkaline, & ce dernier ſe diſſipe à meſure, à raiſon de ſa grande volatilité.

Je me ſuis aſſuré du fait, en répétant ces expériences dans des flacons bouchés exactement avec des bouchons de cryſtal. L'acide vitriolique qui a été dégagé du tartre vitriolé, ne pouvant ſe déphlogiſtiquer, faute du concours de l'air extérieur, n'a pu décompoſer le nitre.

J'ai pareillement reconnu par l'expérience, que le tartre vitriolé qui reſte après ces décompoſitions réciproques & ſucceſſives, ſe laiſſe décompoſer de nouveau par de l'acide nitreux : il préſente les mêmes phénomenes que la premiere fois : on peut conjecturer qu'il ſeroit également décompoſé, quand même il auroit reçu un grand nombre de ces décompoſitions ſucceſſives : cela arriveroit, parceque, comme je l'ai dit plus haut, le phlogiſtique, principe de l'alkali, ſe partage toujours entre l'acide vitriolique & ce même alkali, lorſque ces ſubſtances ſalines ſe combinent enſemble.

Nous avons dit précédemment que l'acide nitreux détruiſoit promptement les couleurs données à l'acide vitriolique par des matieres inflammables ; ce qui prouve que l'acide nitreux a plus d'affinité avec ces ſubſtances, que n'en a l'acide vitriolique. Je vais rapporter de ſuite quelques expériences qui conſtatent la même choſe ; telles que la décoloration de l'acide vitriolique par le nitre en ſubſtance, la décompoſition du ſoufre par le nitre, &c.

Déphlogistication de l'acide vitriolique par le nitre en substance.

On met dans un matras huit onces d'acide vitriolique concentré, & qui a été coloré accidentellement par quelque matiere combustible : on y ajoute deux ou trois gros de nitre en poudre : on place le matras sur un bain de sable chaud ; & on le fait digérer à une douce chaleur, jusqu'à ce que l'acide soit entiérement décoloré.

L'acide vitriolique décompose le nitre, & dégage l'acide nitreux : celui-ci détruit les matieres phlogistiques, pour les raisons que nous avons dites précédemment. Si l'on fait cette opération dans une cornue, ce qui passe est de l'acide nitreux en plus grande partie : cependant il en reste un peu de combiné avec l'acide vitriolique, & qu'on ne peut plus séparer par ce moyen. Il reste en outre l'alkali fixe du nitre, qui forme du tartre vitriolé, qui ne se sépare jamais en entier de cet acide, même dans l'espace de plusieurs années : une partie seulement se crystallise au fond des flacons : néanmoins cet acide peut servir dans beaucoup d'opérations, où une si grande pureté n'est pas nécessaire. J'avois rapporté cette expérience dans ma *Dissertation sur l'Ethèr*, page 54. L'Auteur qui a fourni au Journaliste l'analyse de ce Livre, dit : « Il nous semble qu'il ne devroit » point y avoir de précipité, & qu'il suffiroit, » pour rectifier cette huile de vitriol, de la dis» tiller, parceque le tartre vitriolé qui se forme, » ne peut pas monter par la distillation ». Voyez le Journal de Médecine, Avril 1758.

L'Auteur de cette remarque n'est vraisemblablement pas Chymiste : il ignore les difficultés

qu'on éprouve à faire diſtiller cet acide en ſubſtance : il n'a pas ſenti que ce moyen eſt employé préciſément pour s'éviter la peine de cette diſtillation, qui eſt, comme je l'ai dit, très laborieuſe.

Nitre & Soufre.

Acide vitriolique tiré du ſoufre par la combuſtion de cette ſubſtance, & par l'intermede du nitre.

Depuis que Staahl a démontré, par pluſieurs belles expériences, que le ſoufre eſt composé de ſept parties d'acide vitriolique, & d'une de phlogiſtique, les Chymiſtes ont cherché les moyens de tirer avec profit l'acide vitriolique du ſoufre. On s'eſt apperçu qu'il n'y avoit que le phlogiſtique qui ſe détruiſoit pendant la combuſtion du ſoufre, & qu'il n'en étoit pas de même de l'acide vitriolique ; qu'on pouvoit le recueillir en entier. Mais d'un autre côté, le ſoufre ne peut brûler qu'avec le concours de l'air : alors l'acide vitriolique ſe diſſipe en entier. On a imaginé, pour le recueillir, des appareils de vaiſſeaux diſpoſés d'une infinité de manieres différentes, & de grande capacité, afin qu'ils continſſent beaucoup d'air, & qu'ils fuſſent par-là en état d'entretenir la combuſtion du ſoufre : mais tous ces appareils ont été infructueux, puiſqu'on ne retiroit pas la dixieme partie de l'acide vitriolique du ſoufre. Nous ne parlerons point de ces appareils, parce-qu'ils ſont trop nombreux, & la plupart trop compliqués, pour opérer avec économie.

Ce n'eſt que depuis une dizaine d'années qu'on eſt parvenu à tirer du ſoufre tout l'acide qu'il contient, par le moyen du nitre. Ce ſel facilite la combuſtion du phlogiſtique du ſoufre dans les vaiſſeaux clos. Il paroît que cette découverte a

été faite à-peu-près en même temps, en Hollande & en Angleterre. Le procédé que l'on croyoit suffisant à la séparation de cet acide du soufre, a été publié dans un Livre qui a pour titre : *les Secrets & les Fraudes de la Chymie & de la Pharmacie modernes dévoilés.* J'ai inséré ce procédé dans le *Dictionnaire portatif des Arts & Métiers*, tome premier, page 340. Mais, m'étant apperçu que l'humidité de l'eau du ballon faisoit un obstacle à la combustion du soufre, j'ai recommandé dans l'Avertissement qu'on a mis à la tête du premier volume de cet ouvrage, page 10, premiere édition, de faire cette décomposition du soufre par l'intermede du nitre, dans un appareil semblable à celui dont nous avons parlé à l'article du clissus de nitre. Voici ce procédé qui réussit très bien.

On dispose dans un fourneau une cornue de fer de fonte, d'environ trois ou quatre pintes, & qui ait à sa partie supérieure une ouverture ronde, d'environ deux pouces de diametre, qu'on bouche & débouche à volonté, avec un bouchon aussi de fer fondu, ou de terre cuite : on adapte à cette cornue un grand ballon de verre ou de grès, percé d'un petit trou : on met quelques onces d'eau dans le ballon : on lute, avec du lut gras, les jointures des vaisseaux. Lorsque l'appareil est ainsi disposé, on fait du feu sous la cornue pour en faire rougir obscurément le fond : alors on projette par cuillerées, par l'ouverture supérieure de la cornue, un mêlange de seize onces de soufre, d'une once de nitre, & d'une once de charbon en poudre : quand la déflagration de la premiere cuillerée est passée, on remet une nouvelle quantité du même mêlange, & on continue ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait employé autant

de matiere qu'on juge à propos : alors on tire la liqueur du ballon, & on la rectifie dans une cornue de verre : on conserve l'acide dans des flacons.

REMARQUES.

Dans l'Avertissement du *Dictionnaire des Arts*, j'avois recommandé d'ajouter au mêlange de nitre & de soufre, une once de charbon en poudre, parceque dans le procédé publié dans le livre *des Secrets & Fraudes de la Chymie*, &c. l'Auteur recommande d'employer de la filasse pour faciliter la combustion du soufre. Je pensai que, matiere combustible pour matiere combustible, le charbon en poudre doit être préféré, en ce qu'il ne peut pas fournir de substance inflammable dans l'état huileux, comme le fait la filasse; ce qui altere la pureté de l'acide vitriolique.

J'ai fait cette opération dans des cornues de grès & dans des cornues de Hesse : les premieres sont fort sujettes à se casser, & les dernieres sont trop poreuses : elles laissent transpirer beaucoup d'acide. Je recommande d'employer des cornues de fer, parceque j'ai éprouvé que les acides les plus concentrés agissent difficilement sur le fer fondu. Je présume qu'elles doivent réussir ; mais je ne les ai point éprouvées. Au moyen de ce que la chaleur du fond de la cornue est permanente, le soufre s'enflamme en totalité, ou à-peu-près. Il y a toujours une portion de soufre qui se sublime, avant que de pouvoir se brûler avec le nitre ; mais au moins est-il certain que la plus grande partie se décompose complettement, & fournit tout son acide vitriolique. Les vapeurs qui s'élevent par cette déflagration, passent dans le ballon, & ne se condensent que lentement :

c'eſt pour faciliter leur condenſation, qu'on met un peu d'eau dans le ballon. Afin de ne pas perdre de temps pendant que les vapeurs ſe condenſent, on peut diſpoſer ſur un fourneau long, une file de pluſieurs appareils ſemblables : on paſſe d'un vaiſſeau à un autre : par ce moyen, les vapeurs du premier ont le temps de ſe condenſer, avant qu'on y revienne pour y introduire une nouvelle cuillerée de mêlange.

Pour que l'inflammation du ſoufre ſe faſſe d'une maniere avantageuſe & durable, il faut que, d'une part, le ſoufre ſoit mêlé avec une ſubſtance qui puiſſe, ſans le concours de l'air, exciter ſon inflammation dans des vaiſſeaux clos. Le nitre eſt très propre à produire cet effet, & le charbon à ſoutenir cette inflammation : il faut, d'une autre part, que le mêlange ſoit appliqué à une chaleur permanente qui puiſſe entretenir la combuſtion : ſans cette derniere condition, le ſoufre, quoique mêlé avec du nitre, peut être enflammé pendant quelques moments, mais ils ne tarde pas à s'éteindre : c'eſt pour cette raiſon que j'ajoute un peu de charbon au mêlange : au moyen de ce que le cul de la cornue eſt rouge, l'inflammation du ſoufre ſubſiſte, & ſa décompoſition a lieu.

C'eſt ſur des obſervations ſemblables, qu'on a établi, en Angleterre & en Hollande, des atteliers conſidérables, dans leſquels on tire avec profit l'acide vitriolique du ſoufre : voici le moyen dont on a fait uſage en Angleterre juſqu'à ces derniers temps : on m'a aſſuré en même temps qu'on avoit abandonné ce procédé, ayant trouvé depuis quelques années une méthode encore plus ſimple & plus économique.

On emploie des ballons de verre de quatre à cinq pieds de diametre, qui tiennent quatre à

cinq cents pintes, meſure de Paris. On fait un lit de ſable : on poſe les ballons deſſus, en inclinant le col horizontalement : on en établit deux files ſemblables, placées l'une vis-à-vis de l'autre : on obſerve de conſerver entre ces deux files un eſpace ſuffiſant, pour que pluſieurs perſonnes puiſſent paſſer de front, & qu'elles puiſſent agir, ſans craindre de caſſer les vaiſſeaux : on met dans chaque ballon une ou deux pintes d'eau, & on introduit, par l'ouverture, un pot de grès d'environ ſix pouces de hauteur, ſur lequel on place enſuite une cuiller de fer de fonte un peu épaiſſe, à long manche, & qu'on a fait rougir auparavant. On y met, par le moyen d'une autre cuiller de fer blanc, auſſi à long manche, une cuillerée de mêlange de nitre & de ſoufre, fait dans les proportions de huit parties de ſoufre & d'une de nitre. Le mêlange s'enflamme à la faveur de la chaleur de la cuiller : on ferme l'ouverture du ballon avec une petite trape de bois, qu'on a diſpoſée, à cet effet, à l'ouverture de chaque ballon. Le ſoufre produit, par ſa combuſtion, une flamme très grande, qui remplit de vapeurs blanches toute la capacité du ballon. Lorſque ces vapeurs ſont un peu condenſées, on retire la cuiller, & on les laiſſe ſe condenſer complettement : pendant qu'elles ſe condenſent, on fait la même opération dans le ſecond ballon, dans le troiſieme, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que l'on ſoit parvenu au bout de la premiere file : on fait, en revenant, la même opération ſur l'autre file de ballons ; & lorſqu'on eſt arrivé au dernier de cette ſeconde file, l'Artiſte ſe trouve ramené vis-à-vis du premier ballon, par où il a commencé. Les vapeurs ſe trouvent alors condenſées : c'eſt au Manufacturier d'avoir l'atten-

tion d'employer un nombre ſuffiſant de ſembla-bles ballons, pour que celui qui les charge, ſe trouve continuellement occupé, ſans être obligé d'attendre la condenſation des vapeurs.

On continue ainſi de faire brûler du ſoufre dans les mêmes ballons, juſqu'à ce que l'eau qu'ils contiennent ſoit ſuffiſamment chargée d'acide : alors on retire la liqueur avec une cuiller de fer blanc : on la verſe dans des cornues de verre que l'on place ſur un bain de ſable, dans des fourneaux alongés que l'on nomme *galeres* : on adapte des récipients aux cornues : on procede à la diſtillation pour ſéparer la partie aqueuſe, juſqu'à ce que l'acide qui reſte dans la cornue, ſoit concentré au point de peſer une once ſept gros & demi dans une bouteille qui contient une once d'eau : cela forme l'acide vitriolique connu dans le commerce ſous le nom d'*huile de vitriol*, propre aux opérations de Chymie, & des Manufactures qui emploient cet acide.

En Angleterre & en Hollande, on emploie des ballons de verre d'une grandeur conſidérable ; mais, comme ces vaiſſeaux ſont très fragiles & fort coûteux, je conſeille de ſubſtituer à leur place des ballons de grès de ſemblable volume. Les acides n'ont point d'action ſur cette eſpece de poterie, quand elle eſt bien cuite.

Pour faire rougir les cuillers commodément, on conſtruit une petite brouette qui contient un réchaud de tôle, dans lequel on fait un feu de charbon aſſez fort pour les faire rougir. Ces cuillers doivent être en fer fondu, d'un demi-pouce de profondeur, auſſi larges par le bas que par le haut, ayant la forme d'une tabatiere ronde, ſans couvercle, & de ſix lignes ou environ d'é-

paiſſeur,

paiſſeur, afin qu'elles puiſſent conſerver aſſez de chaleur pour conſumer tout le mêlange qu'on met chaque fois.

Il faut avoir ſoin, lorſqu'on introduit de nouvelle matiere, de n'en pas répandre dans le ballon : ce ſeroit mêler des ſubſtances non décompoſées, avec l'acide qui ſeroit déja fait. Tout l'acide vitriolique qui eſt actuellement dans le commerce, eſt tiré du ſoufre par des procédés ſemblables, ou peu différents de ceux dont nous venons de parler. Pluſieurs fabriquants penſent qu'il n'eſt pas néceſſaire de faire entrer du charbon dans le mêlange : cependant j'ai obſervé qu'il produiſoit un meilleur effet, & qu'il procuroit l'inflammation d'une plus grande quantité de ſoufre. Les ouvriers apportent apparemment peu d'exactitude dans leurs opérations : on trouve ſouvent au fond des bouteilles, des dépôts conſidérables de ſélénite & de tartre vitriolé, dont une partie reſte en diſſolution dans cet acide. J'ai trouvé dans une bouteille pleine d'huile de vitriol, une petite meſure de fer blanc, de la contenance d'environ deux onces d'eau. Cette meſure étoit depuis plus d'un an dans cet acide, ſans qu'elle fût endommagée de la moindre choſe, & ſans que l'étamage fût détruit ; ce qui eſt un indice que les ouvriers emploient des outils de fer blanc, pour puiſer l'acide vitriolique dans les ballons, & qu'on peut s'en ſervir avec ſécurité.

Le nitre eſt abſolument néceſſaire pour faire brûler le ſoufre ſans le concours de l'air : j'ai mis dans un têt à rôtir, que j'avois fait rougir auparavant, un gros de ſoufre en poudre : je l'ai recouvert d'une cloche de verre, garnie de ſable tout au tour : le ſoufre s'eſt enflammé ſur-le-champ ; il a raréfié l'air, & l'a fait refluer par les

bords de la cloche, en repoussant le sable : j'ai regarni de sable les bords de la cloche ; le soufre a cessé de brûler, & il s'emflammoit aussi-tôt que je levois la cloche. Il n'en a pas été de même du mêlange de soufre & de nitre : il s'est enflammé avec beaucoup de facilité ; mais il y a une portion de soufre qui s'est sublimée. Ce dernier mêlange étoit composé de cinq parties de soufre & d'une de nitre. On peut conclure de ces expériences, que l'inflammation totale du soufre, d'où résulte sa décomposition, est due à des doses précises de nitre. Je n'ai point fait d'expériences pour en connoître les meilleures proportions. Un semblable mêlange, auquel j'ai ajouté du charbon, s'est encore mieux enflammé.

J'ai mêlé ensemble un gros de soufre en poudre, huit grains de nitre & huit grains de charbon. J'ai enflammé ce mêlange avec un petit charbon ardent, & l'ai recouvert d'une cloche de verre : il a très bien brûlé sans le concours de l'air, & sans le secours d'une chaleur étrangere : il offroit, pendant son inflammation, un spectacle fort agréable : la portion de soufre qui se réduisoit en vapeurs, s'enflammoit par intervalle par la communication de la flamme du mêlange ; ce qui formoit une lumiere phosphorique, semblable à celle qui subsiste dans le ballon, après la distillation du phosphore d'urine.

Dans toutes ces inflammations, il y a toujours une portion de soufre qui échappe à la combustion : une partie est dans un état de demi-décomposition : elle est dissoute par l'acide vitriolique. J'ai reconnu dans une infinité d'expériences de recherches que tout l'acide vitriolique qui est dans le commerce, contient réellement une petite quantité de soufre en dissolution ; c'est là

vraiſemblablement ce qui eſt cauſe en partie qu'il fournit de l'acide ſulfureux, toutes les fois qu'on ſoumet à la rectification cet acide vitriolique, même celui qui eſt le plus blanc & qui paroît le plus pur : de parfaitement blanc qu'il eſt, il acquiert toujours dans les cornues une légere couleur ambrée qu'il perd très difficilement, ſans l'addition d'un peu d'acide nitreux : on eſt obligé de le faire chauffer pluſieurs jours de ſuite, pour pouvoir complettement détruire cette couleur.

Décompoſition du nitre par l'intermede du ſoufre.

Cliſſus de nitre & de ſoufre. Sel polychreſte de Glaser.

Nous avons vu que le phlogiſtique des charbons décompoſoit le nitre, & détruiſoit ſon acide. Le ſoufre décompoſe de même le nitre ; mais, comme il ne contient pas aſſez de phlogiſtique, il ne peut détruire tout l'acide nitreux : on peut le recueillir en grande partie.

On diſpoſe un appareil ſemblable à celui que nous avons décrit pour le cliſſus de nitre : on fait de même rougir le fond de la cornue : par la tubulure, on projette par cuillerées un mêlange de parties égales de nitre & de ſoufre. Il ſe fait chaque fois une grande déflagration, & fort peu de détonnation : il paſſe dans le ballon beaucoup de vapeurs blanches qui ſe condenſent difficilement. Lorſque la déflagration eſt paſſée, on remet une nouvelle quantité de matiere : on continue ainſi de ſuite, juſqu'à ce quon ait employé la quantité du mêlange qu'on a diſpoſée. Lorſque les vapeurs ſont condenſées, on délute le ballon : on verſe ce qu'il contient dans un flacon. La liqueur qu'on obtient, eſt un mêlange d'acide nitreux & d'acide vitriolique ſulfureux volatil.

Il reſte dans la cornue une combinaiſon de l'alkali du nitre & de l'acide vitriolique du ſoufre. On fait diſſoudre cette maſſe ſaline dans une ſuffiſante quantité d'eau : on la fait évaporer juſqu'à légere pellicule : on filtre la liqueur : elle fournit, par le refroidiſſement, de vrais cryſtaux de tartre vitriolé, auquel on a donné le nom de *ſel polychreſte de Glaſer.*

REMARQUES.

Lorſqu'on n'a intention que de faire le ſel polychreſte de Glaſer, ſans recueillir les vapeurs acides qui ſe dégagent de ce mêlange, on projette la matiere par cuillerées, dans un creuſet que l'on a fait rougir auparavant, & on attend de même que la déflagration ſoit paſſée, avant que de remettre une nouvelle doſe de mêlange. Lorſque toute la matiere que l'on a diſpoſée eſt employée, on fait calciner la matiere du creuſet, & on la fait entrer en fuſion : on coule ce ſel dans un mortier de fer, bien ſec & un peu chauffé : on le fait diſſoudre dans de l'eau, & on procede pour le reſte, comme nous venons de le dire. On obtient pareillement des cryſtaux de tartre vitriolé : on continue les évaporations & les cryſtalliſations juſqu'à ce que la liqueur refuſe de fournir du ſel.

Le cliſſus de nitre & de ſoufre eſt une opération par laquelle on démontre que l'acide nitreux n'eſt pas détruit pendant ſa déflagration avec le phlogiſtique du ſoufre, comme il l'eſt par celui du charbon : on attribue communément ce défaut à ce qu'il n'y a pas dans le ſoufre aſſez de phlogiſtique pour produire la deſtruction de l'acide nitreux ; mais ne pourroit-on pas plutôt l'attribuer à l'état ſous lequel ce principe inflammable ſe

trouve dans le ſoufre ? Pendant la déflagration de ce mêlange dans le creuſet, on voit de même cet acide ſortir en vapeurs rouges-orangées, & former un cercle qui entoure la flamme du ſoufre.

On a donné à ce ſel le nom de *ſel polychreſte de Glaſer*, du nom de l'Auteur. Quelques perſonnes ont voulu mettre une différence entre ce ſel & le tartre vitriolé ; mais c'eſt une de ces diſtinctions mal fondées. Toutes les fois que l'alkali fixe ſe trouve uni à l'acide vitriolique, il réſulte toujours du tartre vitriolé, quelle que ſoit la ſubſtance qui fourniſſe cet acide.

Poudre à canon.

La poudre à canon eſt un mêlange intime & très exact, de nitre, de ſoufre & de charbon.

On prend ſix onces de nitre très pur, une once de charbon broyé ſur le porphyre, & deux onces de ſoufre : on fait piler & triturer enſemble ces matieres dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, pendant ſept à huit heures ſans relâche, par deux hommes placés vis-à-vis l'un de l'autre autour du mortier, qui ſe relaient de quart d'heure en quart d'heure. Il faut que le mêlange reçoive environ ſept mille coups de pilon par heure. On l'arroſe avec quatre onces d'eau, qu'on ne met que peu-à-peu, & en quinze ou vingt fois. Cette quantité d'eau doit s'évaporer par le ſeul mouvement du pilon. On tire la matiere hors du mortier. Lorſqu'elle eſt ſéchée au point de ne pouvoir plus ſe laiſſer triturer, ſans ſortir hors du mortier comme une matiere fluide, alors on la fait ſécher au ſoleil : c'eſt de cette maniere qu'on doit préparer les poudres dont on veut faire des eſſais, & on ne doit pas les grener, parceque l'humidité qu'on eſt obligé

de conserver au mêlange, pour pouvoir le grener, facilite la cryſtalliſation du nitre, & diminue la force de la poudre.

Si cependant on veut grener cette poudre, il faut la prendre dans un degré de ſiccité tel qu'elle forme une pâte ſeche, qui ne puiſſe laiſſer aucune trace d'humidité, lorſqu'on la poſe ſur une aſſiette de faïance. On la met dans une boîte de fer blanc : on la ſecoue rapidement en tous ſens, en la frappant de temps en temps contre la paume de la main : on continue cette manœuvre juſqu'à ce que la plus grande partie de la poudre ſoit réduite en grains : on ſépare le pouſſier par le moyen d'un tamis de ſoie. La portion de poudre qui s'eſt grenée reſte ſur le tamis. On remet ces grains de poudre dans la même boîte de fer blanc, après l'avoir nettoyée : on l'agite de même pendant environ une heure, juſqu'à ce que les grains deviennent ſuffiſamment luiſants : cette derniere agitation ſe nomme *liſſer la poudre :* on ſépare le pouſſier par le moyen d'un tamis, & on fait ſécher au ſoleil la poudre grenée.

Remarques.

En 1752, M. le Chevalier d'Arcy, de l'Académie Royale des Sciences, me pria de faire l'analyſe de pluſieurs poudres, dont les forces étoient différentes, afin de connoître ſi on devoit les attribuer aux doſes des ſubſtances qui les compoſoient, & qu'on pouvoit ſoupçonner n'être pas les mêmes, ou être toute autre choſe. Il me pria auſſi de compoſer de nouvelles poudres, à l'effet de déterminer les meilleures proportions des ſubſtances qui compoſent la poudre. Je fis ſur cet objet beaucoup d'expériences, dont je vais rendre compte.

La bonté de la poudre dépend de trois objets principaux : 1°. du choix des matieres : 2°. des doses de ces matieres : 3°. enfin, de la manipulation.

A l'égard du premier objet, on doit faire choix de nitre très pur, bien cryſtalliſé, exempt de ſel marin, & parfaitement égoutté de toute eau-mere. Ces matieres retardent l'inflammation du nitre : elles diminuent, par conſéquent, les effets de la poudre. Nous avons fait des eſſais des poudres dans leſquelles nous avions fait entrer différentes doſes de ſel marin qui en diminuoit conſidérablement la force. Lorſque nous examinerons les matériaux d'où l'on tire le nitre, nous ferons quelques obſervations ſur celui qu'on emploie dans les poudres.

Le charbon doit être bien fait : on doit rejetter avec ſoin les fumerons. On avoit toujours penſé que le charbon des bois légers devoit être préféré à celui des bois peſants ; mais ils ſont tous également bons. J'ai fait de la poudre avec du charbon de bois de gayac & de buis, qui ſont des bois peſants ; & dans d'autres eſſais, j'ai employé du charbon de bois léger, & de matieres végétales légeres, tels que le charbon de bois de tilleul, le charbon de moëlle de ſureau, celui de liege, & le charbon ordinaire. Tous ces charbons (toutes choſes égales d'ailleurs) n'ont abſolument apporté aucune différence, & ont produit exactement les mêmes effets. A Eſſône, où l'on fabrique de la poudre, on ſe ſert de charbon de bois de bourdaine, quoiqu'il ne ſoit pas meilleur que le charbon ordinaire qu'on brûle dans les laboratoires de Chymie. Le charbon des matieres animales eſt decidément mauvais, &

ſeroit, ainſi que le noir de fumée, défectueux pour la compoſition de la poudre.

Le ſoufre n'exige aucune préparation, il ſuffit qu'il ſoit pur : on emploie ordinairement le ſoufre en canon : on peut indiſtinctement faire uſage de la fleur de ſoufre qui eſt auſſi bonne pour la fabrication de la poudre.

Quant aux doſes des matieres, celles du ſoufre & du charbon peuvent varier un peu, ſans que les effets de la poudre changent d'une maniere marquée. Pour connoître les meilleures proportions des ingrédients, nous avons fait pluſieurs expériences, dans leſquelles, 1°. nous avons fait varier les quantités de ſoufre, celles de nitre & de charbon reſtant les mêmes ; 2°. les quantités de nitre & de ſoufre étant conſtantes, nous avons varié les doſes de charbon. Il auroit fallu faire enfin la troiſieme claſſe d'expériences, en laiſſant conſtantes les quantités de charbon & de ſoufre, & variant les doſes de nitre ; mais M. le Chevalier d'Arcy obſerve que les ſecours ayant manqué, cette partie eſt reſtée à faire. Voyez *Eſſai d'une Théorie d'Artillerie*, page 64.

La manipulation étoit ce qu'il y avoit de plus difficile à trouver, pour remplir avec exactitude le plan d'expériences que nous nous étions propoſé. Il falloit que cette manipulation fût telle que l'on pût être certain qu'avec des quantités données des trois ingrédients, on feroit de la poudre dont les effets ſeroient conſtants. Ce n'eſt qu'après beaucoup d'expériences que j'y ſuis parvenu. J'ai reconnu qu'il falloit abſolument renoncer à grener les eſſais que nous voulions comparer. Il eſt plus exact de les triturer dans le mortier, juſqu'à ce qu'ils deviennent ſi ſecs, qu'il ne ſoit plus poſſible de les remuer, ſans qu'ils vol-

tigent hors du mortier, comme de la farine très ſeche qu'on y voudroit remuer : ſans cette condition, les eſſais doivent être regardés comme abſolument manqués ; auſſi les réſultats qu'ils donnoient aux épreuves n'étoient jamais ſemblables. Lorſqu'on veut grener la poudre, on eſt obligé de conſerver au mêlange un peu d'humidité ; ſans cela, il ſeroit impoſſible de le former en grains : c'eſt du plus grand degré de ſiccité, où le mêlange ſe trouve avant de le grener, que dépend la bonté de la poudre. Lorſqu'il eſt trop humide, la poudre ſe graiſſe avec beaucoup de facilité ; mais le nitre ſe réunit & ſe cryſtalliſe dans l'intérieur des grains : il ne ſe trouve plus diſtribué numériquement avec les molécules du ſoufre & du charbon. Si l'on coupe en deux de ſemblables grains de poudre, on diſtingue, à l'aide d'une bonne loupe, le nitre cryſtalliſé dans l'intérieur. La poudre a d'autant moins de force, qu'elle étoit plus humide avant que de la grener. C'eſt ce qui arrive à toutes les poudres qu'on grene, parcequ'elles contiennent davantage de nitre de raſſemblé ; elles perdent ſenſiblement de leur force au grenage : ce n'eſt que du plus au moins ; cet accident eſt inévitable : les poudres ſeroient d'un ſervice très incommode ſi elles n'étoient pas réduites en grains. Tout l'art du poudrier, pour conſerver à la poudre la force qu'elle a reçue par les opérations qui précedent le grenage, conſiſte donc à ne la tirer des mortiers, pour la grener, que lorſqu'elle a le moins d'humidité poſſible. Or il eſt facile de ſentir combien ces obſervations ſont difficiles à faire, lorſqu'on fait des eſſais qui doivent être comparés entre eux : c'eſt pour cette raiſon que nous avons été obligés de renoncer à grener nos différents eſſais. Nous avons reçonnu,

toutes choses égales d'ailleurs, que la poudre qui avoit été parfaitement desséchée dans le mortier, par le seul mouvement de la trituration, avoit plus de force que celle qui avoit été grenée, dans les circonstances même les plus avantageuses.

En vain objecteroit-on que la poudre grenée présente moins de surface, qu'elle s'enflamme en moindre quantité, & que c'est par cette raison qu'elle paroît avoir moins de force. Nous avons pulvérisé & passé au tamis de la poudre, après qu'elle avoit été grenée. Nous avons comparé sa force avec de la même poudre, faite dans les mêmes proportions, mais qui n'avoit point été grenée; l'une & l'autre ont été séchées au bain-marie, & leur degré de force a été éprouvé, tandis qu'elles étoient encore chaudes; ainsi, de ce côté-là, il n'y a aucune incertitude : la poudre qui avoit été grenée, avoit toujours moins de force.

C'est au nitre seul, qui a la propriété de s'enflammer par le contact du phlogistique embrasé, qu'on doit rapporter les effets de la poudre; mais pour qu'ils aient lieu, il faut que le mêlange soit très intime, & que le nitre se trouve distribué numériquement avec les molécules du soufre & du charbon; sans cela le mêlange fuse sans explosion; le nitre se décompose successivement au lieu de s'enflammer tout à coup. La plus petite quantité d'humidité dérange cette distribution numérique & diminue la force de la poudre. Cependant l'eau est nécessaire pour faciliter le mêlange des ingrédients & pour l'empêcher de sortir hors du mortier; mais il faut en mettre peu à la fois, & éviter sur-tout d'en mettre assez pour former une bouillie : elle dissoudroit le nitre & détruiroit le mêlange qui a été fait ci-devant. Tout mouve-

ment du pilon devient même inutile jufqu'à ce que l'eau foit évaporée en grande partie, & que le mêlange foit redevenu en confiftance de pâte, au point de laiffer à peine quelque trace d'humidité lorfqu'on en met fur une affiette de faïance. C'eft dans cet état qu'il convient d'entretenir le mêlange pendant tout le temps de la trituration. Lorfqu'on a employé toute la quantité d'eau prefcrite, on continue de triturer la matiere jufqu'à ce qu'elle devienne feche comme nous l'avons dit.

Avant que j'euffe trouvé cette méthode, & que j'euffe reconnu les inconvénients de grener les effais de poudre, je broyois ces effais fur un porphyre avec une molette. Il étoit impoffible de faire un mêlange exact, parceque, lorfque la matiere étoit parvenue au degré de ficcité convenable, & où le mêlange fe fait réellement, la matiere fe plaquoit fur le porphyre, la molette ne faifoit que gliffer deffus, la liffoit & ne mêloit rien. On a reconnu à Effône ce même inconvénient à-peu-près dans le temps que je m'occupois de cet objet : on avoit établi de gros cylindres de fer roulants dans des auges de bois : on a été obligé d'abandonner cette méthode pour les raifons que nous venons d'expofer.

Il eft effentiel de ne point mêler dans des mortiers de fer, avec des pilons de fer, les matieres qui compofent la poudre, parceque le frottement du pilon contre le mortier occafionneroit affez de chaleur pour enflammer la poudre. Il y a mille exemples d'accidents arrivés pour avoir employé de femblables inftruments. Cependant je me fuis fervi long-temps d'un mortier de cuivre & d'un pilon de fer : il n'eft point arrivé d'accidents : néanmoins il eft plus prudent de n'employer que des inftruments de pierre ou de bois. J'ai encore

obſervé qu'il vaut mieux triturer enſemble les trois matieres qui entrent dans la poudre, que de les triturer deux à deux. Lorſqu'on commence par triturer d'abord le nitre & le ſoufre, il m'a ſemblé que cette derniere ſubſtance faiſoit l'effet d'un vernis ſur le nitre, & empêchoit que le charbon eût après cela avec le nitre un contact auſſi exact que cela eſt néceſſaire.

Après avoir déterminé par des expériences tous les objets dont je viens de rendre compte, nous avons procédé à la ſolution de deux des trois queſtions que nous nous étions propoſées. Le 20 Décembre 1754, & jours ſuivants, j'ai fait cinq eſſais de poudre, dans leſquels le nitre & le charbon ſont conſtamment employés aux mêmes doſes, mais en variant celle du ſoufre, (voyez, ci-après, Table premiere) afin de connoître les meilleures proportions de cette ſubſtance. On n'en a point fait entrer dans le premier eſſai; par ce moyen, on peut juger de ſon utilité dans la compoſition de la poudre. On a gardé ces poudres dans un endroit très ſec, juſqu'au 20 Avril 1755, qui eſt le jour où on les a éprouvées au poids d'une once chacune. (Voyez le réſultat dans la troiſieme colonne de la premiere Table.) On a conſervé le reſtant de ces eſſais dans un endroit très ſec, juſqu'au 15 de Juin ſuivant. On les a fait ſécher dans un alambic au bain marie, couvert de ſon chapiteau, & on les a éprouvés de nouveau dans la même machine, & pareillement au poids d'une once. (Voyez les réſultats dans la quatrieme colonne de la premiere Table.) Il eſt réſulté de ces expériences

1°. Les poudres, toutes choſes égales d'ailleurs, ont plus de force, lorſqu'elles ſont bien ſeches, que lorſqu'elles ſont dans un état contraire. L'hu-

midité qu'elles peuvent prendre de l'atmosphere, quoiqu'incapable de les décomposer, retarde leur inflammation : elle empêche qu'il ne s'enflamme une aussi grande quantité de la charge employée. C'est à cette circonstance qu'on doit attribuer le moins de recul qu'occasionnent les poudres lorsqu'elles ne sont pas parfaitement desséchées.

2°. Un mêlange de six onces de nitre & d'une once de charbon produit une poudre qui a moitié moins de force que toutes celles dans lesquelles on fait entrer du soufre : cette substance est donc absolument essentielle à la composition de la poudre. Dans le temps que je travaillois sur cette matiere, quelques particuliers proposerent de faire de la poudre sans soufre : ils promettoient qu'elle seroit plus forte & qu'elle saliroit moins les armes à feu. On se persuadoit que la poudre seroit plus forte, sans soufre, d'après une expérience de M. Hales, où il fait voir que cette substance, pendant son inflammation, absorbe de l'air, au lieu d'en fournir comme la plupart des autres corps qu'il a soumis à ses expériences. Comme on rapportoit à l'air les effets de la poudre, il étoit tout naturel de penser que le soufre qui en absorbe devoit en diminuer les effets ; mais il en est tout autrement. La poudre dans laquelle on fait entrer une petite quantité de soufre, augmente de force du double ; ce qui suffit pour faire penser que l'air tout seul, en supposant qu'il concoure pour quelque chose, n'est pas la seule cause des terribles effets de la poudre. C'est une question que nous examinerons bientôt.

Le soufre ne salit pas plus les armes, que les autres substances, lorsqu'on le fait entrer en dose convenable, & qu'il est bien mêlé avec les autres ingrédients de la poudre. Lorsque la poudre

graiſſe les armes plus que de coutume, cela vient de ce que le mêlange n'eſt pas ſuffiſamment exact : il ne s'enflamme pas aſſez rapidement. La poudre laiſſe une vapeur de foie de ſoufre qui s'attache aux armes & les détruit. Ces inconvénients ſont moindres lorſque la poudre a le plus grand degré de force qu'elle puiſſe acquérir. Alors elle s'enflamme bien rapidement, & elle ſalit moins les armes.

Au reſte, il eſt viſible que le ſoufre eſt ſi néceſſaire dans la poudre, qu'à meſure qu'on en augmente la doſe, on augmente ſa force : cependant cela doit avoir des limites ; mais on peut tirer de ces expériences une conſéquence importante. Comme le ſoufre n'eſt point expoſé aux viciſſitudes de l'air humide ou de l'air ſec, la poudre dans laquelle on fait entrer beaucoup de ſoufre, donne moins de différence dans le recul, eſſayée dans ſon état de deſſéchement à l'air, & dans celui où elle a été ſéchée au bain-marie. Les poudres chargées de beaucoup de ſoufre peuvent, dans certaines circonſtances, avoir des avantages ſur celles qui en contiennent moins, & ſinguliérement pour la marine. Comme elles ſont moins ſujettes à ſe charger de l'humidité de l'air, on peut mieux les contenir dans les fonds de cale des vaiſſeaux, où on les conſerve ordinairement. Le ſoufre les défendra de l'humidité. Il y auroit ſeulement à craindre que, comme elles répandent beaucoup de fumée, elles ne saliſſent trop les armes, & qu'elles ne les détruiſiſſent plus promptement. Il faut encore obſerver que le ſoufre augmente la peſanteur ſpécifique de la poudre.

Les expériences que nous avons faites pour réſoudre la ſeconde queſtion, avoient pour objet de déterminer la meilleure doſe de charbon qu'on

peut faire entrer dans la composition de la poudre. Ces expériences sont rapportées dans la seconde Table. Il en résulte,

1°. Qu'il n'est pas possible de faire de la poudre sans charbon, ou sans toute autre matiere combustible qui en fasse fonction. Un mêlange de nitre & de soufre, fait dans toutes sortes de proportions, ne peut s'enflammer dans aucune arme à feu. (Voyez N°. premier, deuxieme Table.) Il faut pour l'inflammation d'un pareil mêlange le secours d'une chaleur permanente, comme nous l'avons dit au sel polychreste de Glaser.

2°. Le charbon employé en trop petite dose, ne forme qu'une poudre foible qui ne produit que 8 degrés $\frac{9}{12}$ de recul, comme on le voit au N°. 2 de la deuxieme Table. Lorsque cette substance entre en trop grande quantité, la poudre ne fait plus d'explosion; elle fuse seulement comme une fusée d'artifice. (Voyez le N°. 5.) Mais lorsqu'au contraire le charbon est employé dans des doses convenables, la poudre a toute la force qu'elle elle est susceptible d'acquérir. (Voyez le N°. 3.) Cette poudre est semblable à celle du N°. 5 de la premiere Table. La petite différence de recul qu'on remarque à ces deux poudres essayées après avoir été desséchées au bain-marie, vient de quelques petites circonstances difficiles à découvrir.

TABLE PREMIERE

Pour connoître la meilleure dose de soufre qu'il convient de faire entrer dans la poudre à canon, en variant la dose de cette substance, & en conservant toujours les mêmes poids de nitre & de charbon ; & dans laquelle on rend compte du recul que ces poudres ont occasionné à une arme à feu, essayées au poids d'une once dans deux états différents ; séchées au bain-marie, & non séchées.

OBSERVATIONS.	Composition de chaque essai en particulier.	Degrés de recul des corps moyens avec la poudre non séchée. *Temps chaud.*	Degrés de recul de la poudre séchée au BM, & encore chaude. *Temps chaud.*
Ce mélange a été trituré pendant sept heures pour le pouvoir sécher. Le temps très humide.	N°. premier. ♃ Nitre. . . . ℥vj Charbon de saule. ℥j Eau. . . . ℥ij	7 deg. $\frac{8}{12}$.	7 deg. $\frac{5}{6}$.
Idem.	N°. 2. ♃ Nitre. . . . ℥vj Charbon de saule. ℥j Soufre. . . . ʒij Eau. . . . ℥iij	15 deg. $\frac{2}{11}$.	18 deg. $\frac{1}{3}$.
Idem.	N°. 3. ♃ Nitre. . . . ℥vj Charbon de saule. ℥j Soufre. . . . ʒiv Eau. . . . ℥iv	15 deg. $\frac{2}{12}$.	17 deg. $\frac{3}{12}$.
Idem. L'inflammation de cette poudre répand beaucoup de fumée.	N°. 4. ♃ Nitre. . . . ℥vj Charbon de saule. ℥j Soufre. . . . ℥j Eau. . . . ℥iv	15 deg. $\frac{1}{12}$.	17 deg. $\frac{5}{6}$.
Idem. L'inflammation de cette poudre répand encore plus de fumée que la précédente.	N°. 5. ♃ Nitre. . . . ℥vj Charbon de saule. ℥j Soufre. . . . ℥ij Eau. . . . ℥v	15 deg. $\frac{7}{12}$.	16 deg. $\frac{5}{12}$.

Plus il y a de soufre dans ces essais, moins ils occupent de place dans le canon ; ils sont par conséquent spécifiquement plus pesants.

TABLE

TABLE SECONDE

Pour connoître la meilleure dose de charbon qu'il convient de faire entrer dans la poudre à canon, en variant la dose de cette substance, & en conservant toujours les mêmes poids de nitre & de soufre; & dans laquelle on rend compte du recul que ces poudres ont occasionné à une arme à feu, essayées au poids d'une once, dans deux états différents; séchées au bain-marie, & non séchées.

OBSERVATIONS.	Composition de chacun de ces essais.	Degré de recul de la poudre séchée au BM. & encore chaude. *Temps chaud.*
Ce mêlange a été trituré sept heures pour pouvoir le sécher. *Le temps chaud.*	N°. premier. ℞ Nitre. . . . ℥vj Soufre. . . . ℥ij Eau. . . . ℥ij	Cette poudre n'occasionne aucun recul. Il n'y a que le soufre qui brûle sans que le nitre s'enflamme.
Ce mêlange a été trituré pendant sept heures & demie. *Le temps chaud.*	N°. 2. ℞ Nitre. . . . ℥vj Soufre. . . . ℥ij Eau . . . . ℥iij Charbon de saule. ʒiv	8 deg. $\frac{9}{12}$.
Ce mêlange a été trituré pendant huit heures. *Le temps chaud* Cet essai est le même que le N°. 5 de la Table premiere.	N°. 3. ℞ Nitre. . . . ℥vj Soufre. . . . ℥ij Eau. . . . ℥iv Charbon de saule. ℥j	15 deg. $\frac{1}{12}$.
Ce mêlange a été trituré le même temps que le précédent.	N°. 4. ℞ Nitre. . . . ℥vj Soufre. . . . ℥ij Eau. . . . ℥vj Charbon de saule. ℥ij	10 deg. $\frac{9}{12}$.
Idem.	N°. 5. ℞ Nitre. . . . ℥vj Soufre. . . . ℥ij Eau. . . . ℥ix Charbon de saule. ℥iv	Fuse sans explosion.

La quantité d'eau qui entre dans ces poudres n'a été mise que petit à petit, & à mesure qu'elle se dissipoit.

A Eſlône, près de Corbeil, on fait entrer dans cent livres de poudre ſoixante & quinze livres de nitre, neuf livres & demie de ſoufre, & quinze livres de charbon. Ces matieres ſont pilées pendant douze heures dans pluſieurs mortiers de bois avec des pilons de bois, mus par un courant d'eau comme ceux des moulins à tan ou à papier. La matiere de chaque mortier reçoit trois mille ſix cents coups de pilon par heure, & on l'arroſe avec une pinte d'eau qu'on met en cinq ou ſix fois de deux heures en deux heures. On pourroit ſe contenter, pendant cette opération, de remuer la matiere avec une ſpatule; mais les manufacturiers ſe méfiant de l'inexactitude des ouvriers, ſont dans l'uſage de faire changer ſucceſſivement la matiere d'un mortier dans un autre, pour s'aſſurer de la perfection du mêlange. On vuide le premier mortier : on entrepoſe la matiere dans une ſébile de bois : on met dans le mortier qu'on vient de vuider, la matiere du ſecond mortier : on continue ainſi de ſuite à vuider les autres : la matiere du premier mortier que l'on a entrepoſée, ſe met dans le dernier qui ſe trouve vuide à la fin de la tournée.

Lorſque la poudre a été pilée le temps que nous venons de dire, la quantité d'eau qu'on y a miſe s'eſt preſque évaporée : le mêlange ſe trouve ſec au point qu'en en mettant ſur une aſſiette de faïance, il n'y laiſſe aucune trace d'humidité : alors on porte la poudre au *grenoir*, qui eſt l'attelier où elle doit être grenée.

Pour grener la poudre, on en met une certaine quantité ſur un crible de peau, dont les trous ont à-peu-près ſix lignes de diametre : on met ſur ce crible avec la poudre une petite meule de bois d'environ huit pouces de diametre, & de

deux pouces d'épaiſſeur : on fait agir le crible horizontalement en ligne droite ſur une traverſe de bois, pour faire paſſer la poudre. La meule ſert à plaquer la matiere, afin de coller enſemble les molécules de la poudre en même temps qu'elle paſſe au travers des trous ; ce qui commence à former les grains. Cette poudre eſt repriſe au ſortir de ce premier crible dans un autre dont les trous ſont plus petits, où on la remue de la même maniere, en faiſant toujours uſage de la meule pour continuer à former les grains, & pour grener la portion de poudre qui a échappé à la premiere opération : on continue cette manœuvre en faiſant paſſer ainſi la poudre dans différents cribles dont les trous vont toujours en diminuant de groſſeur, juſqu'à ce que l'on ſoit enfin parvenu à la faire paſſer au travers du crible qui forme les grains de la groſſeur de la poudre à canon ordinaire. Alors on paſſe cette poudre au travers d'un tamis de ſoie, afin de ſéparer la portion grenée de celle qui ne l'eſt point, & qui eſt reſtée en pouſſiere. On paſſe enſuite la poudre grenée au travers d'un tamis plus gros que le précédent, afin de ſéparer les petits grains d'avec les gros qui forment la poudre à canon. Les petits qui ſubiſſent encore les opérations dont nous allons parler, forment la poudre de chaſſe.

Ce triage de la poudre à canon étant fait, on la porte au *ſéchoir*. C'eſt un grand hangard vitré du côté du midi, dans la longueur duquel eſt une table garnie d'une toile ſur laquelle on étend la poudre. On a ſoin de la retirer du ſéchoir à la fin du jour, afin d'éviter l'humidité & la fraîcheur de la nuit, & les autres accidents qui pourroient arriver. Il y a des manufactures où l'on fait ſécher la poudre dans une étuve chauffée par

un poêle; mais on doit, autant qu'on le peut, éviter de se servir de ce moyen, à cause du danger du feu.

On est dans l'usage de lisser la poudre de chasse, mais avant de l'avoir fait sécher. Pour cet effet, on en remplit à demi un tonneau percé dans ses deux fonds, & enfilé par un axe quarré, posé sur deux pivots, & assujetti à une roue qu'un courant d'eau fait mouvoir. La poudre reste pendant six heures dans ce tonneau qui tourne circulairement, & alors elle est suffisamment lissée.

Après cette opération, on repasse la poudre au travers d'un tamis de soie, pour séparer la portion grenée d'avec celle qui n'est pas restée en grains; & on repasse encore cette poudre au travers d'un tamis de crin, pour séparer les petits grains d'avec les gros; ce qui donne deux poudres, dont les grains sont de différente grosseur, & également employées pour la chasse.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que la poudre à canon & la poudre de chasse sont essentiellement de même qualité; néanmoins la poudre de chasse est moins forte que la poudre à canon, parceque la poudre de chasse est lissée, & que cette opération la rend moins susceptible de s'enflammer. A quantité égale de poudre mise dans un canon, il s'enflamme beaucoup plus de poudre à canon que de poudre de chasse, parceque les grains de la poudre à canon, n'étant pas si entassés, sont pénétrés plus facilement & plus promptement par le feu. On aime, pour la chasse, que la poudre soit lissée, parcequ'elle salit moins les mains, les grains étant plus difficiles à se déformer.

La portion de poudre qui ne s'est point grenée dans toutes les opérations que nous avons détail-

lées, eſt remiſe dans les mortiers pour y être pilée pendant deux heures, & humectée avec un peu d'eau; au bout duquel temps on la grene ainſi qu'il a été dit ci-deſſus.

Quand on a commencé à faire uſage de la poudre, on ne la grenoit pas: on ſe contentoit de la pulvériſer dans le mortier juſqu'à ce qu'elle fût preſque ſeche. Cette poudre ſe trouvoit plus forte que celle qui eſt grenée, parcequ'elle préſentoit plus de ſurface, & qu'à quantité égale, il s'en enflammoit davantage; mais elle étoit plus ſujette aux viciſſitudes de l'humidité de l'air, & il étoit difficile de l'introduire dans le canon, parcequ'elle ne couloit pas aiſément, & qu'il en reſtoit une partie aux parois; c'eſt ce qui la rendoit d'un ſervice incommode, & qui a fait imaginer de la grener.

On connoît aſſez les terribles effets de la poudre. Pluſieurs Phyſiciens ont attribué ces effets à l'air contenu dans le nitre: ils ont fait, à ce ſujet, beaucoup d'expériences curieuſes, pour apprécier la quantité d'air qui ſe dégage lors de l'inflammation de la poudre: elles ont ſervi à démontrer qu'il s'en dégage fort peu. D'autres ont attribué ces effets à un fluide élaſtique ſur la nature duquel il ne nous ont donné aucune connoiſſance. D'autres enfin ont attribué ces effets à l'eau principe des matieres qui compoſent la poudre, & qui ſe réduit ſubitement en vapeurs lors de ſon inflammation. Ce ſentiment eſt celui de Staahl, auquel j'ajouterai quelques réflexions.

On connoit les effets de l'air dilaté chauffé juſqu'au rouge blanc: ils ſont incomparablement moins forts que ceux de l'eau dilatée ſubitement au même degré de chaleur. Cette réflexion eſt ſuffiſante pour faire croire que l'air entre pour

peu de chofe dans les effets de la poudre, furtout fi nous pouvons prouver que les matieres qui compofent la poudre, contiennent beaucoup d'eau, & que cette eau eft chauffée fubitement jufqu'au rouge blanc qui eft le degré de chaleur où elle reçoit la plus grande dilatation. Les Phyficiens partifans de l'air foutiennent qu'à mefure qu'on humecte la poudre par la vapeur de l'eau, on diminue confidérablement fa force; donc, difent-ils, les effets de la poudre ne viennent point de l'eau : on ne doit point non plus les attribuer au foufre, puifqu'il abforbe de l'air pendant fon inflammation.

Les auteurs de ces affertions ne font point attention que la vapeur de l'eau détruit l'arrangement des parties numériques des ingrédients qui compofent la poudre, en faifant cryftallifer le nitre : cela eft fi vrai, que fi l'on fait fécher enfuite cette poudre, fans la triturer, on trouvera qu'elle aura perdu prefque toute fa force : elle ne fera pas même d'explofion : elle fufera comme une fufée d'artifice, fi elle a été beaucoup humectée : d'une autre part, fi l'on coupe un des grains en deux, on diftinguera, à l'aide d'une loupe, le nitre qui s'eft cryftallifé. Ces mêmes Phyficiens ne font pas encore attention que cette eau eft étrangere & abfolument furabondante à la nature des matériaux de la poudre : c'eft l'eau principe de ces fubftances qu'il faut confidérer, fans laquelle le nitre ne feroit point nitre, & le foufre ne feroit point foufre : eau principe qu'on ne peut féparer, fans détruire la nature de ces fubftances.

Il en eft de même du foufre : quoiqu'il abforbe de l'air pendant fa combuftion, cela n'empêche pas qu'il ne produife de violentes explofions, lorf-

qu'il eſt réduit en vapeurs, & qu'on vient à les enflammer; c'eſt ce que j'ai fait obſerver à l'article de la ſublimation du ſoufre. Cette ſubſtance qui ſe trouve très diviſée dans la poudre, s'enflamme tout-à-coup, & fournit ſon contingent dans l'exploſion.

Pour mieux faire entendre ce que nous avons à dire ſur la théorie des effets de la poudre, rappellons ici en peu de mots quelques principes que nous avons prouvés ailleurs.

Nous avons dit que le ſoufre contenoit ſept huitiemes d'acide vitriolique très concentré, & un huitieme de phlogiſtique.

Le nitre, de ſon côté, contient environ la moitié de ſon poids d'eau principe de cette ſubſtance ſaline.

Nous devons auſſi nous rappeller que les corps capables de ſe réduire en vapeurs par la chaleur, ſont d'autant plus expanſibles, qu'ils contiennent plus de maſſe ſous le même volume.

Or nous avons dans la poudre le ſoufre & le nitre qui ſont des corps très inflammables, & qui, à cauſe de leur peſanteur ſpécifique, ſont très dilatables: ils ſont entiérement réduits en vapeurs par la chaleur qui ſe produit pendant l'inflammation de la poudre. Lors donc qu'on met le feu à de la poudre, l'acide nitreux s'unit au phlogiſtique du charbon & du ſoufre: il en réſulte un ſoufre nitreux qui eſt très exploſible: la chaleur qu'il produit lors de l'inflammation, eſt aſſez forte pour réduire ſubitement en vapeurs tout l'alkali du nitre, &, par conſéquent, l'eau principe de ces ſubſtances. Mais ſi les vapeurs de l'eau pure ſont auſſi expanſibles que nous l'avons dit, les matieres ſalines du ſoufre & du nitre le ſont bien davantage: s'il étoit poſſible d'apprécier leur

expanſibilité, on trouveroit que la différence eſt infiniment plus grande que celle qu'il y a entre l'air qui ſe dilate treize fois ſon volume, & l'eau qui ſe dilate quatorze mille fois ſon volume. Qu'on juge à préſent à qui l'on doit attribuer les effets de la poudre ; ſi c'eſt à la petite quantité d'air contenu dans les matieres qui la compoſent, ou à l'élaſticité de l'eau & des ſubſtances ſalines qui ſont réduites ſubitement en vapeurs.

Le ſoufre augmente l'inflammation de la poudre : le charbon la ſoutient. Lorſque la poudre a été mal mêlée, on trouve, après ſon inflammation, de petites boules ou grenailles de ſel fondu, qui ſont du foie de ſoufre dans lequel l'alkali domine. Il paroît qu'il n'entre pas dans la poudre une aſſez grande quantité de matiere phlogiſtique pour détruire tout l'acide nitreux. M. le Chevalier Saluce (1) a fait ſur cet objet de fort belles expériences : il a, par un appareil convenable, enflammé de la poudre, & en a fait paſſer la vapeur dans le vuide, mais au travers de papiers imbibés d'alkali fixe : il trouva les papiers chargés de nitre & de tartre vitriolé : d'où il réſulte que ſi l'on pouvoit ſe procurer quelque matiere inflammable qui pût tenir lieu de charbon, & qui, ſous le même volume, contînt aſſez de phlogiſtique pour combiner tout l'acide nitreux du nitre qu'on emploie dans la poudre, on auroit lieu d'eſpérer d'augmenter ſes effets : ainſi il y a encore, comme on voit, beaucoup de recherches à faire ſur cette matiere.

Les Phyſiciens qui penſent que les effets de la poudre viennent de l'air, recommandent de faire des eſſais avec les matieres qui en contiennent

(1) Journal étranger, Avril 1760 page 123.

beaucoup, & qui peuvent être de nature à pouvoir entrer dans la poudre; telles que le sel marin, le sel ammoniac, &c. Mais ces matieres sont plus propres à en diminuer les effets, qu'à les augmenter, comme nous l'avons appris par l'expérience. La plus petite quantité de sel marin, ajoutée à des essais de poudre, en a diminué la force de plus d'un quart, parceque ce sel n'est point inflammable. Si la poudre étoit susceptible d'acquérir quelque perfection du côté de la force, ce seroit plutôt par le moyen des matieres inflammables soit salines ou autres. Parmi les matieres salines, celles qui contiennent l'acide nitreux déja combiné avec des matieres phlogistiques, telles que l'or fulminant, le nitre saturnin, le nitre ammoniacal, le soufre nitreux, &c. seroient les plus propres à produire cette force; mais il faudroit auparavant trouver les moyens de se procurer abondamment cette espece de soufre nitreux. Parmi les matieres végétales, il seroit bon d'essayer le licopode, connu aussi sous le nom de *soufre végétal*.

On se sert de différents instruments pour reconnoître le degré de force de la poudre; mais tous se réduisent à apprécier le recul qu'elle occasionne aux armes à feu. Ces instruments portent le nom d'*éprouvettes* : celle dont nous nous sommes servis, a été imaginée par M. le Chevalier d'Arcy : elle est plus exacte que toutes les autres.

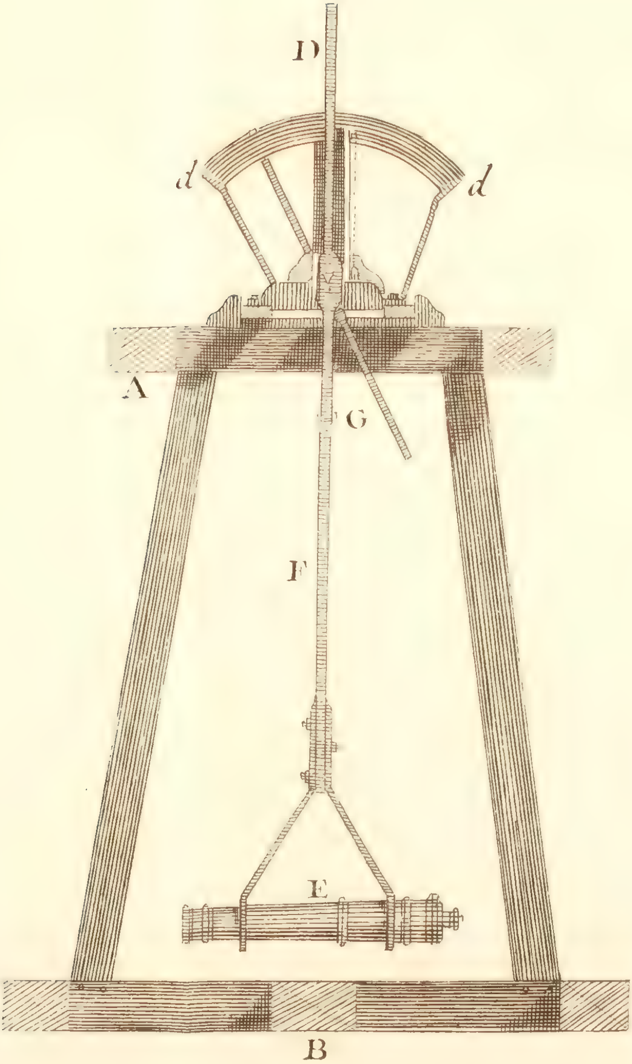
Cette machine *A B*, construite en charpente, représente un pied de table quarré, plus étroit par le haut que par le bas. A la partie supérieure *C C* est un chassis de fer avec un demi-cercle de cuivre *d d*, sur lequel est une aiguille *D*, qui tourne lorsque le canon fait quelque recul. Le canon *E* est suspendu par une tige de fer *F*, sus-

pendue elle-même ſur des couteaux qui poſent ſur des pivots d'acier, comme un fléau de balance. Lorſqu'on met le feu, l'effet de la poudre eſt d'occaſionner un recul au canon : un petit levier qu'on a pratiqué à la verge de fer *G*, pouſſe l'aiguille qui ſe fixe à l'endroit où le canon la fait aller, & qui marque le nombre des degrés de recul : on juge par là de la force de la poudre. Ceux qui voudront avoir plus de détail ſur cette machine, peuvent conſulter l'Ouvrage de M. d'Arcy que nous avons déja cité.

Analyſe de la Poudre à canon.

Nous avons dit précédemment que, pour faire de bonne poudre, il ne ſuffiſoit pas toujours d'employer de bonnes matieres, & dans les meilleures proportions : la manipulation apporte de très grands changements dans le mêlange ; c'eſt ce que j'ai obſervé en faiſant l'analyſe de pluſieurs poudres de différente force, qui contenoient cependant les mêmes ſubſtances, à peu de choſe près, dans les mêmes proportions. Les poudres que j'ai analyſées, ſont déſignées dans la Table ſuivante. J'y fais mention des doſes des matieres qui les compoſoient, & du recul qu'elles ont occaſionné au canon de l'éprouvette : ces reculs ſont déſignés par des nombres 129, 198, &c. qui pourroient faire croire que ces poudres ſont infiniment plus fortes que celles des eſſais dont nous avons parlé précédemment ; ce qui n'eſt pas. Ces différences viennent ſeulement de l'eſpece de cadran de l'éprouvette qui a ſervi à ces expériences, & qui étoit diviſé en des degrés plus nombreux. Voici de quelle maniere j'ai analyſé ces poudres.

J'ai pulvériſé une livre de poudre à canon fran-


D
d
d
A
G
F
E
B

çoiſe que j'ai fait bouillir, pendant un quart d'heure, dans quatre livres d'eau : j'ai filtré la liqueur, & j'ai paſſé beaucoup d'eau bouillante ſur le marc reſté ſur le filtre, afin de le deſſaler : après avoir réuni les liqueurs, & les avoir fait évaporer juſqu'à ſiccité, j'ai obtenu douze onces de nitre parfaitement ſec.

Le marc reſté ſur le filtre contenoit le ſoufre & le charbon : je l'ai fait ſécher pour le peſer : il s'en eſt trouvé quatre onces. J'ai enſuite humecté cette matiere avec une ſuffiſante quantité d'eau, pour former une pâte très ferme : je l'ai miſe dans une petite capſule de terre ſous la moufle d'un fourneau de coupelle : je l'ai fait chauffer par degrés juſqu'à ce que la chaleur fût aſſez forte pour enflammer le ſoufre, & non le charbon : j'avois ſoin de remuer la matiere avec un crochet de fil de fer, afin de renouveller les ſurfaces : le ſoufre s'eſt diſſipé & brûlé ; enfin le charbon eſt reſté ſeul ſans ſe conſumer, mais mêlé encore d'une vingt-quatrieme partie de ſoufre qu'on ne peut abſolument point ſéparer, ſans brûler le charbon : cette ſéparation exacte devenoit même inutile : il me ſuffiſoit de connoître ce qui reſtoit. En défalquant cette quantité de ſoufre ſur le poids du charbon, on connoît le poids réel de ces deux ſubſtances. J'ai analyſé de même les autres eſpeces de poudre : on en trouvera les réſultats dans la Table ſuivante.

TABLE

Qui contient les résultats de l'analyse de quatre especes de poudre faite au poids d'une livre, & le recul qu'elles ont occasionné à l'éprouvette.

Especes des poudres qui ont été analysées.	Poids des substances trouvés par l'analyse.	onc.	gros	gr.	Degrés de recul à l'éprouvette.
Poudre à canon angloise.	Nitre . .	12			. . 129.
	Soufre	1	4		
	Charbon	2	4		
		16			
Poudre à canon françoise.	Nitre . .	11	6	60	. . 198.
	Soufre	1	7	54	
	Charbon	2	1	6	
	Perte .			24	
		16			
Poudre de chasse ordinaire.	Nitre . .	11	7	18	. . 127.
	Soufre	2		20	
	Charbon	2		4	
	perte .			30	
		16			
Poudre de chasse nouvelle.	Nitre . .	12			. . 125.
	Soufre	2	4	1	
	Charbon	1	3	59	
	Perte .			12	
		16			

REMARQUES.

Par les résultats rapportés dans la Table, il est visible que les différentes forces de ces poudres ne viennent pas des doses des matieres qui les composent, mais seulement de l'état de mélange

ſous lequel elles ſe trouvent réciproquement les unes à l'égard des autres.

Rien n'eſt ſi facile que de ſéparer le nitre des poudres. Ce ſel ſe diſſout dans l'eau, & quitte facilement les autres ingrédients ; mais la ſéparation du ſoufre & du charbon n'eſt pas auſſi facile à obtenir : j'oſe même dire qu'elle ne peut ſe faire exactement par un autre procédé que par celui que j'ai indiqué. Ce moyen eſt fondé ſur la grande combuſtibilité du ſoufre, qui peut brûler, ſans enflammer le charbon, & même les corps les plus combuſtibles. M. Robins, dans ſon *Traité d'Artillerie*, écrit en anglois, a remarqué que le ſoufre de la poudre peut ſe conſumer, ſans allumer les grains : c'eſt un fait que m'a appris M. le Chevalier d'Arcy, lorſque je lui rendis compte de mes expériences (1). Quoi qu'il en ſoit, je n'ai été conduit au moyen que je viens d'indiquer, qu'après pluſieurs tentatives qui ne m'ont pas réuſſi.

J'avois eſſayé de faire bouillir dans de l'huile de tartre par défaillance, un mêlange connu de ſoufre & de charbon broyés enſemble ſur le porphyre ; mais je reconnus que l'alkali ne diſſolvoit pas tout le ſoufre. Lorſque je faiſois précipiter par un acide celui qu'il avoit diſſous, il ſe mêloit parmi une certaine quantité de terre des ſels, qui augmentoit le poids du ſoufre.

J'ai tenté la ſublimation d'un pareil mêlange connu de ſoufre & de charbon, ſans plus de ſuccès. Le ſoufre contracte une ſorte d'adhérence avec le charbon : il ne ſe ſublime qu'à meſure qu'on remue la matiere pour renouveller les ſur-

(1) Voyez *Eſſai d'une Théorie d'Artillerie*, page 41.

faces : on eſt, par conſéquent, obligé de faire cette ſublimation à pluſieurs repriſes : il reſte du ſoufre opiniâtrément adhérent au charbon qui refuſe de ſe ſublimer : d'ailleurs il eſt difficile de le détacher exactement des chapiteaux : ce moyen eſt long & peu exact. Ce fut l'eſſai que je fis de brûler un peu de la matiere qui reſtoit au fond du vaiſſeau, pour reconnoître ſi elle contenoit encore du ſoufre, qui me conduiſit à faire brûler le ſoufre, ſans faire brûler le charbon.

Je mêlai enſemble ſur un porphyre, avec un peu d'eau, deux gros de ſoufre & autant de charbon : je fis brûler le ſoufre de ce mêlange, comme je l'ai indiqué : je vis avec plaiſir, qu'en ne donnant que le degré de chaleur convenable, je faiſois brûler le ſoufre, & point le charbon ; mais ſon poids ſe trouva augmenté de ſix grains, qui eſt la vingt-quatrieme partie du ſoufre employé. J'ai répété cette expérience avec du charbon de liege, de ſureau, du charbon ordinaire, du charbon de papier, & des parties légeres des animaux, &c. J'ai également répété ces expériences avec du charbon de linge, d'amadou, de noir de fumée : j'ai employé toutes ces ſubſtances à la doſe de deux gros, avec autant de ſoufre, & j'ai recommencé enſuite ces expériences avec deux onces de chacun de ces charbons, & autant de ſoufre : l'augmentation du poids du charbon par le ſoufre qui lui reſte uni, a toujours été la vingt-quatrieme partie du ſoufre employé.

Il y a une remarque à faire ſur le noir de fumée ; c'eſt que cette matiere devient très peſante par la trituration : elle n'eſt preſque pas inflammable : elle rougit, ſans brûler & ſans perdre preſque rien de ſon poids.

Je n'ai point fait d'expériences pour recon-

noître l'état ſous lequel ſe trouve le ſoufre qui reſte uni au charbon après cette combuſtion : j'ai fait brûler quelques-uns de ces charbons juſqu'à ce qu'ils fuſſent réduits en cendres : ils ont laiſſé exhaler l'odeur de ſoufre juſqu'au dernier inſtant ; ce qui me feroit croire qu'ils ne contiennent point de ſoufre, mais une certaine quantité d'acide vitriolique devenu libre par la combuſtion du ſoufre, & qui forme de l'acide ſulfureux pendant la combuſtion du charbon avec lequel il étoit uni.

Poudre fulminante.

On met dans un mortier de marbre qu'on a échauffé avec de l'eau bouillante, & qu'on a enſuite bien eſſuyé, trois onces de nitre bien ſec, deux onces de ſel alkali bien ſec, & une once de fleurs de ſoufre, ou de ſoufre réduit en poudre fine : on mêle toutes ces matieres en les triturant avec un pilon de verre auſſi chauffé & ſéché, juſqu'à ce que le mêlange ſoit bien exact : on renferme la poudre dans une bouteille qu'on bouche bien.

La propriété de cette poudre eſt de produire, étant expoſée ſur le feu, une exploſion des plus fortes & des plus bruyantes. On met dans une cuiller de fer, ſur un feu très doux, un demi-gros ou un gros de cette poudre : la poudre ſe liquéfie : lorſqu'elle eſt parvenue à une certain degré de chaleur, elle ſe réduit ſubitement en vapeurs, & elle produit une exploſion très bruyante.

R E M A R Q U E S.

Le ſel alkali attire l'humidité de l'air : il convient, pour cette raiſon, de faire le mêlange

dans un mortier chaud, afin que la poudre ſe trouve ſeche lorſqu'elle eſt faite : ſes effets ſont d'autant plus forts, que le mêlange eſt plus intime.

La théorie des terribles effets de cette poudre eſt à-peu-près la même que celle des effets de la poudre à canon : ces effets ſont dus à l'inflammation du ſoufre nitreux qui produit aſſez de chaleur pour réduire l'eau principe des ſubſtances ſalines & les ſels eux-mêmes en vapeurs très dilatées. Pendant que la poudre ſe liquéfie, il ſe fait deux décompoſitions & deux nouvelles combinaiſons : une partie du ſoufre ſe brûle; mais la plus grande partie du phlogiſtique ſe combine avec l'acide nitreux, & forme du ſoufre nitreux. L'acide vitriolique ſe porte ſur l'alkali fixe & ſur l'alkali du nitre, & ils forment enſemble un tartre vitriolé. Ces combinaiſons ſe font ſimultanément : lorſque le ſoufre nitreux eſt formé, & qu'il éprouve un degré de chaleur ſuffiſant, il s'enflamme & produit l'exploſion dont nous venons de parler. La commotion dans l'air eſt ſi terrible & ſi prompte, qu'il eſt impoſſible de remarquer aucune flamme dans le temps de l'exploſion : elle eſt étouffée auſſi-tôt qu'elle a lieu, par la réſiſtance qu'elle trouve de la part de l'air. Si l'on faiſoit cette expérience dans un endroit fermé, il ſeroit dangereux d'employer plus d'un demi-gros de poudre à la fois : l'exploſion pourroit être aſſez forte pour renverſer les aſſiſtants, briſer les portes & les croiſées, &c.

Il arrive quelquefois, ſur-tout lorſque la chaleur eſt trop forte, que la poudre produit ſon exploſion avant d'être entrée en liquéfaction : alors elle eſt moins bruyante que lorſque la matiere eſt entrée en pleine liquéfaction, parcequ'il

ſe forme une plus grande quantité de ſoufre nitreux. On peut s'aſſurer de ce que nous venons de dire, en jettant ſur des charbons ardents un peu de cette poudre : le nitre fuſe ſur-le-champ ſans exploſion, & le ſoufre brûle de ſon côté, la combinaiſon du ſoufre nitreux n'ayant pas le temps de ſe former. Le foie de ſoufre qui ſe produit pendant la fuſion de la poudre, tient le phlogiſtique du ſoufre dans un état très favorable à ſa combinaiſon avec l'acide nitreux. Si, au lieu d'appliquer à la poudre fulminante le degré de chaleur convenable, on ne lui donne qu'une chaleur foible, la ſubſtance inflammable & exploſible ſe diſſipe en détail & tranquillement, ſans produire d'exploſion.

Si l'on mêle du nitre avec du foie de ſoufre ordinaire, on produit une ſemblable poudre fulminante, & dont les effets ſont auſſi terribles.

On obtient encore une ſemblable poudre fulminante, ſi, au lieu de ſel alkali, on emploie de la crême de tartre : il m'a ſemblé cependant que l'exploſion étoit un peu moins bruyante.

J'ai fait quelques tentatives pour ſéparer le ſoufre nitreux qui ſe forme dans cette expérience. J'ôtois la matiere du feu lorſque je jugeois que la matiere liquéfiée étoit prête à faire ſon exploſion : je la faiſois diſſoudre dans l'eau, & je précipitois le ſoufre par le moyen d'un acide. J'obtins un précipité qui étoit un mêlange de ſoufre nitreux & de ſoufre vitriolique : il ne faiſoit qu'une foible exploſion : je n'ai pas oſé continuer ces expériences à cauſe du danger.

Il ſeroit fort intéreſſant pour la Chymie de pouvoir ſe procurer une certaine quantité de ce ſoufre nitreux, pour en reconnoître les propriétés. Je crois devoir prévenir qu'il ſeroit auſſi dan-

gereux que l'or fulminant, & qu'il exigeroit d'être manié avec prudence pour éviter les accidents.

Fin du Tome premier.